



GUERRE & PAIX

WAR & PEACE · GUERRA & PAZ

1614 - 1714



INDEX

Texte présentation Rothschild	p. 5
Programme musical, détails et interprètes	p. 6

FRANÇAIS

Guerre & Paix – Jordi Savall	p. 22
Adage 3001 : La guerre paraît douce à ceux qui n'en ont pas l'expérience – Erasme de Rotterdam	p. 30
Un siècle de musique en Europe : L'éclat du Baroque – Josep Maria Vilar	p. 33
Guerre et Paix dans notre histoire – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 38
Chronologie : Guerre et Paix dans l'Europe du Baroque – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 46
L'exportation de la querelle des racines – Georges Corm	p. 50
Sauver la morale – Borja Vilallonga	p. 60
En finir avec la guerre et créer une paix durable – Jody Williams	p. 65

ENGLISH

Introduction text Rothschild	p. 70
Musical Program	p. 71
War & Peace – Jordi Savall	p. 76
Adage 3001: War is sweet to those who have not experienced it – Erasmus of Rotterdam	p. 84
A century of music in Europe: the emergence of the Baroque – Josep Maria Vilar	p. 87
War and Peace in our history – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 92
Chronology: War and Peace in Europe during the Baroque – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 100
Exporting the dispute over roots – Georges Corm	p. 104
Rescuing morality – Borja Vilallonga	p. 115
Ending war & creating sustainable peace – Jody Williams	p. 119

CASTELLANO

Texto presentación Rothschild	p. 124
Programa musical	p. 125
Guerra y Paz – Jordi Savall	p. 130
Adagio 3001: La guerra es dulce para quienes no la han hecho – Erasmo de Rotterdam	p. 138
Un siglo de música en Europa: el estallido del barroco – Josep Maria Vilar	p. 141
Guerra y paz en nuestra historia – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 146
Cronología: Guerra y paz en la Europa del Barroco – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 154
La exportación de la disputa de las raíces – Georges Corm	p. 158
Salvar la moral – Borja Vilallonga	p. 168
Acabar con la guerra y crear una paz sostenible – Jody Williams	p. 173

CATALÀ

Text presentació Rothschild	p. 178
Programa musical	p. 179
Guerra i Pau – Jordi Savall	p. 184
Adagi 3001: La guerra és dolça per a aquells que no hi ha anat mai – Erasme de Rotterdam	p. 192
Un segle de música a Europa: l'esclat del barroc – Josep Maria Vilar	p. 195
Guerra i pau en la nostra història – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 200
Cronologia: Guerra i pau a l'Europa del Barroc – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 208
L'exportació de la disputa per les arrels en l'imaginari – Georges Corm	p. 212
Salvar la moral – Borja Vilallonga	p. 222
Posar fi a la guerra, crear una pau duradora – Jody Williams	p. 227

DEUTSCH

Einleitungstext Rothschild	p. 232
Musikprogramm	p. 233
Krieg & Frieden – Jordi Savall	p. 238
Adagio 3001: Süß scheint der Krieg den Unerfahrenen – Erasmus von Rotterdam	p. 246
Ein Jahrhundert Musik in Europa: Der Anbruch des Barock – Josep Maria Vilar	p. 249
Krieg und Frieden in unserer Geschichte – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 254
Chronologie: Krieg und Frieden in Europa zur Zeit des Barock – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 262
Der Export des Streits um die Wurzeln – Georges Corm	p. 266
Rettet die Moral – Borja Vilallonga	p. 278
Den Krieg beenden und nachhaltigen Frieden schaffen – Jody Williams	p. 283

ITALIANO

Testo presentazione Rothschild	p. 288
Programma musicale	p. 289
Guerra & Pace – Jordi Savall	p. 294
Adagio 3001: La guerra sembra bella a quelli che non l'hanno mai provata – Erasmo da Rotterdam	p. 302
Un secolo di música in Europa: l'esplosione del Barocco – Josep Maria Vilar	p. 305
Guerra e pace nella nostra storia – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 310
Cronologia: Guerra e pace nell'Europa del Barocco – Manuel Forcano & Sergi Grau	p. 318
L'esportazione della disputa sulle radici – Georges Corm	p. 322
Salvare la morale – Borja Vilallonga	p. 332
Mettere fine alla guerra e creare una pace sostenibile – Jody Williams	p. 337

Textes chantés · Sung Text	p. 342
----------------------------	--------

Catalogue Alia Vox	p. 376
--------------------	--------

Remerciements

Nous tenons à exprimer notre reconnaissance et gratitude à toutes les personnes et institutions dont le soutien et la généreuse collaboration ont permis à ce projet d'aboutir :

Fondations Edmond de Rothschild pour leur patronage.

Tous les organisateurs qui depuis mai 2013 ont présenté ce programme :

Bordeaux, Auditorium (25 mai 2013) ; Utrecht, Early Music Festival Utrecht, Vredenburg Leidsche Rijn (30 août 2013) ; Abbaye de Fontfroide, VIII Festival de Fontfroide (19 juillet 2013) ; Barcelone, Gran Teatre del Liceu (24 mai 2014) ; Halle, Georg-Friedrich-Händel Halle (14 juin 2014) ; Edinburgh Festival, Usher Hall (12 août 2014) ; Paris, Cité de la Musique (10 octobre 2014) ; Lodz, Grand Théâtre (14 novembre 2014) ; Bruxelles, Palais des Beaux Arts (12 novembre 2014).

Tous les chanteurs et musiciens qui ont collaboré à ce projet musical.

Les historiens, journalistes et musicologues Georges Corm, Manuel Forcano, Sergi Grau, Borja Vilallonga, Josep Maria Vilar, Jody Williams.

Le Museu d'Història de Catalunya pour les enregistrements à la Col·legiata de Cardona (Catalogne), à l'Abbaye de Fontfroide (France) pour accueillir le IXe Festival de Musique et Histoire, au Grand Château de Versailles (France) pour l'invitation à donner les concerts des *Jubilate Deo* de Lully et de Händel (juin 2013) et Manuel Mohino pour les magnifiques prises de son et montages musicaux.

La Commission du Tricentenaire : Organisme chargé de coordonner les Actes commémoratifs des 300 ans des événements de Barcelone de 1714.

Le Departament de Cultura de la Generalitat de Catalunya et L'Institut Ramon Llull, pour leur soutien à la Fundació Centre Internacional de Música Antiga.

Aline Cramoix, Irène Bloc et Toni Figueras, pour l'organisation et le suivi des contacts divers avec les participants aux enregistrements à Cardona et à Fontfroide.

Agnès Prunés et Eduardo Néstor Gómez-Scarantino d'Alia Vox et à tout l'équipe de la Fundació Centre Internacional de Música Antiga.

Les Fondations Edmond de Rothschild sont heureuses d'accompagner le nouveau projet de Jordi Savall, qui propose une réflexion sur la tragédie de la Guerre dans l'histoire de l'humanité. Au côté de cet artiste engagé, elles défendent un idéal humaniste à la quête d'une culture de la Paix, à l'heure où la montée des tensions attise la haine et le rejet de l'autre dans sa différence. Par leur tradition historique tournée vers la solidarité, la responsabilité et le respect de la dignité humaine, les Fondations invitent chacun à combattre l'exclusion et l'intolérance par la rencontre, le dialogue et le partage.

Jordi Savall, l'un des musiciens les plus polyvalents de sa génération, ne cesse depuis quarante ans de révéler une musique ancienne souvent tombée dans l'oubli, créant des passerelles avec le passé afin de mieux comprendre le présent et œuvrer pour un futur plus serein. Avec ses ensembles, La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI et Le Concert des Nations, Jordi Savall fait résonner avec brio et intelligence les musiques du Baroque. Dans ce nouveau projet *Guerre & Paix*, il présente un éventail de pièces musicales autour des guerres et des traités de Paix qui leur succèdent, des batailles de la Renaissance au siècle des Lumières. Il offre ainsi une inspiration musicale pour construire un avenir fondé sur la fraternité et l'espoir.

Comme dans chacun de ses projets, Jordi Savall démontre de nouveau sa passion pour le partage du savoir et de l'excellence. De manière originale, il illustre les valeurs sur lesquelles repose l'engagement de notre philanthropie familiale.

Ariane de Rothschild



GUERRE & PAIX

1614-1714

CD 1

INTRODUCTION

1. Pavane pour la petite « guaire » (guerre),
fait pour les Cornetz en 1601 2'17
Anonyme (Mss. Philidor)
LE CONCERT DES NATIONS : Ensemble de trompettes, cornets et sacqueboutes
Direction : J. Savall

- 1613 L'Empire ottoman attaque la Hongrie**
Makam « Muhayyer pesrev » – Marche Guerrière Ottomane
Anonyme (instr.)
2. Taksim 1'13
3. Marche Turque 3'31
HESPÈRION XXI : N. Nedyalkov, Y. Tokcan, H. Güngör, P. Estevan, D. Psonis
J-P. Canihac, B. Delpierre *flûte*, D. Lassalle, E. Hernandis, J. Savall *vielle & direction*

Du début de la Guerre de Trente Ans au Traité de Nimègue 1614 - 1689

- 1614 Massacre des juifs à Francfort**
4. *Ha lahma 'anya* – Plainte en Araméen 2'28
LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA :
D. Sagastume, Ll. Vilamajó, Ch. Immler, D. Carnovich

1618 **Prague, début de la Guerre de Trente Ans**

5. Galliard Battaglia à 5 Voci. Cantus XXI 3'18
 Samuel Scheidt (1587-1654)
 LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

1624/25 **Breda est assiégée par les troupes espagnoles**

6. Romance : *Ya es tiempo de recoger* 2'50
 Lope de Vega / Anonyme
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA :
 D. Sagastume, Ll. Vilamajó, D. Carnovich
 HESPÈRION XXI : Ph. Pierlot, I. David, J. Savall, X. Díaz-Latorre
 J-P. Canihac, B. Delpierre, D. Lassalle, E. Hernandis, C. Wassmer
 P. Estevan, X. Puertas, M. Behringer
 Direction : J. Savall

1635 **La Paix de Prague**

7. *Zion spricht : Der Herr hat mich verlassen* 6'26
 Johann Hermann Schein (1586-1630)
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA – Basse Continue
 Direction : J. Savall

1636 **Richelieu déclare la guerre à l'Espagne**

- Anonyme (Mss. Philidor)
 8. Charivaris pour les hautbois 0'50
 9. Gavotte en suite 0'41
 LE CONCERT DES NATIONS : Ensemble des grands hautbois
 Direction : J. Savall

1640 **Guerre des *Segadors* (Moissonneurs) « El Corpus de Sang »**

1641 **Janvier. Pau Claris exprime sa volonté de constituer une République Catalane**

10. *Catalunya comptat gran* (Traditionnel / Jordi Savall) 1'49
 11. Hymne de la Catalogne (Traditionnel / Jordi Savall) 2'21
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

La Catalogne accepte la souveraineté de Louis XIII

12. Intrada-Geschwindt-Langsamers-Sarabande 2'23
 Suites d'Orchestre – Guillaume Dumanoir (1615-1697)
 LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall
- 1645 Guerre de l'Empire Ottoman contre Venise**
13. Taksim & Makam « Uzzäl uşüleş Darb-I feth » 2'18
 Derviş Mehmed (Mss. Dimitrie Cantemir N.209)
 HESPÈRION XXI : D. Türkan, Y. Tokcan, M. S. Tokaç, H. Güngör
 F. Yarkin, N. Nedyalkov, D. Psonis, D. El Maloumi
 P. Estevan, J. Savall *lira d'arc & direction*
- 1648 Paix de Westphalie. Fin de la Guerre de 30 ans**
14. *Siehe an die Werke Gottes* 6'36
 Johann Rosenmüller (1617-1684)
 Solistes : H. Bayodi-Hirt, M.B. Kielland, P. Bertin, N. Mulroy, Ch. Immler
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA : Y. Fernández, I. Dalheim
 D. Sagastume, Ll. Vilamajó, D. Carnovich
 HESPÈRION XXI : J.-P. Canihac, B. Delpierre, D. Lassalle, E. Hernandis
 C. Wassmer
 LE CONCERT DES NATIONS : M. Kraemer, G. del Moral, Ph. Pierlot
 I. David, B. Máté, X. Díaz-Latorre, X. Puertas, M. Behringer
 Direction : J. Savall
- 1649 Guerre civile en Angleterre**
15. The Newark Siege 4'29
 John Jenkins (1592-1678)
 HESPÈRION XXI : M. Kraemer, G. del Moral
 Ph. Pierlot, I. David, X. Puertas, M. Behringer, P. Estevan
- 1652 Les Institutions catalanes reconnaissent Philippe IV d'Espagne comme souverain de Catalogne**
16. *Philippus Rex Hispaniæ* (Fanfare instrumentale et vocale) 1'23
 Jordi Savall d'après Ambrosio Cotes
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

1659 La Paix des Pyrénées

17. *Jubilate Deo* « Le Motet de la Paix » (LWV 77/16)
 Célébration de l'entrée royale à Paris, en 1660 15'44
 Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
 Solistes : H. Bayodi-Hirt, H. Zommer, D. Guillon, D. Munderloh, S. MacLeod
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

1669 Les Vénitiens sont expulsés de Crête par les Ottomans

18. *Der makâm-ı Râst* « Murass'a » *uşüleş Düyek* 4'04
 HESPÉRION XXI : N. Nedyalkov, Y. Tokcan, H. Güngör, D. Psonis
 J-P. Canihac, B. Delpierre *flûte*, D. Lassalle, E. Hernandis, P. Estevan
 J. Savall *vielle & direction*

1678 Célébration du Traité de Nimègue

- Alceste – Jean-Baptiste Lully
 19. Marche des Combattants 2'32
 20. Menuet (LWV 50) 1'47
 LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

1689 Guillaume III est couronné Roi d'Angleterre

21. *Praise the Lord, O my soul* 5'46
 John Blow (1649-1708)
 Solistes : H. Bayodi-Hirt, M. B. Kielland, V. Sordo, J. R. Olivé, D. Carnovich
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA : A. Martín, L. Vinyes, P. Bertin
 D. Sagastume, Ll. Vilamajó
 Basse continue : B. Máté, X. Puertas, L. Guglielmi
 Direction : J. Savall

CD 2

**Du Traité de Turin à la fin de la Guerre de succession
d'Espagne
1696 - 1714**

1696 Célébration du Traité de Turin

Te Deum – Marc Antoine Charpentier (1643-1704)

- | | | |
|----|--------------------|------|
| 1. | Prélude | 1'40 |
| 2. | Te Deum Laudamus | 1'18 |
| 3. | Te aeternum patrem | 1'55 |
| 4. | Pleni sunt caeli | 2'07 |

Solistes : H. Bayodi-Hirt, M. B. Kielland, P. Bertin, Ll. Vilamajó, J. R. Olivé
LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
Direction : J. Savall

1701/02 Commencement de la Guerre de Succession d'Espagne

Battalia a 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704)

- | | | |
|----|--------------|------|
| 5. | Sonata | 1'39 |
| 6. | Die Schlacht | 0'44 |

LE CONCERT DES NATIONS
Direction : J. Savall

1705 Pacte de Gênes. L'archiduc Charles arrive à Barcelone

- | | | |
|----|--|------|
| 7. | <i>Cant dels Aucells quant arribaren los Vaixells</i>
Anonyme traditionnel / Jordi Savall | 5'30 |
|----|--|------|

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA
Direction : J. Savall

1708 Mariage à Barcelone de l'archiduc Charles

Il più bel nome – Antonio Caldara (1670 - 1736)

- | | | |
|-----|---|------|
| 8. | Sinfonia | 3'39 |
| 9. | Coro di Seguaci della virtù | 0'45 |
| 10. | Aria : Cari Elisi (Marianne Beata Kielland) | 3'09 |

M.B. Kielland, LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA
LE CONCERT DES NATIONS
Direction : J. Savall

1710 **Mort de l'Empereur Joseph I**

11. Marcia Funebre 1'43
 Jordi Savall d'après le Requiem de H. I. F. von Biber
 LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

L'archiduc Charles est couronné Empereur

12. Kyrie 4'54
 Missa Bruxellensis – Heinrich Ignaz Franz von Biber
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

Célébration du Couronnement

13. Florilegium II, *Chaconne* de la Suite IV « Impatientia » 3'18
 Georg Muffat (1653-1704)
 LE CONCERT DES NATIONS Direction : J. Savall
 M. Kraemer, G. del Moral, S. Aubert, P. Waisman, A. Roca, I. Serrano
 E. Bataller, A. Bartoletti, M.D. Fernández, B. Máté, A. Ladrette, X. Puertas
 M. Hantaï, Ch. Zebley, A. Pique, V. Robin, B. Delpierre, E. Solinís, L. Guglielmi

1711 **L'Empire Ottoman attaque la Russie**

14. Der makâm-ı Uzzâl Sakîl « Turna » Semâ'î 4'02
 Mss. D. Cantemir (324)
 HESPÈRION XXI : N. Nedyalkov, Y. Tokcan, H. Güngör, D. Psonis, P. Estevan
 J-P. Canihac, B. Delpierre (*chalemie*), D. Lassalle, E. Hernandis
 J. Savall *vielle & direction*

15. *Безувѣстная дѣвота (Beznevéstnaya Dévo, O Virgo)* 3'25
 Vasily Titov (ca.1650-ca.1715)
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA Direction : J. Savall
 H. Bayodi-Hirt, A. Martín, M.B. Kielland, L. Vinyes, P. Bertin, D. Sagastume
 V. Sordo, Ll. Vilamajó, J. R. Olivé, D. Carnovich
 Basse continue : B. Máté, X. Puertas, L. Guglielmi

1714 **Siège de Barcelone**

16. Batalla Imperial 5'18
 Joan Cabanilles – Johann Caspar Kerll (1627-1693)
 HESPÈRION XXI : J.-P. Canihac, A. Bernardini, D. Lassalle, J. Borràs
 S. Casademunt, E. Brandão, L. Duftschmid, A. Lawrence-King, M. Behringer, M. Claude
 J. Savall *virole de gambe & direction*

- 1714 11 septembre. La capitulation de Barcelone**
17. Lamento der Verwundten Musquetirer 2'17
 Battalia a 10 – Heirich Ignaz Franz von Biber
 LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall
- 1714 11 septembre. Prière pour les victimes du Siège de Barcelone**
18. Missa Pro Defunctis - *Hei mihi* 6'00
 Joan Cererols (1644-1712)
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA
 Direction : J. Savall
19. Plainte : *Catalunya en altre temps* 4'23
 Texte ancien
 Musique : Jordi Savall sur une mélodie traditionnelle catalane
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

CONCLUSION

Célébration de la fin de la Guerre de succession d'Espagne

Jubilate Deo / O be joyful (HWV 279)

Georg Friedrich Händel (1685-1759)

Composé pour la célébration du Traité de Utrecht (11 d'avril 1713), où la France signait l'accord de Paix avec les Pays Bas, la Grande Bretagne, la Savoie et l'Autriche.

20. O be joyful in the Lord - Solo (D. Munderloch) & Chorus 2'08
21. Serve the Lord with gladness - Chorus 2'19
22. Be ye sure that the Lord he is God - Duo (D. Guillon, S. MacLeod) 2'32
23. O go your way into his gates - Chorus 3'29
24. For the Lord is gracious - Terzetto 3'29
 (D. Guillon, D. Munderloch, S. MacLeod)
25. Glory be to the Father - Chorus 1'29
26. As it was in the beginning - Chorus 4'03
 LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA - LE CONCERT DES NATIONS
 Direction : J. Savall

Enregistrements réalisés par Manuel Mohino à la Collégiale de Cardona (Catalogne) en mai 2014 (CD1 : 10, 11, 16, 21 ; CD2 : 1-4, 7, 8-10, 13, 15, 19) et en mai 2011 (CD1 : 13) ;
à l'Abbaye de Fontfroide (CD1 : 2, 3, 4, 6, 7, 14, 15, 18 ; CD2 : 14)
et à la Chapelle Royale du Château de Versailles (France) (CD1 : 17 ; CD2 : 20-26)
en juin & juillet 2013.

Enregistrements réalisés par Nicolas Bartholomée à la Collégiale de Cardona pendant les années 1996-2001 (CD1 : 1, 5, 8, 9, 12, 19, 20 ; CD2 : 5, 6, 16, 17)
et à la Cathédrale de Salzburg en 1999 (CD2 : 11, 12).

Enregistrement réalisé par Maria et Michel Bernstein à la Collégiale de Cardona en 1987
(CD2 : 18)

Montage et Masterisation SACD : Manuel Mohino

Ce projet a été réalisé dans le cadre de la Fundació Centre Internacional de Música Antiga avec le soutien des Fondations Edmond de Rothschild, du Departement de la Culture de la Generalitat de Catalunya et de l'Institut Ramon Llull.



Organisation des enregistrements : Toni Figueras

Réalisation Éditoriale : Agnès Prunés / Design : Eduardo Néstor Gómez-Scarantino

(CD1 & CD2)

HESPÈRION XXI

Nedyalko Nedyalkov *kaval*
 Jean-Pierre Canihac *cornetto*
 Béatrice Delpierre *flûte & chalemie*
 Daniel Lassalle, Elies Hernandis *sacqueboutes*
 Philippe Pierlot, Imke David *basses de viole*
 Daniel Lassalle, Elies Hernandis, Claude Wassmer *sacqueboutes*
 Xavier Díaz-Latorre *théorbe & guitare*
 Xavier Puertas *violone*
 Driss El Maloumi, Yurdal Tokcan *oud*
 Hakan Güngör *kanun*
 Dimitri Psonis *santur, morisca & cloches*
 Luca Guglielmi, Michael Behringer *orgue & clavecin*
 Pedro Estevan, Fahrettin Yarkin *percussion*
 Jordi Savall *viole de gambe, lire d'arc, vielle & direction*



(CD 1 : Pièces 1, 8 et 9)

LE CONCERT DES NATIONS**Ensemble des Cornets et Grands Hautbois**

Guy Ferber, Roland Callmar *trompettes*
 Jean-Pierre Canihac, Marie Garnier *cornets*
 Alfredo Bernardini, Béatrice Delpierre *hautbois*
 Harry Ries, Stephan Legée, Daniel Lassalle, Elies Hernández, Nicolas Vallade *sacqueboutes*
 Josep Borràs, Claude Wassmer, Jean-Noël Catrice, Barbara Sela *bassons*



(CD 1 : Pièce 5)

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer, Pablo Valetti *violons*
 Sergi Casademunt, Sophie Watillon, Rebeka Ruso, Lorenz Duftschmid *violes de gambe*
 Jean-Pierre Canihac, Marie Garnier *cornetto*
 Daniel Lassalle, Richard Cheetham, Guy Genestier *sacqueboutes*
 Xavier Díaz-Latorre *guitare*, Luca Guglielmi *clavecin*, Michael Behringer *orgue*

(CD 1 : Pièce 7)**Solistes**

Hanna Bayodi-Hirt *soprano*, Marianne Beate Kielland *mezzo-soprano*
 Nicholas Mulroy, Lluís Vilamajó *ténors*
 Christoph Immler, Daniele Carnovich *basses*

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA

Yetzabel Arias Fernández, Imgeborg Dalheim *sopranos*
 Pascal Bertin, David Sagastume *contraténors*

Basse continue

Philippe Pierlot *viole de gambe basse*, Xavier Díaz-Latorre *théorbe*
 Báalazs Máté *violoncelle*, Xavier Puertas *violone*, Michael Behringer *orgue*



(CD1 : Pièces 10, 11 et 16 ; CD2 : 1-4, 8-10, 12 et 19)

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA

Hanna Bayodi-Hirt, Aina Martín *sopranos*
 Marianne Beate Kielland, Lidia Vinyes *mezzo-sopranos*
 Pascal Bertin, David Sagastume *contratenors*
 Víctor Sordo, Lluís Vilamajó *ténors*
 Joan Ramon Olivé, Daniele Carnovich *basses*

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer, Guadalupe del Moral, Santi Aubert, Paula Waisman,
 Alba Roca, Isabel Serrano, Elisabeth Bataller *violons*
 Angelo Bartoletti, María Dolores Fernández *altos*
 Balazs Máté, Antoine Ladrette *violoncelles*
 Xavier Puertas *contrebasse*
 Marc Hantaï, Charles Zebley *flûtes*
 Guy Ferber, René Maze *trompettes*
 Alessandro Pique, Vincent Robin *hautbois*
 Béatrice Delpierre *flûte*, Quim Guerra *basson*
 Enrike Solinís *théorbe*, Luca Guglielmi *orgue & clavecin* (CD2 : 8-10)
 Marc Clos *percussion* (CD2 : 1-4)

(CD1 : Pièces 12, 19 et 20)

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer *premier violon*

Pablo Valetti, Davide Amodio, Santi Aubert, Lydia Cevidalli, Mauro Lopes,

Sílvia Mondino, Hélène Plouffe, Alba Roca, Isabel Serrano *dessus de violon*

Angelo Bartoletti, Martín Barrera, Judit Foldes, Giovanni de Rosa *hautes-contre de violon*

Claire Giardelli, Antoine Ladrette, Balazs Máté, Laura Folch,

Detmar Leertower, Michel Murgier *basses de violon*

Eunice Brandão, Sergi Casademunt, Sophie Watillon *violes de gambe*

Richard Myron, Xavier Puertas *contrebasses*

Roland Callmar, Guy Ferber, Pascal Geay *trompettes*

Marc Hantaï, Frank Theuns, Charles Zebley *flûtes traversières*

Alfredo Bernardini, Paolo Grazi, Marcel Ponsele, Xavier Blanch,

Taka Kitazato, Alessandro Pique, Ann Vanlancker *hautbois*

Josep Borràs, Claude Wassmer *bassons*

Michael Behringer, Fabio Bonizzoni, Luca Guglielmi *clavecins*

Xavier Díaz-Latorre, Rolf Lislevand *théorbe & guitare*

Pedro Estevan, Michèle Claude *percussion & timbales*



(CD1 : Pièce 17 ; CD2 : 20-26)

Solistes

Hanna Bayodi-Hirt, Johannette Zomer *sopranos*

Damien Guillon *contreténor*

David Munderloh *ténor*

Stephan MacLeod *baryton*

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA*

et participants sélectionnés de la IIIe Académie 2013

Rocío de Frutos*, Laia Frigolé, Marie-Frédérique Girod,

Lucía Martín Cartón, Eline Soelmark *sopranos I*

Claudia Habermann*, Alice Borciani, Victoria Cassano,

Coline Dutilleul, Rachel Redmond *sopranos II*

David Sagastume*, Gabriel Jublin, Angélica Monje, Beatriz Oleaga, Aurelio Schiavoni *altos*

Francisco Fernández-Rueda*, Albert Riera*, Victor Sordo*, Carlos Monteiro *ténors*

Josep Ramon Olivé*, Yannis François, Javier Jiménez-Cuevas,

Julián Millán, Simón Millán *barytons & basses*

Préparation ensemble vocal : Lluís Vilamajó

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer *premier violon*
 Guadalupe del Moral *second violon*
 Santi Aubert, Elisabet Bataller, Alba Roca, Isabel Serrano, Paula Waisman *violons*
 Angelo Bartoletti, Lola Fernández *altos*
 Balázs Máté, Antoine Ladrette *violoncelles*
 Xavier Puertas *contrebasse*
 Guy Ferber, René Maze *trompettes* (CD2 : 20-26)
 Marc Hantaï, Charles Zebley *flûtes*
 Alessandro Pique, Vincent Robin *hautbois*
 Quim Guerra *basson*
 Pedro Estevan *percussion* (CD1 : 17) *timpani* (CD2 : 20 & 26)
 Luca Guglielmi *orgue*



(CD2 : Pièces 5 et 6)

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer *concertino*, Pablo Valetti, Mauro Lopes *violons*
 Angelo Bartoletti, Natan Paruzel *viole da braccio (alto)*
 Sergi Casademunt, Imke David, Jordi Savall *violes de gambe*
 Maya Amrein *violoncelle*, Xavier Puertas *violone*
 Xavier Díaz-Latorre *théorbe*, Luca Guglielmi *clavecin*



(CD2 : Pièce 7)

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA

Hanna Bayodi-Hirt, Aina Martín *sopranos*
 Marianne Beate Kielland, Lúdia Vinyes *mezzo-sopranos*
 Pascal Bertin, David Sagastume *contratenors*
 Víctor Sordo, Lluís Vilamajó *ténors*
 Joan Ramon Olivé, Daniele Carnovich *basses*

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer, Guadalupe del Moral, Santi Aubert, Paula Waisman,
 Alba Roca, Isabel Serrano, Elisabeth Bataller *violons*
 Angelo Bartoletti, María Dolores Fernández *altos*
 Bálazs Máté, Antoine Ladrette *violoncelles*
 Xavier Puertas *contrebasse*, Enrike Solinís *théorbe*
 Luca Guglielmi *orgue*, Marc Clos *tambour*
 Jordi Savall *viole de gambe et direction*

(CD2 : Pièce 11)**LE CONCERT DES NATIONS**

Guy Ferber, Roland Callmar *tromba I, II*
 Stefan Legée, Daniel Lassalle, Bernard Fourtet *trombone I, II, III*
 Alfredo Bernardini, Christine Allanic *hautbois I, II*, Josep Borràs *fagotto*
 Michael Behringer, Luca Guglielmi, Peter Waldner *orgues*
 Pablo Valetti, Isabel Serrano *violons*, Angelo Bartoletti *alto*
 Eunice Brandão *viole de gambe*, Antoine Ladrette *violoncelle*, Sergi Casademunt *violone*
 Xavier Diaz *théorbe*
 Pedro Estevan *tambour*

**(CD2 : Pièce 12)****LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA****Solistes**

Letizia Scherrer, Regula Konrad *sopranos*
 Pascal Bertin, Carlos Mena *contreténors*
 Lambert Climent, Francesc Garrigosa *ténors*
 Daniele Carnovich, Antonio Abete *basses*

Chœur

Ana Huete, Sandra Roset *sopranos*
 David Sagastume, Jordi Domènech *contreténors*
 Lluís Vilamajó, Antoni Aragón *ténors*
 Xavier Sans, Yves Bergé *basses*

LE CONCERT DES NATIONS

Roland Callmar, Guy Ferber, Pascal Geay, Andrew Hammersley *trompettes*
 Jean-Pierre Canihac, Marie Garnier *cornets à bouquin*
 Stefan Legée, Daniel Lassalle, Bernard Fourtet *sacqueboutes*
 Josep Borràs *basson*
 Pablo Valetti, Isabel Serrano *violons*, Angelo Bartoletti *alto*
 Eunice Brandão *viole de gambe*, Antoine Ladrette *violoncelle*
 Sergi Casademunt *violone*, Xavier Diaz *théorbe*
 Michael Behringer, Luca Guglielmi, Carlos García Bernalt, Peter Waldner *orgues*
 Pedro Estevan *percussion*

(CD2 : pièce 17)

LE CONCERT DES NATIONS

Manfredo Kraemer *concertino*
 Pablo Valetti, Mauro Lopes *violons*
 Angelo Bartoletti, Natan Paruzel *viole da braccio (alto)*
 Sergi Casademunt, Imke David, Maya Amrein *violes de gambe*
 Xavier Puertas *violone*
 Michele Zeoli *contrebasse*
 Xavier Díaz-Latorre, Eduardo Egúez *théorbe*
 Luca Guglielmi *clavecin*
 Carlos García-Bernalt *orgue*



(CD2 : pièce 18)

LA CAPELLA REIAL DE CATALUNYA

Chœur I (soli)

Montserrat Figueras *soprano*
 Joan Cabero *ténor*
 Josep Cabré *baryton*

Chœur II

Maite Arruabarrena *soprano*, Lambert Climent *ténor*
 Jordi Ricart *baryton*, Daniele Carnovich *basse*

Jordi Savall *dessus de viole*
 Eunice Brandão *alto de viole*, Sergi Casademunt *ténor de viole*
 Jean-Pierre Canihac *cornet*
 Daniel Lasalle *sacqueboute ténor*, Wim Becu *sacqueboute basse*
 Josep Borràs *basson*
 Lorenz Duftschmid *violone*
 Michael Behringer *orgue*



La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI et Le Concert des Nations
à l'Abbaye de Fontfroide (France)

Photo : Hervé Pouyfourcat



GUERRE & PAIX

1614-1714

*« [...] il y a plus grande gloire
à tuer les guerres elles-mêmes avec la parole
que les hommes avec l'épée ;
et à obtenir et maintenir la paix avec la paix
plutôt qu'avec la guerre »*

Augustin (354-430)
Epist. Ad Darium, 229, 2

Avec ce nouveau Livre-CD « **Guerre & Paix**, dans l'Europe du Baroque », nous évoquerons, à travers la musique, le grand siècle qui précéda la fin de la guerre de Succession d'Espagne en 1714. Riche fresque musicale et intense rappel historique d'une très courte, mais très représentative période de l'histoire de l'Europe et de ses conflits. De l'attaque des Ottomans contre les Hongrois en 1613, le Massacre des juifs à Frankfort en 1614 et les débuts de la guerre de Trente Ans, jusqu'au Traité de Paix d'Utrecht et la chute de Barcelone, l'on constate l'étendue de cette constante tragédie de la civilisation européenne : l'usage commun de la « culture de la guerre » comme principal moyen de résoudre les différences culturelles, religieuses, politiques ou territoriales. La présentation de la longue et triste succession de confrontations, de guerres, d'invasions, d'attaques, de massacres, d'agressions, de mises à sac et de combats entre peuples et ethnies, tout au long de l'histoire de l'humanité (et dans ce cas en Europe), nous montre qu'il est nécessaire et très urgent d'acquérir de nouveaux mécanismes relationnels afin de réconcilier les différences en un monde fécond sur le plan de l'action, de la parole et de la pensée.

Un siècle en guerre 1614 - 1714

Ce XVII^e siècle commence par nombre de tentatives d'invasion, d'incessantes escarmouches et des attaques répétées des Ottomans qui envahissent et dévastent la Hongrie à diverses reprises et par la guerre de Trente Ans. Celle-ci a surgi pour de multiples causes, et de par sa durée et sa violence, elle a lourdement pesé sur l'économie et la démographie de l'Europe centrale et de l'Espagne. Ces différents conflits armés que l'on a regroupés sous le nom de « guerre de Trente Ans » ont déchiré l'Europe de 1618 à 1648, en opposant le camp des Habsbourg d'Espagne et du Saint-Empire romain germanique aux États allemands protestants, en confrontant ce même Saint-Empire et les puissances européennes voisines à majorité protestante comme à diverses interventions de la France, pourtant principalement

catholique. Avec les différents épisodes : les perpétuels conflits aux Pays-Bas, la Paix de Prague de 1635 qui, sans mettre fin à la guerre de Trente Ans, opère un changement dans les belligérants ; la guerre contre l'Espagne où les fronts des batailles changent géographiquement du Nord au Sud ; la guerre de l'Empire Ottoman contre Venise ; la guerre civile en Angleterre, nation qui intervient aussi sur la scène internationale au sein de cette guerre aussi longue que complexe ; la Paix des Pyrénées ; la conquête de la Crète par les Ottomans ; les Traités de Nimègue et de Ryswick et la guerre des Ottomans contre la Russie, l'on se rend compte que la Paix n'est pas un bien à part, mais qu'elle fait toujours partie, de façon incontournable, de la Guerre. Notre sélection de musiques se terminera par celles qui célèbrent le traité de Paix d'Utrecht, concluant en partie, en 1713, la grande guerre de Succession d'Espagne. Ce grand conflit qui a opposé les principales puissances européennes de 1701 à 1714 fut la dernière grande guerre de Louis XIV, dont l'enjeu était la succession au trône d'Espagne et, par là-même, la domination en Europe ; guerre de Succession de la couronne espagnole, qui finit le 11 septembre 1714 avec la capitulation de Barcelone, et qui affecta, entre autres, très profondément et durablement l'organisation et les relations entre les nations européennes et spécialement la catalane et l'espagnole. La Paix d'Utrecht, qui mit un point final à ce conflit, a été l'un des traités de paix les plus importants de l'Europe Moderne, puisqu'il dessina une carte géopolitique nouvelle, qui va marquer les relations internationales durant tout le XVIII^e siècle et qui ne sera profondément altérée qu'au commencement du XIX^e siècle par les campagnes napoléoniennes, qui entraîneront un nouvel ajustement international d'importance similaire, avec le Traité de Vienne.

Musique, Emotion & Mémoire

En contrepoint à ces différents moments historiques, nous avons choisi d'interpréter les œuvres musicales les plus représentatives des auteurs contemporains connus ou anonymes de la même époque : Samuel Scheidt, Ambrosio Cotes, Lope de Vega, Johann Herman Schein, Guillaume Dumanoir, D. Philidor, Johann Rosenmüller, John Jenkins, Jean-Baptiste Lully, Dimitrie Cantemir, Francesco Cavalli, Joan Cererols, John Blow, Joan Cabanilles, Marc-Antoine Charpentier, Antonio Caldara, Vasily Titov, Heinrich Ignaz Franz Biber, Georg Friedrich Händel et des anonymes Juifs (en araméen), Ottomans, Catalans, Espagnols et Français. La musique, l'une des plus hautes expressions artistiques du « sentir » de l'humanité, a constamment accompagné les hommes en temps de guerre comme en temps de paix. Elle a servi parfois à encourager à la guerre, elle a servi aussi à conclure la paix. Elle s'est retrouvée en première ligne aussi bien qu'aux tables de négociation ou autour de celles où ont été signés les traités de paix, quand les anciens ennemis ont enfin choisi de s'entendre. Si elle a pu exciter le bellicisme, elle a su aussi entretenir l'amitié, l'harmonie et le respect des uns pour les autres. Une des caractéristiques fondamentales de toute civilisation c'est sa capacité à se souvenir, puisque sans mémoire on ne peut pas construire un futur meilleur. La musique est l'art de la mémoire par excellence, et le plus spirituel de tous les arts – elle existe seulement au moment où une voix ou un instrument sonnent – et comme tel, elle est le premier langage de l'être humain.

« Sans les sens il n'y a point de mémoire, et sans la mémoire il n'y a point d'esprit » affirmait Voltaire. Sans le pouvoir de la musique de nous toucher avec son émotion et sa beauté, il ne nous serait pas possible de devenir pleinement humains ; selon Goethe « *Wer Musik nicht liebt, verdient nicht, ein Mensch genannt zu werden; wer sie nur liebt, ist erst ein halber Mensch; wer sie aber treibt, ist ein*

ganzer Mensch ». Selon lui aussi, le son musical a un accès direct à l'âme. Il trouve immédiatement en elle une résonance « parce que l'homme porte la musique en lui-même ».

Il s'agit d'un grand siècle qui a aussi vu naître des créateurs, des scientifiques, des explorateurs et des penseurs extraordinaires, mais a connu également de nombreux conflits où se sont mêlé aussi bien des luttes religieuses que des ambitions territoriales dans l'Europe chrétienne. Ce siècle a vu par ailleurs la poussée du monde musulman vers l'Ouest et conduit à une nouvelle donne, où les états souverains s'imposent face à des poches résiduelles féodales, favorisant des monarchies absolues, telles que celle de Louis XIV. L'émotion de la musique, associée aux faits historiques, nous permettra de réfléchir autrement, et elle deviendra un moyen très puissant, pour arriver à une meilleure compréhension sur l'origine et la persistance de la violence inhérente à toute guerre et sur les difficultés à réussir une Paix durable et juste, entre vainqueurs et vaincus, et entre les peuples de différentes cultures et religions.

Armées royales *versus* Armées nationales

Il ne faut pas oublier que, la plupart du temps, ces guerres sont le résultat de conflits de pouvoir, qui opposent, les armées royales d'un ou plusieurs pays au peuple de la nation ou du pays envahi, ou qui opposent parfois les armées entre elles, avec la complicité plus ou moins forcée ou volontaire des autochtones. En ce XVII^e siècle, les armées sont normalement constituées de soldats professionnels, généralement : des aristocrates pour les commandements et des mercenaires pour le reste de la troupe. Écoutons ce que disait Erasme de Rotterdam, en 1500 déjà, dans son avertissement aux princes de son temps : « Et maintenant, rentrez en vous-mêmes, Princes, et réfléchissez : Si jamais vous avez vu les villes ruinées, les villages réduits en cendres, les églises incendiées, les champs dévastés, et si ce spectacle vous semble aussi désolant qu'il l'est en réalité, dites-vous que c'est là le fruit de la guerre. Si vous estimez pénible cette nécessité d'introduire dans votre royaume la foule immense et maudite des soldats mercenaires, de les nourrir de la ruine de vos sujets, de chercher à leur plaire, à les flatter même ; plus encore, de vous confier vous-même et votre sécurité à leur bon caprice, dites-vous encore, ô princes que ce malheur est le fruit de la guerre. La guerre est le fléau des États, le tombeau de la justice. Les lois sont muettes au milieu des armes. »

Le grand et terrible changement se fera systématique après la Révolution Française, et très précisément à partir du règne de Napoléon, avec l'engagement obligatoire des jeunes, provenant de chaque famille paysanne ou citadine. Les conflits deviendront alors de réelles guerres de Nations ; la Nation Française contre la Nation Russe, la Nation Allemande contre la Française, etc. Les différences de classes entre l'aristocratie et le peuple, mettront en évidence une conception élitiste de la distribution des tâches et des responsabilités, avec le résultat de terribles carnages des soldats à pied, dans la Première Guerre Mondiale ou encore plus horrible et plus universelle, dans la Seconde Guerre Mondiale avec des millions de morts, dont beaucoup de civils (entre 65 et 75 millions de morts).

La culture de la Guerre

La Guerre accompagne la vie des hommes et des femmes de ce monde, depuis plus de 5.000 ans, et encore en ce début de XXI^e siècle, la culture de la guerre est plus forte et active que jamais. Des conflits

armés, de plus en plus nombreux dans le monde entier, sont la cause quotidienne de milliers de victimes, souvent innocentes. Avec plus de 35 millions de déplacés dans le monde, jamais dans l'histoire de l'humanité n'était-on arrivé à des niveaux aussi dramatiques de réfugiés et de personnes qui ne peuvent plus retourner dans leur pays d'origine.

Les guerres, comme l'esclavage, sont des formes de violence institutionnalisée, elles ne sont ni naturelles ni normales, elles tirent leur origine de leur sphère culturelle. Comme le rappelle si bien Raimon Panikkar, dans son ouvrage « Paix et désarmement culturel » (1993) : « La première armée permanente, comme organisme spécialisé dans la violence, naît à Babylone au moment où la société passe du matriarcat au patriarcat ». Jan Smuts écrit : « Quand je regarde l'histoire, je suis pessimiste, mais quand je regarde la préhistoire, je suis optimiste. » En effet la préhistoire ne connaissait pas les guerres même si la violence plus ou moins tribale existait aussi.

La civilisation fondée sur le pouvoir a commencé vers 3000 ans av. J.-C. au moment même où l'invention de l'écriture permet au pouvoir de s'organiser et d'établir un contrôle précis sur la société, ce qui favorise l'essor de l'esclavage, pour couvrir les besoins de main d'œuvre bon marché et de soldats. A partir de là le nombre des guerres et de leurs victimes a augmenté progressivement.

Mais n'oublions pas que « durant plus de 95% de son existence, l'homme a été chasseur et non guerrier. La transformation urbaine qui a accompagné la révolution néolithique a été caractérisée par le passage d'une civilisation matriarcale à une civilisation patriarcale. »

Paix & Désarmement

La recherche de **La Paix** accompagne aussi la vie des hommes et des femmes de ce monde, depuis plus de 5.000 ans, mais encore aujourd'hui elle semble, au niveau mondial, une utopie inatteignable. Pourtant l'art de la vie humaine consiste précisément à défier ce qui paraît impossible. Cela dit, et comme le souligne si bien Raimon Panikkar « L'approche de la paix par une seule culture n'a pas surmonté l'archétype de la *Pax romana* ... Cette prétendue paix nous est nécessaire pour imposer notre culture, notre économie, notre religion ou notre démocratie » En fait la paix n'est pas possible sans désarmement, mais le désarmement requis n'est pas seulement nucléaire, militaire ou économique. Il faut aussi – comme le propose Panikkar – un véritable désarmement culturel, « un désarmement de la culture dominante, qui menace de se transformer en une monoculture qui peut étouffer toutes les autres et finir par s'asphyxier elle-même. » Y'a t'il moyen d'arrêter la course aux armements de plus en plus meurtriers et à la prolifération mondiale de toutes sortes d'armes de destruction de plus en plus sophistiquées ? Nous ne pouvons pas oublier les plus de 124 millions de victimes qu'ont causés les nombreuses guerres au XXe siècle, depuis la Première Guerre Mondiale, jusqu'au conflits plus récents, ni oublier que plus de 800.000 personnes meurent chaque année du fait de la violence armée et que la violence armée est, dans plus de 50 pays, une des dix principales causes de mort en général.

Réconciliation

L'histoire aussi a une mémoire et elle nous montre que « la victoire ne conduit jamais à la paix, la paix n'est pas le fruit de la victoire », les dizaines de milliers de documents étudiés par Jörg Fisch sur

lesquels il a basé son œuvre « *Krieg und Frieden im Friedensvertrag* » (Stuttgart 1979) le prouvent. Ces documents montrent le plus grand aveuglement humain que l'on puisse imaginer, mais aussi la plus grande ingénuité. En conclusion, l'histoire nous montre que la paix ne s'obtient pas par un traité, de la même manière que l'amour ne s'acquiert pas par décret. Il y a quelque chose dans la nature de la paix, comme dans l'amour, qui ne peut pas obéir à un ordre, en définitive « seule la réconciliation peut mener à la paix ». Toute paix se compose de trois éléments égaux et essentiels : liberté, harmonie et justice. Mais comme dit Raimon Panikkar, « On ne doit pas confondre la justice avec la légalité ». Ou bien devons-nous rappeler que la Constitution originelle des Etats-Unis exclut les esclaves et les noirs ?

Je crois fermement qu'on ne peut combattre les principaux ennemis de l'homme que sont l'ignorance, la haine et l'égoïsme, que par l'amour, le savoir, l'empathie et la compréhension ; n'est-ce pas cette contribution l'ultime fonction de l'art et de la pensée ? C'est pourquoi il est nécessaire de connaître le monde globalisé d'aujourd'hui, d'être plus conscients de la complexité des situations dans lesquelles nous vivons afin de réfléchir avec indépendance aux chemins qui pourront contribuer à changer « la terrible situation de dérèglement, dans laquelle vit une humanité épuisée, qui paraît avoir perdu le contact avec ses valeurs essentielles de civilisation et d'humanisme. » (Amin Maalouf).

Un monde en crise

Le dérèglement du monde s'est accentué ces dernières années, par une politique économique inhumaine qui a sacrifié des millions de vies, pour imposer des systèmes d'exploitation totalement périmés. C'est pourquoi dans cette époque de grave crise économique, la forte augmentation des dépenses militaires dans le monde surprend encore davantage, alors qu'elle atteint le chiffre astronomique de plus de 1.700 milliards de \$ et qu'elle ne fait qu'alimenter et prolonger les nombreux conflits armés qui sévissent en Orient et en Occident, beaucoup d'entre eux non résolus et sans beaucoup d'espoir de l'être à court terme. Malheureusement cette prolifération des conflits de longue date (en Afghanistan, Irak, Tchétchénie, Palestine, et en Afrique), ceux les plus récents (Syrie) à côté des guerres dites « irrégulières » : guérillas (en Amérique Latine) et terrorismes divers, ont généré jusqu'à aujourd'hui des milliers de victimes innocentes et plus de 35 millions de déplacés dans le monde. Comme Érasme l'écrivait déjà en 1516 et accusait : « La guerre frappe la plupart du temps ceux qui n'y sont pour rien ». Vingt ans après avoir laissé faire la destruction systématique de Sarajevo et le massacre de milliers de Bosniaques innocents, nous assistons au martyre du peuple syrien avec la même indifférence humaine et la totale impuissance des grandes nations. Le mal absolu est toujours celui que l'homme inflige à l'homme, et c'est un fait universel qui concerne l'humanité tout entière. Hannah Arendt a été peut-être la première à le reconnaître, lorsqu'elle écrivit en 1945 que « le problème du mal sera la question fondamentale de la vie intellectuelle en Europe après la guerre ». L'art, la musique, la beauté peuvent-ils sauver l'homme de ce mal ?

Dans le roman de Dostoïevski, *L'Idiot*, un athée appelé Hyppolite demande au prince Mychkine : « Est-il vrai, prince, que vous avez dit, un jour, que la « beauté » sauverait le monde ? Messieurs, s'écria-t-il en prenant toute la société à témoin, le prince prétend que la beauté sauvera le monde [...] quelle beauté sauvera le monde ? [...] Le prince le contempla attentivement et ne répliqua point ». Le prince n'a pas de réponse, mais nous croyons, comme Antoni Tàpies, *dans un art qui soit utile à la société*, un art qui

par la beauté, la grâce, l'émotion et la spiritualité peut avoir le pouvoir de nous transformer et peut nous faire devenir plus sensibles et plus solidaires.

Je voudrais finir en citant José Saramago, un grand écrivain, un homme engagé et très cher ami, « Si on me disait de mettre la charité, la justice et la bonté par ordre de priorité, je mettrais la bonté à la première place, à la deuxième la justice et à la troisième la charité. Parce que la bonté, toute seule, vous dispense déjà de la justice et de la charité, parce que la justice juste contient déjà assez de charité. La charité, c'est ce qui reste quand il n'y a ni bonté ni justice. [...] J'ajouterais une petite note. Je suis assez âgé et suffisamment sceptique pour me rendre compte que la "bonté active", comme je l'appelle, a bien peu de chances de se transformer en un horizon social partagé. Elle peut cependant devenir le ressort personnel de chaque individu, le meilleur contrepoison dont peut se doter cet "animal malade" qu'est l'homme ».

JORDI SAVALL

Bellaterra, Automne 2014

Principales œuvres consultées :

- Arendt, Hannah. *The Human Condition* (Chicago: University of Chicago Press, 2010 [First edition: 1958]).
- Canto-Sperber, Monique. *L'idée de guerre juste* (Paris : Presses Universitaires de France, 2010).
- Cheng, François. *Cinq méditations sur la beauté* (Paris : Albin Michel, 2006).
- Dower, John W. *Cultures of War* (New York : W.W. Norton & Company, 2010).
- Judt, Tony. *Postwar: A History of Europe since 1945* (New York : Penguin, 2005).
- Lynn, John A. *The Wars of Louis XIV, 1667-1714* (London-New York : Longman, 1999).
- Maalouf, Amin. *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent* (Paris: B. Grasset, 2009).
- Martin Marcos, David. *El Papado y la guerra de Sucesión Española* (Madrid: Marcial Pons Historia, 2011).
- Panikkar, Raimon. *Paix et désarmement culturel* (Arles: Actes Sud, 2008 [Ed. original : *Paz y desarme cultural*, Santander: Sal Terrae, 1993]).
- Traverso, Enzo. *L'histoire comme champ de Bataille. Interpréter les violences du XXe siècle* (Paris : La Découverte, 2011).
- Zweig, Stefan. « *Die Geschichte als Dichterin* ». Neues Wiener Tagblatt, 22 novembre 1931.

PS. Notre ancienne civilisation s'est développée depuis ses origines – il y a plus de 5000 ans –, sur la culture de la guerre, il n'est alors pas étonnant de constater que, seulement durant cette brève période, d'un siècle de l'histoire européenne, qui va de 1600 à 1714, il n'y a pas de jour, ni d'année qui ne se passe, sans l'existence, au sein du territoire européen, d'un conflit armé : guerres de territoire, de pouvoir ou de religion.

- 1603 fin de la guerre d'Irlande « pacifiée » par les troupes anglaises.
- 1610 guerre russo-polonaise (les Polonais, occupent Moscou jusqu'en 1612).
- 1612 fin de la guerre entre la Suède et le Danemark.
- 1614 massacre des juifs à Francfort.
- 1617 fin de la guerre russo-suédoise.
- 1618 début de la guerre de 30 ans, suite à la défenestration de deux émissaires autrichiens au château de Prague.
- 1624 les troupes espagnoles font le siège de Breda, qui capitulera six mois plus tard.
- 1625 le Danemark participe à la guerre de 30 ans, à côté des protestants.
- 1629 la paix de Lübeck met fin aux incursions danoises en Allemagne du nord.
- 1630 la Suède s'incorpore à la guerre de 30 ans.
- 1630 conflits en Italie du Nord entre Français et Espagnols à propos de la Savoie.
- 1633 siège de Smolensk par les troupes suédoises.
- 1635 fin de la guerre suédoise.
- 1636 Richelieu déclare la guerre à l'Espagne.
- 1639 l'armée anglaise attaque les Écossais révoltés.
- 1640 (6 juin) guerre des « Segadors » et Sécession de la Catalogne.
- 1640 (1 décembre) le soulèvement des Portugais, met fin à la domination espagnole.
- 1642-47 guerre civile en Angleterre.
- 1644 sensible augmentation des impôts en France pour financer la guerre, et conséquentes révoltes des provinces méridionales contre les impôts.
- 1648 la Paix de Westphalie met fin à la guerre de Trente Ans.
- 1650 victoire de Cromwell sur le Écossais à Dunbar.
- 1652 colonisation systématique de l'Irlande par les Anglais.
- 1652 guerre maritime entre l'Angleterre et les Provinces-Unies.
- 1659 Paix des Pyrénées, l'Espagne cède à la France le Roussillon, une partie de la Cerdagne et l'Artois.
- 1659 constitution de la Ligue du Rhin (Bavière, Brunswick et Hesse) contre l'Autriche et les Habsbourg.
- 1660 fin de la guerre entre la Suède et la Pologne (Traité d'Oliva).
- 1667 la France s'engage dans la guerre de Dévolution : Turenne entreprend la conquête des Pays-Bas, le Traité de Breda met fin à la 2eme guerre anglo-hollandaise.

- 1668 l'Espagne reconnaît l'indépendance du Portugal.
- 1669 les Vénitiens sont chassés de Crète par les Turcs.
- 1672 guerre franco-néerlandaise : la France et l'Angleterre contre les Provinces Unies des Pays-Bas (avec l'Espagne et le Saint Empire Romain-germanique).
- 1676 batailles navales à Stromboli, Augusta et Palerme.
- 1678 traité de Nimègue, l'Espagne abandonne à la France la Franche-Comté, une partie de l'Artois, le Cambrésis, et une partie de la Flandre et du Hainaut.
- 1683 guerre entre les Turcs et les Habsbourg, siège de Vienne.
- 1684 le pape lance une Sainte-Ligue contre les Ottomans.
- 1686 les Autrichiens prennent Buda aux Turcs et annexent le pays.
- 1687 Charles V de Lorraine défait les Turcs à Mohács, destruction du Parthénon lors de la guerre turco-vénitienne.
- 1688 la France occupe Avignon et le Comtat Venaissin.
- 1688 la ligue d'Augsbourg déclare la guerre à Louis XIV.
- 1690 capitulation des insurgés irlandais à Limerick.
- 1699 défaite du Danemark contre la Suède.
- 1700-20 grande guerre du Nord entre la Russie et la Suède avec l'implication d'autres puissances européennes du Nord et de l'Est.
- 1702 début de la guerre de Succession d'Espagne, qui oppose la France et ses alliés à l'Empire, la Grande-Bretagne et les Province Unies.
- 1713 les traités d'Utrecht mettent fin à la guerre de Succession d'Espagne : Philippe V cède à l'Empire ses possessions en Italie et aux Pays-Bas ; la Grande Bretagne conserve la maîtrise des mers ainsi que Gibraltar.
- 11 sept. 1714 siège et chute de Barcelone.

ADAGE 3001

La guerre paraît douce à ceux qui n'en ont pas l'expérience

ÉRASME DE ROTTERDAM

Voici un adage particulièrement beau et abondamment utilisé dans la littérature :
« La guerre paraît douce à celui qui n'en a pas l'expérience. »

Végèce, au livre 3, chapitre 14 de *L'Art militaire*, le mentionne ainsi : Ne te fie pas trop au jeune soldat qui désire se battre, car la guerre est douce pour ceux qui n'en ont pas l'expérience. C'est une citation de Pindare : « La guerre est douce pour ceux qui n'en ont pas l'expérience, mais qui la connaît d'expérience est rempli d'horreur si elle s'approche à l'excès de son cœur. »

Si, parmi les choses humaines, il en est une qu'il convient d'entreprendre avec hésitation, ou plutôt qu'il faut par tous les moyens fuir, conjurer, repousser, c'est assurément la guerre ; rien n'est plus impie, plus funeste, plus largement destructeur, plus obstinément tenace, plus affreux ni plus complètement indigne de l'homme, pour ne pas parler du chrétien. Or il est étonnant de voir aujourd'hui comme on l'engage partout, à la légère, pour n'importe quelle raison, et comme on la fait avec cruauté et barbarie : pas seulement les païens, mais aussi les chrétiens, pas seulement les laïcs, mais aussi les prêtres et les évêques ; pas seulement les jeunes gens sans expérience, mais aussi les vieillards qui en ont fait tant de fois l'expérience ; pas seulement le peuple et la foule mobile par nature, mais en premier lieu les princes, dont le devoir serait de contenir par la sagesse et la raison les mouvements irréflechis de la sottise multitude. Il ne manque pas non plus de jurisconsultes et de théologiens qui incitent à cette abomination et, comme on dit [951], versent de l'eau froide. Aussi la guerre est-elle aujourd'hui à ce point admise que les gens s'étonnent de trouver quelqu'un à qui elle ne plaise pas, et à ce point respectable qu'il est impie et je dirai, presque hérétique de critiquer l'entreprise à la fois la plus criminelle et la plus malheureuse au monde. Combien il serait plus juste de se demander quel mauvais génie, quel fléau, quel accès de démesure, quelle Furie a fait pénétrer pour la première fois dans l'esprit de l'homme une impulsion si bestiale, sous l'influence de laquelle cet être calme, que la nature a enfanté pour la paix et la bienveillance et qu'elle a destiné seul au salut de toutes les créatures, se précipite avec une folie sauvage et une violence insensée vers le massacre mutuel.

Imagine donc des cohortes de barbares inspirant l'horreur par leur visage seul et le son de leur voix, de part et d'autre, des troupes bardées de fer en ordre de bataille, le fracas effrayant des armes et

leur éclat, le grondement hostile d'une telle multitude, leurs yeux menaçants, l'appel rauque des cors, le son terrifiant de la trompette, le tonnerre des bombardes – aussi impressionnant que le tonnerre réel mais plus malfaisant – le bruit insensé, le choc furieux, la boucherie monstrueuse, le sort cruel de ceux qui meurent et de ceux qui tuent, les monceaux de cadavres, les plaines dégoutantes de sang, les fleuves teints de rouge. Parfois un frère tombe sur son frère, un parent sur un parent, un ami sur un ami et dans le déchaînement de la folie générale, enfonce son épée dans les entrailles de qui ne lui a jamais fait de tort, même en parole. Bref, cette tragédie comporte tant de maux que le cœur humain répugne à les évoquer, Je ne rapporterai pas ces autres maux, ordinaires et en comparaison légers : les moissons partout piétinées, les fermes brûlées, les villages incendiés, le bétail enlevé, les jeunes filles déshonorées, les vieillards emmenés en captivité, les églises pillées, et dans la confusion partout le vol, le brigandage, la violence. Je tairai aussi les conséquences habituelles des guerres, fussent-elle, les plus heureuses et les plus justes : le peuple dépouillé, les grands accablés d'impôts, tant de vieillards laissés seuls et plus douloureusement accablés par le massacre de leurs enfants que si l'ennemi leur avait enlevé, avec la vie, la faculté de souffrir, tant de vieilles femmes abandonnées et condamnées à une mort plus cruelle que celle par le fer, tant d'épouses veuves, tant d'enfants orphelins, tant de maisons dans le deuil, tant de riches réduits à la pauvreté. À quoi bon parler de la dégradation de, mœurs, quand personne n'ignore qu'absolument tout ce qui corrompt la vie vient de la guerre ?

De là le mépris pour la piété, l'indifférence aux lois, la promptitude à oser n'importe quel crime ; de cette source jaillit un flot immense de brigands, de voleurs, de sacrilèges, d'assassins. Le plus grave de tout, c'est que cette épidémie si funeste ne peut se contenir dans ses propres limites ; une fois née dans un recoin quelconque, non seulement elle envahit comme par contagion les régions voisines, mais encore, par l'effet du commerce ou à la faveur d'une alliance familiale ou politique, elle entraîne les régions éloignées dans le désordre général et la tempête des éléments. Bien plus, la guerre enfante la guerre : une vraie guerre naît d'un semblant de guerre, une très grande sort d'une très petite ; et elle accomplit souvent ce que les fables nous racontent du monstre de Lerne [cf. 227, 2001].



Portrait du Cardinal de Richelieu. Philippe de Champaigne (1602-1674).

© Album / © Sotheby's / akg-images

Un siècle de musique en Europe :

L'éclat du Baroque

Le répertoire contenu dans ce double CD qui illustre musicalement une période déchirée par des guerres sur tout le continent, correspond à la première période baroque. Si la première moitié du XVIII^e siècle est le sommet de l'esthétique baroque, avec tout ce que cela suppose d'enfermement de ses formes expressives, le siècle antérieur fut celui du dynamisme évolutif de ce style qui finit par donner son nom à l'époque.

Au XVII^e siècle, la musique sert principalement les deux grands pouvoirs que sont l'Eglise et la cour ; le prince, la royauté en font un moyen de propagande pour les cours comme pour les confessions, très souvent en guerre les uns ou les unes contre les autres. Dans les deux cas, c'est d'ailleurs en mettant en jeu un maximum d'effectifs possibles : dans un cas, celui de l'Eglise ou du Temple, la musique devient le reflet du ciel sur la terre ; dans l'autre cas, elle montre au peuple le véritable pouvoir et la majesté du noble. Les deux mondes se retrouvent dans la figure de Charpentier qui servit Mademoiselle de Guise, amoureuse du style italien et qui fut *Maître de Musique* de la *Sainte Chapelle* à Paris, tout comme dans la musique de Biber, créée pour la plus grande gloire des Princes-Archevêques de Salzbourg. La musique de ce dernier constitue un magnifique exemple de la technique de la pluri-choralité, consistant à structurer le son en blocs – appelés chœurs – qu'ils soient vocaux ou instrumentaux, souvent disposés dans l'espace pour répondre à une conception théâtrale, spectaculaire et impressionnante de la musique, tenue en haute estime. A l'autre extrême du continent, nous trouvons également des poli-chœurs tant dans l'hymne marial du Kantor du Tsar Vasily Titov que dans la fantaisie de Cotes dédiée à Philippe IV ou encore dans la messe des défunts de Joan Cererols, maître de l'*Escolania* et de la chapelle du Monastère de Montserrat et l'un des plus éminents protagonistes de la composition dans la Catalogne du XVII^e siècle. Il en est de même du *Praise the Lord* (Psaume 103 d'action de grâce) que Blow écrivit à l'occasion de la signature de la Paix de Ryswick. Dans la plupart des exemples cités, et selon une pratique habituelle, le premier chœur est celui des solistes et le second celui des *tutti*, l'ensemble étant complété par une basse continue. Quoique l'écriture pour divers chœurs soit habituelle, Schein dans le fragment du livre d'Isaïe *Zion spricht*, donne deux versions musicales. La première est faite pour cinq voix accompagnées du continuo ; six ans plus tard, il écrit une deuxième version pour un ensemble plus fourni, organisé cette fois en plusieurs chœurs.

La pluri-choralité est l'une des manières du Baroque de mettre en sonorités son goût caractéristique pour le contraste. D'autres moyens peuvent être la dialectique entre mélodie et basse continue, ou celle qui s'établit entre polyphonie – provenant de la Renaissance – et l'harmonie – qui déjà s'oriente vers les styles du futur –. En résumé, il s'agit d'une dialectique entre les tons anciens émanant de la théorie

grégorienne et la nouvelle tonalité bimodale. Souvent les tessitures de ce répertoire sont le résultat de la combinaison des deux options.

Cette période est aussi celle de l'éclosion de la conscience instrumentale dans la musique européenne et celle de la lente substitution des instruments originaires de la Renaissance par ceux qui se projettent vers le classicisme. Un exemple parfait est la lente et inexorable substitution des violes de gambe par la famille du violon ; les uns et les autres de ces instruments se rencontrent dans la pièce de Jenkins. En relation avec cette naissante conscience instrumentale, divers phénomènes se font jour en parallèle.

La musique instrumentale est confrontée à la nécessité d'articuler les compositions non en fonction du texte qui en détermine la structure et les dimensions, mais en fonction de quelque chose de nouveau ; et elle le fait en utilisant différents recours. Le plus important de ces recours fut certainement le fait de devoir suivre des patrons imposés par la musique de danse, prenant souvent la forme de suites. C'est le cas de la *Gaillard* de Scheidt, celui de la *Pavane* et de la *Gavotte* de Philidor, ou celui de la *Sarabande* de la suite de Dumanoir ou bien encore du *Menuet* de l'*Alceste* de Lully. Autre recours : l'improvisation ; des patrons adéquats pour l'improvisation apparaissent sous la forme d'une succession courte d'accords ou d'une brève basse obstinée. C'est le cas de la *Chaconne* incluse dans la quatrième des huit suites pour cordes de style français à quatre et cinq voix que Muffat publia en 1698 sous le titre *Florilegium II*. Le « descriptivisme » et l'expressivité recherchés dans ces musiques sans textes sont tout à fait remarquables. Il s'agit d'une musique au service des émotions qui ne prétend pas seulement au divertissement mais qui cherche plutôt à surprendre et émouvoir. C'est ainsi qu'est théorisée ce que l'on a appelé l'*Afektenlehre* et le transfert de concepts propres à la rhétorique traditionnelle vers la construction du discours musical. C'est dans cette ligne que nous situons *The Newark Siege* de Jenkins, le titre de la Suite de Muffat (*Impatientia*), comme d'ailleurs les différentes « batailles » présentes dans ce programme (Scheidt, Biber, Kerll). Ce sont de bons échantillons du genre qui, grâce à l'imitation des fanfares et autres sonorités militaires, font résonner avec la musique instrumentale de l'époque ce qui était bien présent dans l'imaginaire collectif. La musique de Biber, probablement composée pour le carnaval de la Cour de Salzbourg met en jeu des techniques d'interprétation en avance sur leur temps, comme le *col legno*. Tout particulièrement, *Die Schlacht*, où résonne le tumulte de la bataille qui se conclut par une *Plainte pour le mousquetaire blessé* qui incorpore des recours rhétoriques propres au genre de la « plainte » tels que les chromatismes descendants. Pour sa part, le « Siègne de Newark » (un épisode important de la Guerre civile anglaise) est presque une pièce d'anthologie de la fantaisie s'intégrant pleinement aussi dans le genre de la bataille, malgré son titre qui ne l'annonce pas.

Parallèlement, arrive la lente formation de l'orchestre qui se construit à partir des instruments à cordes, avec des tessitures à quatre et cinq parties. C'est Louis XIII qui en 1626 donne l'occasion de faire un pas décisif sur cette voie en instituant l'ensemble des *24 violons du Roi* qui sera un modèle partout diffusé. La suite de Muffat en est un exemple alors qu'à des époques différentes, Dumanoir et Lully se sont trouvés à la tête de cette formation. Lully, Italien de naissance, après une carrière météorique à Paris, exerça des charges musicales de la plus haute importance. Utilisant de façon excellente les énormes moyens placés dans ses mains par Louis XIV, il construisit un style musical proprement français qui durant des décennies sera en guerre esthétique et commerciale avec le style italien,

chronologiquement le premier style baroque. Lully a fait évoluer le *ballet de cour* vers la tragédie lyrique dont *Alceste* est un magnifique modèle. Cette œuvre tout comme son *Motet pour la paix* sont de parfaits exemples de ce style baroque français.

Dans les ensembles de format réduit, les instruments à cordes dominant, comme on le voit dans les œuvres de Scheidt, de Biber et de Jenkins. Suivant le modèle des *24 violons du Roi*, Louis XIII lui-même avait institué les *12 Grands hautbois du Roi* pour lesquels seront écrites des compositions retranscrites quelques décennies plus tard dans ses manuscrits par Philidor, bibliothécaire de Louis XIV.

Cette conscience instrumentale et le goût du contraste se sont réunis pour former ce qu'on a appelé le *stile concertato*, né en Italie et basé sur le contraste entre groupes de voix et groupes d'instruments. Ceci n'était d'ailleurs pas le seul élément de contraste car le texte était divisé en parties et en chacune d'elles intervenaient des tessitures contrastantes : en solo, *tutti*, antiphoniques, de polyphonie imitative, homophoniques, soli instrumentaux ... De plus, ceci permettait le traitement dramatique de l'harmonie dont nous avons fait mention. C'est en partie pour cela que ce style méridional a connu une fortune particulière au sein de la musique religieuse luthérienne. Un excellent exemple en est *Siehe an die Werke Gottes* – pièce écrite pour cinq voix et ensemble de cordes, également à cinq parties avec accompagnement de basse continue – de Rosenmüller, une importante figure de la transmission du style italien vers le nord des Alpes et plus concrètement vers la musique propre à l'Église luthérienne.

A une échelle différente, les œuvres de grand format dont nous trouvons des extraits dans ce programme sont aussi le produit de l'application des principes du *concerto* à la musique religieuse. Tout d'abord, le *Te Deum* de Charpentier, connu dans le monde entier du fait de l'utilisation de son prélude comme syntonie de l'Eurovision, prélude en forme de *rondeau* et écrit en Ré majeur, la tonalité joyeuse et martiale par excellence. Ensuite, les œuvres de Biber, la *Missa Bruxellensis* (le titre fait référence au lieu où est conservé le manuscrit ; l'œuvre fut composée pour Salzbourg) et le *Requiem*, une pièce en mode majeur, fait inusuel pour une messe des défunts, dédiée à son patron l'archevêque Maximilian Gandolph et qui exprime la certitude de la voie royale jusqu'au ciel. Finalement, le *Jubilate Deo* de Haendel, écrit sur un texte en anglais malgré le titre en latin, était une commande de la famille royale britannique pour célébrer la Paix d'Utrecht de 1713. De fait, l'auteur combine en une même composition en deux parties le *Te Deum* et le *Jubilate Deo*, les genres musicaux les plus utilisés à l'époque comme action de grâces, que ce soit pour la signature d'une paix longuement attendue ou que ce soit pour tout autre événement aussi remarquable.

De tous les genres qui naissent avec le Baroque, l'opéra est celui qui a fini par avoir la projection la plus ample dans les siècles et les styles du futur. *Il piu bel nome* est un opéra qui a surgi dans le contexte de la Guerre de Succession d'Espagne. L'archiduc Charles, prétendant à la couronne établit sa cour dans la ville de Barcelone en 1705 et la configura comme il l'aurait fait de Vienne, s'entourant d'artistes : peintres, architectes, poètes et musiciens... De cette façon, Barcelone réussit à avoir une cour royale, semblable à celle que la ville avait eu dans le passé et à celle que connaissaient les autres capitales européennes. De même que les musiciens italiens dominaient la scène musicale en Autriche, de même ce furent principalement les musiciens napolitains qui travaillaient autour de l'archiduc qui

fournirent les musiques pour les bals, les banquets, les sérénades et les opéras. C'étaient des instrumentistes et des chanteurs mais aussi des compositeurs dont Caldara et Porsile. Traditionnellement, l'historiographie a considéré que l'opéra qui fut représenté à l'occasion du mariage en 1708 de l'archiduc avec Elisabeth Christine de Brunswick-Wolfenbüttel dans la salle gothique de la *Llotja* de Barcelone était bien *Il più bel nome*, d'Antonio Caldara. Cela signifie non seulement qu'il s'agissait de la première représentation d'un opéra dans la Péninsule ibérique, mais que c'était aussi l'apparition de cette nouvelle esthétique dans le panorama catalan, puis l'adoption par certains musiciens locaux de quelques-uns de ces patrons de composition, dans leurs œuvres religieuses.

C'est précisément l'arrivée de l'archiduc à Barcelone en 1705 qui motiva la naissance de la chanson *El Cant dels Aucells quan arrivaren los vaxells davant de Barcelona y del desembarch de Carles III*. Il s'agit d'une chanson apparue lors de cet événement qui fut composée par un expert en textes improvisés oralement et qui aurait été chantée sur la mélodie du *Cant dels ocells*. Ceci nous parle de la popularité de cette mélodie à l'époque mais aussi d'une association symbolique intéressante: si dans le chant de Noël, ce sont tous les oiseaux qui célèbrent la naissance de Jésus, ici c'est toute la Société qui chante l'arrivée du roi ; et par ailleurs si dans le texte d'origine les oiseaux chantent la transformation de l'hiver en printemps, grâce à l'avènement du Christ, de même l'arrivée de l'archiduc était un présage de printemps, une nouvelle étape politique.

La chanson *Catalunya comtat gran* est chronologiquement antérieure car elle est née, comme une incitation au soulèvement armé, dans le contexte du malaise provoqué par la politique de Philippe IV et du comte-duc d'Olivares. Si, elle s'est conservée avec des variantes pendant plus de trois siècles c'est que les conditions du pouvoir ont également certaines similitudes, suffisantes au moins pour faire perdurer le sentiment contestataire en la chantant. Quelque chose de similaire se produit avec *Catalunya en altre temps ella sola es governava*, car ici prédomine le sentiment de plainte patriotique par manque d'auto-gouvernement. Il s'agirait de paroles qui seraient apparues après la défaite de 1714 à chanter sur *L'Alabau*, une mélodie traditionnelle du Berguedà.

JOSEP MARIA VILAR

Traduction : Klangland

PROJET
POUR RENDRE
LA PAIX
PERPETUELLE
EN EUROPE.

TOME I.



A UTRECHT,

Chez ANTOINE SCHOUTEN,
Marchand Libraire.

M. DCC. XIII.



GUERRE ET PAIX

dans notre histoire

Ils disent : « Paix, paix ! », mais il n'y a pas de paix.

Jérémie 6 :14

Dès l'origine des premières civilisations et depuis la nuit des temps de l'humanité, la guerre a été une pratique habituelle et commune à toutes les cultures. Au fil de l'histoire, la **Guerre** a toujours été liée à la **Paix**, souvent de façon consécutive, l'une suivant l'autre ou à cause de l'autre, traçant un *continuum* qui dure encore aujourd'hui. Si nous laissons de côté d'anciens témoignages de confrontations, de combats, de trêves entre tribus et peuples divers, entre populations nomades et sédentaires, les Grecs et les Romains furent les premiers théoriciens de l'art de la guerre conçu comme un acte légitime de défense, comme une mission qu'il leur fallait accomplir pour imposer les éléments de leur propre civilisation, de leur propre morale. « *L'objectif de la guerre est la paix* » affirmait le philosophe Aristote, l'un des premiers à définir le concept de *guerre juste* – terme également utilisé par les Etats-Unis pour envahir l'Irak en 2003 – en tant que guerre légitime contre les barbares, c'est-à-dire contre ceux qui n'étaient pas grecs, contre « les autres » : une altérité utilisée par l'intellectuel bulgare Tzvetan Todorov pour réfléchir sur la diversité culturelle. C'est ainsi qu'avec les guerres de la Grèce classique fut conçue une première façon d'appréhender légitimement le combat. C'est lors de cette étape qu'apparurent aussi les premières « chroniques » de guerre, comme par exemple l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse* de Thucydide, un général athénien qui raconta cette guerre fameuse (431-404 av. J.-C.) entre la Ligue du Péloponnèse dirigée par Sparte et la Ligue de Délos menée par Athènes.

La guerre est douce pour ceux qui ne l'ont jamais faite, mais celui qui la connaît sent une horreur extrême à seulement s'en approcher.

Pindare

Conséquence des guerres continues entre les *polis* grecques, entre elles ou contre les Perses, au IV^e siècle av. J.-C., est né le concept de *koiné eirene* (*paix commune*), imaginé après la paix d'Antalcidas (386 av. J.-C.) qui devint un instrument de droit international de l'époque selon lequel toutes les villes signaient simultanément leur droit à l'existence en paix et à l'autonomie politique. Nous sommes face aux premières tentatives de théoriser sur la paix par des pactes et des traités prétendant établir des principes de concorde mutuelle et ainsi en finir avec les abus de la guerre. Mais le problème de la guerre dépassait toutes les frontières existantes. Dans le monde oriental, une même préoccupation pour ces questions se fit jour : en témoignent les réflexions sur la guerre de Lao Tseu lui-même, les traités des écoles taoïstes postérieures, le *Taiping jing* ou *Livre de la Grande Paix* du IV^e siècle av. J.-C., ou encore le célèbre traité *L'art de la guerre* du stratège chinois Sun Tzu au Ve siècle av. J.-C.

Souviens-toi, ô Rome, que ta tâche est de régner sur la terre et d'imposer la paix, de pardonner aux vaincus et soumettre l'orgueil.

Virgile, Eneïde

Avec les Romains, le concept de *guerre* fut introduit dans le domaine du droit (*juris*) et c'est alors que l'on commença à construire et à codifier juridiquement de nombreux aspects qui sont encore aujourd'hui utilisés dans la résolution de conflits internationaux. A Rome, à la suite de la conquête du pourtour méditerranéen et après la guerre civile entre Octave Auguste et Marc Antoine en Egypte, apparaît le terme de « *Pax Romana* » ou « *Pax Augusta* » (27 av. J.-C.), qualifiant une période prolongée de paix et de calme dans l'Empire romain, même si les conflits frontaliers persistaient constamment (*limes*). Cette paix était extensible à tous les peuples soumis à l'Empire et permettait, même s'il s'agissait d'une paix armée et surveillée, de profiter d'une existence tranquille et pacifique à l'intérieur des limites protectrices du monde romain. Sur le thème de la guerre et de la paix, se penchèrent de grands poètes et de grands philosophes latins comme Cicéron, Virgile, Ovide, Tacite ou Sénèque pour célébrer des politiques pacificatrices comme pour justifier des positions militaristes. Un exemple clair de cet intérêt pour le sujet pourrait être la maxime latine : « si tu veux la paix, prépare la guerre », fondée sur les *Philippiques* de Cicéron. A partir des concepts juridiques de la Rome classique, dans l'Empire romain déjà christianisé, de nouveaux codes apparurent par la suite comme le *Digesta* de Justinien au VI^e siècle qui aborde des aspects concrets de la guerre et de la paix.

Je sais qu'on a dit : « oeil pour oeil, dent pour dent ». Et moi je vous dis : « ne fais pas face à celui qui t'attaque. Au contraire, si l'on te frappe la joue droite, tends la joue gauche. »

Matthieu 5:38-39

Sur la base juridique romaine, certains auteurs chrétiens (Augustin de Hippone, Isidore de Séville et d'autres théologiens du bas Empire) furent les responsables d'une progressive christianisation des concepts de guerre et de paix durant le Moyen Age. Pourtant, le message pacifiste de Jésus de Nazareth, tel qu'il fut consigné dans les Evangiles par ses apôtres, finit par être utilisé pour justifier des luttes et des combats contre des ennemis infidèles et même contre des chrétiens. Le pape Grégoire VII (1073-1085) justifia théologiquement la guerre contre l'infidèle, cristallisant ainsi de façon officielle l'idée de « Guerre juste » ou même de « Guerre sainte » : celle d'une tuerie sacralisée en défense de la chrétienté. C'est ainsi que se forgea l'idée de croisade contre les infidèles qui, selon les affirmations du pape de l'époque, occupaient illégitimement les lieux saints du christianisme en Palestine. S'appuyant sur un semblable argumentaire, les armées chrétiennes commirent pendant le Moyen Age les cruelles atrocités que l'on sait, durant les diverses croisades envoyées en Orient contre les Sarrasins. Citons par exemple la tuerie de la conquête de Jérusalem (1099), le massacre de la prise d'Acre (1191), la brutale mise à sac de Constantinople (1204) sans compter les boucheries contre leurs coreligionnaires au coeur de l'Europe même, comme le siège de Béziers contre les Cathares (1209) ou les guerres de Naples et de Sicile (1282), montrant la face la plus noire de la violence humaine. Il est significatif que du fait de la sanctification de la violence par Grégoire VII, l'un de ses collaborateurs, Pierre Damien, l'ait qualifié de « Saint Satan ».

La justice est une. L'injustice est multiple. C'est pourquoi il est plus facile de commettre des injustices que d'être juste.

Alí ibn Abi Talib (599-661)

Le Moyen Age fut aussi le témoin de propositions pacificatrices et de traités de paix. En Orient, en plein conflit des croisades, des initiatives de paix ont existé, comme le célèbre traité de paix de Jérusalem entre l'Empereur du Saint Empire Romain Germanique Frédéric II et le Calife Malik al Kamil, partageant le pouvoir religieux sur la ville de Jérusalem (1229). C'est aussi à cette période qu'apparurent les premières constitutions et les statuts qui permirent quelques périodes de calme et de paix relative, même si elles furent brèves et réduites. C'est ce que l'on appela « la paix de Dieu » ou « la trêve de Dieu », une initiative populaire consistant en la tenue d'assemblées dont l'objectif était de contenir la violence des seigneurs féodaux contre les paysans et le reste des populations. Les premières initiatives apparurent en Catalogne, en Aquitaine et en Normandie et se communiquèrent rapidement ailleurs, donnant lieu à ce que l'on appela une « Constitution ou Statut de paix et trêve » qui intégrait un code législatif contre les différents types de violence. En même temps, le Moyen Age connut en Angleterre la promulgation de la première *Carta Magna* (1215), un document qui limitait le pouvoir de la royauté face à la noblesse et aux institutions gouvernementales.

Durant le XIII^e siècle, un florilège littéraire d'auteurs très divers, principalement des théologiens et des religieux se penchèrent sur le thème de la guerre et de la paix. Ce fut le cas de Bernard de Clairvaux et de Thomas d'Aquin qui, à travers l'analyse des textes bibliques et évangéliques, essayèrent de délimiter la guerre et d'établir les caractéristiques propres à la paix. D'autres auteurs tentèrent de défendre la paix entre les trois grandes religions protagonistes de l'histoire européenne (christianisme, islamisme et judaïsme), comme Ramon Llull et *Le livre des trois savoirs*, même si pour lui le christianisme gardait toujours un rôle prépondérant.

Il est permis de modifier la vérité quand la raison est de faire la paix.

Talmud de Babylone, *Yebamot* 65b

La période de transition entre Moyen Age et monde moderne est caractérisée par la Guerre de Cent Ans (1337-1453), une guerre qui regroupe une série de conflits entre la France et l'Angleterre (appuyée par les Bourguignons) à propos de la succession du royaume de France. C'est aussi dans le cadre de cette période prolongée qu'apparurent malgré cela les premières revendications en faveur de la paix, hors de tout contexte proprement religieux. Le grand poète italien, Dante chercha dans son traité *De Monarchia* la configuration d'un gouvernement capable de maintenir l'ordre et la paix dans le monde à travers l'idée d'un empire oecuménique ou universel dirigé par un seul monarque. Un autre Italien, Marsile de Padoue, défendit la même idée dans son livre *Defensor pacis* de 1324 mais avec un monarque séculier non religieux. Une autre proposition de paix se trouve chez Christine de Pizan dans son *Livre de la paix* de 1412. Sa proposition écrite en français et dédiée au dauphin Louis, fils de Charles VI, lui offre un cours de morale politique après le traité d'Auxerre en août 1412 dont l'objectif est de rétablir une paix durable après tant d'années de conflits. Néanmoins, l'événement qui consterna les consciences de cette époque fut la chute tragique de Constantinople en 1453 et l'entrée des Turcs sur le continent européen. Peu de temps après, Nicolas de Cues écrivit un texte connu sous le nom de *De pace fidei*, dans lequel il propose l'idée d'établir une religion fondée sur la foi en un Dieu unique afin de maintenir la paix entre tous les hommes dans le monde, selon une même pratique et des rituels identiques pour tous.

Dans quels pays n'a-t-on lutté implacablement et féroce­ment sur terre et sur mer ? Toutes les guerres que les chrétiens ont menées, ils auraient dû les faire contre les vices ; mais malheureusement les hommes ont préféré s'identifier aux vices et se combattent mutuellement.

Erasmus de Rotterdam

A partir de la Renaissance et avec le développement des Etats modernes, les guerres furent plus internationales et envahirent chaque fois plus fréquemment la vie quotidienne des peuples. Face à cette situation, la nécessité de délimiter juridiquement la guerre et d'établir un droit international se fit jour. Ce ne furent donc plus des théologiens et des religieux qui théorisèrent sur cette question mais des philosophes, des écrivains et des politiciens qui créèrent, par leurs réflexions, les bases d'un droit de la guerre et de la paix que nous connaissons aujourd'hui. Au XVI^e siècle, deux noms se distinguent : Machiavel et Erasme. Il s'agit de deux univers opposés qui cohabitent à une même époque, dans une même sphère géographique et une même société, mais défendent une conception contraire sur l'art de la guerre et la nécessité de la paix. En 1515, Machiavel fit connaître son *Art de la guerre*, qui intégrait la guerre dans la formation et la consolidation de l'Etat, dans la conduite des affaires extérieures et dans la construction de la science politique. Son oeuvre inspira les stratèges et les militaires des siècles suivants : Napoléon lui-même en fit une édition commentée. Cependant, la vision politique de Machiavel fut contestée en plusieurs occasions. Le juriste français Innocent Gentillet écrivit un discours, connu sous le nom de *Discours contre Machiavel* ou *Anti-Machiavel*, sur les moyens de mener une bonne gouvernance tout en maintenant la paix. Mais la personnalité qui représenta magistralement l'opposition aux idées de Machiavel, tout particulièrement quant au rôle du prince ou du roi chrétien, fut l'humaniste Erasme de Rotterdam (1466-1536). Celui-ci fut l'un des grands défenseurs de la paix, dans ses oeuvres comme dans ses lettres sur le sujet et il rechercha toujours dans la figure du prince chrétien l'art de cultiver la paix et non la guerre.

Les hommes font la guerre quand ils le veulent, ils la terminent quand ils le peuvent.

Nicolas Machiavel

Cette théorisation sur la paix connut son expérience pratique. Au XV^e siècle, l'Europe vécut une « paix universelle » signée en 1518 sous l'égide du pape Léon X, une initiative qui consacrait le principe d'une paix entre les royaumes chrétiens d'Europe, même si cette coalition déboucha sur une Ligue contre les Turcs. Malheureusement cette pacification dura peu, car en 1519, les guerres entre états reprirent et peu après, les Turcs entrèrent au coeur de l'Europe en assiégeant Vienne. Erasme lui-même se demanda à ce moment s'il fallait ou non faire la guerre contre les Turcs. Un autre projet de pacification au XVI^e siècle fut l'oeuvre de Maximilien de Béthune, duc de Sully. Il proposait une « république chrétienne », un corps politique commun et pacifique entre tous les états, royaumes et républiques chrétiennes en Europe. Mais malgré son caractère oecuménique, ce projet excluait deux pays : la Turquie, qui abritait les ennemis de la loi et occupait la terre sainte et la Russie qui se trouvait majoritairement en Asie et incluait en son sein des populations païennes et de surcroît, pratiquait un rituel chrétien différent. Dans le même sens, on peut citer le fameux Edit de Nantes du roi Henri IV de France qui eut une grande transcendance pour instaurer la paix et en finir avec les guerres de religion qui avaient déchiré le pays ; en particulier après le massacre de la Saint Barthélemy des 23 et 24 août

1572, un épisode qui rappelle le tristement célèbre *Kristallnacht* de 1938 dans l'Allemagne nazie. Cet Edit recherchait l'oubli et le pardon de ce tragique événement et se présentait comme un pari en faveur de la liberté religieuse et de la liberté de conscience face aux sanglantes luttes entre catholiques et protestants qui divisaient en deux la carte de l'Europe.

On a généralisé l'habitude de ratifier un traité par un serment religieux. Comme si deux peuples séparés seulement par une colline ou un ruisseau n'étaient pas unis par des liens sociaux basés sur une même nature !

Une telle coutume fait croire aux hommes qu'ils sont nés pour être des adversaires ou des ennemis et qu'ils doivent lutter pour s'éliminer sauf à signer un pacte.

Thomas More, *Utopia* (1516)

Le célèbre orientaliste français Guillaume Postel publia en 1544 à Bâle *De orbis terrae concordia* où il présentait un projet pour établir la paix entre les trois grandes religions sous la tutelle, il est vrai, du christianisme. De même, le discours d'Emeric de Lacroix, *Le Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde* de 1623 qui fut un autre pari pour la paix et la concorde, dans ce cas pour favoriser la liberté du commerce et rompre les monopoles. Durant cette période, le genre littéraire des utopies connut une considérable embellie, rencontrant un public réceptif et important. Par exemple, l'*Utopia* de l'Anglais Thomas More, dont l'auteur participa à la recherche d'un gouvernement idéal qui mènerait à la disparition des guerres et favoriserait un empire indiscutable de la paix. Dans un même genre, le dominicain Tommaso Campanella décrit dans *La città del Sole* un état théocratique universel basé sur des principes communautaires d'égalité. Quelques années plus tard, l'Anglais Francis Bacon continua dans le même sens avec *La nouvelle Atlantide*. Dans le genre satirique, ces préoccupations furent explorées par Rabelais avec son *Gargantua* et son *Pantagruel*, une satire de la société de l'époque qui est en même temps un éloge de la paix.

[Les utopistes] détestent la guerre de tout leur coeur. Ils la considèrent bestiale, alors qu'aucune bête n'y recourt avec autant de fréquence que l'homme.

Thomas More, *Utopia*

Avec la transition de la Renaissance au Baroque, les guerres ne s'arrêtèrent pas ; bien au contraire, le progrès des techniques militaires aidant, les conflits furent plus fréquents. La Guerre de Trente ans (1618-1648), en particulier, fut un long conflit qui divisa et ensanglanta l'Europe. Cette expérience tragique eut pour conséquence des traités importants sur l'art de la guerre et le droit international, comme celui du juriste italien Alberico Gentili, *De iure belli* (Le droit de la guerre) de 1612 ou celui du juriste hollandais Hugo Grotius, *De jure belli ac pacis* (Le droit de la guerre et de la paix) de 1625. Avec Hugo Grotius, nous sommes face à la première proposition juridique de ce qui aujourd'hui encore régit le droit international humanitaire. L'auteur y soutient l'idée que, dans le cas d'une confrontation, un droit élaboré par les peuples doit exister qui soit capable de résoudre les controverses du processus belliqueux.

La guerre ne réside pas seulement dans la bataille sinon dans la volonté de combattre.

Thomas Hobbes, *Leviatan* (1651)

La guerre de Trente Ans prit fin avec la paix de Westphalie de 1648, qui donna lieu à une nouvelle réalité politique européenne. Pour honorer cette paix, le philosophe français René Descartes écrivit le livret du ballet *La naissance de la paix* (1649) représenté au château royal de Stockholm à l'occasion de l'anniversaire de la reine Christine de Suède. En même temps, la consolidation des états européens et leur politique guerrière favorisa l'apparition de philosophes, d'écrivains et de penseurs qui choisirent de réfléchir sur la nouvelle réalité. Le philosophe anglais Thomas Hobbes fut l'un des premiers à établir la relation entre l'idée de sécurité et celle de paix (ou défense de l'état de nature) et la justification de l'existence d'un pouvoir absolu et tout puissant, un état devant protéger ses sujets.

On verra que ce ne sont point les guerres qui depuis quatre ans ont fait en Europe les grands changements; mais les mariages, les successions, les traités, les Edits ; enfin c'est par des dispositions civiles que l'Europe a changé.

Montesquieu

Réflexions sur la Monarchie Universelle en Europe (1734)

Au XVIII^e siècle, les guerres continuèrent du fait d'importants conflits internationaux. La guerre de Succession d'Espagne (1701-1713) fut un conflit grave qui opposa Philippe de Bourbon à Charles d'Autriche pour la succession des royaumes hispaniques. Cette guerre fut un conflit international qui divisa de nouveau l'Europe et se termina par la paix d'Utrecht en 1713. Cependant la guerre continua entre la Catalogne et les troupes des Bourbons qui finalement firent tomber Barcelone le 11 septembre 1714. Cette nouvelle expérience belliqueuse et tragique motiva la publication par l'Abbé de Saint Pierre, Charles-Irénée Castel entre 1713 et 1717 d'une oeuvre importante intitulée *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, à la recherche de la paix durable.

Il y a environ quatre ans que faisant réflexion sur les cruautés, les meurtres, les violences, les incendies et les autres divers ravages que cause la guerre, je me mis à chercher si la guerre était un mal absolument sans remède, et s'il était entièrement impossible de rendre la paix durable.

Charles Irénée Castel

Cette proposition de pacification établit un nouveau projet d'équilibre des puissances européennes afin d'organiser une fédération d'Etats chrétiens sur la base de l'hégémonie française. Cette proposition passa pratiquement inaperçue parmi les monarques mais donna lieu à un débat intéressant. L'éminent philosophe Jean Jacques Rousseau reconnut l'importance du projet de l'abbé et consacra trois textes au projet de « paix perpétuelle » : un commentaire intitulé *Écrits sur la paix et la guerre* (1761), un *Extrait du projet de paix perpétuelle* (1761) et une sélection d'*Autres textes* (1792) sur la paix. Rousseau lia la théorie de la paix perpétuelle à la dénonciation de l'Etat social, car c'est l'Etat qui par son pouvoir, la propriété privée et la rivalité conduit l'homme à la violence et à la guerre.

Le pire est que la guerre est une flagellation inévitable.

Voltaire

Rousseau dans ses ouvrages a insisté sur la nécessité d'un contrat social qui unirait la force et la loi, et pose en même temps la question du conflit entre la pensée libérale, initiée par le philosophe anglais

John Locke et la pensée éclairée qui se trouvait à ce moment là en pleine effervescence. On était en plein Siècle des Lumières, une époque qui se fondait sur la raison, identifiée avec la lumière, idéal des hommes de ce temps. Son symbole le plus marquant fut l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, une grande encyclopédie dirigée par Denis Diderot et Jean d'Alembert entre 1751 et 1772, réunissant les connaissances contemporaines les plus importantes.

La Guerre est un différend entre des princes ou des états, qui se décide par la force ou par la voie des armes. C'est-là à-peu-près la définition de Grotius, qui dit que la guerre est l'état de ceux qui tâchent de vider leurs différends par la voie de la force.

La Paix est la tranquillité dont une société politique jouit ; soit au-dedans, par le bon ordre qui règne entre ses membres, soit au-dehors, par la bonne intelligence dans laquelle elle vit avec les autres peuples.

D. Diderot et J. d'Alembert, l'*Encyclopédie*

Tout au long du siècle de la raison, le projet de paix perpétuelle entre les nations continua à exercer une influence sur différents auteurs. Ainsi, le philosophe prussien Emmanuel Kant publia son ouvrage *De la paix perpétuelle*, petit traité qui consacrait philosophiquement l'idée d'une « paix perpétuelle » entre les états : la paix constitue une exigence absolue de la raison et par conséquent doit être instituée par le droit. Et pourtant l'art de la guerre continua à étendre ses tentacules et donna lieu au traité de l'officier prussien Carl von Clausewitz *Sur la guerre* (1832), probablement l'oeuvre théorique de stratégie et de tactique militaires la plus remarquable.

Toutes les propositions de paix qui apparurent au cours de l'histoire ont été une réponse aux conséquences des guerres comme de la situation politique et sociale de chaque étape historique. Dans ces dernières années, cette réalité n'a pas cessé ; bien au contraire, les conflits n'ont cessé de croître. Après les deux guerres mondiales, la tragédie d'Hiroshima et l'horreur d'Auschwitz, nous vivons une époque d'incertitude caractérisée par de nombreux conflits à petite échelle qui ont cependant laissé et laissent des traces tragiques sur toutes les civilisations. Actuellement, la paix perpétuelle est une utopie. A la fin de 2013, il existait 86 conflits ouverts dans le monde; de ce chiffre, 36 conflits ne font pas l'objet de négociations en cours permettant d'arriver à un processus de paix. Et quatre d'entre eux sont des conflits de longue durée dont on ne voit pas l'issue : le Cachemire (depuis 1949), Chypre (depuis 1974), Palestine (depuis 1990) et le Sahara occidental (depuis 1991). Quoi qu'il en soit, le projet présent souhaite souligner face au monde la nécessité de glorifier la paix et souhaite faire un appel contre la culture de la guerre, une culture qui depuis tant d'années a déterminé l'histoire tragique de l'humanité. Nous souhaitons que ce projet soit un rayon de soleil illuminant notre passé, qu'il nous rappelle les événements du présent et mette en évidence le cours que doit suivre le futur.

MANUEL FORCANO et SERGI GRAU
Bellaterra, mai 2014

Traduction : Klangland



La Capella Reial de Catalunya et Hespèrion XXI à l'Abbaye de Fontfroide (France)

Photo : Hervé Pouyfourcat

CHRONOLOGIE

Guerre et Paix dans l'Europe du Baroque (1614-1714)

- 1613-14** L'Empire ottoman attaque la Hongrie dans une nouvelle tentative d'affermir son pouvoir sur les Balkans. En Allemagne, au mois d'août, se produit un pogrom contre les juifs de Frankfort, qui se solde par des assassinats, le sac de leurs foyers et l'expulsion des survivants.
- 1618** Début de la Guerre de Trente Ans avec la défenestration de Prague. Alliance des princes allemands contre l'autorité impériale catholique de Ferdinand II, avec une implication des principales puissances étrangères.
- 1624** Siège de Breda au cours de la guerre de quatre-vingts ans entre les régiments espagnols sous le commandement d'Ambrosio Spinola et les forces des Provinces Unies des Pays Bas, dirigées par Justin de Nassau.
- 1625** Le juriste hollandais Hugo Grotius écrit *Le Droit de la guerre et de la paix*. Le premier traité systématique de droit international pour gérer la politique des gouvernements et des états absolutistes.
- 1631** Traité de Fontainebleau entre Maximilien I, duc et électeur de Bavière et le roi de France Louis XIII qui établit un accord secret entre les deux états catholiques durant la Guerre de Trente Ans.
- 1636** L'absolutisme français, incarné par la figure du Cardinal de Richelieu, prétend rétablir les frontières « naturelles » de la France : le Rhin et les Pyrénées. Raison pour laquelle il soutient les princes protestants allemands et déclare la guerre à l'Espagne.
- 1640** La réaction au processus centralisateur de la monarchie espagnole et les abus de son armée en Catalogne provoquent la journée du *Corpus de Sang* et le commencement de la guerre des *Segadors* contre le gouvernement du Comte Duc d'Olivares.
- 1641** Janvier. Le député ecclésiastique Pau Claris rend publique devant la *Junta de Braços* sa proposition d'établir une République en Catalogne. Peu après et devant l'imminence de la bataille de Montjuïc, la *Junta de Braços* accepte la souveraineté de Louis XIII sur la Principauté de Catalogne.

- 1641 19 septembre. Signature du Traité de Péronne, une alliance entre le roi de France Louis XIII et les institutions catalanes qui comporte la reconnaissance officielle du monarque et le respect des Constitutions.
- 1645 La Grande guerre turque est déclarée entre l'Empire ottoman et ses alliés contre le Saint Empire Romain Germanique, Venise et la Russie.
- 1648 Paix de Westphalie : fin de la guerre de Trente Ans et de la guerre des Flandres.
- 1649 Révolution anglaise. Le roi Charles Ier est condamné à mort et une République dirigée par Olivier Cromwell est instaurée, avec un système parlementaire et constitutionnel bourgeois.
- 1651 Le philosophe politique anglais Thomas Hobbes publie son *Léviathan*, dans lequel il définit la doctrine du droit moderne, base de la société et des gouvernements légitimes.
- 1652 Octobre. Fin de la guerre des *Segadors* : La Catalogne perd la guerre contre la couronne espagnole. Après plus d'un an de siège, les troupes de Jean d'Autriche entrent dans Barcelone.
- 1653 Les institutions catalanes se voient dans l'obligation de reconnaître le monarque hispanique Philippe IV comme souverain de Catalogne. Le roi fait serment de respecter les Constitutions, mais y introduit des changements qui limitent leur autonomie.
- 1659 Traité des Pyrénées entre les représentants de Philippe IV et ceux de Louis XIV de France par lequel l'Espagne cède les comtés du Roussillon (Vallespir, Conflent et Capcir) et une partie de la Cerdagne à la France.
- 1678 Traité de Nimègue. L'Espagne cède à la France la Franche-Comté et les provinces de Flandres.
- 1683 Bataille de Vienne. Le roi polonais Jean III Sobieski met l'armée ottomane en déroute et lève le siège de Vienne.
- 1688 Glorieuse Révolution. Les classes bourgeoises anglaises se soulèvent contre l'absolutisme du roi Jacques II et soutenues par le Parlement anglais, proclament peu après le Stathouder hollandais Guillaume II d'Orange-Nassau roi d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse.
- 1697 Traité de Rijswijk. Fin de la guerre entre Louis XIV et la Grande Alliance formée par l'Angleterre, l'Espagne, les Pays Bas et le Saint Empire. La France reconnaît le prince hollandais Guillaume d'Orange comme Guillaume III d'Angleterre et II d'Ecosse.

- 1701** Le roi Charles II d'Espagne meurt sans descendance. Dans son testament il avait nommé le duc Philippe d'Anjou, un Bourbon petit-fils de Louis XIV, comme son successeur, le futur Philippe V d'Espagne.
- 1702** Début de la Guerre de Succession d'Espagne. L'Angleterre et les Pays Bas voient le danger d'un déséquilibre européen et créent une seconde Alliance, par le Traité de la Haye, avec l'empereur du Saint Empire Romain Germanique et la majorité des princes allemands dont l'objectif est de déclarer la guerre à la France et d'appuyer l'autre prétendant au trône d'Espagne, l'archiduc Charles d'Autriche.
- 1705** Des représentants de la Principauté de Catalogne signent le pacte de Gênes avec l'Angleterre en faveur de la cause du prétendant autrichien. L'archiduc Charles arrive à Barcelone, convoque les *Corts Catalanes*, se fait reconnaître comme le roi Charles III.
- 1711** 17 avril. Mort de l'empereur du Saint Empire, Joseph Ier. En décembre, l'archiduc Charles est couronné empereur à Frankfort sous le nom de Charles VI. Face à la nouvelle situation européenne, les Anglais décident de négocier avec Louis XIV pour en finir avec la guerre.
- 1713** 11 avril. Traité d'Utrecht. La France signe la paix avec l'Angleterre et les Pays Bas et les grandes puissances reconnaissent Philippe V comme roi d'Espagne en échange de différentes compensations territoriales et commerciales, comme la cession de Gibraltar et le monopole du commerce des esclaves avec l'Amérique.
- 1714** Siège de Barcelone. Les troupes des Bourbons, d'abord dirigées par le duc de Popoli puis plus tard par le duc de Berwick, font le siège de Barcelone. Le général Antoni de Villarroel, qui dirigeait l'armée catalane de la résistance et Rafael Casanova conseiller en chef du Conseil de Barcelone et colonel de la milice citoyenne formée par des membres des corporations professionnelles, défendent les murailles et la ville. Le 11 septembre, les troupes des Bourbons prennent d'assaut la ville et l'occupent. Avec l'échec militaire de la Catalogne, se conclut la Guerre de Succession d'Espagne.

MANUEL FORCANO & SERGI GRAU
Bellaterra, 2014

Traduction : Klangland



La Capella Reial de Catalunya à l'Abbaye de Fontfroide (France)
Photos : Hervé Pouyfourcat

L'exportation de la querelle des racines dans l'imaginaire de la construction de l'identité occidentale

(Chapitre 5 du livre *Pour une lecture profane des conflits*)

La notion d'Occident semble aller de soi partout dans le monde. Elle organise et contraint l'ensemble des recherches et de l'enseignement dans les sciences humaines, du fait du présupposé de l'existence d'une spécificité absolue et globale des sociétés se définissant comme occidentales face aux autres cultures et civilisations. Elle organise et structure tout autant la géopolitique mondiale que la stratégie militaire des États, grands ou petits, ultrapuissants ou faibles et mous, à travers l'existence de l'OTAN.

L'Occident : une « méga-identité » paradoxale et mythique

Comme nous le verrons cependant dans ce chapitre, la notion d'Occident est hautement paradoxale. Elle s'apparente plus à la dynamique de construction des mythes qu'à celle de la représentation rationnelle d'une réalité unique et bien définie. En effet, des querelles intenses ont déchiré l'histoire de l'Europe au cours des deux derniers siècles, dans la recherche inquiète des racines communes qui auraient uni, depuis l'origine des temps, les peuples européens dans une même civilisation bâtie sur un système de valeurs incontestable. En effet, le mythe de l'existence d'une supra ou méga-identité, dénommée « occidentale », implique la croyance métaphysique et dogmatique dans la réalité d'une unité forte de civilisation, de valeurs éthiques et morales et d'intérêts collectifs entre de nombreux peuples, malgré leur appartenance à des cultures et des langues, voire des pratiques religieuses, différentes.

Comment tant de diversité peut-elle produire un tel sentiment d'appartenance à cette méga-identité que l'on dénomme l'Occident, transcendant les espaces, les diversités, ainsi que les conflits gigantesques passés ? L'Occident est-il une réalité historique véritable, un *continuum* de valeurs et de comportements remontant aux époques historiques les plus éloignées ? Ou bien est-il une construction plus mythologique que réelle, mais qui, comme tout mythe, exerce des fonctions indispensables pour la vie des sociétés ?

Le paradoxe provient justement de cette recherche d'unité à tout prix, en dépit d'une diversité de cultures et de mœurs très remarquable sur une aussi petite aire géographique que l'Europe. Cette recherche de l'unité peut s'expliquer par toutes les vicissitudes et violences de l'histoire de ce petit continent, qui culminent dans la cruauté sans précédent des deux guerres européennes à dimension mondiale, en 1914-1918 et surtout en 1939-1945. Elle alimentera, en fait, au XIX^e siècle et jusqu'après la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans toute l'Europe, des hostilités philosophiques et politiques intenses, dépassant complètement les lignes de clivage et les particularités nationales à l'intérieur du continent.

L'apaisement ne vient qu'avec l'effondrement du rideau de fer en 1989, l'affaiblissement de l'URSS puis sa désintégration au seuil des années 1990. Un consensus se produit alors qui transcende les anciens conflits internes à l'Europe, notamment celui entre partisans du socialisme et partisans du libéralisme. Cependant, comme on l'a déjà rapidement évoqué, la transformation du contenu de la notion d'Occident, qui survient à cette époque par un changement complet de la nature supposée des racines qui feraient l'unité de la civilisation occidentale, avive des tensions géopolitiques majeures dans l'environnement de l'Europe, en particulier au Proche et Moyen-Orient. Le passage de racines dites « gréco-romaines » profanes à des racines religieuses dites « judéo-chrétiennes » s'est inscrit, comme nous l'avons déjà montré, dans la vague de « retour du religieux » affectant le monde post-moderne « désenchanté », qu'il s'agisse des sociétés industrialisées depuis longtemps ou des pays nouvellement indépendants. C'est pourquoi la notion d'Occident, intensément utilisée durant la guerre froide, a continué de garder encore aujourd'hui un retentissement émotionnel fort qui investit tous les discours politiques et les conceptions de stratégie militaire. À l'Occident libéral et capitaliste en lutte intense contre un Orient marxiste et totalitaire a succédé la vision d'un Occident défini par des racines religieuses paradoxales en lutte non moins acharnée contre un Orient, cette fois, musulman et non moins antilibéral, aux tendances totalitaires et pratiquant la subversion d'un terrorisme transnational inspiré par l'islam.

Il n'est pas inutile de rappeler que l'origine historique véritable de la notion d'Occident, qui ne peut exister qu'opposée à celle d'Orient, se trouve dans un fait exclusivement politique survenu à l'intérieur même de l'aire de civilisation qui sera considérée plus tard comme étant aux origines de l'Occident. Il s'agit, en effet, de la rupture à l'intérieur de l'Empire romain au III^e siècle de notre ère entre un nouvel empire d'Orient, siégeant à Constantinople, et celui continuant de siéger à Rome. Cette rupture de nature purement profane, liée aux ambitions de puissance des généraux de l'Empire, sera aggravée et entretenue par la rivalité religieuse entre l'Église de Constantinople et celle de Rome.

Aussi est-il important de réaliser que la naissance de la fracture Orient/Occident se fait au sein même de l'aire culturelle gréco-romaine où la nouvelle religion chrétienne est devenue dominante. Elle n'est donc en rien liée à l'ancienne dichotomie entre Grecs et « Barbares » (au sens de peuples non grecs) ou à l'apparition de l'islam et aux conquêtes arabes. Ce fait historique incontestable montre bien le travail de l'imaginaire mythique dans l'émergence puis les transformations successives de la notion d'Occident que nous allons évoquer ici, et donc, en parallèle, de celles d'Orient dont la notion d'Occident a besoin pour exister.

Il faut donc se pencher sur l'évolution très complexe des imaginaires européens pour comprendre les fonctions de la notion d'Occident et son contenu variable au gré de l'évolution des circonstances politiques. Ces imaginaires ont été particulièrement fertiles, au cours des deux derniers siècles, dans un travail de construction de racines historiques communes, décrites à chaque fois comme étant à l'origine de l'existence de l'unité de l'Occident. Ces constructions de racines dans l'ordre de l'imaginaire supposent des stylisations historiques qui gommant toutes les différences, une historialisation de certains événements qualifiés de « fondateurs », mais aussi un historicisme qui attribue à l'histoire d'un peuple, d'une nation ou d'une civilisation une fin supérieure et spécifique dans l'histoire de l'humanité¹. C'est en ce sens que l'on peut décrire l'évolution des notions diverses d'Occident comme relevant de l'ordre de la construction du mythe.

Cette notion ne s'est d'ailleurs développée et généralisée en Europe qu'après la Seconde Guerre mondiale. Ce sont les États-Unis, cependant, qui en ont fait un usage intensif et passionnel dans la lutte contre l'influence de l'idéologie marxiste et la puissance de l'Union soviétique prétendant incarner cette idéologie. Durant la guerre froide, en effet, la perception d'un conflit entre l'Occident libéral et démocratique (l'« Ouest ») et l'Est soviétique et totalitaire s'est alors généralisée dans le monde. Aujourd'hui, depuis la disparition de l'URSS et du rideau de fer en Europe, le même sentiment de danger persiste, alimenté par la littérature sur le choc des civilisations. Cette fois, le danger pour l'Occident se situerait dans le monde arabo-musulman et non plus dans la partie du monde dominée par l'Union soviétique ou ayant adopté un régime politique de type marxiste.

Le rôle clé de Hegel et de Weber dans la construction des racines dites occidentales

En fait, la notion moderne d'Occident peut être attribuée aux conceptions philosophico-historiques du grand philosophe allemand Friedrich Hegel. Pour lui, l'histoire de l'Europe incarne la montée du souffle de la Raison (et donc de l'Esprit) dans l'Histoire, faisant de ce continent le moteur d'avant-garde de l'histoire universelle. Plus tard, l'œuvre du sociologue Max Weber détaillera les raisons de ce génie spécifique de la civilisation européenne, en particulier à partir de ce qu'il croit être la spécificité exceptionnelle de la religion chrétienne, notamment dans sa version protestante, comparée aux autres grandes religions du monde.

Avec le développement de la linguistique et de la théorie des races, beaucoup de grands écrivains européens, Ernest Renan en tête, consacreront dans la seconde partie du XIXe siècle l'idée d'un génie aryen qui caractériserait les peuples indo-européens et leurs cultures, opposées à celles des peuples sémites décrits négativement comme ayant un esprit « lourd » et dénué de créativité². Des traditions académiques, notamment en anthropologie, mais aussi en économie, développeront une dogmatique très contraignante et stérilisante, affirmant l'incapacité des religions non chrétiennes d'assurer la vitalité dynamique de l'économie et du développement, ainsi que des connaissances scientifiques et technologiques qui l'accompagnent. En plein XIXe siècle colonial, ces théories sur les races et les langues permettront de donner à l'opinion publique européenne une légitimité aux conquêtes des autres continents par les puissances européennes, France et Angleterre en tête, légitimité ne pouvant plus être alimentée à cette époque par le seul désir de christianiser le monde.

Comme nous le savons, les outrances des théories raciales auront, au XXe siècle, des retombées dramatiques sur les Européens de toutes les nationalités qui avaient le malheur de ne pas appartenir aux Églises chrétiennes, mais d'être nés de confession israélite. Les Européens israélites sont en effet perçus comme l'élément « sémitique » qui entrave la marche de l'Europe vers toujours plus de progrès et d'harmonie sociale. Ils seront accusés de façon grotesque tantôt d'être des capitalistes avides, suceurs du sang du peuple, tantôt des socialistes et communistes subversifs de l'ordre établi³. Un musicien de l'envergure et de la notoriété de Wagner n'hésite pas à dénoncer, dans un pamphlet virulent et totalement délirant, l'effet corrosif supposé du judaïsme sur la musique européenne⁴.

À gauche comme à droite du spectre politique européen, un « Juif » mythique sert alors de repoussoir à tous les maux de l'Europe qui vient de s'infliger les terribles blessures de la Première Guerre

mondiale et qui est parcourue de fanatismes idéologiques contradictoires, nationalistes ou paneuropéens socialistes, communistes, capitalistes, républicains ou monarchiques. Dans ce contexte, la montée du nazisme en Allemagne, mais aussi le soutien que reçoit Hitler dans de très larges pans de l'opinion européenne contribueront à créer les conditions favorables au génocide des communautés juives d'Europe et ses horreurs, qui continuent jusqu'à aujourd'hui de marquer profondément l'Europe et, de ce fait, le monde.

Des racines « gréco-romaines » de l'Occident aux racines « judéo-chrétiennes »

Dans cet événement hors norme pour des peuples qui se considéraient comme l'avant-garde de l'histoire universelle et le sommet du raffinement dans la civilisation, nous trouvons, à n'en point douter, une cause majeure de l'évolution de la notion d'Occident. Le couronnement dramatique et sanglant de cette hostilité antisémite dans l'Holocauste provoque, avec quelques décennies de retard, ce passage très rapide de la notion d'Occident gréco-romain, qui avait jusqu'alors été considérée comme une évidence, à celle d'Occident judéo-chrétien, devenue en très peu d'années non moins évidente que la précédente.

Le qualificatif principal de la notion d'Occident passe, en effet, de la croyance dans le rôle central joué par les racines gréco-romaines dans la formation du sentiment de coalescence dans une même civilisation à celle d'un Occident dont les racines et les valeurs seraient essentiellement judéo-chrétiennes. Il s'agit d'une rupture radicale et brutale avec la tradition de la Renaissance européenne qui avait fécondé toutes les cultures européennes, en magnifiant le patrimoine littéraire, poétique, philosophique et juridique de l'antiquité gréco-romaine. L'universalisme et l'humanisme d'Érasme, sommet de l'esprit de la Renaissance, pourraient être considérés, dans cette optique, comme étant la matrice véritable de l'Europe moderne, et la Renaissance comme son moment historique fondateur. Longtemps, d'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà évoqué, les racines de l'Occident seront considérées comme gréco-romaines par de larges pans de l'opinion européenne. En tout cas, c'est ce qui sera enseigné jusqu'à ces dernières décennies dans tous les lycées.

La tendance humaniste de la Renaissance s'est affirmée, par la suite, à travers l'universalisme que prêche la philosophie des Lumières, puis par l'acceptation de plus en plus généralisée des grands principes constitutionnels et juridiques la Révolution française. Les constituants français ont, en effet, largement puisé leur références dans les notions romaines de l'État et de la loi et dans le concept gréco-romain de « citoyen ». Liberté, égalité, fraternité deviennent la base d'un universalisme européen qui fait le tour du monde et en change profondément le visage sur tous les continents.

Cette orientation d'une large partie de la pensée européenne a été encouragée par les désordres religieux qui s'emparent de l'Europe au XVI^e siècle et qui culminent dans des guerres interminables et particulièrement cruelles entre catholiques et protestants. Ce sont les premières guerres « totales » opposant furieusement, dans toutes les couches sociales, les nouvelles Églises en rupture de ban avec la centralité de l'Église romaine et la domination contestée de ses partisans dans toutes les nations européennes en voie de formation. Après cent cinquante ans de conflit religieux violent, les débats théologiques apparaissent désormais non seulement stériles, mais aussi dangereux pour la paix civile.

La croyance dans la raison comme source de progrès s'installe, en même temps que l'esprit de tolérance et le développement des institutions laïques, notamment dans le secteur éducatif, non sans de vives querelles qui agitent le XIXe siècle français entre les partisans de la laïcité à l'école et ceux qui désirent conserver au clergé son rôle central dans l'éducation des jeunes citoyens⁵.

Au début des années 1980, cependant, intervient le dernier changement majeur dans la nature des racines invoquées pour justifier l'unité de l'Occident. L'oubli très rapide des racines gréco-romaines de nature profane se fait au profit de l'invocation de racines judéo-chrétiennes de nature religieuse. En réalité, il vise à faire oublier les siècles d'hostilité forte exercée par le christianisme à l'encontre du judaïsme en Europe et à chasser les démons destructeurs de l'antisémitisme raciste (et non plus le vieil antijudaïsme chrétien de nature théologique⁶). Ce nouveau changement de racines n'est pas sans rappeler celui que les humanistes de la Renaissance, puis la philosophie des Lumières et la Révolution française ont conduit pour passer de l'invocation des racines chrétiennes à celle des racines gréco-romaines dans le but de dépasser les démons et horreurs des guerres de religion.

Une nouvelle conception religieuse des racines de l'Occident est ainsi confirmée aujourd'hui, en dépit du fait que le christianisme européen s'est construit à l'encontre du judaïsme. On comprendra facilement que, dans le contexte d'un retour de mémoire et du sentiment de repentance centré autour du génocide des communautés juives d'Europe, cette révolution culturelle dans la notion d'Occident s'effectue rapidement et sans commentaires critiques ou interrogations. Il consacre un nouveau moment fondateur et mythologique qui se situerait dans la naissance du monothéisme juif, prolongé et amplifié par le triomphe et la généralisation du christianisme en Europe.

Ce bouleversement rapide et profond dans l'imaginaire des racines de l'Occident nous donne des clés nouvelles de compréhension de la fonction mythique de cette notion, dans le contexte déjà décrit du retour du religieux – que nous avons évoqué au chapitre 3 – et qui est célébré depuis quelques décennies dans sa version occidentale, comme si les cultures européennes avaient effectivement abandonné toute vision religieuse du monde jusque-là⁷.

Quelle profondeur aux racines chrétiennes dans la notion d'Occident ?

Il faut bien voir, en effet, que ce changement dans la perception de la nature des racines de l'Occident comme étant de nature religieuse a probablement été facilité par la prégnance de l'héritage du romantisme du XIXe siècle. Celui-ci a cherché son inspiration dans la pratique de la nostalgie profonde du passé et le refus des bouleversements entraînés par la philosophie des Lumières, le culte de la raison, les principes démocratiques de la Révolution française. Cette nostalgie est amplifiée par l'industrialisation accélérée et la perte des terroirs ruraux qui amènent à une idéalisation du passé chrétien de l'Europe et l'unité qu'il a assurée à ce petit continent en dépit des guerres nombreuses et répétées entre ses rois, princes et empereurs⁸. Le passé chrétien de l'Europe, celui des cathédrales et du réseau dense d'abbayes et de couvents, a lié entre elles toutes les contrées du continent et leurs élites dont le latin a été la langue commune. La prédominance de la religion chrétienne dans la vie quotidienne dont elle rythme longtemps les heures et les gestes a permis cette unité, perdue par la suite au fur et à mesure que la religion devient moins prégnante dans la vie des peuples européens et que s'installe la modernité industrielle.

Contrairement à une opinion répandue, le XIXe siècle européen est fortement préoccupé de l'effacement progressif de la religion, de l'absence de Dieu, voire de sa mort annoncée prématurément par Nietzsche. Le mysticisme allemand aux racines protestantes y joue un grand rôle : l'Allemagne se voit comme la gardienne des grandes traditions de la chrétienté européenne et de ses valeurs. La France n'est pas toujours en reste, car comment oublier le *Génie du christianisme* de Chateaubriand, écrit en 1802. En fait, dans toute l'Europe, l'intérêt pour la religion est très fort et très présent, notamment à travers le succès que rencontrent les œuvres de Max Weber que nous avons déjà évoquées.

Depuis Hegel et Weber, le monothéisme est considéré comme une des sources principales de la formation de l'Occident. Il « désenchanterait » le monde, suivant la terminologie wébérienne, reprise en 1985 par Marcel Gauchet qui y voit, de façon paradoxale et originale, la « religion de la sortie de la religion⁹ ». Chassant le « magique » qui caractériserait le paganisme et ses mythes, le monothéisme introduirait la raison qui fait la force de la civilisation occidentale supposée totale, globale et spécifique. Le christianisme plus particulièrement, en prônant le salut individuel des âmes et l'émancipation de l'homme par rapport à sa tribu ou son ethnie, constituerait la racine de l'individualisme européen contemporain¹⁰. Dans toutes ces analyses de type wébérien, le troisième des monothéismes, l'islam, est étrangement absent. Le monothéisme est massivement celui du christianisme, auquel des racines juives sont reconnues, mais sans plus ; les racines orientales et sémitiques du christianisme sont totalement ignorées, de même que le christianisme « orthodoxe » de Byzance, puis des Slaves, le seul christianisme de valeur reconnu étant celui de l'« Occident ».

Leo Strauss, philosophe majeur du XXe siècle, reprend les analyses wébériennes du rôle central de la religion dans la vie des sociétés, mais en opposant deux solutions à la crise de conscience européenne créée par l'exceptionnalité des cruautés des deux guerres mondiales : Athènes ou Jérusalem¹¹. En d'autres termes, pour Strauss, soit la loi dictée par la raison dont la source est à Athènes, soit celle dictée par Dieu dont la source est à Jérusalem. Pour lui, l'expérience historique montre que la loi positive n'a pas donné de meilleurs résultats que la loi de Dieu. Le règne de la raison risque d'aboutir aux utopies les plus destructrices¹². La voie est ainsi ouverte au « retour de Dieu », comme solution aux tourments infligés par les grands totalitarismes européens du XXe siècle. Les États-Unis ne sont-ils pas une « nation de croyants », qui par deux fois sauve l'Europe rationaliste de ses démons ? La création de l'État d'Israël ne représente-t-il pas ce retour à Jérusalem, tout en conservant le meilleur d'Athènes ?

La violente querelle sur les racines religieuses ou profanes de l'Occident

En réalité, la philosophie des Lumières et les principes constitutionnels de la Révolution française ont été loin de faire l'unanimité en Europe même. Aussi, tout au long du XIXe siècle, assistons-nous à la naissance de deux Europe transnationales, furieusement hostiles l'une à l'égard de l'autre et dont les différences de philosophie politique vont se cristalliser dans une « querelle des racines ».

Une partie des élites cultivées de l'Europe sera traditionaliste, préoccupée de maintenir les hiérarchies sociales, ainsi que la religion comme source d'éthique et de morale et instrument de stabilité de l'ordre social. Pour elle, les racines de cet imaginaire collectif européen ne peuvent être que dans la religion chrétienne, version catholique ou protestante. L'Occident est donc, dans cette optique, le produit du christianisme européen et de ses institutions ; la seule raison ne peut servir de ciment de

l'ordre social et la laïcité des institutions républicaines n'est qu'une machine de guerre athée et matérialiste contre le fondement même de l'Occident, à savoir le christianisme. La philosophie des Lumières, Descartes en tête, est vivement critiquée comme ayant ignoré les besoins religieux et mystiques de l'homme, comme ayant été à la source d'utopies dangereuses qui ont entraîné les pires dérives autoritaires et totalitaires.

Une autre partie de l'opinion européenne sera républicaine, partisane du progrès matériel que permet l'exercice libre et sans entrave de la science et de la raison, mais aussi l'égalité des droits et des devoirs de tous les citoyens (et entre citoyens et citoyennes), la suppression des hiérarchies sociales structurée par les privilèges de la naissance ou de la richesse accumulée sans travail productif. Elle se voit appelée à la mission universelle d'apporter ce progrès à l'humanité, de changer le monde, de libérer partout l'homme de ses fers. Si l'opinion traditionaliste encourage la colonisation du monde pour le christianiser sur le mode catholique ou protestant, l'opinion républicaine est colonialiste par idéalisme universalisant. Ce n'est que sur ce point, malheureusement, que les deux écoles européennes de penser le monde de façon totalement contradictoire parviennent à s'entendre et à coopérer.

La querelle prend une tournure furieuse dans la seconde partie du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Thomas Mann, le grand écrivain allemand, en a donné dans son ouvrage *Considérations d'un apolitique*¹³, paru au lendemain de la Première Guerre mondiale, un aperçu passionné qui gagne à être relu aujourd'hui. Il y oppose, en effet, d'un côté une Europe religieuse et mystique, celle des terroirs traditionnels, gardienne des valeurs et de l'ordre dont l'Allemagne est le foyer et, de l'autre, une Europe des démocraties libérales de l'Europe de l'Ouest anglo-française et italienne, matérialiste, impérialiste, démagogique, destructrice de toutes les valeurs qui structurent une société.

Oswald Spengler, dans son célèbre ouvrage *Le Déclin de l'Occident*¹⁴, consacre cette division de l'Europe lorsqu'il distingue la « culture », ancrée dans un terroir qui stimule la création artistique sous toutes ses formes et maintient la solidarité organique du peuple, de la « civilisation », qui stérilise la culture en se voulant universaliste et, de ce fait, devenant expansionniste et voulant imposer ses institutions artificielles aux autres peuples. Pour lui, le déclin de l'Occident, de même que celui de l'Empire romain autrefois, est dû à cette tendance expansionniste, sous prétexte de civilisation, qui tue la culture spontanée, ancrée dans les terroirs, source de puissance et de créativité. Les racines de l'Europe sont donc dans ses terroirs, dans l'attachement de la société à son patrimoine, ses traditions et sa culture. Nietzsche s'inspire incontestablement de cette école de pensée européenne, lorsqu'il préconise le renversement de toutes les valeurs pour revenir aux époques de l'« homme héroïque » et des grandes épopées inscrites dans le terreau de la culture vivante et bien enracinée, et non dans celui de la civilisation raffinée, libérale et démocratique.

L'exportation de la querelle des racines au reste du monde

Cette querelle si redoutable sur les racines et le contenu de la notion d'Occident qui agite le XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle contribue à généraliser l'utilisation de la notion d'Occident. L'effondrement de l'Allemagne en 1945 fait disparaître les querelles anciennes qui tournent autour de cette notion. Désormais, le terme d'Occident recouvre non seulement l'Europe, mais aussi et surtout les États-Unis et les possessions de la Couronne britannique, notamment le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

La querelle des racines va voyager dans le monde entier. Elle est d'abord appropriée par la culture russe qui, au XIXe siècle, est traversée par deux courants politiques et littéraires contradictoires : les « slavophiles » d'un côté et les « occidentaux » de l'autre. Les premiers considèrent que l'Occident est matérialiste, qu'il a perdu le sens de Dieu et de la mystique dans un culte abstrait de la raison qui ignore les besoins véritables de l'homme. Désormais, en Europe, c'est la Russie qui se voit comme le refuge des valeurs premières, religieuses et mystiques, la gardienne de l'ordre naturel des choses grâce à ses communautés paysannes compactes, la religion orthodoxe et le régime tsariste¹⁵. Les seconds, à l'inverse, estiment que la Russie est un pays arriéré et qui ne peut s'extraire de la stagnation humiliante qu'il connaît que par une modernisation accélérée et donc une « européanisation » poussée de ses institutions.

De la Russie, la querelle passe ailleurs, d'abord dans l'Empire ottoman, puis au Japon, en Inde et en Chine. Elle persiste encore aujourd'hui dans les débats qui secouent le monde musulman depuis le XIXe siècle, entre partisans d'un repliement sur les valeurs et pratiques religieuses et ceux qui prônent un libéralisme et un modernisme tels que les sociétés européennes les ont historiquement initiés et pratiqués. La querelle n'est pas un simple conflit entre « Anciens » et « Modernes », plus littéraire que politique, mais bien ce même conflit existentiel qui a déchiré l'Europe de la seconde moitié du XIXe siècle à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Il s'agit d'un conflit lié aux grandes transformations socio-économiques accélérées que connaissent tous les continents, à la suite de l'Europe, sous le coup du progrès matériel et technique et des déstructurations qu'il entraîne. La dernière vague de mondialisation économique depuis un demi-siècle, dans un contexte de concurrence industrielle acharnée et débridée, provoque les délocalisations massives, la montée du chômage, les mouvements migratoires de plus en plus intenses, l'accélération de l'exode rural dans les pays très peuplés d'Asie et du Moyen-Orient. En même temps, l'homogénéisation culturelle consumériste du monde favorise le repliement sur des valeurs primaires, ethniques, régionalistes, tribales ou religieuses, repliement qui permet de combler le vide laissé par le discrédit jeté sur les idéologies nationales de type profane ou laïque ou sur les espérances déçues des promesses de paradis « socialiste »¹⁶.

Dans ce contexte, la querelle des racines de l'Occident continue de servir un peu partout et sous différentes formes de thème mobilisateur pour alimenter conflits et guerres civiles. C'est bien par rapport au Moyen-Orient que ces affrontements de racines méga-identitaires, transcendant tous les particularismes religieux, ethniques ou nationaux, continuent de faire rage. Le conflit israélo-palestinien, en effet, y cristallise une opposition qui semble irréductible entre un Occident devenu « judéo-chrétien », et pour qui la création de l'État d'Israël représente un accomplissement, voire une finalité supérieure de l'Histoire, au sens hégélien du terme, d'un côté ; et un Orient arabo-musulman, d'autant plus travaillé par les courants de fondamentalismes religieux musulmans d'obédiences diverses qu'il se voit dominé et persécuté par l'Occident depuis deux siècles, de l'autre côté.

Aussi cette querelle sur l'essence et la nature, mais aussi les racines, du monde moderne tel que dessiné par les puissances se définissant comme « occidentales », querelle vécue dans l'émotion et l'angoisse depuis deux cents ans, est-elle loin d'être terminée. Comme nous le verrons au prochain chapitre, le Moyen-Orient et les pays de la Méditerranée, voisins directs de l'Europe, y sont aujourd'hui les plus

impliqués. L'affrontement des mémoires des racines et des imaginaires d'Orient et d'Occident produit des éruptions volcaniques dans cette région du monde. Il serait donc temps d'œuvrer pour apaiser définitivement ces querelles. Mais, pour cela, il faudrait renoncer à cette division binaire du monde entre « Occident », quelle que soit sa définition, et « Orient », qu'il s'agisse de l'Orient slave, du Moyen-Orient musulman ou de l'Orient extrême du « péril jaune ». Il faudrait d'ailleurs plus s'interroger sur l'utilité de cette notion et de sa fonction mythologique et mobilisatrice. Pour cela, il est temps de prendre acte que, sans « Orient », l'Occident n'existe pas et que, sans « Occident », il n'est nul besoin de construire un Orient opposé.

Se débarrasser du couple pervers Orient-Occident

Le couple Orient-Occident ne fait, en réalité, que reproduire aujourd'hui l'ancienne division raciste du monde entre Aryens et Sémites, qui a produit tant de malheurs, non seulement en Europe même dans un premier temps, mais par la suite dans de vastes parties du monde. Aussi, est-il vraiment raisonnable d'accepter qu'une simple notion d'orientation géographique et d'astronomie devienne une frontière redoutable de l'esprit, une recherche désespérée et continuelle de racines imaginaires auxquelles il est demandé de servir de ciment à des peuples aux langues, aux cultures et aux mœurs les plus diverses ? En fait, en dehors du moment humaniste dans l'histoire de l'Europe, la notion d'Occident ne semble pas avoir joué un rôle utile pour les Européens eux-mêmes ou pour le monde. Elle n'a jamais réussi à imposer des critères d'éthique et une morale internationale assurant la paix perpétuelle, comme l'avaient rêvé le grand philosophe Immanuel Kant ou les grands fondateurs de religions à vocation universelle.

En recherchant dans l'histoire ancienne les racines de l'imaginaire qui a produit le couple Orient-Occident, on peut penser de façon légitime qu'il n'est vraisemblablement que la reproduction de l'archétype mythique de la violence entre frères, celle de Caïn et Abel, que l'on trouve dans l'Ancien Testament¹⁷. C'est cet archétype qui se retrouve dans la division binaire du monde entre Aryens et Sémites qui a dominé la culture européenne du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle. C'est lui, sans aucun doute possible, qui nous donne aujourd'hui une nouvelle division fratricide, celle entre le monde de valeurs dites « judéo-chrétiennes » opposé à celui qui se réclame d'autres valeurs antinomiques, dites « arabo-musulmanes ». Resterons-nous encore longtemps prisonniers de cet archétype biblique qui a aussi engendré des imaginaires enflammés et narcissiques sur l'existence de peuples, de nations ou de civilisations élus pour être des avant-gardes de l'histoire de l'humanité ?

Pour conclure, rappelons que cette binarité dans la vision du monde est spécifique aux sociétés monothéistes, juives, chrétiennes ou musulmanes. Les sociétés bouddhistes, shintoïstes, hindouistes ou confucianistes d'Asie ont échappé à cette vision binaire du monde au profit de constructions cosmogoniques du vivant et de codes de sagesse d'ordre moral. Il serait temps peut-être de réaliser l'incongruité et les dangers de rester dans le monde imaginaire et mythologique forgé par une anthropologie religieuse inconsciente et simpliste, mais hélas si périlleuse, opposant des imaginaires émotionnels sur l'existence d'un Occident opposé à un Orient.

¹ C'est ce que nous avons décrit en détail dans notre ouvrage *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire*. La Découverte, Paris, 2009 et 2012 (pour l'édition de poche). Par ailleurs, sur les dangers de l'historicisme, on se reportera à Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Presse Pocket, Paris, 1988.

² On se reportera à ce sujet au discours d'ouverture du cours de langues hébraïque, chaldaïque et syriaque donné par Renan au Collège de France en 1882, qui constitue une charge au vitriol sur la lourdeur de l'esprit sémite, opposée à la finesse et l'intelligence de l'esprit aryen. Voir le texte dans Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, Presse Pocket, Paris, 1992, p. 182-200; et notre analyse de ce texte dans Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté. 1956-2010*, Gallimard, coll. « Folio/histoire », Paris, 2007, p. 123-127. Sur l'opposition entre Aryens et Sémites, on se reportera à l'ouvrage clé de Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Seuil, Paris, 1989, ainsi qu'à Georges Corm, *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, La Découverte, Paris, 2002.

³ On verra à ce sujet Georges Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident, op. cit.*, chapitre 6, « Chronique européenne d'un judéocide annoncé », p. 209-238.

⁴ Le titre du pamphlet de Wagner est *Les Juifs et la Musique*, paru en 1850; on se reportera à l'excellente analyse de Jacob Katz, *Wagner et la question juive*, Hachette, Paris, 1986, p. 69.

⁵ Voir Mona Ozouf, *L'École, l'Église et la République (1871-1914)*, Cnrs/Jean Offredo, Paris, 1982.

⁶ On rappellera qu'il a été mis fin à l'antijudaïsme théologique lors de la tenue du concile Vatican II sous le pontificat du pape Jean XXIII, qui fait reconnaître au judaïsme et à l'islam leur qualité de religions du salut monothéiste et abolit la notion de « peuple déicide » qui avait été jusque-là attribuée aux Juifs.

⁷ Voir à ce sujet Georges Corm, *La Question religieuse au XXI^e siècle. Géopolitique et crise de la postmodernité*, La Découverte, Paris, 2006.

⁸ On verra aussi Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Seuil, Paris, 2003.

⁹ Voir Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.

¹⁰ Cette affirmation est au cœur de l'œuvre de l'anthropologue français Louis Dumont, qui perpétue l'école webérienne d'anthropologie religieuse; on verra en particulier Louis Dumont, *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individualisme moderne*, Seuil, Paris, 1983.

¹¹ Voir Leo Strauss, « Jerusalem and Athens. Some preliminary reflections », The First Frank Cohen Public Lecture in Judaic Affairs, *The City College Papers*, n° 6, 1967 (repris en traduction française dans *Études de philosophie platonicienne*, Belin, Paris, 1992).

¹² On verra en particulier Leo Strauss, *La Cité et l'Homme*, Le Livre de poche, Paris, 2005.

¹³ Thomas Mann, *Considérations d'un apolitique*, Grasset, Paris, 2002; et notre analyse dans notre ouvrage *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire, op. cit.* p. 171-175.

¹⁴ Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Gallimard, Paris, 1976, 2 volumes.

¹⁵ Voir à ce sujet Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Seuil, Paris, 2003; ainsi que Alexandre Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle*, Gallimard, Paris, 1976.

¹⁶ Rappelons ici les analyses toujours très actuelles de Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 1983.

¹⁷ Je suis redevable de cette comparaison pertinente au grand écrivain libanais Khalil Ramez Sarkis, qui m'en a fait part dans une correspondance privée, suite à sa lecture de l'ouvrage *Orient-Occident. La fracture imaginaire, op. cit.*

Sauver la morale

L'intentionnalité et les principes éthiques se sont toujours heurtés à la réalité humaine. La civilisation occidentale, qui est également une civilisation chrétienne, a essayé de concilier les grands idéaux moraux et les réalités qui se combinent difficilement avec le message des Evangiles selon la codification grecque et paulinienne. En ce sens, la consistance des enseignements de Jésus Christ s'est diluée sous les exigences et les nécessités péremptoires des différents pouvoirs temporels d'Occident, parfois même aussi spirituels. C'est ainsi que sous le signe d'un mouvement religieux éminemment pacifiste, naît l'idée de la guerre juste et sa moralité intrinsèque.

Malgré l'exercice philosophique et théologique pour sauver la guerre en la moralisant, toute guerre est une faillite morale. Par extension, les armées, en tant qu'instruments de guerre sont dépourvues de moralité. Il n'existe ni armée ni guerre morale. Pourtant, la tradition chrétienne, intellectuelle, philosophique et théologique justifiant la moralité de la guerre est non seulement longue et fructifère, mais elle est absolument actuelle. Le dernier exemple nous est arrivé de la main de Nigel Biggar, professeur de théologie morale et pastorale, détenteur de la prestigieuse et historique chaire *Regius* d'Oxford. Biggar a publié en 2013 *In Defence of War*. Cette œuvre est une nouvelle tentative de moraliser la guerre conformément à cette frauduleuse tradition intellectuelle. La dite tradition assume comme bonne et morale la guerre et ses morts, avec la destruction que cela comporte, dans des limites établies arbitrairement par le penseur de service. Doublet des convictions fortes occidentales, la justification morale de la guerre est classifiée selon ce qui est juste ou ne l'est pas, ce qui est permis et ce qui ne l'est pas dans un ordre arbitraire de fondements plus arbitraires et instables encore et qui oblitèrent le caractère essentiel de la religion occidentale, c'est à dire la religion chrétienne.

Comment pouvons-nous assumer qu'une action intrinsèquement mauvaise pourrait-être moralement bonne ? L'insincérité de l'exposition des motifs de la religion de l'esprit finit par adopter la sémantique fallacieuse, la jurisprudence retorse déguisée sous des maximes philosophiques et théologiques d'une loi qui ne veut pas être Loi, car la lettre de la loi non seulement est inférieure à l'esprit mais encore elle est impossible au royaume et au temps de l'esprit. Malgré cela, depuis Constantin, en passant par les Croates et la longue litanie des guerres parrainées par les chrétiens, la moralité s'est couverte de boue sur les champs de bataille du fait de la futile vanité d'intellectuels et de chrétiens imprégnés d'esprit plutôt que de lettre, au service de rois et d'empereurs au vernis chrétien des plus fins. Dans cette tradition

occidentale, les Lumières terminèrent par hériter des passions mondaines et belliqueuses des mentalités des temps chrétiens. Nouvellement, la morale continue au service du pouvoir pour déformer la loi, l'esprit, l'homme et les idéaux sous le coup des nécessités péremptoires contemporaines des états, des nations, des idéologies et de leurs causes dûment polies par d'illustres éthiques de guerre juste, professées par ces mauvais chrétiens qui ont redéfini ce qu'est le Christianisme.

Les guerres ne peuvent plus que se justifier en elles-mêmes, c'est à dire, dans leur intérêt propre, dépourvu de morale. C'est la cause instrumentale. En fin de comptes, dans le vocabulaire généralement employé par les défenseurs de la moralité de la guerre, une déclaration de guerre pourrait être *juste*, selon les intérêts qui la mettent en mouvement. La guerre juste chrétienne reconnaît que les intérêts – leurs causes et leurs objectifs – se soupèsent et décident de la moralité et de la justice du conflit. Selon l'école chrétienne de la pensée de la *guerre juste*, c'est cette justice qui est la garantie de la *bonne guerre*. Et c'est la limitation responsable du combat. Mais disons que l'expérience des derniers 300 ans a démontré qu'il n'y a aucune garantie possible dans les guerres. Nous pourrions arriver à nous demander si cette justice est véritablement fondée sur la morale alors que la moralité de la justice est par ailleurs hautement questionnable.

Le christianisme et la religion sont passés, la morale est devenue relative, les états et les nations ont rapetissé et les idéologies ont trépassé. Malgré cela, la société post moderne, liquide, libéral-libertaire veut continuer à gérer la guerre. La nouvelle moralité est l'Humanitaire qui imprègne depuis la motivation à la guerre jusqu'à la manière de la pratiquer. C'est ainsi que l'Occident a conçu le conflit limité – mais jamais nié – et a délimité la guerre à partir du *majeur humanitarisme possible* pour éviter les victimes collatérales, à l'ère où les victimes civiles représentent l'objectif principal de toute guerre. Encore aujourd'hui, la moralité cachée et furtive, pour aussi non religieuse, relative et humanitaire qu'elle veuille apparaître, demeure incapable de définir la moralité majeure ou mineure d'un conflit. Ici réside la faillite tant morale qu'intellectuelle de toute justification éthique de la guerre. Si nous reconnaissons qu'aucune guerre ni aucune armée n'est morale, nous assumons une cruciale prémisse : la guerre est l'anéantissement de toute morale. Partant de cette idée de base, nous pouvons alors appliquer des correctifs et des atténuations à l'immoralité de la guerre, mais nous ne pouvons pas en faire quelque chose de moral. La moralité réside dans la paix, qui est la bonne chose, le bien.

Il pourrait paraître que je suis en train d'élaborer un manifeste pacifiste. Et ce n'est pas le cas. Il convient de libérer la morale de la charge de la guerre, il convient de resituer le conflit belliqueux et le combattant dans la catégorie qui leur correspond. Ainsi, il convient d'assumer l'existence du mal dans la guerre. La guerre ne doit pas être l'élément de définition d'aucune société, d'aucun système philosophique, d'aucune religion. Mais l'intérêt peut justifier une guerre. L'intérêt peut poursuivre le bien, comme ce pourrait être le cas d'une intervention militaire pour sauver les minorités ethniques d'Irak, exterminées brutalement par l'Etat Islamique. Mais l'intervention militaire ne serait en aucun cas le bien. Si nous assumons le mal comme une riposte au mal, pourquoi espérons-nous le justifier selon la moralité ?

Il est très inquiétant d'observer la longue liste d'apologistes chrétiens de la morale de la guerre dans l'histoire. Il est encore plus inquiétant d'y voir les noms de très illustres théologiens disposés à assumer que le bien peut s'obtenir au moyen du mal, ce qui fragilise les principes propres à la morale chrétienne, codifiée et définie par Saint Alphonse Marie de Liguori. Dans tous les cas, nous trouvons des chrétiens défendant la moralité d'une guerre juste, de Saint Augustin à Paul Tillich, en passant par Saint Thomas d'Aquin, Francisco de Vitoria, Francisco Suarez, C.S. Lewis et Reinhold Niebuhr. Ce sont des intellectuels, des philosophes et des théologiens qui ont barbouillé la morale avec la guerre juste, l'impossible guerre chrétienne convertie en pragmatisme habituel de l'Eglise au service du pouvoir du moment. L'exercice historique est éminemment chrétien, authentiquement occidental. Postérieurement dans les époques récentes et douloureusement postchrétiennes, d'autres intellectuels, philosophes et théologiens, des chrétiens contemporains ont tenté de démonter méticuleusement la moralité chrétienne de la guerre et de revenir au pacifisme du message de Jésus Christ. Par exemple, durant la décennie de 1980 le théologien contemporain Stanley Hauerwas de l'université de Duke s'est ingénié à construire le corpus d'une morale chrétienne rénovée et libre de guerre. Et nous ne devons pas oublier l'impact dans ce débat du philosophe catholique Alasdair MacIntyre et son *After Virtue*. Le Christ a prêché la non violence et le renoncement du croyant au pouvoir politique. Mais au-delà du protestantisme radical d'Amish, des Mennonites et des Quakers, il semble que les grandes dénominations chrétiennes aient eu besoin de la crise du monde liquide pour redécouvrir leur essence propre et originelle.

Là où l'esprit a échoué, la lettre de la Loi a triomphé. Le Judaïsme rabbinique, le produit dérivé des pharisiens que Jésus a tant critiqué au dire des Evangiles, a terminé par codifier la Loi juive basée sur la Loi écrite – la Torah – et la Loi orale – le Talmud. De là découle la jurisprudence juive, la Halakha. Parmi les codificateurs les plus brillants, Maïmonide offre une compréhension amoralisée de la guerre, strictement liée à l'intérêt, sans aucun recours aux grandes formulations éthiques ou de justice. Selon Maïmonide, la guerre d'intérêt est l'unique que la Loi peut assumer. La permissivité quant à la guerre n'est pas une prise en charge morale. La moralité est exclusive de la guerre mais également de l'idée de justice et par extension, de n'importe quel recours ou formulation légale. La Loi juive ne s'embarrasse pas de moralité, elle discute et interprète les motifs et les causes de la volonté divine. La guerre dans la volonté divine est historique, c'est à dire close, finie et réduite à des origines lointaines, quasi mystiques de la nation israélite dans sa libération de l'Egypte et son entrée sur la terre promise. Au delà des deux guerres historiques contre les tribus et les ethnies qui peuplaient la terre promise, la Loi n'offre aux hommes que le recours à la guerre d'intérêt pour la défense de la nation dans le cas où ses membres sont attaqués. L'autorisation de l'autodéfense d'Israël n'assume, en aucun cas, la moralité des actions. En tant que guerre d'intérêt, la survivance est la motivation première et finale. La moralité et la guerre juste en sont exclues en permanence. La préservation de la vie propre et de celle de la nation juive au dessus de celle des ennemis est la cause dérivée de cette interprétation légale de la Loi. La jurisprudence de l'halakha va au-delà et finit par englober la prohibition de toute guerre hors des motifs exposés, même si le judaïsme a connu tant la tentation chrétienne de la *guerre juste* que la tentation islamique du *jihad*.

La guerre n'est ni morale, ni bonne. Par conséquent, elle n'est jamais désirable. Et, malgré tout, ceci n'évite pas qu'elle soit tristement utile selon les intérêts et les causes instrumentales des pouvoirs, des états et des collectivités humaines. Quand une collectivité ou une nation décide d'en attaquer d'autres, l'instinct de survie est la réaction qui mène la guerre. C'est ce que nous pouvons apprendre de la lettre de la Loi, face à un esprit tombé dans une rhétorique chrétienne contorsionnée intellectuellement. Malgré tout, l'intérêt pour la survie d'une collectivité peut provoquer l'implication d'un tiers pour des causes humanitaires qui, en soi sont bonnes. Mais l'action se produit finalement au moyen du mal. Toute guerre est mue par un intérêt, quelle qu'en soit la nature. Le reconnaître est le premier pas pour sauver la morale, si nous pouvons encore la sauver.

BORJA VILALLONGA

Université Columbia

Traduction : Klangland



Manfredo Kraemer

Photo : Hervé Pouyfourcat

En finir avec la guerre et créer une paix durable

Avant de parler de ma vision d'une paix durable, je dois dire, ce qu'elle n'est surtout pas. Pour moi, la paix n'est pas un arc en ciel spectaculaire dans un ciel magnifique avec des nuages en coton blanc et alentour une colombe battant des ailes, une branche d'olivier en son bec. En regardant une telle scène, sa sérénité peut en toucher certains, mais de quelle sorte de paix parlons-nous ? Une paix personnelle, méditative ? Ce genre de paix a sa place, mais ce n'est pas un plan d'action pour résoudre les crises que rencontrent les peuples de cette planète ni conforter un espoir d'une paix durable – une paix juste et équitable.

Ecrire ceci peut paraître un peu froid ou cynique, mais ce n'est pas le sentiment que je ressens en l'écrivant. Je me sens indignée et opposée au choix et à l'usage de tels symboles qui marginalisent les gens qui croient que la paix durable est possible. L'utilisation de l'arc en ciel, la colombe et la guitare comme des synonymes de « paix » permet de très facilement en déduire que ceux qui travaillent pour la paix ont en fait leurs têtes collectivement et individuellement dans les nuages et ne comprennent pas les complexités et les brutalités de la vie, pas plus que les difficultés à ramener la paix.

Depuis bien trop longtemps, maintenant, trop de gens confondent la paix et la simple absence de conflit armé. Vu sous cet angle, il est trop facile d'en arriver à penser que quand une guerre finit, ses survivants peuvent simplement arriver à reprendre leurs vies, ce qui les mènera à la « paix » personnelle, familiale et communautaire. Et que dans la phase active de l'après guerre, nous ne devrions plus nous occuper des réalités de ses horribles conséquences, de ses tourments et ses séquelles préoccupantes.

En un tel monde imaginaire, il n'existe que deux pôles opposés – la guerre et la paix. On y trouve peu de discours sur la continuité de la violence correspondant aux réalités de la vie pouvant entraîner d'autres pas menant à la guerre.

Cette vue relativement étroite de la paix – en même temps que les symboles marginalisant de la colombe et de l'arc en ciel – rend encore plus facile de renvoyer dos à dos tous les activistes de la paix comme des idéalistes qui n'ont pas la moindre idée du monde rude dans lequel ils vivent et qui veulent seulement « se débarrasser de la guerre ». Des rêveurs utopiques ! La conception d'un monde rude est celle des « réalistes » – ceux qui savent que la violence fait partie de la nature humaine et que si l'on veut la paix, il faut préparer la guerre. Mais certains d'entre nous pourraient même suggérer que l'on récolte ce que l'on sème.

Pour moi, arriver à un monde de paix durable sera seulement possible par une transformation du concept de sécurité en même temps qu'en présentant la paix comme un droit de l'homme, en le couplant avec la fin de la glorification de la guerre. La guerre n'est *pas* héroïque. Des individus peuvent se comporter héroïquement pendant la guerre, mais le conflit armé est tout sauf héroïque. C'est du sang et des boyaux et de la peur si forte que vous pouvez presque la sentir. La guerre est le résultat de la décision de quelques hommes en position de pouvoir d'envoyer les enfants des autres livrer bataille pour des ressources, ou pour faire avancer ou garder leur propre pouvoir et celui de leur gouvernements.

Harry Patch, l'un des derniers vétérans britanniques de la Première Guerre Mondiale disait : « La guerre est un meurtre organisé, voilà tout ». Quand on lui demanda si l'effort des alliés dans la guerre « pour en finir avec les guerres » méritait la peine, il répondit que cela ne valait pas même la vie d'un seul soldat. Ce sont des voix comme celle d'Harry Patch que les gens doivent entendre, quand on parle de la guerre, et non celles qui glorifient la mort et la destruction toujours dénuées de sens dans un conflit armé et qui font du sentimentalisme à ce propos.

Pendant des siècles, « sécurité » a signifié sécurité de l'Etat-nation elle-même et n'a jamais inclus dans la définition ce que les gens ordinaires en pensaient pour eux-mêmes dans leur vie de tous les jours. Pourtant nous sommes beaucoup à croire que la sécurité nationale est devenu un cadre toujours plus inadapté pour « maintenir la paix ».

Dans le monde imbriqué d'aujourd'hui, le point de vue de la sécurité nationale ne peut nous sauver des menaces de réchauffement global qui nous affectent tous collectivement, que nous acceptions la notion ou non. Cela ne nous protège pas des pandémies mondiales. Cela ne nourrit pas les pauvres, ne guérit pas les malades et ne donne pas de l'eau potable au milliard de gens vivant sans eau. Cela n'arrête pas la prolifération nucléaire ou pour peut-être mieux dire, cela ne peut pas abolir totalement l'arme nucléaire.

Pour qu'une paix durable soit possible, il faut que la sécurité soit définie en termes d'êtres humains, et non d'Etats-nations. En d'autres mots, « sécurité humaine » et non sécurité nationale. Cela ne veut pas forcément dire qu'il n'y a pas de place pour des forces armées, tout comme il y a une place pour des forces de police.

Un cadre de « sécurité humaine » suppose que tous les individus ont le droit de vivre en ce monde dans la liberté et l'absence de peur. Les gens devraient avoir leurs besoins basiques couverts – la nourriture, l'eau potable, un toit, un système de santé et d'éducation. Ils ne devraient pas craindre pour leurs droits en tant qu'êtres humains; ils ne devraient pas craindre la torture, la répression ou le nettoyage ethnique. Les communautés ne devraient pas craindre des ruptures évitables dans leur vie normale à la merci d'une lubie d'un gouvernement.

Pour protéger les gens contre toutes ces peurs, la « sécurité humaine » devrait s'appuyer sur la protection et l'autorisation. Cela signifie les droits et les libertés fondamentales des peuples, les protégeant contre les menaces directes et les situations oppressantes. Cela veut dire créer des systèmes qui donnent pouvoir aux peuples, les autorisant à construire grâce à leurs propres forces leurs vies et leur futur dans la dignité, la justice et l'égalité.

Un monde où chacun a accès à un service de santé basique, à l'éducation et au logement. Un monde dans lequel les femmes – plus de 50% de la population de la planète – n'ont pas besoin de demander à l'autre moitié de reconnaître leurs droits humains, de leur donner l'éducation et le droit à se développer dans tout leur potentiel. Un monde où ceux qui ont le pouvoir ne peuvent plus agir en toute impunité face à la loi.

Dans un monde où la « sécurité humaine » définit la sécurité globale, la paix réelle repose sur la justice sociale, économique et environnementale. C'est un monde où 20% de la population mondiale ne consomme pas 80% des ressources du monde. C'est un monde où plus d'un milliard et demi de personnes **ne doit pas** lutter pour survivre sans eau potable. C'est un monde dans lequel plus de quatre milliards de gens **ne doivent pas** lutter pour survivre avec moins de 2 \$ par jour.

C'est un monde où les pays les plus riches du monde prennent la pleine responsabilité de leur rôle dans le changement climatique et prennent de véritables mesures *maintenant* pour sauver la planète. C'est un monde où toutes les nations, les communautés et les individus prennent leur part pour sauver notre planète. C'est un monde dans lequel les peuples n'acceptent pas l'énergie nucléaire comme la « réponse propre » au besoin grandissant d'énergie mais au contraire mettent les milliards de dollars qui iraient à l'énergie nucléaire dans les sources d'énergie durable qui ne menacent ni les gens ni la planète.

C'est un monde dans lequel les militaires sont réellement au service des gens qu'ils sont sensés protéger – et ceci signifie un monde dans lequel les citoyens décident combien, s'il le faut, de leur budget national doit être affecté à acheter des armes et si oui ou non il faut vendre des armes et faire de la recherche et du développement dans le domaine des armes d'utilité douteuse. C'est un monde dans lequel le Conseil de Sécurité des Nations Unies et les autres nations du monde commencent à appliquer l'Article 26 de la Charte des Nations Unies. Cet article demande au Conseil de Sécurité de prendre ses responsabilités en dégageant des plans pour établir un système qui régule les armes en vue de promouvoir « l'établissement et le maintien de la paix internationale et la sécurité par une moindre dépense en armements des ressources économiques et humaines dans le monde ».

Finalement, dans ma vision de la paix durable, il s'agit d'un monde où nous rejetons la notion de violence comme « simplement une partie de la nature humaine » qui juste « déborde » parfois et avec laquelle nous devons apprendre à vivre en l'acceptant comme une réalité. La violence est un choix. C'est un choix comme c'est celui d'un individu de battre femme et enfants qu'il est supposé aimer – car il a ce choix – ou comme c'est le choix collectif d'un gouvernement ou de la nation qu'il dirige d'aller à la guerre – car il a ce choix. Il s'agit d'un monde où nous ne glorifions pas la violence et ne racontons pas nos histoires nationales à travers les batailles et les guerres, la violence et la conquête. Il s'agit d'un monde où nous enseignons aux enfants que construire la paix n'est pas simplement une colombe et un arc en ciel, mais un monde de justice pour tous. C'est un monde où les peuples partout comprennent que la paix durable n'est pas simplement l'absence de guerre. C'est la sécurité humaine globale – sécurité pour tous les individus partout –, pas seulement pour les gouvernements les plus puissants de quelques parties du monde.





Las lanzas, ou La Rendición de Breda, 1635. Diego Vélasquez

© Album / Joseph Martín / Musée du Prado, Madrid, Espagne.

The Edmond de Rothschild foundations are once again pleased to take part in Jordi Savall's new project, which offers a reflection on Peace and the tragedy of War in the history of mankind. We share his committed defence of humanist ideals in search of a culture of Peace at a time when mounting tensions fan hatred and rejection of the Other's difference. In their historical tradition of solidarity, responsibility and respect for human dignity, the Foundations call on each one of us to combat exclusion and intolerance by coming together, engaging in dialogue and sharing.

Over the last forty years, Jordi Savall, one of the most multifaceted musicians of his generation, has worked tirelessly to rediscover ancient music that has often fallen into oblivion, thus building bridges with the past in order to achieve a better understanding of the present and a more peaceful future. With his ensembles La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI and Le Concert des Nations, Jordi Savall has brought Baroque music brilliantly and intelligently to life. In this new project entitled *War and Peace*, he presents a broad and varied range of music on the theme of the successive wars and peace treaties from the Renaissance to the Enlightenment, thus providing a musical inspiration to build a future founded on brotherhood and hope,

As in all his projects, Jordi Savall once again demonstrates his passion for sharing knowledge and excellence. In his own original way, he illustrates the values that underpin our family's philanthropy.

Ariane de Rothschild



LES FONDATIONS
EDMOND DE ROTHSCHILD

WAR & PEACE

1614-1714

CD 1

INTRODUCTION

- | | | |
|----|--|------|
| 1. | Pavane pour la petite guaire, fait pour les Cornetz en 1601
Anonymous (Mss. Philidor) | 2'17 |
|----|--|------|

1613 The Ottoman Empire attacks Hungary

Makam « Muhayyer pesrev » – Ottoman March of war, anonymous
(instrumental)

- | | | |
|----|---------------|------|
| 2. | Taksim | 1'13 |
| 3. | Turkish march | 3'31 |

From the Thirty Years War to the Treaty of Nimeguen

1614 - 1689

1614 Massacre of the Jews in Frankfurt

- | | | |
|----|---|------|
| 4. | <i>Ha lahma 'anya</i> – Lament in Aramaic | 2'28 |
|----|---|------|

1618 Prague, beginning of the Thirty Years War

- | | | |
|----|---|------|
| 5. | Galliard Battaglia a 5 Voci. Cantus XXI
Samuel Scheidt (1587-1654) | 3'18 |
|----|---|------|

- 1624/25 Breda is besieged by Spanish troops**
 6. Romance: *Ya es tiempo de recoger* 2'50
 Lope de Vega / Anonymous
- 1635 The Peace of Prague**
 7. *Zion spricht: Der Herr hat mich verlassen* 6'26
 Johann Hermann Schein (1586-1630)
- 1636 Richelieu declares war on Spain**
 Anonymous (Mss. Philidor)
 8. Charivaris pour les hautbois 0'50
 9. Gavotte en suite 0'41
- 1640 The Reapers' War "The Corpus of Blood"**
- 1641 January. Pau Claris puts forward a proposal to establish a Catalan Republic**
 10. *Catalunya comptat gran* (Traditional / Jordi Savall) 1'49
 11. Hymn of Catalonia (Traditional / Jordi Savall) 2'21
- Catalonia accepts the sovereignty of Louis XIII**
 12. Intrada-Geschwindt-Langsam-Sarabande 3'23
 Suites d'Orchestre – Guillaume Dumanoir (1615-1697)
- 1645 Ottoman-Venetian War**
 13. Taksim & makam «Uzzäl uşüleş Darb-I feth» 2'18
 Derviş Mehmed (Mss. Dimitrie Cantemir N.209)
- 1648 Peace of Westphalia. End of the Thirty Years War**
 14. *Siehe an die Werke Gottes* 6'36
 Johann Rosenmüller (1617-1684)
- 1649 English Civil War**
 15. The Newark Siege 4'29
 John Jenkins (1592-1678)

- 1652 The Catalan institutions recognize Philip IV of Spain as the sovereign of Catalonia**
16. *Philippus Rex Hispaniae* (Instrumental and vocal Fanfare) 1'23
Jordi Savall, after Ambrosio Cotes
- 1659 Treaty of the Pyrenees**
17. *Jubilate Deo* (Le Motet de la Paix, LWV 77/16) 15'44
Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
- 1669 The Venetians are driven out of Crete by the Ottomans**
18. Der makām-ı Râst «Murass'â» uşüleş Düyek 4'04
- 1678 Treaty of Nimeguen**
- Alceste – Jean-Baptiste Lully
19. Marche des Combattants 2'32
20. Minuet (LWV 50) 1'47
- 1689 William III is crowned king of England**
21. *Praise the Lord, O my soul* 5'46
John Blow (1649-1708)

CD 2

From the Treaty of Turin to the end of the War of the Spanish Succession

1696 - 1714

- 1696 Treaty of Turin**
- Te Deum* – Marc Antoine Charpentier (1643-1704)
1. Prelude 1'40
2. Te Deum Laudamus 1'18
3. Te aeternum patrem 1'55
4. Pleni sunt caeli 2'07

1701/02 Beginning of the War of the Spanish Succession

Battalia a 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704)

- | | | |
|----|--------------|------|
| 5. | Sonata | 1'39 |
| 6. | Die Schlacht | 0'44 |

1705 Pact of Genoa. Archduke Charles arrives in Barcelona*Cant dels Aucells quant arribaren los Vaixells*

Anonymous traditional / Jordi Savall

- | | | |
|----|--|------|
| 7. | | 5'30 |
|----|--|------|

1708 Marriage of Archduke Charles in Barcelona*Il più bel nome* – Antonio Caldara (1670 - 1736)

- | | | |
|-----|---|------|
| 8. | Sinfonia | 3'39 |
| 9. | Coro di Seguaci della virtù | 0'45 |
| 10. | Aria: Cari Elisi (M. B. Kielland <i>soprano</i>) | 3'09 |

1710 Death of Emperor Joseph I

- | | | |
|-----|---|------|
| 11. | Marcia Funebre | 1'43 |
| | Jordi Savall, after the Requiem by Heinrich Ignaz Franz von Biber | |

Archduke Charles is crowned Emperor

- | | | |
|-----|---|------|
| 12. | Kyrie | 4'54 |
| | Missa Bruxellensis – Heinrich Ignaz Franz von Biber | |

Coronation celebrations

- | | | |
|-----|--|------|
| 13. | Florilegium II, <i>Chaconne</i> de la Suite IV «Impatientia» | 3'18 |
| | Georg Muffat (1653-1704) | |

1711 The Ottoman Empire attacks Russia

- | | | |
|-----|---|------|
| 14. | Der makâm-ı Uzzâl Sakîl «Turna» Semâ'î – Mss. D. Cantemir (324) | 4'02 |
| 15. | <i>Beznevéstnaya Dévo (O Virgo)</i> | 3'25 |
| | Vasily Titov (ca. 1650-ca. 1715) | |

- 1714 Siege of Barcelona**
16. Batalla Imperial 5'18
Johann Caspar Kerll (1627-1693)
- 1714 11 September. Defeat of the defenders of Barcelona**
17. Lamento der Verwundten Musquetirer 2'17
Heinrich Ignaz Franz von Biber
Battalia a 10
- 1714 11 September. The capitulation of Barcelona. Prayer for the victims**
18. Missa Pro Defunctis - *Hei mihi* 6'00
Joan Cererols (1644-1712)
- Lament following the defeat**
19. *Catalunya en altre temps* 4'23
Ancient text / Music: Jordi Savall, after a traditional Catalan melody

CONCLUSION

- 1714 Celebration organized by the end of the War of the Spanish Succession**
Jubilate Deo / O be joyful (HWV 279)
Georg Friedrich Händel (1685-1759)
Composed to mark the Treaty of Utrecht (11th April, 1713), at which France signed the peace treaty with the Netherlands, Great Britain, Savoy and Austria.
20. O be joyful in the Lord - Solo (D. Munderloch *tenor*) & Chorus 2'08
21. Serve the Lord with gladness - Chorus 2'19
22. Be ye sure that the Lord he is God - Duo 2'32
(D. Guillon *countertenor*, S. MacLeod *bass*)
23. O go your way into his gates - Chorus 3'29
24. For the Lord is gracious - Terzetto 3'29
(D. Guillon, D. Munderloch *countertenors*, S. MacLeod *bass*)
25. Glory be to the Father - Chorus 1'29
26. As it was in the beginning - Chorus 4'03

WAR & PEACE

1614-1714

“[...] there is greater glory in
killing war itself with words
than by killing men with swords;
and by achieving or maintaining peace through peace
rather than through war.”

Augustine (354-430)
Letter to Darius, 229, 2

In this new CD-Book *War & Peace in Europe in the Age of the Baroque*, we evoke through music the great century which preceded the end of the War of the Spanish Succession in 1714: a rich musical fresco and an in-depth historical review of a very brief but highly representative period in the history of Europe and its conflicts. From the Ottomans' attack on Hungary in 1613, the Massacre of the Jews in Frankfurt in 1614 and the beginning of the Thirty Years War, to the Peace Treaty of Utrecht and the fall of Barcelona, we can see the extent of this unremitting tragedy of European civilization: the widespread use of the “culture of war” as the principal means of settling cultural, religious, political and territorial differences. This inventory of the long, sad succession of confrontations, wars, invasions, attacks, massacres, aggressions, sacking and fighting between peoples and ethnic groups throughout the history of mankind (in this case in Europe), teaches us that it is both necessary and urgent to acquire new ways of relating to each another if we are to reconcile differences in a world that is fertile in action, word and thought.

A century at war: 1614 - 1714

The 17th century began with numerous attempted invasions, constant skirmishes and repeated attacks by the Ottomans, who invaded and laid waste to Hungary on several occasions, and by the Thirty Years War. The length and violence of the war, of which the causes were multiple, had a grave impact on the economy and the demographics of central Europe and Spain. The various armed conflicts collectively known as the “Thirty Years War” tore Europe apart from 1618 to 1648, pitting the Habsburgs of Spain and the Holy Roman Empire against the mostly Protestant neighbouring European Powers, and

sometimes also against France, which was mainly Catholic. The various episodes of the war including constant conflicts in the Netherlands, the Peace of Prague of 1635 (which, although it did not put an end to the Thirty Years War, brought about a change in the belligerents); the war against Spain, where the battlefronts shifted geographically from North to South; the war of the Ottoman Empire against Venice; the civil war in England, another nation which intervened on the international scene in a war as long as it was complicated; the Peace of the Pyrenees; the conquest of Crete by the Ottomans; the Treaties of Nimeguen and Ryswick and the Ottoman war against Russia, show that, far from being a separate issue, peace is always inevitably bound up with war. Our selection of music concludes with pieces celebrating the Peace Treaty of Utrecht, which in 1713 partially concluded the great War of the Spanish Succession. This large-scale conflict, in which the leading European Powers were locked in battle from 1701 to 1714, was the last great war waged by Louis XIV in his bid for the succession to the Spanish throne and, therefore, domination in Europe; the war of succession to the Spanish crown, which ended on 11th September 1714 with the capitulation of Barcelona, and was to have profound and lasting consequences for the organisation and relations between European nations, particularly between Catalonia and Spain. The Peace of Utrecht, which marked the end of the conflict, was one of the most important peace treaties of Modern Europe, drawing a new geopolitical map which would influence international relations throughout the 18th century and which would remain largely unaltered until the beginning of the 19th century, following the Napoleonic campaigns and another international alignment of similar importance arising from the Treaty of Vienna.

Music, Emotion & Memory

As a counterpoint to these moments in history, we have chosen to perform the most representative musical works by contemporary composers, both known and anonymous, from the period: Samuel Scheidt, Ambrosio Cotes, Lope de Vega, Johann Hermann Schein, Guillaume Dumanoir, Philidor, Johann Rosenmüller, John Jenkins, Jean-Baptiste Lully, Dimitrie Cantemir, Francesco Cavalli, Joan Cererols, John Blow, Joan Cabanilles, Marc-Antoine Charpentier, Antonio Caldara, Vasily Titov, Heinrich Ignaz Franz Bibern and George Frederick Händel, among the former, and Jewish (Aramaic), Ottoman, Catalan, Spanish and French composers, among the latter. Music, one of the highest artistic expressions of human sensibility, has been the constant companion of men and women in times both of war and peace. Sometimes it has been used as a rallying call to war, but it has also marked the signing of the peace. Music has been present at the battle-front as well as at the negotiating tables where peace treaties are signed, when former enemies finally decide to reach an agreement. It has roused men to fight, but it has also fostered friendship, harmony and respect between them. One of the fundamental characteristics of all civilizations is their capacity to remember the past, because without memory it is impossible to build a better future. Music is the art of memory *par excellence*, the most spiritual of all the arts (it only exists when the sound of a voice or an instrument brings it to life) and as such it is the earliest language of human beings.

“Without the senses there is no memory, and without memory there is no mind,” wrote Voltaire. Without the power of music to touch us with its emotion and beauty, it would not be possible for us to be fully human; in Goethe’s words “He who merely loves music is only half a human being, but he who

practises it is fully human.” In Goethe’s opinion, musical sound goes straight to the human soul, with which it immediately resonates, “because music is inherent to human beings.”

The great century which concerns us here was graced by some extraordinary artists, scientists, explorers and thinkers, but it also witnessed numerous conflicts in which Christian Europe was embroiled in wars fuelled by religious strife and territorial ambitions. The century also saw the westward advance of the Muslim world and, ultimately, a new balance of power in which sovereign States prevailed over residual pockets of feudalism, resulting in absolute monarchies such as that of Louis XIV. The emotion of music in conjunction with these historical events offers us a new perspective, giving a powerful insight into the origins and the persistence of violence, which is inherent in all war, as well as the difficulties of achieving a durable and just peace between conquerors and conquered, and between peoples of different cultures and religions.

Royal armies versus national armies

It should not be forgotten that, more often than not, those wars were the result of power struggles in which the royal armies of one or several countries were sent to fight against the people of an invaded nation or country. Sometimes those armies fought against each other, while the local inhabitants stood by as more or less willing or helpless onlookers. In the 17th century, armies normally consisted of mainly professional soldiers: the officers were aristocrats, while the troops were mercenaries. This is what Erasmus of Rotterdam wrote in 1500 in his warning to the princes of his day: “And now, Princes, ponder and reflect on whether you have ever seen cities ruined, towns and villages reduced to ashes, churches burned or fields laid waste, and whether this spectacle appeared to you as devastating as it really is... For such is the fruit of war. If you lament the need to open the gates of your realm to the great, accursed multitude of mercenaries, to feed them at the expense of your own subjects, to curry their good will and even flatter them; and if, moreover, it grieves you to entrust yourself and your safety to their whim, then you should know, O Princes, that such misfortune is the fruit of war. War is the scourge of States, the tomb of justice. When the world is at arms, laws are reduced to silence.”

It was after the French Revolution – or, more precisely, from the time of Napoleon, that a terrible, systematic change came about with the conscription of young men from each and every family in both town and country. From then on, conflicts became all-out wars between nations: the French nation against the Russian nation, the German nation against the French nation, etc. Class differences between the aristocracy and the people translated into an elitist distribution of tasks and responsibilities; the result was the terrible carnage of ordinary soldiers in the First World War and the even more appalling and universal slaughter of the Second World War, in which millions, many of them civilians (between 65 and 75 million), were killed.

The culture of war

War has been a constant in the lives of men and women for more than 5,000 years, and today, at the beginning of the 21st century, the culture of war is stronger and more prevalent than ever. More and

more armed conflicts all over the world take a daily toll of thousands of often innocent victims. With more than 35 million displaced people in the world, never in the history of mankind have there been such dramatically high numbers of refugees and people who cannot return to their countries of origin.

Like slavery, war is a form of institutionalised violence; it is neither natural nor normal, but is cultural in origin. As Raimon Panikkar so aptly observed in his book entitled *Paz y desarme cultural* (1993), “The first permanent army, in the sense of an entity specialised in violence, appeared in Babylon at a time when society was changing from being a matriarchy to a patriarchy.” Jan Smuts writes, “When I look at history, I am a pessimist, but when I look at prehistory, I am an optimist.” Indeed, wars were unknown in prehistory, even though tribal violence existed to a greater or lesser degree.

Civilization founded on power began around 3000 BC, when the invention of writing enabled power to become organized and to establish a strict control over society, which in turn led to an increase in slavery as a source of cheap labour and soldiers. From that time forward, the number of wars and their victims steadily increased.

And yet, we should not forget that “for more than 95% of his existence, Man has been a hunter, not a warrior. The urban transformation that accompanied the Neolithic revolution was characterised by the passage from a matriarchal civilization to a patriarchal civilization.”

Peace & Disarmament

The search for peace has also been a constant in the lives of men and women for more than 5,000 years, yet even in today’s world it seems to be an unattainable utopia. Nevertheless, the art of living as a human being is precisely to attempt the impossible. Having said that, as Raimon Panikkar points out, “The attempt to achieve peace by means of a single culture has not gone beyond the archetype of the *Pax romana* ... The objective of peace is necessary if we wish to impose our culture, our economy, our religion or our democracy.” In fact, peace is not possible without disarmament, but the disarmament required is not merely nuclear, military or economic. As Panikkar suggests, we also need a genuine cultural disarmament, “a disarming of the dominant culture that threatens to become a monoculture which, in stifling all other cultures, is ultimately itself asphyxiated.” Is there any way of halting the increasingly deadly arms races and the worldwide proliferation of all manner of ever-more sophisticated weapons of destruction? We cannot forget the more than 124 million victims of the numerous wars waged in the 20th century, from the First World War to more recent conflicts, or the more than 800.000 people who die each year as a result of armed violence, when in more than 50 countries, armed violence is among the ten major causes of death.

Reconciliation

History also has a memory, and it teaches us that “victory never results in peace, that peace is not the fruit of victory,” as demonstrated by the tens of thousands of documents on which Jörg Fisch based his

book *Krieg und Frieden im Friedensvertrag* (Stuttgart, 1979). These documents reveal not only the most unimaginable shortsightedness of human beings, but also their even greater naïveté. In conclusion, history teaches us that peace is not delivered by treaties, just as love is not summoned by decree. There is something in the nature of both peace and love which cannot be created to order, and that “only reconciliation can lead to peace.” All peace is made up of three equal and essential elements: freedom, harmony and justice. But, as Raimon Panikkar, says, “Justice is not to be confused with legality.” In this context, we need only remember that the original Constitution of the United States excluded slaves and black Americans.

I firmly believe that we can only combat the arch enemies of mankind – which are ignorance, hatred and selfishness – through love, knowledge, empathy and understanding. And isn’t that the ultimate purpose of art and thought? That is why it is essential to understand today’s globalised world, to be more aware of the complexity of the circumstances in which we live in order to reflect independently on how we might contribute to change “the dreadful chaos in which exhausted humanity currently lives, seemingly having lost touch with the essential values of civilization and humanism” (Amin Maalouf).

A world in crisis

The chaotic state of the world has been exacerbated in recent years by inhuman economic policies that have sacrificed millions of lives in the pursuit of completely outdated systems of exploitation. That is why, in these times of grave economic crisis, the sharp increase in military spending in the world is all the more surprising, reaching the astronomical figure of more than 1,700 billion dollars and serving merely to fuel and prolong the numerous armed conflicts which currently rage in the East and the West, many of them still unresolved and with little prospect of being resolved in the near future. Unfortunately, this proliferation of long-term conflicts (in Afghanistan, Iraq, Chechnya, Palestine and Africa), as well as more recent conflicts (Syria) and the so-called “irregular” guerrilla wars (in Latin America) and various forms of terrorism, have so far claimed the lives of thousands of innocent victims and resulted in more than 35 million displaced people in the world. As Erasmus accusingly wrote in 1516, “War almost always takes its heaviest toll on those who have no part in it.” Twenty years after having allowed the systematic destruction of Sarajevo and the massacre of thousands of innocent Bosniaks, we are now witnessing the martyrdom of the Syrian people with the same human indifference and total impotence on the part of the world’s great nations. Absolute evil is always that which man inflicts on man, and it is a universal fact that concerns all mankind. Hannah Arendt was perhaps the first to recognize that fact when in 1945 she wrote: “The problem of evil will be the fundamental question facing postwar intellectual life in Europe.” Can art, music and beauty save mankind from that evil?

In Dostoyevsky’s novel *The Idiot*, an atheist called Hippolite asks Prince Myshkin, “Is it true, my Prince, that you once said that “beauty” would save the world? Gentlemen,” he exclaimed, addressing the whole company, “the prince contends that beauty will save the world [...] What kind of beauty is it that will save the world? [...] Myshkin stared at him in silence.” The prince has no answer, but, like

Antoni Tàpies, we believe *in an art that is useful to society*, an art that through beauty, grace, emotion and spirituality, has the power to transform us and make us more sensitive and altruistic.

I would like to conclude with a quotation from a great writer, a man of great commitment and a very dear friend, José Saramago: “If I were asked to place charity, justice and goodness in order of priority, I would put goodness first, justice second and charity third. Because goodness in itself is already a source of justice and charity, and true justice is a source of charity. Charity is what is left when there is neither goodness nor justice. [...] And there is one more thing I would like to add. I am old and sceptical enough to realize that “active goodness”, as I call it, is unlikely to become the common social framework. However, it can be the personal driving force of each individual and the best antidote to the ‘sick animal’ that is man.”

JORDI SAVALL

Bellaterra, Autumn 2014

Translated by Jacqueline Minett

Principal works consulted:

- Arendt, Hannah: *The Human Condition* [1958], Chicago, University of Chicago Press.
- Canto-Sperber, Monique: *L'idée de guerre juste*, Presses Universitaires de France, 2010.
- Cheng, François: *Cinq méditations sur la beauté*, Paris, Albin Michel, 2006.
- Dower, John W.: *Cultures of War*, New York, W.W. Norton & Company, 2010.
- Judt, Tony: *Postwar. A History of Europe since 1945*, New York, Penguin, 2005.
- Lynn, John A.: *The Wars of Louis XIV, 1667-1714*, London-New York, Longman, 1999.
- Maalouf, Amin: *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent*, Paris, B. Grasset, 2009.
- Martín Marcos, David: *El Papado y la guerra de Sucesión española*, Madrid, Marcial Pons Historia, 2011.
- Panikkar, Raimon: *Paz y desarme cultural*, Santander, Sal Terrae, 1993.
- Traverso, Enzo: *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, Paris, La Découverte, 2011.
- Zweig, Stefan: *Die Geschichte als Dichterin*, Neues Wiener Tagblatt, 1931.

Postscript: From its origins more than 5000 years ago, our ancient civilization has been built on the culture of war. Unsurprisingly, therefore, in this brief period alone, which spans a century of European history from 1600 to 1714, not a day or year went by without armed conflict occurring somewhere on European territory: wars motivated by disputes over land, power or religion.

- 1603 The Irish war ended with “pacification” by English troops.
- 1610 Russo-Polish war (the Poles occupy Moscow until 1612).
- 1612 End of the war between Sweden and Denmark.
- 1614 Massacre of the Jews in Frankfurt.
- 1617 End of the Russo-Swedish war.
- 1618 Beginning of the Thirty Years War, after two Austrian regents are thrown from a third-floor window of the castle in Prague.
- 1624 Spanish troops lay siege to Breda, which capitulates six months later.
- 1625 Denmark joins the Thirty Years War on the side of the Protestants.
- 1629 The Peace of Lübeck brings an end to Danish incursions into northern Germany.
- 1630 Sweden joins the Thirty Years War.
- 1630 Conflicts in northern Italy over Savoy between France and Spain.
- 1633 Siege of Smolensk by Swedish troops.
- 1635 End of the Swedish war.
- 1636 Richelieu declares war on Spain.
- 1639 The English army attacks the Scottish rebels.
- 1640 (6 June) the Reapers’ War and the secession of Catalonia.
- 1640 (1 December) the Portuguese uprising brings Spanish rule in Portugal to an end.
- 1642-47 English Civil War.
- 1644 Taxation is stepped up in France to finance the war, resulting in revolts in the southern provinces over the new taxes.
- 1648 The Peace of Westphalia brings the Thirty Years War to an end.
- 1650 Cromwell defeats the Scots at Dunbar.
- 1652 Systematic “settlement” or colonisation of Ireland by the English.
- 1652 Maritime war between England and the United Provinces.
- 1659 Peace of the Pyrenees: Spain cedes Roussillon, part of Cerdagne and Artois to France.
- 1659 Constitution de the League of the Rhine (Bavaria, Brunswick and Hesse) against Austria and the Habsburgs.
- 1660 End of the war between Sweden and Poland (Treaty of Oliva).
- 1667 France engages in the War of Devolution: the Vicomte de Turenne embarks on the conquest of the Netherlands; the Treaty of Breda brings the second Anglo-Dutch war to a conclusion.
- 1668 Spain recognizes the independence of Portugal.

-
- 1669 The Venetians are driven out of Crete by the Turks.
- 1672 Franco-Dutch War: France and England wage war against the United Dutch Provinces, together with Spain and the Holy Roman Empire.
- 1676 Naval battles at Stromboli, Augusta and Palermo.
- 1678 Treaty of Nimeguen: Spain surrenders the Franche-Comté, part of Artois and Cambrai, as well as part of Flanders and Hainaut, to France.
- 1683 War between the Turks and the Habsburgs, siege of Vienna.
- 1684 The Pope launches a Holy League against the Ottomans.
- 1686 Austria takes Buda from the Turks and annexes the country.
- 1687 Charles V of Lorraine defeats the Turks at Mohács, destruction of the Parthenon during the Turkish-Venetian War.
- 1688 France occupies Avignon and the Comtat Venaissin.
- 1688 The Augsburg League declares war on Louis XIV.
- 1690 Capitulation of the Irish insurgents at Limerick.
- 1699 Denmark is defeated by Sweden.
- 1700-20 Great Northern War between Russia and Sweden, involving other northern and eastern European Powers.
- 1702 Beginning of the War of the Spanish Succession, which pits France and its allies against the Empire, Great Britain and the United Provinces (Dutch Republic).
- 1713 The Treaties of Utrecht bring the War of the Spanish Succession to an end: Philip V cedes his possessions in Italy and the Netherlands to the Empire; Great Britain retains its supremacy at sea and Gibraltar.
- 11 Sept. 1714 Siege and fall of Barcelona.

ADAGE 3001

War is sweet to those who have not experienced it

ERASMUS OF ROTTERDAM

Here is a particularly fine adage much used in literature:
“War is sweet to those who have not experienced it.”

Vegetius, in book III, chapter 14 of *De re militari* (*Military Matters*), mentions it in the following words: “Do not depend too much on a young soldier’s eagerness to fight, because war is sweet to those who are strangers to it. It is a quotation from Pindar: “War is sweet to those who have no experience of it, but the man who has experienced it trembles in his heart when it approaches.”

If there is one human activity that should be undertaken with hesitation, or rather one that should by all means be avoided, conjured, and rejected, it is undoubtedly war; there is nothing more cruel, more appalling, more widely destructive, more obstinately tenacious, more dreadful and completely unworthy of a man, not to mention a Christian. However, it is surprising how lightly people engage in it nowadays, for whatever reason, and how it is waged with cruelty and barbarity: not only pagans, but also Christians, not only lay people, but also priests and bishops; not only inexperienced youths, but also old men who have experienced it often; not only the common people and the rabble, who are fickle by nature, but above all princes, whose duty it should be to restrain through wisdom and good sense the foolish impulses of the unthinking multitude. There is also no shortage of jurists and theologians who incite others to such abomination and, as they say [951], pour cold water. Moreover, war is nowadays so much accepted that people are astonished when they come across someone who takes no pleasure in it, and so respectable that it is almost sacrilegious, and I would go so far as to say a heresy to criticise this most criminal and wretched undertaking in the world. How much more just it would be to ask oneself what evil spirit, what scourge, what fit of recklessness, what Fury first instilled such a bestial impulse in the mind of man, under the influence of which this calm creature, bred by Nature for peace and benevolence, whom alone of all creation she destined for salvation, is propelled by wild folly and senseless violence to slaughter and be slaughtered by his fellow man.

Imagine hordes of barbarians whose very faces and voices inspire dread, and, everywhere you look, iron clad troops ready for battle, the terrible din and flashing of their weapons, the fearsome baying of that multitude, their menacing eyes, the rasping sound of the horns, the terrifying clarion call, the thundering of the bombards – as intimidating as real thunder, but more dangerous – the

senseless clamour, the furious clash, the monstrous butchery, the cruel fate of those who die and of those who kill, the piles of corpses, the blood-soaked plains, the rivers running red. Sometimes a brother lunges against his brother, one relative against another, a friend against his friend, and, in the frenzy of this wholesale madness, plunges his sword into the heart of one who has never wronged him or even spoken harshly to him. In short, this tragedy brings so many evils in its wake that it sickens the human heart to recall them. I shall not relate the other evils, which are ordinary and slight by comparison: crops everywhere trampled underfoot, farms razed to the ground, villages burned, cattle stolen, young women dishonoured, old men taken prisoner, churches sacked, and everywhere in the general confusion theft, pillaging and violence. Nor shall I go into the usual consequences of war, be it ever so proper and just: the common people stripped bare, great men burdened with taxes, old men left lonely and more grievously broken by the slaughter of their children than if the enemy had taken their lives and their capacity for suffering, old women abandoned and condemned to a death more cruel than death by the sword, so many widows, so many orphaned children, so many grieving households, so many rich men reduced to poverty. Not to mention the moral degradation, since everyone knows that everything that corrupts life follows in the wake of war.

It leads to contempt for religion, indifference to the law, willingness to commit all sorts of crime; it is the source of endless flow of bandits, thieves, reprobates and murderers. Worst of all, this dreadful epidemic cannot be contained; once it has broken out in one place, not only does it spread and invade neighbouring regions, but, as a result of trade relations or through family or political alliances, it drags even remote regions into the general disorder and mayhem. Moreover, war breeds war: a full-blown war can begin with a pretence at war, a great war can stem from a very small one; often it is like the Hydra of Lerna [cf. 227, 2001], sprouting two heads for every one that is cut off.

Les Adages. Translation (Latin and Greek) and edition directed by J.-C. Saladin
Collection «Le Miroir des Humanistes», Ed. «Les Belles Lettres», Paris, 2011

Translated by Jacqueline Minett



Jordi Savall à l'Abbaye de Fontfroide

Photo : Hervé Pouyfourcat

A century of music in Europe: the emergence of the Baroque

The repertory featured in this double CD, which paints a musical picture of a period convulsed by wars across the continent of Europe, belongs to the early Baroque. If the first half of the 17th century marked the high point of the Baroque style, with its precisely defined forms of expression, the preceding century was characterised by the steady development of a style that was to give its name to an entire era.

In the 17th century, music basically served the two great powers that were so often locked in fierce opposition – the Church and the princely or royal courts, becoming a means of propaganda for both. In both cases, it did so by deploying the maximum number of musicians: on the one hand, to present the church or temple as a reflection of heaven on earth, and, on the other, to show the people the true power and majesty of the nobility. These two worlds converged in Marc-Antoine Charpentier, who, in addition to serving in the household of Mademoiselle de Guise, an enthusiast of the Italian style, was also Director of Music at Sainte Chapelle in Paris. This convergence is also apparent in the music of Heinrich Biber, whose works were composed to the greater glory of the Prince-Archbishops of Salzburg. Biber's music is, moreover, a magnificent example of the polychoral technique, which consisted in organizing sound into separate blocks, or choirs (whether vocal or instrumental), often spatially arranged according to the impressively spectacular, essentially theatrical conception of music which was highly favoured at the time. From almost the opposite geographical extremes of the continent, we also have the polychoral Marian hymn by the Tsar's musician, Vasily Titov, Cotes's fantasia dedicated to Philip IV and the Requiem by Joan Cererols, who was choir and chapel master at the Monastery of Montserrat, as well as one of the chief exponents of composition in 17th century Catalonia. Another example is *Praise the Lord, O my Soul* (Psalm 103, a thanksgiving), composed by John Blow to celebrate the signing of the Peace of Ryswick. As was usual practice, in many of the examples cited the first choir is made up of soloists, while the second is the *tutti*, the whole complemented with a bass continuo. Although writing for various choirs was standard practice, Johann Schein set the fragment from the book of Isaiah (Isaiah 49:14-16), *Zion spricht* (Zion says) on two occasions. The first version was for five voices accompanied by continuo; six years later he wrote another piece for a larger ensemble, this time organizing the work in several choirs.

Polychoral writing was one of the ways in which the Baroque manifested its love of contrast. Others included the dialectic between melody and bass continuo and the interplay between polyphony, inherited from the Renaissance, and harmony, which pointed the way to future styles: it was a

dialectic between the legacy of Gregorian composition and the new bimodal tonality. The textures to be heard in this repertory are often the result of a combination of the two approaches.

This period also saw a burgeoning awareness of instrumental music in Europe and the gradual replacement of Renaissance instruments by others that heralded the age of Classicism. This process can be seen in the slow but inexorable replacement of the viola da gamba by the violin and other instruments of the violin family; they all come together in the piece by John Jenkins. This incipient instrumental awareness was the result of several parallel phenomena.

Instrumental music addressed the need to move away from articulating a composition according to a text which predetermined its structure and dimensions, instead seeking to create something new; and it did this by various means. Undoubtedly, the most important were the models provided by dance music, which was often arranged in the form of suites. Such is the case of Scheidt's *Galliard*, Philidor's *Pavane* and *Gavotte*, the *Sarabande* from Dumanoir's suite, and the minuet from Lully's *Alceste*. Another was improvisation; in particular, it became standard practice to improvise on a short succession of chords or a short ground bass. Such is the case of the *Chaconne* included in the fourth of the eight suites for strings in the French style for four and five voices that Muffat published in 1698 under the title *Florilegium II*. Equally important is the descriptive and expressive quality to which this music without words aspires: a music of the emotions, which aims not just to entertain, but above all to surprise and move the listener. The theory underlying this approach was outlined in the *Affektenlehre* (Doctrine of the Affects) and by applying concepts from traditional rhetoric to the shaping of musical discourse. It is in this context that we should understand Jenkins's *The Siege of Newark*, the title of Muffat's Suite (*Impatientia*) and the various "battaglia" pieces included in this programme (by Scheidt, Biber and Kerll). They are all good examples of this genre, in which the instrumental music of the period, with its imitation of fanfares and other military sounds, echoed something that was very much to the fore in the collective imagination. The battle piece by Heinrich Biber, probably composed for the Salzburg court carnival, uses advanced performance techniques such as *col legno*; it includes *Die Schlacht*, in which we can hear the din of battle, and closes with the *Lament of the wounded musketeer*, which incorporates rhetorical devices borrowed from the "lament" genre, such as descending chromatic scales. "The Siege of Newark" (named after a major episode in the English Civil War) in the form of a fantasia is almost a programmatic piece, also firmly within the battle genre, even though there is no reference to it in the title.

This period also witnessed the gradual development of the orchestra, which was built up around the string instruments, with 4 and 5-part textures. In 1626 a great step forward in this direction was taken by Louis XIII when he established the ensemble known as the *24 violons du Roi*, which was to become a universally adopted model, as exemplified in Muffat's suite. Both Dumanoir and Lully conducted this royal ensemble at different times. After a meteoric career in Paris, the Italian-born Lully held a number of top-level musical posts. Making excellent use of the vast resources that Louis XIV had made available to him, he created a uniquely French musical style which for decades was at aesthetic and commercial loggerheads with the Italian style which had led the way as the earliest manifestation of the musical Baroque. Lully developed the court ballet into lyric tragedy, of

which *Alceste* is a magnificent example. Both the latter and Lully's *Motet pour la paix* are perfect examples of the French Baroque style.

String instruments also took pride of place in the smaller ensembles, as we can see in the works by Scheidt, Biber and Jenkins. Following the model of the *24 violons du Roi*, Louis XIII himself had instituted the *12 Grands hautbois du Roi*, the band which inspired the compositions which, some decades later, would be collected in the manuscripts of Philidor, Louis XIV's librarian.

This instrumental awareness and a love of contrast come together in the so-called *concertato* style, which originated in Italy and is based on alternating groups of voices and instruments. This, however, was not the only element of contrast: the text was divided into parts, each of which exploited contrasting textures: solo, *tutti*, antiphon, with imitative polyphony, homophonic, instrumental solos... Moreover, this pattern lent itself to the dramatic treatment of harmony to which we have already referred. It was partly due to this contrast that the southern European style became so successful in Lutheran sacred music. An excellent example is to be found in *Siehe an die Werke Gottes* – written for five voices and string ensemble, also in five parts, with bass continuo accompaniment – by Rosenmüller, one of the leading figures in the transmission of the Italian style north of the Alps, and of Lutheran church music.

The large-scale works from which we find extracts in the present programme are also the result of applying the principles of the *concerto* to sacred music. First, Charpentier's *Te Deum*, now widely known thanks to its prelude in the form of a *rondeau* being used as the Eurovision theme tune, which is written in D major, the jubilant, martial key par excellence. Second, the pieces by Biber, his *Missa Bruxellensis* (it was composed for Salzburg, the reference to Brussels in its title referring to the place in which the manuscript is conserved) and the *Requiem*, which, unusually for a requiem mass, was written in the major mode. Expressing certain belief in the soul's passage to heaven, it was dedicated to the composer's patron Archbishop Maximilian Gandolph. Finally, Handel's *Jubilate Deo*, composed on a text in English, despite the work's Latin title, which was commissioned by the British royal family to celebrate the Treaty of Utrecht in 1713. In fact, in this single composition in two parts the composer combines the *Te Deum* and the *Jubilate Deo*, the most recurrent musical genres of the period, which were used as an expression of thanksgiving, whether to mark the signing of a long-awaited peace treaty or some other important event.

Of all the genres to which the Baroque gave rise, opera was to have the greatest impact on succeeding centuries and styles. The opera *Il più bel nome* was created in the context of the War of the Spanish Succession. Archduke Charles, the pretender to the Spanish throne, established his court in Barcelona in 1705, much as he would have done in Vienna, surrounding himself with artists including painters, architects, poets... and musicians. Thus, Barcelona once again boasted a royal court, comparable to the one it had had in the past as well as to those of other European capitals. Just as Italian musicians dominated the musical scene in Austria, in Barcelona it was mainly Neapolitan musicians who worked for the archduke, providing music for balls, banquets, serenades and operas. There were instrumentalists and singers, but also composers, including Caldara and Porsile. Traditionally, historians have considered that the opera performed in August 1708 on the occasion of the archduke's marriage to Elisabeth Christine of Brunswick-Wolfenbüttel in the Gothic hall of the

Llotja in Barcelona was *Il più bel nome*, by Antonio Caldara. The event marked not only the first operatic performance on the Iberian Peninsula, but also the arrival of the art form on the Catalan scene and the adoption of a number of its compositional features by local musicians in their sacred works.

It was Archduke Charles's arrival in Barcelona in 1705 that motivated the appearance of the song *Cant dels Aucells quan arrivaren los vaxells davant de Barcelona y del desembarch de Carlos III*. The result of an ingenious reworking of the familiar tune of the Christmas carol *El cant dels ocells* using new lyrics, the song was created to celebrate the arrival of the archduke. This new incarnation of *El cant dels ocells* shows how popular the tune was at that time, as well as embodying an interesting symbolic association: in the Christmas carol, all the birds sing in joy at the birth of Jesus, while in the new version it is all society that sings for joy at the arrival of the new king. Moreover, just as the carol celebrates in birdsong the advent of Christ, transforming winter into spring, the arrival of the archduke seems to herald the advent of a new spring, a new political era.

Arising out of the discontent caused by the politics of Philip IV and the Count-Duke Olivares, the earlier *Catalunya comtat gran* is a rallying call to armed uprising. The fact that it has – with variations – survived intact for more than three hundred years must be because to some extent the power structures have also survived, at least enough for the element of protest to remain when the song is sung today. Something similar occurs with *Catalunya en altre temps ella sola es governava*, although in this case the predominant mood is one of patriotic lament at the absence of Catalan self-rule. The lyrics must have been written after the defeat of 1714 to be sung to the traditional melody *L'Alabau* from the Berguedà region.

JOSEP MARIA VILAR

Translated by Jacqueline Minett



Portrait de Louis XIV,
roi de France, en 1701.
Hyacinthe Rigaud (1659-1734).

© Album / De Agostini / G. Dagli Orti

WAR AND PEACE

In our history

They say, -“Peace, peace!” when there is no peace.
Jeremiah 6, 14

From the earliest civilizations, for as long as man can remember, war has been usual and common practice in all cultures. Throughout history, war has always been linked to peace, the one often following on from, or a consequence of, the other, thus tracing a *continuum* that extends to the present day. Leaving aside ancient accounts of confrontations, combats and truces between diverse peoples and tribes, between nomads and settled populations, the Greeks and Romans were the first to theorize about the art of war conceived as a legitimate act of defence, a mission that had to be undertaken in order to impose their own civilization and moral values. “*The purpose of war is peace,*” asserted the philosopher Aristotle, one of the first to define the concept of a “*just war*” (a term also used by the United States of America when that country invaded Iraq in 2003) as a legitimate war against the barbarians, that is, against non-Greeks, against “*the others*” – a concept of otherness used by the Bulgarian intellectual Tzvetan Todorov to reflect on cultural diversity. Thus, the wars of Classical Greece provided a context for the earliest attempt to understand war as a legitimate course of action. It is also to this period that we can trace the first “chronicles” of war, such as *The History of the Peloponnesian War* by the Athenian general Thucydides, which tells how the Peloponnesian League, led by Sparta, was pitted against the Delian League, led by Athens, during the famous Peloponnesian War (431–404 BC).

War is sweet to those who are strangers to it, but anyone who has experienced it trembles in his heart at its approach.

Pindar

As a consequence of the constant wars between the Greek *city-states*, as well as the wars between those same city-states united against the Persians, in the 4th century BC the Peace of Antalcidas (386 BC) gave rise to the concept of *Koine eirene* (“*common peace*”), which became an instrument of international law at that time, according to which all the Greek cities simultaneously signed a treaty declaring their common right to exist in peace and political autonomy. This was the first attempt to theorize about peace through pacts and treaties designed to establish the principles of mutual concord, thus putting an end to the abuses of war. The problem of war transcended all existing borders. The Oriental world was similarly concerned with these matters, as witnessed by Lao-Tse’s reflections on the problem of war, the treatises of the subsequent Taoist schools, such as *Taijing Jing*’s “*Scriptures of the Great Peace*” from the 4th century BC, and the famous treatise *The Art of War* by Chinese strategist Sun Tzu in the 5th century BC.

Remember, Rome, to rule peoples with might and impose on them the ways of peace, to respect the conquered and to crush pride.

Virgil, *Aeneid*

It was under the Romans that the concept of war entered the legal domain (*iuris*), when many of the principles that are used to this day in the resolution of international conflicts began to be formulated and codified. With Octavian Augustus in Rome, after the entire rim of the Mediterranean Sea had been conquered following the civil war against Mark Antony in Egypt, the term “*Pax Romana*” or “*Pax Augusta*” (27 BC) appeared, designating a long period of peace and calm in the Roman Empire despite the constant conflicts on its borders (*limes*). This peace, albeit a controlled, armed peace, extended to all the peoples who had been conquered by the Empire, enabling them to enjoy a secure and peaceful existence under the protection and within the confines of the Roman world. Numerous Latin poets and philosophers such as Cicero, Virgil, Ovid, Tacitus and Seneca frequently reflected and pronounced on the subject of peace and war, whether to praise pacifying policies or to justify militaristic stances: a clear example is to be found in the Latin saying “*If you want peace, prepare for war*”, based on Cicero’s *Philippics*. Later, the Christianised Roman Empire developed new codes derived from the legal concepts of Classical Rome, such as the 6th century *Digesta* of Justinian, dealing with specific aspects of peace and war.

You have heard that it was said, ‘An eye for an eye, and a tooth for a tooth.’ But I say to you, do not resist one who is evil, but if any one strikes you on the right cheek, turn to him the other also.

Matthew 5, 38-39

On the basis of Roman law, Christian writers such as Augustine of Hippo, Isidore of Seville and other theologians of the late Empire introduced a progressive Christianisation of the concepts of *war and peace*, which culminated in the Middle Ages. Jesus of Nazareth’s message of peace, as recorded by his followers in the gospels, was paradoxically used to justify conflicts and fighting between warring Christians, as well as against the infidel. Pope Gregory VII (1073-1085) put the seal of theological legitimacy on war against the infidel, giving official approval to the idea of a “*just*” or “*holy*” war, a sacralised shedding of blood in the defence of Christendom. It was then that the idea took shape of a crusade against the infidels who, in the Pope’s view, illegally occupied the holy places of Christianity in Palestine. Brandishing arguments such as these, the Christian armies who were sent to fight the Saracens during the crusades perpetrated cruel atrocities such as the slaughter of the siege of Jerusalem (1099), the massacre at the Fall of Acre (1191), the brutal sack of Constantinople (1204), and even the slaughter of their fellow Christians in the heart of Europe during the siege against the Cathars at Béziers (1209) and the wars in Naples and Sicily (1282), all of which reveal the ugliest face of human violence. Not in vain did one of Pope Gregory VII’s confidants, Peter Damian, call him “*Holy Satan*” because of his sanctification of violence.

Justice is one. Injustice is legion. That is why it is easier to be unjust than to be just.

Al ibn Abi Talib (599-661)

But the Middle Ages also saw a number of peace-making initiatives and peace treaties. In the east, at the height of the crusades, the famous Peace Treaty of Jerusalem between Holy Roman Emperor

Frederick II and Caliph Malik al-Kamil marked an extraordinary bid for peace in establishing the confessional condominium of the city of Jerusalem (1229). This era also witnessed the earliest constitutions and statutes enabling society to enjoy periods, albeit brief and limited, of relative peace and calm. These initiatives came to be known as “*The Peace and Truce of God*”, a popular assembly-based movement, which aimed to curtail the violence of the feudal lords against peasants and other sectors of the population. The earliest examples occurred in Catalonia, Aquitaine and Normandy, from where they rapidly spread and gave rise to what were known as the constitutions or statutes of Peace and Truce, a code of laws against different types of violence. The Middle Ages also witnessed the proclamation of the first Magna Carta (1215), a document which restricted the power of the monarchy over the nobility and the institutions of government in England.

In the 13th century there was a literary flowering of authors, principally theologians and monks, who reflected on war and peace: such is the case of Bernard of Clairvaux and Thomas Aquinas who, through their analysis of the Bible and the Gospels, attempted to define war and establish the specific characteristics of peace. There were also authors, such as Ramon Llull in his *Book of the Gentile and the Three Wise Men*, who strove to bring about harmony between Christianity, Islam and Judaism, the three great religions that had shaped European history, with Christianity playing the predominant role.

The truth may be sacrificed for the sake of Peace.

Babylonian Talmud, Yebamoth 65b

The period of transition from the Middle Ages to the modern world was marked by the Hundred Years' War (1337-1453), which was, in fact, a long series of conflicts between France and England (the latter supported by Burgundy) over the succession to the kingdom of France. However, this same period also witnessed the first calls for peace from outside the strictly religious sphere. In his treatise *De Monarchia* (Concerning Monarchy), the great Italian poet Dante put forward the idea of a government capable of maintaining order and peace in the world by means of an ecumenical or universal Empire ruled by a monarch. In 1324 another Italian, Marsilius of Padua, put forward in his *Defensor Pacis* (The Defender of Peace) the same idea of a universal Empire ruled by a secular rather than a religious monarch. Another proposal came from the writer Christine de Pizan in her *Le livre de la Paix* (The Book of Peace), in 1412. Originally written in French, the book is a course in moral politics dedicated to Charles VI's son Louis, the dauphin, in the wake of the Treaty of Auxerre in August, 1412, which sought to re-establish an enduring peace after years of conflict. But if there was one event during this period that rocked the conscience of Europeans, it was the tragic Fall of Constantinople in 1453 and the Turks' gaining a foothold in the continent of Europe. Shortly afterwards, Nicholas of Cusa wrote *De pace fidei* (The Peace of faith), a text which proposed a single religion based on the belief in one God, thus achieving peace among all the peoples of the world united by a single faith and common rituals.

In what country have men not most cruelly waged war on land or at sea? All the wars waged by Christian peoples should have been fought against vices; unfortunately, men have always preferred to align themselves to those vices and fight against each other.

Erasmus of Rotterdam

In the Renaissance, wars became more international and increasingly encroached on the daily life of the peoples who lived in the developing modern States. This state of affairs led to the need for a legal definition of war and the foundations of international law. Those who theorized about war and peace were no longer theologians and churchmen, but philosophers, writers and politicians, whose thinking shaped the basic laws governing war and peace that we know today. In this context, the names of two 16th century thinkers stand out from all the rest: Machiavelli and Erasmus. Despite living in the same period, the same geographical region and the same society, the two men were poles apart in the way they viewed the art of war and the need for peace. In 1515, Machiavelli published his *Art of War*, a work in which he advocated war as an integral part of building and consolidating the State, the management of foreign policy and the development of political science. The book was to become a key text for strategists and military leaders in the ensuing centuries; Napoleon himself published a commentary on the work. However, Machiavelli's political views were contested on more than one occasion. In 1576, the French jurist Innocent Gentillet wrote a discourse known as the *Discours contre Machiavel*, or *Anti-Machiavel*, which discussed the means of achieving good government and keeping the peace. But the chief opponent of Machiavelli's views, in particular concerning the role of the Christian prince or king, was the humanist Erasmus of Rotterdam (1466-1536). An outstanding champion of peace, Erasmus wrote several books and letters on the subject, in which he tirelessly argued that the proper pursuit of a Christian prince was the art of peace, not war.

Men start a war when they please, but they finish it when they can.

Niccolò Machiavelli

These theoretical disquisitions on peace were matched by a number of practical experiments. In the 15th century, Europe witnessed a “*Universal Peace*” signed in Rome in 1518 under the auspices of Pope Leo X, an initiative that enshrined the principle of peace among the Christian kingdoms of Europe, although the coalition also gave rise to the League Against the Turks. Sadly, the peace was short-lived: in 1519 the wars between the States resumed and just a few years later the Turks marched into the heart of Europe and laid siege to Vienna. At that point, even Erasmus considered that war against the Turks might be necessary. Another example of 16th century peace initiatives was that of Maximilien de Béthune, also known as the Duke of Sully. Maximilien proposed a “*Christian Republic*”, a single political entity comprising all the Christian States, kingdoms and republics of Europe living in peace. Despite its ecumenical blueprint, the plan excluded two countries: Turkey, because it harboured enemies of the law and because it occupied the Holy Land; and Russia, because most of its territory lay in Asia and included pagan peoples, and because it practised a Christian rite that was different from the Catholic rite of Europe. Another landmark initiative was the famous Edict of Nantes proclaimed by Henry IV of France, which was of capital importance in establishing peace and putting an end to the internal religious wars which had torn the country apart, especially after the massacre of the Huguenots on the night of St Bartholomew's Eve (23rd -24th August), 1572, an episode which would be recalled by the events of *Kristallnacht*, or the *Night of Broken Glass*, 1938, in Nazi Germany. Enjoining French citizens to forgive and erase the memory of that terrible episode, the edict was the first step towards freedom of religion and conscience in the midst of fierce fighting between Catholics and Protestants, which for years had divided the map of Europe into two.

It is common for men to think themselves born adversaries and enemies of one another, as though two peoples divided by a mere hill or river were joined by no natural bond and that they are right perpetually to wage war and destroy one another unless there is a treaty to prevent it.

Thomas More, *Utopia* (1516)

The Renaissance saw the emergence of still more proposals to achieve concord. In 1544 the renowned French Orientalist Guillaume Postel published in Basel his *De orbis terrae concordia* (Concerning the Harmony of the Earth) in which he put forward a plan to establish peace between the three great religions, with Christianity at the helm. Another proposal, set out in 1623 by Emery de Lacroix in an essay entitled *Le Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde*, marked a new bid for peace and concord, this time driven by the desire to promote free trade and put an end to monopolies. During this period, the literary genre of Utopia flourished, filling a thriving market niche in publishing. One example is the English writer Thomas More's *Utopia*, the quest for ideal government where wars become extinct and give way to the uncontested Empire of Peace. In the same genre, *La città del Sole* (The City of the Sun), written in 1602 by the Italian Dominican philosopher Tommaso Campanella, also expounds a universal theocratic State founded on common principles of equality. Years later, the English philosopher Francis Bacon added to the genre with his book *The New Atlantis*. The problem was also examined through the lens of satire, as in Rabelais' superb *Pantagruel*, a work in which the author satirizes the society of his time while at the same time eulogizing peace.

Utopians detest war and consider it a very brutal thing, more practised by men than by any wild beast.

Thomas More, *Utopia*

As the Renaissance gave way to the Baroque, far from ceasing, wars increased as military science became more sophisticated and conflicts more commonplace. The Thirty Years War (1618 - 1648) marked a long period of conflict between the nations of Europe, plunging the continent into strife and bloodshed. This tragic experience triggered the writing of major treatises on the art of war and international law, such as the Italian jurist Alberico Gentili's *De iure belli* (The Law of War) in 1612, and the Dutch jurist Hugo Grotius, *De iure belli ac pacis* (The Law of war and Peace) in 1625. In Hugo Grotius's writings we find the first legal proposals forming the basis of present-day international humanitarian law. In this work, the author argues that, in the event of conflict, there must be a code of law drawn up by the various nations that has the capacity to resolve disputes arising from the war.

For war consisteth not in battle only [...], but in [...] he will to contend.

Thomas Hobbes, *Leviathan* (1651)

The Thirty Years War concluded in 1648 with the Peace of Westphalia, a treaty which marked the beginning of a new political situation in Europe. In honour of the peace, the French philosopher René Descartes wrote the court ballet *The Birth of Peace* (1649), which was performed at the royal castle in Stockholm to celebrate Queen Christina's birthday. At the same time, the consolidation of the European States and their politics of war led to a large number of philosophers, thinkers and writers' applying

their minds to this new state of affairs. The English philosopher Thomas Hobbes was one of the first to link the idea of security and peace (or the defence of the State of Nature) to the justification of the existence of an absolute and all-powerful State, whose duty it was to protect its subjects.

One will see that for four hundred years it has not been war that has made the great changes in Europe, but marriages, successions, treaties and edicts; in short, Europe has changed by virtue of civil arrangements.

Montesquieu

Reflections on Universal Monarchy in Europe (1734)

The cycle of major conflicts and wars continued into the 18th century with more major international conflicts. One such conflict was the War of the Spanish Succession (1701-1713), in which Philip, of the House of Bourbon, and Charles of Austria disputed the succession to the Spanish realms. This international conflict, which once again divided Europe, concluded with the Peace of Utrecht in 1713. However, the war was not over between Catalonia and the Bourbon troops which finally forced Barcelona on 11th September, 1714. This tragic new war in Europe led Charles-Irénée Castel, Abbot of Saint-Pierre, to publish from 1713 to 1717 his magnum opus, entitled *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, in a new attempt to secure perpetual peace.

Some four years ago, while reflecting on the cruelties, murders, violence, arson and various other ravages of war, I began to investigate whether war was an absolutely unavoidable evil, and whether it was entirely impossible to secure an enduring peace.

Charles-Irénée Castel

This peace proposal put forward a new plan to create a balance of power between European States leading to a federation of Christian States on the basis of French hegemony. Although his proposal went largely unnoticed by European monarchs, it prompted an interesting debate. Recognizing the importance of Castel's ideas, the eminent Swiss philosopher Jean-Jacques Rousseau devoted three texts to the project of "perpetual peace": a commentary entitled *Écrits sur la Paix et la Guerre* (1761), an *Extrait du Projet* (1761) and a selection of *Autres textes* on the subject of peace (1792). Rousseau linked the theory of perpetual peace to a condemnation of the social State, on the grounds that it is the State, with its power, private property and rivalries, which urges man to violence and war.

The worst thing is that the scourge of war is inevitable.

Voltaire

In his works, Rousseau insisted on the need for a Social Contract to reconcile authority and the law. He also examined the extent of the conflict between liberal thought, initiated years earlier by the English philosopher John Locke, and Enlightenment thought, which was then in its heyday. It was the so-called *Century of Lights*, an age grounded in reason, which reflected the enlightened human ideals of the time. Its supreme symbol was the *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, a great French encyclopaedia produced by Denis Diderot and Jean d'Alembert between 1751 and 1772, which embodied the principal knowledge of the age.

War is a difference between princes or States, which is decided by force or the use of arms. That is, approximately, the definition given by Grotius, who says that war is a state brought about by those who try to settle their differences by means of force.

Peace is the state of calm enjoyed by a political society; whether internally, thanks to the good order that reigns among its members, or externally, thanks to the good understanding that reigns between it and other peoples.

D. Diderot and J. d’Alembert, *Encyclopédie*

Throughout the century of reason, the project of perpetual peace among the nations continued to exercise influence on various authors. In 1796, for example, the Prussian philosopher Immanuel Kant finished his essay *Zum ewigen Frieden* (Project for a Perpetual Peace), which was the philosophical culmination of the idea of a “perpetual peace” among States: peace absolutely demands reason and therefore must be instituted by law. Nevertheless, the art of war continued to spread its tentacles, culminating with the Prussian officer Carl von Clausewitz’s treatise *On War* (1832), possibly the most important work on the theory of military strategy and tactics.

Throughout history, peace plans have invariably come about in response to the consequences of the wars, as well as the political and social context of each historical period. The pattern of recent years has been no different; indeed, the number of conflicts has increased. After the two great world wars, the tragedy of Hiroshima and the horror of Auschwitz, we are now living through a period of uncertainty characterized by numerous small-scale conflicts that have left their tragic mark on all civilizations. Today, perpetual peace is a utopia. At the end of 2013, there were 86 ongoing conflicts around the world; 36 of these conflicts are still pending negotiations to establish a peace process. Four of these situations are long-standing conflicts with no light at the end of the tunnel: Kashmir (1949), Cyprus (1974), Palestine (1990) and the Western Sahara (1991). It is against this backdrop that the present project wishes to send out an emphatic message to the whole world that we need to praise peace and speak out against the culture of war, a culture which, for so many years, has shaped the tragic history of mankind. We hope it will shine a light on the past, focus our minds on the events of the present and illumine the path to be followed in the future.

MANUEL FORCANO and SERGI GRAU

Bellaterra, May 2014

Translated by Jacqueline Minett



La Capella Reial de Catalunya et Le Concert de Nations pendant l'enregistrement à la Collégiale de Cardona (Catalogne)

Photo : Toni Peñarroya

CHRONOLOGY

War and Peace in Europe during the Baroque (1614-1714)

- 1613-14** The Ottoman Empire attacks Hungary in a new bid to strengthen its power in the Balkans. In August, the Jewish ghetto of Frankfurt, Germany, is attacked, resulting in a massacre, the pkundering of Jewish homes and the expulsion of the survivors.
- 1618** Beginning of the Thirty Years War with the defenestration of Prague. Alliance of the Protestant princes of Germany against the authority of the Catholic Holy Roman Emperor, Ferdinand II, with the involvement of the major foreign powers.
- 1624** Siege of Breda during the Eighty Years War between Spanish forces under the command of Ambrogio Spinola and the armies of the United Provinces of the Netherlands, under the leadership of Justin of Nassau.
- 1625** The Dutch jurist Hugo Grotius writes his *On the Laws of War and Peace*, the first systematic treatise on international law concerning the politics of absolutist states and governments.
- 1631** Treaty of Fontainebleau between Maximilian I, Elector and Duke of Bavaria, and King Louis XIII of France, to establish a secret alliance between the two Catholic states during the Thirty Years War.
- 1636** French absolutism, embodied by Cardinal Richelieu, seeks to re-establish the “natural” borders of France – the Rhine and the Pyrenees. He therefore supports the Protestant princes of Germany and declares war against Spain.
- 1640** Reaction against the centralising process of the Spanish monarchy, together with the abuses committed by the Spanish army in Catalonia, triggers the *Corpus de Sang* (“Corpus of Blood”) riot and the beginning of the Reapers’ War against the government of the Count-Duke of Olivares.
- 1641** January. The ecclesiastical deputy Pau Claris puts his proposal to establish a Catalan Republic before the *Junta de Braços* (the Catalan Parliament). Shortly afterwards, the imminent threat of the Battle of Montjuïc forces the *Junta de Braços* to accept the sovereignty of Louis XIII of France over the Principality of Catalonia.

-
- 1641** 19 September. Signing of the Treaty of Péronne, an alliance between King Louis XIII of France and the Catalan institutions, in which the monarch officially recognizes and states his respect for the constitutions.
- 1645** The Great Turkish War is declared between the Ottoman Empire and its allies and the Holy Roman Empire, Venice and Russia.
- 1648** Peace of Westphalia: end of the Thirty Years War and the war in Flanders.
- 1649** English revolution. King Charles I is condemned to death and a republican Commonwealth with a parliamentary constitutional system is established under the leadership of Oliver Cromwell.
- 1651** The English political philosopher Thomas Hobbes publishes *Leviathan*, in which he establishes the modern legal doctrine underpinning society and legitimate governments.
- 1652** October. End of the Reapers' War: Catalonia loses the war against Castile. After a siege lasting more than a year, Castilian troops commanded by Don John of Austria enter Barcelona.
- 1653** The Catalan institutions are forced to recognize Spain's King Philip IV as sovereign of Catalonia. The king swears the constitutions, but introduces changes which roll back Catalan autonomy.
- 1659** The Treaty of the Pyrenees is signed between the representatives of Philip IV and those of King Louis XIII of France, according to which Spain cedes the counties of Rosselló (Vallespir, Conflent and Capcir) and part of Cerdanya to France.
- 1678** Treaty of Nimeguen. Spain cedes the Franche-Comté and its provinces in Flanders to France.
- 1683** Battle of Vienna. Polish King Jan Sobieski defeats the Ottoman army and raises the siege of Vienna.
- 1688** The Glorious Revolution. The English bourgeois classes revolt against the absolutism of King James II. Shortly afterwards, with the support of the English Parliament, the Dutch *stadhouder* William III of Orange-Nassau is proclaimed King of England, Ireland and Scotland.
- 1697** The Treaty of Ryswick. End of the war between Louis XIV of France and the Grand Alliance formed by England, Spain, the Low Countries and the Holy Roman Empire. The French monarch recognizes the Dutch Prince William of Orange as King William III of England and II of Scotland.

- 1701** Charles II of Spain dies without an heir. In his will he named the Bourbon Duke Philip of Anjou of France, grandson of Louis XIV, as his successor, the future Philip V of Spain.
- 1702** Beginning of the War of the Spanish Succession. Fearful for the stability of Europe, England and the United Provinces of the Low Countries form the Second Grand Alliance of The Hague with the Holy Roman Emperor and the majority of German princes to declare war on France and support the rival pretender to the Spanish throne, Archduke Charles of Austria.
- 1705** Representatives of the Principality of Catalonia sign the Pact of Genoa with England in support of the Austrian pretender. Archduke Charles arrives in Barcelona and calls the Catalan *Corts*, where he is recognized as King Charles III.
- 1711** 17 April. Death of the Holy Roman Emperor Joseph I. In December, Archduke Charles is crowned Emperor in Frankfurt as Charles VI. Given the new situation in Europe, the English decide to open negotiations with Louis XIV to bring the war to an end.
- 1713** 11 April. Treaty of Utrecht. France signs the peace with England and the Low Countries. The European Powers recognize Philip V as king of Spain in exchange for various territorial and trade concessions, such as Gibraltar and the monopoly of the slave trade with America.
- 1714** Siege of Barcelona. Bourbon troops, commanded first by the Duke of Popoli and then by the Duke of Berwick, lay siege to Barcelona. General Antoni de Villarroel commands the Catalan army of resistance and Rafael Casanova, the Councillor in Chief of the City of Barcelona and colonel of the citizens' militia formed by members of the professional guilds, defends the city walls. On 11th September the Bourbon troops storm and occupy the city. With the defeat of Catalonia, the War of the Spanish Succession comes to an end.

MANUEL FORCANO & SERGI GRAU

Bellaterra, 2014

Translated by Jacqueline Minett



H. Güngör, Y. Tokcan, N. Nedyalkov, D. Psonis
et La Capella Reial de Catalunya
à l'Abbaye de Fontfroide
Photo : Hervé Pouyfourcat

Exporting the dispute over roots in the construction of Western identity

(Chapter V from the book *Pour une lecture profane des conflits*)

The notion of what constitutes the West seems to be something that is taken for granted all over the world. It frames and limits all research and teaching in the field of the humanities, taking for granted the existence of an absolute and universal specificity of those societies defined as “Western” in contrast to other cultures and civilizations. It influences and shapes everything from global geopolitics to the military strategy of countries, whether large or small, powerful or weak and soft, through the existence of NATO.

The West: a paradoxical and mythical “mega-identity”

However, as we shall see in this chapter, the notion of the West is fraught with paradox. It is closer to the mechanisms of the construction of myths than to those of the rational representation of a single, well-defined reality. In fact, European history over the last two hundred years has been torn by bitter disputes arising from the desperate search for common roots uniting European peoples from time immemorial in a single civilization, based on a hard and fast system of values. In fact, the myth of the existence of a supra or mega-identity, called “Western”, implies a metaphysical, dogmatic belief in the reality of a strong unity of civilization, of ethical and moral values and collective interests linking many peoples, despite the variety of their cultures, languages and religious practices.

How could such diversity have resulted in a sense of belonging to this mega-identity that we call the West, which transcends distance, diversity and the gigantic conflicts of the past? Is the West a true historical reality, a continuum of values and modes of behaviour stretching back into the remote historical past? Or is it a construct more mythological than real – one which, like all myths, performs an indispensable role in the life of societies?

The paradox stems precisely from that desire for identity at any cost, despite the very considerable diversity of cultures and customs in such a small geographical area as Europe. The explanation for this longing for identity may lie in all the violence and upheavals that have marked the history of this small continent, culminating in the unprecedented cruelty of the two European wars which engulfed the whole world from 1914 to 1918 and, above all, from 1939 to 1945. Throughout the 19th century, and up to the end of the Second World War, the search for identity led to fierce philosophical and political hostilities, which spread far beyond the national borders and specificities of the continent.

Tensions were eased only with the dissolution of the Soviet bloc in 1989, the weakening of the USSR and its subsequent disintegration in the early 1990s. Then there was a new consensus, which transcended the old internal conflicts of Europe, particularly the feud between the advocates of socialism and those of liberalism. However, as already mentioned, the transformation of the notion of the West during this period, stemming from a completely different understanding of the supposedly common roots of Western civilization, caused major geopolitical tensions on the edges of Europe and above all in the Near and Middle East. As we have seen, the transition from secular “Greco-Roman” roots to so-called religious “Judeo-Christian” roots coincided with the surge of religiosity in the “disenchanted” post-modern world, both in long-established industrialized societies and countries which had only recently gained independence. That is why the notion of the West, which was constantly referred to during the Cold War, still carries a strong emotional charge that colours all shades of political discourse and thinking on military strategy. A liberal, capitalist West fiercely pitted against a totalitarian socialist East has given way to a vision of the West paradoxically defined by religious roots which is once again locked in fierce opposition to the East – now Muslim, but equally opposed to liberalism, with a tendency to totalitarianism and subversively engaged in an international terrorism inspired by Islam.

Let us remember that the true historical origin of the notion of the West (which can only exist in opposition to that of the East) lies in an exclusively political phenomenon that took place in the area of civilization that would later be considered the birthplace of the West. Indeed, it was the disintegration of the Roman Empire in the 3rd century of our era which gave rise to a new empire in the East, with its capital in Constantinople, while what remained of the old Western Empire continued to be centred on Rome. This purely secular schism, the result of conflicting ambitions on the part of the various power-hungry elites, was aggravated and perpetuated by the religious rivalry between the Church of Constantinople and that of Rome.

It should be pointed out that the schism between East and West occurred within that very same Greco-Roman cultural area in which the new Christian religion had gained ascendancy. It therefore had nothing to do with the old dichotomy between Greeks and “barbarians” (in the sense of non-Greeks), or with the emergence of Islam and the Arab conquests. This unquestionable historical fact clearly shows how the collective, mythical imagination has influenced the successive transformations of the notion of the West that we shall consider in these pages and, at the same time, the evolving notions of the East on which the West depends.

We therefore need to re-examine the highly complex evolution of European worldviews if we are to understand the role played by the notion of the West and all that it implies, which has varied according to political circumstances: worldviews that have been particularly productive over the last two hundred years, constructing a set of common historical roots that were invariably described as the origin of the existence and unity of the West. To construct roots in the popular imagination it is necessary to simplify history by ironing out differences, consecrating certain “foundational” events and a narrative in which the history of a people, nation or civilization is endowed with some higher specific purpose in the history of mankind.¹ It is in this sense of the construction of a myth that the evolution of the various notions of the West must be discussed.

This notion was not widely held in Europe until after the Second World War. However, it was the United States that most insistently and fervently resorted to the concept in its fight against the influence of Marxist ideology and the power of the supposed embodiment of that ideology, the Soviet Union. During the Cold War the perception of a conflict between the liberal and democratic West (*the West*) and the Soviet totalitarian East gained currency all over the world. Today, even after the disappearance of the USSR and the Iron Curtain in Europe, there is still a lingering sense of danger fuelled by all that has been written about the clash of civilizations. This time the danger for the West is perceived as coming from the Arab-Muslim world rather than that part of the world once dominated by the Soviet Union or governed by Marxist-inspired political regimes.

The key role of Hegel and Weber in the construction of the so-called roots of the West

The modern notion of the West may be attributed to the philosophical and historical ideas of the great German philosopher Friedrich Hegel. In his view, the history of Europe embodied the gathering momentum of Reason (and therefore of “Spirit”) in history, making this continent the driving force of universal history. Subsequently, the works of the sociologist Max Weber set out the reasons for this peculiar genius of European civilization, placing special emphasis on what in his view constituted the singular character of the Christian religion, especially Protestantism, compared with the other great world religions: its ability to drive modern capitalism.

With the development of linguistics and the theory of races, many eminent European writers, notably Ernest Renan, gave credence in the second half of the 19th century the idea of an Aryan genius which characterizes Indo-European peoples and their cultures, as distinct from the Semitic peoples, whom he dismissed as having a “dull intellect” and lacking in creativity.² Various academic traditions – especially anthropology but also economics – would go on to develop a stringent, sterilising dogma which argued that non-Christian religions lacked the ability to stimulate economic growth and development and tap into the scientific and technical knowledge that accompanied them. At the height of 19th century colonialism, such theories on race and language lent legitimacy in public opinion to the conquest of other continents by European nations, notably France and England, a legitimacy which at that time could no longer be supplied merely by the desire to evangelise the world.

As we know, in the 20th century extreme racial theories were to have fatal consequences for Europeans of all nationalities who had the misfortune to be not Christian but born into the Jewish faith. European Jews came to be seen as the “Semitic” stumbling-block hindering Europe’s steady advance towards progress and social harmony. They were grotesquely portrayed now as greedy capitalists sucking the lifeblood of the people, now as socialists and Communists intent on subverting the established order.³ Even a musician as talented and famous as Wagner did not hesitate to publish a virulent, hysterical pamphlet denouncing the supposedly corrosive effect of Judaism on European music.⁴

On both the left and the right of the European political spectrum, the mythical “Jew” became the scapegoat for all the ills of a Europe still smarting from the self-inflicted wounds of the First World

War where all kinds of fanatical, contradictory, nationalist or pan-European socialist, Communist, capitalist, Republican and monarchist ideologies were rampant. In this context, the rise of Nazism in Germany, bolstered by the support that Hitler enjoyed among broad sectors of European public opinion, contributed to create the ideal conditions for the genocide of European Jews and all its attendant horrors, the effects of which still reverberate in Europe and throughout the world.

From the “Greco-Roman” to the “Judeo-Christian” roots of the West

Such an extraordinary event for nations who prided themselves on being at the forefront of world history and representing the utmost refinement of civilization undoubtedly had a profound effect on the evolving notion of the West. Several decades later, the dramatic and bloody culmination of anti-Semitism in the Holocaust triggered a rapid transition from the notion of a Greco-Roman West, which until that time had been regarded as self-evident, to that of a Judeo-Christian West, which in just a few years replaced the former as being no less self-evident.

The defining characteristic of the notion of the West shifted from a belief in the crucial role of Greco-Roman roots in forging the sense of belonging to a single civilization to the belief that the roots and values of the West were essentially Judeo-Christian. This marked a radical and abrupt departure from the Renaissance tradition, with its emphasis on the literary, poetic, philosophical and legal legacy of Greco-Roman Antiquity, which had nourished all European thought. The universality and humanism of Erasmus, who represented the peak of Renaissance thought, could be considered the true matrix of modern Europe, with the Renaissance as its founding moment in history. As we have seen, broad swathes of European public opinion have long believed in the West’s Greco-Roman roots. Or at least that is what they were taught to believe in schools until just a few decades ago.

Moreover, the humanist tendency of the Renaissance was underwritten by the universalism expounded by the philosophy of the Enlightenment, followed by the increasingly widespread acceptance of the great constitutional and legal principles of the French Revolution. Indeed, the French constitution was largely inspired by Roman ideas of the State and the Law and the Greco-Roman concept of the “citizen.” Liberty, equality and fraternity were the foundations of a European universalism, which spread throughout the world and left its mark on every continent.

This tendency of a broad section of European thought was reinforced by the eruption of religious strife in 16th century Europe and culminated in the cruel Thirty Years’ War between Catholics and Protestants. The wars of religion were the first “total” wars in which all social classes were caught up in a bitter conflict between the new Christian churches and the central authority of the Roman Catholic Church and the struggle for supremacy by their respective followers in all the emerging European nations. After 150 years of violent religious strife, theological debates were seen as not only sterile, but a threat to civil peace. Belief in reason as the source of progress was the order of the day, together with a spirit of tolerance and the development of lay institutions, particularly in education, notwithstanding the heated quarrels throughout the 19th century in France between the advocates of laicism and those who wanted the Church to continue to play a central role in the education of young citizens.⁵

The early 1980s witnessed the latest major change in the nature of the roots invoked to justify the unity of the West. The secular Greco-Roman roots were rapidly abandoned and Judeo-Christian roots of a religious nature were invoked instead. In fact, this move was an attempt to airbrush away centuries of entrenched Christian hostility to Judaism in Europe by laying to rest the destructive demons of racist anti-Semitism (as distinct from the former theologically-based anti-Jewish Christian attitudes).⁶ This change is reminiscent of the one introduced by the Renaissance humanists, the philosophy of the Enlightenment and the French Revolution to erase all references to Europe's Christian origins, replacing them with Greco-Roman roots in order to overcome the demons and horrors of the wars of religion.

Thus we have arrived at today's religious notion of the roots of the West, despite the fact that European Christianity was shaped by its opposition to Judaism. It is easy to understand how, spurred by its gnawing memory and a guilty conscience over the genocide of the Jews in Europe, this cultural revolution in our notion of the West was effected swiftly, without question or criticism. The result was a new foundational, mythological moment coinciding with the birth of Jewish monotheism, extended and magnified by the triumph and spread of Christianity in Europe.

This profound and rapid change in the roots of the West in the collective consciousness throws new light on the mythical function of the notion, in the context of a return to religion in its Western form over the last several decades, as if until then European cultures had virtually abandoned all religious views of the world.⁷

How deep are Christian roots in our notion of the West?

It should be pointed out that this change in the perception of the roots of the West as being religious in origin probably owes something to the Romantic legacy of the 19th century. 19th century Romanticism sought its inspiration in a profound nostalgia for an idealised past and a rejection of the upheavals brought about by the philosophy of the Enlightenment, the cult of rationality and the democratic principles of the French Revolution. A nostalgia which was fuelled by rapid industrialization and the loss of the rural world, which led to an idealisation of Europe's Christian past and the unity that it had given this small continent in spite of the continuous wars waged between its kings, princes and emperors.⁸ Europe's Christian past, with its cathedrals and its intricate network of abbeys and convents, united all parts of the continent and its elites, who had Latin as their common language. The predominance of Christianity in everyday life, whose routines and habits it had determined for so long, afforded a unity which gradually waned as the importance of religion in people's lives dwindled and the modern industrial age became established.

Contrary to widespread belief, 19th century Europe was deeply preoccupied by the steady decline of religion and the absence or even death of God, as prematurely announced by Nietzsche. Protestant German mysticism played an important part in this, with Germany regarding itself as the guardian of the great traditions of European Christianity and its values. Nor should we forget the role played by France: one only has to think of Chateaubriand's *Génie du christianisme*, written in 1802, and the ideas of De Maistre, De Bonald, Lamennais, to name but a few. In fact, Europe as

a whole had a keen, enduring interest in religion, as can be seen from the success of the works of Max Weber.

After Weber and Hegel, monotheism was considered one of the principal influences in shaping the West. According to Weber, monotheism “disenchants” the world, an idea taken up in 1985 by Marcel Gauchet, who, originally and paradoxically states it to be “the religion of the exit from religion.”⁹ By ousting the element of magic, which characterised paganism and its myths, monotheism introduced rationality, thus laying the foundations of a supposedly total, global and specific Western civilization. In particular, Christianity, which preached the salvation of the individual soul and the emancipation of the individual from his tribe or ethnic group, was to be the mainspring of modern European individualism.¹⁰ In all these Weberian analyses, the third monotheism, Islam, is conspicuous by its absence. Monotheism is overwhelmingly that of Christianity, admittedly with Jewish roots, but hardly more than that; nothing is said about the Eastern Semitic roots of Christianity, or of the “Orthodox” Christianity of Byzantium and the Slavic world. The only Christianity of recognized worth was that of the “West.”

The great 20th century philosopher Leo Strauss re-examines Weber’s analyses concerning the central role of religion in the life of societies, suggesting two opposing solutions to the crisis of European conscience caused by the extreme cruelty of the two World wars: Athens or Jerusalem.¹¹ In other words, Strauss poses the dichotomy between the law dictated by reason, whose source was Athens, and the law dictated by God, whose source was Jerusalem. In his view, the evidence of history shows that the results yielded by Positive Law have been no better than those of the Law of God. The rule of reason can lead to the most destructive utopias.¹² All this paved the way for the “return of God” as a solution to the ravages inflicted by the major totalitarianisms of the 20th century. After all, isn’t the United States a “nation of believers” which has twice saved rationalist Europe from its demons? And doesn’t the creation of the State of Israel represent that return to Jerusalem, while retaining the best of Athens?

The violent dispute over the religious versus the secular roots of the West

In fact, the philosophy of the Enlightenment and the founding principles of the French Revolution were far from unanimously accepted in Europe. Throughout the 19th century we can trace the formation of two transnational models of Europe that were intensely hostile to one another, whose differences in terms of political philosophy were centred on the “dispute over roots.”

Some of the educated elites of Europe were traditionalist, in favour of preserving social hierarchies and religion as a source of ethics and morals and as a stabilising influence on social order. In their opinion, the roots of this collective European conscience could only be the Catholic or Protestant Christian religion. The West was accordingly seen as the fruit of European Christianity and its institutions: rationality alone could not serve as a cohesive basis for social order, and the laicism of Republican institutions were merely an atheistic, materialist war machine which went against the very foundations of the West, that is to say, Christianity. The philosophy of the Enlightenment, beginning with Descartes, was severely criticised for having neglected the religious and mystical

needs of man and encouraging dangerous utopias, which bred the worst kind of authoritarian and totalitarian aberrations.

Another sector of European public opinion was Republican, advocating material progress promoted by the free, unfettered exercise of science and reason, but also the equal rights and duties of all citizens (both men and women) and the suppression of social hierarchies created by privileges of birth or accumulated wealth not based on productive work. It felt that it had a universal mission to take that progress to all mankind, to change the world, to free all men from their chains. Whereas traditionalist opinion supported the colonization of the world in order to convert it to Catholic or Protestant Christianity, Republican colonialism was driven by the ideals of universalism. Sadly, it was precisely this point on which the two European schools of thought, diametrically opposed in their views of the world, agreed and cooperated.

The controversy became particularly heated in the second half of the 19th century and beginning of the 20th century. In his book entitled *Reflections of a Nonpolitical Man*,¹³ published at the end of the First World War, the great German writer Thomas Mann offered a spirited analysis whose relevance is even more poignant when read today. The work contrasts a religious mystical Europe, that of the traditional nations, the guardian of values and order, represented by Germany, with another Europe, that of the West and its liberal democracies (England, France and Italy), which are presented as materialistic, imperialist, demagogic and destructive of all the values on which society is built.

In his famous book entitled *The Decline of the West*,¹⁴ Oswald Spengler underscores that division of Europe when he distinguishes between “culture”, which is grounded in a context which stimulates artistic creation in all its forms and maintains the organic solidarity of the people, and “civilization”, whose universal pretensions, expansionist tendencies and desire to artificially impose its institutions on other peoples has a neutralising effect on culture. In Spengler’s view, the decline of the West, like that of the Roman Empire, stems from this expansionist tendency under the pretext of civilization, which stifles the spontaneous culture that springs from the individual nations which are the source of vigour and creativity. The roots of Europe, he argued, were to be found at the local or national level, in society’s adherence to its heritage, traditions and culture. No doubt Nietzsche took his inspiration from this European school of thought when he argued that all values should be discarded in a bid to return to the age of “heroic man” and the great epics that sprang from the fertile soil of living culture, rather than from the rarefied soil of liberal and democratic civilization.

The dispute over roots exported to the rest of the world

This fierce dispute over the roots and substance of the notion of the West that raged during the 19th century and the first half of the 20th century in fact resulted in the generalisation of its use. The defeat of Germany in 1945 brought the old quarrels over the notion to a close. Henceforth, the term “the West” would include not only Europe, but also, and above all, the United States and the former British Crown possessions, especially Canada, Australia and New Zealand.

The roots dispute spread throughout the world. First it was taken up by Russia, where during the 19th century two contradictory political and literary currents coexisted: the Slavophiles on the one hand and the Westernizers on the other. The former saw the West as materialistic, as having lost its sense of God and mysticism due to an abstract cult of reason that ignored the true needs of man. From then on, in Europe Russia was regarded as the stronghold of time-honoured religious and mystical values, the guardian of the natural order of things, thanks to its close-knit peasant communities, the Orthodox religion and the Czarist regime.¹⁵ The Westernizers, by contrast, saw Russia as a backward country whose only way out of the humiliating stagnation in which it found itself was rapid modernization: in other words, a profound “Europeanisation” of its institutions.

From Russia the dispute travelled first to the Ottoman Empire, and then to Japan, India and China. And it lives on today in the debates which, since the 19th century, have divided the Muslim world into those who advocate a return to religious values and practice and those who preach liberalism and modernism, as historically conceived and practised by European societies. The dispute is not a simple conflict between “old” and “modern”, more literary than political in nature, but rather that same existential conflict which bitterly divided Europe from the second half of the 19th century until the end of the Second World War.

It is a conflict related to the rapid major socio-economic transformations that have been experienced by every continent following in the footsteps of Europe, driven by material and technical progress and all its inevitable imbalances. The wave of economic globalization of the last half century, in a context of fierce, unbridled industrial competition, has led to massive offshoring, rising unemployment, increasingly intense migratory movements and an acceleration of the rural exodus in the highly populated countries of Asia and the Middle East. At the same time, the consumerist cultural homogenisation of the world is giving rise to an inward-looking return to primary, ethnic, regionalist, tribal or religious values to fill the vacuum left in the wake of discredited national ideologies of a secular or lay nature and the frustrated hopes of a socialist paradise.¹⁶

In this context, the dispute over the roots of the West continues to incite conflicts and civil war. These clashes over the roots of mega-identities which transcend all religious, ethnic and national identities continue to rage in the Middle East. Indeed, the Palestinian-Israeli conflict crystallizes a seemingly irreconcilable confrontation between the now “Judeo-Christian” West, which sees in the creation of the state of Israel the culmination or higher purpose of History (in the Hegelian sense of the term), and an Arab-Muslim East, intensified by Islamic fundamentalism of various persuasions in reaction to two centuries of domination and persecution by the West.

This dispute over the essence and nature, as well as the roots of the modern world as shaped by the nations which define themselves as “Western”, a dispute that has roused passions and fears for the past two centuries, is far from being resolved. As we shall see in the next chapter, the Middle East and the countries of the Mediterranean, Europe’s immediate neighbours, are those which are most affected. In this part of the world, the dispute over the roots of East and West, the clash between two visions of the world, is the source of bitter confrontation. High time, then, that such

disputes were settled once and for all. To achieve this, however, we must first abandon the binary division of the world into “West” (whatever its definition) and “East”, whether it is the Slav East, the Muslim Middle East or the Far East of the “yellow peril.” Moreover, we would do well to question the usefulness and mythological power of this notion. Because, clearly, without an “East” there is no West, and without a “West” there is no need to forge an East in opposition to it.

Shaking off the perversity of the East-West tandem

The East-West tandem, in fact, simply reproduces the old racist division of the world into Aryans and Semites which caused so much misery not only in Europe itself, where it began, but in many other parts of the world. Is it reasonable, therefore, to accept the elevation of a notion describing a purely geographical and astronomical location into a dreadful psychological divide, a desperate search for imaginary roots designed to unite a disparate array of peoples, languages, cultures and customs? The fact is that, apart from the humanist chapter in the history of Europe, the notion of the West does not appear to have proved very useful either for Europeans themselves or for the rest of the world. It never succeeded in establishing any ethical criteria or international moral code that could guarantee the kind of perpetual peace that the philosopher Immanuel Kant and the great founders of the world religions had dreamt of.

Delving into ancient history to find the roots of the idea which gave sustenance to the East-West binomial, we might reasonably conclude that it is probably just another instance of the mythical archetype of violence between brothers, the Cain and Abel story of the Old Testament.¹⁷ This archetype resurfaces in the division of the world into Aryans and Semites, which dominated European culture in the 19th century and the first half of the 20th century. And undoubtedly it also rears its head once more in another fratricidal division between the world of “Judeo-Christian” values and that other world, identified as the Arab and Muslim world, which upholds opposing values. How much longer will we remain trapped in this Biblical archetype which has spawned impassioned, narcissistic theories concerning the existence of certain peoples, nations and civilizations who have been “chosen” to be the leaders of human history ?

Finally, we should remember that this binary vision of the world is peculiar to monotheistic societies: Jewish, Christian and Muslim. The Buddhist, Shintoist, Hindu and Confucian societies of Asia have rid themselves of a binary view of the world in their cosmogonic constructions of human beings and their codes of moral wisdom. Perhaps it is time that we reflected on the dangers and incongruities of continuing to live in this imaginary, mythological world forged by an unfortunately prevalent religious anthropology which, in a short-sighted and simplistic manner, fuels emotive notions about the existence of a West in opposition to an East.

GEORGES CORM

Pour une lecture profane des conflits, Ch. V. Ed. La Découverte, Paris, 2012

¹ Described in our work *L'Europe et le mythe de l'Occident*, La Découverte, Paris, 2009. On the dangers of historicism, see Karl Popper, *The Poverty of Historicism*, 1957.

² See the opening address given during the inauguration of the course in Hebrew, Chaldean and Syriac languages given by Renan at the Collège de France in 1882, a vitriolic attack on the plodding nature of the Semitic mind, as opposed to the wit and intelligence of the Aryan mind. See the text in Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation? Et autres essais politiques*, Presse Pocket, Paris, 1992, pp. 182-200 ("What is a Nation?"); and our analysis of this text in Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté*, 1956-2010, Gallimard, "Folio/histoire", Paris, 2007, pp. 123-127. On the comparison between Aryans and Semites see Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Seuil, Paris, 1989 (translated by Arthur Goldhammer, *The Languages of Paradise*, Harvard University Press, 2009), and Georges Corm, *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, op. cit.

³ See Georges Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident*, op. cit., Ch. 6, "Chronique européenne d'un judéocide annoncé", pp. 209-238.

⁴ The title of Wagner's pamphlet is *Das Judenthum in der Musik* ("Jewishness in music"), published in 1850; see Jacob Katz's excellent analysis in *Wagner et la question juive*, Hachette, Paris, 1986, p. 69.

⁵ See Mona Ozouf, *L'École, L'Église et la République (1871-1914)*, Cana/Jean Offredo, Paris, 1982.

⁶ It should be remembered that theological anti-Jewishness prevailed until the Second Vatican Council, during the pontificate of John XXIII, who succeeded in having Judaism and Islam recognized as monotheistic religions of salvation and in abolishing the hitherto prevalent notion that the Jews were a people guilty of deicide.

⁷ See Georges Corm, *La Question religieuse au XXe siècle*, La Découverte, Paris, 2006.

⁸ See also Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Age?* Seuil, Paris, 2003 (translated by Janet Lloyd as *The Birth of Europe*, Oxford, Blackwell, 2005).

⁹ See Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985 (*The Disenchantment of the World. A Political History of Religion*).

¹⁰ This affirmation is crucial to the work of the French anthropologist Louis Dumont, a follower of the Weber school of religious anthropology; in particular, see Louis Dumont, *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individualisme moderne*, Seuil, Paris, 1983 published in English as *Essays on Individualism*, University of Chicago Press, 1986).

¹¹ See Leo Strauss, "Jerusalem and Athens. Some preliminary reflections", The First Frank Cohen Public Lecture in Judaic Affairs, *The City College Papers*, No. 6, 1967.

¹² In particular, see Leo Strauss, *La Cité et l'Homme*, Le Livre de Poche, Paris, 2005 (published as *The City and Man*, University of Chicago Press, 1978).

¹³ Thomas Mann, *Betrachtungen eines Unpolitischen, 1918* (translated by Walter D. Morris as *Reflections of a Nonpolitical Man*, New York, Frederick Ungar Publishing, 1983); and our analysis in *L'Europe et le Mythe de l'Occident*, op. cit., pp. 171-175.

¹⁴ Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes*, (translated by Charles Francis Atkinson as *The Decline of the West*, New York, Alfred A. Knopf, 1928).

¹⁵ See Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Seuil, Paris, 2003; and Alexandre Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Gallimard, Paris, 1976.

¹⁶ See the pertinent analyses of Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 1983 (published as *The Great Transformation*, The Beacon Press, 1997).

¹⁷ I am grateful to the great Lebanese writer Khalil Ramez Sarkis for this apt comparison, which he suggested to me in our private correspondence after having read *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, op. cit.

La Capella Reial de Catalunya
et Hespèrion XXI
à l'Abbaye de Fontfroide
(France)
Photo : Hervé Pouyfourcat



Rescuing morality

Good intentions and ethical principles have always clashed with the reality of human existence. Western civilisation, which is also Christian civilisation, tried to reconcile high moral ideals with situations that were at odds with the message of the Gospels according to the Greek and Pauline codification. Thus, the substance of Christ's teachings was diluted under pressure of the peremptory demands and requirements of the various temporal and even spiritual powers of the West. And so it was that an eminently pacifist religious movement gave birth to the idea of a just and inherently moral war.

Despite theological and philosophical endeavours to condone war by moralising it, all wars are a moral failure. By extension, armies, as instruments of war, lack morality. There are no moral wars or armies. And yet, the Christian intellectual, philosophical and theological tradition of justifying the morality of war has not only been long and fruitful, but is still alive today. The most recent example comes from Nigel Biggar, Regius Professor of Moral and Pastoral theology at the prestigious and historic University of Oxford. In 2013 Biggar published *In Defence of War*. This work is yet another attempt in this fraudulent intellectual tradition to moralise war. The tradition accepts the morality and rightness of war, as well as the death and destruction that it causes, within certain limits arbitrarily established by the thinkers of the day. The moral justice – both terms decidedly Western – of war is determined according to what is just and what is not, what is permitted or not in an arbitrary order of still more arbitrary and shifting foundations, which obliterate the essential character of Western religion, which is the Christian religion.

How can we allow that an intrinsically evil action be morally good? In the end, the insincerity of the arguments put forward by the religion of the spirit adopts the semantic fallacy, the twisted jurisprudence dressed up in philosophical and theological maxims, of a law which stops short of being Law because not only is the letter of the law inferior to the spirit, but it is impossible if and when the spirit rules. Nevertheless, from the age of Constantine to the Crusades and the long litany of wars sponsored by Christianity, morality has become mired in the fields of battle because of the futile vanity of intellectuals and Christians steeped in the letter but not the spirit, at the service of kings and emperors with only the most superficial veneer of Christian values. In this Western tradition, enlightened minds were heir to the worldly, bellicose passions of Christian minds and times. Once again, we see that morality is still at the service of power, twisting and bending the law, the spirit, man and ideals to the prevailing dictates and requirements of States, nations and ideologies, and their causes duly polished and provided with the ethical gloss of the just war of those false Christians who have defined Christianity as we know it.

The only justification for war is war itself, that is, in terms of its own interests, stripped of any morality. It is the instrumental cause. What is more, in the vocabulary commonly used by the champions of the morality of war, a declaration of war can be *just*, depending on the interests of those who promote it. The Christian just war recognizes that interests –reasons and objectives– ultimately weigh up and decide as to the morality and justness of the conflict. According to the Christian school of thought regarding a just war, it is the justness of war that guarantees its rightness. In other words, it is the responsible limitation of conflict. The experience of the last 300 years or so has shown that there is no possible guarantee in wars. We might even ask ourselves whether this justice is really based on morality. The morality of justice is also highly questionable.

Christianity and religion came and went, morality became something relative, States and nations grew smaller, and ideologies expired. Nevertheless, postmodern fluid, liberal-libertarian society still stubbornly engages in war. The new morality humanitarianism, which permeates everything from the motivation for war to the manner in which war is waged. Thus, the West has come up with the idea of limited conflict without ever rejecting it, limiting war on the basis of *the greatest possible humanitarianism* in order to avoid collateral victims, in an era in which civilian victims are the main targets of all wars. Even today, in its shrinking, furtive role, and however non-religious, relative and humanitarian it purports to be, morality is still incapable of defining the major or minor morality in any conflict. And this is the basic moral and intellectual flaw in all ethical justifications of war. If we recognize that there are no moral wars or armies, we are faced with a crucial premise: war is the annihilation of all morality. On the basis of this premise, we can go on to apply qualifications and extenuating circumstances to the immorality of war, but we cannot make it moral. Morality is to be found in peace, which is the ultimate right and good.

It might appear that I am writing a pacifist manifesto. But I am not. We need to release morality from the dead-weight of war by restoring armed conflict and the combattant to their appropriate categories. We must therefore recognize the evil of war. War should not be the hallmark of any society, philosophical system or religion. But vested interests may be used to justify war. Interests may pursue what is right, as in the case of a military intervention to save the ethnic minorities of Iraq so brutally exterminated by the Islamic State. But under no circumstances could military intervention ever be right. If we accept evil as a response to evil, why should we try to justify it in terms of morality?

It is very disturbing to peruse the long list of Christian apologists for the morality war throughout history. And it is even more disturbing to see there the names of outstanding theologians who are willing to subscribe to the idea that good can be achieved by evil means, a notion which goes against the very principles of Christian moral theology, as codified and defined by Saint Alfons Maria de Liguori. In any case, Christians have advocated the morality of the just war from Saint Augustine to Paul Tillich, including Saint Thomas Aquinas, Francisco de Vitoria, Francisco Suárez, C. S. Lewis and Reinhold Niebuhr. These are the intellectuals, philosophers and theologians who sullied morality with the idea of a just war, the impossible war of Christianity having given way to habitual accepted practice by a Church at the service of the Powers that Be. The historical moral justification of war has been eminently Christian and genuinely Western. Later, in recent and sadly post-Christian times, other contemporary Christian intellectuals, philosophers and theologians have meticulously endeavoured to

dismantle the Christian morality of war and return to the pacifism of the message of Jesus Christ. By way of example, during the 1980s, the contemporary theologian Stanley Hauerwas of Duke University strove to develop a renewed Christian morality in which war had no place. And in the context of this debate we should not forget the impact of the Catholic philosopher Alasdair MacIntyre and his *After Virtue*. Christ preached non-violence and the renouncing of political power on the part of those who believed. Apart from the radical Protestantism of the Amish, Mennonites and Quakers, the major Christian denominations seem to need the crisis of the shifting world to rediscover their own fundamental origins.

Where the spirit failed, the letter of the Law triumphed. Rabbinical Judaism, the legacy of the Pharisees whom Jesus criticised in the Gospels, codified Jewish Law based on the written Law – the Torah, and the oral Law – the Talmud. This was the source of Jewish jurisprudence, the Halakha. Maimonides, one of the most brilliant codifiers of the Law, proposes an amoral interpretation of war, related strictly to interest, without resorting to grand formulations based on ethics or justice. According to Maimonides, a war of interest is the only one admissible under the Law. The legitimacy of war is not a moral assumption. Morality is excluded not only from war, but also from the idea of justice and, by extension, from any legal provision or formulation. Jewish Law does not get bogged down with morality, but discusses and interprets the reasons and causes of divine will. War by divine will is historical, in other words, closed, finished and confined to the remote, quasi-mythical origins of the Israelites when they were liberated from Egypt and entered into the Promised land. Apart from the two historical wars against the tribes and ethnic groups who inhabited the Promised land, the Law only offers humanity the recourse of a war of interest in defence of the nation if the latter comes under attack. Under no circumstances does the legitimacy of the self defence of Israel countenance the morality of acts of war. In a war of interest, survival is the primary and ultimate motivation. Morality and the notion of a just war are permanently excluded. Preservation of the life of the individual and the Jewish nation through victory over their enemies is the cause derived from this legal interpretation of the Law. The jurisprudence of the Halakha goes further and prohibits all war except in the above-mentioned cases, although Judaism has been tempted by both the Christian idea of a just war and the Islamic notion of *jihad*.

War is neither moral nor good. Consequently, it is never desirable. Nevertheless, regrettably that does not mean that it is not useful, depending on the instrumental interests and causes of human powers, States and groups. When a group or nation decides to attack another group or nation, the survival instinct triggers war. That is what we learn from the letter of the Law as opposed to the spirit, which has been weakened by an intellectually twisted Christian rhetoric. The interest of the survival of a group may even cause a third country to become involved in a war for humanitarian reasons which, in themselves, are valid. But the action is brought about by evil means. All war is driven by interest of one kind or another. Recognising that fact is the first step towards rescuing morality - if a rescue is still possible.

BORJA VILALLONGA
Columbia University



Colombe symbole de la paix. Catacombes
de Sant'Agnese, Roma, Italie.

© Album / Oronoz

Ending War & Creating Sustainable Peace

Before talking about what my view of sustainable peace is, I have to say what, in my view, it is not. For me, peace is not a spectacular rainbow in a beautiful sky with cotton wool clouds and a dove flitting about with an olive branch in her beak. Contemplating that scene might bring serenity to some, but then what kind of peace would we be talking about? Personal, meditative peace? That certainly has its place, but it is not a plan of action to tackle the crises facing the people of this planet or hold out a hope for sustainable peace – peace with justice and equality.

This might read a little bit cold or cynical, but it's not what I'm feeling as I write. I feel indignant and restive at the coopting and use of such symbols to marginalize people who believe that sustainable peace is possible. Using the rainbow, the dove, the guitar as synonyms for "peace" makes it too easy to infer that those working for peace actually do have their collective and individual heads in the clouds and don't understand the complexities and brutalities of war and the difficulty of bringing about peace.

For far too long now too many people confuse peace with the simple absence of armed conflict. With that view, it is too easy to then make a leap to thinking that when a war ends, its survivors can simply go about putting their lives back together which will ultimately lead to personal, familial and community "peace." With the active phase of war over, we no longer have to trouble our minds with the realities of its ugly, tormenting and tormented aftermath.

In such a world of the imagination, there exist only the two polar opposites – war and peace. Few talk about the continuums of violence that mark the realities of life and can be steps leading to war.

This relatively narrow view of peace – along with the marginalizing symbols of the dove and the rainbow – makes it even easier to dismiss peace activists of all stripes as idealists who just don't get this tough world we live in and who just want to "do away with war." Utopian dreamers. The tough world position is that of the "realists" – those who know that violence is just part of human nature and if we want peace we have to prepare for war. Some of us might suggest that you get what you prepare for.

For me, getting to a world with sustainable peace is likely to take place only with a transformation of the concept of security along with promoting peace as a human right, coupled with ending the glorification of war. War is *not* heroic. Individuals may act heroically during war, but armed conflict is anything but heroic. It is blood and guts and fear so thick you can almost smell it. War is the result of

a relatively few men in positions of power deciding to send other people's children to do battle over resources or to advance or maintain their own power and that of their governments.

Harry Patch, one of the last surviving British veterans of World War I said, "War is organized murder, nothing else." When asked if the allied effort in the "war to end all wars" was worth it, he said that it wasn't worth the life of even one soldier. It is voices like those of Harry Patch that people need to hear when talking about war, not those who glorify and sentimentalize the senseless death and destruction of armed conflict.

For hundreds of years "security" has revolved around the security of the nation state itself and has not generally included how ordinary people define security for themselves in their daily lives. But many believe that national security is becoming an increasingly outmoded framework for "maintaining the peace."

In the interlinked world of today, a national security focus cannot save us from the threats of global warming, which, whether we accept the notion or not, is affecting us all, collectively. It cannot protect us from global pandemics. It cannot feed the poor, heal the sick or provide potable water to the billion people living without water. It cannot stop nuclear proliferation – or perhaps better said, does not want to abolish nuclear weapons at all.

For the possibility of a world with sustainable peace, security should be defined in terms of human beings, not the nation state. In other words, human security, not national security. That does not necessarily mean that there is no place for armed forces, just as there is a place for police forces.

A human security framework considers that all individuals have the right to live in a world with freedom from want and freedom from fear. People should have their basic needs met – food, potable water, housing, health care and education. They shouldn't have to fear for their rights as human beings; they shouldn't have to fear torture, repression or ethnic cleansing. Communities shouldn't have to fear avoidable disruptions to normal life at the whim of a government.

To protect people from want and fear, human security would rely on protection and empowerment. It means protecting people's basic rights and freedoms, protecting them from pervasive threats and threatening situations. It means creating systems that empower people, building on their own strengths and aspirations, so that they can build their own livelihood and future with dignity, justice and equality.

It is a world in which all people have access to basic health care, education and housing. It is a world in which women – more than 50% of the planet's population – do not have to ask the other half to recognize their individual human rights, to grant them education and to allow them to develop to their fullest potential. It is a world where those in power cannot operate with impunity before the law.

In a world where human security defines global security, real peace rests on global social and economic and environmental justice. It is a world where 20% of the world's population does not consume 80% of the world's resources. It is a world in which over 1.5 billion people do *not* have to manage to survive

somehow without drinking water. It is a world in which over four billion people do *not* manage somehow to survive on less than \$2 a day.

It is a world where the richest countries of the world take full responsibility for their role in climate change and take dramatic steps *now* to save the planet. It is a world in which all nations, communities and individuals do their part to save the planet. It is a world in which people do not accept nuclear energy as the “clean answer” to the growing need for power and instead put the billions of dollars that would go into nuclear power plants into creating sustainable power sources that do not threaten people or the planet.

It is a world in which militaries really are accountable to the people they are supposed to protect – and this means a world in which citizens decide how much, if any, of their national treasure will be used for buying weapons, selling weapons and research and development of weapons of dubious utility. It is a world in which the United Nations Security Council and other nations of the world start implementing Article 26 of the U.N. Charter, which calls on the Security Council to take responsibility for formulating plans to establish a system for regulating weapons in order to promote the “establishment and maintenance of international peace and security with the least diversion for armaments of the world’s human and economic resources.”

Finally, in my vision of sustainable peace, it is a world where we reject the notion that violence is “simply part of human nature” and it just “erupts” sometimes and we just have to live with that reality. Violence is a choice. It is a choice, whether it is the individual choice of a man to beat the woman or children he supposedly loves – because he can – or the collective choice of a government or the nation it leads to go to war – because it can. It is a world where we do not glorify violence and teach our histories through the battles of war, violence and conquest. It is a world where we teach children that building peace is not simply a dove and a rainbow, but a world of justice for all. It is a world where people everywhere understand that sustainable peace is not simply the absence of war. It is global human security – security for all individuals everywhere, not simply for the most powerful governments in some parts of the world.

JODY WILLIAMS





La Bataille d'Almansa, 1709. Ligli Bonaventura.
Collection Ministère des Affaires Etrangères, Madrid, Espagne.

Las Fundaciones Edmond de Rothschild se alegran de acompañar un nuevo proyecto de Jordi Savall que propone una reflexión sobre la tragedia de la guerra en la historia de la humanidad. Junto a este artista comprometido, las Fundaciones defienden un ideal humanista entregado a la búsqueda de una cultura de la paz en un momento en que el auge de las tensiones incita al odio y el rechazo al otro en su diferencia. En razón de su tradición histórica volcada hacia la solidaridad, la responsabilidad y el respeto de la dignidad humana, las Fundaciones invitan a todo el mundo a combatir la exclusión y la intolerancia mediante el encuentro, el diálogo y el acto de compartir.

Jordi Savall, uno de los músicos más polivalentes de su generación, no deja de revelarnos desde hace cuarenta años una música antigua sumida a menudo en el olvido, de crear puentes con el pasado para comprender mejor el presente y obrar en favor de un futuro menos convulso. Con sus conjuntos La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI y Le Concert des Nations, ha hecho resonar con brío e inteligencia las músicas del Barroco. En este nuevo proyecto, *Guerra y paz*, presenta una selección de piezas musicales en torno a las guerras y sus posteriores los tratados de paz, desde las batallas del Renacimiento hasta el Siglo de las Luces. Ofrece con ello una inspiración musical para construir un futuro basado en la fraternidad y la esperanza.

Como en todos y cada uno de sus proyectos, Jordi Savall vuelve a poner de manifiesto su pasión por el acto de compartir el saber y la excelencia. Ilustra de modo original los valores sobre los que reposa el compromiso filantrópico de nuestra familia.

Ariane de Rothschild



LES FONDATIONS
EDMOND DE ROTHSCHILD

GUERRA Y PAZ

1614-1714

CD 1

INTRODUCCIÓN

- | | | |
|----|--|------|
| 1. | Pavane pour la petite guaire, fait pour les Cornetz en 1601
Anónimo (Mss. Philidor) | 2'17 |
|----|--|------|

1613 El Imperio otomano ataca Hungría

Makam « Muhayyer pesrev » - Marcha guerrera otomana. Anónimo (instrumental)

- | | | |
|----|--------------|------|
| 2. | Taksim | 1'13 |
| 3. | Marcha turca | 3'31 |

Del inicio de la guerra de los Treinta Años al tratado de Nimega

1614 - 1689

1614 Matanza de judíos en Frankfurt

- | | | |
|----|---|------|
| 4. | <i>Ha lahma 'anya</i> – Lamento en arameo | 2'28 |
|----|---|------|

1618 Praga, inicio de la guerra de los Treinta Años

- | | | |
|----|---|------|
| 5. | Galliard Battaglia à 5 Voci. Cantus XXI
Samuel Scheidt (1587-1654) | 3'18 |
|----|---|------|

- 1624-25 Breda es sitiada por las tropas españolas**
6. Romance : *Ya es tiempo de recoger* 2'50
 Lope de Vega / Anónimo
- 1635 La paz de Praga**
7. *Zion spricht: Der Herr hat mich verlassen* 6'26
 Johann Hermann Schein (1586-1630)
- 1636 Richelieu declara la guerra a España**
8. Anónimo (Mss. Philidor) 0'50
 Charivaris pour les hautbois
 9. Gavotte en suite 0'41
- 1640 Guerra de los Segadores «Corpus de Sangre»**
- 1641 Enero. Pau Claris expresa su voluntad de constituir una República Catalana**
10. *Catalunya comptat gran* (Tradicional / Jordi Savall) 1'49
 11. Himno de Cataluña (Tradicional / Jordi Savall) 2'21
- Cataluña acepta la soberanía de Luis XIII**
12. *Intrada-Geschwindt-Langsam-Sarabande* 3'23
 Suites d'Orchestre – Guillaume Dumanoir (1615-1697)
- 1645 Guerra del Imperio otomano contra Venecia**
13. *Taksim & Makam «Uzzäl uşüleş Darb-I feth»* 2'18
 Dervis Mehmed (Mss. Dimitrie Cantemir N° 209)
- 1648 Paz de Westfalia. Final de la guerra de los Treinta Años**
14. *Siehe an die Werke Gottes* 6'36
 Johann Rosenmüller (1617-1684)
- 1649 Guerra civil en Inglaterra**
15. *The Newark Siege* 4'29
 John Jenkins (1592-1678)

- 1652 Las instituciones catalanas reconocen a Felipe IV de España como soberano de Cataluña**
16. *Philippus Rex Hispaniæ* (Fanfaria instrumental y cantada) 1'23
Jordi Savall a partir de Ambrosio Cotes
- 1659 Tratado de los Pirineos. La Paz de los Pirineos**
17. *Jubilate Deo* (Le Motet de la Paix, LWV 77/16) 15'44
Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
- 1669 Los venecianos son expulsados de Creta por los otomanos**
18. Der makām-ı Râst «Murass'â» uşüleş Düyek 4'04
- 1678 Tratado de Nimega**
- Alceste – Jean-Baptiste Lully
19. Marche des Combattants 2'32
20. Menuet (LWV 50) 1'47
- 1689 Guillermo III es coronado rey de Inglaterra**
21. *Praise the Lord, O my soul* 5'46
John Blow (1649-1708)

CD 2

Del tratado de Turín al final de la guerra de Sucesión de España 1696 - 1714

- 1696 Tratado de Turín**
- Te Deum* – Marc-Antoine Charpentier (1643-1704)
1. Prélude 1'40
2. Te Deum laudamus 1'18
3. Te æternum Patrem 1'55
4. Pleni sunt caeli 2'07

1701-02 Inicio de la guerra de Sucesión de España

Battalia a 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704)

5. Sonata 1'39
6. Die Schlacht 0'44

1705 Pacto de Génova. El archiduque Carlos llega a Barcelona*Cant dels Aucells quant arribaren los Vaixells*

Anónimo tradicional / Jordi Savall

7. 5'30

1708 Boda en Barcelona del archiduque Carlos*Il più bel nome* – Antonio Caldara (1670 -1736)

8. Sinfonia 3'39
9. Coro di Seguaci 0'45
10. Aria: Cari Elisi (M. B. Kielland *soprano*) 3'09

1710 Muerte del emperador José I

Marcia Funebre

Jordi Savall a partir del Requiem de Heinrich Ignaz Franz von Biber

11. 1'43

El archiduque Carlos es coronado emperador

Kyrie

Missa Bruxellensis – Heinrich Ignaz Franz von Biber

12. 4'54

Celebración del coronamientoFlorilegium II, *Chaconne* de la Suite IV «Impatients»

Georg Muffat (1653-1704)

13. 3'18

1714 El Imperio otomano ataca Rusia

Der makām-ı Uzzâl Sakîl «Turna» Semâ'î - Mss. D. Cantemir (324)

14. 4'02

Beznevéstnaya Dévo (O Virgo)

Vasily Titov (c.1650-c.1715)

15. 3'25

1714 Sitio de Barcelona

Batalla Imperial

Johann Caspar Kerll (1627-1693)

16. 5'18

1714 11 de septiembre. Derrota de los defensores de Barcelona

17. Lamento der Verwundten Musquetirer 2'17
 Battalia a 10 – Heirich Ignaz Franz von Biber

**1714 11 de septiembre. La capitulación de Barcelona.
 Pregaria por las víctimas**

18. Missa pro defunctis - *Hei mihi* 6'00
 Joan Cererols (1644-1712)

Lamento por la derrota

19. *Catalunya en altre temps* 4'23
 Texto antiguo
 Música: Jordi Savall a partir de una melodía tradicional catalana

CONCLUSIÓN**1714 Final de la guerra de Sucesión de España**

Jubilate Deo / O be joyful (HWV 279)

Georg Friedrich Händel (1685-1759)

Compuesto para la celebración del Tratado de Utrecht (11 abril 1713), donde Francia firmó el acuerdo de Paz con los Países Bajos, Gran Bretaña, Saboya y Austria.

20. O be joyful in the Lord - (D. Munderloch *ténor*) & Coro 2'08
 21. Serve the Lord with gladness - Coro 2'19
 22. Be ye sure that the Lord he is God - Dúo 2'32
 (D. Guillon *contratenor*, S. MacLeod *bajo*)
 23. O go your way into his gates - Coro 3'29
 24. For the Lord is gracious - Terceto 3'29
 (D. Guillon, D. Munderloch *contratenores*, S. MacLeod *bajo*)
 25. Glory be to the Father - Coro 1'29
 26. As it was in the beginning - Coro 4'03

GUERRA & PAZ

1614-1714

*«el dar muerte a la guerra con la palabra
y el alcanzar y conseguir la paz con la paz,
y no con la guerra, es mayor gloria que la dada
a los hombres con la espada»*

Agustín (354-430)
Carta a Dario, 229, 2

Con este nuevo libro-CD, «**Guerra y Paz** en la Europa del Barroco», evocaremos a través de la música el gran siglo anterior al final de la guerra de Sucesión española en 1714. Se trata de un rico fresco musical y un intenso recordatorio histórico de un período muy corto –pero al mismo tiempo muy representativo– de la historia de Europa y sus conflictos. Desde el ataque de los otomanos contra los húngaros en 1613, la matanza de los judíos en Frankfurt en 1614 y los inicios de la guerra de los Treinta Años hasta el tratado de paz de Utrecht y la caída de Barcelona, constatamos la magnitud de esa tragedia constante de la civilización europea: el uso habitual de la «cultura de la guerra» como principal medio para resolver las diferencias culturales, religiosas, políticas o territoriales. La presentación de la larga y triste sucesión de enfrentamientos, guerras, invasiones, ataques, matanzas, saqueos y combates entre pueblos y etnias a lo largo de la historia de la humanidad (y, en este caso, en Europa) nos muestra que es necesario y muy urgente conseguir nuevos mecanismos relacionales con el fin de reconciliar las diferencias en un mundo fecundo en el ámbito de la acción, la palabra y el pensamiento.

Un siglo en guerra, 1614-1714

Ese siglo XVII comienza con numerosos intentos de invasión, incesantes escaramuzas y repetidos ataques de los otomanos, que invaden y devastan Hungría en diversas ocasiones, y también con el estallido de la guerra de los Treinta Años. Ésta surgió por múltiples causas y, por su duración y violencia, supuso una pesada carga sobre la economía y la demografía de la Europa central y España. Los diferentes conflictos agrupados bajo el nombre de «guerra de los Treinta Años» desgarraron Europa entre 1618 y 1648, y enfrentaron a los Habsburgo de España y el Sacro Imperio Romano Germánico con las potencias europeas vecinas, de mayoría protestante, y a

veces también con Francia, a pesar de ser éste un país católico. Con sus diferentes episodios (los perpetuos conflictos en los Países Bajos; la paz de Praga de 1635 que, si bien no concluyó la guerra, operó un cambio en los beligerantes; la guerra contra España, donde los frentes de batalla cambiaban geográficamente del norte al sur; la guerra del Imperio otomano contra Venecia; la guerra civil de Inglaterra, nación que también interviene en la escena internacional en el seno de esa guerra tan larga como compleja; la paz de los Pirineos; la conquista de Creta por los otomanos; los tratados de Nimega y Rijswijk, y la guerra de los otomanos contra Rusia), nos damos cuenta de que la paz no es un bien separado, sino que siempre forma parte inevitablemente de la guerra. Nuestra selección de músicas concluirá con las que celebran el tratado de paz de Utrecht, que en 1713 puso fin en parte a la gran guerra de Sucesión española. Ese gran conflicto que enfrentó a las principales potencias europeas entre 1701 y 1714 fue la última gran guerra de Luis XIV, quien tenía como objetivo la sucesión del trono de España y, con ello, el dominio continental; una guerra de sucesión a la corona española que terminó el 11 septiembre 1714 con la capitulación de Barcelona, y que afectó muy profunda y duraderamente a la organización y las relaciones entre las naciones europeas y en especial la catalana y la española. La paz de Utrecht, que puso punto final al conflicto, fue uno de los tratados de paz más importantes de la Europa moderna, ya que dibujó un nuevo mapa geopolítico que marcó las relaciones internacionales durante todo el siglo XVIII y no se modificaría hasta comienzos del siglo XIX con las campañas napoleónicas y luego con un nuevo ajuste internacional de similar importancia surgido del tratado de Viena.

Música, emoción y memoria

En contrapunto a esos diferentes momentos históricos, hemos elegido interpretar las obras más representativas de autores contemporáneos, conocidos o anónimos: Samuel Scheidt, Ambrosio Cotes, Lope de Vega, Johann Hermann Schein, Guillaume Dumanoir, Philidor, Johann Rosenmüller, John Jenkins, Jean-Baptiste Lully, Dimitrie Cantemir, Francesco Cavalli, Joan Cererols, John Blow, Joan Cabanilles, Marc-Antoine Charpentier, Antonio Caldara, Vasili Titov, Heinrich Ignaz Franz von Biber, Georg Friedrich Händel, así como anónimos judíos (en arameo), otomanos, catalanes, españoles y franceses. La música, una de las más altas expresiones artísticas del «sentir» de la humanidad, ha acompañado de modo constante a los hombres tanto en tiempos de guerra como en tiempos de paz. Ha servido a veces para fomentar la guerra y también para firmar la paz. Se ha encontrado en primera línea de batalla, así como junto a las mesas de negociación o en torno a las mesas donde se firmaron los tratados de paz cuando los antiguos enemigos decidieron por fin entenderse. Si bien ha estimulado el belicismo, también ha sabido alimentar la amistad, la armonía y el respeto mutuo. Una de las características fundamentales de toda civilización es su capacidad para recordar, ya que sin memoria no es posible construir un futuro mejor. La música es el arte de la memoria por excelencia, y la más espiritual de todas las artes (sólo existe en el momento en que resuena una voz o un instrumento); en tanto que tal, es el primer lenguaje del ser humano.

«Sin los sentidos no hay memoria, y sin memoria no hay pensamiento», afirmó Voltaire. Sin el poder de la música para estremecernos con su emoción y su belleza, no nos resultaría posible

convertirnos en plenamente humanos; como escribió Goethe: «Quien no ama la música no merece el título de hombre; quien sólo la ama no es más que un hombre medias; quien la cultiva es un hombre cabal»). Según Goethe, el son musical posee un acceso directo al alma humana. En ella encuentra de inmediato una resonancia «porque el hombre lleva en sí la música».

Se trata de un gran siglo que vio nacer a creadores, científicos, exploradores y pensadores extraordinarios, pero que igualmente conoció numerosos conflictos donde se entremezclaron luchas religiosas y ambiciones territoriales en la Europa cristiana. Ese siglo fue también testigo de la expansión del mundo musulmán hacia el oeste y desembocó en una nueva relación de fuerzas en la cual los Estados soberanos se impusieron a los elementos feudales residuales, favoreciendo la consolidación de monarquías absolutas como la de Luis XIV. La emoción de la música, asociada a los hechos históricos, nos permitirá de reflexionar de otro modo y se convertirá en un medio muy poderoso para lograr comprender mejor el origen y la persistencia de la violencia inherente a toda guerra, así como las dificultades para alcanzar una paz duradera y justa entre vencedores y vencidos, y entre pueblos de diferentes culturas y religiones.

Ejércitos reales contra ejércitos nacionales

No hay que olvidar que, la mayor parte del tiempo, esas guerras son resultado de conflictos de poder que enfrentan a los ejércitos reales de uno o varios países contra el pueblo de la nación o el país invadido, o que en ocasiones enfrentan a los ejércitos entre ellos con la complicidad más o menos forzosa o voluntaria de los autóctonos. En ese siglo XVII, los ejércitos están normalmente constituidos por soldados profesionales: aristócratas, los mandos; mercenarios, el resto de la tropa. Escuchemos lo que decía Erasmo de Rotterdam ya en 1500 en su advertencia a los príncipes de la época: «Y ahora haced un ejercicio de introspección, príncipes, y reflexionad: si alguna vez habéis visto las ciudades arruinadas, los pueblos reducidos a cenizas, las iglesias incendiadas, los campos devastados, y, si ese espectáculo os parece tan desolador como lo es realmente, decíos que ése es el fruto de la guerra. Si consideráis penosa esa necesidad de introducir en vuestro reino la multitud inmensa y maldita de los soldados mercenarios, de alimentarlos con la ruina de vuestros súbditos, de intentar complacerlos y adularlos incluso, más aun, de confiar vuestra persona y vuestra seguridad a su mero capricho, decíos también, oh, príncipes, que esa desgracia es el fruto de la guerra. La guerra es el flagelo de los Estados, la tumba de la justicia. Las leyes enmudecen en medio de las armas».

El cambio grande y terrible se hará sistemático tras la Revolución francesa y, más precisamente, a partir de Napoleón con el alistamiento obligatorio de los jóvenes procedentes de todas las familias campesinas o urbanas. Los conflictos se convertirán entonces en verdaderas guerras entre naciones: la nación francesa contra la nación rusa, la nación alemana contra la nación francesa, etcétera. Las diferencias de clase entre la aristocracia y el pueblo se manifestarán en una concepción elitista de la distribución de tareas y responsabilidades; y el resultado serán las terribles carnicerías de soldados rasos de la primera guerra mundial o de la

segunda, más horrible y más universal aun, con millones de muertos (entre 65 y 75), muchos de los cuales civiles.

La cultura de la guerra

La guerra acompaña la vida de los hombres y las mujeres de este mundo desde hace más de 5.000 años y todavía hoy, a principios del siglo XXI, la cultura de la guerra es más fuerte y activa que nunca. Cada vez más numerosos por todo el planeta, los conflictos armados son la causa cotidiana de miles de víctimas, a menudo inocentes. Dada la existencia de más de 35 millones de desplazados en el mundo, nunca en la historia de la humanidad habíamos llegado a niveles tan dramáticos de refugiados y personas que no pueden regresar a sus países de origen.

Las guerras, como la esclavitud, son formas de violencia institucionalizada; no son naturales ni normales, se originan en el ámbito cultural. Como recuerda Raimon Panikkar en su obra *Paz y desarme cultural* (1993): «El primer ejército permanente, como organismo especializado en la violencia, nace en Babilonia en el momento en que la sociedad pasa del matriarcado al patriarcado». Jan C. Smuts ha escrito: «Cuando contemplo la historia soy pesimista (...) pero cuando contemplo la prehistoria soy optimista». En efecto, la prehistoria no conocía las guerras, por más que también existiera entonces la violencia más o menos tribal.

La civilización basada en el poder comenzó hacia 3000 antes de nuestra era, en el momento en que la invención de la escritura permitió al poder organizarse y establecer un control preciso sobre la sociedad, lo cual favoreció el auge de la esclavitud para cubrir las necesidades de mano de obra barata y soldados. A partir de ahí, aumentó progresivamente el número de las guerras y sus víctimas.

Sin embargo, no olvidemos que «durante más del 95% de su existencia, el hombre fue cazador y no guerrero. La transformación urbana que acompañó la revolución neolítica se caracterizó por el paso de una civilización matriarcal a una civilización patriarcal».

Paz y desarme

También la búsqueda de la paz acompaña la vida de los hombres y las mujeres de este mundo desde hace más de 5.000 años, pero hoy todavía sigue pareciendo en el plano mundial una utopía inalcanzable. Con todo, el arte de la vida humana consiste justamente en desafiar lo que parece imposible. Dicho esto, y como tan bien subraya Raimon Panikkar: «La aproximación a la paz mediante una única cultura no ha superado el arquetipo de la *pax romana* [...] Esa pretendida paz nos es necesaria para imponer nuestra cultura, nuestra economía, nuestra religión o nuestra democracia». En realidad, la paz no es posible sin desarme, pero el desarme exigido no es sólo nuclear, militar o económico. Hace falta también, como propone Panikkar, un auténtico desarme cultural, «un desarme de la cultura dominante, que amenaza con convertirse en una monocultura

que puede ahogar todos los demás cultivos y acabar asfixiándose a sí misma». ¿Hay forma de detener la carrera de unos armamentos cada vez más mortíferos y la proliferación mundial de todo tipo de armas cada vez más sofisticadas de destrucción? No podemos olvidar los más de 124 millones de víctimas causadas por las numerosas guerras del siglo XX desde la primera guerra mundial hasta los conflictos más recientes, ni olvidar que más de 800.000 personas mueren cada año debido a la violencia armada ni tampoco que la violencia armada es una de las diez principales causas de muerte en más de cincuenta países.

Reconciliación

También la historia tiene una memoria, y esta memoria nos enseña que «la victoria no conduce nunca a la paz, la paz no es el fruto de la victoria»; así lo demuestran las decenas de miles de documentos estudiados por Jörg Fisch a partir de los cuales escribió su obra *Krieg und Frieden im Friedensvertrag* (Stuttgart, 1979). Tales documentos ponen de manifiesto la mayor ceguera humana que quepa imaginar, pero también la mayor ingenuidad. En conclusión, la historia nos muestra que la paz no se consigue con un tratado, del mismo modo que el amor no se obtiene por decreto. Hay algo en la naturaleza de la paz, como en la del amor, incapaz de obedecer una orden; en definitiva, «sólo la reconciliación lleva a la paz». Toda paz se compone de tres elementos iguales y esenciales: libertad, armonía y justicia. Sin embargo, como dice Panikkar, «la justicia no debe confundirse con la legalidad [...] ¿O debemos recordar la misma Constitución de los Estados Unidos, que excluyó a esclavos y negros?».

Estoy firmemente convencido de que sólo es posible combatir a los principales enemigos del hombre, que son la ignorancia, el odio y el egoísmo, mediante el amor, el saber, la empatía y la comprensión; ¿y no es ésta contribución la función última del arte y el pensamiento? Por esta razón resulta necesario conocer nuestro actual mundo globalizado, ser más conscientes de la complejidad de las situaciones en las que vivimos con el fin de reflexionar con independencia sobre los medios que podrían contribuir a cambiar «la terrible situación de desbarajuste en la que vive una humanidad agotada, que parece haber perdido el contacto con los valores esenciales de la civilización y el humanismo» (Amin Maalouf).

Un mundo en crisis

El desbarajuste del mundo se ha acentuado en estos últimos años debido a una política económica inhumana que ha sacrificado millones de vidas para imponer unos sistemas de explotación totalmente caducos. Por ello sorprende aun más, en esta época de grave crisis económica, el fuerte aumento de los gastos militares mundiales, que han superado la astronómica cifra de 1,7 billones de dólares y que no dejan de alimentar y prolongar los numerosos conflictos armados que causan estragos en Oriente y Occidente, muchos de ellos no resueltos y sin esperanza de resolverse a corto plazo. Por desgracia, esta proliferación de los conflictos de larga duración (en Afganistán, Iraq, Chechenia, Palestina, y en África) y otros más recientes (Siria), junto con las guerras llamadas «irregulares» (guerrillas en América Latina y terrorismos diversos), han generado hasta

la fecha miles de víctimas inocentes y más de 35 millones de desplazados en el mundo. Como escribió de modo acusador Erasmo en 1516: «La guerra golpea la mayoría de las veces a quienes nada tienen que ver con ella». Veinte años después de haber permitido la destrucción sistemática de Sarajevo y la matanza de miles de bosnios inocentes, asistimos al martirio del pueblo sirio con la misma indiferencia humana y la total pasividad de los grandes países. El mal absoluto es siempre el que el hombre inflige al hombre, y constituye un hecho universal que concierne a toda la humanidad. Hannah Arendt fue quizá la primera en reconocerlo cuando escribió en 1945 que «el problema del mal será la cuestión fundamental de la vida intelectual en Europa después de la guerra». El arte, la música, la belleza ¿pueden salvar al hombre de ese mal?

En la novela *El idiota* de Dostoievski, un ateo llamado Hipólito pregunta al príncipe Mishkin: «¿Es cierto, príncipe, que ha asegurado usted en una ocasión que la belleza salvaría el mundo? Señores –exclamó, dirigiéndose a todos–, el príncipe afirma que la belleza salvará al mundo. [...] ¿Qué clase de belleza será la que salve al mundo? [...] Michkin lo miró con atención, en silencio». El príncipe carece de respuesta, pero nosotros creemos, como Antoni Tàpies, *en un arte que sea útil a la sociedad*, un arte que por medio de la belleza, la gracia, la emoción y la espiritualidad tenga el poder de transformarnos y convertirnos en más sensibles y solidarios.

Quisiera concluir citando a José Saramago, un gran escritor, un hombre comprometido y un amigo muy querido: «Si a mí me mandaran colocar por orden de precedencia la caridad, la justicia y la bondad, el primer lugar se lo daría a la bondad, el segundo a la justicia y el tercero a la caridad. Porque la bondad, por sí sola, ya dispensa la justicia y la caridad, la justicia justa ya contiene en sí caridad suficiente. La caridad es lo que resta cuando no hay bondad ni justicia. [...] Añadiré una pequeña apostilla. Sin embargo, puede convertirse en el resorte personal de cada individuo, el mejor contraveneno del que puede dotarse ese “animal enfermo” que es el hombre».

JORDI SAVALL

Bellaterra, otoño del 2014

Principales obras consultadas:

- Arendt, Hannah, *The Human Condition* [1958], Chicago, University of Chicago Press, 2010.
 Canto-Sperber, Monique, *L'idée de guerre juste*, París, Presses Universitaires de France, 2010.
 Cheng, François, *Cinq méditations sur la beauté*, París, Albin Michel, 2006.
 Dower, John W., *Cultures of War*, Nueva York, W.W. Norton & Company, 2010.
 Judt, Tony, *Postwar. A History of Europe since 1945*, Nueva York, Penguin, 2005.
 Lynn, John A., *The Wars of Louis XIV, 1667-1714*, Londres-Nueva York, Longman, 1999.
 Maalouf, Amin, *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent*, París, B. Grasset, 2009.
 Martín Marcos, David, *El papado y la guerra de Sucesión española*, Madrid, Marcial Pons, 2011.
 Panikkar, Raimon, *Paz y desarme cultural*, Santander, Sal Terrae, 1993.
 Traverso, Enzo, *L'histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XXe siècle*, París, La Découverte, 2011.
 Zweig, Stefan, «Die Geschichte als Dichterin», *Neues Wiener Tagblatt*, 22 noviembre 1931.

P. S.: Nuestra antigua civilización se ha desarrollado desde sus orígenes (hace más de 5.000 años) sobre la cultura de la guerra, así que no resulta sorprendente constatar que, contando sólo el breve período de un siglo de historia europea que va de 1600 a 1714, no hubo día ni transcurrió año alguno sin la existencia, en el seno del territorio europeo, de un conflicto armado: guerras de territorio, de poder o de religión.

- 1603 Fin de la guerra de Irlanda, «pacificada» por las tropas inglesas.
- 1610 Guerra ruso-polaca (los polacos ocupan Moscú hasta 1612).
- 1612 Fin de la guerra entre Suecia y Dinamarca.
- 1614 Matanza de judíos en Frankfurt.
- 1617 Fin de la guerra ruso-sueca.
- 1618 Inicio de la guerra de los Treinta Años, tras la defenestración de dos emisarios austríacos en el castillo de Praga.
- 1624 Las tropas españolas asedian Breda, que capitula seis meses más tarde.
- 1625 Dinamarca participa en la guerra de los Treinta Años junto a los protestantes.
- 1629 La paz de Lübeck pone fin a las incursiones danesas en Alemania del norte.
- 1630 Suecia se incorpora a la guerra de los Treinta Años.
- 1630 Conflictos en el norte de Italia entre franceses y españoles en relación con Saboya.
- 1633 Asedio de Smolensk por parte de las tropas suecas.
- 1635 Fin de la guerra sueca.
- 1636 Richelieu declara la guerra a España.
- 1639 El ejército inglés ataca a los escoceses sublevados.
- 1640 (6 junio) Guerra de los Segadores y secesión de Cataluña.
- 1640 (1 diciembre) La sublevación de Portugal pone fin al dominio español.
- 1642-1647 Guerra civil en Inglaterra.
- 1644 Sensible aumento de los impuestos en Francia para financiar la guerra, y consiguientes revueltas de las provincias meridionales contra las exacciones.
- 1648 La paz de Westfalia pone fin a la guerra de los Treinta Años.
- 1650 Victoria de Cromwell sobre los escoceses en Dunbar.
- 1652 Colonización sistemática de Irlanda por los ingleses.
- 1652 Guerra marítima entre Inglaterra y las Provincias Unidas.
- 1659 Paz de los Pirineos, España cede a Francia el Rosellón, una parte de la Cerdeña y Artois.
- 1659 Constitución de la Liga del Rin (Baviera, Brunswick y Hesse) contra Austria y los Habsburgo.
- 1660 Fin de la guerra entre Suecia y Polonia (tratado de Oliva).
- 1667 Francia se embarca en la guerra de Devolución: el vizconde de Turenna emprende la conquista de los Países Bajos, el tratado de Breda pone fin a la segunda guerra anglo-holandesa.
- 1668 España reconoce la independencia de Portugal.
- 1669 Los venecianos son expulsados de Creta por los turcos.

-
- 1672 Guerra de franco-neerlandesa: Francia e Inglaterra contra las Provincias Unidas de los Países Bajos (junto con España y el Sacro Imperio Romano Germánico).
- 1676 Batallas navales en Stromboli, Augusta y Palermo.
- 1678 Tratado de Nimega, España cede a Francia el Franco Condado, una parte de Artois, Cambresis y una parte de Flandes y Hainaut.
- 1683 Guerra entre los turcos y los Habsburgo, asedio de Viena.
- 1684 El papa lanza una Santa Liga contra los otomanos.
- 1686 Los austríacos arrebatan Buda a los otomanos y se anexionan el país.
- 1687 Carlos V de Lorena derrota a los otomanos en Mohács, destrucción del Partenón durante la guerra turco-veneciana.
- 1688 Francia ocupa Aviñón y el Condado Venaissin.
- 1688 La Liga de Augsburgo declara la guerra a Luis XIV.
- 1690 Capitulación de los irlandeses insurrectos en Limerick.
- 1699 Derrota de Dinamarca frente a Suecia.
- 1700-1720 Gran guerra del Norte entre Rusia y Suecia con implicación de otras potencias del norte y el este de Europa.
- 1702 Inicio de la guerra de Sucesión española, que enfrenta a Francia y sus aliados contra el Sacro Imperio, Gran Bretaña y las Provincias Unidas.
- 1713 Los tratados de Utrecht ponen fin a la guerra de Sucesión española: Felipe V cede al Sacro Imperio sus posesiones en Italia y los Países Bajos, Gran Bretaña conserva el dominio de los mares y Gibraltar.
- 11 sept. 1714 Asedio y caída de Barcelona.

ADAGIO 3001

La guerra es dulce para quienes no la han hecho

ERASMO DE ROTTERDAM

He aquí un adagio muy hermoso y utilizado por muchos en la literatura:
«La guerra es dulce para quienes no la han hecho».

Vegecio, en el libro III, capítulo XIV, de su *Compendio de técnica militar*, lo menciona así: «No confíes demasiado en el joven soldado que desea combatir, porque la guerra es dulce para quienes no la han hecho». Es una cita de Píndaro: «La guerra es dulce para quienes no la han hecho, pero quien la conoce se llena de horror si se acerca demasiado a su corazón».

Si entre las cosas humanas hay una que conviene emprender con vacilación o más bien que conviene rehuir, conjurar y rechazar por todos los medios, es sin duda la guerra; nada resulta más impío, funesto, ampliamente destructor, obstinadamente tenaz, espantoso ni indigno en todo punto del hombre, por no hablar del cristiano. Ahora bien, sorprende ver cómo se entabla hoy por todas partes a la ligera, por cualquier razón, y cómo la practican con crueldad y barbarie: no sólo los paganos, sino también los cristianos; no sólo los laicos, sino también los sacerdotes y los obispos; no sólo los jóvenes sin experiencia, sino también los ancianos que la han experimentado tantas veces; no sólo el pueblo y la multitud tornadiza por naturaleza, sino en primer lugar los príncipes, cuyo deber sería contener por medio de la sensatez y la razón los movimientos irreflexivos de la necia muchedumbre. No faltan tampoco juristas y teólogos que incitan a esa abominación y, como dicen [951], echan agua fría. Además, la guerra está en la actualidad tan admitida que la gente se asombra de encontrar a alguien a quien no plazca, y es tan respetable que resulta impío y diría que casi herético criticar la empresa a la vez más criminal y desdichada del mundo. Cuánto más acertado sería preguntarse qué genio malvado, qué plaga, qué arrebató de desmesura, qué Furia hizo penetrar por primera vez en el espíritu del hombre un impulso tan bestial, bajo cuya influencia ese ser tranquilo, que la naturaleza engendró para la paz y la benevolencia y a quien de entre todo destinó en exclusiva a la salvación, se precipita con locura salvaje y violencia insensata hacia la matanza mutua.

Imagina cohortes de bárbaros inspirando el horror con el simple rostro y el sonido de sus voces, por todas partes, tropas cubiertas de hierro y en orden de batalla, el tremendo estruendo de las armas y su fulgor, el gruñido hostil de semejante multitud, sus ojos amenazantes, los roncocos cuernos, el canto terrible de las trompetas, el tronar de las bombardas, tan formidable que el tronar real pero más nocivo, el clamor insensato, el choque furioso, la monstruosa mutilación, la suerte

cruel de quienes mueren y quienes matan, los amontonamientos de cadáveres, las llanuras inundadas de sangre, los ríos teñidos de rojo. A veces un hermano cae sobre un hermano, un pariente sobre un pariente, un amigo sobre un amigo, y en el frenesí de locura general hunde su espada en las entrañas de quien no le ha hecho daño alguno, ni siquiera de palabra. En suma, esta tragedia comporta tantos males que evocarlos repugna al corazón humano. No relataré los otros males, ordinarios y en comparación ligeros: las cosechas por todas partes pisoteadas, las granjas quemadas, los pueblos incendiados, el ganado robado, las jóvenes deshonradas, los ancianos llevados en cautiverio, las iglesias saqueadas, y en la confusión generalizada robos, saqueos y violencia. Callaré también las consecuencias habituales de las guerras, ya sean las más favorables y las más justas: el pueblo despojado, los grandes agobiados por los impuestos, tantos ancianos solos y más dolorosamente abrumados por la matanza de sus hijos que si el enemigo les hubiera arrebatado con la vida la capacidad de sufrir, tantas ancianas abandonadas y condenadas a una muerte más cruel que la del hierro, tantas esposas viudas, tantos niños huérfanos, tantas casas en duelo, tantos ricos reducidos a la pobreza. ¿A qué hablar de la degradación de las costumbres, cuando nadie desconoce que todo cuanto corrompe la vida proviene de la guerra?

De ahí el desprecio por la piedad, la indiferencia ante las leyes, la disposición a cometer cualquier crimen; de esa fuente mana un caudal inmenso de bandidos, ladrones, sacrílegos y asesinos. Lo más grave de todo es que esa epidemia tan funesta no puede contenerse dentro de sus propios límites; una vez nacida en un rincón cualquiera, no sólo invade por contagio las regiones vecinas, sino que por efecto del comercio o el favor de una alianza familiar o política, arrastra las regiones alejadas al desorden general y la tempestad de las cosas. Aun más, la guerra engendra la guerra: la verdadera surge de una simulada, la grande de una pequeña; y no es raro que suela suceder lo que las fábulas nos cuentan del monstruo de Lerna [cf. 227, 2001].

Les Adages. Traducción (latino y griego) y edición dirigidas por J.-C. Saladin.
Colección « Le miroir des humanistes », Ed. «Les Belles Lettres», Paris, 2011

Traducción: Gabriel Lopez Guix



Philippe V, Roi d'Espagne, 1701 (1683-1746).

Hyacinthe Rigaud.

Musée de l'Histoire de France.

Château de Versailles, France.

© Album / culture-images

Un siglo de música en Europa: el estallido del barroco

El repertorio contenido en este doble CD, que ilustra musicalmente un período desgarrado por las guerras en todo el continente, corresponde al primer barroco. Si la primera mitad del siglo XVIII supone la culminación de la estética barroca, con todo lo que ello comporta de clausura de las formas expresivas, el siglo anterior presenció el dinamismo evolutivo de ese estilo que acabó dando nombre a una época.

En el siglo XVII, la música sirve básicamente a los dos grandes poderes que son la Iglesia y la corte, el príncipe, la realeza, y se convierte en un medio de propaganda de las cortes y de las confesiones, en guerra muy a menudo unas con otras. Y lo hace poniendo en juego el máximo número de efectivos posibles: en un caso, para que la Iglesia sea un reflejo del cielo en la tierra; y, en el otro, para mostrar al pueblo el verdadero poder y majestad del noble. Ambos mundos confluyen en la figura de Charpentier, que sirvió a la princesa de Guisa, amante del estilo italiano, y fue maestro de música de la Sainte-Chapelle de París, así como en la música de Biber, creada para mayor gloria de los príncipes-arzobispos de Salzburgo. Al mismo tiempo, su música constituye un magnífico ejemplo de la técnica de la policoralidad, consistente a estructurar el sonido en bloques (llamados coros), ya sean vocales o instrumentales, a menudo dispuestos en el espacio respondiendo a una concepción teatral, espectacular e impactante de la música, que gozaba de elevada estima. Situándose casi en los extremos geográficos del continente, también son policorales tanto el himno mariano del cantor del zar Vasili Titov como la fantasía de Cotes dedicada a Felipe IV y la misa de difuntos de Joan Cererols, maestro de la escolanía y la capilla del monasterio de Montserrat y uno de los máximos exponentes de la composición en la Cataluña del XVII. También lo es *Praise the Lord* (Salmo 103, de acción de gracias), que Blow escribió con ocasión de la firma de la paz de paz de Rijswijk. En muchos de los ejemplos citados, y siguiendo una práctica habitual, el primer coro es el de los solistas y el segundo el del *tutti*; el conjunto es complementa con un bajo continuo. Aunque la escritura con diversos coros es muy habitual, Schein puso música en dos ocasiones al fragmento del libro de Isaías *Zion spricht*. La primera vez lo hace para cinco voces con acompañamiento de continuo; seis años más tarde, escribe otra música para un grupo más numeroso, organizada ya en varios coros.

La policoralidad es una de las maneras con las que el barroco sonoriza su gusto por el contraste. Otras son la dialéctica entre melodía y bajo continuo, o la que se establece entre polifonía (que proviene del Renacimiento) y armonía (que se orienta ya hacia estilos futuros), y en consecuencia entre los antiguos tonos emanados de la teoría gregoriana y la nueva tonalidad bimodal. A menudo las texturas de ese repertorio son resultado de la combinación de ambos planteamientos.

Este período es también el de la eclosión de la conciencia instrumental en la música europea y el de la lenta sustitución de los instrumentos procedentes del Renacimiento por los que ya se proyectan hacia el clasicismo. Este proceso se ejemplifica bastante bien en la lenta e inexorable sustitución de las violas da gamba por el violín y su familia; unas y otros confluyen en la pieza de Jenkins. En relación con esa incipiente conciencia instrumental se producen varios fenómenos paralelos.

La música instrumental se enfrenta a la necesidad de articular las composiciones ya no a partir de un texto que predetermina su estructura y sus dimensiones, sino a partir de algo nuevo; y lo hace poniendo en juego diversos recursos. Seguramente el más importante fueron los patrones de música de danza a menudo organizados en forma de suites. Es el caso de la *Galliard* de Scheidt, la *Pavane* y la *Gavotte* de Philidor, la *Sarabande* de la suite de Dumanoir, o el minueto del *Alceste* de Lully. Otro de esos recursos es la improvisación; en particular, se establecen patrones especialmente adecuados para la improvisación sobre una sucesión corta de acordes o sobre un bajo obstinado breve. Tal es el caso de la *Chaconne* incluida en la cuarta de las ocho suites para cuerdas, de estilo francés, a cuatro y cinco voces, que Muffat publicó en 1698 bajo el título de *Florilegium II*. No menos relevante es el descriptivismo y la expresividad que se busca en esa música sin texto; una música al servicio de las emociones, que no sólo pretende entretener sino ante todo sorprender y conmover. Es lo que se teoriza en el llamado *Affektenlehre* y en la transferencia de conceptos propios de la retórica tradicional a la construcción del discurso musical. Y en este sentido entendemos *The Newark Siege* de Jenkins, el título de la suite de Muffat (*Impatientia*), o les diversas «batallas» presentes en este programa (Scheidt, Biber, Kerll) y que constituyen buenas muestras de este género con el cual mediante la imitación de las fanfarrias y otros sonos militares la música instrumental del período se hizo eco de algo muy presente en el imaginario colectivo. La de Biber, compuesta probablemente para el carnaval de la corte de Salzburgo, pone en juego técnicas interpretativas bastante avanzadas, como el *col legno*; incluye *Die Schlacht*, donde resuena el tumulto de la batalla, y se concluye con un *Lamento por el mosquetero herido* que incorpora recursos retóricos propios del género del «lamento», como los cromatismos descendentes. Por su parte, «El sitio de Newark» (un episodio capital de la guerra civil inglesa) es una pieza casi programática en forma de fantasía y que también se integra plenamente en el género de la batalla por más que el título lo desmienta.

En paralelo, se va produciendo la lenta formación de la orquesta, que se configura tomando como base los instrumentos de cuerda, con texturas a 4 y 5 partes. Luis XIII dio un paso de máxima importancia en ese camino cuando instituyó en 1626 el conjunto llamado Les Vingt-quatre Violons du Roi, que se convirtió en un modelo muy difundido; la suite de Muffat es un ejemplo. Dumanoir y Lully dirigieron ese conjunto real en diferentes momentos. Italiano de nacimiento, Lully obtuvo, tras una carrera meteórica en París, cargos musicales de la máxima importancia; utilizando de manera excelente los enormes recursos puestos a su disposición por Luis XIV, configuró un estilo musical propiamente francés que, durante décadas, estuvo en guerra estética y comercial con el estilo italiano, cronológicamente el primer estilo barroco. Lully hizo evolucionar el *ballet de cour* hacia la tragedia lírica, de la cual *Alceste* constituye un ejemplo magnífico. Tanto esta obra como su *Motet pour la paix*, ilustran a la perfección ese estilo barroco francés.

También en los conjuntos de formato reducido predominan los instrumentos de cuerda, como se ve en las obras de Scheidt, Biber y Jenkins. Siguiendo el modelo de los Vingt-quatre Violons du Roi, el mismo Luis XIII había instituido los Douze Grands Hautbois du Roi para los cuales se escribieron las composiciones que unas décadas más tarde recopilaría Philidor, el bibliotecario de Luis XIV, en sus manuscritos.

Esa conciencia instrumental y el gusto por el contraste se unen en el llamado *stile concertato*, nacido en Italia y basado en el contraste entre grupos de voces e instrumentos. Sin embargo, éste no fue el único elemento de contraste, porque el texto se dividió en partes y en cada una de ellas se ponían en juego texturas contrastantes: a solo, a *tutti*, antifonales, con polifonía imitativa, homofonías, solos instrumentales... Además, ello permitía el tratamiento dramático de la armonía mencionado más arriba. En parte por dicha razón gozó ese estilo meridional de especial fortuna en el seno de la música religiosa luterana. Un excelente ejemplo es el ofrecido por *Siehe an die Werke Gottes* (pieza escrita para cinco voces y conjunto de cuerdas, también en cinco partes, con acompañamiento de bajo continuo) de Rosenmüller, una de las figuras más importantes en la difusión del estilo italiano al norte de los Alpes y, en concreto, de la música propia de la Iglesia luterana.

A una escala diferente, son también producto de la aplicación de los principios del *concerto* a la música religiosa las obras de gran formato de las cuales encontramos extractos en este programa. De entrada, el *Te Deum* de Charpentier, muy conocido por la utilización de su preludio en forma de *rondeau* como sintonía de Eurovisión y escrito en Re mayor, la tonalidad alegre y marcial por excelencia. En segundo lugar, las obras de Biber, la *Missa bruxellensis* (el título hace referencia al lugar donde se conserva el manuscrito; la obra se compuso para Salzburgo) y el *Requiem*, una obra en modo mayor, hecho inusual en una misa de difuntos, dedicada a su patrono el arzobispo Maximilian Gandolph y que expresa la certeza del camino hacia el cielo. Finalmente, el mismo *Jubilate Deo* de Haendel, escrito sobre un texto en inglés, a pesar del título en latín, como encargo de la familia real británica para celebrar la paz de Utrecht, en 1713. De hecho, el autor combina en una misma composición en dos partes el *Te Deum* y el *Jubilate Deo*, los géneros musicales más empleados en la época como acción de gracias, ya fuera con motivo de la firma de una paz largamente esperada o de cualquier otro acontecimiento relevante.

De entre todos los géneros que nacen con el barroco, la ópera es el que acaba teniendo una mayor proyección en los siglos y estilos futuros. *Il più bel nome* es una ópera surgida en el contexto de la guerra de Sucesión española. El archiduque Carlos, pretendiente a la corona, estableció su corte en Barcelona en 1705 y la configuró como lo habría hecho en Viena, rodeándose de artistas: pintores, arquitectos, poetas... y músicos. De ese modo, la ciudad volvió a tener una corte real, equiparable tanto a la que había tenido en el pasado como a las que tenían otras capitales europeas. Así como los músicos italianos dominaban la escena musical en Austria, también en Barcelona fueron principalmente músicos napolitanos los que trabajaron en el entorno del archiduque suministrando música para bailes, para banquetes, serenatas y óperas. Fueron instrumentistas y cantantes, pero también compositores como Caldara y Porsile. La historiografía ha considerado tradicionalmente que la ópera que se representó en agosto de 1708 con motivo de la boda del archiduque con Isabel Cristina de Brunswick-Wolfenbüttel en la sala gótica de la Lonja de Barcelona fue *Il più bel nome* de Antonio Caldara.

Supuso no sólo la primera representación de ópera en la península ibérica, sino también la irrupción de esa estética en el panorama catalán, así como la adopción de algunos de esos patrones compositivos por parte de los músicos locales en sus obras religiosas.

Fue precisamente la llegada del archiduque a Barcelona en 1705 lo que motivó la aparición del *Cant dels aucells quan arrivaren los vaixells davant de Barcelona y del desembarch de Carles III*. Se trata de una canción que celebra el acontecimiento realizada por un experto en confeccionar oralmente textos nuevos y que se habría cantado sobre la melodía de *El cant dels ocells*. Este hecho nos habla tanto de la popularidad de esa melodía en la época como de una asociación simbólica interesante: si en el villancico todos los pájaros cantan el nacimiento de Jesús, aquí toda la sociedad canta la llegada del rey; por otra parte, así como el villancico celebra con el canto de las aves la transformación del invierno en primavera debido al advenimiento de Cristo, la llegada del archiduque presagia de modo similar una primavera, una nueva etapa política.

Catalunya comtat gran es cronológicamente anterior pues nace en el contexto del malestar provocado por la política de Felipe IV y el conde duque de Olivares, y como una incitación al levantamiento armado. Si, con variantes, se ha mantenido durante más de tres siglos, será porque las condiciones de poder también han conservado ciertos semejanzas, o al menos las suficientes para que perdure el sentimiento contestatario al cantarla. Algo parecido sucede con *Catalunya en altre temps ella sola es governava*, si bien aquí predomina el sentimiento de lamento patriótico por la falta de autogobierno. Se trata de una letra que habría aparecido tras la derrota de 1714 para ser cantada sobre *L'alabau*, melodía tradicional del Berguedà.

JOSEP MARIA VILAR

Traducción: Juan Gabriel López Guix



La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI et Le Concert des Nations à l'Abbaye de Fontfroide

Photos : Herve Pouyfourcat

GUERRA Y PAZ

en nuestra historia

Dicen: «¡Paz, paz!», pero no hay paz.

Jeremías 6:14

Desde los inicios de las primeras civilizaciones y la memoria más remota de la humanidad, la guerra ha sido una práctica usual y común en todas las culturas. A lo largo de la historia, la Guerra ha estado siempre vinculada con la Paz, a menudo de modo consecutivo, la una después de la otra o a causa de la otra, trazando un *continuum* que perdura hasta el día de hoy. Dejando de lado el testimonio antiguo de enfrentamientos, combates y treguas entre tribus y pueblos diversos, entre poblaciones nómadas y sedentarias, los griegos y los romanos fueron los primeros que teorizaron sobre el arte de la guerra concebido como un acto legítimo de defensa, como una misión que había que llevar a cabo para imponer los elementos de la propia civilización, la propia moral. «El objetivo de la guerra es la paz», afirmó el filósofo Aristóteles, uno de los primeros en definir el concepto de *guerra justa* –utilizado también por los Estados Unidos para invadir Iraq en el 2003– en tanto que guerra legítima contra los bárbaros, es decir, contra quienes no eran griegos, contra «los otros», una alteridad utilizada por el intelectual búlgaro Tzvetan Todorov para reflexionar sobre la diversidad cultural. Así, las guerras de la Grecia clásica configuraron una primera forma de entender el combate legítimamente. En esa etapa aparecieron también las primeras «crónicas» de guerra, como por ejemplo la *Historia de la guerra del Peloponeso* de Tucídides, un general ateniense que narró la famosa guerra del Peloponeso (431–404 a. C.) entre la Liga del Peloponeso dirigida por Esparta y la Liga de Delos encabezada por Atenas.

La guerra es dulce para aquellos que nunca la han hecho, pero el que la conoce siente un horror extremo sólo con acercarse a ella.

Píndaro

Como consecuencia de las continuas guerras de las *polis* griegas entre ellas mismas y también contra los persas, en el siglo IV a. C. nace el concepto de *koiné eirene* («paz común»), ideado a raíz de la paz de Antálcidas (386 a. C.), que se convirtió en un instrumento del derecho internacional de la época mediante el cual todas las ciudades firmaban simultáneamente su derecho a la existencia en paz y a la autonomía política. Estamos ante los primeros intentos de teorizar sobre la paz en pactos y tratados que pretenden establecer los principios de la concordia mutua y acabar así con los abusos de la guerra. El problema de la guerra traspasó todas las fronteras existentes. También en el mundo oriental se produjo una preocupación por esas mismas cuestiones: testimonio de ellos son las reflexiones sobre el problema de la guerra del mismo Lao Zi, los tratados de las escuelas taoístas posteriores, como el *Taiping jing* o *Libro de la Gran Paz* del siglo IV a. C., o el célebre tratado *El arte de la guerra* del estratega chino Sun Zi en el siglo V a. C.

De regir a los pueblos con tu imperio, romano, acuérdate; éstas deben ser tus artes: imponer la costumbre de la paz, perdonar a los vencidos y someter a los soberbios.

Virgilio, Eneida

Con los romanos el concepto de *guerra* se introdujo en el ámbito del derecho (*iuris*), y entonces se empezaron a construir y codificar jurídicamente muchos de los aspectos que todavía hoy se utilizan en la resolución de conflictos internacionales. Con Octavio Augusto en Roma, y completada la conquista de todo el arco mediterráneo tras la guerra civil con Marco Antonio en Egipto, aparece el término de *pax romana* o *pax augusta* (27 a. C.), un prolongado período de paz y calma en el Imperio romano, por más que fueran constantes los conflictos en las fronteras (*limes*). Esa paz era extensible a todos los pueblos sometidos por el imperio y permitía, a pesar de ser una paz armada y vigilada, gozar de una existencia tranquila y pacífica dentro de los límites protectores del mundo romano. Sobre paz y la guerra reflexionaron y opinaron a menudo los grandes poetas y filósofos latinos como Cicerón, Virgilio, Ovidio, Tácito o Séneca, ya sea para alabar políticas pacificadoras o para justificar posiciones militaristas. Un ejemplo claro de dicho interés sería la máxima latina: «Si quieres la paz, prepara la guerra», basada en las *Filípicas* de Cicerón. A partir de los conceptos jurídicos de la Roma clásica, en un Imperio romano ya cristianizado, nacieron posteriormente nuevos códigos, como en el siglo VI el *Digesta* de Justiniano, que recoge aspectos concretos de la paz y la guerra.

Os han enseñado que se mandó: «Ojo por ojo, diente por diente». Pues yo os digo: No hagáis frente al que agravia. Al contrario, si uno te abofetea en la mejilla derecha, vuélvele también la otra.

Mateo 5:38-39

Sobre la base jurídica romana, algunos autores cristianos como Agustín de Hipona, Isidoro de Sevilla y otros teólogos del bajo Imperio fueron los responsables de una progresiva cristianización de los conceptos de *guerra* y *paz* que culminó durante la Edad Media. Sin embargo, el mensaje pacífico de Jesús de Nazaret, tal como lo consignaron por escrito sus seguidores en los evangelios, acabó sirviendo de justificación a luchas y combates contra enemigos infieles y también cristianos. El papa Gregorio VII (1073-1085) fue el responsable de legitimar teológicamente la guerra contra el infiel: con él cristaliza de forma oficial la idea de «guerra justa» o también «guerra santa», la de un derramamiento sacralizado de sangre en defensa de la cristiandad. Así se configuró la idea de cruzada contra los infieles que, según afirmaba el papa, ocupaban ilegítimamente los santos lugares del cristianismo en Palestina. Amparados por semejante argumentario, los ejércitos cristianos llevaron a cabo durante la Edad Media las feroces atrocidades de las diversas cruzadas enviadas a Oriente contra los sarracenos, como la matanza de la conquista de Jerusalén (1099), la degollina de la toma de Acre (1191), el brutal saqueo de Constantinopla (1204) e incluso todas carnicerías contra los correligionarios cristianos en la misma Europa, como el sitio de Béziers contra los cátaros (1209), o las guerras en Nápoles y Sicilia (1282), que muestran la cara más oscura de la violencia humana. Resulta significativo que, por la santificación que hizo Gregorio VII de la violencia, uno de los colaboradores del pontífice, Pedro Damiano, lo llamara «San Satanás».

La justicia es una. La injusticia es múltiple. Por eso es más fácil cometer injusticias que ser justo.

Alí ibn Abi Talib (599-661)

La Edad Media fue asimismo testigo de propuestas pacificadoras y tratados de paz. En Oriente, en pleno conflicto de las cruzadas, destacan las iniciativas pacificadoras del célebre tratado de paz de Jerusalén entre el emperador del Sacro Imperio Romano Germánico, Federico II y el califa Malik al Kamil por el condominio confesional de la ciudad de Jerusalén (1229). También durante ese período aparecieron las primeras constituciones y estatutos que permitieron a la sociedad gozar de unos períodos, por más que breves y reducidos, de relativa calma y paz. Se trató de la llamada «paz y tregua de Dios», una iniciativa popular que se articuló a través de asambleas con el objetivo de contener la violencia de los señores feudales contra los campesinos y el resto de la población. Las primeras iniciativas surgieron en Cataluña, Aquitana y Normandía, y rápidamente se extendieron por todas partes y dieron lugar a lo que se conoció como constituciones o estatutos de paz y tregua que integraban un código legislativo contra los diferentes tipos de violencia. Al mismo tiempo, la Edad Media fue también testigo de la promulgación de la primera Carta Magna (1215), un documento que limitaba el poder de la realeza frente a la nobleza y las instituciones de gobierno en Inglaterra.

Durante el siglo XIII, tuvo asimismo lugar un florecimiento literario de autores muy diversos, principalmente teólogos y religiosos, que reflexionaron sobre la guerra y la paz. Fue el caso de Bernardo de Claraval o de Tomás de Aquino quienes, mediante el análisis de los textos bíblicos y evangélicos, intentaron delimitar la guerra y establecer las características propias de la paz. Otros autores se esforzaron por lograr la concordia entre las tres grandes religiones protagonistas de la historia europea (cristianismo, islamismo y judaísmo), como Ramon Llull y *El llibre dels tres savis*, por más que el cristianismo tuviera siempre un papel predominante.

Está permitido mentir en razón de poner paz.
Talmud de Babilonia, Yebamot 65b

El período de transición de la Edad Media al mundo moderno se caracterizó por la guerra de los Cien Años (1337-1453), una guerra que agrupó una serie de conflictos entre Francia e Inglaterra (con apoyo de los borgoñones) por la sucesión del reino de Francia. A pesar de ello, también durante ese prolongado período aparecieron las primeras reivindicaciones en favor de la paz fuera del ámbito propiamente religioso. El gran poeta italiano Dante buscó, en su tratado *De monarchia*, la configuración de un gobierno capaz de mantener el orden y la paz en el mundo a través de la idea de un imperio ecuménico o universal regido por un monarca. El también italiano Marsilio de Padua planteó en su *Defensor pacis* de 1324 la misma idea de un imperio universal regido por el poder de un monarca secular y no religioso. Otra propuesta de paz surgió de la escritora Cristina de Pizan con *Le livre de la paix* de 1412. Su propuesta, escrita originalmente en francés, ofrece un curso de moral política dedicado al delfín Luis, hijo de Carlos VI, tras el tratado de Auxerre de agosto de 1412 cuyo objetivo era restablecer una paz duradera después de muchos años de conflictos. Ahora bien, si hubo un hecho en ese período que estremeciera las conciencias europeas fue la trágica caída de Constantinopla en 1453 y la entrada de los turcos en el continente europeo. Poco después de ese acontecimiento, Nicolás de Cusa compuso un escrito conocido como *De pace fidei*, donde propuso la idea de establecer una religión basada en la fe en un único Dios para conseguir la paz entre todos los hombres del mundo bajo una misma religión y unos rituales iguales para todos.

¿En qué países no se ha luchado por tierra y mar con implacable fiereza? Todas las guerras que los pueblos cristianos han emprendido tenían que haberlas hecho contra los vicios; pero desgraciadamente los hombres han preferido identificarse con los vicios y combaten contra sí mismos.

Erasmus de Rotterdam

A partir del Renacimiento y con el desarrollo de los Estados modernos, las guerras se hicieron más internacionales e inundaron con creciente frecuencia la vida cotidiana de los pueblos. Ante esa situación, surgió la necesidad de delimitar jurídicamente la guerra y establecer un derecho internacional. Ya no serán teólogos y religiosos quienes teoricen sobre la guerra y la paz, sino que serán filósofos, escritores y políticos quienes crearán, con sus reflexiones, las bases del derecho de la guerra y la paz que conocemos hoy. En el siglo XVI, sobresalen dos nombres: Maquiavelo y Erasmo. Son dos universos opuestos que conviven en una misma época, una misma región geográfica y una misma sociedad, pero con una concepción opuesta sobre el arte de la guerra y la necesidad de paz. En 1515, Maquiavelo dio a conocer *El arte de la guerra*, donde apostó por integrar la guerra en la formación y consolidación del Estado, en la conducción de los asuntos exteriores y en la construcción de la ciencia política. La obra fue muy conocida entre estrategas y militares de siglos posteriores; el mismo Napoleón hizo una edición comentada. No obstante, la visión política de Maquiavelo fue contestada en más de una ocasión; el jurista francés Innocent Gentillet escribió un discurso sobre los medios para lograr un buen gobierno y mantener la paz en 1576 que se conoció con el nombre de *Discours contre Machiavel, o Anti-Machiavel*. Sin embargo, la persona que representó magistralmente la oposición a las ideas de Maquiavelo en ese ámbito, y muy especialmente al papel del príncipe o rey cristiano, fue el humanista Erasmo de Rotterdam (1466-1536). Erasmo fue uno de los grandes defensores de la paz, escribió diversas obras y cartas al respecto y siempre buscó en la figura del príncipe cristiano el cultivo del arte de la paz y no el de la guerra.

Los hombres hacen la guerra cuando quieren, y la acaban cuando pueden.

Nicolás Maquiavelo

Esa teorización en torno a la paz tuvo su experiencia práctica. En el siglo XV, Europa fue testigo de una «paz universal» firmada en 1518 a instancias del papa León X, una iniciativa que consagraba el principio de una paz entre los reinos cristianos de Europa, si bien esa coalición también dio lugar a una Liga contra los turcos. Por desgracia, esa pacificación duró poco, pues en 1519 se reanudaron las guerras entre los Estados, y pocos años después los turcos entraron en el corazón de Europa y asediaron Viena. Erasmo se preguntó incluso en ese momento si era necesario hacer la guerra contra los turcos. Otro de los proyectos de pacificación del siglo XVI fue el de Maximilien de Béthune, conocido como el duque de Sully. Sully propuso una «república cristiana», un cuerpo político común y pacífico constituido por todos los Estados, reinos y repúblicas cristianas de Europa. A pesar de su carácter ecuménico, el proyecto excluía dos países: Turquía, porque albergaba a los enemigos de la ley y ocupaba Tierra Santa; y Rusia, por encontrarse mayoritariamente en Asia e incorporar en su seno naciones paganas, y también por practicar un ritual cristiano diferente al europeo católico. Otro testimonio en esa misma dirección fue el famoso edicto de Nantes de

Enrique IV de Francia, que tuvo una gran transcendencia a la hora de instaurar la paz y acabar con las guerras de religión internas que habían hecho estragos en el país; sobre todo, tras la matanza de hugonotes ocurrida durante la noche de san Bartolomé del 23 al 24 de agosto de 1572, un episodio con ciertas reminiscencias con la *Kristallnacht* de 1938 en la Alemania nazi. El edicto buscaba el olvido y el perdón de esa dramática experiencia y se presentó como una primera apuesta por la libertad religiosa y de conciencia en medio de las encarnizadas luchas entre católicos y protestantes que desde hacía años dividían por la mitad el mapa europeo.

[Se ha] generalizado la costumbre de ratificar un tratado con un juramento religioso [...]. ¡Como si dos pueblos separados tan sólo por una colina o un riachuelo no estuvieran unidos por lazos sociales basados en la misma naturaleza! Tal costumbre hace creer a los hombres que han nacido para ser adversarios o enemigos, y que deben luchar por eliminarse si no media un pacto.

Tomás Moro, *Utopía* (1516)

El célebre orientalista francés Guillaume Postel publicó en 1544 en Basilea *De orbis terræ concordia*, donde presentaba un proyecto para establecer la paz entre las tres grandes religiones bajo la tutela, eso sí, del cristianismo. También el discurso de Émery de Lacroix, *Le Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde* de 1623, fue otra apuesta por la paz y la concordia, en ese caso para potenciar la libertad de comercio y romper los monopolios. Durante esa época, el género literario de las utopías experimentó un gran auge y encontró un público abundante y receptivo. Un ejemplo es la *Utopía* del inglés Tomás Moro, donde el autor participa de la búsqueda de un gobierno ideal que lleve a la desaparición de las guerras en favor del imperio incuestionable de la paz. Recurriendo a ese mismo género, el dominico Tommaso Campanella describió en *La ciudad del sol* un Estado teocrático universal basado en principios comunitarios de igualdad. Años más tarde, el inglés Francis Bacon continuó en esa misma senda con *La nueva Atlántida*. También el género satírico exploró esas preocupaciones; como hizo Rabelais con los libros de Gargantúa y Pantagruel, una magistral sátira de la sociedad de la época que es al mismo un elogio de la paz.

[Los utopianos] abominan de la guerra con todo corazón. La consideran bestial, aunque ninguna bestia recurre a ella con tanta frecuencia como el hombre.

Tomás Moro, *Utopía*

Con la transición del Renacimiento al Barroco las guerras no se interrumpieron; al contrario, al progresar las técnicas militares, los conflictos se volvieron más frecuentes. La guerra de los Treinta Años (1618-1648) fue un largo conflicto que dividió y ensangrentó Europa. Esa trágica experiencia desencadenó importantes tratados dedicados al arte de la guerra y al derecho internacional, como el del jurista italiano Alberico Gentili, *De iure belli* de 1612, o el del jurista holandés Hugo Grocio, *De iure belli ac pacis* de 1625. Con Hugo Grocio nos encontramos ante la primera propuesta jurídica de lo que hoy en día rige el derecho internacional humanitario. El autor arguye en esa obra que, de producirse un enfrentamiento, debe existir un derecho elaborado por los pueblos capaz de resolver las controversias del proceso bélico.

Pues la guerra no consiste sólo en la batalla, o acto de luchar; sino en [...] la voluntad de disputar en batalla.

Thomas Hobbes, *Leviatán*

La guerra de los Treinta Años finalizó con la paz de Westfalia de 1648, que dio lugar a una nueva realidad política europea. Para honrar esa paz, el filósofo francés René Descartes escribió el libreto del ballet *La naissance de la paix* (1649) representado en el castillo real de Estocolmo con motivo del cumpleaños de la reina Cristina de Suecia. Al mismo tiempo, la consolidación de los Estados europeos y su política bélica dio lugar a la aparición de filósofos, escritores y pensadores que reflexionaron prolíficamente sobre la nueva realidad. El filósofo inglés Thomas Hobbes fue uno de los primeros en establecer la relación entre la idea de seguridad y paz (o defensa del Estado de la naturaleza) y la justificación de la existencia de un poder absoluto y todopoderoso, el Estado que debía proteger a sus súbditos.

Se verá que no son en absoluto las guerras las que desde hace cuatrocientos años han provocado los grandes cambios en Europa; sino los matrimonios, las sucesiones, los tratados, los edictos; en fin, que Europa ha cambiado por las disposiciones civiles.

Montesquieu

Reflexiones sobre la monarquía universal en Europa (1734)

En el siglo XVIII las guerras continuaron con importantes conflictos internacionales. La guerra de Sucesión española (1701-1713) fue un importante conflicto que enfrentó a Felipe de Borbón contra Carlos de Austria por la sucesión de los reinos hispánicos. Esa guerra fue un conflicto internacional que dividió de nuevo Europa y finalizó con la paz de Utrecht en 1713. Sin embargo, la guerra todavía continuó entre Cataluña y las tropas borbónicas, que finalmente consiguieron rendir Barcelona el 11 de septiembre de 1714. Esa nueva trágica experiencia bélica vivida por Europa motivó que el abad de Saint-Pierre, Charles-Irénée Castel, publicara entre 1713 y 1717 una magna obra, el *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, para buscar nuevamente una paz perpetua.

Hace unos cuatro años reflexionando sobre las crueldades, los asesinatos, las violencias, los incendios y otros estragos diversos que causa la guerra, me dediqué a investigar si la guerra era un mal absolutamente sin remedio, y si era del todo imposible hacer que la paz fuera duradera.

Charles-Irénée Castel

Esa propuesta de pacificación estableció un nuevo proyecto de equilibrio de las potencias europeas para organizar una federación de Estados cristianos sobre la base de la hegemonía francesa. Su propuesta pasó prácticamente inadvertida entre los monarcas, pero dio pie a un interesante debate. El eminente filósofo suizo Jean-Jacques Rousseau reconoció la importancia del proyecto del abad y dedicó tres textos al proyecto de la «paz perpetua»: un comentario *Écrits sur la paix et la guerre* (1761), un *Extrait du projet de paix perpétuelle* (1761) y una selección de *Autres textes* (1792) sobre la paz. Rousseau vinculó la teoría de la paz perpetua a la denuncia del Estado social, ya que es el Estado con su poder, la propiedad privada y la rivalidad, lo que conduce al hombre hacia la violencia y la guerra.

Lo peor es que la guerra es un flagelo inevitable.

Voltaire

Con sus obras, Rousseau insistió en la necesidad de un contrato social que uniera la fuerza y la ley, al tiempo que puso sobre la mesa el alcance del conflicto entre el pensamiento liberal, iniciado años atrás por el filósofo inglés John Locke, y el pensamiento ilustrado que se hallaba entonces en plena efervescencia. Fue el llamado Siglo de las Luces, una época que se fundamentó en la razón, identificada con la luz y el ideal de los hombres de la época; su símbolo más sobresaliente fue la *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, una magna enciclopedia realizada por Denis Diderot y Jean d'Alembert entre 1751 y 1772 que reunía los conocimientos contemporáneos más importantes.

Guerra es una diferencia entre principes o Estados que se decide por la fuerza o por la vía de las armas. Ésa es, de modo aproximado, la definición de Grocio, quien dice que la guerra es el estado de quienes intentan dirimir sus diferencias por la vía de la fuerza.

Paz es la tranquilidad de la que disfruta una sociedad política; sea interior, por el buen orden que reina entre sus miembros, sea exterior, por la buena inteligencia en la que vive con los demás pueblos.

D. Diderot y J. d'Alembert, *Encyclopédie*

A lo largo del siglo de la razón, el proyecto de paz perpetua entre las naciones continuó ejerciendo influencia en diversos autores. Así, en 1796, el filósofo prusiano Immanuel Kant publicó su *Sobre la paz perpetua*, pequeño tratado con el que culminó filosóficamente la idea de una «paz perpetua» entre los Estados: la paz constituye una exigencia absoluta de la razón y, por lo tanto, debe ser instituida por el derecho. Sin embargo, el arte de la guerra continuó extendiendo sus tentáculos y dio lugar al tratado del oficial prusiano Carl von Clausewitz, *Sobre la guerra* (1832), probablemente la obra teórica más importante de estrategia y táctica militar.

Todas las propuestas de paz surgidas a lo largo de la historia han sido una respuesta a las consecuencias de las guerras y la situación política y social de cada etapa histórica. En los últimos años, esa realidad no ha cesado; por el contrario, los conflictos no han dejado de crecer. Después de las dos grandes guerras mundiales, la tragedia de Hiroshima y el horror Auschwitz, vivimos una época de incertidumbre caracterizada por numerosos conflictos de pequeña escala que han dejado la más trágica huella en todas las civilizaciones. En la actualidad, la paz perpetua es una utopía. Al término del 2013, existían 86 conflictos abiertos todo el mundo; de esa cifra, 36 conflictos no tienen actualmente negociaciones en curso para llegar a un proceso de paz, y cuatro de ellos son conflictos de larga duración y sin un final a la vista: Cachemira (1949), Chipre (1974), Palestina (1990) y el Sáhara occidental (1991). Con todo, el presente proyecto quiere subrayar ante el mundo entero la necesidad de alabar la paz y hacer un llamamiento contra la cultura de guerra, una cultura que durante tantos años ha determinado la trágica historia de la humanidad. Que sea, pues, un rayo de luz que ilumine nuestro pasado, nos recuerde los acontecimientos del presente y haga evidente el curso que debe seguir en el futuro.

MANUEL FORCANO y SERGI GRAU
Bellaterra, mayo 2014



La Capella Reial de Catalunya et Hespèrion XXI à l'Abbaye de Fontfroide

Photo : Hervé Pouyfourcat

CRONOLOGÍA

Guerra y paz en la Europa del Barroco

(1614-1714)

- 1613-14** El Imperio otomano ataca Hungría en un nuevo intento de reafirmar su poder en la Europa balcánica. En Alemania, durante el mes de agosto, estalla en Frankfurt un pogromo contra los judíos que comporta asesinatos, saqueos de viviendas y expulsión de los supervivientes.
- 1618** Inicio de la guerra de los Treinta Años con la defenestración de Praga. Alianza de los príncipes protestantes alemanes contra la autoridad imperial católica de Fernando II, con implicación de las principales potencias extranjeras.
- 1624** Sitio de Breda en el transcurso de la guerra de los Ochenta Años entre los tercios españoles bajo el mando de Ambrosio Spinola y las fuerzas de las Provincias Unidas de los Países Bajos, dirigidas por Justino de Nassau.
- 1625** El jurista holandés Hugo Grocio escribe Sobre el derecho de la guerra y la paz, el primer tratado sistemático de derecho internacional con el que regir la política de los gobiernos y los Estados absolutistas.
- 1631** Tratado de Fontainebleau entre Maximiliano I, duque y elector de Baviera, y el rey de Francia, Luis XIII, para establecer una alianza secreta entre los dos Estados católicos en el transcurso de la guerra de los Treinta Años.
- 1636** El absolutismo francés, personificado en la figura del cardenal Richelieu, pretende restablecer las fronteras «naturales» de Francia: el Rin y los Pirineos. Por eso respalda a los príncipes protestantes alemanes y declara la guerra a España.
- 1640** La reacción al proceso centralizador de la monarquía hispánica y los abusos de su ejército en Cataluña provocan la jornada del Corpus de Sangre y el estallido de la guerra de los Segadores contra el gobierno del conde duque de Olivares.
- 1641** Enero. El diputado eclesiástico Pau Claris hace pública en la Junta de Brazos su propuesta de establecer Cataluña como república. Poco después, y ante la inminencia de la batalla de Montjuic, la Junta de Brazos acepta la soberanía de Luis XIII de Francia sobre el Principado de Cataluña.

- 1641** 19 septiembre. Se firma el tratado de Péronne, una alianza entre el rey de Francia Luis XIII y las instituciones catalanas que comporta el reconocimiento oficial del monarca y el respeto de las constituciones.
- 1645** *Se declara la Gran Guerra Turca, que enfrenta al Imperio otomano y sus aliados contra el Sacro Imperio Romano Germánico, Venecia y Rusia.*
- 1648** Paz de Westfalia: final de la guerra de los Treinta Años y de la guerra de Flandes.
- 1649** Revolución inglesa. El rey Carlos I es condenado a muerte y se establece una república dirigida por Oliver Cromwell, con un sistema parlamentario y constitucional burgués.
- 1651** El filósofo político inglés Thomas Hobbes publica *Leviatán*, donde establece la doctrina del derecho moderno, base de la sociedad y los gobiernos legítimos.
- 1652** Octubre. Final de la guerra de los Segadores: Cataluña pierde la guerra contra la corona española. Tras más de un año de asedio, las tropas reales dirigidas por Juan de Austria entran en Barcelona.
- 1653** Las instituciones catalanas se ven obligadas a reconocer al monarca hispánico Felipe IV como soberano de Cataluña. El rey jura las constituciones, aunque introduce en ellas cambios que limitan su autonomía.
- 1659** Tratado de los Pirineos entre los representantes de Felipe IV y los de Luis XIV de Francia por el cual España cede los condados del Rosellón (Vallespir, Conflent y Capcir) y parte de la Cerdaña a Francia.
- 1678** Tratado de Nimega. España cede a Francia el Franco Condado y las provincias de Flandes.
- 1683** Batalla de Viena. El rey polaco Juan III Sobieski derrota al ejército otomano y levanta el sitio de Viena.
- 1688** Revolución Gloriosa. Las clases burguesas inglesas se alzan contra el absolutismo del rey Jacobo II y, poco después, respaldadas por el Parlamento inglés, proclaman al estatúder holandés, Guillermo III de Orange-Nassau, rey de Inglaterra, Irlanda y Escocia.
- 1697** Tratado de Rijswijk. Final de la guerra entre Luis XIV de Francia y la Gran Alianza formada por Inglaterra, España, los Países Bajos y el Sacro Imperio Romano Germánico por el cual el monarca francés reconoció al príncipe holandés Guillermo de Orange como rey Guillermo III de Inglaterra y II de Escocia.

- 1701** Muere sin descendencia Carlos II de España. En su testamento había nombrado al duque borbón Felipe de Anjou de Francia, nieto de Luis XIV, como su sucesor, el futuro Felipe V de España.
- 1702** Inicio de la guerra de Sucesión española. Inglaterra y las Provincias Unidas de los Países Bajos ven peligrar el equilibrio europeo y crean, mediante el tratado de La Haya, la Segunda Gran Alianza con el emperador del Sacro Imperio Romano Germánico y la mayoría de príncipes alemanes, cuyo objetivo es declarar la guerra a Francia y apoyar al otro pretendiente al trono español, el archiduque Carlos de Austria.
- 1705** Representantes del Principado de Cataluña firman el *pacto de Génova* con Inglaterra a favor de la causa austracista. El archiduque Carlos llega a Barcelona, convoca las Cortes Catalanas y es reconocido como el rey Carlos III.
- 1711** 17 abril. Muere José I, emperador del Sacro Imperio Romano Germánico. En diciembre, el archiduque Carlos es coronado emperador en Frankfurt con el nombre de Carlos VI. Ante la nueva situación europea, los ingleses deciden iniciar las negociaciones con Luis XIV para poner fin a la guerra.
- 1713** 11 abril. Tratado de Utrecht. Francia firma la paz con Inglaterra y los Países Bajos. Las potencias reconocen a Felipe V como rey de España a cambio de diversas compensaciones territoriales y comerciales, como Gibraltar y el monopolio del comercio de esclavos con América.
- 1714** Sitio de Barcelona. Las tropas borbónicas, primero del duque de Pópoli y luego dirigidas por el duque de Berwick, ponen sitio a Barcelona. El general Antoni de Villaruel, que dirige el ejército catalán de la resistencia, y Rafael Casanova, consejero jefe del Consejo de Barcelona y coronel de la milicia ciudadana formada por miembros de los gremios profesionales, defienden las murallas y la ciudad. El 11 de septiembre, las tropas borbónicas asaltan y ocupan la ciudad. Con la derrota de Cataluña, concluye la guerra de Sucesión española.

MANUEL FORCANO y SERGI GRAU
Bellaterra, 2014

Traducción: Juan Gabriel López Guix



La Capella Reial de Catalunya
et Le Concert des Nations
pendant l'enregistrement
à la Collégiale de Cardona (Catalogne)

Photo : Toni Peñarroya

La exportación de la disputa de las raíces en la construcción de la identidad occidental

(Capítulo 5 del libro *Religión y conflicto en Oriente Próximo. Una visión laica*)

La noción de Occidente parece algo consabido en todo el mundo. Ordena y restringe todas las investigaciones y enseñanzas en el ámbito de las ciencias humanas, dando por supuesta la existencia de una especificidad absoluta y global de las sociedades que se definen como occidentales frente a las demás culturas y civilizaciones. Ordena y estructura tanto la geopolítica mundial como la estrategia militar de los países, grandes o pequeños, poderosos o débiles y blandos, a través de la existencia de la OTAN.

Occidente: una «mega identidad» paradójica y mítica

Sin embargo, como veremos en este capítulo, la noción de Occidente es sumamente paradójica. Está más próxima a los mecanismos de la construcción de los mitos que a los de representación racional de una realidad única y bien definida. En efecto, la historia europea de los dos últimos siglos esta jalonada de fuertes disputas motivadas por la búsqueda anhelante de unas raíces comunes que habrían unido desde el origen de los tiempos a los pueblos europeos en una sola civilización, levantada sobre un sistema de valores indiscutible. En efecto, el mito de la existencia de una supra o megaidentidad, llamada «occidental», implica la creencia metafísica y dogmática en la realidad de una unidad fuerte de civilización, de valores éticos y morales y de intereses colectivos entre muchos pueblos, pese a la variedad de sus culturas, lenguas y prácticas religiosas.

¿Cómo es posible que, partiendo de tanta diversidad, se haya podido originar el sentimiento de pertenecer a esta megaidentidad que llamamos Occidente trascendiendo los espacios, las diversidades y también los gigantescos conflictos del pasado? ¿Occidente es una realidad histórica verdadera, un *continuum* de valores y comportamientos que se remonta a las épocas históricas más remotas? ¿O bien es una construcción más mitológica que real, pero que, como todo mito, ejerce funciones indispensables para la vida de las sociedades?

La paradoja se debe justamente a ese anhelo de identidad a cualquier precio, pese a una diversidad de culturas y costumbres muy notable en una extensión geográfica tan pequeña como Europa. La explicación del anhelo de identidad puede estar en todas las vicisitudes y violencias que han recorrido la historia de este pequeño continente y culminaron en la crueldad sin precedentes de las dos guerras europeas de dimensión mundial, la de 1914-1918 y sobre todo la de 1939-1945. Durante todo el siglo XIX, y hasta el final de la Segunda Guerra Mundial, la búsqueda de identidad provocó fuertes hostilidades filosóficas y políticas que sobrepasaron ampliamente las fronteras y peculiaridades nacionales del continente.

El apaciguamiento solo se produjo con la disolución del bloque soviético en 1989, el debilitamiento de la URSS y su posterior desintegración a comienzos de los años noventa. Entonces se creó un consenso que trascendió los viejos conflictos internos de Europa, en especial el que enfrentaba a los partidarios del socialismo con los partidarios del liberalismo. No obstante, como ya se ha apuntado, la transformación de la noción de Occidente producida en esta época, que atribuye un carácter completamente distinto a las supuestas raíces comunes de la civilización occidental, crea fuertes tensiones geopolíticas en los alrededores de Europa y sobre todo en Oriente Próximo. El paso de las raíces llamadas «grecorromanas» profanas a unas raíces religiosas llamadas «judeocristianas» se suma, como hemos visto, a la ola de religiosidad que se extiende por el mundo posmoderno y «desencantado», ya se trate de sociedades industrializadas desde hace mucho tiempo o de países recién independizados. Por eso la noción de Occidente, intensamente utilizada durante la Guerra Fría, conserva hoy un fuerte contenido emocional que tiñe todos los discursos políticos y las concepciones de la estrategia militar. Al Occidente liberal y capitalista, en lucha feroz contra un Oriente totalitario y socialista, le ha sucedido la visión de un Occidente definido por unas raíces religiosas paradójicas en lucha no menos encarnizada contra un Oriente, esta vez, musulmán y no menos contrario al liberalismo, con tendencias totalitarias, que practica la subversión de un terrorismo internacional inspirado en el islam.

No está de más recordar que el verdadero origen histórico de la noción de Occidente (que solo puede existir enfrentada a la de Oriente) fue un hecho exclusivamente político ocurrido en el interior del área de civilización que más tarde se consideraría originaria de ese Occidente. En efecto, fue la ruptura del Imperio romano en el siglo III de nuestra era lo que dio origen a un imperio nuevo, el de Oriente, con capital en Constantinopla, mientras los restos del viejo Imperio de Occidente seguían teniendo su sede en Roma. Esta ruptura, de carácter meramente profano, fruto de las ambiciones de poder divergentes de las distintas élites, se agravó y perpetuó por la rivalidad religiosa entre la Iglesia de Constantinopla y la de Roma.

Es importante señalar que la fractura entre Oriente y Occidente se produjo dentro de la misma área cultural grecorromana, allí donde se había implantado la nueva religión cristiana. Por lo tanto no tuvo nada que ver con la vieja dicotomía entre griegos y «bárbaros» (en el sentido de pueblos que no eran griegos) ni con la aparición del islam y las conquistas árabes. Este hecho histórico indudable muestra bien a las claras cómo ha intervenido la imaginación colectiva y mítica en las transformaciones sucesivas de la noción de Occidente que vamos a repasar aquí y, al mismo tiempo, en las del Oriente que necesita un Occidente para subsistir.

Por lo tanto, es preciso repasar la evolución, muy compleja, de las mitologías europeas para comprender las funciones que ha desempeñado la noción de Occidente y su contenido variable a merced de las circunstancias políticas. Unas mitologías que fueron especialmente fértiles durante los dos últimos siglos, con la construcción de unas raíces históricas comunes descritas cada vez como el origen de la existencia y la unidad de Occidente. Para construir unas raíces en el orden de lo imaginario hay que simplificar la historia, borrando todas las diferencias, entronizar en esta historia ciertos acontecimientos como «fundacionales» y caer en un historicismo que atribuya a la historia de un pueblo, una nación o una civilización un fin superior y específico en la historia de la humanidad.¹ En este sentido, el de la construcción del mito, es como cabe describir la evolución de las distintas nociones de Occidente.

Una noción que, por otro lado, no se generalizó en Europa hasta después de la Segunda Guerra Mundial. Fue Estados Unidos, sin embargo, el país que más recurrió a ella, de un modo intenso y pasional, en la lucha contra la influencia de la ideología marxista y el poder de la Unión Soviética, que pretendía encarnar dicha ideología. Fue durante la Guerra Fría cuando se generalizó en todo el mundo la percepción de un conflicto entre el Occidente liberal y democrático (el «Oeste») y el Este soviético y totalitario. Hoy, tras la desaparición de la URSS y el telón de acero en Europa, persiste la misma sensación de peligro, alentada por los escritos sobre el choque de civilizaciones. Esta vez el peligro para Occidente estaría en el mundo árabe-musulmán y no en la parte del mundo dominada por la Unión Soviética o con regímenes políticos de tipo marxista.

El papel decisivo de Hegel y Weber en la construcción de las raíces llamadas occidentales

De hecho, la noción moderna de Occidente puede atribuirse a las ideas histórico-filosóficas del gran filósofo alemán Friedrich Hegel. Para él la historia de Europa encarna el soplo de la razón (y por lo tanto del espíritu) en la historia, merced al cual este continente se convierte en el motor adelantado de la historia universal. Más adelante, la obra del sociólogo Max Weber detalló las razones de este genio específico de la civilización europea, en particular a partir de lo que según él es la peculiaridad excepcional de la religión cristiana, sobre todo en su versión protestante, comparada con las demás grandes religiones del mundo: su capacidad de ser impulsora del capitalismo moderno.

Con el desarrollo de la lingüística y la teoría de las razas muchos grandes escritores europeos, con Ernest Renan a la cabeza, consagraron en la segunda mitad del siglo XIX la idea de un genio ario que caracterizaría a los pueblos indoeuropeos y a sus culturas, opuestas a las de los pueblos semitas, tachados de «torpes» y carentes de creatividad.² Varias tradiciones académicas, sobre todo en antropología pero también en economía, desarrollaron una dogmática muy coactiva y esterilizante que negaba a las religiones no cristianas la capacidad de impulsar la economía y el desarrollo, y de acceder a los conocimientos científicos y técnicos que los acompañan. En pleno siglo XIX colonial, estas teorías sobre las razas y las lenguas legitimaron ante la opinión pública las conquistas europeas de otros continentes, con Francia e Inglaterra a la cabeza, una legitimación que en esa época ya no podía proporcionar el mero afán de cristianizar el mundo.

Como sabemos, los excesos de las teorías raciales tuvieron en el siglo XX consecuencias fatales para los europeos de todas las nacionalidades que tenían la desgracia de no pertenecer a las iglesias cristianas y ser, por nacimiento, de confesión hebrea. A los judíos europeos se los vio como el elemento «semita» que estorbaba el avance de Europa hacia un progreso y una armonía social crecientes. De un modo grotesco, unas veces fueron tachados de capitalistas avaros que chupaban la sangre al pueblo, y otras de socialistas y comunistas que subvertían el orden establecido.³ Un músico del talento y la fama de Wagner no dudó en denunciar, en un panfleto virulento y delirante, el supuesto efecto corrosivo del judaísmo sobre la música europea.⁴

Tanto en la izquierda como en la derecha del espectro político europeo, un «judío» mítico fue el chivo expiatorio de todos los males de una Europa que acababa de infligirse las terribles heridas de la Primera Guerra Mundial y era terreno abonado para unos fanatismos ideológicos contradictorios, nacionalistas

o paneuropeos socialistas, comunistas, capitalistas, republicanos o monárquicos. En estas circunstancias, el ascenso del nazismo en Alemania pero también el predicamento de que gozó Hitler en amplios sectores de la opinión pública europea contribuyeron a crear las condiciones favorables para el genocidio de las comunidades judías europeas y sus horrores, que hoy siguen marcando profundamente a Europa y, a través de ella, al mundo.

De las raíces «grecorromanas» de Occidente a las raíces «judeocristianas»

Este acontecimiento, inaudito para unos pueblos que pretendían estar en la vanguardia de la historia universal y ser el sùmmum del refinamiento en la civilización, marcó con fuerza la evolución de la noción de Occidente. La culminación dramática y sangrienta de la hostilidad antisemita en el Holocausto causó, varios decenios después, este paso muy rápido de la noción de un Occidente grecorromano, considerado hasta entonces una evidencia, a la de un Occidente judeocristiano, que en muy pocos años sustituyó a la anterior como algo no menos evidente.

El calificativo principal de la noción de Occidente pasó de atribuir a las raíces grecorromanas un papel fundamental en la forja de ese sentimiento de pertenencia a una sola civilización, a un Occidente con raíces y valores esencialmente judeocristianos. Fue esta una ruptura radical y brusca con la tradición del Renacimiento que había fecundado todo el pensamiento europeo, ensalzando el legado literario, poético, filosófico y jurídico de la antigüedad grecorromana. El universalismo y el humanismo de Erasmo, cumbre del espíritu del Renacimiento, podrían considerarse, en este sentido, como la verdadera matriz de la Europa moderna, y el Renacimiento como su momento histórico fundacional. Y durante mucho tiempo, como hemos recordado, amplios sectores de la opinión pública europea han considerado que Occidente tenía raíces grecorromanas. En todo caso, es lo que se ha enseñado a los escolares hasta las últimas décadas.

Además, la tendencia humanista del Renacimiento se ratificó con el universalismo que predica la filosofía de la Ilustración y luego con la aceptación cada vez más generalizada de los grandes principios constitucionales y jurídicos de la Revolución Francesa. Porque las nociones romanas de estado y de ley, así como el concepto grecorromano de «ciudadano», fueron la principal inspiración de los constituyentes franceses. La libertad, la igualdad y la fraternidad fueron la base de un universalismo europeo que se extendió por el mundo y cambió profundamente la perspectiva política de todos los continentes.

Esta orientación de un amplio sector del pensamiento europeo se afianzó a raíz de los desórdenes religiosos que estallaron en la Europa del siglo XVI y culminaron con una guerra especialmente cruel entre católicos y protestantes, la de los Treinta Años. Las guerras de religión fueron las primeras guerras «totales» que enfrentaron furiosamente, en todas las clases sociales, a las nuevas Iglesias con la centralidad de la Iglesia romana y el dominio de sus partidarios en todas las naciones europeas en formación. Después de 150 años de conflicto religioso violento, las controversias teológicas resultaban no solo estériles, sino incluso peligrosas para la paz civil. Se impuso la creencia en la razón como fuente de progreso, junto con el espíritu de tolerancia y el desarrollo de las instituciones laicas, sobre todo en el sector educativo, no sin vivas polémicas que agitaron el siglo XIX entre los partidarios del

laicismo en la enseñanza y los que querían que el clero siguiera desempeñando una función central en la educación de los jóvenes ciudadanos.⁵

A principios de los años ochenta, no obstante, se produjo el último cambio importante en la naturaleza de las raíces invocadas para justificar la unidad de Occidente. A la vez que se olvidaban rápidamente las raíces grecorromanas de carácter profano, se empezaron a invocar unas raíces judeocristianas de carácter religioso. En realidad era un intento de echar tierra sobre siglos de fuerte hostilidad cristiana contra el judaísmo en Europa y ahuyentar los demonios destructores del antisemitismo racista (y no ya el viejo antijudaísmo cristiano de carácter teológico).⁶ Este cambio no deja de evocar el que indujeron los humanistas del Renacimiento, la filosofía de la Ilustración y la Revolución Francesa para hacer olvidar las referencias a las raíces cristianas, sustituyéndola por la de las raíces grecorromanas, con el fin de superar los demonios y los horrores de las guerras de religión.

Es así como hemos llegado a la nueva noción religiosa de las raíces de Occidente, a pesar de que el cristianismo europeo se había opuesto al judaísmo. Es fácil comprender que, en unas circunstancias de memoria recobrada y mala conciencia por el genocidio de las comunidades judías de Europa, esta revolución cultural en la noción de Occidente se llevara a cabo rápidamente y sin preguntas ni comentarios críticos. Consagra un nuevo momento fundacional y mitológico que se situaría en el nacimiento del monoteísmo judío, prolongado y amplificado por el triunfo y la generalización del cristianismo en Europa.

Esta alteración rápida y profunda de las raíces de Occidente en la conciencia colectiva arroja nueva luz sobre la función mítica de esta noción, en las circunstancias antes descritas –en el capítulo 3– de retorno del hecho religioso, encarecido desde hace varias décadas en su versión occidental, como si las culturas europeas hubieran desechado hasta entonces toda visión religiosa del mundo.⁷

¿Qué profundidad tienen las raíces cristianas en la noción de Occidente?

Cabe señalar, en efecto, que este cambio en la percepción de las raíces de Occidente, a las que ahora se atribuye una naturaleza religiosa, probablemente es deudor del legado romántico del siglo XIX. El romanticismo decimonónico buscó su inspiración en la nostalgia profunda de un pasado medieval idealizado y el rechazo de las alteraciones producidas por la filosofía de la Ilustración, así como en el culto a la razón. Nostalgia amplificada por la industrialización acelerada y la pérdida del universo rural, que llevó a mitificar el pasado cristiano de Europa y la unidad que el cristianismo garantizó a este pequeño continente a pesar de las continuas guerras entre sus reyes, príncipes y emperadores.⁸ El pasado cristiano de Europa, el de las catedrales y la densa red de abadías y conventos, unió todos los lugares del continente y a sus élites, que tenían el latín como lengua común. El predominio de la religión cristiana en la vida diaria, cuyas horas y gestos pautó durante mucho tiempo, hizo posible dicha unidad, que luego se fue perdiendo a medida que la religión dejaba de ser tan importante en la vida de los pueblos y avanzaba la modernidad industrial.

Contrariamente a una opinión extendida, en el siglo XIX europeo cundió una fuerte preocupación por la desaparición progresiva de la religión, por la ausencia de Dios o incluso por su muerte, anunciada

prematuramente por Nietzsche. El misticismo alemán de raíz protestante tuvo en esto un papel importante: Alemania se consideró la guardiana de las grandes tradiciones y los valores de la cristiandad europea. Francia tampoco se quedó a la zaga; baste recordar *El genio del cristianismo* de Chateaubriand, escrito en 1802 y las ideas de De Maistre, De Bonald, Lamennais y tantos otros. De hecho, en toda Europa el interés por la religión estuvo presente con mucha intensidad, prueba de ello es la aspereza de los debates antimodernistas, sobre todo a partir de la pérdida del poder temporal de los Papas y la *Kulturkampf* alemana.

A partir de Max Weber y Hegel el monoteísmo se considera una de las fuentes principales de la formación de Occidente. Un monoteísmo que «desencanta» el mundo, según la expresión de Weber, recogida el 1985 por Marcel Gauchet, quien, de un modo paradójico y original, lo considera «la religión de la salida de la religión».⁹ Al eliminar lo «mágico» que caracteriza al paganismo y sus mitos, el monoteísmo introduce la razón, que confiere su fuerza a una civilización occidental supuestamente total, global y específica. En especial, el cristianismo, que predica la salvación individual de las almas y la emancipación del hombre frente a su tribu o etnia, sería la raíz del individualismo europeo contemporáneo.¹⁰ En todos estos análisis de tipo weberiano, el tercer monoteísmo, el islam, brilla extrañamente por su ausencia. El monoteísmo es ante todo el del cristianismo, al que se reconocen unas raíces judías, pero sin más; nada se dice de las raíces orientales y semíticas del cristianismo, ni tampoco del cristianismo «ortodoxo» de Bizancio y luego de los eslavos. El único cristianismo de valor reconocido es el de «Occidente».

Leo Strauss, gran filósofo del siglo XX, recoge los análisis weberianos sobre el lugar central de la religión en la vida de las sociedades, pero plantea, enfrentándolas, dos soluciones a la crisis de conciencia europea causada por la extrema crueldad de las dos guerras mundiales: Atenas o Jerusalén.¹¹ En otras palabras, para Strauss, o bien la ley dictada por la razón, cuya fuente es Atenas, o bien la ley dictada por Dios, cuya fuente es Jerusalén. Según él la experiencia histórica demuestra que la ley positiva no ha dado mejores resultados que la ley de Dios. El reino de la razón puede llevar a las utopías más destructivas.¹² Queda así despejado el camino para la «vuelta de Dios» como solución a los desmanes de los grandes totalitarismos del siglo XX. ¿Acaso no es Estados Unidos una «nación de creyentes» que ha salvado dos veces de sus demonios a la Europa racionalista? ¿No representa la creación del estado de Israel este regreso a Jerusalén, conservando lo mejor de Atenas?

La violenta disputa sobre las raíces religiosas o profanas de Occidente

En realidad, la filosofía de la Ilustración y los principios constitucionales de la Revolución Francesa tampoco tuvieron una aceptación unánime en Europa. A lo largo del siglo XIX se formaron dos Europas transnacionales furiosamente enfrentadas entre sí, cuyas diferencias, en el ámbito de la filosofía política, se concretaron en la «disputa de las raíces».

Una parte de las élites cultas de Europa era tradicionalista, partidaria de mantener las jerarquías sociales y la religión como fuente de ética y moral e instrumento de estabilidad del orden social. Para ella, las raíces de esta conciencia colectiva europea solo podían ser la religión cristiana en versión católica o protestante. Occidente, en su criterio, era el fruto del cristianismo europeo y sus instituciones; la razón,

por sí sola, no podía cohesionar la sociedad, y el laicismo y sus instituciones republicanas no eran más que una máquina de guerra atea y materialista contra el fundamento mismo de Occidente, es decir, el cristianismo. La filosofía de la Ilustración, desde Descartes, fue el blanco de fuertes críticas por haber pasado por alto las necesidades religiosas y místicas del hombre y haber dado pábulo a utopías peligrosas que engendraron las peores aberraciones totalitarias.

Otra parte de la opinión pública europea era republicana, partidaria del progreso material propiciado por el ejercicio libre y sin trabas de la ciencia y la razón, pero también de la igualdad de derechos y deberes de todos los ciudadanos (y entre ciudadanos y ciudadanas) y la supresión de jerarquías sociales creadas por los privilegios de cuna o de riqueza acumulada sin trabajo productivo. Se sentía investida de la misión universal de aportar ese progreso a la humanidad, de cambiar el mundo, de liberar a todos los hombres de sus cadenas. Mientras que la opinión tradicionalista promovía la colonización del mundo para cristianizarlo en su versión católica o protestante, la opinión republicana será colonialista por un idealismo universal. Fue este el aspecto en el que, lamentablemente, las dos escuelas europeas, completamente enfrentadas en su visión del mundo, sí llegaron a entenderse y cooperar.

La controversia tomó un cariz más áspero en la segunda mitad del siglo XIX y a principios del XX. Thomas Mann, el gran escritor alemán, en su obra *Consideraciones de un apolítico*¹³ publicada al término de la Primera Guerra Mundial, nos da una visión apasionada de esta polémica, que gana al ser releída hoy. En ella enfrenta a una Europa religiosa y mística, la de las patrias tradicionales, guardiana de los valores y del orden, centrada en Alemania, con otra Europa, la del oeste con sus democracias liberales (inglesa, francesa e italiana), materialista, imperialista, demagógica y destructora de todos los valores que ordenan una sociedad.

Oswald Spengler, en su famosa obra *La decadencia de Occidente*,¹⁴ abunda en esta división de Europa cuando distingue entre la «cultura», radicada en un ámbito que estimula la creación artística en todas sus formas y mantiene la solidaridad orgánica del pueblo, y la «civilización», que esteriliza la cultura con su pretensión universal, su tendencia expansionista y su afán de imponer artificialmente sus instituciones a los otros pueblos. Para él, la decadencia de Occidente, lo mismo que otrora la del Imperio romano, es debida a esa tendencia expansionista, so pretexto de civilización, que mata la cultura espontánea radicada en las patrias, fuente de fortaleza y creatividad. Por lo tanto las raíces de Europa están en las patrias, en el apego de la sociedad a su legado, sus tradiciones y su cultura. Sin duda Nietzsche se inspiró en esta escuela de pensamiento europeo cuando propuso desechar todos los valores para volver a las épocas del «hombre heroico» y de las grandes epopeyas nacidas en la tierra fértil de la cultura viva y bien arraigada, y no en el terreno de la civilización refinada, liberal y democrática.

La exportación de la disputa de las raíces al resto del mundo

Esta disputa tan temible sobre las raíces y el contenido de la noción de Occidente que agitó el siglo XIX y la primera mitad del XX sirvió para generalizar el uso de la noción de Occidente. La derrota de Alemania en 1945 acabó con las viejas disputas que giraban en torno a esta noción. A partir de entonces el término Occidente abarcó no solo Europa, sino también, y sobre todo, Estados Unidos y las posesiones de la corona británica, en especial Canadá, Australia y Nueva Zelanda.

La disputa de las raíces dio la vuelta al mundo. Primero se la apropió la cultura rusa, donde durante el siglo XIX coexistieron dos corrientes políticas y literarias contrarias, los «eslavófilos» por un lado y los «occidentales» por otro. Los primeros consideraban que Occidente era materialista, que había perdido el sentido de Dios y la mística con un culto abstracto a la razón que ignoraba las verdaderas necesidades del hombre. A partir de entonces, en Europa, fue Rusia la que se vio como refugio de los valores primordiales, religiosos y místicos, guardiana del orden natural de las cosas merced a sus comunidades campesinas compactas, la religión ortodoxa y el régimen zarista.¹⁵ Los segundos, en cambio, pensaban que Rusia era un país atrasado y que solo podía salir del estancamiento humillante en que se encontraba con una modernización acelerada, es decir, una «europeización» profunda de sus instituciones.

De Rusia la disputa pasó primero al Imperio otomano, y luego a Japón, la India y China. Todavía hoy persiste en los debates que agitan el mundo musulmán desde el siglo XIX entre partidarios de un repliegue sobre los valores y las prácticas religiosas, y los impulsores de un liberalismo y un modernismo como los habían iniciado y practicado históricamente las sociedades europeas. La disputa no es un simple conflicto entre «antiguos» y «modernos», más literario que político, sino el mismo conflicto existencial que desgarró Europa desde la segunda mitad del siglo XIX hasta el fin de la Segunda Guerra Mundial.

Es un conflicto relacionado con las grandes transformaciones socioeconómicas que se han producido de forma acelerada en todos los continentes, siguiendo los pasos de Europa, bajo el impulso del progreso material y técnico y con todos los desajustes que acarrea. La ola de mundialización económica del último medio siglo, en condiciones de competencia industrial feroz y desatada, provoca deslocalizaciones masivas, aumento del desempleo, movimientos migratorios cada vez más intensos y aceleración del éxodo rural en los países muy poblados de Asia y Oriente Próximo. Al mismo tiempo, la homogeneización cultural consumista del mundo fomenta un repliegue sobre los valores primarios, étnicos, regionalistas, tribales o religiosos para colmar el vacío que han dejado el descrédito de las ideologías nacionales de tipo profano o laico y las esperanzas truncadas de las promesas de un paraíso socialista.¹⁶

En estas condiciones, la disputa sobre las raíces de Occidente sigue sirviendo, en todas partes y con distintas formas, para avivar conflictos y guerras civiles. Estos enfrentamientos de raíces «megaidentitarias» que trascienden todos los particularismos religiosos, étnicos o nacionales, se centran ahora en Oriente Próximo. En efecto, el conflicto palestino-israelí cristaliza un contraste que parece irreductible entre un Occidente ahora «judeocristiano», que ve la creación del estado de Israel como una coronación o un fin superior de la historia (en el sentido hegeliano del término), y un Oriente árabe-musulmán, donde proliferan los fundamentalismos musulmanes de diversas obediencias como reacción a un dominio y una persecución occidental que ya dura un par de siglos.

Por consiguiente, la disputa sobre la esencia y la naturaleza, pero también sobre las raíces del mundo moderno tal como lo han configurado las potencias que se definen como «occidentales», disputa seguida con pasión y angustia desde hace dos siglos, dista mucho de haberse resuelto. Como veremos en el capítulo siguiente, Oriente Próximo y los países del Mediterráneo, vecinos directos de Europa,

son los que están más implicados. En esta región del mundo la disputa sobre las raíces de Oriente y Occidente, el enfrentamiento de dos visiones del mundo, provoca agudos enfrentamientos. Es hora, pues, de aplacar definitivamente estas disputas. Pero para ello habría que renunciar a la división binaria del mundo entre «Occidente», cualquiera que sea su definición, y «Oriente», ya sea el Oriente eslavo, el Oriente Próximo musulmán o el Extremo Oriente del «peligro amarillo». Además deberíamos plantearnos la utilidad de esta noción y de su función mitológica y movilizadora. Porque es evidente que sin «Oriente» no existe Occidente, y sin «Occidente» no hay ninguna necesidad de forjar un Oriente opuesto.

Librarse de la pareja perversa Oriente-Occidente

La pareja Oriente-Occidente, en realidad, no hace más que reproducir la vieja división racista del mundo entre arios y semitas que causó tantas desgracias no sólo en Europa, al principio, sino también en muchos lugares del mundo. Por eso, ¿podemos aceptar razonablemente una simple noción de orientación geográfica y astronómica convertida en temible frontera mental, una búsqueda desesperada de raíces imaginarias a las que se asigna la función de cimentar pueblos, lenguas, culturas y costumbres de lo más variado? La verdad es que, aparte del momento humanista en la historia de Europa, la noción de Occidente no parece haber sido muy útil para los propios europeos ni para el resto del mundo. Nunca logró imponer criterios de ética ni una moral internacional que garantizara la paz perpetua, como habían soñado el gran filósofo Immanuel Kant y los grandes fundadores de religiones con vocación universal.

Rebuscando en la historia antigua las raíces imaginarias que dieron origen a la pareja Oriente-Occidente, podríamos llegar a la conclusión de que, probablemente, es una mera reproducción del arquetipo mítico de la violencia entre hermanos, la de Caín y Abel que vemos en el Antiguo Testamento.¹⁷ Volvemos a encontrar este arquetipo en la división del mundo entre arios y semitas que dominó la cultura europea del siglo XIX y la primera mitad del XX. Es él, sin duda alguna, el que hoy nos depara otra división fratricida entre el mundo de valores llamados «judeocristianos» y el que defiende valores opuestos, llamados árabes y musulmanes. ¿Vamos a permanecer mucho tiempo más atrapados por este arquetipo bíblico que también ha engendrado idearios exaltados y narcisistas sobre la existencia de pueblos, naciones y civilizaciones elegidos para ponerse a la cabeza de la historia humana?

Para concluir, cabe recordar que esta visión binaria del mundo es propia de las sociedades monoteístas: judías, cristianas y musulmanas. Las sociedades budistas, sintoístas, hinduistas y confucionistas de Asia se han desembarazado de esta visión binaria del mundo en sus construcciones cosmogónicas de los seres vivos y sus códigos morales de sabiduría. Es hora de reflexionar sobre los peligros y la incongruencia de permanecer en el mundo imaginario y mitológico forjado por una antropología religiosa inconsciente y simplista, pero por desgracia muy dominante, que enfrenta nociones tan emotivas sobre la existencia de un Occidente opuesto a un Oriente.

GEORGES CORM

Cap. 5. Georges Corm, *Religión y conflicto en Oriente Próximo. Una visión laica*.
Editado por Edicions Bellaterra, 2013

Traducción: Juan Vivanco

¹ Es lo que hemos descrito en nuestra obra *L'Europe et le mythe de l'Occident, La construction d'une histoire*, La Découverte, Paris, 2009 et 2012 (para la edición de bolsillo). Sobre los peligros del historicismo, véase Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Presse Pocket, Paris, 1988 (trad. de Pedro Schwartz, *La miseria del historicismo*, Alianza Editorial, Madrid, 2002).

² Al respecto puede leerse el discurso de apertura del curso de lengua hebrea, caldea y siríaca pronunciado por Renan en el Collège de France en 1882, que es un ataque vitriólico contra la torpeza del espíritu semita, comparado con la agudeza e inteligencia del espíritu ario. Véase el texto en Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation? Et autres essais politiques*, Presse Pocket, Paris, 1992, pp. 182-200 (tr. de Andrés de Bías, *¿Qué es una nación?*, Alianza Editorial, Madrid, 1988); y nuestro análisis de este texto en Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté*, 1956-2010, Gallimard, col. «Folio/histoire», Paris, 2007, pp. 123-127. Sobre la comparación entre arios y semitas puede consultarse la obra de Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Seuil, Paris, 1989 (tr. de Vicente Villacampa, Seix Barral, Barcelona, 2001), así como Georges Corm, *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, La Découverte, Paris, 2002.

³ Véase al respecto Georges Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident*, op. cit., cap. 6, «Chronique européenne d'un judéocide annoncé», pp. 209-238.

⁴ El título del panfleto de Wagner es *Los judíos y la música*, publicado en 1850; consúltese al respecto el excelente análisis de Jacob Katz, *Wagner et la question juive*, Hachette, Paris, 1986, p. 69.

⁵ Véase Mona Ozouf, *L'École, l'Église et la République (1871-1914)*, Cana/Jean Offredo, Paris, 1982.

⁶ Cabe recordar que el antijudaísmo teológico estuvo vigente hasta el Concilio Vaticano II, durante el papado de Juan XXIII, quien logró que al judaísmo y al islam se les reconociera su calidad de religiones monoteístas de la salvación y se aboliera la noción de «pueblo deicida» que hasta entonces se había atribuido a los judíos.

⁷ Véase al respecto Georges Corm, *La Question religieuse au XXe siècle, Géopolitique et crise de la postmodernité*, La Découverte, Paris, 2006.

⁸ Véase también Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?*, Seuil, Paris, 2003 (tr. de María José Furió, *¿Nació Europa en la Edad Media?*, Crítica, Barcelona, 2003).

⁹ Véase Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985 (tr. de Esteban Molina, *El desencantamiento del mundo. Una historia política de la religión*, Trotta, Madrid, 2005).

¹⁰ Esta afirmación es crucial en la obra del antropólogo francés Louis Dumont, continuador de la escuela weberiana de antropología religiosa; véase en particular Louis Dumont, *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individualisme moderne*, Seuil, Paris, 1983 (tr. de Rafael Tusón, *Ensayos sobre el individualismo*, Alianza Editorial, Madrid, 1987).

¹¹ Véase Leo Strauss, «Jerusalem and Athens. Some preliminary reflections», The First Frank Cohen Public Lecture in Judaic Affairs, *The City College Papers*, n. 6, 1967.

¹² Véase en particular Leo Strauss, *La Cité et l'Homme*, Le Livre de Poche, Paris, 2005 (trad. de Leonel Livchits, *La ciudad y el hombre*, Katz, Móstoles, 2006).

¹³ Thomas Mann, *Considérations d'un apolitique*, Grasset, Paris, 2002 (trad. León Mames, *Consideraciones de un apolítico*, Grijalbo, Barcelona, 1978); y nuestro análisis en *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire* op. cit. pp. 171-175.

¹⁴ Oswald Spengler, *La decadencia de Occidente*, Espasa, Madrid, 1998, 2 vols.

¹⁵ Véanse al respecto Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Seuil, Paris, 2003; y Alexandre Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Gallimard, Paris, 1976.

¹⁶ Recordemos los análisis siempre tan actuales de Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 1983 (tr. de Fernando Álvarez-Uría, *La gran transformación*, Endymion, Madrid, 1989).

¹⁷ He tomado esta acertada comparación del gran escritor libanés Khalil Ramez Sarkis, quien me la sugirió en una correspondencia privada después de leer *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, op. cit.

Salvar la moral

La intencionalidad y los principios éticos siempre han chocado con la realidad humana. La civilización occidental, que es también la civilización cristiana, intentó conciliar unos elevados ideales morales y unas realidades que difícilmente casaban con el mensaje de los Evangelios según la codificación griega y paulina. En este sentido, la consistencia de las enseñanzas de Jesucristo se diluyó bajo las exigencias y necesidades perentorias de los diferentes poderes temporales e incluso espirituales de Occidente. Y así nació, bajo el signo de un movimiento religioso eminentemente pacifista, la idea de la guerra justa y de su moralidad intrínseca.

A pesar del ejercicio filosófico y teológico de salvar la guerra por medio de su moralización, toda guerra constituye un fracaso moral. Por extensión, los ejércitos, en tanto que instrumentos de la guerra, carecen de moralidad. No existen ejércitos ni guerras morales. No obstante, la tradición intelectual, filosófica y teológica cristiana de justificación de la moralidad de la guerra no sólo es larga y fructífera, sino que está absolutamente vigente. El último ejemplo llega de la mano de Nigel Biggar, profesor de Teología Moral y Pastoral en la prestigiosa e histórica cátedra Regius de Oxford. Biggar publicó en el 2013 *In Defence of War*. Esa obra es otro intento de moralizar la guerra dentro de esa fraudulenta tradición intelectual. Dicha tradición asume la guerra y los muertos, con la destrucción que comportan, como morales y buenos en el marco de unos límites arbitrariamente establecidos por el pensador de turno. La justicia moral –doble de convicciones firmes y occidentales– de la guerra se clasifica según lo que es justo y lo que no lo es, lo que está permitido y lo que no lo está, en un orden arbitrario de fundamentos aun más arbitrarios e inestables que obliteran el carácter esencial de la religión occidental, que es la religión cristiana.

¿Cómo podemos suponer que una acción intrínsecamente mala pueda ser moralmente buena? La insinceridad de la exposición de motivos de la religión del espíritu acaba adoptando la falacia semántica, la retorcida jurisprudencia disfrazada bajo máximas filosóficas y teológicas, de una ley que no quiere ser Ley porque la letra de la ley no sólo es inferior al espíritu sino que es imposible bajo el reino y el tiempo del espíritu. A pesar de todo ello, desde Constantino pasando por las cruzadas y la larga letanía de guerras cristianamente patrocinadas, la moralidad se ha enlodado en los campos de batalla por la fútil vanidad de intelectuales y cristianos imbuidos de espíritu pero no de letra, al servicio de reyes y

emperadores de finísimo barniz cristiano. En esa tradición occidental, las luces ilustradas heredaron pasiones mundanas y bélicas de mentes y tiempos cristianos. Nuevamente, la moral pervive al servicio del poder para torcer la ley, el espíritu, el hombre y los ideales bajo las perentorias necesidades contemporáneas de Estados, naciones e ideologías y sus causas debidamente pulimentadas con un lustre ético de la guerra justa de esos malos cristianos que han acabado por definir lo que es cristianismo.

Las guerras sólo se pueden justificar en sí mismas, es decir, por el propio interés, despojado de moral. Es la causa instrumental. Incluso en el vocabulario que suelen emplear los defensores de la moralidad de la guerra, una declaración de guerra podría ser *justa*, según los intereses que la mueven. La guerra justa cristiana reconoce que los intereses (causas y objetivos) acaban compensando y decidiendo la moralidad y justicia del conflicto. Según la escuela cristiana de pensamiento de la guerra justa, la justicia de la guerra es la garantía de la buena guerra. Es la limitación responsable del combate. La experiencia de los últimos, digamos, trescientos años ha demostrado que no hay garantía posible en las guerras. Cabría plantearse si esa justicia se fundamenta de verdad en la moral. La moralidad de la justicia es también muy cuestionable.

El cristianismo y la religión pasaron, la moral se volvió relativa, los Estados y las naciones empequeñecieron y las ideologías expiraron. Con todo, la sociedad posmoderna, líquida, liberal-libertaria quiere continuar gestionando la guerra. La nueva moralidad es el humanitarismo, que impregna desde la motivación de la guerra hasta el modo en que ésta se practica. Así, Occidente ha concebido el conflicto limitado –pero jamás negado– y ha delimitado la guerra a partir del *mayor humanitarismo posible* para evitar víctimas colaterales en la época en que las víctimas civiles representan el objetivo principal de toda guerra. Aun hoy, oculta y furtiva, la moralidad, por irreligiosa, relativa y humanitaria que quiera aparecer, sigue siendo incapaz de definir la mayor o menor moralidad de un conflicto. Y aquí radica el fracaso tanto moral como intelectual de toda justificación ética de la guerra. Si reconocemos que ninguna guerra y ningún ejército son morales, estamos suponiendo premisa crucial: la guerra es el aniquilamiento de toda moral. Partiendo de esa idea básica, podemos aplicar correctivos y atenuantes a la inmoralidad de la guerra, pero no convertirla en moral. La moralidad reside en la paz, que es lo bueno, el bien.

Quizá parezca que estoy elaborando un manifiesto pacifista. No es el caso. Hay que librar la moral de la carga de la guerra, hay que resituarse el conflicto bélico y al combatiente en la categoría que les corresponde. Así, hay que asumir la existencia del mal de la guerra. La guerra no debe ser el elemento de definición de ninguna sociedad, de ningún sistema filosófico, de ninguna religión. Sin embargo, el interés puede justificar una guerra. El interés puede perseguir el bien, como podría ser el caso de una intervención militar para salvar las minorías étnicas de Iraq exterminadas brutalmente por el Estado Islámico. Pero la intervención militar no sería, en ningún caso, el bien. Si asumimos el mal como respuesta al mal, ¿por qué esperamos justificarlo según la moralidad?

Resulta muy inquietante observar la larga lista de apoletas cristianos de la moral de la guerra a lo largo de la historia. Aun es más inquietante encontrar en ella los nombres de tantos ilustres teólogos, dispuestos a asumir que el bien se puede conseguir por medio del mal, algo que vulnera los propios principios de la teología moral cristiana, codificada y definida por san Alfonso María de Ligorio. En cualquier caso, encontramos cristianos en favor de la moralidad de una guerra justa desde san Agustín hasta Paul Tillich pasando por santo Tomás de Aquino, Francisco de Vitoria, Francisco Suárez, C. S. Lewis y Reinhold Niebuhr. Ellos son los intelectuales, filósofos y teólogos que han mancillado la moral con la guerra justa, la imposible guerra cristiana convertida en pragmática habitual de la Iglesia al servicio del poder de turno. El ejercicio histórico es eminentemente cristiano, genuinamente occidental. Más tarde, en tiempos recientes y dolorosamente poscristianos, otros intelectuales, filósofos y teólogos cristianos contemporáneos han intentado de desmontar de forma meticulosa la moralidad cristiana de la guerra y regresar al pacifismo del mensaje de Jesucristo. A modo de ejemplo, durante la década de 1980 el teólogo contemporáneo Stanley Hauerwas, de la Universidad de Duke, se esforzó por construir el corpus de una moral cristiana renovada y libre de guerra. Y no debemos olvidar la repercusión que ha tenido en ese debate el filósofo católico Alasdair MacIntyre y su *After Virtue*. Jesucristo predicó la no violencia y la renuncia del creyente al poder político. Más allá del protestantismo radical de los amish, los menonitas y los cuáqueros, parece que las grandes denominaciones cristianas han necesitado la crisis del mundo líquido para redescubrir sus propias esencias originales.

Donde el espíritu fracasó, triunfó la letra de la Ley. El judaísmo rabínico, el producto derivado de los fariseos tan criticado por Jesucristo en los Evangelios, acabó codificando la Ley judía basada en la Ley escrita (la Torá) y la Ley oral (el Talmud). De ahí se deriva la jurisprudencia judía, la Halajá. Entre los codificadores más brillantes de la Ley, Maimónides ofrece una comprensión amoral de la guerra, ligada estrictamente al interés, sin recurrir a las grandes formulaciones éticas o justas. Según Maimónides, la guerra de interés es la única asumible por la Ley. La permisividad de la guerra no es una asunción moral. La moralidad está excluida no sólo de la guerra, sino también de la idea de justicia y, por extensión, de cualquier recurso o formulación legales. La Ley judía no se ensucia con la moralidad, discute e interpreta motivos y causas de la voluntad divina. La guerra por voluntad divina es histórica, es decir, está clausurada, acabada y restringida a unos orígenes lejanos, casi míticos, de la nación israelita en la liberación de yugo egipcio y la entrada en la Tierra Prometida. Más allá de las dos guerras históricas contra las tribus y etnias que poblaban esa tierra prometida, la Ley sólo ofrece a los hombres el recurso de la guerra de interés para la defensa de la nación en caso de ser atacados. La licitud de la autodefensa de Israel no supone, en ningún caso, la moralidad de las acciones. En tanto que guerra de interés, la supervivencia es la motivación primera y final. La moralidad y la guerra justa quedan excluidas de modo permanente. La preservación de la propia vida y de la nación judía por encima de los enemigos es la causa derivada de esa interpretación legal de la Ley. La jurisprudencia halájica va más allá y acaba abarcando la prohibición de toda guerra fuera de los motivos expuestos,

por más que el judaísmo haya tenido tanto la tentación cristiana de la guerra justa como la tentación islámica de la yihad.

La guerra no es moral ni es buena. Por consiguiente, no es nunca deseable. Y, a pesar de todo, eso no evita que sea tristemente útil según los intereses y causas instrumentales de poderes, Estados y colectivos humanos. Cuando un colectivo o nación decide atacar a un otro colectivo o nación, el instinto de supervivencia es la reacción que lleva a la guerra. Es lo que podemos aprender de la letra de la Ley, frente a un espíritu fracasado en una retórica cristiana intelectualmente contorsionada. Incluso el interés por la supervivencia de un colectivo puede provocar que un tercero se implique en una guerra por causas humanitarias que, en sí, son buenas. Sin embargo, la acción acaba produciéndose por medio del mal. Toda guerra está movida por el interés, sea de la naturaleza que sea. Reconocerlo es el primer paso para salvar la moral, si es que todavía podemos salvarla.

BORJA VILALLONGA

Universidad de Columbia

Traducción: Juan Gabriel López Guix



Le Concert des Nations pendant l'enregistrement à la Collégiale de Cardona (Catalogne)

Photo : Toni Peñarroya

Acabar con la guerra y crear una paz sostenible

Antes de hablar de mi idea de la paz sostenible, quiero decir cuál no es mi idea. Para mí, la paz no es un espectacular arco iris en un hermoso cielo con nubes de algodón y una paloma revoloteando con una rama de olivo en el pico. Contemplar dicha escena quizá aporte serenidad a algunos, pero ¿de qué clase de paz estaríamos hablando? ¿Una paz personal y meditativa? Ese tipo de paz tiene su lugar, sin duda, pero no es un plan de acción para enfrentarse a las crisis que tienen ante sí los habitantes de este planeta ni tampoco ofrece ninguna esperanza de paz sostenible, una paz con justicia e igualdad.

Quizás estas palabras parezcan un tanto frías o cínicas, pero no es eso lo que siento al escribirlas. Me siento indignada e inquieta por la elección y el uso de esos símbolos para marginar a las personas que creen que la paz sostenible es posible. Utilizar el arco iris, la paloma y la guitarra como símbolos de la «paz» hace que sea muy fácil inferir que quienes trabajan por la paz tienen en realidad la cabeza, colectiva e individualmente, en las nubes y no comprenden las complejidades y brutalidades de la guerra ni lo difícil de conseguir la paz.

Hace ya demasiado tiempo que demasiadas personas confunden la paz con la simple ausencia de conflicto armado. Con esa opinión, no es difícil dar otro salto mental y pensar que, una vez concluida una guerra, los supervivientes pueden volver a recomponer su vida y que eso conducirá en última instancia a la «paz» personal, familiar y comunitaria. Que, una vez acabada la fase activa de la guerra, ya no tenemos que preocuparnos de las realidades de sus desagradables, atormentantes y atormentadas secuelas.

En semejante mundo imaginado, sólo existen dos opuestos antagónicos: la guerra y la paz. Pocos son los que hablan de los continuums de violencia que marcan las realidades de la vida y que pueden convertirse en pasos que conducen a la guerra.

Esta concepción relativamente limitada de la paz –junto con los símbolos marginadores de la paloma y el arco iris– facilita aun más que se tilde a todo tipo de activistas en favor de la paz de idealistas que no entienden el rudo mundo en el que vivimos y que lo único que quieren es «acabar con la guerra». Unos soñadores utópicos. La postura del rudo mundo es la de los «realistas», de quienes saben que la violencia es una parte de la naturaleza humana y que si queremos la paz debemos prepararnos para la guerra. Algunos de nosotros diríamos que uno consigue aquello para lo que se prepara.

Para mí, conseguir un mundo con una paz sostenible sólo será posible mediante una transformación del concepto de seguridad y el fomento de la paz en tanto que derecho humano, junto con el fin de la

glorificación de la guerra. La guerra **no** es heroica. Los individuos pueden actuar de modo heroico durante la guerra, pero el conflicto armado es cualquier cosa menos heroico. En realidad, es un penetrante olor a vísceras, sangre y miedo que lo inunda todo. La guerra es producto de la decisión tomada por un número más bien reducido de hombres en posiciones de poder que envían a los hijos de otras personas a combatir para conseguir recursos o para implantar o mantener su propio poder y el de sus gobiernos.

Harry Patch, uno de los últimos veteranos supervivientes de la primera guerra mundial, dijo: «La guerra no es más que el asesinato organizado». Cuando se le preguntó si valió la pena el esfuerzo aliado en la «guerra para acabar con todas las guerras», respondió que no valía la vida de ni siquiera un soldado. Son voces como las de Harry Patch las que la gente tiene que oír cuando se habla de guerra, no las de quienes glorifican y sentimentalizan la destrucción y la muerte sin sentido de un conflicto armado.

Durante cientos de años, la «seguridad» ha girado en torno a la seguridad del Estado-nación y no ha solido incluir lo que las personas corrientes definen como seguridad para ellos mismos en su vida diaria. Sin embargo, muchos consideramos que la seguridad nacional es cada vez un marco más desfasado para el «mantenimiento de la paz».

En el interconectado mundo contemporáneo, el énfasis en la seguridad nacional no puede salvarnos de las amenazas del calentamiento global que, lo aceptemos o no, nos está afectando a todos colectivamente. No puede protegernos contra una pandemia mundial. No puede alimentar a los pobres, curar a los enfermos ni proporcionar agua potable a miles de millones de personas que viven sin ella. No puede detener la proliferación nuclear o, dicho quizá de forma más adecuada, no puede abolir las armas nucleares.

Para que sea posible un mundo con una paz sostenible, debería definirse la seguridad en función de los seres humanos, no del Estado-nación. En otras palabras, en función de la seguridad humana, no de la seguridad nacional. Eso no significa necesariamente que no haya lugar para las fuerzas armadas, del mismo modo que hay un lugar para las fuerzas de policía.

Un marco general para la seguridad humana considera que todos los individuos tienen derecho a vivir en un mundo que no esté sometido a la necesidad ni al miedo. Las personas deben tener satisfechas sus necesidades básicas: comida, agua potable, vivienda, asistencia sanitaria y educación. No deben temer por sus derechos en tanto que seres humanos; no deben temer la tortura, la represión ni la limpieza étnica. Las comunidades no deben temer alteraciones evitables de la vida normal por los antojos de un gobierno.

Para proteger a las personas de la necesidad y el miedo, la seguridad humana debe basarse en la protección y el empoderamiento. Eso significa proteger los derechos y libertades básicos de las personas, protegerlas de las amenazas dominantes y de las situaciones amenazantes. Significa crear sistemas para empoderar a las personas partiendo de sus fortalezas y aspiraciones de modo que puedan conseguir un sustento propio y un futuro con dignidad, justicia e igualdad.

Un mundo donde todas las personas gocen de acceso a una asistencia sanitaria básica, una educación y una vivienda. Un mundo donde las mujeres, que constituyen más del 50 por ciento de la población del planeta, no deban pedir que la otra mitad les reconozca sus derechos humanos individuales, les conceda una educación y les permita desarrollar plenamente su potencial. Un mundo donde quienes detentan el poder no puedan obrar con impunidad ante la ley.

En un mundo donde la seguridad mundial venga definida por la seguridad humana, la verdadera paz descansará en la justicia social, económica y medioambiental global. Un mundo donde el 20 por ciento de la población no consuma el 80 por ciento de los recursos. Un mundo donde más de 1.500 millones de personas **no** tengan que vivir sin agua potable. Un mundo donde más de 4.000 millones de personas **no** tengan que sobrevivir con menos de dos dólares al día.

Un mundo donde los países más ricos acepten plena responsabilidad por su papel en el cambio climático y adopten medidas drásticas para salvar ya el planeta. Un mundo donde todos los países, comunidades e individuos contribuyan a salvar el planeta. Un mundo donde las personas no acepten la energía nuclear como la «respuesta limpia» a la creciente necesidad energética y, en vez de eso, dediquen los miles de millones destinados a las centrales nucleares a la creación de fuentes de energía sostenibles que no amenacen a las personas ni al planeta.

Un mundo donde los ejércitos respondan de verdad ante las personas a las que se supone que protegen; y eso significa un mundo donde los ciudadanos decidan qué cantidad de su presupuesto nacional dedican —si es que dedican algo— a comprar armas y desarrollar armamento de dudosa utilidad. Un mundo donde el Consejo de Seguridad de las Naciones Unidas y otros países empiecen a aplicar el artículo 26 de la Carta de las Naciones Unidas, que pide al Consejo de Seguridad que asuma la responsabilidad de elaborar planes para crear un sistema de regulación de las armas con el fin de promover «el establecimiento y mantenimiento de la paz y la seguridad internacionales con la menor desviación posible de los recursos humanos y económicos del mundo hacia los armamentos».

Por último, de acuerdo con mi idea de la paz sostenible, un mundo donde rechazemos la noción de que la violencia forma «parte de la naturaleza humana» y a veces «estalla», por lo que tenemos que convivir con esa realidad. La violencia es una elección. Es una elección: ya sea la elección individual de un hombre que pega a la mujer o a los hijos a quienes supuestamente ama (porque puede hacerlo), como la decisión colectiva de un gobierno o del país que éste dirige de ir a la guerra (porque puede hacerlo). Se trata de un mundo donde no glorifiquemos la violencia ni enseñemos nuestra historia con batallas, violencia y conquistas. Un mundo donde enseñemos a los niños que construir la paz no es sólo un arco iris y una paloma, sino un mundo de justicia para todos. Un mundo donde las personas entiendan en todas partes que la paz sostenible no es sólo ausencia de guerra. Es seguridad humana global, seguridad para todos los individuos en todas partes, no sólo para los países más poderosos en algunas partes del mundo.

JODY WILLIAMS

Traducción: Juan Gabriel López Guix





Banquet de la Garde Civile d'Amsterdam célébrant la Paix de Münster, 1648.
Bartholomeus van der Helst (1613-1670). Rijksmuseum. Amsterdam. Pays-Bas.

Les Fundacions Edmond de Rothschild es complauen de donar suport a aquest nou projecte de Jordi Savall, que presenta una reflexió sobre la tragèdia de la guerra al llarg de la història de la humanitat. Al costat d'aquest artista compromès, defensen un ideal humanista a la recerca d'una cultura de la pau, en un temps en què l'augment de les tensions atia l'odi i el rebuig de l'altre en la seva diferència. Per la seva tradició històrica orientada cap a la solidaritat, la responsabilitat i el respecte de la dignitat humana, les Fundacions conviden a combatre l'exclusió i la intolerància mitjançant la trobada, el diàleg i la compartició.

Jordi Savall, un dels músics més polivalents de la seva generació, no para, des de fa quaranta anys, de descobrir una música antiga sovint caiguda en l'oblit, tot bastint ponts amb el passat per a entendre millor el present i obrar per un futur més serè. Amb els seus conjunts, La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI i Le Concert des Nations, Jordi Savall fa ressonar amb dinàmica i intel·ligència les músiques del barroc. En aquest nou projecte titulat *Guerra i Pau*, presenta un ventall de peces musicals sobre les guerres i els tractats de pau que hi succeïren, des de les batalles del Renaixement fins al Segle de les Llums. D'aquesta manera, ofereix una inspiració musical per a construir un futur basat en la fraternitat i l'esperança.

Com en cadascun dels seus projectes, Jordi Savall demostra de nou la seva passió per compartir el saber i l'excel·lència. D'una manera original, il·lustra els valors en què reposa el compromís de la nostra filantropia familiar.

Ariane de Rothschild

GUERRA I PAU

1614-1714

CD 1

INTRODUCCIÓ

- | | | |
|----|---|------|
| 1. | Pavane pour la petite guaire, fait pour les Cornetz en 1601
Anònim (Mss. Philidor) | 2'17 |
|----|---|------|

1613 L'Imperi Otomà ataca Hongria

Makam «Muhayyer pesrev» - Marxa guerrera otomana
Anònim (instrumental)

- | | | |
|----|-------------|------|
| 2. | Taksim | 1'13 |
| 3. | Marxa turca | 3'31 |

De l'inici de la Guerra dels Trenta Anys al Tractat de Nimega

1614 - 1689

1614 Massacre dels jueus a Frankfurt

- | | | |
|----|---|------|
| 4. | <i>Ha lahma 'anya</i> – Plany en arameu | 2'28 |
|----|---|------|

1618 Praga, inici de la Guerra dels Trenta Anys

- | | | |
|----|---|------|
| 5. | Galliard Battaglia a 5 Voci. Cantus XXI
Samuel Scheidt (1587-1654) | 3'18 |
|----|---|------|

- 1624/25 Breda és assetjada per les tropes espanyoles**
6. Romanç: *Ya es tiempo de recoger* 2'50
 Lope de Vega / Anònim
- 1635 Pau de Praga**
7. *Zion spricht: Der Herr hat mich verlassen* 6'26
 Johann Hermann Schein (1586-1630)
- 1636 Richelieu declara la guerra a Espanya**
8. Anònim (Mss. Philidor) 0'50
 Charivaris pour les hautbois
 9. Gavotte en suite 0'41
- 1640 Guerra dels Segadors «El Corpus de Sang»**
- 1641 Gener. Pau Claris expressa la voluntat de constituir una república catalana**
10. *Catalunya comptat gran* (tradicional / Jordi Savall) 1'49
 11. Himne de Catalunya (tradicional / Jordi Savall) 2'21
- Catalunya accepta la sobirania de Lluís XIII**
12. *Intrada-Geschwindt-Langsam-Sarabande* 3'23
 Suites d'Orchestre – Guillaume Dumanoir (1615-1697)
- 1645 Guerra de l'Imperi Otomà contra Venècia**
13. *Taksim & Makam «Uzzäl uşuleş Darb-I feth»* 2'18
 Dervis Mehmed (Mss. Dimitrie Cantemir N.209)
- 1648 Pau de Westfàlia. Fi de la Guerra dels Trenta Anys**
14. *Siehe an die Werke Gottes* 6'36
 Johann Rosenmüller (1617-1684)
- 1649 Guerra civil a Anglaterra**
15. *The Newark Siege* 4'29
 John Jenkins (1592-1678)

- 1652 Les institucions catalanes reconeixen Felip IV d'Espanya com a sobirà de Catalunya**
16. *Philippus Rex Hispaniae* (Fanfara instrumental i cantada) 1'23
Jordi Savall a partir d'Ambrosio Cotes
- 1659 Tractat dels Pirineus. La Pau dels Pirineus**
17. *Jubilate Deo* (Le Motet de la Paix, LWV 77/16) 15'44
Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
- 1669 Els venecians són expulsats de Creta pels otomans**
18. Der makām-ı Râst «Murass'a» uşüleş Düyek 4'04
- 1678 Tractat de Nimega**
19. Alceste – Jean-Baptiste Lully 2'32
Marche des Combattants
20. Menuet (LWV 50) 1'47
- 1689 Guillem III és coronat rei d'Anglaterra**
21. *Praise the Lord, O my soul* 5'46
John Blow (1649-1708)

CD 2

Del Tractat de Torí a la fi de la Guerra de Successió Espanyola

1696 - 1714

1696 Tractat de Torí

- Te Deum* - Marc Antoine Charpentier (1643-1704)
1. Prelude 1'40
2. Te Deum Laudamus 1'18
3. Te aeternum patrem 1'55
4. Pleni sunt caeli 2'07

1701/02 Inici de la Guerra de Successió Espanyola

Battalia a 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704)

- | | | |
|----|--------------|------|
| 5. | Sonata | 1'39 |
| 6. | Die Schlacht | 0'44 |

1705 Pacte de Gènova. L'arxiduc Carles arriba a Barcelona*Cant dels Aucells quant arribaren los Vaixells*

Anònim tradicional / Jordi Savall

- | | | |
|----|--|------|
| 7. | | 5'30 |
|----|--|------|

1708 Casament a Barcelona de l'arxiduc Carles

«Il più bel nome» - Antonio Caldara (1670 - 1736)

- | | | |
|-----|---|------|
| 8. | Sinfonia | 3'39 |
| 9. | Coro di Seguaci della virtù | 0'45 |
| 10. | Arie: Cari Elisi (M. B. Kielland <i>soprano</i>) | 3'09 |

1710 Mort de l'emperador Josep I

Marcia Funebre

Jordi Savall a partir del Requiem de Heinrich Ignaz Franz von Biber

- | | | |
|-----|--|------|
| 11. | | 1'43 |
|-----|--|------|

L'arxiduc Carles és coronat emperador

Kyrie

Missa Bruxellensis – Heinrich Ignaz Franz von Biber

- | | | |
|-----|--|------|
| 12. | | 4'54 |
|-----|--|------|

Celebració de la coronacióFlorilegium II, *Chaconne* de la Suite IV «Impatients»

Georg Muffat (1653-1704)

- | | | |
|-----|--|------|
| 13. | | 3'18 |
|-----|--|------|

1711 L'Imperi Otomà ataca Rússia

Der makām-ı Uzzâl Sakîl «Turna» Semâ'î – Mss. D. Cantemir (324)

- | | | |
|-----|--|------|
| 14. | | 4'02 |
|-----|--|------|

Beznevéstnaya Dévo (O Virgo)

Vasily Titov (ca. 1650-ca. 1715)

- | | | |
|-----|--|------|
| 15. | | 3'25 |
|-----|--|------|

1714 Setge de Barcelona

Batalla Imperial

Johann Caspar Kerll (1627-1693)

- | | | |
|-----|--|------|
| 16. | | 5'18 |
|-----|--|------|

- 1714 11 de setembre. Derrota dels defensors de Barcelona**
17. Lamento der Verwundten Musquetirer 2'17
 Heinrich Ignaz Franz von Biber
 Battalia a 10 – Heirich Ignaz Franz von Biber
- 1714 11 septembre. La capitulació de Barcelona. Pregària per les víctimes**
18. Missa Pro Defunctis - *Hei mihi* 6'00
 Joan Cererols (1644-1712)
- Plany després de la derrota**
19. *Catalunya en altre temps* 4'23
 Text antic
 Música: Jordi Savall a partir d'una melodia tradicional catalana

CONCLUSIÓ

- 1714 Fi de la Guerra de Successió Espanyola**
- Jubilate Deo / O be joyful* (HWV 279)
 Georg Friedrich Händel (1685-1759)
 Compost per a la celebració del Tractat d'Utrecht (11 d'abril 1713), on França fa firmar l'acord de Pau amb els Països Baixos, Gran Bretanya, Savoia i Àustria.
20. O be joyful in the Lord - Solo (D. Munderloch *tenor*) & Cor 2'08
21. Serve the Lord with gladness - Cor 2'19
22. Be ye sure that the Lord he is God - Duet 2'32
 (D. Guillon *contratenor*, S. MacLeod *baix*)
23. O go your way into his gates - Cor 3'29
24. For the Lord is gracious - Tercet 3'29
 (D. Guillon, D. Munderloch *contratenors*, S. MacLeod *baix*)
25. Glory be to the Father - Cor 1'29
26. As it was in the beginning - Cor 4'03

GUERRA I PAU

1614-1714

*“Acabar amb la guerra mitjançant la paraula,
i cercar o mantenir la pau
amb la pau i no amb la guerra,
és un títol de glòria molt més gran
que matar els homes amb l’espasa.”*

Agustí d’Hipona (354-430)

Epist. ad Darium, 229, 2

Amb aquest nou llibre-CD, “**Guerra i Pau** a l’Europa del barroc”, fem un repàs, a través de la música, del gran segle que precedí la fi de la Guerra de Successió Espanyola, el 1714, tot presentant una rica mostra musical i un intens record històric d’un període molt breu, però molt representatiu de la història d’Europa i dels seus conflictes. Des de l’atac otomà contra Hongria el 1613, la massacre de jueus a Frankfurt el 1614 i l’inici de la Guerra dels Trenta Anys fins al Tractat d’Utrecht i la caiguda de Barcelona, es plasma una proliferació d’aquesta constant tragèdia de la civilització europea: l’ús habitual de la “cultura de guerra” com a principal mitjà per a resoldre les diferències culturals, religioses, polítiques o territorials. La presentació de la llarga i trista successió d’enfrontaments, guerres, invasions, atacs, massacres, agressions, saqueigs i lluites entre pobles i nacions al llarg de tota la història de la humanitat (en aquest cas, a Europa) ens mostra que és necessari i molt urgent desenvolupar nous mecanismes relacionals per a reconciliar les diferències en un món prolífic pel que fa a l’acció, la paraula i el pensament.

Un segle en guerra, 1614-1714

El segle XVII començà amb un gran nombre d’intents d’invasió, d’incessants escaramusses i d’atacs repetits dels otomans, que van envair i devastar Hongria en diverses ocasions, així com amb la Guerra dels Trenta Anys. Causada per una multiplicitat de factors, la seva durada i violència féu que tingués uns greus efectes en l’economia i la demografia d’Europa Central i d’Espanya. Els diferents conflictes que s’hi succeïren i que s’han resumit sota la denominació de “Guerra dels Trenta Anys” van assolir Europa entre el 1618 i el 1648, enfrontant els Habsburg d’Espanya i del Sacre Imperi d’una banda amb

els estats alemanys protestants de l'altra, en una lluita entre el propi Sacre Imperi i les potències europees veïnes de majoria protestant, secundades per diverses intervencions de França, malgrat ser majoritàriament catòlica. Amb els seus diferents episodis –els incessants conflictes als Països Baixos; la Pau de Praga de 1635, que, sense posar fi a la Guerra dels Trenta Anys, generà un canvi en les parts en conflicte; la guerra contra Espanya, on els fronts de batalla canviaven geogràficament de nord a sud; la guerra de l'Imperi Otomà contra Venècia; la guerra civil a Anglaterra, una nació que també intervingué a l'escenari internacional en aquesta guerra tan llarga com complexa; el Tractat dels Pirineus; la conquesta de Creta pels otomans; els tractats de Nimega i de Rijswijk; i la guerra dels otomans contra Rússia–, de seguida ens adonem que la pau no és un bé a part, sinó que sempre és una part indissociable de la guerra. La nostra selecció de músiques acaba amb les que celebren el tractat de pau d'Utrecht, que el 1713 posà parcialment fi la Guerra de Successió Espanyola. Aquest gran conflicte, que enfrontà les principals potències europees entre el 1701 i el 1714, fou l'última gran guerra de Lluís XIV, amb la successió de la corona espanyola en joc i, per tant, també el domini d'Europa. La guerra s'acabà l'11 de setembre de 1714 amb la capitulació de Barcelona, afectant d'una manera molt profunda i duradora, entre d'altres, l'organització i les relacions entre les nacions europees, en especial la catalana i l'espanyola. El Tractat d'Utrecht, que posà punt final a aquest conflicte, fou un dels tractats de pau més importants de l'Europa moderna, car traçà un nou mapa geopolític, que marcà les relacions internacionals durant tot el segle XVIII i no seria profundament modificat fins al començament del segle XIX amb les campanyes napoleòniques, que van originar un nou ajustament internacional d'importància semblant, amb el Congrés de Viena.

Música, emoció i memòria

En contraposició a aquests diferents moments històrics, hem optat per interpretar les obres musicals més representatives d'autors de l'època, tant coneguts com anònims: Samuel Scheidt, Ambrosio Cotes, Lope de Vega, Johann Hermann Schein, Guillaume Dumanoir, D. Philidor, Johann Rosenmüller, John Jenkins, Jean-Baptiste Lully, Dimitrie Cantemir, Francesco Cavalli, Joan Cererols, John Blow, Joan Cabanilles, Marc-Antoine Charpentier, Antonio Caldara, Vasily Titov, Heinrich Ignaz Franz Biber, Georg Friedrich Händel i autors anònims jueus (en arameu), otomans, catalans, espanyols i francesos. La música, una de les més elevades expressions artístiques de la manera de sentir de la humanitat, no ha deixat mai d'acompanyar els homes, tant en temps de guerra com en temps de pau. A voltes, ha servit per a estimular la guerra, però també ha servit per a concloure la pau. De la mateixa manera, s'ha trobat en primera línia a les taules de negociació i a aquelles on s'han signat els tractats de pau, on els antics enemics finalment optaven per entendre's. Si, per un costat, ha sigut capaç d'excitar el bel·licisme, també ha sabut mantenir l'amistat, l'harmonia i el respecte dels uns envers els altres. Una de les característiques fonamentals de tota civilització és la seva capacitat de recordar, perquè sense memòria no es pot construir un futur millor. La música és l'art de la memòria per excel·lència, la més espiritual de totes els arts: tan sols existeix en el moment en què sona una veu o un instrument. Com a tal, és la primera llengua de l'ésser humà.

“Sense els sentits no hi ha memòria, i sense la memòria no hi ha esperit”, afirmava Voltaire. Sense la capacitat que té la música de tocar-nos amb la seva emoció i bellesa, no ens seria possible esdevenir

plenament humans. Com deia Goethe, “qui no estima la música, no mereix ser anomenat un home; qui només l’estima, és tan sols mig home; però qui la fa, és un home complet”. Ell també considerava que el so musical permet un accés directe a l'ànima. Hi troba immediatament una ressonància, “perquè l’home duu la música dins ell mateix”.

Es tracta d’un gran segle, que també veié néixer creadors, científics, exploradors i pensadors extraordinaris, però que també conegué nombrosos conflictes, en què a l’Europa cristiana es barrejaren tant les lluites religioses com les ambicions territorials. Aquest segle també assistí a l’empenta cap a Occident del món musulmà i conduí a una nova configuració, en què els estats sobirans es van imposar a les bosses residuals del feudalisme, tot impulsant l’absolutisme, tal com el practicà Lluís XIV. L’emoció de la música, associada als fets històrics, ens permetrà de reflexionar i esdevindrà un potentíssim mitjà per a arribar a comprendre millor l’origen i la persistència de la violència inherent a totes les guerres i les dificultats d’assolir una pau duradora i justa, tant entre vencedors i vençuts com entre pobles de diferents cultures i religions.

Exèrcits reials contra exèrcits nacionals

No cal oblidar que, en la majoria dels casos, aquestes guerres van ser el resultat de conflictes de poder, que enfrontaven els exèrcits reials d’un o més països al poble de la nació o del país envaït, o que a vegades enfrontaven exèrcits entre si, amb la complicitat més o menys forçada o voluntària de la gent autòctona. En aquest segle XVII, els exèrcits solien estar generalment constituïts per soldats professionals: aristòcrates als comandaments i mercenaris a la tropa. Vegem què deia Erasme de Rotterdam, ja el 1500, al seu advertiment als prínceps del seu temps: “I ara, prínceps, recolliu-vos i reflexioneu: si mai heu vist les ciutats arruïnades, els pobles reduïts a cendres, les esglésies incendiades, els camps devastats, i si aquest espectacle us sembla tan desolador com ho és en realitat, digueu-vos que aquest és el fruit de la guerra. Si creieu penosa aquesta necessitat de portar al vostre regne la immensa i maleïda horda de soldats mercenaris, de nodrir-los de la ruïna dels vostres súbdits, de cercar de plaure’ls i fins i tot d’afalagar-los, i encara més, de confiar-vos, vosaltres mateixos i la vostra seguretat, al seu lliure caprici, digueu-vos doncs, prínceps, que aquesta desgràcia és el fruit de la guerra. La guerra és el flagell dels estats, la tomba de la justícia. Les lleis són mudes enmig de les armes.”

El canvi terrible i profund passà a ser sistemàtic després de la Revolució Francesa, concretament a partir del regnat de Napoleó, amb la llei obligatòria de joves, originaris de cada família pagesa o urbana. Els conflictes passaren a ser autèntiques guerres nacionals: la nació francesa contra la nació russa, la nació alemanya contra la nació francesa, etc. Les diferències de classe entre l’aristocràcia i el poble deixaren palesa una concepció elitista de la distribució de les tasques i les responsabilitats, amb el resultat de terribles carnisseries de soldats rasos a la Primera Guerra Mundial, encara més horribles i universals a la segona, amb milions de morts, molts dels quals civils (entre 65 i 75 milions).

La cultura de guerra

La guerra acompanya la vida dels homes i de les dones d'aquest món des de fa més de 5000 anys, i encara a l'inici d'aquest segle XXI, la cultura de guerra és més forta i més activa que mai. Els conflictes armats, cada vegada més nombrosos arreu del món, són la causa diària de milers de víctimes, sovint innocents. Amb més de 35 milions de desplaçats al món, mai abans a la història de la humanitat s'havia arribat a uns nivells tan dramàtics de refugiats i de persones que no poden retornar al seu país d'origen.

Les guerres, així com l'esclavatge, són formes de violència institucionalitzada; no són naturals ni normals i tenen el seu origen dins el seu àmbit cultural. Tal com ho recorda tan bé Raimon Panikkar, a la seva obra "Pau i desarmament cultural" (1993): "El primer exèrcit permanent, com a organisme especialitzat en la violència, nasqué a Babilònia en el moment en què la societat passà del matriarcat al patriarcat." Jan Smuts escriu: "Quan em miro la història, sóc pessimista, però quan em miro la prehistòria, sóc optimista." I és que la prehistòria no conegué les guerres, tot i que també hi existia violència més o menys tribal.

La civilització basada en el poder s'inicià uns 3000 anys abans de Jesucrist, al mateix moment en què la invenció de l'escriptura permeté al poder d'organitzar-se i d'establir un control precís sobre la societat, tot afavorint l'aparició de l'esclavatge per a cobrir les necessitats de mà d'obra barata i de soldats. D'aleshores ençà, el nombre de guerres i de les seves víctimes no ha parat d'augmentar.

Tanmateix, no cal oblidar que "al llarg de més del 95% de la seva existència, l'home ha sigut caçador i no guerrer. La transformació urbana que acompanyà la revolució neolítica fou caracteritzada pel pas d'una civilització matriarcal a una civilització patriarcal."

Pau i desarmament

La recerca de **la pau** també acompanya la vida dels homes i de les dones d'aquest món des de fa més de 5000 anys, però encara avui sembla una utopia inassolible a nivell mundial. I malgrat tot, l'art de la vida humana consisteix precisament en desafiar el que sembla impossible. Dit això, i com bé remarca Raimon Panikkar, "l'enfocament de la pau per una sola cultura no ha superat l'arquetip de la *Pax Romana*... Aquesta pretesa pau ens és necessària per a imposar la nostra cultura, la nostra economia, la nostra religió o la nostra democràcia." De fet, la pau no és possible sense desarmament, però el desarmament necessari no és tan sols nuclear, militar o econòmic. També cal –com proposa Panikkar– un veritable desarmament cultural, "un desarmament de la cultura dominant, que amenaça de transformar-se en una monocultura que pot ofegar totes les altres i acabar asfixiant-se ella mateixa". Hi ha manera d'aturar la cursa armamentista, d'unes armes cada vegada més mortíferes, i la proliferació a nivell mundial de tot tipus d'armes de destrucció cada cop més sofisticades? No podem oblidar els més de 124 milions de víctimes causades per les nombroses guerres del segle XX, des de la Primera Guerra Mundial fins als conflictes més recents, ni tampoc que més de 800.000 persones moren cada any a causa de la violència armada, i que la violència armada és, a més d'una cinquantena de països, una de les deu principals causes de mort en general.

Reconciliació

La història té també una memòria i ens ensenya que “la victòria no mena mai a la pau, la pau no és mai el fruit de la victòria”; així ho proven les desenes de milers de documents estudiats per Jörg Fisch, en què basa la seva obra “Krieg und Frieden im Friedensvertrag” (Stuttgart, 1979). Aquests documents mostren la ceguesa humana més gran que hom pugui imaginar, però també la més gran ingenuïtat. En conclusió, la història ens ensenya que la pau no s’obté per un tractat, de la mateixa manera que l’amor no s’assoleix per decret. Hi ha quelcom en la naturalesa de la pau, com en l’amor, que no pot obeir a una ordre; en definitiva, “només la reconciliació pot dur a la pau”. Tota pau es compon de tres elements iguals i essencials: llibertat, harmonia i justícia. Però, com diu Raimon Panikkar, “no s’ha de confondre la justícia amb la legalitat”. O hem de recordar que la constitució original dels Estats Units exclouia els esclaus i els negres?

Crec fermament que no es poden combatre els principals enemics de l’home, que són la ignorància, l’odi i l’egoisme, sinó amb amor, saviesa, empatia i comprensió; no és, al capdavall, aquesta aportació la funció última de l’art i del pensament? És per això que cal conèixer el món globalitzat d’avui, ser més conscients de la complexitat de les situacions que vivim per a reflexionar amb esperit independent en els camins que podran contribuir a canviar “la terrible situació de desregulació en la qual viu una humanitat esgotada, que sembla haver perdut el contacte amb els seus valors essencials de civilització i d’humanisme” (Amin Maalouf).

Un món en crisi

La desregulació del món s’ha accentuat aquests darrers anys, a causa d’una política econòmica inhumana que ha sacrificat milions de vides, per a imposar sistemes d’explotació totalment obsolets. Per aquest motiu, en aquesta època de greu crisi econòmica, el fort augment de la despesa militar al món sorprèn encara més, assolint la xifra astronòmica de més de 1.700 bilions de dòlars i no fent més que alimentar i prolongar els nombrosos conflictes armats que assolen tant Orient com Occident, molts d’ells no resolts i sense gaire esperança de resoldre’s a curt termini. Desgraciadament, aquesta proliferació de conflictes de llarga durada (Afganistan, Iraq, Txetxènia, Palestina, Àfrica) i els més recents (Síria), a més de guerres anomenades “irregulars” –guerrilles (a Amèrica Llatina) i terrorismes diversos–, han causat fins avui milers de víctimes innocents i més de 35 milions de desplaçats al món. Com escrivia i acusava Erasme, ja el 1516, “la guerra afecta en la major part dels casos aquells que no hi tenen res a veure”. Vint anys després d’haver permès la destrucció sistemàtica de Sarajevo i la massacre de milers de bosnians innocents, ara assistim al martiri del poble sirí amb la mateixa indiferència humana i total impotència de les grans nacions. El mal absolut és sempre aquell que l’home infligeix a l’home, i és un fet universal que afecta la humanitat en el seu conjunt. Hannah Arendt fou potser la primera a reconèixer-ho, quan el 1945 escrigué que “el problema del mal serà la qüestió fonamental de la vida intel·lectual a Europa després de la guerra”. Poden l’art, la música i la bellesa salvar l’home d’aquest mal?

A la novel·la *L’idiota* de Dostoievski, un ateu anomenat Hipòlit pregunta al príncep Mixkin: “És cert, príncep, que un dia vàreu dir que la ‘bellesa’ salvaria el món? Senyors –s’exclamava, prenent tota la

societat com a testimoni— el príncep pretén que la bellesa salvarà el món [...]. Quina bellesa salvarà el món? [...] El príncep el contemplà atentament i no replicà per res.” El príncep no hi té resposta, però nosaltres creiem, com Antoni Tàpies, *en un art que és útil per a la societat*, un art que, a través de la bellesa, de la gràcia, de l’emoció i de l’espiritualitat, pot tenir el poder de transformar-nos i pot tornar-nos més sensibles i més solidaris.

Voldria acabar citant el gran escriptor José Saramago, persona compromesa i molt estimat amic meu: “Si em diguessin d’ordenar la caritat, la justícia i la bondat segons la prioritat, posaria la bondat en primer lloc, en segon la justícia i en tercer la caritat. Perquè la bondat, per si sola, ja us dóna justícia i caritat, perquè la pròpia justícia conté caritat. La caritat és el que resta quan no hi ha ni bondat ni justícia. [...] Hi afegiria una petita observació. Sóc força gran i prou escèptic per a adonar-me que la ‘bondat activa’, com l’anomeno, té ben poques opcions de transformar-se en un horitzó social compartit. En canvi, pot esdevenir el refugi personal de cada individu, el millor antídote que pot tenir aquest ‘home malalt’ que és l’èsser humà.”

JORDI SAVALL

Bellaterra, tardor de 2014

Principals obres consultades :

Arendt, Hannah. *The Human Condition* (Chicago: University of Chicago Press, 2010 [1a ed.: 1958])

Canto-Sperber, Monique. *L'idée de guerre juste* (Paris: Presses Universitaires de France, 2010)

Cheng, François. *Cinq méditations sur la beauté* (Paris: Albin Michel, 2006)

Dower, John W. *Cultures of War* (Nova York: W.W. Norton & Company, 2010)

Judt, Tony. *Postwar: A History of Europe since 1945* (Nova York: Penguin, 2005)

Lynn, John A. *The Wars of Louis XIV, 1667-1714* (Londres, Nova York: Longman, 1999)

Maalouf, Amin. *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent* (Paris: B. Grasset, 2009)

Martín Marcos, David. *El Papado y la guerra de Sucesión Española* (Madrid: Marcial Pons Historia, 2011)

Panikkar, Raimon. *Paix et désarmement culturel* (Arle: Actes Sud, 2008 [ed. original: *Paz y desarme cultural*,

Santander: Sal Terrae, 1993])

Traverso, Enzo. *L'histoire comme champ de Bataille. Interpréter les violences du XXe siècle* (Paris: La Découverte, 2011)

Zweig, Stefan. “Die Geschichte als Dichterin”. *Neues Wiener Tagblatt*, 22 novembre 1931

PD: La nostra antiga civilització s'ha desenvolupat des dels seus orígens –fa més de 5000 anys– sobre la cultura de guerra, de manera que no és sorprenent constatar que, tan sols en aquest breu període d'un segle d'història europea, que s'estén del 1600 al 1714, no hi hagi hagut cap dia ni cap any sense un conflicte armat en territori europeu: guerres de territori, de poder o de religió.

- 1603 Fi de la guerra d'Irlanda, “pacificada” per les tropes angleses.
- 1610 Guerra russo-polonesa (els polonesos ocupen Moscou fins al 1612).
- 1612 Fi de la guerra entre Suècia i Dinamarca.
- 1614 Massacre de jueus a Frankfurt.
- 1617 Fi de la guerra russo-sueca.
- 1618 Inici de la Guerra dels Trenta Anys, com a conseqüència de la defenestració de dos emissaris austríacs al castell de Praga.
- 1624 Les tropes espanyoles assetgen Breda, que capitula al cap de sis mesos.
- 1625 Dinamarca participa a la Guerra dels Trenta Anys, al costat dels protestants.
- 1629 La Pau de Lübeck posa fi a les incursions daneses al nord d'Alemanya.
- 1630 Suècia s'incorpora a la Guerra dels Trenta Anys.
- 1630 Conflictes al nord d'Itàlia entre França i Espanya per Savoia.
- 1633 Setge de Smolensk per les tropes sueques.
- 1635 Fi de la guerra sueca.
- 1636 Richelieu declara la guerra a Espanya.
- 1639 L'exèrcit anglès ataca els escocesos revoltats.
- 1640 (6 de juny) Guerra dels Segadors i secessió de Catalunya.
- 1640 (1 de desembre) Rebel·lió de Portugal, que posa fi al domini espanyol.
- 1642-47 Guerra civil a Anglaterra.
- 1644 Augment considerable dels impostos a França per a finançar la guerra i revoltes conseqüents de les províncies meridionals contra els impostos.
- 1648 La Pau de Westfàlia posa fi a la Guerra dels Trenta Anys.
- 1650 Victòria de Cromwell sobre els escocesos a Dunbar.
- 1652 Colonització sistemàtica d'Irlanda pels anglesos.
- 1652 Guerra marítima entre Anglaterra i les Províncies Unides.
- 1659 Tractat dels Pirineus: Espanya cedeix a França el Rosselló, part de la Cerdanya i l'Artois.
- 1659 Constitució de la Lliga del Rin (Baviera, Brunsvic i Hessen) contra Àustria i els Habsburg.
- 1660 Fi de la guerra entre Suècia i Polònia (Tractat d'Oliva).
- 1667 França intervé a la Guerra de Devolució: Turena conquereix els Països Baixos, i el Tractat de Breda posa fi a la 2a Guerra Anglo-Holandesa.
- 1668 Espanya reconeix la independència de Portugal.

- 1669 Els venecians són expulsats de Creta pels turcs.
- 1672 Guerra franco-neerlandesa: França i Anglaterra contra les Províncies Unides dels Països Baixos (juntament amb Espanya i el Sacre Imperi Romanogermànic).
- 1676 Batalles navals a Stromboli, Augusta i Palerm.
- 1678 Tractat de Nimega: Espanya cedeix a França el Franc Comtat, una part de l'Artois, Cambrésis i una part de Flandes i d'Hainaut.
- 1683 Guerra entre els turcs i els Habsburg; setge de Viena.
- 1684 El papa promou una Santa Lliga contra els otomans.
- 1686 Els austríacs prenen Buda als turcs i s'annexen el país.
- 1687 Carles V de Lorena derrota els turcs a Mohács; destrucció del Partenó durant la guerra turco-veneciana.
- 1688 França ocupa Avinyó i el Comtat Venaisí.
- 1688 La Lliga d'Augsburg declara la guerra a Lluís XIV.
- 1690 Capitulació dels insurgents irlandesos a Limerick.
- 1699 Desfeta de Dinamarca contra Suècia.
- 1700-20 Gran Guerra del Nord entre Rússia i Suècia amb la implicació d'altres potències europees del nord i de l'est.
- 1702 Inici de la Guerra de Successió Espanyola, que enfronta França i els seus aliats al Sacre Imperi, Gran Bretanya i les Províncies Unides.
- 1713 El Tractat d'Utrecht posa fi a la Guerra de Successió Espanyola: Felip V cedeix al Sacre Imperi les seves possessions a Itàlia i als Països Baixos; Gran Bretanya conserva el domini dels mars i Gibraltar.
- 11 set. 1714 Setge i caiguda de Barcelona.

ADAGI 3001

La guerra és dolça per a aquells que no hi han anat mai

ERASME DE ROTTERDAM

Heus aquí un adagi particularment bonic i profusament utilitzat en la literatura:
“la guerra és dolça per a aquells que no hi han anat mai”.

Vegeci, al llibre III, capítol XIV del *Tractat de l'art militar*, ho diu de la següent manera: no et fiïs massa del jove soldat que desitja combatre, car la guerra és dolça per a aquells que no hi han anat mai. Es tracta d'una citació de Píndar: “La guerra és dolça per a aquells que no hi han anat mai, però aquell qui la coneix, així que s'hi acostava, hi troba un horror extrem.”

Si entre les coses humanes n'hi ha una que convé emprendre amb compte, o més aviat cal evitar, conjurar i rebutjar per tots els mitjans, aquesta és sens dubte la guerra; res no és més impiu, funest, àmpliament destructiu, obstinadament tenaç, esgarrifós ni completament indigne de l'home, per no parlar del cristià. Ara bé, és sorprenent veure avui com es desencadena pertot, a la lleugera, per qualsevol motiu, i com es lliura amb crueltat i barbàrie: no sols els pagans, sinó també els cristians; no sols els laics, sinó també els sacerdots i els bisbes; no sols la gent jove sense experiència, sinó també els grans que l'han viscuda tantes vegades; no sols el poble i la massa mòbil per naturalesa, sinó en primer lloc els prínceps, el deure de qui ha de consistir en contenir per mitjà de la saviesa i de la raó els moviments irreflexius de la multitud ignorant. Tampoc falten juriconsults i teòlegs que inciten a aquesta abominació i que, com s'ha dit [951], vessen aigua freda. La guerra ha arribat en l'actualitat a ser tan admesa que la gent s'estranya de trobar algú a qui no agradi, i tan respectable que és impiu, i fins i tot diria gairebé herètic, criticar l'empresa més criminal i més desgraciada del món. Seria tant més just preguntar-se quin mal geni, quin flagell, quin rampell de desmesura, quina fúria ha fet penetrar per primera vegada en l'esperit de l'home una impulsió tan bestial, sota la influència de la qual aquest ésser tranquil, que la natura ha infantat per la pau i la benvolença i que ha destinat únicament a la salvació de totes les criatures, es precipita amb una follia salvatge i una violència insensata cap a la massacre mútua.

Així doncs, imagineu cohorts de bàrbars que infonen l'horror simplement amb la seva cara i amb el so de la seva veu, d'una banda i de l'altra, de tropes armades, d'armament en ordre de combat, el terrabastall esgarrifós de les armes i el seu esclat, el retronys hostil de tal multitud, els seus ulls amenaçadors, el toc ronc dels corns, el so aterrador de la trompeta, el tro de les bombardes –tan impressionant com el tro real però més devastador–, el soroll sord, el xoc furiós, la camisseria

monstruosa, la sort cruel dels que es moren i dels que maten, els munts de cadàvers, les planes regades de sang, els rius tenyits de vermell. A voltes, un germà cau damunt el seu germà, un parent damunt un parent, un amic damunt un amic, i en l'esclat de bogeria general, enfonsa la seva espasa a les entranyes de qui no li ha fet mai mal, ni tan sols de paraula. Ras i curt, aquesta tragèdia comporta tants mals que el cor humà sent repugnància en esmentar-los. No voldria enumerar aquests altres mals, ordinaris i comparativament lleugers: collites destruïdes pertot, masies cremades, pobles incendiats, bestiar robat, noies deshonrades, adults enduts en captiveri, esglésies saquejades, i enmig de la confusió, robatori, pillatge i violència arreu. També voldria callar les conseqüències habituals de les guerres, per més felices i més justes que aquestes puguin ser: el poble desposseït, el gran llast dels impostos, tants ancians abandonats i dolorosament colpits per la massacre dels seus fills, com si l'enemic els hagués pres amb la vida la capacitat de patiment, tantes dones velles abandonades i condemnades a una mort més cruel que passades per l'espasa, tantes esposes vídues, tants infants orfes, tantes llars de dol, tants rics reduïts a la pobresa. De què serveix parlar de la degradació dels costums, quan ningú no ignora que absolutament tot allò que corromp la vida prové de la guerra?

D'aquí ve el menyspreu per la pietat, la indiferència a les lleis, la promptitud a atrevir-se al crim que sigui; d'aquesta font brolla un doll immens de pillards, lladres, sacrílegs i assassins. El més greu de tot és que aquesta epidèmia tan funesta no pot contenir-se dins els seus propis límits; un cop nascuda en un racó qualsevol, no sols envaeix com per contagi les regions veïnes, sinó, per efecte del comerç o en virtut d'una aliança familiar o política, també arrossega les terres allunyades al desordre general i a la tempesta dels elements. És més, la guerra infantia la guerra: una autèntica guerra neix d'un simulacre de guerra, una guerra molt gran sorgeix d'una molt petita; i sovint aconsegueix allò que les faules ens expliquen del monstre de Lerna [vegeu 227, 2001].

Les Adages. Traducció (llatí i grec) i edició dirigides per J.-C. Saladin.
Col·lecció « Le miroir des humanistes », París : Les Belles Lettres 2011.

Traducció: Gilbert Bofill i Ball



Le siège de Mons par Louis XIV, le 9 avril 1691.
École française. Château de Versailles, France.

© Giraudon / Bridgeman Images

Un segle de música a Europa: l'esclat del barroc

El repertori contingut en aquest doble CD, que il·lustra musicalment un període convuls per les guerres arreu del continent, correspon al primer barroc. Si la primera meitat del segle XVIII és el de la culminació de l'estètica barroca, amb tot el que té de tancament de les formes expressives, el segle anterior fou el del dinamisme evolutiu d'aquest estil que acabà donant nom a un període.

Al segle XVII, la música serveix, bàsicament, als dos grans poders, que són l'església i la cort, el príncep, la reialesa, i esdevé un mitjà de propaganda tant de les corts com de les confessions, unes i altres tan sovint en guerra entre elles. I en ambdós casos, ho fa posant en joc el màxim nombre d'efectius possibles, en un cas per tal que l'església, el temple, sigui un reflex del cel a la terra, i en l'altre per mostrar al poble el veritable poder i majestat del noble. Ambdós móns conflueixen en la figura de Charpentier, que va servir Mademoiselle de Guise, amant de l'estil italià, i fou *Maitre de Musique* de la *Sainte Chapelle* de París, i en la música de Biber, que la creà per a major glòria dels prínceps-arquebisbes de Salzburg. Alhora, la seva música esdevé un magnífic exemple de la tècnica de la policoraltat, consistent en estructurar el so en blocs –anomenats cors– ja fossin vocals o instrumentals, sovint disposats en l'espai responent a una concepció teatral, espectacular i impactant de la música, que es tenia en alta estima. Situant-se quasi als extrems geogràfics del continent, també són policorals tant l'himne marià del cantor del tsar Vasily Titov, com la fantasia de Cotes dedicada a Felip IV, i la missa de difunts de Joan Cererols, mestre de l'escolania i de la capella del monestir de Montserrat, i un dels màxims exponents de la composició a la Catalunya del XVII. També ho és *Praise the Lord* (Salm 103, d'acció de gràcies) que Blow va escriure en ocasió de la signatura de la pau de Ryswick. En molts dels exemples citats, i seguint una pràctica habitual, el primer cor és el dels solistes i el segon el del *tutti*; el conjunt es complementa amb un baix continu. Tot i que l'escriptura a diversos cors és molt habitual, Schein posà en música dos cops el fragment del llibre d'Isaïes *Zion spricht*. El primer cop ho fa per a cinc veus amb acompanyament de continu; sis anys més tard escriu una altra música per a un grup més nombrós, ara sí, organitzada en diversos cors.

La policoraltat és una de les maneres com el barroc sonoritza el seu gust pel contrast. Altres són la dialèctica entre melodia i baix continu, o la que s'estableix entre polifonia –que prové del Renaixement– i harmonia –que s'orienta ja cap a estils futurs– i, consegüentment, entre els antics tons emanats de la teoria gregoriana i la nova tonalitat bimodal. Sovint les textures d'aquest repertori són el resultat de la combinació d'ambdós plantejaments.

Aquest període és, també, el de l'eclosió de la consciència instrumental en la música europea i el de la lenta substitució dels instruments provinents del Renaixement pels que ja es projecten cap al classicisme. Això s'exemplifica prou bé en la lenta i inexorable substitució de les violes de gamba pel violí i la seva família; uns i altres conflueixen en la peça de Jenkins. En relació a aquesta naixent consciència instrumental, es donen diversos fenòmens en paral·lel.

La música instrumental afronta la necessitat d'articular les composicions, ja no d'acord amb un text que en predetermina l'estructura i les dimensions, sinó amb quelcom nou; i ho fa posant en joc diversos recursos. Segurament el més important van ser els patrons de música de dansa sovint organitzats en forma de suites. És el cas de la *Galliard* de Scheidt, la *Pavane* i la *Gavotte* de Philidor, la *Sarabande* de la suite de Dumanoir o el minuet d'Alceste, de Lully. Un altre d'aquests recursos és la improvisació; en particular, s'estableixen patrons especialment adequats per a la improvisació sobre una successió curta d'acords o sobre un baix obstinat breu. Tal és el cas de la *Chaconne* inclosa en la quarta de les vuit suites per a cordes, d'estil francès, a quatre i a cinc veus que Muffat publicava el 1698 sota el títol de *Florilegium II*. No menys rellevant és el descriptivisme i l'expressivitat que es busca en aquesta música sense text; una música al servei de les emocions, que no pretén sols entretenir sinó, sobretot, sorprendre i commoure. Això es teoritza en l'anomenada *Affektenlehre* i en la transferència de conceptes propis de la retòrica tradicional a la construcció del discurs musical. És en aquesta línia que entenem *The Newark Siege* de Jenkins, el títol de la Suite de Muffat (*Impatentia*) o les diverses "batalles" presents en aquest programa (Scheidt, Biber, Kerll) i que són bones mostres d'aquest gènere amb el qual, mitjançant la imitació de les fanfàrries i altres sons militars, la música instrumental del període es feia ressò de quelcom ben present a l'imaginari col·lectiu. La de Biber, probablement composta per al carnaval de la cort de Salzburg, posa en joc tècniques interpretatives ben avançades com el *col legno*; inclou *Die Schlacht* on ressona el tumult de la batalla, i es clou amb un *Lament pel mosqueter ferit* que incorpora recursos retòrics propis del gènere del "lament" com els cromatismes descendents. Per la seva banda, "El setge de Newark" (un episodi cabdal de la Guerra Civil anglesa) és una peça quasi programàtica en forma de fantasia i que també s'integra plenament dins del gènere de la batalla malgrat que el títol no ho esmenti.

En paral·lel, s'esdevé la lenta formació de l'orquestra, que es configura prenent com a base els instruments de corda, amb textures a 4 i a 5 parts. Un pas de màxima importància en aquest camí el va donar Lluís XIII, l'any 1626, en instituir el conjunt anomenat *24 violons du Roi*, que esdevingué un model difós arreu; la suite de Muffat n'és un exemple. Dumanoir i Lully van estar al capdavant d'aquest conjunt reial en moments diferents. Lully, italià de naixement, i després d'una carrera meteòrica a París, va assolir càrrecs musicals de la màxima importància; jugant de manera excel·lent els enormes recursos que Lluís XIV posà a les seves mans, configurà un estil musical pròpiament francès que, durant dècades, va estar en guerra estètica i comercial amb l'estil italià, cronològicament el primer estil barroc. Lully va fer evolucionar el *ballet de cour* cap a la tragèdia lírica de la qual n'és un magnífic exemple *Alceste*. Tant aquesta obra com el seu *Motet pour la paix* exemplifiquen a la perfecció aquest estil barroc francès.

En els conjunts de format reduït també predominen els instruments de corda, com es veu a les obres de Scheidt, Biber i Jenkins. Seguint el model dels *24 violons du Roi*, el mateix Lluís XIII havia instituit

els *12 Grands hautbois du Roi*, per als quals es van escriure les composicions que unes dècades més tard recolliria Philidor, el bibliotecari de Lluís XIV, als seus manuscrits.

Aquesta consciència instrumental i el gust pel contrast es reuneixen en l'anomenat *stile concertato*, nascut a Itàlia i basat en el contrast entre grups de veus i d'instruments. Aquest no era l'únic element de contrast: el text s'hi dividia en parts i a cada una d'elles es posaven en joc textures contrastants: a solo, a *tutti*, antifonals, amb polifonia imitativa, homofònics, solos instrumentals... A més, permetia aquest tractament dramàtic de l'harmonia del qual hem fet esment. En part és per això que aquest estil meridional va fer especial fortuna al si de la música religiosa luterana. N'és un exemple excel·lent *Siehe an die Werke Gottes* –escrita per a cinc veus i conjunt de cordes, també a cinc parts, amb acompanyament de baix continu– de Rosenmüller, una de les figures més importants en la transmissió de l'estil italià cap al nord dels Alps i en concret de la música pròpia de l'església luterana.

A una escala diferent, també són producte de l'aplicació dels principis del *concerto* a la música religiosa les obres de gran format de les quals trobem extractes en aquest programa. Per una banda, el *Te Deum* de Charpentier, conegut arreu per la utilització del seu preludi en forma de *rondeau* com a sintonia de l'Eurovisió, i escrit en Re major, la tonalitat joiosa i marcial per excel·lència. En segon lloc, les obres de Biber, la Missa Bruxellensis (el títol fa referència al lloc on es conserva el manuscrit; l'obra va ser composta per a Salzburg) i el *Requiem*, una obra en mode major, fet inusual en una missa de difunts, dedicada al seu patró, l'arquebisbe Maximilian Gandolph, i que expressa la certesa del camí cap al cel. Finalment, el mateix *Jubilate Deo* de Händel, escrit sobre un text en anglès, malgrat el títol en llatí, com a encàrrec de la família reial britànica per celebrar la Pau d'Utrecht, l'any 1713. De fet, l'autor combina en una mateixa composició en dues parts el *Te Deum* i el *Jubilate Deo*, els gèneres musicals més emprats a l'època com a acció de gràcies, ja fos per la signatura d'una pau llargament esperada o qualsevol altre esdeveniment també rellevant.

D'entre tots els gèneres que neixen amb el barroc, l'òpera és el que acaba tenint una projecció més gran en els segles i estils futurs. *Il più bel nome* és una òpera sorgida en el context de la Guerra de Successió espanyola. L'arxiduc Carles, pretendent a la corona, establí la seva cort a la ciutat de Barcelona l'any 1705 i la configurà com ho hauria fet a Viena, envoltant-se d'artistes: pintors, arquitectes, poetes... i músics. D'aquesta manera, Barcelona tornava a tenir una cort reial, equiparable tant a la que havia tingut en el passat com a les que tenien altres capitals europees. Igual com els músics italians dominaven l'escena musical a Àustria, també aquí foren principalment músics napolitans els que treballaren a l'entorn de l'arxiduc per furnir de música per a balls, per a banquets, serenates i òperes. Eren instrumentistes i cantants, però també compositors, entre els quals Caldara i Porsile. Tradicionalment, la historiografia ha considerat que l'òpera que es va representar l'agost del 1708 en el casament de l'arxiduc amb Elisabeth Christine de Brunswick-Wolfenbüttel a la sala gòtica de la Llotja de Barcelona era *Il più bel nome*, d'Antonio Caldara. Això significà no sols la primera representació d'òpera a la Península Ibèrica sinó també la irrupció d'aquesta estètica en el panorama català i l'adopció d'alguns d'aquests patrons compositiu per part dels músics locals en les seves obres religioses.

Precisament, fou l'arribada de l'arxiduc a Barcelona l'any 1705 que motivà l'aparició de la cançó *Cant dels Aucells quan arrivaren los vaxells davant de Barcelona y del desembarch de Carles III*. Es tractaria d'una cançó que celebra l'esdeveniment, produïda per un expert a confegir oralment textos nous, i que s'hauria cantat sobre la melodia d'*El cant dels ocells*. Això ens parla tant de la popularitat que aquesta melodia tenia llavors com d'una associació simbòlica interessant: si a la nadala són tots els ocells els que canten el naixement de Jesús, aquí és tota la societat la que canta l'arribada del rei; d'altra banda, així com la nadala celebra amb els cant dels ocells que l'adveniment de Crist transforma l'hivern en primavera, semblantment l'arribada de l'arxiduc presagia una primavera, una nova etapa política.

Catalunya comtat gran és cronològicament anterior, puix que neix en el context del malestar provocat per la política de Felip IV i el comte-duc d'Olivares, i com una incitació a l'aixecament armat. Si, amb variants, s'ha mantingut durant més de tres segles, deu ser perquè les condicions de poder també han conservat certes semblances, si més no suficients com perquè perduri el sentiment contestatari en cantar-la. Quelcom de semblant succeeix a *Catalunya en altre temps ella sola es governava*, si bé aquí predomina el sentiment de plany patriòtic per la manca d'autogovern. Es tracta d'una lletra que hauria aparegut després de la derrota del 1714 per ser cantada sobre la melodia tradicional del Berguedà *L'Alabau*.

JOSEP MARIA VILAR



Jordi Savall dirigeant La Capella Reial de Catalunya
et Hespèrion XXI à l'Abbaye de Fontfroide

Photo : Hervé Pouyfourcat

GUERRA I PAU

en la nostra història

Diuen: "Pau, pau!", i on és la pau?
Jeremies 6, 14

Des dels inicis de les primeres civilitzacions, la guerra ha esdevingut una pràctica usual i comuna en totes les cultures des de la memòria més remota de la humanitat. Al llarg de la història, la **Guerra** ha estat sempre relacionada amb la **Pau**, sovint consecutivament, l'una després o a causa de l'altra, traçant així un *continuum* que perdura fins al dia d'avui. A banda del testimoni antic d'enfrontaments, combats i treves entre pobles diversos, entre tribus diverses, entre poblacions nòmades i sedentàries, els grecs i els romans són els primers que teoritzen sobre l'art de la guerra concebut com un acte legítim de defensa, com una missió que calia acomplir per imposar els elements de llur pròpia civilització, de llur moral. "*L'objectiu de la guerra és la pau*", va asseverar el filòsof Aristòtil, un dels primers en definir el concepte de la "*Guerra justa*" –terme que així mateix van utilitzar els Estats Units d'Amèrica per envair l'Iraq el 2003– com aquella guerra legítima contra els bàrbars, és a dir, contra els qui no són grecs, contra "*els altres*", una alteritat que ha servit a l'intel·lectual búlgar Tzvetan Todorov per reflexionar sobre la diversitat cultural. Així doncs, les guerres de la Grècia clàssica van configurar una primera forma d'entendre el combat legítimament. Durant aquesta etapa també van aparèixer les primeres "cròniques" de guerra, com per exemple *La historia de la guerra del Peloponès* de Tucídides, un general atenenc que narra la famosa guerra del Peloponès (431–404 aC) que va enfrontar a la Lliga del Peloponès liderada per Esparta contra la Lliga de Delos liderada per Atenes.

La guerra és dolça per a aquells que no hi han anat mai, però aquell qui la coneix, així que s'hi acostia, hi troba un horror extrem

Píndar

Com a conseqüència de les continuades guerres de les *polis* gregues entre elles mateixes i també unides contra els Perses, al segle IV aC neix el concepte de *Koinè eirènè* ("*Pau comuna*") ideat arran de la Pau d'Antàlcides (386 aC) que esdevingué un instrument del dret internacional d'aleshores segons el qual totes les ciutats gregues signaven simultàniament llur dret a l'existència en pau i a l'autonomia política. Som davant els primers intents de teoritzar sobre la pau en pactes i tractats que pretenen establir els principis de la concòrdia mútua i acabar així amb els abusos de la guerra. El problema de la guerra va traspasar totes les fronteres existents. Al món oriental, també hi ha una preocupació per les mateixes qüestions: en són testimoni les reflexions sobre el problema de la guerra del mateix Lao Tse, els tractats de les escoles taoistes posteriors com el *Taiping Jing* o els "Escrips de la Gran Pau" del segle IV aC, o així mateix el cèlebre tractat *l'Art de la guerra* de l'estratega xinès Sun Tzu al segle V aC.

Recorda, oh Roma, que la teva tasca és regnar sobre la terra i imposar-hi la pau, de respectar els vençuts i abatre l'orgull.

Virgili, *Enèida*

Fou amb els Romans que el concepte de guerra s'introdueix en l'àmbit legal del dret (*iuris*), i fou aleshores quan es comença a construir i a codificar jurídicament el seu concepte amb molts dels aspectes que avui dia encara s'utilitzen en la resolució de conflictes internacionals. Amb Octavi August a Roma, i després de completar la conquesta de tot l'arc mediterrani en finir la guerra civil amb Marc Antoni a Egipte, apareix el terme de "*Pax Romana*" o "*Pax Augusta*" (27 aC), un període llarg de pau i calma dins l'Imperi Romà, tot i que els conflictes a les fronteres (*limes*) eren constants. Aquesta pau era extensible a tots els pobles que havien estat sotmesos per l'Imperi i permetia, tot i ser una pau armada i vigilada, gaudir d'una existència tranquil·la i pacífica dins els límits protectors del món romà. Grans noms de poetes i filòsofs llatins reflexionen i opinen sovint sobre la pau i la guerra com Ciceró, Virgili, Ovidi, Tàcit o Sèneca, ja sia tan per lloar polítiques pacificadores com per justificar posicions militaristes: en seria un exemple clar la dita llatina "*Si vols la pau, prepara la guerra*", basada en les *Filipiques* de Ciceró. Derivats dels conceptes jurídics de la Roma clàssica, posteriorment, en un Imperi Romà ja cristianitzat, naixeran nous codis com al segle VI el *Digesta* de Justinià que recullen aspectes concrets de la pau i de la guerra.

Heu sentit que es va dir: Ull per ull, i dent per dent. Doncs, jo us dic que no resistiu al dolent. Al contrari, si algú et pega a la galta dreta, para-li també l'altra.

Mateu 5, 38-39

Sobre la base jurídica romana, autors cristians com Agustí d'Hipona, Isidor de Sevilla i altres teòlegs del Baix Imperi foren els responsables d'una progressiva cristianització dels conceptes de guerra i pau que veié la seva culminació durant l'edat mitjana. El missatge pacífic de Jesús de Natzaret, tal com els seus seguidors van consignar per escrit als evangelis, tanmateix va servir per acabar justificant lluites i combats contra enemics també cristians, així com contra els infidels. El papa de Roma Gregori VII (1073-1085) fou el responsable de legitimar teològicament la guerra contra l'infidel: amb ell cristal·litzada d'una forma oficial la idea de "*Guerra justa*" o també "*Guerra santa*", la d'un vessament sacralitzat de sang per a la defensa de la cristiandat. Així es configura aleshores la idea de croada contra els infidels que, als seus ulls, ocupaven il·legítimament els llocs sants del cristianisme a Palestina. Amb aquest argumentari, els exèrcits cristians durien a terme durant l'edat mitjana ferotges atrocitats realitzades per les diverses croades enviades a Orient contra els sarraïns com la matança de la presa de Jerusalem (1099), la massacre de la presa d'Acre (1191), el brutal saqueig de Constantinoble (1204), i fins i tot carnatges contra correligionaris cristians al cor d'Europa com en el setge de Besiers contra els càtars (1209), o les guerres a Nàpols i a Sicília (1282) que mostren la cara més fosca de la violència humana. No debades, un dels col·laboradors de Gregori VII, Pere Damià, per la santificació que féu de la violència anomenaria aquell papa "*Sant Satanàs*".

La justícia és una. La injustícia és múltiple. És per això que és més fàcil cometre injustícies que ser just.

Alf ibn Abi Tàlib (599-661)

Per altra banda, l'edat mitjana també es testimoni de propostes pacificadores i de tractats de pau. A Orient, en ple conflicte amb les croades, destaquen les iniciatives pacificadores del cèlebre tractat de pau de Jerusalem entre l'emperador del Sacre Imperi Romà-Germànic, Frederic II i el califa Màlik al-Kàmil pel condomini confessional de la ciutat de Jerusalem (1229). També és durant aquest període que apareixen les primeres constitucions i estatuts que permetrien a la societat gaudir d'uns períodes, encara que fossin breus i reduïts, de relativa calma i pau. És l'anomenada "*Pau i Treva de Déu*", una iniciativa popular que s'aglutina en assemblees amb l'objectiu de contenir la violència dels senyors feudals envers els camperols i la resta de població. Les primeres iniciatives sorgeixen a Catalunya, Aquitània i Normandia, i ràpidament es van estendre arreu donant lloc al que es coneix com les constitucions o estatuts de Pau i Treva que integren un codi legislatiu contra els diferents tipus de violència. Al mateix temps, l'edat mitjana també va ser testimoni de la promulgació de la primera Carta Magna (1215), un document que limitava el poder de la reialesa envers la noblesa i les institucions de govern a Anglaterra.

Durant el segle XIII, també es va produir un floriment literari d'autors ben diversos, principalment teòlegs i religiosos, que reflexionen sobre la guerra i la pau: és el cas de Bernat de Claravall o Tomàs d'Aquino que, a través de l'anàlisi dels textos bíblics i evangèlics, intenten delimitar la guerra i establir les característiques pròpies de la pau. També hi havia autors que cercaven trobar la concòrdia entre les tres grans religions protagonistes de la història europea –cristians, musulmans i jueus– com Ramon Llull i *El llibre dels tres savis*, tot i que el cristianisme sempre hi tenia un paper predominant.

És permès modificar la veritat per afavorir la pau.
Talmud Babilí, Yebamot 65b

El període de transició de l'edat mitjana al món modern estigué caracteritzat per la Guerra dels Cent Anys (1337-1453), una guerra que va agrupar una sèrie de conflictes entre França i Anglaterra (recolzada pels borgonyons) per l'herència successòria del regne de França. Tot i això, en aquest extens període també van aparèixer les primeres reivindicacions a favor de la pau fora de l'àmbit pròpiament religiós. El gran poeta italià Dant buscava, a través del seu tractat *De Monarchia* (Sobre la monarquia), la configuració d'un govern capaç de mantenir l'ordre i la Pau al món a través de la idea d'un imperi ecumènic o universal regit per un monarca. El també italià Marsili de Pàdua plantejà en el seu *Defensor Pacis* (El defensor de la pau) de 1324 la mateixa idea d'un imperi universal regit sota el poder d'un monarca secular i no religiós. Una altra proposta de pau va sorgir de l'escriptora Christine de Pizan amb el seu *Le livre de la Paix* (El llibre de la pau), escrit el 1412. La seva proposta, escrita originalment en francès, ofereix un curs de moral política dedicada al delfí Lluís, fill de Carles VI, com a conseqüència del Tractat d'Auxerre de l'agost de 1412 el qual tenia l'objectiu de restablir la pau per un temps llarg després d'anys de conflictes. Però si durant aquest període hi va haver un fet que va trasbalsar les consciències europees fou la tràgica caiguda de Constantinoble en mans dels turcs l'any 1453 i la seva entrada al continent europeu. Poc després d'aquest fet, Nicolau de Cusa va elaborar un escrit conegut com *De pace fidei* (La pau de la fe) on proposava la idea d'establir una única religió fonamentada en la fe a un sol Déu per aconseguir la pau amb tots els homes del món sota una mateixa religió i uns rituals iguals per a tots.

Quina és la terra, la mar o el paisatge de la qual on els homes no s'han batut de la manera més impietosa? Totes les guerres que els pobles cristians han dut a terme, les haurien d'haver fet contra els vicis; però malauradament, els homes han preferit identificar-se amb els vicis i combaten contra ells mateixos.

Erasme de Rotterdam

A partir del Renaixement i amb el desenvolupament dels estats moderns, les guerres es fan més internacionals i inunden, cada vegada més sovint, la vida quotidiana dels pobles. Davant d'aquesta realitat, sorgeix la necessitat de delimitar jurídicament la guerra i establir un dret internacional. Ara ja no seran teòlegs i religiosos els qui teoritzaran sobre la guerra i la pau, sinó que seran filòsofs, escriptors i polítics que crearan, amb les seves reflexions, les bases del dret de la guerra i de la pau que coneixem avui dia. Al segle XVI hi ha dos noms que sobresurten en aquest àmbit: Maquiavel i Erasme. Tan un com l'altre són dos universos oposats que viuen en una mateixa època, una mateixa regió geogràfica i una mateixa societat, però en canvi, tenen una concepció oposada sobre l'art de la guerra i la necessitat de pau. El 1515, Maquiavel donava a conèixer *L'Art de la guerra*, on apostava per integrar la guerra en la formació i consolidació de l'estat, en la conducta dels afers exteriors i en la construcció de la ciència política. Aquesta obra fou molt coneguda entre estratèges i militars en els segles venidors; el mateix Napoleó en va fer una edició comentada. Tanmateix, la visió política de Maquiavel fou contestada en més d'una ocasió; el jurista francès Innocent Gentillet va escriure un discurs sobre els mitjans per fer un bon govern i mantenir la pau el 1576 conegut com el *Discours contre Machiavel* o *Anti-Machiavel*. Però la persona qui representa magistralment l'oposició a la mentalitat de Maquiavel en relació a aquest domini, i molt especialment al paper del príncep o rei cristià, fou l'humanista Erasme de Rotterdam (1466-1536). Erasme fou un dels grans defensors de la pau, va escriure diverses obres i epístoles al respecte i sempre va buscar en la figura del príncep cristià el cultiu de l'art de la pau i no de la guerra.

Els homes fan la guerra quan volen, i l'acaben quan poden.

Nicolau Maquiavel

Aquesta teorització al voltant de la pau també va tenir la seva experiència pràctica. Al segle XV, Europa va ser testimoni d'una "*Pau universal*" signada a Roma l'any 1518 per l'impuls del papa Lleó X, una iniciativa que consagrava el principi d'una pau entre els regnes cristians d'Europa, tot i que aquesta coalició també va donar lloc a una "*Lliga contra els turcs*". Malauradament, aquesta pacificació fou de curta durada, car el 1519, les guerres entre els estats es van reprendre i pocs anys després, els turcs entraven al cor d'Europa assetjant Viena. En aquest moment, fins hi tot Erasme es preguntava si calia fer la guerra contra els turcs. Un dels altres testimonis de projectes de pacificació del segle XVI és el de Maximilià de Bethune, conegut com el duc de Sully. Maximilià proposava una "*República Cristiana*" que representés un cos polític comú i pacífic compost per tots els estats, regnes i repúbliques cristianes d'Europa. A pesar del seu caràcter ecumènic, el projecte va excloure dos països; Turquia perquè hostatjava els enemics de la llei i perquè ocupava Terra Santa, i Rússia, per trobar-se majoritàriament a Àsia i incorporar nacions paganes al seu dedins, així com per practicar un ritual cristià diferent a l'europeu catòlic. Un altre testimoni en aquesta mateixa direcció fou el famós Edicte de Nantes d'Enric IV de França que tingué una gran transcendència en instaurar la pau i acabar amb les guerres de religió internes que tant havien assolat el país, sobretot després de la matança d'hugonots

produïda durant la nit de Sant Bartomeu del 23 al 24 d'agost de l'any 1572, un episodi que té certes reminiscències amb la *Kristallnacht* de 1938 de l'Alemanya nazi. L'edicte buscava l'oblit i el perdó d'aquesta dramàtica experiència i es presentava com una primera aposta per a la llibertat religiosa i de consciència enmig de les acarnissades lluites entre catòlics i protestants que des de feia anys havia dividit el mapa europeu en dues parts.

*Ès costum habitual entre els homes creure's mutualment
enemics, i nascuts per a dur a terme una guerra eterna i per
destruir-se legítimament en absència d'un tractat de pau. Com si
dues societats fossin diferents només perquè les separa un turó o
un rierol.*

Thomas More, *Utopia* (1516)

Durant el Renaixement també sorgiren altres propostes de concòrdia. El cèlebre orientalista francès Guillaume Postel va publicar l'any 1544 a Basilea el *De orbis terrae concordia* (Sobre la concòrdia del planeta terra) on presentava un projecte per establir la pau entre les tres grans religions sota la tutela, això sí, del cristianisme. També el discurs d'Emery de Lacroix, *Le Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde* de 1623, era una altra aposta per la pau i la concòrdia, aquest cas per potenciar la llibertat del comerç i trencar els monopolis. Durant aquesta època, el gènere literari de les "utopies" també va tenir una gran eclosió i es va convertir en un nínxol del mercat editorial. Un exemple és *Utopia* de l'anglès Thomas More, on l'autor participa de la recerca d'un govern ideal on les guerres desapareguin del tot a favor de l'imperi inqüestionable de la pau. També el dominic Tommaso Campanella amb *La ciutat del Sol* exposa dins aquest mateix gènere un estat teocràtic universal fonamentat en principis comunitaris d'igualtat. Anys més tard, era l'anglès Francis Bacon qui amb *La Nova Atlàntida* continuava aquesta mateixa estela. Així mateix, el gènere satíric també posava de relleu aquests problemes; és l'exemple del *Pantagruel* de Rabelais, una magistral sàtira a la societat del seu temps que allora esdevenia un elogi de la pau.

*Els utopiàns abominen de la guerra i la consideren una cosa
brutalment animal, i que l'home comet més freqüentment que
qualsevol altra espècie de bèstia ferotge.*

Thomas More, *Utopia*

Amb la transició del Renaixement al barroc, les guerres no cessen pas, ans al contrari, les tècniques militars avancen i els conflictes es tornen més comuns. La Guerra dels Trenta Anys (1618-1648) fou l'esclat d'un llarg conflicte entre els països europeus que va dividir i ensangonar Europa. Aquesta tràgica experiència va desencadenar importants tractats dedicats a l'art de la Guerra i al dret internacional, com el del jurista italià Alberico Gentili, *De iure belli* (Sobre el dret de la guerra) de 1612, o del jurista dels Països Baixos, Hugo Grotius, *De iure belli ac pacis* (Sobre el dret de la guerra i de la pau) de 1625. Amb Hugo Grotius ens trobem davant de la primera proposta jurídica del que avui dia regeix el dret internacional humanitari. En aquesta obra, l'autor argüeix que, en cas de produir-se un enfrontament, ha d'existir un dret elaborat pels pobles capaç de resoldre les controvèrsies del procés d'una guerra.

*La guerra no consisteix només en la batalla, sinó en la voluntat
de combatre.*

Thomas Hobbes, *Leviatan* (1651)

La Guerra dels Trenta Anys va finalitzar amb la Pau de Westfàlia de 1648 donant lloc a una nova realitat política europea. Per honorar aquesta pau, el filòsof francès René Descartes va compondre el llibret del ballet *La naissance de la paix* (1649) representat al castell reial d'Estocolm en motiu de l'aniversari de la reina Cristina de Suècia. Al mateix temps, la consolidació dels estats europeus i la seva política bèl·lica donà lloc a l'aparició de prolífers filòsofs, escriptors i pensadors que reflexionaren sobre aquesta nova realitat. El filòsof anglès Thomas Hobbes fou un dels primers en establir la relació entre la idea de seguretat i de pau (o la defensa de l'estat de la naturalesa) amb la justificació de l'existència d'un poder absolut i totpoderós, l'estat que havia de protegir els seus súbdits.

Hom veurà que no són pas les guerres que, des de fa quatre-cents anys, han obrat els grans canvis a Europa, ans els casaments, les successions, els tractats i els edictes: en resum, Europa ha canviat gràcies a les disposicions civils.

Montesquieu

Reflexions sobre la monarquia universal a Europa (1734)

Al segle XVIII les guerres van continuar amb importants conflictes internacionals. La Guerra de Successió espanyola (1701-1713) fou un important conflicte que va enfrontar Felip de Borbó contra Carles d'Àustria per la successió dels reialmes hispànics. Aquesta guerra fou un conflicte internacional que va dividir novament a Europa i va finalitzar amb la Pau d'Utrecht l'any 1713. Tanmateix la guerra encara va continuar entre Catalunya i les tropes borbòniques que finalment van aconseguir rendir Barcelona l'11 de setembre de 1714. Aquesta nova tràgica experiència bèl·lica que va viure Europa va motivar que l'abat de Saint-Pierre, Charles Irénée Castel, publicqués entre 1713 i 1717 una magna obra, el *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, per buscar novament una pau perpètua.

Fa vora quatre anys que, reflexionant sobre les crueltats, les matances, la violència, els incendis i altres calamitats diverses que causa la guerra, m'he posat a indagar si la guerra és un mal absolut sense remei i si és del tot impossible de fer la pau duradora.

Charles Irénée Castel

Aquesta proposta de pacificació establia un nou projecte d'equilibri de les potències europees per organitzar una federació d'estats cristians sobre la base de l'hegemonia francesa. La seva proposta va passar pràcticament inadvertida pels monarques però va originar un interessant debat. L'eminent filòsof suís Jean-Jacques Rousseau va reconèixer la importància del projecte de l'abat i va dedicar tres textos al projecte de la "pau perpètua"; un comentari *Écrits sur la Paix et la Guerre* (1761), un *Extrat du Projet de paix perpétuelle* (1761) i una selecció d'*Autres textes* (1792) sobre la pau. Rousseau va vincular la teoria de la pau perpètua a la denúncia de l'estat social ja que és l'estat, amb el seu poder, la propietat privada i la rivalitat, allò que condueix l'home cap a la violència i la guerra.

El que és pitjor és que el flagell de la guerra és inevitable.

Voltaire

Amb les seves obres, Rosseau insistia en la necessitat d'un contracte social que unís la força i la llei, al temps que posava sobre la taula l'abast del conflicte entre el pensament liberal, iniciat pel filòsof anglès John Locke anys enrere, i el pensament il·lustrat que estava aleshores en plena efervescència.

Era l'anomenat "Segle de les Llums", una època que va fonamentar-se en la raó, identificada amb la llum i l'ideal dels homes del període; el seu símbol més preeminent en fou l'*Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, una magna enciclopèdia francesa realitzada per Denis Diderot i Jean d'Alembert entre 1751 i 1772, que aglutina els coneixements més importants de l'època.

La guerra és un desacord entre prínceps o estats que es decideix per la força o pel recurs de les armes. Aquesta és, a grans trets, la definició de Grotius, qui afirma que la guerra és l'estat de qui cerca de dirimir les seves diferències per la via de la força.

La pau és la tranquil·litat de la qual gaudeix una societat política; ja sigui internament, pel bon ordre que impera entre els seus membres, o externament, pel seny amb què conviu amb els altres pobles.

D. Diderot i J. d'Alembert, *Encyclopédie*

Al llarg del segle de la raó, el projecte de pau perpètua entre les nacions va continuar exercint influència en diversos autors. Així, doncs, l'any 1796, el filòsof prussià Immanuel Kant va finalitzar el seu *Projet sur la Paix perpétuelle* amb el que culminava filosòficament la idea d'una "pau perpètua" entre els estats; la pau constitueix una exigència absoluta de la raó i ha de ser, doncs, instituïda pel dret. Tanmateix, l'art de la guerra continuà estenent els seus tentacles culminant amb el tractat de l'oficial prussià Carl von Clausewitz, *Sobre la guerra* (1832), probablement l'obra teòrica més important d'estratègia i tàctica militar.

Totes les propostes de pau que han sorgit al llarg de la història ho han fet com resposta de les conseqüències de les guerres i la situació política i social de cada etapa històrica. En els darrers anys, aquesta realitat no ha cessat, ans al contrari, els conflictes no han parat de créixer. Després de les dues grans guerres mundials, la tragèdia d'Hiroshima i l'horror d'Auschwitz, vivim una època d'incertesa caracteritzada per nombrosos conflictes a petita escala que han deixat l'empremta més tràgica en totes les civilitzacions. Avui dia, la pau perpètua és una utopia. En acabar l'any 2013, hi ha 86 conflictes oberts oberts arreu del món; d'aquesta xifra, 36 conflictes no tenen actualment negociacions en curs per arribar a un procés de pau, i n'hi ha quatre que són conflictes de llarga durada i sense un final esclaridor; el Caixmir (1949), Xipre (1974), Palestina (1990) i el Sàhara Occidental (1991). Amb tot això, aquest projecte vol fer evident al món sencer la necessitat de lloar la pau i fer una crida en contra de la cultura de guerra, una cultura que durant tants anys ha determinat la tràgica història de la humanitat. Que això sigui, doncs, un raig de llum que il·lumini el nostre passat, ens recordi els esdeveniments al present i en faci evident el curs que ha de seguir en el futur.

MANUEL FORCANO i SERGI GRAU
Bellaterra, maig 2014



Jean III Sobieski, Roi de Pologne (1629-1696).
Ses troupes furent déterminantes pour lever le siège de Vienne en 1683.
Bibliothèque Jagellonne, Cracovie, Pologne.

CRONOLOGIA

Guerra i Pau a l'Europa del barroc (1614-1714)

- 1613-14** L'imperi Otomà ataca Hongria en un nou intent de refermar el seu poder a l'Europa dels Balcans. A Alemanya, al mes d'agost, es produeix l'assalt contra els jueus de Frankfurt, amb una massacre, el saqueig de les seves llars i l'expulsió dels supervivents.
- 1618** Inici de la Guerra dels Trenta Anys amb la defenestració de Praga. Aliança dels prínceps alemanys protestants contra l'autoritat imperial catòlica de Ferran II, amb implicació de les principals potències estrangeres.
- 1624** Setge de Breda en el transcurs de la guerra dels vuitanta anys entre els terços espanyols sota el comandament d'Ambrosio Spinola i les forces de les Províncies Unides dels Països Baixos, sota el govern de Justí de Nassau.
- 1625** El jurista holandès Hugo Grotius escriu *Sobre el dret de la guerra i de la pau*, el primer tractat sistemàtic de dret internacional que regeix la política dels governs i dels estats absolutistes.
- 1631** Tractat de Fontainebleau entre Maximilià I, duc i elector de Baviera, i el rei de França, Lluís XIII, per establir una aliança secreta entre els dos estats catòlics en el transcurs de la Guerra dels Trenta Anys.
- 1636** L'absolutisme francès, encarnat pel cardenal Richelieu, pretén restablir les fronteres "naturals" de França: el Rin i els Pirineus. Per això recolza els prínceps alemanys protestants i declara la guerra a les Espanyes.
- 1640** La reacció al procés centralitzador de la monarquia hispànica així com els abusos de l'exèrcit espanyol a Catalunya provoquen la diada del Corpus de Sang i l'esclat de la Guerra dels Segadors contra el govern del comte duc d'Olivares.
- 1641** Gener. El diputat eclesiàstic Pau Claris expressa la seva proposta d'establir Catalunya com una "República" a la Junta de Braços. Poc després, i com a conseqüència de la imminent batalla de Montjuïc, la Junta de Braços accepta la sobirania de Lluís XIII de França sobre el Principat de Catalunya.

- 1641** 19 setembre. Se signa el Pacte de la Péronne, una aliança entre el rei de França Lluís XIII i les institucions catalanes, pel reconeixement oficial del monarca i el respecte de les constitucions.
- 1645** Es declara la Gran guerra turca entre l'imperi otomà i els seus aliats contra el Sacre Imperi Romanogermànic, Venècia i Rússia.
- 1648** Pau de Westfàlia: Fi de la Guerra dels Trenta anys i de la Guerra de Flandes.
- 1649** Revolució anglesa. El rei Carles I és condemnat a mort i s'estableix una república amb un sistema parlamentari i constitucional burgès, liderada per Oliver Cromwell.
- 1651** El filòsof polític anglès Thomas Hobbes publica *Leviatan*, on estableix la doctrina del dret modern per sustentar la base de la societat i dels governs legítims.
- 1652** Octubre. Fi de la Guerra dels Segadors: Catalunya perd la guerra amb Castella. Després de més d'un any de setge, les tropes castellanes comandades per Joan d'Àustria entren a Barcelona.
- 1653** Les institucions catalanes es veuen obligades a reconèixer el rei de Castella Felip IV com a sobirà de Catalunya. El rei jura les constitucions tot i que introdueix canvis que limiten la seva autonomia.
- 1659** Tractat dels Pirineus entre els representants de Felip IV i els de Lluís XIV de França, mitjançant el qual Espanya cedeix els comtats del Rosselló (Vallespir, el Conflent i el Capcir) i part de la Cerdanya a França.
- 1678** Tractat de Nimega. Espanya cedeix a França el Franc Comtat i les províncies de Flandes.
- 1683** Batalla de Viena. El rei polonès Jan Sobieski derrota l'exèrcit otomà i aixeca el setge de Viena.
- 1688** Revolució Gloriosa. Les classes burgeses angleses s'alcen contra l'absolutisme del rei Jaume II i, poc després, recolzades pel parlament anglès, proclamen el *stadhouder* holandès, Guillem III d'Orange-Nassau, rei d'Anglaterra, Irlanda i Escòcia.
- 1697** La Pau de Rijswijk. Fi de la guerra entre Lluís XIV de França i la Gran Aliança formada per Anglaterra, Espanya, els Països Baixos i el Sacre Imperi Romanogermànic, pel qual el monarca francès reconeix el príncep holandès Guillem d'Orange com a rei Guillem III d'Anglaterra i II d'Escòcia.
- 1701** Mor Carles II d'Espanya sense descendència. En el seu testament havia nomenat el duc Borbó Felip d'Anjou de França, nét de Lluís XIV, com el seu successor, el futur Felip V d'Espanya.

- 1702** Inici de la Guerra de Successió Espanyola. Anglaterra i les Províncies Unides dels Països Baixos veuen perillar l'equilibri europeu i creen la Segona Gran Aliança de La Haia amb l'emperador del Sacre Imperi Romanogermànic i la majoria de prínceps alemanys per declarar la guerra a França i recolzar l'altre pretendent al tron espanyol, l'arxiduc Carles d'Àustria.
- 1705** Representants del Principat de Catalunya signen el Pacte de Gènova amb Anglaterra a favor de la causa austriacista. L'arxiduc Carles arriba a Barcelona, convoca les Corts Catalanes i és reconegut com el rei Carles III.
- 1711** 17 abril. Mor l'emperador Josep I del Sacre Imperi Romanogermànic. Al desembre, l'arxiduc Carles és coronat emperador a Frankfurt com a Carles VI. Davant la nova situació europea, els anglesos decideixen iniciar les negociacions amb Lluís XIV per acabar amb la guerra.
- 1713** 11 abril. Tractat d'Utrecht. França signa la pau amb Anglaterra i els Països Baixos. Les potències reconeixen Felip V com a rei d'Espanya a canvi de diverses prestacions territorials i comercials com Gibraltar i el monopoli del comerç d'esclaus amb Amèrica.
- 1714** Setge de Barcelona. Les tropes borbòniques, primer sota el duc de Pòpoli i després comandades pel duc de Berwick, posen setge a Barcelona. El general Antoni de Villarreal comanda l'exèrcit català de la resistència i Rafael Casanova, Conseller en Cap del Consell de Barcelona i coronel de la milícia ciutadana formada per membres dels gremis professionals, defensen les muralles i la ciutat. L'11 de setembre, les tropes borbòniques assalten i ocupen la ciutat. Amb la derrota de Catalunya, s'arriba a la fi de la Guerra de Successió Espanyola.

MANUEL FORCANO i SERGI GRAU

Bellaterra, 2014



Le Concert des Nations au Gran Teatre del Liceu à Barcelone.

Photo : A. Boffil

L'exportació de la disputa per les arrels en l'imaginari de la construcció de la identitat nacional

(Capítol 5 del llibre *Pour une lecture profane des conflits*)

El concepte d'Occident sembla donar-se per entès arreu del món. Articula i delimita el conjunt de la recerca i l'ensenyament dins les ciències humanes, en pressuposar-se l'existència d'una especificitat absoluta i global de les societats que es defineixen com a occidentals enfront d'altres cultures i civilitzacions. Articula i estructura tant la geopolítica mundial com l'estratègia militar dels estats, ja siguin grans o petits, superpotents o febles i fràgils, per mitjà de l'existència de l'OTAN.

Occident: una “megaidentitat” paradoxal i mítica

En canvi, com veurem en aquest capítol, la idea d'Occident és altament paradoxal. S'assembla més a la dinàmica de construcció de mites que a la representació racional d'una realitat única i ben definida. Al cap i a la fi, la història d'Europa s'ha vist marcada per intenses disputes al llarg dels darrers dos segles, que cercaven incessantment unes arrels comunes que haurien unit, des de l'origen dels temps, els pobles europeus en una sola civilització bastida sobre un sistema de valors inqüestionable. En efecte, el mite de l'existència d'una supraidentitat o megaidentitat, denominada “occidental”, implica la creença metafísica i dogmàtica en la realitat d'una forta unitat de civilització, de valors ètics i morals i d'interessos col·lectius entre nombrosos pobles, malgrat la seva pertinença a cultures i llengües així com a pràctiques religioses diferents.

Com pot produir tanta diversitat un sentiment de pertinença a aquesta megaidentitat que hom anomena Occident, tot superant els espais, les diversitats i els conflictes gegantins del passat? Occident és una realitat històrica vertadera, un continu de valors i de comportaments que es remunta als temps històrics més remots? O bé es tracta d'una construcció més mitològica que no pas real, però que, com tot mite, exerceix unes funcions imprescindibles per a la vida de les societats?

La paradoxa prové precisament d'aquesta cerca d'unitat a qualsevol preu, malgrat una més que notable diversitat de cultures i de costums en un àmbit geogràfic tan reduït com Europa. Aquesta cerca d'unitat pot explicar-se per totes les vicissituds i violències de la història d'aquest petit continent, que culminen en la crueltat sense precedents de les dues guerres europees d'abast mundial, el 1914-1918, però sobretot el 1939-1945. De fet, alimentà per tot Europa, durant el segle XIX i fins després de la Segona Guerra Mundial, fortes hostilitats filosòfiques i polítiques, que van diluir completament les línies divisòries i les particularitats nacionals dins el continent.

L'apaivagament no arribà fins a la caiguda del Teló d'Acer, el 1989, i l'afebliment i la posterior desintegració de la URSS, al llindar de la dècada de 1990. Fou aleshores que es produí un consens que va transcendir els antics conflictes interns d'Europa, especialment entre els partidaris del socialisme i del liberalisme. En canvi, com ja s'ha esmentat de passada, la transformació del contingut del concepte d'Occident, que s'escaigué en aquell moment per un canvi radical de la suposada naturalesa de les arrels que conformaven la unitat de la civilització occidental, feu revifar les grans tensions geopolítiques al voltant d'Europa, particularment a l'Orient Pròxim i Mitjà. El pas d'unes arrels profanes, anomenades "grecoromanes", a unes religioses, dites "judeocristianes", s'inscriu, com ja hem mostrat, en l'onada del "retorn d'allò religiós" que afecta el món postmodern "desencantat", ja es tracta de les societats industrialitzades de fa temps o dels països recentment independitzats. És per això que la idea d'Occident, utilitzada fins al sadollament durant la Guerra Freda, continua mantenint encara avui un fort regust emocional que impregna tots els discursos polítics i els conceptes d'estratègia militar. L'Occident liberal i capitalista, en lluita ferotge contra un Orient marxista i totalitari, ha sigut succeït per la visió d'un Occident definit per unes arrels religioses paradoxals, en lluita no menys acarnissada contra un Orient ara musulmà i no menys antiliberal, de tendències totalitàries i que practica la subversió d'un terrorisme transnacional inspirat per l'islam.

Val la pena recordar que l'autèntic origen històric del concepte d'Occident, que no pot existir si no és en contraposició al d'Orient, rau en un fet exclusivament polític, esdevingut al si de l'àmbit cultural que més endavant seria considerat com l'origen d'Occident. Es tracta, ni més ni menys, de la ruptura interna de l'Imperi Romà al segle III de la nostra era, entre un nou imperi d'Orient, amb capital a Constantinoble, i el que continuaria tenint Roma com a centre. Aquesta ruptura de caire purament profà, relacionada amb les ambicions de poder dels generals de l'imperi, seria mantinguda i agreujada per la rivalitat religiosa entre l'església de Constantinoble i la de Roma.

També cal deixar palès que la fractura entre Orient i Occident s'originà dins el propi àmbit cultural grecoromà, on la nova religió cristiana havia passat a ser dominant. Així doncs, no va tenir res a veure amb l'antiga dicotomia entre grecs i "bàrbars" (entesos com a pobles no grecs) ni amb l'aparició de l'islam o les conquestes àrabs. Aquest fet històric inqüestionable mostra clarament el paper de l'imaginari mitològic en l'emergència i les posteriors transformacions del concepte d'Occident que explicarem a continuació i, per tant i en paral·lel, dels conceptes d'Orient que la idea d'Occident necessita per poder existir.

Cal, per tant, mirar de prop l'evolució, molt complexa, dels imaginaris europeus per comprendre les funcions de la idea d'Occident i el seu contingut real, d'acord amb l'evolució de les circumstàncies polítiques. Aquests imaginaris han sigut particularment fèrtils, al llarg dels dos últims segles, en un treball de construcció d'unes arrels històriques comunes, descrites cada vegada com l'origen de l'existència de la unitat d'Occident. Aquesta construcció d'unes arrels en l'ordre de l'imaginari suposa una estilització històrica que passa pel ribot qualsevol diferència, una historialització de certs esdeveniments qualificats com a "fundadors", però també un historicisme que atribueix a la història d'un poble, d'una nació o d'una civilització un fi suprem i específic en la història de la humanitat.¹ És en aquest sentit que hom pot descriure l'evolució dels diferents conceptes d'Occident com a vehicle cabdal per a construir el mite.

Tanmateix, aquest concepte no es va desenvolupar i generalitzar a Europa fins després de la Segona Guerra Mundial. Per la seva banda, els Estats Units en van fer un ús intensiu i apassionat en la lluita contra la influència de la ideologia marxista i el poder de la Unió Soviètica, que pretenia encarnar aquesta ideologia. Durant la Guerra Freda, la percepció d'un conflicte entre l'Occident liberal i democràtic i l'Est soviètic i totalitari es va generalitzar al món. Avui, un cop desapareguts la URSS i el Teló d'Acer a Europa, persisteix la mateixa sensació de perill, alimentada per la literatura sobre el xoc de civilitzacions. Aquesta vegada, el perill per a Occident provindria del món àrabo-musulmà, i ja no de la part del món dominada per la Unió Soviètica o per un règim polític de caire marxista.

El paper clau de Hegel i Weber en la construcció de les arrels anomenades occidentals

De fet, el concepte modern d'Occident pot ésser atribuït a les idees filosòfico-històriques del gran filòsof alemany Friedrich Hegel. Per a ell, la història d'Europa representa l'auge de la raó (i, per tant, de l'esperit) en la història, que ha convertit aquest continent en el motor d'avantguarda de la història universal. Més endavant, l'obra del sociòleg Max Weber detalla les motivacions d'aquest geni particular de la civilització europea, sobretot a partir d'allò que considera l'especificitat excepcional de la religió cristiana, especialment en la seva versió protestant, comparada amb les altres grans religions del món.

Amb el desenvolupament de la lingüística i de la teoria de les races, molts grans escriptors europeus, encapçalats per Ernest Renan, cultivaren a la segona meitat del segle XIX la idea d'un geni ari que caracteritzava els pobles indoeuropeus i les seves cultures, a diferència dels pobles semites, caracteritzats despectivament pel seu esperit "feixuc" i mancat de creativitat.² Les tradicions acadèmiques, sobretot del camp de l'antropologia, però també de l'economia, van desenvolupar una dogmàtica molt restrictiva i simplista, tot afirmant la incapacitat de les religions no cristianes de garantir la vitalitat dinàmica de l'economia i del desenvolupament ni dels coneixements científics i tecnològics que l'acompanyen. En ple segle XIX colonial, aquestes teories de les races i les llengües permeteren legitimar davant l'opinió pública europea la submissió dels altres continents a les potències europees, encapçalades per França i Anglaterra, en una època en què havia deixat de ser possible basar-ne la legitimitació en el sol desig de cristianitzar el món.

Com és prou sabut, els excessos de les teories racials tingueren, al segle XX, uns efectes dramàtics en els europeus de totes les nacionalitats que tenien la dissort de no pertànyer a les esglésies cristianes, sinó d'haver nascut de religió jueva. Els jueus d'Europa eren percebuts com a element "semita" que impedia l'evolució d'Europa cap a un progrés i una harmonia social imparables. Foren grotescament acusats, ara de ser capitalistes avars i sangoneres del poble, ara de ser socialistes i comunistes que subvertien l'ordre establert.³ Un músic de la categoria i la notorietat de Wagner no dubtà a denunciar, en un llibel virulent i totalment delirant, el suposat efecte corrosiu del judaisme en la música europea.⁴

Tant a l'esquerra com a la dreta de l'espectre polític europeu, un "jueu" imaginari servia aleshores com a cap de turc per a tots els mals d'una Europa que tot just s'havia infligit les terribles ferides de la Primera Guerra Mundial i era assolada per tot de fanatismes ideològics contradictoris: nacionalistes i paneuropeus socialistes, comunistes, capitalistes, republicans i monàrquics. En aquest context, l'ascens

del nazisme a Alemanya, així com el suport que Hitler rebé de bona part de l'opinió pública europea, van contribuir a crear les condicions favorables per al genocidi de les comunitats jueves d'Europa i l'horror que va comportar, que fins avui continuen marcant profundament Europa i també el món.

De les arrels “grecoromanes” a les arrels “judeocristianes” d'Occident

En aquest fet fora del normal per a pobles que es consideraven la punta de llança de la història universal i el cúmul del refinament de la civilització, trobem sens dubte una causa major de l'evolució del concepte d'Occident. La culminació dramàtica i sagnant d'aquesta hostilitat antisemita en l'holocaust originà, amb algunes dècades de retard, aquesta transició rapidíssima del concepte de l'Occident grecoromà, que fins aleshores era considerat una evidència, al de l'Occident judeocristià, esdevingut en molt pocs anys no menys evident que l'anterior.

La definició principal del concepte d'Occident ha passat de ser la creença en el paper cabdal jugat per les arrels grecoromanes en la formació del sentiment de pertinença a una mateixa civilització a la d'un Occident les arrels i els valors del qual serien essencialment judeocristians. Es tracta d'una ruptura radical i brutal de la tradició del Renaixement europeu, que havia fecundat totes les cultures europees, magnificant el patrimoni literari, poètic, filosòfic i jurídic de l'antiguitat grecoromana. L'universalisme i l'humanisme d'Erasme, culminació de l'esperit del Renaixement, podien ésser considerats, des d'aquesta òptica, com a veritable matriu de l'Europa moderna, i el Renaixement com al seu moment fundador històric. Durant molt temps, tal i com ja s'ha esmentat, les arrels d'Occident foren considerades com a grecoromanes per amplis sectors de l'opinió pública europea. En tot cas, és això que s'havia ensenyat a totes les escoles fins fa unes dècades.

La tendència humanista del Renaixement es va refermar a través de l'universalisme predicat per la filosofia de la Il·lustració i després per l'acceptació cada vegada més generalitzada dels grans principis constitucionals i jurídic de la Revolució Francesa. Per la seva banda, els constituents francesos s'inspiraren àmpliament en els conceptes romans d'estat i llei i en la idea grecoromana de “ciudadà”. Llibertat, igualtat, fraternitat: heus aquí la base d'un universalisme europeu que donaria la volta al món i en canviaria profundament la cara a tots els continents.

Aquesta orientació de bona part del pensament europeu tenia el seu origen en les turbulències religioses que van assolir Europa al segle XVI, tot culminant en guerres interminables i particularment cruentes entre catòlics i protestants. Eren les primeres guerres “totals”, que enfrontaven furibundament, en tots els estrats socials, les noves esglésies insurrectes contra la centralitat de l'església romana i la dominació qüestionada dels seus partidaris a totes les nacions europees, aleshores en el seu procés de formació. Després de cent cinquanta anys de conflicte religiós violent, els debats teològics no sols semblaven estèrils, sinó també perillosos per a la pau civil. Es refermà la creença en la raó com a font de progrés, al mateix temps que l'esperit de tolerància i el desenvolupament d'institucions laiques, sobretot en l'àmbit educatiu, no pas sense vives disputes que, al segle XIX, van agitar França entre els partidaris del laïcisme a l'escola i els que desitjaven reservar al clergat el seu paper central en l'educació dels joves ciutadans.⁵

Tanmateix, al començament de la dècada de 1980, es produí l'últim canvi important en la naturalesa de les arrels invocades per a justificar la unitat d'Occident. Les arrels grecoromanes de caire profà caigueren ràpidament en l'oblit, en benefici de la invocació d'unes arrels judeocristianes de naturalesa religiosa. En realitat, es tractava de fer oblidar els segles de forta hostilitat exercida a Europa pel cristianisme contra el judaisme i de foragitar els dimonis destructors de l'antisemitisme racista (i ja no el vell antijudaisme cristià de base teològica⁶). Aquest nou canvi d'arrels no s'esdevingué sense recordar el que van completar els humanistes del Renaixement i més tard la Il·lustració i la Revolució Francesa per passar de la invocació de les arrels cristianes a les grecoromanes, amb l'objectiu de superar els dimonis i l'horror de les guerres de religió.

D'aquesta manera, avui s'ha conformat una nova concepció religiosa de les arrels d'Occident, malgrat que el cristianisme europeu s'hagi bastit en la confrontació amb el judaisme. Hom comprendrà fàcilment que, en el context d'un retorn de la memòria i del sentiment de penediment pel genocidi de les comunitats jueves d'Europa, aquesta revolució cultural en el concepte d'Occident s'efectuï de pressa i sense comentaris crítics o interrogants. Es consagra un nou moment fundador i mitològic, que se situaria en el naixement del monoteisme jueu, prolongat i ampliat pel triomf i la difusió del cristianisme a Europa.

Aquest canvi ràpid i profund en l'imaginari de les arrels d'Occident ens dona noves pistes per a comprendre la funció mitològica d'aquest concepte, en el context ja descrit del retorn d'allò religiós –que hem tractat al capítol 3– i que és celebrat des de fa algunes dècades en la seva versió occidental, com si les cultures europees haguessin abandonat fins aleshores tota visió religiosa del món.⁷

Fins on arriben les arrels cristianes en el concepte d'Occident?

Cal tenir en compte que aquest canvi de percepció de la naturalesa de les arrels d'Occident, ara de caire religiós, ha sigut probablement facilitat per la força de l'herència del romanticisme vuitcentista, que cercava la seva inspiració en una nostàlgia profunda del passat i en el refús dels canvis originats per la Il·lustració, el culte de la raó i els principis democràtics de la Revolució Francesa. Aquesta nostàlgia fou aprofundida per la industrialització accelerada i per la pèrdua dels espais rurals que menaven a una idealització del passat cristià d'Europa i de la unitat que havia donat a aquest petit continent, malgrat les guerres nombroses i reiterades entre els seus reis, prínceps i emperadors.⁸ El passat cristià d'Europa, amb les seves catedrals i una densa xarxa de monestirs i convents, va connectar totes les contrades del continent i les seves elits, amb el llatí com a llengua comuna. El predomini de la religió cristiana a la vida quotidiana, de la qual determinà durant molt temps el ritme i els gests, va permetre aquesta unitat, perduda més tard a mesura que la religió passà a un segon pla a la vida dels pobles europeus i s'introduí la modernitat industrial.

Contràriament a una opinió força difosa, l'Europa vuitcentista tenia una gran preocupació per l'esvaïment progressiu de la religió, per l'absència de Déu, és dir, per la seva mort anunciada prematurament per Nietzsche. El misticisme alemany d'arrel protestant hi tingué un paper important: Alemanya es considerava com a guardiana de les grans tradicions de la cristiandat europea i els seus valors. França no sempre quedà en segon pla, com ho demostra *El geni del cristianisme* de

Chateaubriand, escrit el 1802. De fet, per tot Europa, l'interès per la religió era molt marcat i present, sobretot gràcies a l'èxit de les obres de Max Weber, que ja hem esmentat.

Des de Hegel i Weber, el monoteisme és considerat com una de les fonts principals de la formació d'Occident. “Desencantà” el món, seguint la terminologia weberiana, represa el 1985 per Marcel Gauchet, qui, de manera paradoxal i original, hi veié la “religió de la sortida de la religió”⁹. En foragitar la “màgia” que caracteritzava el paganisme i els seus mites, el monoteisme introduí la raó, que suposa la força de la civilització occidental, pretesa total, global i específica. Més concretament, el cristianisme, en predicar la salvació individual de les ànimes i l'emancipació de l'home de la seva tribu o ètnia, constitueix l'arrel de l'individualisme europeu contemporani.¹⁰ En totes aquestes anàlisis de caire weberianà, sobta l'absència de la tercera religió monoteista, l'islam. El monoteisme és, abans que res, el del cristianisme, del qual es reconeixen les arrels jueves, sense més; en canvi, se n'ignoren del tot les arrels orientals i semítiques, així com el cristianisme “ortodox” de Bizanci, i més tard dels eslaus. L'únic cristianisme de valor reconegut és el d'“Occident”.

Leo Strauss, filòsof cabdal del segle XX, reprèn les anàlisis weberianes del paper primordial de la religió en la vida de les societats, però oposant dues solucions a la crisi de consciència europea creada per l'excepcionalitat de la crueltat de les dues guerres mundials: Atenes i Jerusalem.¹¹ Dit d'altra manera, Strauss oposa la llei dictada per la raó, la font de la qual trobem a Atenes, a la llei dictada per Déu, la font de la qual és a Jerusalem. En la seva opinió, l'experiència històrica demostra que la llei positiva no ha produït uns resultats millors que la llei de Déu. L'imperi de la raó corre perill de menar a les utopies més destructives.¹² D'aquesta manera, s'obre una via per al “retorn de Déu” com a solució als turments imposats pels grans totalitarismes europeus del segle XX. No són potser els Estats Units una “nació de creients” que ha salvat dues vegades l'Europa racionalista dels seus dimonis? La creació de l'estat d'Israel no representa aquest retorn a Jerusalem, tot conservant el bo i millor d'Atenes?

La disputa violenta per les arrels religioses o profanes d'Occident

En realitat, la filosofia de la Il·lustració i els principis constitucionals de la Revolució Francesa eren ben lluny de causar unanimitat a Europa. Així doncs, durant tot el segle XIX, s'observa el naixement de dues Europes transnacionals, rabiosament hostils una envers l'altra i amb unes diferències pel que fa a la filosofia política que acabarien cristal·litzant en una “disputa per les arrels”.

Una part de les elits cultivades d'Europa era tradicionalista, preocupada per mantenir les jerarquies socials així com la religió com a font d'ètica i de moral i instrument d'estabilitat de l'ordre social. Per a aquesta part, les arrels d'aquest imaginari col·lectiu europeu no podien sinó trobar-se en la religió cristiana, ja fos en la seva versió catòlica o protestant. Des d'aquesta òptica, Occident és doncs el producte del cristianisme europeu i de les seves institucions; la raó per si sola no podia servir com a fonament de l'ordre social i la laïcitat de les institucions republicanes no era sinó una màquina de guerra atea i materialista que atacava els propis fonaments d'Occident, és a dir, el cristianisme. La filosofia de la Il·lustració, encapçalada per Descartes, era fortament criticada per ignorar les necessitats religioses i místiques de l'home i per trobar-se a l'origen d'utopies perilloses que havien propiciat les pitjors derives autoritàries i totalitàries.

Una altra part de l'opinió pública europea era republicana, partidària del progrés material que permet l'exercici lliure i sense impediments de la ciència i de la raó, però també la igualtat de drets i deures de tots els ciutadans (i entre ciutadans i ciutadanes) així com la supressió de les jerarquies socials estructurades per privilegis de naixement o de riquesa acumulada sense treball productiu. Es veia cridada a la missió universal de dur aquest progrés a la humanitat, de canviar el món, d'alliberar arreu l'home de les seves cadenes. Si l'opinió tradicionalista animava a colonitzar el món per a cristianitzar-lo a l'estil catòlic o protestant, l'opinió republicana era colonialista per idealisme universalitzant. Desgraciadament, aquestes dues escoles europees de concebre el món de manera diametralment oposada tan sols van arribar a posar-se d'acord en aquest darrer punt.

La disputa prengué un gir furibund a la segona meitat del segle XIX i al començament del XX. El gran escriptor alemany Thomas Mann en fa un resum apassionat a la seva obra *Consideracions d'un apolític*¹³, publicada l'endemà de la Primera Guerra Mundial i que avui es mereix una relectura. Hi oposa, per un costat, una Europa religiosa i mística, la dels territoris tradicionals, guardiana dels valors i de l'ordre, amb Alemanya al centre, i de l'altre, una Europa de les democràcies liberals de la seva part occidental, anglofrancesa i italiana, materialista, imperialista, demagògica i destructora de tots els valors que estructuraven una societat.

A la seva cèlebre obra *La decadència d'Occident*¹⁴, Oswald Spengler constata aquesta divisió d'Europa quan distingeix entre la "cultura", arrelada en un àmbit que estimula la creació artística en totes les seves formes i manté la solidaritat orgànica del poble, i la "civilització", que esterilitza la cultura, pretenent ser universalista i, per tant, esdevenint expansionista i volent imposar les seves institucions artificials als altres pobles. Considera que la decadència d'Occident, tal com abans la de l'Imperi Romà, és deguda a aquesta tendència expansionista sota el pretext de la civilització, que acaba amb la cultura espontània, arrelada al territori, font de potència i de creativitat. Així doncs, les arrels d'Europa es troben en aquests territoris, en el lligam entre la societat i el seu patrimoni, les seves tradicions i la seva cultura. Nietzsche s'inspirà indubtablement en aquesta escola de pensament europea quan pregonava la reversió de tots els valors per retornar als temps de l'"home heroic" i de les grans epopeies que s'inscriuen en el terreny de la cultura viva i fortament arrelada, en lloc de la civilització refinada, liberal i democràtica.

Exportació de la disputa per les arrels a la resta del món

Aquesta disputa tan remarcable per les arrels i pel contingut del concepte d'Occident, que agità el segle XIX i la primera meitat del XX, contribuï a generalitzar-ne l'ús. La desfeta d'Alemanya el 1945 féu finalment desaparèixer les antigues disputes que giraven al voltant d'aquest concepte, que passà a incloure no sols Europa, sinó també els Estats Units i els dominis de la Corona Britànica, sobretot el Canadà, Austràlia i Nova Zelanda.

La disputa per les arrels ha acabat donant la volta al món. Per començar, se la va fer seva la cultura russa que, al segle XIX, estigué marcada per dos corrents polítics i literaris de signe contrari: els "eslavòfils" per una banda i els "occidentals" per l'altra. Els primers consideraven que Occident era materialista, havent perdut el sentit de Déu i de la mística en un culte abstracte a la raó que ignorava

les autèntiques necessitats de l'home. A Europa, Rússia passava a ésser vista com a refugi dels valors religiosos i místics originals, guardiana de l'ordre natural de les coses gràcies a les seves comunitats pageses compactes, la religió ortodoxa i el règim tsarista.¹⁵ En canvi, els segons consideraven que Rússia era un país endarrerit, tan sols capaç de desfer-se de l'estancament humiliant en què es trobava mitjançant una modernització accelerada i, per tant, una “europeïtzació” forçada de les seves institucions.

De Rússia, la disputa passà a altres països: primer a l'Imperi Otomà, més tard al Japó, a l'Índia i a la Xina. Encara avui, persisteix en els debats que sacsegen el món musulmà des del segle XIX, entre els partidaris d'un replegament en els valors i les pràctiques religioses i aquells que prediquen un liberalisme i una modernitat a semblança de com els han iniciat i practicat històricament les societats europees. La disputa no consisteix en un simple enfrontament entre “antics” i “moderns”, més literari que polític, sinó ben bé en el mateix conflicte existencial que va assolir Europa des de la segona meitat del segle XIX fins acabada la Segona Guerra Mundial.

Aquest conflicte està vinculat amb les grans transformacions socioeconòmiques accelerades que s'estan produint a tots els continents, després d'Europa, sota l'impacte del progrés material i tècnic i dels trencaments que comporta. L'última onada de globalització econòmica del darrer mig segle, en un context de competència industrial acarnissada i desbocada, ha originat deslocalitzacions massives, un augment de l'atur, moviments migratoris cada vegada més intensos i l'acceleració de l'èxode rural als països superpoblats d'Àsia i l'Orient Mitjà. Al mateix temps, l'homogeneïtzació cultural consumista del món provoca el replegament en valors primaris, ètnics, regionalistes, tribals o religiosos, que permet donar contingut a una vida llastada pel descrèdit abocat sobre les ideologies nacionals de tipus profà o laic o sobre les esperances frustrades de les promeses del paradís “socialista”.¹⁶

En aquest context, la disputa per les arrels d'Occident continua servint, per a tot de qüestions i en diferents formes, com a inductora de conflictes i guerres civils. A l'Orient Mitjà, aquests enfrontaments per arrels megaidentitàries, que transcendeixen tots els particularismes religiosos, ètnics o nacionals, continuen fent estralls. El conflicte israeliano-palestí cristal·litza en aquest sentit una oposició que sembla irreductible, entre un Occident esdevingut “judeocristià”, per al qual la creació de l'estat d'Israel representa un acompliment, és a dir, una finalitat suprema de la història en el sentit hegel·lià del terme, i un Orient àrabo-musulmà, marcat per corrents de fonamentalismes religiosos musulmans d'obediència diversa i que es veu dominat i perseguit per Occident des de fa dos segles.

Així mateix, aquesta disputa sobre l'essència i la naturalesa així com les arrels del món modern, tal i com ha sigut traçat per les potències que es defineixen com a “occidentals” –disputa viscuda amb emoció i angoixa des de fa dos-cents anys–, és lluny d'arribar a la seva fi. Com veurem al següent capítol, l'Orient Mitjà i els països de la Mediterrània, veïns directes d'Europa, hi són avui els més implicats. L'enfrontament entre les memòries de les arrels i dels imaginaris d'Orient i d'Occident causa vertaderes erupcions volcàniques en aquesta zona del món. Així doncs, és hora d'actuar per apavagar definitivament aquestes disputes. Però, per aconseguir-ho, caldria renunciar a aquesta divisió binària del món entre “Occident”, sigui quina sigui la seva definició, i “Orient”, ja es tracti de l'orient eslav, de l'Orient Mitjà musulmà o de l'Extrem Orient del “perill groc”. D'antuvi, caldria qüestionar la utilitat

d'aquest concepte i de la seva funció mitològica i mobilitzadora. En aquest sentit, és hora de prendre nota que, sense "Orient", Occident no existeix, i sense "Occident", no hi ha cap necessitat de bastir un Orient que s'hi oposa.

Desempallegar-se de la perversa dicotomia Orient-Occident

De fet, la dicotomia Orient-Occident no fa sinó reproduir avui l'antiga divisió racista del món entre aris i semites, que tants estralls ha causat, no sols a la mateixa Europa, com fou en un principi, sinó també, més endavant, a àmplies parts del món. Per altra banda, és realment raonable acceptar que un simple concepte de referència geogràfica i astronòmica esdevingui una frontera mental ferma, en una recerca desesperada i contínua d'unes arrels imaginàries a les que s'exigeix que serveixin de fonament per a pobles, llengües, cultures i costums de signe totalment divers? De fet, més enllà del moment humanista dins la història d'Europa, el concepte d'Occident no sembla haver sigut de gaire utilitat per als propis europeus o per al món. Mai no ha arribat a imposar criteris d'ètica ni una moral internacional que garanteixi la pau perpètua, com ho havien somiat el gran filòsof Immanuel Kant o els grans fundadors de les religions de vocació universal.

Si hom cerca en la història antiga les arrels de l'imaginari que ha produït la dicotomia Orient-Occident, es pot pensar legítimament que no es tracta de res més que la reproducció de l'arquetip mitològic de la violència entre germans, de Caïn i Abel, que figura a l'Antic Testament.¹⁷ Hom retroba aquest arquetip en la divisió binària del món entre aris i semites que ha dominat la cultura europea del segle XIX i la primera meitat del XX. Sense cap mena de dubte, avui ens aboca a una nova divisió fratricida, entre el món dels valors anomenats "judeocristians" i el d'uns altres valors, presumptament antinòmics, dits "àrabo-musulmans". Restarem gaire més temps presoners d'aquest arquetip bíblic, que també ha engendrat imaginaris encesos i narcisistes sobre l'existència de pobles, nacions o cultures escollides per a ésser l'avantguarda de la història de la humanitat?

En conclusió, recordem que aquesta dicotomia de la visió del món és reservada a les societats monoteistes, ja siguin jueves, cristianes o musulmanes. Les societats budistes, xintoistes, hinduistes o confucianistes d'Àsia han defugit aquesta visió binària del món, en benefici de construccions cosmogòniques de la vida i de codis de saviesa d'ordre moral. Potser seria hora d'adonar-se de la incongruència i dels perills de restar dins el món imaginari i mitològic forjat per una antropologia religiosa inconscient i simplista, però desgraciadament tan penetrant, que planteja uns imaginaris emocionals sobre l'existència d'un Occident en oposició a un Orient.

GEORGES CORM

Cap. 5. *Pour une lecture profane des conflits*, La Découverte, Paris 2012

Traducció: Gilbert Bofill i Ball

- ¹ Hem tractat aquesta qüestió detalladament a la nostra obra *L'Europe et le mythe de l'Occident*, La Découverte, Paris, 2009 i 2012 (edició de butxaca). Pel que fa als perills de l'historicisme, farem referència a Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Presse Pocket, Paris, 1988.
- ² En aquest sentit, cal remetre al discurs d'obertura del curs de llengües hebrea, caldea i siríaca, pronunciat per Renan al Collège de France el 1882, que constitueix un atac en tota regla contra la feixuguesa de l'esperit semita, en oposició a la finesa i la intel·ligència de l'esperit ari. Vegeu el text a Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, Presse Pocket, Paris, 1992, p. 182-200; i la nostra anàlisi d'aquest text, a Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté. 1956-2010*, Gallimard, col. "Folio/histoire", Paris, 2007, p. 123-127. Pel que fa a la diferenciació entre aris i semites, vegeu l'obra clau de Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Seuil, Paris, 1989, i Georges Corm, *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, La Découverte, Paris, 2002.
- ³ En aquest context, vegeu Georges Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident*, op. cit., cap. 6, "Chronique européenne d'un judéocide annoncé", p. 209-238.
- ⁴ El llibel de Wagner, publicat el 1850, es titula *El judaïsme en la música*; s'hi fa referència dins l'excel·lent anàlisi de Jacob Katz, *Wagner et la question juive*, Hachette, Paris, 1986, p. 69.
- ⁵ Vegeu Mona Ozouf, *L'École, l'Église et la République (1871-1914)*, Cana/Jean Offredo, Paris, 1982.
- ⁶ Recordem que el Concili Vaticà II posà fi a l'antijudaisme teològic, durant el pontificat del Papa Joan XXIII, qui reconegué el judaïsme i l'islam com a religions de salvació monoteïsta i abolí el concepte de "poble deïcida", que fins aleshores era atribuït als jueus.
- ⁷ Pel que fa a aquesta qüestió, vegeu Georges Corm, *La Question religieuse au XXIe siècle. Géopolitique et crise de la postmodernité*, La Découverte, Paris, 2006.
- ⁸ Vegeu també Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Seuil, Paris, 2003.
- ⁹ Vegeu Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.
- ¹⁰ Aquesta afirmació forma la base de l'obra de l'antropòleg francès Louis Dumont, qui perpetua l'escola weberiana de l'antropologia religiosa; vegeu Louis Dumont, *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individualisme moderne*, Seuil, Paris, 1983.
- ¹¹ Vegeu Leo Strauss, "Jerusalem and Athens. Some preliminary reflections", The First Frank Cohen Public Lecture in Judaic Affairs, *The City College Papers*, núm. 6, 1967 (reproduït en versió francesa a *Études de philosophie platonicienne*, Belin, Paris, 1992).
- ¹² Vegeu Leo Strauss, *La Cité et l'Homme*, Le Livre de poche, Paris, 2005.
- ¹³ Thomas Mann, *Considérations d'un apolítique*, Grasset, Paris, 2002; i la nostra anàlisi a la nostra obra *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire*, op. cit., p. 171-175.
- ¹⁴ Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Gallimard, Paris, 1976, 2 volums.
- ¹⁵ Vegeu Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Seuil, Paris, 2003; i Alexandre Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Gallimard, Paris, 1976.
- ¹⁶ Recordem les anàlisis, encara ben actuals, de Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Paris, 1983.
- ¹⁷ Aquesta comparació encertada prové del gran escriptor libanès Khalil Ramez Sarkis, qui me'n féu participi en una correspondència privada en el decurs de la seva lectura de l'obra *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, op. cit.

Salvar la moral

La intencionalitat i els principis ètics sempre han xocat amb la realitat humana. La civilització occidental, que és també la civilització cristiana, va intentar de conciliar alts ideals morals amb realitats que difícilment casaven amb el missatge dels Evangelis segons la codificació grega i Paulina. En aquest sentit, la consistència dels ensenyaments de Jesucrist va diluir-se sota les exigències i necessitats peremptòries dels diferents poders temporals i fins i tot espirituals d'Occident. Així, sota el signe d'un moviment religiós eminentment pacifista nasqué la idea de la guerra justa i la seva moralitat intrínseca.

Malgrat l'exercici filosòfic i teològic de salvar la guerra mitjançant la seva moralització, tota guerra és una fallida moral. Per extensió, els exèrcits, en tant que instruments de la guerra, són mancats de moralitat. No existeixen ni exèrcits ni guerres morals. Tanmateix, la tradició cristiana intel·lectual, filosòfica i teològica, de justificació de la moralitat de la guerra és no solament llarga i fructífera, sinó que és absolutament vigent. El darrer exemple ha arribat de la mà de Nigel Biggar, professor de teologia moral i pastoral a la prestigiosa i històrica càtedra Regius d'Oxford. Biggar va publicar al 2013 *In Defence of War*. Aquesta obra és un altre intent de moralitzar la guerra en aquesta fraudulent tradició intel·lectual. Aquesta tradició assumeix com a moral i bo la guerra i els morts, amb la destrucció que comporten, dins uns límits arbitràriament establerts pel pensador de torn. La justícia moral –doblet de conviccions fermes i occidentals– de la guerra es classifica segons el que és just i el que no, el que és permès i el que no en un ordre arbitrari de fonaments encara més arbitraris i inestables, que oblitern el caràcter essencial de la religió occidental, que és la religió cristiana.

Com podem assumir que una acció intrínsecament dolenta pugui ser moralment bona? La insinceritat de l'exposició de motius de la religió de l'esperit acaba adoptant la fal·làcia semàntica, la retorçada jurisprudència disfressada sota màximes filosòfiques i teològiques, d'una llei que no vol ser Llei perquè la lletra de la llei no solament és inferior a l'esperit, sinó que és impossible sota el regne i el temps de l'esperit. Això no obstant, d'ençà Constantí, passant per les Croades i la llarga lletania de guerres cristianament patrocinades, la moralitat s'ha enfangat als camps de batalla per la fútil vanitat d'intel·lectuals i cristians amarats d'esperit però no de lletra, al servei de reis i emperadors de finísim vernís cristià. En aquesta tradició occidental, les llums il·lustrades van acabar heretant passions mundanes i bèl·liques

de ments i temps cristians. Novament, la moral perviu al servei del poder per reforçar la llei, l'esperit, l'home i els ideals sota les peremptòries necessitats contemporànies d'Estats, nacions i ideologies, i les seves causes degudament polides amb llustre ètic de la guerra justa d'aquells mals cristians que han acabat definint el que és el cristianisme.

Les guerres només es poden justificar en si mateixes, és a dir, pel propi interès, despullat de moral. És la causa instrumental. Fins i tot, en el vocabulari usualment emprat pels defensors de la moralitat de la guerra, una declaració de guerra podria ser *justa*, segons els interessos que la mouen. La guerra justa cristiana reconeix que els interessos –causes i objectius– acaben compensant i decidint la moralitat i justícia del conflicte. Segons l'escola cristiana de pensament de la guerra justa, la justícia de la guerra és la garantia de la bona guerra. És la limitació responsable del combat. L'experiència dels darrers, diguem, 300 anys ha demostrat que no hi ha garantia possible en les guerres. Ens podríem arribar a plantejar si aquesta justícia es fonamenta veritablement en la moral. La moralitat de la justícia és també altament qüestionable.

El cristianisme i la religió van passar, la moral es va tornar relativa, els estats i les nacions es van empetidir, i les ideologies van expirar. Així i tot la societat postmoderna, líquida, liberal-llibertària vol continuar gestionant la guerra. La nova moralitat és l'humanitarisme, que impregna des de la motivació de la guerra a la manera com es practica la guerra. Així, Occident ha concebut el conflicte limitat –però mai negat– i ha delimitat la guerra a partir del *major humanitarisme possible* per evitar víctimes col·laterals, en l'era en la qual les víctimes civils representen l'objectiu principal de tota guerra. Encara avui, amagada i furtiva, la moralitat, per irreligiosa, relativa i humanitària que vulgui aparèixer, continua essent incapaç de definir la major o menor moralitat d'un conflicte. I aquí rau la fallida tant moral com intel·lectual de tota justificació ètica de la guerra. Si reconeixem que cap guerra ni cap exèrcit són morals, estem assumint una premissa crucial: la guerra és l'anorreament de tota moral. Partint d'aquesta idea bàsica, podem aleshores aplicar correctius i atenuants a la immoralitat de la guerra, però no podem convertir-la en moral. La moralitat resideix en la pau, que és la cosa bona, el bé.

Podria semblar que estic elaborant un manifest pacifista. I no és el cas. Cal alliberar la moral de la càrrega de la guerra, cal resituar el conflicte bèl·lic i el combatent en la categoria que els correspon. Així, cal assumir l'existència del mal de la guerra. La guerra no ha de ser l'element de definició de cap societat, de cap sistema filosòfic, de cap religió. Però l'interès pot justificar una guerra. L'interès pot perseguir el bé, com podria ser el cas d'una intervenció militar per salvar les minories ètniques de l'Iraq exterminades brutalment per l'Estat Islàmic. Però la intervenció militar no seria, en cap cas, el bé. Si assumim el mal com a resposta al mal, per què esperem de justificar-ho segons la moralitat?

És molt inquietant d'observar la llarga llista d'apologetes cristians de la moral de la guerra en la història. És encara més inquietant de veure-hi els noms de tan il·lustres teòlegs,

disposats a assumir que el bé es pot obtenir per mitjà del mal, cosa que vulnera els propis principis de la teologia moral cristiana, codificada i definida per Sant Alfons Maria de Liguori. En qualsevol cas, trobem cristians per la moralitat d'una guerra justa de Sant Agustí a Paul Tillich passant per Sant Tomàs d'Aquino, Francisco de Vitoria, Francisco Suárez, C. S. Lewis i Reinhold Niebuhr. Ells són els intel·lectuals, filòsofs i teòlegs que van empastifar la moral amb la guerra justa, la impossible guerra cristiana convertida en pragmàtica habitual de l'Església al servei del poder de torn. L'exercici històric és eminentment cristià, és genuïnament occidental. Més tard, en temps recents i dolorosament postcristians, altres intel·lectuals, filòsofs i teòlegs, cristians contemporanis han intentat de desmuntar meticulosament la moralitat cristiana de la guerra i retornar al pacifisme del missatge de Jesucrist. A tall d'exemple, durant el decenni de 1980 el teòleg contemporani Stanley Hauerwas, de la Universitat de Duke, va dedicar esforços a construir el corpus d'una moral cristiana renovada i lliure de guerra. I no hem d'oblidar l'impacte que en aquest debat ha tingut el filòsof catòlic Alasdair MacIntyre i el seu *After Virtue*. Crist va predicar la no-violència i la renúncia del creient al poder polític. Més enllà del protestantisme radical d'amish, mennonites i quakers, sembla que les grans denominacions cristianes han necessitat la crisi del món líquid per redescobrir les seves pròpies essències originals.

On l'esperit va fracassar, la lletra de la Llei va triomfar. El judaisme rabínic, el producte derivat dels fariseus que Jesús tant criticava als Evangelis, va acabar codificant la Llei jueva basada en la Llei escrita –la Torà– i la Llei oral –el Talmud. D'ací en deriva la jurisprudència jueva, la Halakhà. Per entre els codificadors més brillants de la Llei, Maimònides ofereix una comprensió amoral de la guerra, lligada estrictament a l'interès, sense recórrer a les grans formulacions ètiques o justes. Segons Maimònides, la guerra d'interès és l'única assumible per la Llei. La permissivitat de la guerra no és una assumpció moral. La moralitat és exclosa no solament de la guerra, sinó també de la idea de justícia i, per extensió, de qualsevol recurs o formulació legals. La Llei jueva no s'enfanga amb la moralitat, discuteix i interpreta motius i causes de la voluntat divina. La guerra per voluntat divina és històrica, és a dir, closa, acabada i restringida a uns orígens llunyans, quasi mítics, de la nació israelita en l'alliberament d'Egipte i l'entrada a la terra promesa. Més enllà de les dues guerres històriques contra les tribus i ètnies que poblaven la terra promesa, la Llei solament ofereix als homes el recurs de la guerra d'interès per a la defensa de la nació en cas de ser atacats. La licitud de l'autodefensa d'Israel no assumeix, en cap cas, la moralitat de les accions. En tant que guerra d'interès, la supervivència és la motivació primera i final. La moralitat i la guerra justa en són permanentment exclosa. La preservació de la pròpia vida i de la nació jueva pel damunt dels enemics és la causa derivada d'aquesta interpretació legal de la Llei. La jurisprudència halàkhica va més enllà i acaba englobant la prohibició de tota guerra fora dels motius exposats, per bé que el judaisme ha tingut tant la temptació cristiana de la guerra justa, com la temptació islàmica de la *jihad*.

La guerra no és moral ni és bona. Per consegüent, no és mai desitjable. I, malgrat tot, això no evita que sigui tristament útil segons els interessos i causes instrumentals de poders, estats i

col·lectius humans. Quan un col·lectiu o nació decideix atacar un altre col·lectiu o nació, l'instint de supervivència és la reacció que mena a la guerra. Això és el que podem aprendre de la lletra de la Llei, enfront d'un esperit fallit en una retòrica cristiana intel·lectualment contorsionada. Fins i tot l'interès per la supervivència d'un col·lectiu pot provocar que un tercer s'impliqui en una guerra per causes humanitàries que, en si, són bones. Però l'acció acaba produint-se per mitjà del mal. Tota guerra és moguda per l'interès, sigui de la natura que sigui. Reconèixer-ho és el primer pas per salvar la moral, si és que encara la podem salvar.

BORJA VILALLONGA

Columbia University



Louis XIV signe la Paix de Nimègue, 1678. Joffier. Biblioteca Nacional-Colección, Madrid, Espagne



Jordi Savall
au Gran Teatre del Liceu à Barcelone.
Photo : A. Bofill

Posar fi a la guerra, crear una pau duradora

Abans de parlar de què considero una pau duradora, he de dir què és el que no ho considero. Per a mi, la pau no és un espectacular arc de Sant Martí al bell mig d'un cel blau amb núvols de cotó fluix i un colom volant amb una branca d'olivera al bec. La imatge d'aquesta escena pot transmetre serenor per a alguns, però de quina mena de pau estariem parlant? D'una pau personal i meditativa? És quelcom que té certament el seu lloc, però no és pas un pla d'acció per a solucionar les crisis que afecten les persones d'aquest planeta o per a donar esperances de pau duradora: una pau en justícia i igualtat.

Certament, això pot semblar una mica fred o cínic, però no és això el que sento mentre escric. Em sento indignada i incòmoda per la tria i l'ús d'aquests símbols que marginen la gent que creu que la pau duradora és possible. Utilitzar l'arc de Sant Martí, el colom o la guitarra com a sinònims de "pau" ens fa deduir amb massa facilitat que qui treballa per la pau es troba a la lluna amb la seva mentalitat individual i col·lectiva i no entén les complexitats i brutalitats de la guerra i la dificultat d'establir la pau.

Des de fa massa temps, massa gent confon la pau amb la simple absència de conflicte armat. Des d'aquesta perspectiva, es fa massa fàcil pensar que quan una guerra s'acaba, els seus supervivents poden refer la seva vida quotidiana, assolint d'aquesta manera una "pau" personal, familiar i comunitària. Un cop acabada la fase activa de la guerra, ja no hem de preocupar-nos per la realitat de la lletja, turmentant i turmentosa postguerra.

En aquest món imaginari, només hi ha els dos pols oposats: guerra i pau. Poca gent parla del continu de violència que marca la realitat de la vida i que pot dur a la guerra en pocs passos.

Aquesta visió relativament estreta de la pau –juntament amb els símbols excoents del colom i l'arc de Sant Martí– facilita encara més la desqualificació dels activistes per la pau de tot tipus com a idealistes que no s'adonen del món difícil en què vivim i que senzillament volen "acabar amb la guerra": uns somiatruites il·lusos. La idea d'un món dur correspon als "realistes", a aquells que saben que la violència forma part de la naturalesa humana i que si volem la pau hem de preparar la guerra. Alguns de nosaltres arribarien a dir que hom té allò per a què es prepara.

Per a mi, assolir un món amb una pau duradora només és possible si es transforma el concepte de seguretat promovent la pau com a dret humà, deixant al mateix temps de glorificar la guerra. La guerra **no** és un acte heroic. Els individus poden actuar heroicament durant la guerra, però el conflicte armat

és de tot menys heroic. És un vessament de sang i por, tan intensa que hom pot gairebé olorar-la. La guerra és el resultat de la decisió d'uns pocs homes al poder d'enviar els fills d'altri a combatre pels recursos o per ampliar o mantenir el seu propi poder i el dels seus governs.

Harry Patch, un dels últims veterans britànics supervivents de la Primera Guerra Mundial, digué: “La guerra no és res més que un assassinat organitzat.” Preguntat per si l'esforç aliat a la “guerra per a acabar amb totes les guerres” valgué la pena, respongué que no valgué la vida d'un sol soldat. Són veus com la de Harry Patch que la gent necessita sentir en parlar de la guerra, i no les de qui glorifica i enalteix la mort i la destrucció sense sentit de la lluita armada.

Durant segles, la “seguretat” ha girat al voltant de la seguretat de l'estat, deixant de banda el concepte de seguretat que la gent d'a peu té per a la seva pròpia vida diària. Tanmateix, molts creuen que la seguretat nacional està esdevenint un marc per a “mantenir la pau” cada vegada més obsolet.

En el món interconnectat d'avui, una perspectiva de seguretat nacional no ens guarda de les amenaces de l'escalfament global que ens afecta col·lectivament a tots, tant si acceptem la idea com si no. Tampoc ens protegeix de pandèmies mundials; ni tampoc serveix per a alimentar els pobres, guarir els malalts o proveir d'aigua potable als mil milions de persones que no en tenen; ni tampoc atura la proliferació nuclear, o millor dit, ni tan sols està disposada a abolir les armes nuclears.

Perquè un món en pau duradora sigui possible, caldria definir la seguretat des d'una perspectiva dels éssers humans, no de l'estat. Dit d'altra manera, de la seguretat humana, no de la seguretat nacional. Això no significa necessàriament que no hi hagi lloc per a les forces armades, de la mateixa manera que hi ha lloc per als cossos policials.

Un marc de seguretat humana considera que tots els individus tenen dret a viure en un món lliure d'arbitrarietats i lliure de por. Les persones haurien de poder satisfer les seves necessitats bàsiques: alimentació, aigua potable, habitatge, atenció mèdica i educació. No haurien de témer pels seus drets com a éssers humans; no haurien de témer per patir tortura, repressió o neteja ètnica. Les comunitats no haurien de témer els trencaments evitables de la vida normal a mercè d'un govern.

Per a protegir les persones de les arbitrarietats i la por, la seguretat humana es basa en la protecció i l'empoderament. Significa protegir els drets i les llibertats bàsiques de les persones, protegir-les d'amenaces omnipresents i de situacions amenaçadores. Significa crear sistemes que donin autonomia a les persones, basats en les seves fortaleeses i aspiracions, de manera que puguin construir les seves vides i futurs en dignitat, justícia i igualtat.

És un món on tothom té accés a atenció mèdica, educació i habitatge bàsics. És un món on les dones –més del 50% de la població mundial– no han de demanar a l'altra meitat que reconegui els seus drets humans individuals, els permeti l'accés a l'educació i els deixi desplegar tot el seu potencial. És un món on els que ostenten el poder no poden actuar impunement davant la llei.

En un món on la seguretat humana defineix la seguretat mundial, la pau real reposa en la justícia social,

econòmica i ambiental a escala planetària. És un món on el 20% del conjunt de la seva població no consumeix el 80% del conjunt dels seus recursos. És un món on més de 1.500 milions de persones **no** han de malviure sense aigua potable. És un món on més de 4.000 milions de persones **no** han de malviure amb menys de 2 dòlars al dia.

És un món on els països més rics assumeixen tota la responsabilitat de la seva actuació en relació al canvi climàtic i emprenen **ara** mesures decidides per a salvar el planeta. És un món on totes les nacions, comunitats i individus fan la seva aportació per a salvar el planeta. És un món on les persones no accepten l'energia nuclear com a “resposta neta” a les creixents necessitats energètiques, invertint en canvi els milers de milions de dòlars destinats a les centrals nuclears en la creació de fonts d'energia sostenibles que no amenacin les persones o el planeta.

És un món on els exèrcits es fan realment responsables davant les persones que haurien de protegir, i això significa un món on els ciutadans decideixen si part del seu pressupost nacional –i, en cas afirmatiu, quant– es dedica a la compravenda d'armes i a la recerca i desenvolupament d'armament d'utilitat dubtosa. És un món on el Consell de Seguretat de les Nacions Unides i els països del món comencen a aplicar l'Article 26 de la Carta de l'ONU, que insta el Consell de Seguretat a formular plans per a establir un sistema de regulació de l'armament per a promoure “l'establiment i el manteniment de la pau i la seguretat internacionals, destinant a armament el mínim necessari dels recursos humans i econòmics del món”.

Finalment, en la meua visió d'una pau duradora, és un món on rebutgem la idea que la violència és “consustancial amb la naturalesa humana”, que simplement “sorgeix” de tant en tant i que hem de conviure amb aquesta realitat. La violència és una opció. És una opció tant si es tracta de la decisió individual d'un home que agredeix la dona o els nens que suposadament estima –perquè pot fer-ho– com si es tracta de la decisió col·lectiva d'un govern o del país que lidera d'anar a la guerra –perquè pot fer-ho. És un món on no glorifiquem la violència ni ensenyem la nostra història a través de batalles, guerres, violència i conquestes. És un món on ensenyem als nens que construir la pau no sols consisteix en un colom i un arc de Sant Martí, sinó en un món just per a tothom. És un món on la gent d'arreu entén que una pau duradora és molt més que l'absència de guerra. És la seguretat humana mundial: seguretat per a tots els individus a tot arreu, i no tan sols per als governs més poderosos d'algunes parts del món.

JODY WILLIAMS

Traducció: Gilbert Bofill i Ball





Au secours de la forteresse de Lleida. La guerre des Moissonneurs.
Guerre de la Succession d'Espagne (1701-1714), Peeter Snayers (1592-1667).
Musée du Prado. Madrid, Espagne.

Die Edmond de Rothschild Stiftungen schätzen sich glücklich, das neue Projekt von Jordi Savall unterstützen zu können, das zum Nachdenken über den Frieden und die Tragik der Kriege in der Geschichte der Menschheit anregen möchte. An der Seite des engagierten Künstlers verfolgen auch unsere Stiftungen ein humanistisches Ideal im Streben nach einer Kultur des Friedens. Das ist um so wichtiger in einer Zeit, wo wachsende Spannungen den Hass und die Ablehnung des Anderen wegen seines Andersseins schüren. Unter Berufung auf unsere langjährige Tradition in der Bemühung um Solidarität, Verantwortungsbewusstsein und die Achtung der Menschenwürde laden wir Sie alle im Namen der Stiftungen ein, Ausgrenzung und Intoleranz zu bekämpfen, damit die Begegnung, der Dialog und die Gemeinsamkeit an ihre Stelle treten.

Jordi Savall, einer der vielseitigsten Musiker seiner Generation, setzt sich seit mehr als vierzig Jahren unermüdlich dafür ein, alte, oft in Vergessenheit geratene Musik neu zu entdecken. Er stellt Verbindungen zur Vergangenheit her, die es uns erleichtern, die Gegenwart zu verstehen und uns für eine hellere Zukunft zu engagieren. Mit seinen Musikensembles La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI und Le Concert des Nations interpretiert Jordi Savall die Musik des Barock brillant und intelligent. In seinem neuen Projekt *Krieg & Frieden* präsentiert er eine abwechslungsreiche Auswahl von Musikstücken, die im Umkreis von kriegerischen Auseinandersetzungen und darauffolgenden Friedensschlüssen entstanden sind. Das Programm umfasst Kompositionen von der Zeit der Renaissance bis zum Zeitalter der Aufklärung. Es möchte uns musikalisch inspirieren, eine auf Brüderlichkeit und Hoffnung gegründete Zukunft zu schaffen.

Wie in jedem seiner Projekte teilt Jordi Savall erneut mit leidenschaftlicher Hingabe sein Können und sein herausragendes Talent mit dem Publikum. Auf einmalige Weise stellt er so die Werte dar, auf denen das Engagement unserer philanthropischen Familie beruht.

Ariane de Rothschild

KRIEG & FRIEDEN

1614-1714

CD 1

EINLEITUNG

1. Pavane pour la petite guaire, fait pour les Cornetz en 1601 2'17
Anonym (Mss. Philidor)

1613 Das Osmanische Reich greift Ungarn an.

Makam « Muhayyer pesrev » – Anonym. Osmanische Überlieferung
(instrumental)

2. Taksim 1'13
3. Türkischer Marsch 3'31

Vom Beginn des Dreißigjährigen Kriegs bis zum Frieden von Nimwegen

1614 - 1689

- 1614 Pogrom gegen die Juden in Frankfurt a. M.**
4. *Ha lahma 'anya* – Aramäisches Klagelied 2'28

- 1618 Prag, Beginn des Dreißigjährigen Kriegs.**
5. Galliard Battaglia a 5 Voci. Cantus XXI 3'18
Samuel Scheidt (1587-1654)

- 1624/25 Breda wird von den spanischen Truppen belagert.**
 6. Romanze: *Ya es tiempo de recoger* 2'50
 Lope de Vega / Anonym
- 1635 Prager Friede.**
 7. *Zion spricht: Der Herr hat mich verlassen* 6'26
 Johann Hermann Schein (1586-1630)
- 1636 Richelieu erklärt Spanien den Krieg.**
 Anonym (Mss. Philidor)
 8. Charivaris pour les hautbois 0'50
 9. Gavotte en suite 0'41
- 1640 Aufstand der Schnitter „Der blutige Fronleichnamstag“.**
- 1641 Januar. Pau Claris erklärt seine Absicht, eine katalanische Republik auszurufen.**
 10. *Catalunya comptat gran* (Traditionell / Jordi Savall) 1'49
 11. Hymne Kataloniens (Traditionell / Jordi Savall) 2'21
- Katalonien erkennt die Souveränität König Ludwigs XIII. an.**
 12. Intrada-Geschwindt-Langsam-Sarabande 3'23
Suites d'Orchestre – Guillaume Dumanoir (1615-1697)
- 1645 Venezianischer Türkenkrieg.**
 13. Taksim & Makam „Uzzäl uşüleş Darb-I feth“ 2'18
 Derwisch Mehmed (Ms. Dimitrie Cantemir N.209)
- 1648 Westfälischer Friede. Ende des Dreißigjährigen Kriegs.**
 14. Siehe an die Werke Gottes 6'36
 Johann Rosenmüller (1617-1684)
- 1649 Englischer Bürgerkrieg.**
 15. The Newark Siege 4'29
 John Jenkins (1592-1678)

- 1652 Die katalanischen Institutionen erkennen Philippe IV. von Spanien als Regierungsoberhaupt von Katalonien an.**
 16. *Philippus Rex Hispaniae* (Fanfare, instrumental und Gesang) 1'23
 Jordi Savall in Anlehnung an Ambrosio Cotes
- 1659 Pyrenäenfriede.**
 17. *Jubilate Deo* (Le Motet de la Paix, LWV 77/16) 15'44
 Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
- 1669 Die Venezier werden von den Türken aus Kreta vertrieben.**
 18. Der makām-ı Râst « Murass'a » uşuleş Düyek 4'04
- 1678 Friede von Nimwegen.**
 19. Alceste - Jean-Baptiste Lully 2'32
 20. Marche des Combattants 1'47
 Menuet (LWV 50)
- 1689 Wilhelm III. wird zum König von England gekrönt.**
 21. *Praise the Lord, o my soul* 5'46
 John Blow (1649-1708)

CD 2

Vom Turiner Vertrag bis zum Ende des Spanischen Erbfolgekriegs

1696 - 1714

- 1696 Vertrag von Turin.**
Te Deum - Marc Antoine Charpentier (1643-1704)
1. Prélude 1'40
 2. Te Deum Laudamus 1'18
 3. Te aeternum patrem 1'55
 4. Pleni sunt caeli 2'07

- 1701/02 Beginn des Spanischen Erbfolgekriegs.**
 Battalia à 10 - Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704)
5. Sonata 1'39
 6. Die Schlacht 0'44
- 1705 Vertrag von Genua. Erzherzog Karl trifft in Barcelona ein.**
 7. *Cant dels Aucells quant arribaren los Vaixells*
 Anonym Traditionell / Jordi Savall 5'30
- 1708 Erzherzog Karl heiratet in Barcelona.**
Il più bel nome – Antonio Caldara (1670 - 1736)
8. Sinfonie 3'39
 9. Coro di Seguaci della virtù 0'45
 10. Arie: „Cari Elisi“ (M. B. Kielland *Sopran*) 3'09
- 1710 Tod des Kaisers Joseph I.**
 11. Marcia Funebre 1'43
 Jordi Savall in Anlehnung an das Requiem
 von Heinrich Ignaz Franz von Biber
- Erzherzog Karl wird zum Kaiser gekrönt.**
 12. Kyrie 4'54
 Missa Bruxellensis – Heinrich Ignaz Franz von Biber
- Krönungsfeier.**
 13. Florilegium II, *Chaconne* aus der Suite IV „Impatientia“ 3'18
 Georg Muffat (1653-1704)
- 1711 Russischer Türkenkrieg.**
 14. Der makâm-ı Uzzâl Sakîl „Turna“ Semâ'î –Mss. D. Cantemir (N. 324) 4'02
 15. *Beznevestnaya Devo (O Virgo)* 3'25
 Wassili Polikarpowitsch Titow (ca.1650-ca.1715)

- 1714 11. September. Belagerung von Barcelona.**
 16. Batalla Imperial 5'18
 Johann Caspar Kerll (1627-1693)
- 1714 11. September. Niederlage der Barcelona verteidigenden Truppen.**
 17. *Lamento der Verwundten Musquetirer* 2'17
 Battalia à 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber
- 1714 11. September. Barcelona kapituliert. Für die Opfer wird gebetet.**
 18. Missa Pro Defunctis - *Hei mihi* 6'00
 Joan Cererols (1644-1712)
- Klage nach der Niederlage.**
 19. *Catalunya en altre temps* 4'23
 Überlieferter Text
 Musik: Jordi Savall nach einer alten katalanischen Melodie

SCHLUSS

- 1714 Ende des Spanischen Erbfolgekriegs.**
Jubilate Deo / O be joyful (HWV 279)
 Georg Friedrich Händel (1685-1759)
 Komponiert anlässlich des Vertrags von Utrecht (11. April 1713), der den Frieden zwischen Frankreich, den Niederlanden, Großbritannien, Savoyen und Österreich besiegelte.
20. O be joyful in the Lord - Solo (D. Munderloch *Tenor*) & Chor 2'08
 21. Serve the Lord with gladness - Chor 2'19
 22. Be ye sure that the Lord he is God - Duo 2'32
 (D. Guillon *Countertenor*, S. MacLeod *Bass*)
 23. O go your way into his gates - Chor 3'29
 24. For the Lord is gracious - Terzett 3'29
 (D. Guillon, D. Munderloch *Countertenor*, S. MacLeod *Bass*)
 25. Glory be to the Father - Chor 1'29
 26. As it was in the beginning - Chor 4'03

KRIEG & FRIEDEN

1614-1714

*„[...] ruhmreicher ist es,
die Kriege selbst mit dem Wort zu töten
als die Menschen mit dem Schwert;
und den Frieden durch Frieden zu erlangen und zu bewahren
als durch Krieg.“*

Augustinus (354-430)
Epist. ad Darium, 229, 2

Das neue CD-Buch „**Krieg & Frieden** im Europa des Barock“ evoziert durch die Musik das große Jahrhundert, das mit dem Ende des Spanischen Erbfolgekriegs im Jahr 1714 seinen Abschluss fand. Facettenreich, frisch, musikalisch intensiv erhebt vor uns im historischen Rückblick eine sehr kurze, dafür aber um so repräsentativere Periode in der Geschichte Europas und seiner Konflikte. Vom Feldzug der Osmanen gegen die Ungarn 1613, von der Niedermetzlung der Frankfurter Juden 1614 und dem Beginn des Dreißigjährigen Kriegs bis hin zum Friedensvertrag von Utrecht und dem Fall Barcelonas zieht sich die Tragödie der ganzen europäischen Zivilisation auch durch diese Epoche: die allgemeine Verbreitung einer „Kultur des Krieges“, Krieg als bevorzugtes Mittel zur Lösung kultureller, religiöser, politischer oder territorialer Konflikte. Die lange traurige Kette von Zusammenstößen, Kriegen, Invasionen, Angriffen, Massakern, Aggressionen, Plünderungen und Schlachten zwischen Völkern und Ethnien in der ganzen Geschichte der Menschheit (und in diesem Fall Europas) beweist, wie dringend nötig es ist, neue Beziehungsformen zu entwickeln, um die Konflikte in einer fruchtbaren Welt durch Handeln, Worte und Gedanken zu schlichten.

Ein Jahrhundert im Krieg, 1614 - 1714

Das 17. Jahrhundert begann mit zahlreichen Invasionsversuchen, unaufhörlichen Scharmützeln und wiederholten Angriffen der Osmanen auf Ungarn, das von ihnen in mehreren Anläufen und schließlich im Dreißigjährigen Krieg eingenommen und verwüstet wurde. Verschiedene Ursachen führten zu diesem Krieg. Seine Dauer und Brutalität lasteten schwer sowohl auf der Wirtschaft als auch der Bevölkerungsentwicklung Zentraleuropas und Spaniens. Die diversen bewaffneten Konflikte, die unter dem Namen „Dreißigjähriger Krieg“ zusammengefasst werden, spalteten Europa von 1618 bis 1648 in

zwei Lager. Auf der einen Seite standen das in Spanien herrschende Haus Habsburg und das Heilige Römische Reich Deutscher Nation, auf der anderen die deutschen protestantischen Staaten. Der Krieg konfrontierte eben jenes Heilige Römische Reich mit den in ihrer Mehrheit protestantischen europäischen Nachbarländern, führte aber auch zu Interventionen des doch überwiegend katholischen Frankreichs gegen die Habsburger. Zum Kriegsverlauf gehörten unter anderem die ständigen Konflikte in den Niederlanden; der Prager Friede von 1635, der, ohne den Krieg zu beenden die Konstellation der Krieg führenden Mächte veränderte; der Krieg gegen Spanien, wo die Kampffronten geografisch von Nord nach Süd wechselten; der Krieg der Osmanen gegen Venedig, der Bürgerkrieg in England - eine Nation, die ebenfalls auf der internationalen Bühne mitten in dem so langen und verwickelten Krieg auftrat; der Pyrenäenfriede; die Eroberung Kretas durch die Türken; die Friedensabkommen von Nimwegen und Rijswijk; der Krieg der Osmanen gegen Russland. All diese Episoden zeigen, dass der Friede kein vom Krieg unabhängiges Gut, sondern selbst untrennbar mit dem Krieg verbunden ist. Unsere musikalische Auswahl endet mit Kompositionen zur Feier des Utrechter Friedens, der den Spanischen Erbfolgekrieg teilweise beendete. Dieser große, die wichtigsten europäischen Mächte von 1701 bis 1714 gegeneinander aufbringende Konflikt war der letzte von Ludwig XIV. geführte Krieg. Auf dem Spiel stand die spanische Thronfolge und mit ihr die Herrschaft über Europa. Der Krieg um die Krone Spaniens endete am 11. September 1714 mit der Kapitulation Barcelonas und hatte Auswirkungen auf die Beziehungen der europäischen Nationen, insbesondere das Verhältnis zwischen Katalonien und Spanien. Der den Streit beendende Utrechter Friede war einer der wichtigsten Friedensverträge des neuzeitlichen Europas, denn er entwarf eine die internationalen Beziehungen im 18. Jahrhundert prägende geopolitische Landkarte, die erst durch die napoleonischen Kriege zu Beginn des 19. Jahrhunderts und durch die vom Wiener Kongress beschlossene internationale territoriale Neuordnung eine vergleichbar bedeutende tiefgreifende Änderung erfahren sollte.

Musik, Emotion & Erinnerung

Im Kontrapunkt zu den verschiedenen historischen Ereignissen haben wir die repräsentativsten musikalischen Werke von zeitgenössischen bekannten oder unbekanntenen Komponisten der jeweiligen Epoche ausgewählt: Samuel Scheidt, Ambrosio Cotes, Lope de Vega, Johann Herman Schein, Guillaume Dumanoir, D. Philidor, Johann Rosenmüller, John Jenkins, Jean-Baptiste Lully, Dimitrie Cantemir, Francesco Cavalli, Joan Cererols, John Blow, Joan Cabanilles, Marc-Antoine Charpentier, Antonio Caldara, Wassili Titow, Heinrich Ignaz Franz Biber, Georg Friedrich Händel sowie anonyme jüdische (mit aramäischen Texten), osmanische, katalanische, spanische und französische Komponisten. Die Musik, eine der höchsten Ausdrucksformen des menschlichen „Fühlens“ hat die Menschen stets in Kriegs- und Friedenszeiten begleitet. Manchmal war sie dazu da, die Kriegsstimmung zu befeuern, manchmal wurde sie bei Friedenschlüssen eingesetzt. Sie war in der Frontlinie zu finden, aber auch am Verhandlungstisch oder gar bei der Unterschrift unter einen Friedensvertrag, wenn die ehemals feindlichen Parteien endlich beschlossen hatten, sich zu versöhnen. So wie die Musik den Kriegsgeist angespornt hat, hat sie auch die Freundschaft, die Harmonie und den gegenseitigen Respekt gefördert. Eines der fundamentalen Merkmale jeder Zivilisation besteht in der Fähigkeit sich zu erinnern, denn ohne Erinnerung kann keine bessere Zukunft gestaltet werden. Die Musik ist die Kunst der Erinnerung *par excellence* und die geistigste aller Künste. Sie existiert nur in

dem Moment, wo sie durch eine Stimme oder ein Instrument erklingt, daher ist sie die vorrangige Sprache des Menschen.

„Ohne Sinne gibt es keine Erinnerung, und ohne Erinnerung keinen Geist“, schrieb Voltaire. Ohne das Vermögen der Musik uns mit ihrer Emotion und Schönheit zu bewegen, wäre es unmöglich, voll und ganz Mensch zu sein. Johann Wolfgang von Goethe äußerte: *„Wer Musik nicht liebt, verdient nicht, ein Mensch genannt zu werden; wer sie nur liebt, ist erst ein halber Mensch; wer sie aber treibt, ist ein ganzer Mensch.“* Goethe dachte auch, dass der musikalische Klang einen direkten Zugang zur Seele habe, wo er auf eine Resonanz stoße, weil der Mensch die Musik in sich trage.

Das 17. Jahrhundert war ein großes Zeitalter: Künstler, Wissenschaftler, Forscher und außerordentliche Denker haben in ihm das Licht der Welt erblickt. Aber es war auch gezeichnet von zahlreichen Konflikten, bei denen sich Religionskämpfe mit den territorialen Interessen im christlichen Europa vermischten. Das Jahrhundert hat außerdem den Vorstoß des Islam nach Westen erlebt und es wurde in ihm eine neue Ausgangslage geschaffen, als die souveränen Staaten sich mittels absoluter Monarchien wie derjenigen Ludwigs XIV. den Residuen feudaler Strukturen entgegensetzten. Die Emotion der hier mit den historischen Ereignissen in Verbindung gesetzten Musik erlaubt es uns vielleicht, alles in einem neuen Licht zu sehen. So wird die Musik ein machtvolleres Mittel zum besseren Verständnis des Ursprungs und der Fortdauer der allen Kriegen innewohnenden Gewalt und der Schwierigkeiten, einen dauerhaften und gerechten Frieden zwischen Siegern und Besiegten, zwischen Völkern verschiedener Kulturen und Religionen zu schließen.

Königliche Armeen versus nationale Armeen

Man darf nicht vergessen, dass die meisten Kriege aus Machtkonflikten geführt werden. Die königlichen Armeen eines oder mehrerer Länder bekämpften das Volk des angegriffenen Landes oder fochten den Streit untereinander aus, mit der mehr oder weniger erzwungenen Zustimmung der Landesbewohner. In besagtem 17. Jahrhundert rekrutierten sich die Armeen meistens aus Berufssoldaten. Im allgemeinen hatten die Aristokraten die Befehlsgewalt, Söldner stellten die restliche Truppe. Hören wir, was Erasmus von Rotterdam bereits im Jahr 1500 den Fürsten seiner Zeit nahelegte: „Nun bedenk bei dir selbst (du Fürst oder du, der du bereit bist Krieg zu führen), ob du solch ein glückseliges Reich und Land, eine solch ehrliche Ordnung mit Krieg verderben willst. Hast du etwa nicht zuzeiten zerrissene, geschleifte Städte gesehen, verbrannte Kirchen, wüste Äcker und dergleichen Elend mehr? Hat dich das ein erbärmlich Ding gedünkt (was es auch ist), so bedenke, daß dies die Frucht des Krieges ist. Wenn du dich ernstlich damit trägst, den Abschaum verkommener Söldner in dein Land zu führen und sie zum Schaden deiner Untertanen zu ernähren, ihnen zu Diensten zu stehen, ihnen willfährig zu sein, ihrer Willkür dich selbst und deine Sicherheit anzuvertrauen, dann bedenke, daß dies die Wirklichkeit des Krieges ist. Der Krieg ist die Geißel der Staaten, das Grab der Justiz. Wo die Waffen sprechen, schweigen die Gesetze.“

Die große und schreckliche systematische Veränderung trat nach der Französischen Revolution ein, genau gesagt, mit der Herrschaft Napoleons, als der Militärdienst für alle jungen Männer auf dem Land

und in den Städten obligatorisch wurde. Die Konflikte waren nun wirkliche Kriege zwischen Nationen geworden: Die französische Nation kämpfte gegen die russische, die deutsche gegen die französische usw. Die Klassenunterschiede zwischen Aristokratie und Volk offenbarten eine elitäre Auffassung der Verteilung von Aufgaben und Verantwortung. Eine Folge davon war das schreckliche Blutvergießen unter den Fußsoldaten im Ersten Weltkrieg. Noch grauenvoller und universeller waren die Auswirkungen im Zweiten Weltkrieg mit seinen Millionen von Toten, besonders auch unter der Zivilbevölkerung (zwischen 65 und 75 Millionen Todesopfer).

Die Kultur des Krieges

Seit über 5000 Jahren ist der Krieg weltweit ein ständiger Begleiter im Leben der Männer und Frauen dieser Erde, und noch heute, zu Beginn des 21. Jahrhunderts erweist sich die Kultur des Krieges als stärker und aktiver denn je zuvor. Die immer zahlreicheren bewaffneten Konflikte auf dem ganzen Planeten verursachen täglich tausende von oft unschuldigen Opfern. Mit mehr als 35 Millionen Vertriebenen in der Welt stehen wir vor einer in der bisherigen Geschichte der Menschheit nie gekannten dramatisch hohen Zahl von Flüchtlingen und Menschen, denen die Rückkehr in ihr Herkunftsland verwehrt ist.

Kriege sind, wie die Sklaverei, Formen institutionalisierter Gewalt. Sie sind weder natürlich noch normal, sondern kulturell bedingt. Raimon Panikkar erinnert daran in seinem Werk „Frieden und kulturelle Abrüstung“ (1993): „Das erste stehende Heer als ein in Gewaltanwendung spezialisierter Organismus entsteht in Babylonien in dem Moment, wo die matriarchalische Gesellschaftsordnung von der patriarchalischen abgelöst wird.“ Jan Smuts schreibt entsprechend: „Wenn ich die Geschichte betrachte, bin ich pessimistisch, aber wenn ich die Vorgeschichte betrachte, bin ich optimistisch.“ Tatsächlich gab es in der Vorgeschichte keine Kriege, wohl aber Feindseligkeiten der Stämme untereinander.

Die auf Macht basierende Zivilisation begann vor ungefähr 3000 Jahren, als die Erfindung der Schrift es den Machthabern erlaubte, eine genaue Kontrolle über die Gesellschaft zu organisieren und auszuüben. Das beförderte den Aufschwung der Sklaverei, die den Bedarf an billiger Arbeitskraft und Soldaten deckte. Von da an nahm die Zahl der Kriege und ihrer Opfer ständig zu.

Aber vergessen wir nicht, dass der Mensch „95% seiner Existenz Jäger und nicht Krieger war. Die mit der neolithischen Revolution aufkommenden neuen Siedlungsweisen waren gekennzeichnet vom Übergang der matriarchalischen Zivilisation zur patriarchalischen.“

Frieden & Abrüstung

Auch das Streben nach **Frieden** begleitet das Leben der Männer und Frauen dieser Erde seit mehr als 5000 Jahren, doch noch heute scheint er weltweit gesehen eine unerreichbare Utopie zu sein. Deshalb besteht die Kunst des menschlichen Lebens genau darin, das scheinbar Unmögliche herauszufordern. Panikkar unterstreicht das zutreffend: „Die Annäherung einzelner Kulturen an den Frieden ist nicht über den Archetyp der *Pax romana* hinweggekommen ... Wir brauchen diesen vermeintlichen Frieden,

um unsere Kultur, Wirtschaft, Religion und Demokratie durchzusetzen.“ Es ist wahr, dass Frieden ohne Abrüstung nicht möglich ist, wir brauchen aber nicht nur eine nukleare, militärische und ökonomische Abrüstung, sondern – wie Panikkar vorschlägt – auch eine wahre kulturelle Abrüstung, „eine Abrüstung der dominierenden Kultur, die eine Monokultur zu werden droht, unter der möglicherweise alle anderen ersticken bis sie schließlich selbst nicht mehr atmen kann.“ Gibt es Mittel, den immer mörderischeren Rüstungswetlauf und die weltweite Verbreitung von immer raffinierteren Zerstörungswaffen aller Art aufzuhalten? Wir dürfen nicht vergessen, dass die zahlreichen Kriege des 20. Jahrhunderts vom ersten Weltkrieg bis zu den jüngsten Konflikten gut 124 Millionen Opfer gekostet haben. Ebenso müssen wir an die mehr als 800 000 Menschen denken, die jedes Jahr durch Waffen umkommen, und im Blick behalten, dass in mehr als 50 Ländern der Tod durch Waffengewalt zu den zehn häufigsten Todesursachen gehört.

Versöhnung

Die Geschichte hat eine Erinnerung und die zeigt uns, „dass ein Sieg niemals zum Frieden führt und dass der Frieden nicht die Frucht eines Sieges ist“. Zehntausende von Dokumenten, die Jörg Fisch für sein Buch „Krieg und Frieden im Friedensvertrag“ (Stuttgart 1979) untersucht hat, beweisen dies. Die Dokumente bezeugen die größtmögliche Verblendung, die man sich vorstellen kann, aber auch die größtmögliche Naivität. Kurz gesagt, die Geschichte zeigt uns, dass der Frieden ebenso wenig durch einen Vertrag zu erlangen ist wie die Liebe durch ein Dekret. In der Natur des Friedens wie der Liebe liegt etwas, was keinem Befehl gehorcht, so dass man folgern muss: „nur die Versöhnung kann zum Frieden führen“. Jeder Friede braucht in gleichem Maße drei wesentliche Elemente, Freiheit, Harmonie und Gerechtigkeit. Aber wie schon Panikkar sagt: „Man darf Gerechtigkeit nicht mit Gesetzlichkeit verwechseln.“ Oder muss man daran erinnern, dass die erste Verfassung der USA Sklaven und Schwarze ausschloss?

Ich bin fest davon überzeugt, dass die Hauptfeinde des Menschen, nämlich Unwissenheit, Hass und Egoismus nur durch Liebe, Weisheit, Einfühlung und Verständnis zu bekämpfen sind. Leisten nicht die Künste und die Philosophie letztendlich diesen Beitrag? Darum ist es nötig, die globalisierte Welt von heute zu kennen, und sich der Komplexität unserer Lebensbedingungen bewusster zu werden, um dann unabhängig darüber nachzudenken, wie man eine Veränderung „der schrecklichen Deregulierung“ herbeiführen könnte, „der eine erschöpfte Menschheit bis zu dem Grad unterworfen ist, dass sie die Verbindung zu den grundlegenden Werten der Zivilisation und Menschlichkeit verloren zu haben scheint“ (Amin Maalouf).

Eine Welt in Krise

Die Deregulierung der Welt hat in den letzten Jahren aufgrund einer inhumanen Wirtschaftspolitik zugenommen. Millionen von Menschenleben wurden geopfert, um völlig überholte Ausbeutungsmethoden durchzusetzen. Um so mehr überrascht in diesen Zeiten einer schweren Wirtschaftskrise das starke Anschwellen der Rüstungsausgaben. Sie belaufen sich weltweit auf die astronomische Ziffer von 1.700 Billionen Dollar, dazu bestimmt, die zahlreichen bewaffneten

Konflikte in Orient und Okzident zu schüren und zu verlängern. Viele sind nicht gelöst und werden wohl auch binnen kurzer Zeit keine Lösung finden.

Die Ausbreitung langfristiger Konflikte (Afghanistan, Irak Tschetschenien, Palästina und Afrika) und jüngst entstandene Kriegsschauplätze (Syrien) neben sogenannten „ungeregelten Kriegen“ (Guerilla-Kriege in Lateinamerika und verschiedene terroristische Bewegungen) haben bis zum jetzigen Zeitpunkt Tausende von unschuldigen Opfern und mehr als 35 Millionen Vertriebene in der ganzen Welt hervorgebracht. Schon Erasmus schrieb 1516 anklagend: „Der Krieg trifft meistens diejenigen, die gar nichts von ihm haben.“ Zwanzig Jahre, nachdem wir die systematische Zerstörung Sarajevos und die Massaker an Tausenden von unschuldigen Bosniern zugelassen haben, sehen wir dem Martyrium der syrischen Bevölkerung mit der gleichen unmenschlichen Gleichgültigkeit zu und beobachten die Ohnmacht der Vereinten Nationen. Das absolut Böse ist immer das Böse, das ein Mensch dem anderen zufügt. Das ist eine universelle, die ganze Menschheit betreffende Tatsache. Hannah Arendt war vielleicht die erste, die dies erkannt hat, als sie 1945 schrieb: „Das Problem des Bösen wird die fundamentale Frage des geistigen Lebens nach dem Krieg in Europa sein“. Können Kunst, Musik, Schönheit den Menschen vor diesem Bösen retten?

In Dostojewskis Roman „Der Idiot“ stellt ein Atheist namens Ippolit dem Fürsten Myschkin folgende Frage: „Ist es wahr, Fürst, daß Sie einmal gesagt haben, die Welt werde durch die Schönheit erlöst werden? Meine Herren“, rief er allen laut zu, „der Fürst behauptet, die Welt werde durch die Schönheit erlöst werden! [...] Was ist denn das für eine Schönheit, durch die die Welt erlöst werden wird?“ [...] Der Fürst sah ihn aufmerksam an, ohne ihm zu antworten.“ Der Fürst hat keine Antwort, aber wir glauben wie Antoni Tàpies „an eine Kunst, die der Gesellschaft nützt“, eine Kunst, die durch ihre Schönheit ihre Anmut, ihre Emotion und Spiritualität die Macht besitzt uns zu verwandeln und uns empfindlicher und solidarischer zu machen.

An den Schluss möchte ich ein Zitat des großen Schriftstellers José Saramago stellen, ein sozial engagierter Mann und mir ein überaus teurer Freund: „Wenn man mich auffordern würde, eine Rangordnung von Barmherzigkeit, Gerechtigkeit und Güte aufzustellen, würde ich der Güte den ersten Platz einräumen, der Gerechtigkeit den zweiten und der Barmherzigkeit den dritten. Denn die Güte alleine enthebt einen von Gerechtigkeit und Barmherzigkeit und die Gerechtigkeit schließt schon genügend Barmherzigkeit mit ein. Barmherzigkeit ist das, was übrig bleibt, wenn es weder Güte noch Gerechtigkeit gibt. [...] Ich möchte noch eine kleine Bemerkung hinzufügen. Ich bin alt genug und besitze die nötige Skepsis um mir klar zu machen, dass die „aktive Güte“, wie ich sie nenne, wenig Aussicht hat, als gesellschaftlicher Horizont allgemeine Anerkennung zu finden. Sie kann jedoch von jedem Individuum persönlich angestrebt werden, denn sie ist das beste Gegengift, das, dem kranken Menschen‘ zur Verfügung steht, der Mensch selbst“.

JORDI SAVALL

Bellaterra, Herbst 2014

Übersetzung : Claudia Kalász

Bibliografie der wichtigsten konsultierten Werke:

Arendt, Hannah. *The Human Condition* (Chicago: University of Chicago Press, 2010 [Erstausgabe: 1958, dt. *Vita activa oder vom tätigen Leben*, Kohlhammer, Stuttgart 1960]).

Canto-Sperber, Monique. *L'idée de guerre juste* (Presses Universitaires de France, 2010).

Cheng, François. *Cinq méditations sur la beauté* (Paris: Albin Michel, 2006).

Dower, John W. *Cultures of War* (New York: W.W. Norton & Company, 2010).

Judt, Tony. *Postwar: A History of Europe since 1945* (New York: Penguin, 2005).

Lynn, John A. *The Wars of Louis XIV, 1667-1714* (London-New York: Longman, 1999).

Maalouf, Amin. *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent* (Paris: B. Grasset, 2009 [dt. *Die Auflösung der Weltordnungen*, übersetzt von Andrea Spingler; Suhrkamp Verlag, Berlin 2010.]).

Martin Marcos, David. *El Papado y la Guerra de Sucesión Española* (Madrid: Marcial Pons Historia, 2011).

Panikkar, Raimon. *Paix et désarmement culturel* (Arles: Actes Sud, 2008 [Originalausgabe: *Paz y desarme cultural*, Santander: Sal Terrae, 1993]).

Traverso, Enzo. *L'histoire comme champ de Bataille. Interpréter les violences du XXe siècle* (Paris: La Découverte, 2011 [dt. *Geschichte als Schlachtfeld. Zur Interpretation der Gewalt im 20. Jahrhundert*. Übersetzt von Paul B. Kleiser und Ulla Varchmin. ISP, Köln 2014.]).

Zweig, Stefan. *Die Geschichte als Dichterin*. Neues Wiener Tagblatt, 1931.

PS. Unsere alte Zivilisation hat sich seit ihren Anfängen vor mehr als 5000 Jahren auf der Grundlage einer Kultur des Krieges entwickelt. Es erstaunt daher nicht, dass in einem so kurzen Zeitabschnitt der europäischen Geschichte wie dem zwischen 1600 und 1714 liegenden Jahrhundert kein Jahr und kein Tag verging, ohne dass irgendwo in Europa ein bewaffneter Konflikt stattgefunden hätte: Kriege um Land, Macht oder Religion.

- 1603 Ende des Neunjährigen Kriegs in Irland, „befriedet“ von den englischen Truppen.
- 1610 Polnisch-Russischer Krieg (Polen besetzt Moskau bis 1612).
- 1612 Ende des Kalmarkriegs zwischen Dänemark und Schweden.
- 1614 Pogrom gegen die Frankfurter Juden.
- 1617 Ende des Ingermanländischen Kriegs zwischen Russland und Schweden.
- 1618 Beginn des *Dreißigjährigen Kriegs*, nachdem zwei österreichische Gesandte aus einem Fenster des Prager Schlosses gestürzt worden sind.
- 1624 Die spanischen Truppen belagern Breda, die Stadt kapituliert nach sechs Monaten.
- 1625 Dänemark nimmt auf der Seite der Protestanten am Dreißigjährigen Krieg teil.
- 1629 Der Lübecker Frieden beendet die Angriffe Dänemarks auf Norddeutschland.
- 1630 Schweden tritt in den Dreißigjährigen Krieg ein.
- 1630 Konflikte zwischen Frankreich und Spanien in Norditalien um Savoyen.
- 1633 Belagerung von Smolensk durch die schwedischen Truppen.
- 1635 Ende des Schwedischen Kriegs.
- 1636 Richelieu erklärt Spanien den Krieg.
- 1639 Die englische Armee schlägt einen Aufstand in Schottland nieder.
- 1640 (6. Juni) Aufstand der Schnitter (*Guerra dels Segadors*) und Sezession in Katalonien.

- 1640 (1. Dezember) Der Aufstand der Portugiesen beendet die spanische Herrschaft.
- 1642-47 Englischer Bürgerkrieg.
- 1644 Deutliche Steuererhöhung in Frankreich zur Finanzierung des Krieges und Protest-Aufstände in den südlichen Provinzen.
- 1648 Der *Westfälische Friede* beendet den *Dreißigjährigen Krieg*.
- 1650 Cromwell besiegt die Schotten bei Dunbar.
- 1652 Systematische Kolonialisierung Irlands durch die Engländer.
- 1652 Beginn des Ersten Englisch-Niederländischen Seekriegs.
- 1659 *Pyrenäenfriede*, Spanien tritt die Grafschaften Rosselló sowie einen Teil der Cerdanya und der Region Artois an Frankreich ab.
- 1659 Gründung des *Ersten Rheinbunds* (Bayern, Braunschweig und Hessen) gegen Österreich und die Habsburger.
- 1660 Ende des Kriegs zwischen Schweden und Polen (Vertrag von Oliva).
- 1667 Frankreich engagiert sich im Devolutionskrieg: Turenne erobert die Spanischen Niederlande. Der Friede von Breda beschließt den zweiten Englisch-Niederländischen Seekrieg.
- 1668 Spanien erkennt die Unabhängigkeit Portugals an.
- 1669 Im Krieg um Kreta wird Venedig von den Türken besiegt und vertrieben.
- 1672 Beginn des Niederländisch-Französischen Kriegs: Frankreich und England gegen die Vereinigten Niederlande (mit Spanien und dem Heiligen Römischen Reich Deutscher Nation).
- 1676 Seeschlachten bei Stromboli, Augusta und Palermo.
- 1678 *Friede von Nimwegen*. Spanien tritt die Freigrafschaft Burgund, einen Teil von Artois, die Region von Cambrais und einen Teil der flämischen Provinzen an Frankreich ab.
- 1683 Krieg der Türken gegen Habsburg. Belagerung von Wien.
- 1684 Papst Innozenz XI. gründet eine Heilige Liga gegen die Osmanen.
- 1686 Österreich besiegt die osmanischen Belagerer in Buda und annektiert Ungarn.
- 1687 Herzog Karl V. von Lothringen besiegt die Türken bei Mohács. Zerstörung des Parthenons während des venezianisch-türkischen Kriegs.
- 1688 Frankreich besetzt Avignon und die Grafschaft Venaissin.
- 1688 Die Augsburger Allianz erklärt Ludwig XIV. den Krieg.
- 1690 Kapitulation der aufständischen Iren bei Limerick.
- 1699 Dänemark unterliegt dem schwedischen Heer.
- 1700-20 Großer Nordischer Krieg zwischen Russland und Schweden unter Beteiligung anderer Mächte Nord- und Osteuropas.
- 1702 Beginn des Spanischen Erbfolgekriegs, der Frankreich und seine Alliierten mit dem Heiligen Römischen Reichs Deutscher Nation, Großbritannien und den Niederlanden konfrontiert.
- 1713 Der *Vertrag von Utrecht* beendet den Spanischen Erbfolgekrieg: Philipp V. tritt seine Ländereien in Italien und in den Niederlanden an das Heilige Römische Reich Deutscher Nation ab. Großbritannien behält die Herrschaft über das Meer und Gibraltar.
- 11.09. 1714 Belagerung und Fall Barcelonas.

ADAGIO 3001

Süß scheint der Krieg den Unerfahrenen

ERASMUS VON ROTTERDAM

Hier nun ein besonders schönes und in der Literatur häufig verwendetes Sprichwort:
„Süß scheint der Krieg den Unerfahrenen.“

Vegetius erwähnt es im Kapitel 14 des dritten Buchs seiner *Kriegskunst* auf folgende Weise: Trau einem jungen Soldaten nicht zu sehr, wenn es ihn drängt in den Kampf zu ziehen, denn süß ist der Krieg nur dem Unerfahrenen. Das ist ein Zitat von Pindar: „Süß ist der Krieg nur dem Unerfahrenen, der Erfahrene aber fürchtet im Herzen sein Nahen.“

Wenn unter den menschlichen Dingen eines ist, das nur mit Zögern unternommen werden sollte, und das mit allen Mitteln geflohen, abgewendet und abgelehnt werden muß, so ist dies gewiss der Krieg; nichts ist gottloser, verhängnisvoller, in umfassenderem Maß zerstörerisch, beharrlicher, schrecklicher und dem Menschen unwürdiger – um nicht gar vom Christen zu sprechen. Desto mehr erstaunt es zu sehen, wie der Krieg heute überall mit großer Leichtigkeit, aus welchem Anlaß auch immer, begonnen wird und mit welcher Grausamkeit und Barbarei er geführt wird. Nicht nur Heiden, sondern auch Christen, nicht nur Weltliche, sondern auch Priester und Bischöfe; nicht nur unerfahrene junge Leute, sondern auch Alte, die ihn schon oft erlebt haben; nicht nur das Volk und die von Natur aus beeinflussbare Menge, sondern an erster Stelle die Fürsten, deren Pflicht es doch wäre, mit ihrer Weisheit und Vernunft die unüberlegten Regungen der närrischen Menge zurückzuhalten, scheuen nicht vor ihm zurück. Es fehlt nicht einmal an juristischen Ratgebern und Theologen, die zu diesen Greueln aufstacheln und, wie man sagt [951], kaltes Wasser darübergießen. Es ist jetzt schon so weit gekommen, daß man den Krieg allgemein für eine annehmbare Sache hält und sich wundert, daß es Menschen gibt, denen er nicht gefällt. Man hält ihn schon in dem Maß für respektabel, daß es geradezu für gottlos, ja ketzerisch gehalten wird, wenn man ihn als die verbrecherischste und unglücklichste Unternehmung auf der Welt geißelt. Wie viel berechtigter wäre es sich zu fragen, welche böse Eingebung, welche Plage, welcher Anfall von Maßlosigkeit, welche Raserei im menschlichen Geist zum ersten Mal einen so bestialischen Trieb ausgelöst hat, unter welchem Einfluß dieses ruhige Wesen, das die Natur für den Frieden und das Wohlwollen zum Heil aller Geschöpfe geboren hat, sich in wildem Wahnsinn und mit unsinniger Gewalt gegenseitig massakriert.

Man stelle sich nur die Kohorten von Barbaren vor, die schon allein durch ihr Antlitz und den Klang ihrer Stimme beiderseits Schrecken einflößen, die geharnischten Truppen in Schlachtordnung, das

entsetzliche Rasseln und Splintern der Waffen, das feindliche Grollen der unübersehbaren Menge, ihre feindlich blitzenden Augen, der rauhe Ruf der Hörner, der schauerliche Ton der Trompeten, das Dröhnen der Donnerbüchsen – so laut wie der richtige Donner, nur viel schadenbringender – den unsinnigen Lärm, den wütenden Aufprall, die monströse Schlachterei, das grausame Schicksal derer die sterben und derer die töten, Leichenteile, die blutgetränkten Ebenen, die rotgefärbten Flüsse. Hingestürzt liegen der Bruder über dem Bruder, ein Familienmitglied über dem anderen, der Freund über dem Freund und in der Entfesselung des allgemeinen Wahnsinns sticht er sein Schwert in die Eingeweide eines andern, der ihm nie, nicht einmal in Worten, Unrecht getan.- Kurz, diese Tragödie bringt so viele Übel mit sich, daß es dem menschlichen Herzen widerstrebt, sie sich vorzustellen. Die anderen, gewöhnlichen und im Vergleich dazu viel kleineren Übeln will ich gar nicht lang erwähnen: zertrampelte Ernten, verbrannte Höfe, vom Feuer verwüstete Dörfer, geraubtes Vieh, geschändete Mädchen, in Gefangenschaft geführte Alte, geplünderte Kirchen und überall, von der allgemeinen Verwirrung begünstigt, Raub, Wegelagerer, Gewalt. Ich werde auch von den gewöhnlichen Folgen des Krieges schweigen, Folgen, die auch nach einem glücklich verlaufenen und noch so gerechten Krieg unweigerlich eintreten: das Volk ohne Besitz; die Mächtigen von Steuern erdrückt; unzählige Alte ohne Angehörige und vom Schmerz um den Mord an ihren Kindern schwerer getroffen, als wenn der Feind ihnen das Leben und damit die Fähigkeit zu leiden genommen hätte; unzählige verlassene alte Frauen, zu einem grausameren Tod als dem durch das Schwert verurteilt; unzählige Witwen, unzählige Waisen, unzählige Trauerhäuser, unzählige Verarmte. Soll man da noch vom Verfall der Sitten sprechen, wenn niemand erkennt, dass alles, was das Leben verdirbt, vom Krieg kommt?

Von ihm kommt die Verachtung der Frömmigkeit, die Gleichgültigkeit gegenüber den Gesetzen, die Bereitschaft jegliches Verbrechen zu begehen; aus dieser Quelle strömt eine ungeheure Flut von Dieben, Räufern, Gotteslästerern und Mördern. Das Schlimmste aber ist, daß die heillose Seuche sich nicht auf ihre eigenen Grenzen beschränkt. Ist sie einmal in irgendeiner Ecke geboren, dringt sie wie durch Ansteckung in die Nachbarregionen und reißt sogar, durch Handel, Familienbände oder politische Beziehungen begünstigt, entfernte Regionen in die allgemeine Unordnung und das Gewitter der Elemente. Mehr noch, der Krieg erzeugt Krieg: aus einem Scheinkrieg entsteht ein offener, aus einem winzigen der gewaltigste. Oft ist er wie die Hydra, von der die Sage erzählt [vgl. 227, 2001].

Les Adages. Ins Französische übersetzt (aus dem Lateinischen und Griechischen)
und herausgegeben von J.-C. Saladin. Reihe «Le miroir des humanistes»,
Paris: Les Belles Lettres, 2011.

Übersetzung: Claudia Kalász



Les solistes Hanna Bayodi-Hirt, Damien Guillon, Pascal Bertin et Le Concert des Nations dirigés par Jordi Savall au Gran Teatre del Liceu à Barcelone.

Photo : A. Bofill

Ein Jahrhundert Musik in Europa: Der Anbruch des Barock

Das auf der vorliegenden Doppel-CD präsentierte Repertoire aus der Epoche des Frühbarock illustriert musikalisch eine Periode, die von Kriegen auf dem ganzen Kontinent erschüttert war. Wenn in der ersten Hälfte des 18. Jahrhunderts die barocke Ästhetik kulminierte und ihre Ausdrucksformen vervollkommnete, so war das vorausgehende Jahrhundert die Zeit der dynamischen Entwicklung dieses Stils, der schließlich einer ganzen Periode seinen Namen gab.

Im 17. Jahrhundert stand die Musik vor allem im Dienst der zwei alles dominierenden Mächte, der Kirche und des fürstlichen beziehungsweise königlichen Hofes, und erfüllte die Aufgabe eines Propagandamittels der Höfe wie der Konfessionen, die sich oft genug gegenseitig bekämpften. In beiden Fällen geschah dies mit dem höchsten musikalischen Aufgebot, entweder um im Gotteshaus den Himmel auf Erden widerzuspiegeln oder um dem Volk die wahre Macht und Majestät des Fürsten zu demonstrieren. Beide Welten fließen bei dem französischen Komponisten Marc-Antoine Charpentier und dem Österreicher Heinrich Ignaz Franz von Biber ineinander. Der eine diente Mademoiselle de Guise, einer Liebhaberin des italienischen Stils, und war zugleich *Maître de Musique* an der *Sainte Chapelle* von Paris; der andere komponierte zur Vermehrung des Ruhms der fürstlichen Bischöfe von Salzburg. Die Musik beider Komponisten stellt ein großartiges Beispiel für die Technik der Mehrchörigkeit dar, das heißt, der Aufteilung der Stimmen in Klanggruppen – die sogenannten Chöre – seien es Gruppen von Singstimmen oder von Instrumenten. Oft wurden sie gemäß einer damals hochgeschätzten theatralischen Auffassung von Musik, die beeindrucken und große Wirkung erzeugen wollte, an unterschiedlichen Stellen im Raum postiert. Mehrchörig sind auch die folgenden, in geografisch fast entgegengesetzten Regionen des Kontinents entstandenen Werke wie die Marianische Hymne des am Zarenhof dienenden Komponisten Wassili Polikarpowitsch Titow, die Philipp IV. gewidmete Fantasie von Ambrosio Cotes und die Totenmesse von Joan Cererols, Kapellmeister und Leiter des Knabenchors am Kloster Montserrat. Cererols war einer der bedeutendsten Komponisten im Katalonien des 17. Jahrhunderts. Ebenfalls mehrchörig ist die von John Blow anlässlich der Unterzeichnung des Friedens von Rijswijck komponierte Danksagung *Praise the Lord* (Psalm 103). In vielen der zitierten Beispiele wird gemäß der üblichen Praxis die erste Stimme von den Sologruppen ausgeführt und die zweite vom ganzen Orchester (*Tutti*). Ergänzt wird alles durch den Generalbass (*basso continuo*). Obwohl die Kompositionsweise für „Chöre“ weit verbreitet war, vertonte Johann Hermann Schein das Fragment *Zion spricht* aus dem Buch Jesaja in zwei Versionen. Die erste davon ist für fünf Stimmen und *basso continuo* komponiert; erst sechs Jahre später entstand eine Fassung für ein zahlenmäßig größeres Ensemble, bei der diesmal die Stimmen in „Chöre“ eingeteilt waren.

Die Mehrchörigkeit erlaubte es den Komponisten des Barock, ihre Vorliebe für den klanglichen Kontrast zur Wirkung zu bringen. Andere Techniken sind die Dialektik zwischen Melodie und Generalbass oder das Wechselspiel zwischen der von der Renaissance übernommenen Polyphonie und der auf zukünftige

Stile hinweisenden Harmonie sowie folgerichtig der alternierende Gebrauch alter, der Gregorianik entstammender Modi und der neuen Dur-Moll-Tonalität. Häufig kennzeichnet sich die Musik dieser Zeit durch eine Kombination der Stilauffassungen aus.

Charakteristisch ist in der europäischen Musik auch eine Öffnung des Bewusstseins für die Instrumentierung und die allmähliche Verdrängung von Instrumenten der Renaissance durch solche, die bereits auf den Klassizismus verweisen. Ein gutes Beispiel dafür ist die langsame, aber unaufhaltsame Ersetzung der Gambe durch die Violine und ihre Varianten. All dies kommt in dem Stück von John Jenkins zusammen. In Verbindung mit dem neuen Instrumentalbewusstsein treten parallel verschiedene Phänomene auf.

Die Instrumentalmusik sieht sich der Notwendigkeit gegenüber, die Kompositionen nicht mehr auf der Grundlage eines die Struktur und die Dimensionen vorherbestimmenden Textes zu organisieren, sondern auf der Grundlage von etwas vollkommen Neuem, wobei sie sich verschiedener Mittel bedient. Sicherlich stellen die Muster der oft als Suite angeordneten Tanzmusik eines der wichtigsten Strukturierungsmittel dar. Das ist der Fall bei der *Galliard* von Samuel Scheidt, der *Pavane* und der *Gavotte* von André Danican Philidor, der *Sarabande* in der Suite von Guillaume Dumanoir oder beim Menuett im *Alceste* von Jean-Baptiste Lully. Ein anderes beliebtes Verfahren ist die Improvisation. Besonders bietet sie sich über einer kurzen Akkordfolge oder über einer kurzen Generalbassbegleitung an. So geschieht es in der *Chaconne* der vierten von acht Suiten für Streicher im französischen Stil für vier und fünf Stimmen, die Georg Muffat 1698 unter dem Titel *Florilegium II* veröffentlichte. Nicht minder wichtige Merkmale sind der von der Musik ohne Text angestrebte deskriptive Charakter und ihr Bemühen, Stimmungen zum Ausdruck zu bringen. Die Musik soll, basierend auf der theoretischen Grundlage der sogenannten „Affektenlehre“, Gefühle wecken, sie soll nicht nur unterhalten, sondern auch überraschen und bewegen. Auch werden Konzepte der traditionellen Rhetorik auf die Konstruktion des musikalischen Diskurses übertragen. In diesem Sinn verstehen wir *The Newark Siege* von John Jenkins, den Titel der Suite von Muffat (*Impatients*, d. h. Ungeduld) oder die verschiedenen im vorliegenden Programm enthaltenen „Schlachten“ (Scheidt, Biber, Kerll), treffende Beispiele für ein Genre, das der Instrumentalmusik der damaligen Epoche erlaubte, mittels der Nachahmung von Fanfaren und anderen militärischen Klängen an vertraute Elemente der kollektiven Vorstellung anzuknüpfen. Die vermutlich für den Karneval am Salzburger Hof komponierte *Battalia* von Biber bringt avancierte Interpretationstechniken ins Spiel wie die Schlagtechnik *col legno* mit der hölzernen Seite des Bogens; im Satz „Die Schlacht“ wird der Tumult des Kampfes hörbar und im Schluss, *Lamento der Verwundten Musquetier*, kommen die für die Gattung der Klage typischen rhetorischen Figuren wie etwa chromatisch absteigende Tonfolgen zur Geltung. Jenkins' Komposition über die Belagerung von Newark (ein Schlüsselereignis im Englischen Bürgerkrieg) ist fast Programm-Musik in Gestalt einer Fantasie und erfüllt alle Charakteristika des Genres der „Schlacht“, auch wenn der Titel nicht darauf hinweist.

Parallel zu der beschriebenen Entwicklung bildet sich allmählich das Orchester heraus, ausgehend von den Streichinstrumenten mit Tonsätzen von vier bis fünf Stimmen. Einen höchst wichtigen Schritt in diese Richtung tat Ludwig XIII. im Jahr 1626, als er das unter dem Namen *24 Violons du Roi* bekannt gewordene Streichensemble gründete, das viele Nachahmer finden sollte. Die Suite von Muffat ist ein Beispiel für den neuen Orchesterklang. Guillaume Dumanoir und Jean-Baptiste Lully leiteten das Orchester des Königs zu unterschiedlichen Zeiten. Lully, von Geburt Italiener, besetzte nach seinem

kometenhaften Aufstieg in Paris die wichtigsten musikalischen Stellen. Aus seinem virtuosen Umgang mit den enormen Mitteln, die Ludwig XIV. ihm zur Verfügung stellte, entwickelte er einen eigenen französischen Stil, der jahrzehntelang ästhetisch und wirtschaftlich mit dem italienischen Stil konkurrierte und chronologisch gesehen den ersten Barockstil darstellt. Lully machte aus dem Hofballett (*ballet de cour*) ein tragendes Element der „Lyrischen Tragödie“, wie sein *Alceste* meisterhaft unter Beweis stellt. Diese Oper wie auch seine „Motette für den Frieden“ repräsentieren in höchster Vollkommenheit den französischen Barockstil.

Auch in den kleineren Instrumentalensembles dominieren die Streichinstrumente, wie in den Werken von Scheidt, Biber und Jenkins deutlich wird. Nach dem Modell der *24 Violons du Roi* gründete Ludwig XIII. auch das Oboenensemble der *12 Grands Hautbois du Roi*. Von den dafür geschriebenen Kompositionen fertigte ein paar Jahrzehnte später André Danican Philidor der Ältere, Musikarchivar unter Ludwig XIV., Handschriften an und integrierte sie in seine Sammlung.

Dem geschärften Bewusstsein für den Einsatz der Instrumente und dem Geschmack am Kontrast wurde der in Italien aufkommende sogenannte *stile concertato* gerecht, der auf dem Gegensatz von Stimmlagen und Instrumentengruppen beruht. Doch der Kontrast wurde noch durch andere Elemente erreicht. Man unterteilte den Text und ordnete jedem Teil eine mit den anderen Teilen kontrastierende kompositorische Struktur zu: Solo, Tutti, Antiphonie, imitierende Polyphonie, Homophonie, Instrumentalsoli usw. Dieses Verfahren erlaubte auch den schon erwähnten theatralischen, die Raumverteilung einbeziehenden Umgang mit der Harmonie. Zum Teil beruhte der Erfolg des meridionalen Stils in der sakralen Musik der lutherischen Kirche auf diesen Charakteristika. Ausgezeichnet belegt diesen Übergang Johann Rosenmüllers Komposition *Siehe an die Werke Gottes* für fünf Gesangsstimmen und Streichensemble mit ebenfalls fünf Stimmgruppen und Generalbassbegleitung. Rosenmüller war einer der wichtigsten Vermittler bei der Einführung des italienischen Stils in die Musik nördlich der Alpen und ganz konkret bei ihrer Aufnahme in die lutherische Kirchenmusik.

Auf einer anderen Stufe resultieren auch die großangelegten Werke, von denen das vorliegende Programm Auszüge bietet, aus der Anwendung des „konzertanten Prinzips“ auf die sakrale Musik. Man sieht dies am *Te Deum* von Marc-Antoine Charpentier, dessen Präludium in Form eines *rondeau* mit seiner D-Dur Tonart – der Tonart des Jubels und der Kampfeslust *par excellence* – als Erkennungsmelodie der Eurovision weithin bekannt ist. Ebenso sind die Werke Heinrich Ignaz Franz von Bibers zu nennen, seine *Missa Bruxellensis* (der Titel verweist auf den Aufbewahrungsort des Manuskripts, die Messe wurde für den Salzburger Hof komponiert) und das seinem Auftraggeber, dem Erzbischof von Salzburg Maximilian Gandolf, gewidmete *Requiem* mit der für Totenmessen so atypischen Dur-Tonart, ein Hinweis auf die gewisse Fahrt ins Himmelreich. Ein weiteres Beispiel ist das *Jubilate Deo* von Friedrich Händel, das ungeachtet seines lateinischen Titels auf einem englischen Text basiert, denn es wurde von der englischen Königsfamilie in Auftrag gegeben, um den Utrechter Frieden im Jahr 1713 zu feiern. Dem Zweck entsprechend kombiniert der Komponist in einer zweiteiligen Komposition das *Te Deum* und das *Jubilate Deo*, die beiden zu seiner Zeit bei einer Danksagung meistverwendeten musikalischen Genres, sei es anlässlich der Unterzeichnung eines langersehnten Friedensvertrags oder bei einem anderen bedeutenden Anlass.

Unter allen im Barock entstandenen musikalischen Gattungen ist die Oper diejenige mit dem größten und nachhaltigsten Einfluss auf zukünftige Stilrichtungen in den kommenden Jahrhunderten. Die Oper *Il più bel nome* steht im Zusammenhang mit dem Spanischen Erbfolgekrieg. Der Thronanwärter Erzherzog Karl aus dem Hause Habsburg etablierte sich mit seinem Hof im Jahr 1705 in Barcelona, wobei er nach Wiener Vorbild Künstler um sich scharte: Maler, Architekten, Dichter und natürlich Musiker. Auf diese Weise wurde Barcelona erneut, wie schon in der Vergangenheit, zu einem Königssitz, der sich mit den Höfen in anderen europäischen Hauptstädten messen konnte. Überwogen schon an österreichischen Höfen die italienischen Musiker, so kamen auch in Barcelona die meisten Musiker im Umkreis des Erzherzogs aus Neapel. Sie lieferten die Musik für Bälle, Bankette, Serenaden und Opern. Unter ihnen befanden sich Instrumentalmusiker und Sänger, aber auch Komponisten wie Antonio Caldara und Guiseppa Porsile. Die Historiker haben immer angenommen, dass es sich bei der anlässlich der Hochzeit des Erzherzogs mit Elisabeth Christine von Braunschweig-Wolfenbüttel im gotischen Saal der *Llotja* von Barcelona aufgeführten Oper um das Werk *Il più bel nome* von Antonio Caldara handelte. Aufmerksamkeit verdient nicht nur, dass damit die erste Aufführung einer Oper auf der Iberischen Halbinsel stattfand, sondern auch, dass damit der Durchbruch der neuen Ästhetik in der katalanischen Musikszene geleistet wurde. Einige kompositorische Elemente wurden anschließend von den ortsansässigen Musikern in ihre sakralen Werke aufgenommen.

Es war auch die Ankunft des Erzherzogs in Barcelona im Jahr 1705, die den Anlass für das Lied *Cant dels Aucells quant arribaren los Vaxells davant de Barcelona y del desembarc de Carlos III* [Gesang der Vögel, als die Schiffe vor Barcelona anlegten und Karl III. an Land ging] lieferte. Das Lied feiert das Ereignis mit einem offensichtlich von einem Experten im Verfertigen neuer mündlicher Verse verfassten Text, der auf die bekannte Melodie des *Cant dels ocells* zu singen war. Die neue Version bezeugt einerseits die damalige Popularität des Volkslieds, weist aber auch eine interessante symbolische Assoziation auf. Wenn in dem volkstümlichen Weihnachtslied alle Vögel die Geburt von Jesus besingen, so ist es jetzt die ganze Gesellschaft, die die Ankunft des Königs jubelt. Und wie das Weihnachtslied feiert, dass die Ankunft Christi den Winter in Frühling verwandelt, so verkündet die Ankunft des Erzherzogs auf ähnliche Weise eine andere Art von Frühling, nämlich eine neue politische Ära.

Das Lied *Catalunya comtat gran* [Katalonien, Grafenland, wer dich kennt, so reich und blühend] entstand früher, denn es reagiert auf die von der Politik Philipps IV. und des Grafen Herzogs von Olivares verursachten Missstände und ruft zum bewaffneten Widerstand auf. Wenn es sich drei Jahrhunderte hindurch erhalten hat, mag das damit zusammenhängen, dass auch die Machtverhältnisse gewisse Ähnlichkeiten bewahrt haben, wenn auch nicht bis zu dem Grad, dass der Widerstandsgeist hinreichen würde, um es noch immer zu singen. Ähnlich verhält es sich mit dem Lied *Catalunya en altre temps ella sola es governava* [Katalonien, zu anderer Zeit, da regierte es sich selbst und unabhängig], auch wenn hier das Gefühl der patriotischen Klage um das Fehlen einer autonomen Regierung überwiegt. Es handelt sich um einen nach der Niederlage von 1714 verfassten Text, der auf die traditionellen Melodie des aus der Provinz Berguedà stammenden Lieds *L'Alabau* gesungen wurde.

JOSEP MARIA VILAR

Übersetzung: Claudia Kalász



Pièce de monnaie commémorative de la conclusion
de la Paix de Westphalie, 24 octobre 1648.

KRIEG UND FRIEDEN in unserer Geschichte

Sie sagen: „Friede! Friede!“, und ist doch nicht Friede.

Jeremia 6, 14

Seit Menschengedenken, schon in den frühesten Gesellschaften und in allen Kulturen, ist der Krieg eine übliche Form der Auseinandersetzung. Im Verlauf der Geschichte wurde der *Krieg* immer in Beziehung zum *Frieden* gesehen. Oft folgte der eine auf den anderen oder war Folge des anderen, in einem bis heute andauernden Kontinuum. Neben alten Zeugnissen von Auseinandersetzungen, Kämpfen und Waffenruhen zwischen verschiedensten Völkern und Stämmen, zwischen Nomaden und sesshaften Kulturen, sind uns von den Griechen und Römern die ersten theoretischen Schriften zur Kriegskunst überliefert. Sie verstehen den Krieg als legitimes Mittel der Verteidigung oder als eine erforderliche Mission zur Verbreitung ihrer Kultur und Moral. „Wir führen Krieg um in Frieden zu leben“ versicherte der Philosoph Aristoteles, der als einer der ersten den Begriff vom „gerechten Krieg“ prägte, auf den sich noch die Vereinigten Staaten von Amerika beriefen, als sie 2003 in den Irak einmarschierten. Aristoteles verstand darunter den legitimen Krieg gegen die Barbaren, also gegen diejenigen, die keine Griechen waren, gegen „die Anderen“. Für den bulgarischen Intellektuellen Tzvetan Todorov war der Begriff der Alterität Anlass, über den Umgang mit der kulturellen Verschiedenheit nachzudenken. Die Kriege im klassischen Griechenland formten also die erste Auffassung von der Legitimität der bewaffneten Auseinandersetzung. In dieser Etappe erschienen auch die ersten Kriegschroniken, wie zum Beispiel „Der Peloponnesische Krieg“ von dem athenischen Strategen Thukydides. Er berichtet über den berühmten Peloponnesischen Krieg (431-404 v. Chr) zwischen dem von Sparta angeführten Peloponnesischen Bund und dem unter der Leitung Athens stehenden Attischen Seebund.

Süß ist der Krieg nur dem Unerfahrenen, der Erfahrene aber fürchtet im Herzen sehr sein Nahen.

Pindar

Als Folge der ständigen Kriege zwischen den griechischen *Poleis* untereinander sowie vereint gegen die Perser im 4. Jahrhundert v. Chr. fand man schließlich zum Begriff des *koiné eiréne* („Allgemeiner Friede“). Zum ersten Mal anlässlich des Friedens von Antalkidas (386 v. Chr.) ausgerufen, der die Auseinandersetzungen zwischen Sparta und seinen Gegnern beendete, wurde der „Allgemeine Friede“ für die Griechen ein Instrument des internationalen Rechts. Alle griechischen Städte unterzeichneten gleichzeitig ihr Recht auf friedliche Existenz und politische Unabhängigkeit. Wir stehen vor den ersten Versuchen, den Frieden in Abkommen und Friedensschlüssen theoretisch zu definieren, mit dem Ziel, Prinzipien des gegenseitigen Einvernehmens festzulegen und dem Missbrauch des Krieges ein Ende zu

setzen. Das Problem des Krieges existierte über alle bestehenden Grenzen hinweg. Im Orient beschäftigte man sich mit den gleichen Fragen. Dies bezeugen die Gedanken über den Krieg von Lao-Tse und die späteren Abhandlungen der taoistischen Schulen wie das *Taiping jing* – „Schriften über den Großen Frieden“ – aus dem 4. Jahrhundert v. Chr. sowie das berühmte Traktat „Die Kunst des Krieges“ von dem chinesischen Strategen Sun Tse aus dem 5. Jahrhundert v. Chr.

*Du aber, Rom, gedenke die Völker der Welt zu beherrschen,
Darin liegt deine Kunst, und schaffe Gesittung und Frieden,
Schöne die Unterworfenen und ringe die Trotzigen nieder.*

Vergil, Aeneis

Mit den Römern wurde der Begriff des Krieges Gegenstand der Rechtsprechung (*ius*). Man begann, ihn hinsichtlich vieler noch in der heutigen Klärung internationaler Konflikte relevanter Aspekte juristisch zu konstruieren und zu kodifizieren. Nachdem die Eroberung des gesamten Mittelmeergebiets durch die Beendigung des Bürgerkriegs gegen den in Ägypten regierenden Marcus Antonius abgeschlossen war, begann unter dem römischen Kaiser Augustus (Octavian) die Phase der sogenannten *Pax Romana* oder *Pax Augusta* (27 v. Chr.), eine lange Friedensperiode im Innern des Römischen Reichs, allerdings begleitet von ständigen Konflikten an seinen Grenzen (*limes*). Der Friede erstreckte sich auf alle eroberten Völker und erlaubte ihnen, innerhalb der Grenzen des römischen Protektorats ungestört und friedlich zu leben, auch wenn es sich um einen mit Waffen bewachten Frieden handelte. Große lateinische Dichter und Philosophen wie etwa Cicero, Vergil, Ovid, Tacitus oder Seneca äußern häufig ihre Gedanken und Meinungen über Krieg und Frieden, sei es um die Friedenspolitik eines Herrschers zu feiern oder um militaristische Positionen zu unterstützen. Ein bekanntes Beispiel ist das auf die *Philippica* des Cicero zurückgehende lateinische Sprichwort: „Wenn Du Frieden willst, rüste zum Krieg!“ Abgeleitet von juristischen Begriffen des klassischen Roms entstanden später in einem schon christianisierten Römischen Reich neue Gesetzestexte wie im 6. Jahrhundert die *Digesta* des Kaisers Justinian, die sich mit konkreten Aspekten von Krieg und Frieden befassen.

*„Ihr habt gehört, dass den Alten gesagt ist: ‚Auge um Auge,
Zahn um Zahn‘. Ich aber sage euch: Leistet dem, der euch etwas
Böses antut, keinen Widerstand, sondern wenn dich einer auf die
rechte Wange schlägt, dann halt ihm auch die andere hin.“*

Matthäus 5, 38-39

Ausgehend vom Römischen Recht trieben christliche Autoren wie Augustinus von Hippo, Isidor von Sevilla und andere Theologen eine allmähliche Christianisierung der Begriffe von *Krieg* und *Frieden* voran. Diese erreichte ihren Höhepunkt im Mittelalter. Die von seinen Anhängern in den Evangelien schriftlich hinterlegte Friedensbotschaft des Jesus von Nazareth diente allerdings auch dazu, Kämpfe und Schlachten sowohl gegen ungläubige wie gegen christliche Feinde zu rechtfertigen. Der römische Papst Gregor VII. (1073-1085) sorgte für die theologische Legitimierung des Kriegs gegen die Ungläubigen. Er prägte offiziell die Idee des „gerechten Kriegs“ oder auch des „heiligen Kriegs“, also des sakral geweihten Blutvergießens zur Verteidigung des Christentums. So entstand der Plan der Kreuzzüge gegen die Heiden, die in den Augen des Papstes unrechtmäßig die heiligen Stätten des Christentums in Palästina besetzten. Mit solchen Argumenten versehen, begingen die christlichen Heere im Mittelalter auf ihren Kreuzzügen in den Orient furchtbare Gräueltaten gegen die Sarazenen. Man denke an das Morden bei der Einnahme von Jerusalem (1099), das Massaker bei der Belagerung

von Akkon (1191) oder die brutale Plünderung von Konstantinopel (1204). Sogar Bluttaten an christlichen Mitbrüdern im Herzen Europas kamen vor, wie bei der Belagerung von Béziers gegen die Katharer (1209) oder die Kriege in Neapel und auf Sizilien (1282), bei denen die dunkelsten Seiten menschenmöglicher Gewalt zum Vorschein kamen. Nicht umsonst nannte Petrus Damiani, einer der Vertrauten Gregors VII., den die Gewalt heiligenden Papst „Heiliger Satan“.

*Es gibt nur eine Gerechtigkeit. Die Ungerechtigkeit hat viele Seiten.
Deshalb ist es einfacher ungerecht zu sein als Gerechtigkeit zu üben.*

Alī ibn Abī Ṭālib (599-661)

Auf der anderen Seite wurde das Mittelalter auch Zeuge von Friedensangeboten und Friedensabkommen. Im Orient sind, auf dem Höhepunkt der Kreuzzüge, die im Frieden von Jaffa (1229) mündenden Friedensbemühungen zwischen dem Kaiser des Heiligen Römischen Reichs, Friedrich II., und dem ägyptischen Sultan al-Kāmil Muḥammad al-Malik hervorzuheben. Vereinbart wurde eine Koexistenz der Religionsgemeinschaften in der Stadt Jerusalem. In dieser Zeit erschienen ebenfalls die ersten Verfassungen und Statuten, die der Bevölkerung relativ ruhige und friedliche Perioden für eine, wenn auch kurz bemessene, Zeit garantierten. Aus der Volksbewegung des sogenannten „Gottesfriedens“ gingen Versammlungen hervor, deren Ziel es war, die von den Feudalherren gegen die Bauern und die restliche Bevölkerung ausgeübte Gewalt einzudämmen. Die ersten Initiativen entstanden in Katalonien, Aquitanien und in der Normandie, aber die Bewegung verbreitete sich schnell in ganz Europa und führte zu Vereinbarungen und Beschlüssen über die Wahrung des Gottesfriedens und der Waffenruhe Gottes, zu denen auch eine Gesetzgebung gegen die verschiedensten Anwendungen von Gewalt gehörte. Zugleich kam es ebenfalls im Mittelalter in England zur ersten *Carta Magna* (1215), die dem Adel und den Regierungsorganen grundlegende politische Freiheiten gegenüber dem englischen König verbriefte.

Das 13. Jahrhundert brachte eine große Anzahl verschiedenster Autoren hervor, besonders Theologen und Kirchenleute, die ihre Gedanken über Krieg und Frieden niederlegten. Darunter befanden sich Bernhard von Clairvaux und Thomas von Aquin. Mittels der Auslegung von Bibelstellen und den Evangelien versuchten sie den Krieg einzuzugrenzen und die Grundzüge des Friedens festzulegen. Andere Autoren suchten die Eintracht der drei großen für die Geschichte Europas bestimmenden Religionen: Christentum, Islam und Judentum. Dazu gehörte Ramon Llull (Raimundus Lullus) und sein „Buch vom Heiden und den drei Weisen“. Nichtsdestotrotz behielt das Christentum immer die Oberhand.

Um des Friedens willen darf man die Wahrheit abwandeln.

**Talmud bavli (Babylonischer Talmud),
Yebamot 65b**

Der Übergang vom Mittelalter zur Neuzeit war geprägt vom Hundertjährigen Krieg (1337-1453), eine Reihe aufeinanderfolgender Konflikte zwischen Frankreich und England (unterstützt vom Haus Burgund) um die Thronfolge in Frankreich. Doch in dieser langen Periode verzeichnete man auch die ersten Friedensforderungen von nichtreligiöser Seite. Der große italienische Dichter Dante untersuchte in seinem Traktat *De Monarchia* (Über die Monarchie), wie eine Regierung beschaffen sein muss, die für Ordnung und Frieden in der Welt sorgt und entwarf die Idee eines ökumenischen oder universellen

Reichs mit einem weltlichen Monarchen an der Spitze. Der ebenfalls italienische Staatstheoretiker und Politiker Marsilius von Padua beschrieb in seinem 1324 erschienenen Hauptwerk *Defensor Pacis* (Der Verteidiger des Friedens) gleichermaßen ein von einem weltlichen und nicht kirchlichen Oberhaupt regiertes Universalreich. Einen weiteren Vorschlag zum Frieden unterbreitete die Schriftstellerin Christine de Pizan 1412 in ihrem Buch *Le livre de la Paix* (Das Buch vom Frieden). Ursprünglich auf Französisch geschrieben, stellte ihr Werk ein Erziehungsbuch in politischer Moral für den Dauphin Louis de Valois, den Sohn Karls VI. dar. Es entstand infolge des im August 1412 geschlossenen Friedensvertrags von Auxerre, der nach einer langen Zeit der Auseinandersetzungen endlich den Frieden wiederherstellen sollte. Doch wenn es in jener Zeit ein Ereignis gab, das ganz Europa in seinen Grundfesten erschütterte, dann war es der tragische Fall von Konstantinopel. 1453 wurde es von den Türken erobert, die sich damit Zugang zum europäischen Kontinent verschafften. Ein Jahr später verfasste Nikolaus von Kues die Schrift *De pace fidei* (Über den Frieden im Glauben), worin er vorschlug, eine einzige, auf dem Glauben an einen einzigen Gott basierende Religion zu gründen, um den Frieden aller Menschen in der Welt im Zeichen einer Religion mit gemeinschaftlichen Riten zu stiften.

Gibt es ein Land, ein Meer oder eine Gegend, wo die Menschen sich nicht aufs grausamste bekämpft hätten? Alle von den christlichen Völkern geführten Kriege hätten gegen ihre eigenen Laster geführt werden müssen. Doch unseligerweise haben die Menschen es vorgezogen, sich mit ihren Lastern zu identifizieren und sich statt dessen gegenseitig zu bekämpfen.

Erasmus von Rotterdam

Seit der Renaissance und mit der Herausbildung der neuzeitlichen Staaten wurden die Kriege internationaler und hatten immer häufiger Auswirkungen auf das Leben der Bevölkerung. Angesichts dieser Entwicklung entstand die Notwendigkeit, den Krieg juristisch einzugrenzen und durch ein internationales Recht zu kontrollieren. Jetzt waren es nicht mehr Theologen und Religionsanhänger, die sich über Krieg und Frieden äußerten, sondern Philosophen, Schriftsteller und Politiker, die mit ihren Überlegungen die Grundlagen für die heute geltende Rechtsauffassung von Krieg und Frieden schufen. Im 16. Jahrhundert stechen besonders zwei Namen hervor: Machiavelli und Erasmus von Rotterdam. Obwohl sie in derselben Epoche, in derselben geographischen Region und in derselben Gesellschaftsform lebten, repräsentieren sie doch ganz gegensätzliche Geisteswelten und ihre Auffassung von der Kriegskunst und der Notwendigkeit des Friedens unterscheiden sich grundsätzlich. 1515 publizierte Machiavelli *Dell'Arte della Guerra* (Über die Kunst des Krieges), worin er forderte, den Krieg in die Gründung und Konsolidierung eines Staates, in die Regelung der Außenpolitik und in die Grundlagen der Politikwissenschaft zu integrieren. Sein Werk fand Anklang bei Strategen und Militärs der folgenden Jahrhunderte. Napoleon hat sogar eine kommentierte Ausgabe herausgegeben. Allerdings wurde den politischen Ansichten Machiavellis auch bei mehr als einer Gelegenheit widersprochen. Der französische Jurist Innocent Gentillet verfasste 1576 einen Diskurs über die Mittel zu einer guten Regierung und zur Sicherung des Friedens (*Discours sur les moyens de bien gouverner*), der als „Diskurs gegen Machiavelli“ oder „Antimachiavelli“ bekannt wurde. Doch es war Erasmus von Rotterdam (1466-1536), der am meisterhaftesten die Opposition gegen die Denkweise Machiavellis im Bereich der Staatstheorie und besonders hinsichtlich der Rolle des Fürsten oder des christlichen Königs vertrat. Erasmus war einer der großen Verfechter des Friedens, schrieb verschiedene Werke und Briefe

zu diesem Thema und suchte dabei immer in der Figur des christlichen Fürsten die Möglichkeit zur Kultivierung der Kunst des Friedens statt des Krieges.

Die Menschen beginnen den Krieg, wann sie wollen, und beenden ihn, wann sie können.

Niccolò Machiavelli

Die Friedentheorien fanden auch ihren praktischen Niederschlag. Im 15. Jahrhundert wurde Europa Zeuge eines 1518 in Rom unterzeichneten „Universalfriedens“. Den Anstoß hatte Papst Leo X. in der Absicht gegeben, das Prinzip des Friedens von allen christlichen Regierungen Europas anerkennen zu lassen; die Koalition ging aber einher mit einer „Liga gegen die Türken“. Leider war der Befriedungsversuch nur von kurzer Dauer. 1519 flammten die Kriege zwischen den Staaten erneut auf und einige Jahre später drangen die Türken bis ins Herz Europas vor und belagerten Wien. Zu jenem Zeitpunkt fragte sich sogar Erasmus, ob es nötig sei, Krieg gegen die Türken zu führen. Ein anderer Verfechter von Friedensprojekten im 16. Jahrhundert war Maximilien de Béthune, bekannt als Herzog von Sully. Sein Ziel war eine europäische christliche Republik mit einem gemeinsamen und friedlichen Staatskörper, der alle christlichen Staaten, Königreiche und Republiken Europas umfassen sollte. Trotz seines ökumenischen Charakters schloss das Projekt zwei Länder aus: die Türkei, weil sie den Feinden des Gesetzes Schutz gewährte und das Heilige Land besetzt hielt, und Russland, weil der größte Teil seines Gebiets in Asien lag, weil heidnische Völker in seinen Grenzen lebten und weil es eine vom europäischen katholischen Ritus abweichende Religion ausübte. Ein weiteres Zeugnis für die Friedensbemühungen in der damaligen Zeit war das berühmte, vom französischen König Heinrich IV. unterzeichnete Edikt von Nantes mit großer Reichweite für die Verbreitung des Friedens. Es beendete die das Land erschütternden internen Religionskriege, die in der Ermordung der Hugenotten in der Bartholomäusnacht vom 23. auf den 24. August 1572 kulminiert waren. Das grauenvolle Ereignis weckt gewisse Reminiszenzen an die antisemitischen Pogrome in der *Kristallnacht* von 1938 im Nazi-Deutschland. Das Edikt wollte das dramatische Geschehen der Bartholomäusnacht vergessen und verzeihen und gewährte zum ersten Mal Religions- und Gedankenfreiheit inmitten der unerbittlichen Kämpfe zwischen Katholiken und Protestanten, die seit Jahren Europa in zwei Lager spaltete.

Die Menschen untereinander halten sich gewöhnlich für Feinde und scheinen geboren zu sein um einen ewigen Krieg gegeneinander zu führen und sich in Abwesenheit eines Friedensvertrags legitimerweise gegenseitig zu zerstören. Als wären zwei Gesellschaften verschieden, nur weil ein Hügel oder ein Bach sie trennt.

Thomas Morus, Utopia (1516)

In der Renaissance erschienen weitere Vorschläge zur Herstellung der Eintracht. Der berühmte französische Orientalist Guillaume Postel veröffentlichte 1544 in Basel die Schrift *De orbis terrae concordia* (Über die Eintracht auf dem Erdenkreis), ein Projekt zur Herstellung des Friedens zwischen den drei großen Religionen, allerdings unter der Oberaufsicht des Christentums. Auch der aus dem Jahr 1623 stammende Diskurs von Emery de Lacroix, *Le Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde* (Der neue Cynée oder Diskurs über die Gelegenheiten und Mittel zur Herstellung eines allgemeinen Friedens und der Handelsfreiheit in der ganzen Welt) war ein Beitrag zu Frieden und Eintracht, in diesem Fall bestimmt

von dem Zweck, die Handelsfreiheit zu fördern und die Monopole zu brechen. In dieser Epoche erlebte die literarische Gattung der „Utopien“ eine Blütezeit und eroberte sich einen Platz auf dem Buchmarkt. In dem Buch *Utopia* des Engländers Thomas Morus zum Beispiel begibt sich der Autor auf die Suche nach einer idealen Regierung, unter der die Kriege völlig zugunsten eines allgemein anerkannten Reichs des Friedens verschwinden. Auch der Dominikaner Tommaso Campanella verwendete das Genre, um in *La città del sole* (Der Sonnenstaat) einen universellen, auf den gemeinschaftlichen Prinzipien der Gleichheit gegründeten theokratischen Staat zu entwerfen. Jahre später knüpfte der Engländer Francis Bacon mit *Nova Atlantis* (Das neue Atlantis) an diese Tendenz an. Auch die Satire wurde zur Anprangerung der Probleme eingesetzt. Der *Pantagrue* von Rabelais ist ein Paradebeispiel für eine gelungene Satire über die Gesellschaft seiner Zeit und zugleich ein Loblied auf den Frieden.

Den Krieg verabscheuen die Utopier als etwas geradezu Bestialisches, womit sich gleichwohl keine Gattung wilder Tiere so häufig zu schaffen macht wie der Mensch.

Thomas Morus, *Utopia*

Der Übergang der Renaissance zum Barock brachte kein Abflauen der Kriege, im Gegenteil. Die Kriegstechniken entwickelten sich und bewaffnete Konflikte wurden immer üblicher. Der Dreißigjährige Krieg (1618-1648), Kulmination der Streitigkeiten zwischen den europäischen Ländern, spaltete Europa auf blutige Weise. Dieses tragische Ereignis gab zu zahlreichen Abhandlungen über die Kriegskunst und das internationale Recht Anlass, wie etwa die des italienischen Juristen Alberico Gentili, *De iure belli* (Über das Kriegsrecht) von 1612 oder die des niederländischen Juristen Hugo Grotius, *De iure belli ac pacis* (Über das Recht des Kriegs und des Friedens) von 1625. Hugo Grotius lieferte den ersten juristischen Vorschlag, der humanitäre Überlegungen mit einbezog, so dass das heutige Völkerrecht noch auf ihm fußt. Der Autor vertritt in seinem Werk die Auffassung, dass es eine von den Völkern untereinander abgestimmte Rechtsregelung geben muss, die im Fall eines Konflikts in der Lage ist, die aus dem Krieg hervorgegangenen Kontroversen zu klären.

Denn der Krieg dauert ja nicht etwa nur so lange, als tätige Feindseligkeiten geübt werden, sondern so lange der Vorsatz herrscht, Gewalt mit Gewalt zu vertreiben.

Thomas Hobbes, *Leviathan* (1651)

Nach dem Westfälischen Frieden von 1648, der dem Dreißigjährigen Krieg ein Ende setzte, stand Europa vor einer völlig neuen politischen Situation. Zu Ehren des Friedensschlusses komponierte der französische Philosoph René Descartes 1649 die Verse zu dem Ballett *La naissance de la Paix* (Die Geburt des Friedens). Es wurde im Königspalast zu Stockholm anlässlich des Geburtstags der Königin Christina von Schweden aufgeführt. Die Konsolidierung der europäischen Staaten und ihrer Kriegspolitik schuf die Grundlage für die Überlegungen namhafter Philosophen, Schriftsteller und Denker in Anbetracht der neuen Wirklichkeit. Der englische Philosoph Thomas Hobbes stellte als Erster eine Verbindung her zwischen dem Frieden und dem Wunsch nach Sicherheit (ausgehend von den Rechten, die jeder Einzelne im Naturzustand verteidigt). Er kam zu dem Schluss, dass eine übergeordnete, starke Macht, nämlich der Staat, nötig sei, um die Untertanen gegeneinander zu schützen.

Man wird feststellen, dass es nicht die Kriege waren, die in den letzten vierhundert Jahren zu den tiefgreifenden Veränderungen in Europa geführt haben, sondern Eheschließungen, Erbfolgen, Abkommen, Edikte; kurz und gut, zivile Verfügungen haben Europa verändert.

Montesquieu
Réflexions sur la Monarchie Universelle en Europe
 (Betrachtungen über die Universalmonarchie
 in Europa, 1734)

Im 18. Jahrhundert brachen neue Kriege aufgrund wichtiger internationaler Konflikte aus. Der spanische Erbfolgekrieg (1701-1713), eine folgenreiche Auseinandersetzung, konfrontierte Philipp von Bourbon und den Habsburger König Karl II. im Streit um die Thronfolge. Als internationaler Konflikt spaltete der Krieg Europa erneut. Er endete 1713 im Frieden von Utrecht, aber zwischen Katalonien und den bourbonischen Truppen ging der Krieg noch eine Weile weiter. Das Heer der Bourbonen eroberte Barcelona am 11. September 1714. Das erneute tragische Kriegsgeschehen in Europa veranlasste den Abbé de Saint-Pierre, Charles Irénée Castel, zwischen 1713 und 1717 sein großes Werk *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* (Projekt eines dauerhaften Friedens in Europa) zu veröffentlichen.

Vor ungefähr vier Jahren habe ich, in Anbetracht der Grausamkeiten, Morde, Gewalttaten, Brandschatzungen und anderer vom Krieg verursachter Verwüstungen begonnen nachzuforschen, ob der Krieg wirklich etwas absolut Böses ist, wogegen kein Mittel hilft, und ob es wirklich völlig unmöglich ist, zu einem dauerhaften Frieden zu kommen.

Charles Irénée Castel

Der Friedensplan des Abbé sah ein neues Gleichgewicht der europäischen Mächte vor, aus dem eine Föderation der christliche Staaten unter der Oberherrschaft Frankreichs hervorgehen sollte. Sein Vorschlag wurde von den Monarchen weitgehend ignoriert, löste aber eine interessante Debatte aus. Der bekannte Schweizer Philosoph Jean-Jacques Rousseau erkannte die Bedeutung des Projekts und widmete dem Abt drei Texte über den „dauerhaften Frieden“: den Kommentar *Écrits sur la Paix et la Guerre* (Schriften über Frieden und Krieg, 1761), den *Extrat du Projet* (Auszug aus dem Projekt, 1761) und die Auswahl anderer Texte über den Frieden, *Autres textes* (1792). Rousseau verband die Theorie vom dauerhaften Frieden mit der Anklage der staatlichen Sozialordnung, denn es sei der Staat mit seiner Macht, dem Privateigentum und der Rivalität, die den Menschen zu Gewalt und Krieg führen.

Aber das Schlimmste ist, dass der Krieg eine unvermeidliche Geißel ist.

Voltaire

In seinen Werken bestand Rousseau auf der Notwendigkeit eines Sozialvertrags zur Regulierung der Stärke durch das Gesetz. Gleichzeitig machte er die Reichweite des Konflikts zwischen dem von dem englischen Philosophen John Locke Jahrzehnte zuvor aufgebrauchten liberalen Denken und dem nun in seiner Blüte stehenden aufklärerischen Denken deutlich. Es war das Zeitalter der Aufklärung, eine Epoche, die sich auf Rationalität gründete. Der Verstand als aufklärendes Licht wurde zum Ideal der Menschen jener Zeit. Ihr herausragendstes Symbol hat die Aufklärung in der *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* gefunden, der berühmten von Denis Diderot und Jean d'Alembert zwischen 1751 und 1772 verfassten großen französischen Enzyklopädie, einer Sammlung aller wichtigen Kenntnisse der Epoche.

Der Krieg ist eine Meinungsverschiedenheit zwischen Fürsten oder Staaten, die durch Zwang oder Waffengebrauch entschieden wird. So ungefähr lautet die Definition von Grotius, der sagt, dass der Krieg ein Zustand ist, in dem die Kontrahenten ihre Differenzen durch Gewalt ausräumen wollen.

Der Friede ist die Ruhe, die eine politische Gesellschaft genießt; sei es im Innern, bedingt durch die gute Ordnung zwischen ihren Mitgliedern, sei es nach Außen, bedingt durch das intelligente Zusammenleben mit anderen Völkern.

D. Diderot und J. d'Alembert, L'Encyclopédie

Im Zeitalter der Aufklärung übte der Plan eines dauerhaften Friedens Einfluss auf verschiedene Autoren aus. Im Jahr 1796 veröffentlichte der preußische Philosoph Immanuel Kant die endgültige überarbeitete Fassung seiner Schrift *Zum ewigen Frieden. Ein philosophischer Entwurf*, philosophischer Kulminationspunkt des Gedankens eines dauerhaften Friedens zwischen den Staaten. Kant zufolge stellt der Friede eine absolute Forderung des Verstandes dar und muss daher durch das Recht institutionalisiert werden. Doch auch die Kriegskunst streckt weiterhin ihre Tentakel aus. Die Überlegungen zur Kriegskunst finden ihren Höhepunkt in der Abhandlung des preußischen Generals Carl von Clausewitz *Vom Kriege* (1832), vermutlich das wichtigste theoretische Werk über Strategie und militärische Taktik.

Alle im Verlauf der Geschichte geäußerten Friedensvorstellungen waren Reaktionen auf die Folgen von Kriegen und die soziale und politische Situation in jeder historischen Phase. In den letzten Jahren hat sich daran nichts geändert, im Gegenteil, die Zahl der Konflikte wächst ständig. Nach zwei großen Weltkriegen, der Tragödie von Hiroshima und dem Schrecken von Auschwitz, leben wir in einer Zeit der Ungewissheit. Sie ist bestimmt von zahlreichen Konflikten niedriger Intensität, die ihre tragischen Spuren in den Zivilisationen hinterlassen. Heutzutage ist der dauerhafte Friede eine Utopie. Am Ende des Jahres 2013 gab es weltweit 86 offene Konflikte. Bei 36 dieser Konflikte finden gegenwärtig keine Verhandlungen über einen Friedensprozess statt. Bei vier davon handelt es sich um lang anhaltende Konflikte ohne absehbares Ende: Kaschmir (seit 1949), Zypern (seit 1974), Palästina (seit 1990) und die West-Sahara (seit 1991).

Angesichts dieser Tatsachen möchte das musikalische Projekt von Jordi Savall der ganzen Welt deutlich machen, wie wichtig es ist, den Frieden zu ehren. Es ist ein Aufruf gegen die Kriegskultur, die über so viele Jahrhunderte hinweg die tragische Geschichte der Menschheit bestimmt hat. Möge dies ein Lichtstrahl sein, der unsere Vergangenheit erhellt, die gegenwärtigen Ereignisse ins Gedächtnis ruft und uns die Richtung für die Zukunft weist.

MANUEL FORCANO und SERGI GRAU
Bellaterra, Mai 2014

Übersetzung: Claudia Kalász

CHRONOLOGIE

Krieg und Frieden in Europa zur Zeit des Barock (1614-1714)

- 1613-14** Das Osmanische Reich greift in einem erneuten Versuch, seinen Einflussbereich in Europa auf dem Balkan zu festigen, Ungarn an. In Deutschland flammt im August in der Frankfurter Judengasse ein Pogrom auf. Beim sogenannten "Fettmilch-Aufstand" werden die Juden überfallen, geplündert und, so weit sie überlebt haben, verjagt.
- 1618** Beginn des *Dreißigjährigen Kriegs* mit dem Prager Fenstersturz. Die protestantischen deutschen Fürsten verbünden sich gegen die katholische kaiserliche Autorität Ferdinands II. In den Konflikt verwickelt sind die wichtigsten ausländischen Mächte.
- 1624** *Belagerung von Breda* im Verlauf des *Achtzigjährigen Kriegs*. Die von General Ambrosio Spinola angeführten spanischen Truppen kämpfen gegen die Streitkräfte der Vereinigten Niederlande, befehligt von dem Gouverneur von Breda, Justinus von Nassau.
- 1625** Der niederländische Jurist Hugo Grotius verfasst *De iure belli ac pacis* [Über das Recht des Kriegs und des Friedens], die erste systematische Abhandlung über ein internationales Recht als Grundlage für die Politik der Regierungen und der absolutistischen Staaten.
- 1631** *Vertrag von Fontainebleau* zwischen dem bayrischen Kurfürsten Maximilian I. und dem französischen König Ludwig XIII., worin beide für die Dauer des Dreißigjährigen Kriegs ein geheimes Bündnis schließen.
- 1636** Der von Kardinal Richelieu inkarnierte französische Absolutismus will die „natürlichen“ Grenzen Frankreichs wiederherstellen: den Rhein und die Pyrenäen. Darum unterstützt Frankreich die protestantischen deutschen Fürsten und erklärt den spanischen Ländern den Krieg.
- 1640** Die zentralistischen Bestrebungen der spanischen Monarchie und die Willkürakte des spanischen Heers in Katalonien sind Auslöser für die blutige Revolte am Fronleichnamstag, der als *Corpus de Sang* in die Geschichte eingeht. Mit ihm beginnt der Aufstand der Schnitter (*Guerra dels Segadors*) gegen die Herrschaft von Graf Herzog von Olivares.

- 1641 Januar. Der Abgeordnete und Geistliche Pau Claris präsentiert der *Junta de Braços* [bei besonderen Anlässen von der katalanischen Regierung einberufene Versammlung von Repräsentanten der drei „Regierungsarme“: Kirche, Adel bzw. Militär und Bürgertum] sein Projekt einer katalanischen Republik. Kurz darauf und im Vorfeld der Schlacht am Montjuïc beschließt die *Junta de Braços* sich dem Schutz der Regierungshoheit des zum Grafen von Katalonien ernannten Ludwig XIII. von Frankreich zu unterstellen.
- 1641 19. September. Unterzeichnung des *Vertrags von Péronne*, ein Bündnis des französischen Königs Ludwig XIII. mit den katalanischen Institutionen. Die Parteien verpflichten sich zur wechselseitigen offiziellen Anerkennung des Monarchen einerseits und der katalanischen Grundgesetze andererseits.
- 1645 Ausbruch des sechsten *Venezianischen Türkenkriegs* zwischen dem Osmanischen Reich mit seinen Alliierten und dem Heiligen Römischen Reich Deutscher Nation auf der Seite der Republik Venedig und Russlands.
- 1648 *Westfälischer Friede*: Ende des Dreißigjährigen Kriegs sowie des Spanisch-Niederländischen Kriegs.
- 1651 Der englische Staatstheoretiker und Philosoph Thomas Hobbes veröffentlicht sein Werk *Leviathan*, worin er die Lehre von einem modernen Recht als Grundlage der Gesellschaft und einer legitimen Regierung darlegt.
- 1649 Ende des *Englischen Bürgerkriegs*. König Karl I. von England wird hingerichtet. Es konstituiert sich eine Republik mit einem auf einer bürgerlichen Verfassung basierenden parlamentarischen Regierungssystem unter Oliver Cromwell als Lordprotector.
- 1652 Oktober. Ende der *Guerra dels Segadors*: Katalonien unterliegt den Truppen der spanischen Krone. Nach einer mehr als einjährigen Belagerung dringen sie unter dem Kommando Johann Josephs von Habsburg (Don Juan de Austria) in Barcelona ein.
- 1653 Die katalanischen Institutionen sehen sich verpflichtet, den König von Spanien, Philipp IV., als Regierungsoberhaupt von Katalonien anzuerkennen. Der König schwört auf die Grundgesetze, führt aber Änderungen zur Beschränkung der Autonomie des Fürstentums ein.
- 1659 Der *Pyrenäenfriede* zwischen den Repräsentanten Philipps IV. von Spanien und Ludwigs XIV. von Frankreich beendet den Französisch-Spanischen Krieg. Spanien tritt die Grafschaften Rosselló (Vallespir, Conflent und Capcir) und einen Teil der Cerdanya an Frankreich ab.
- 1678 *Friede von Nimwegen*. Spanien tritt die Freigrafschaft Burgund und die flämischen Provinzen an Frankreich ab.
- 1683 *Schlacht um Wien*. Der polnische König Jan Sobieski schlägt das osmanische Heer und befreit Wien von der Belagerung.

- 1688** *Glorious Revolution.* Das englische Bürgertum erhebt sich gegen die absolutistische Herrschaft Jakobs II. Wenig später ernennt es, unterstützt vom englischen Parlament, den holländischen *stadhouder* Wilhelm III. von Oranien-Nassau zum König von England, Irland und Schottland.
- 1697** *Friede von Rijswijk.* Ende des Kriegs zwischen Ludwig XIV. von Frankreich und der Großen Allianz von England, Spanien, den Niederlanden und dem Heiligen Römischen Reich Deutscher Nation. Der französische Monarch erkennt den holländischen Prinzen Wilhelm von Oranien als König Wilhelm III. von England und II. von Schottland an.
- 1701** König Karl II. von Spanien stirbt ohne Thronfolger. In seinem Testament hat er den bourbonischen Herzog Philipp von Anjou, einen Enkel Ludwigs XIV., zum Nachfolger bestimmt, den späteren Philipp V. von Spanien.
- 1702** Beginn des *Spanischen Erbfolgekriegs*. England und die Vereinigten Niederlande sehen das politische Gleichgewicht in Europa in Gefahr. Sie verbünden sich in Den Haag mit dem Kaiser des Heiligen Römischen Reichs Deutscher Nation und der Mehrheit der deutschen Fürsten zur zweiten Großen Allianz, um Frankreich den Krieg zu erklären und den Gegenprätendenten auf den spanischen Thron, den Habsburger Erzherzog Karl, Sohn des österreichischen Kaisers Leopold I., zu unterstützen.
- 1705** Repräsentanten des Fürstentums Katalonien unterzeichnen mit England den *Vertrag von Genua*, der den österreichischen Thronanwärter begünstigt. Erzherzog Karl kommt nach Barcelona, beruft die Ständeversammlung, *les Corts Catalanes*, ein und wird zum König Karl III. von Spanien ernannt.
- 1711** 17. April. Es stirbt Joseph I. Kaiser des Heiligen Römischen Reichs Deutscher Nation. Im Dezember wird sein Bruder, Karl III. von Spanien, in Frankfurt zum römisch-deutschen Kaiser Karl VI. gekrönt. Angesichts der neuen Lage in Europa beschließen die Engländer, mit Ludwig XIV. über ein Ende des Krieges zu verhandeln.
- 1713** 11. April. *Vertrag von Utrecht.* Frankreich unterzeichnet den Friedensvertrag mit England und den Niederlanden. Als Gegenleistung für verschiedene territoriale und kommerzielle Zugeständnisse wie Gibraltar und das Monopol des Sklavenhandels mit den Vereinigten Staaten von Amerika erkennen diese Mächte Philipp V. als König von Spanien an.
- 1714** *Belagerung von Barcelona.* Die bourbonischen Truppen, zunächst vom Herzog von Popoli und dann vom Herzog von Berwick angeführt, belagern Barcelona. Der das Widerstand leistende katalanische Heer befehligende General Antoni de Villarroel sowie Rafael Casanova, Vorsitzender der Ratsversammlung von Barcelona und Oberst der von den Zünften gestellten Bürgermiliz, verteidigen die Mauern und die Stadt. Am 11. September erobern die bourbonischen Truppen Barcelona und besetzen es. Mit der Niederlage Kataloniens endet der Spanische Erbfolgekrieg.

MANUEL FORCANO und SERGI GRAU
Bellaterra, 2014

Übersetzung: Claudia Kalász



Daniele Carnovich, Joan Ramon Olivé, Lluís Vilamajó, Xavier Díaz-Latorre (devant)

Photo : Hervé Pouyfourcat

Der Export des Streits um die Wurzeln bei der Konstruktion eines imaginären Gegensatzes von Orient und Okzident

(Kapitel 5 des Buches *Pour une lecture profane des conflits*)

In der ganzen Welt scheint der Begriff Okzident sich von selbst zu verstehen. Er organisiert und begrenzt die Gegenstände von Forschung und Lehre in den Geistes- und Sozialwissenschaften, ausgehend von der angenommenen Existenz einer absoluten und globalen Eigenart der sich gegenüber anderen Kulturen und Zivilisationen als abendländisch definierenden Gesellschaften. Über die NATO organisiert und strukturiert der Begriff Okzident außerdem weltweit die Geopolitik und die Militärstrategie der Staaten, seien sie groß oder klein, einflussreich und übermächtig oder unbedeutend und schwach.

Der Okzident: eine paradoxe und mythische „Mega-Identität“

Im Folgenden wird man hingegen sehen, dass der Begriff Okzident überaus paradox ist. Sein Zustandekommen gleicht eher der Dynamik der Mythenbildung als der einer rationalen Repräsentation von einer bestimmten und klar definierten Realität. Die Geschichte Europas in den letzten beiden Jahrhunderten war zerrissen von heftigen Streitigkeiten auf der rastlosen Suche nach gemeinsamen Wurzeln, die beweisen sollten, dass die europäischen Völker von Urbeginn an in einer einzigen Zivilisation mit einem unbestreitbaren Wertesystem verbunden waren. Tatsächlich impliziert der Mythos von der Existenz einer „Okzident“ genannten Supra- oder Mega-Identität den metaphysischen und dogmatischen Glauben an die Wirklichkeit einer starken zivilisatorischen Einheit und an gemeinsame ethisch-moralische Werte, die von zahlreichen Völkern trotz ihrer kulturellen und sprachlichen Verschiedenheit und ihrer Zugehörigkeit zu unterschiedlichen Religionen geteilt werden.

Wie ist es möglich, dass trotz der großen Verschiedenheit innerhalb Europas ein derartig starkes Gefühl der Zugehörigkeit zu einer Mega-Identität wie dem sogenannten Okzident entsteht, das in der Lage ist räumliche Distanz, kulturelle Unterschiede sowie die enormen Konflikte der Vergangenheit zu überwinden? Ist der Okzident eine wahrhafte historische Realität, ein *Kontinuum* von Werten und Verhaltensweisen, die auf entfernteste historische Epochen zurückgehen? Oder handelt es sich um eine eher mythologische als wirklichkeitsgetreue Konstruktion, die allerdings – wie jeder Mythos – für das Leben der Gesellschaften eine unverzichtbare Funktion hat?

Das Paradox resultiert gerade aus jener Suche nach einer Einheit um jeden Preis, ungeachtet der für ein geografisch so überschaubares Gebiet wie Europa höchst beachtlichen Verschiedenheit der Kulturen und Sitten. Eine Erklärung für die hartnäckige Suche nach Einheit lässt sich in all den

Wechselfällen und Gewaltausbrüchen der Geschichte dieses kleinen Kontinents finden und ihrer Kulmination in der ungeahnten Grausamkeit der beiden europäischen Kriege weltweiten Ausmaßes von 1914-1918 und besonders von 1939-1945. Die Suche gab im 19. Jahrhundert und bis nach dem Ende des zweiten Weltkriegs in ganz Europa Anlass zu heftigen philosophischen und politischen Auseinandersetzungen, die sich über die Kluft zwischen den Nationen und die nationalen Eigenheiten im Innern des Kontinents hinwegsetzten.

Die Lage beruhigte sich erst mit dem Fall des Eisernen Vorhangs 1989, der Schwächung der UdSSR und ihrer Desintegration an der Schwelle der 1990iger Jahre. Zu dem Zeitpunkt überwand ein neuer Konsens die alten Konflikte im Innern Europas, besonders den Konflikt zwischen den Befürwortern des Sozialismus und denen des Liberalismus. Allerdings schürte, wie schon kurz erwähnt, die aufkommende Bedeutungsänderung des Begriffs Okzident – letztlich eine völlige Neubestimmung der unterstellten gemeinsamen Wurzeln der abendländischen Zivilisation – die größeren geopolitischen Spannungen am Rande Europas, besonders im Nahen und Mittleren Osten. Der Übergang von den sogenannten „griechisch-römischen“ profanen Wurzeln zu den sogenannten „christlich-jüdischen“ religiösen Wurzeln geschah, wie bereits gezeigt, im Zuge der „Rückkehr der Religiosität“, die nun die ganze „entzauberte“ postmoderne Welt erfasste, gleichgültig ob es sich um die alten Industrienationen oder um erst neuerdings unabhängig gewordene Länder handelte. Darum löst der während des Kalten Kriegs ständig benutzte Begriff vom „Westen“ immer noch eine starke emotionale Wirkung aus, die alle politischen Diskurse und militärstrategischen Konzepte durchdringt. Die Vorstellung vom liberalen kapitalistischen Westen, der dem totalitären marxistischen Osten die Stirn bietet, wurde abgelöst durch eine mittels paradoxer religiöser Wurzeln definierte Auffassung vom Okzident, der einen nicht weniger fanatischen Kampf gegen einen diesmal muslimischen, nicht weniger antiliberalen, tendenziell totalitären Orient führt, gegen einen Islam, der übernationale subversive Terrorakte ideologisch motiviert.

Es mag an dieser Stelle nützlich sein, daran zu erinnern, dass der wahre historische Ursprung des Gegensatzes von Okzident und Orient, ohne den der Begriff Okzident keinen Bestand hat, aus einem rein politischen Ereignis im Innern des später als die Wiege des Okzidents angesehenen Kulturraums hervorging. Es handelt sich um den im 3. Jahrhundert unserer Zeitrechnung vollzogenen Bruch im Herzen des Römischen Reichs, als ein neues Ostreich mit Sitz in Konstantinopel sich dem alten Westreich mit Sitz in Rom entgegenstellte. Dieser ganz profane, aus dem Machtstreben militärischer Eliten des Imperiums hervorgegangene Bruch wurde durch die religiöse Rivalität zwischen der Kirche von Konstantinopel und der Kirche von Rom verschärft und gefestigt.

Entscheidend ist, dass die Spaltung Orient/Okzident sich mitten im griechisch-römischen Kulturraum vollzog, als die neue christliche Religion beherrschend geworden war. Die Konfrontation hatte also nichts zu tun mit der alten Dichotomie zwischen Griechen und „Barbaren“ (im Sinne der nicht-griechischen Völker) oder mit dem Auftreten des Islam und den arabischen Eroberungen. Jenes unbestreitbare historische Ereignis zeigt, dass mythische Vorstellungen am Werk sind bei der Entstehung und den sukzessiven Veränderungen des Begriffs Okzident, die wir im Folgenden betrachten werden, und parallel dazu bei der Prägung des Begriffs Orient, ohne den der Begriff Okzident nicht möglich wäre.

Man muss sich in die überaus komplexe Entwicklung der europäischen Vorstellungswelt vertiefen, um die Funktion des Begriffs Okzident und seiner wechselnden Bestimmungen in Abhängigkeit von den jeweiligen politischen Umständen zu verstehen. Besonders in den letzten beiden Jahrhunderten waren imaginäre Vorstellungen stark beteiligt an der Konstruktion gemeinsamer historischer Wurzeln, die immer als Erklärung für den Beginn einer existierenden Einheit des Okzidents angegeben wurden. Die auf solchen Vorstellungen basierende Konstruktion eines gemeinsamen Ursprungs machte historische Stilisierungen nötig, die alle Unterschiede wegradierten. Sie verlangte die geschichtliche Inthronisierung bestimmter Ereignisse als Gründungsmythen sowie eine historizistische Geschichtsauffassung, die der Geschichte eines Volkes, einer Nation oder einer Zivilisation ein höheres und besonderes Ziel in der Geschichte der Menschheit zuschreibt¹. In diesem Sinn kann man die Entwicklung der verschiedenen Auffassungen des Begriffs Okzident beschreiben als Konstruktion eines Mythos.

Der Begriff vom Okzident als Inbegriff westlicher Kultur entstand und verbreitete sich erst nach dem Zweiten Weltkrieg in Europa. Die Vereinigten Staaten aber waren es, die davon intensiv und leidenschaftlich bei ihrem Kampf gegen den Einfluss der marxistischen Ideologie und die politische Macht der sie verkörpernden Sowjetunion Gebrauch machten. Im Verlauf des Kalten Kriegs kam man weltweit zu der Auffassung, dass es sich um einen Konflikt zwischen dem liberalen und demokratischen Okzident (dem „Westen“) und dem totalitären sowjetischen Osten handele. Auch heute, nach dem Niedergang der UDSSR und dem Fall des Eisernen Vorhangs in Europa, besteht weiterhin das Gefühl der Gefahr, genährt von den Publikationen über den Schock der Zivilisationen. Nur dass diesmal die Gefahr für den Okzident von der arabisch-muslimischen Welt auszugehen scheint und nicht mehr von einem durch die Sowjetunion beherrschten Ostblock oder einem marxistisch geprägten politischen System.

Die Schlüsselrolle von Hegel und Weber bei der Konstruktion der sogenannten abendländischen Wurzeln

Der moderne Begriff vom Okzident kann sich auf die geschichtsphilosophischen Auffassungen des bedeutenden deutschen Philosophen Georg Wilhelm Friedrich Hegel berufen. Er betrachtete die Geschichte Europas als Aufstieg des Atens der Vernunft (also des Geistes) und den europäischen Kontinent als Avantgarde und Motor der Weltgeschichte. Später erklärte das Werk des Soziologen Max Weber die genaueren Gründe für die besondere Wesensart der europäischen Zivilisation. Vor allem führte er die seiner Meinung nach im Vergleich zu den anderen großen Weltreligionen außerordentliche Rolle der christlichen Religion an, insbesondere in ihrer protestantischen Ausprägung.

Mit dem Aufkommen der Sprach- und Rassenlehre fand in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts die Idee eines arischen Geistes unter den renommierten Schriftstellern, allen voran Ernest Renan, zahlreiche Anhänger. Sie setzten diesen für die indoeuropäischen Völker und ihre Kulturen charakteristischen Geist demjenigen der semitischen Völker entgegen, deren Geist sie abwertend als „schwerfällig“ und einfallslos beschrieben². Verschiedene akademische Traditionen, besonders im Bereich der Anthropologie, aber auch im Bereich der Ökonomie entwickelten eine

stark einschränkende und lähmende Dogmatik, indem sie den nicht-christlichen Religionen die Fähigkeit absprachen, die dynamische Leistungsfähigkeit der Wirtschaft und der allgemeinen Entwicklung sowie der damit einhergehenden wissenschaftlichen Kenntnisse und Technologien zu gewährleisten. Im kolonialistischen 19. Jahrhundert stellten die Sprach- und Rassentheorien der öffentlichen Meinung in Europa eine Legitimationsgrundlage für die Eroberung anderer Kontinente durch die europäischen Mächte – England und Frankreich an ihrer Spitze – zur Verfügung, wo die bloße Absicht, die Welt zu christianisieren, keine ausreichende Legitimität mehr darstellte.

Bekanntlich hatten die Auswüchse der Rassentheorien im 20. Jahrhundert dramatische Auswirkungen für die Europäer aller Nationen, die das Pech hatten, nicht christlicher, sondern jüdischer Herkunft zu sein. Die jüdischen Europäer wurden als semitisches Element wahrgenommen, das ein Hindernis auf dem Weg Europas nach noch mehr Fortschritt und sozialer Harmonie darstellte. Auf groteske Weise wurden sie beschuldigt, einerseits gierige Kapitalisten und Blutsauger des Volks zu sein, andererseits aber als Sozialisten und Kommunisten am Umsturz der bestehenden Ordnung zu arbeiten³. Ein Komponist vom Rang Richard Wagners scheute sich nicht, in einem delirierenden bössartigen Pamphlet das Judentum eines mutmaßlichen zersetzenden Einflusses auf die europäische Musik zu bezichtigen⁴.

Dem gesamten europäischen politischen Spektrum, rechts wie links, diente eine mythische Vorstellung vom „Juden“ als Sündenbock für alle Übel in einem Europa, das sich gerade schreckliche Wunden im Ersten Weltkrieg zugefügt hatte und von widersprüchlichen ideologischen Fanatismen heimgesucht wurde, sowohl nationalistischer als auch paneuropäisch sozialistischer, kommunistischer als auch kapitalistischer, republikanischer als auch monarchischer Art. Auf diesem Hintergrund schuf der Aufstieg des Nationalsozialismus in Deutschland, aber auch die Hitler von breiten Kreisen der europäischen Öffentlichkeit entgegengebrachte Unterstützung, günstige Bedingungen für den Genozid an der jüdischen Bevölkerung Europas mit all seinen Schrecken, die noch heute tiefe Spuren in Europa und letztlich in der ganzen Welt hinterlassen haben.

Von den „griechisch-römischen“ zu den „jüdisch-christlichen“ Wurzeln des Okzidents

Dieses unfassliche Ereignis unter Völkern, die sich als die Avantgarde der Weltgeschichte und höchsten Gipfel der zivilisatorischen Entwicklung verstanden hatten, stellt zweifellos eine der Hauptursachen für die Veränderung des Begriffs vom Okzident dar. Die dramatische und blutige Zuspitzung der antisemitischen Feindseligkeiten im Holocaust hat einige Jahrzehnte später den schnellen Übergang von der bislang fraglos geltenden Vorstellung der griechisch-römischen Wurzeln des Okzidents zur Vorstellung des jüdisch-christlich definierten Okzidents zur Folge gehabt, die in wenigen Jahren die gleiche fraglose Geltung erlangt hat.

Die Hauptbestimmung des Begriffs Okzident verlagerte sich vom Glauben an die zentrale Rolle der griechisch-römischen Wurzeln bei der Herausbildung eines kulturellen Zusammengehörigkeitsgefühls hin zu einem Begriff, der sich im Wesentlichen auf jüdisch-christliche Wurzeln und Werte beruft. Es handelt sich dabei um einen radikalen, ja brutalen Bruch mit der Tradition der alle Länder Europas

befruchtenden europäischen Renaissance, die das literarische, poetische, philosophische und juristische Erbe des griechisch-römischen Altertums über alles erhob. Der universalistische Humanismus eines Erasmus, Höhepunkt des Geistes der Renaissance, konnte vom alten Standpunkt aus als wahrer Grundwert des modernen Europas und die Renaissance als die Epoche seiner historischen Grundlegung angesehen werden. Lange Zeit galten, wie schon gezeigt, die griechisch-römischen Wurzeln weiten Kreisen Europas als fundamental. So wurde es immerhin in den letzten Jahrzehnten noch in den Gymnasien gelehrt.

Die humanistische Tendenz der Renaissance wurde in späteren Epochen bestärkt durch den von der Philosophie der Aufklärung vertretenen Universalismus und schließlich durch die immer allgemeinere Anerkennung der großen konstitutionellen und juristischen Prinzipien der Französischen Revolution. Die Grundlagen der französischen Verfassung stammen weitgehend aus dem römischen Verständnis von Staat und Gesetz und der griechisch-römischen Auffassung vom „Staatsbürger“. Die Prinzipien Freiheit, Gleichheit und Brüderlichkeit bildeten die Basis eines europäischen Universalismus, der um die Welt ging und auf allen Kontinenten entscheidende Veränderungen auslöste.

Vorangetrieben wurde diese weite Teile des europäischen Denkens ergreifende Säkularisierung durch die im 16. Jahrhundert aufkommenden religiösen Unruhen, die in den nicht enden wollenden, ausgesprochen grausamen Kriegen zwischen Katholiken und Protestanten – bekannt als Dreißigjähriger Krieg – gipfelten. Es waren die ersten „totalen“ Kriege, die alle sozialen Schichten erfassten, indem die neuen freien Kirchen sich wütend der Zentralmacht der römisch-katholischen Kirche entgegenstellten. Diese fand Gegner in allen gerade entstehenden europäischen Nationen. Nach hundertfünfzig Jahren gewaltsamer religiöser Auseinandersetzungen erschienen aber schließlich die theologischen Debatten nicht nur fruchtlos, sondern auch gefährlich für das friedliche Zusammenleben. Der Glaube an die Vernunft als Quelle des Fortschritts kam zur gleichen Zeit auf wie das Toleranzdenken und die Entwicklung weltlicher Institutionen, besonders im Erziehungswesen. Allerdings fanden noch im 19. Jahrhundert in Frankreich lebhaft Debatten zwischen den Vertretern der weltlichen Schulen und denen statt, die dem Klerus seine zentrale Rolle bei der Erziehung der jungen Staatsbürger nicht absprechen wollten⁵.

Zu Beginn der 1980er Jahre vollzog sich indes die letzte größere Veränderung bei der Bestimmung der Wurzeln, die zur Rechtfertigung der Einheit des Okzidents beschworen werden. Schnell gerieten die profanen griechisch-römischen Wurzeln zugunsten religiöser jüdisch-christlicher Wurzeln in Vergessenheit. In Wirklichkeit ging es darum, einen Schlussstrich unter die Jahrhunderte lang vom Christentum gegen das Judentum in Europa ausgeübten Feindseligkeiten zu ziehen und die zerstörerischen Dämonen des rassistischen Antisemitismus (im Unterschied zum früheren theologisch motivierten christlichen Antijudaismus⁶) zu vertreiben. Dieser neuerliche Wechsel erinnert an das Vorgehen der Humanisten zur Zeit der Renaissance, der Aufklärer und der Verfechter der Französischen Revolution. Sie ersetzten ihrerseits die Berufung auf christliche Wurzeln durch die Evozierung der griechisch-römischen Tradition, um die Dämonen und Gräueltaten der Religionskriege hinter sich zu lassen.

Heute hat sich indes eine neue religiöse Konzeption der Wurzeln des Okzidents etabliert, obwohl das europäische Christentum sich im Gegensatz zum Judentum herausgebildet hat. Es ist leicht nachzuvollziehen, dass auf dem Hintergrund der Wiederaufarbeitung der Vergangenheit und der Reue über den Völkermord an den Juden in Europa die kulturelle Revolution in der Definition vom Okzident sich schnell und ohne kritische Kommentare oder Infragestellungen vollzogen hat. Sie setzt einen neuen mythologischen Gründungszeitpunkt fest, nämlich die Geburt des jüdischen Monotheismus, der durch den Triumph und die allgemeine Verbreitung des Christentums in Europa eine Verlängerung und Erweiterung erfahren hat.

Die schnelle und radikale Umkehr im Selbstverständnis von den Wurzeln des Okzidents wirft ein neues Licht auf die mythische Funktion dieses Begriffs im Zusammenhang mit der bereits beschriebenen Rückkehr zum Religiösen (siehe Kapitel 3). Diese Rückkehr des Okzidents wird nach einigen Jahrzehnten gefeiert, als hätten die europäischen Kulturen bis dahin jegliche religiöse Weltsicht aufgegeben⁷.

Wie tief sind die christlichen Wurzeln bei der Begriffsbestimmung des Okzidents?

Man darf nicht übersehen, dass die neue religiös geprägte Wahrnehmung der Wurzeln des Okzidents vermutlich durch den starken Einfluss des Erbes der Romantik gefördert worden ist. Die Romantik suchte im 19. Jahrhundert ihre Inspiration in der Sehnsucht nach dem Vergangenen und lehnte die von der Philosophie der Aufklärung ausgelösten Umwälzungen, den Vernunftkult und die demokratischen Prinzipien der Französischen Revolution ab. Die Nostalgie wurde verstärkt durch die beschleunigte Industrialisierung und den Verlust ländlicher Gebiete. Sie führten zu einer Idealisierung der christlichen Vergangenheit Europas und der Einheit, die sie in diesem kleinen Kontinent trotz zahlreicher und wiederholter Kriege der Fürsten, Könige und Kaiser gestiftet hatte⁸. Die christliche Vergangenheit Europas, die der Kathedralen und eines dichten Netzes von Abteien und Klöstern, schuf eine Verbindung zwischen den Regionen des Kontinents und seiner sich in der gemeinsamen Sprache des Lateins verständigenden Eliten. Das starke Gewicht der christlichen Religion im Alltagsleben, dessen Ablauf und Tätigkeiten sie strukturierte, stellte eine Einheit her, die später in dem Maße verloren ging, wie die Religion ihre Bedeutung im Leben der europäischen Völker verlor und der modernen Industriegesellschaft wich.

Anders als weithin angenommen war Europa im 19. Jahrhundert von Sorge erfüllt um die allmähliche Auslöschung der Religion und die Abwesenheit Gottes, wo Nietzsche sogar so weit ging, vorzeitig seinen Tod zu verkünden. Die deutsche Mystik protestantischen Ursprungs spielte dabei eine große Rolle: Deutschland sah sich als Hüter der großen christlichen Traditionen Europas und ihrer Werte. Frankreich stand dahinter nicht zurück, man denke nur an die 1802 publizierte Schrift von François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme* [Geist des Christentums]. In ganz Europa bestand ein reges Interesse an der Religion, nicht zuletzt belebt durch den Erfolg des bereits erwähnten Werks von Max Weber.

Hegel und Weber zufolge stellt der Monotheismus eine der Hauptquellen für die Herausbildung des Okzidents dar. Der Monotheismus „entzauberte“, einem 1985 von Marcel Gauchet wieder

aufgenommenen Ausdruck Max Webers gemäß, die Welt. Gauchet sieht im Monotheismus paradoxer- und originellerweise „die Religion des Ausstiegs aus der Religion“⁹. Der Monotheismus vertrieb die für die heidnischen Religionen und ihre Mythen charakteristische „Magie“ zugunsten der Vernunft, Stärke der abendländischen Zivilisation, die sich als total, global und spezifisch verstand. Vor allem legte das Christentum mit seiner Sorge für das individuelle Heil der Seelen und die Emanzipation des einzelnen Menschen im Verhältnis zu seinem Stamm oder seiner ethnischen Gruppe die Grundlage für den zeitgenössischen europäischen Individualismus¹⁰. In allen Untersuchungen vom Typ der Weberschen Religionssoziologie glänzt der dritte Monotheismus, der Islam, merkwürdigerweise durch Abwesenheit. Als Monotheismus gilt vor allem das Christentum. Seine jüdischen Wurzeln werden zwar anerkannt, aber ohne ihnen weitere Beachtung zu schenken. Die orientalischen und semitischen Wurzeln des Christentums werden völlig ignoriert, ebenso das „orthodoxe“ Christentum von Byzanz, das später die Slaven übernahmen. Das einzige Christentum, das wirklich Geltung findet, ist dasjenige des „Okzidents“.

Leo Strauss, ein wichtiger Philosoph des 20. Jahrhunderts, knüpft an Webers Untersuchungen der zentralen Rolle der Religion im Leben der Gesellschaften an, konfrontiert aber zwei mögliche Antworten auf die durch die außergewöhnlichen Grausamkeiten der beiden Weltkriege ausgelöste europäische Bewusstseinskrise: Athen und Jerusalem¹¹. Genauer gesagt gibt es für Strauss einerseits das von der Vernunft diktierte Gesetz, das auf Athen zurückgeht, andererseits das von Gott diktierte Gesetz, das auf Jerusalem zurückgeht. Strauss zufolge hat die historische Erfahrung gezeigt, dass das positive Gesetz keine besseren Resultate hervorbringt als das göttliche. Das Reich der Vernunft läuft vielmehr Gefahr, in höchst destruktiven Utopien zu enden¹². Offen steht also die „Rückkehr zu Gott“ als Antwort auf die von den großen europäischen Totalitarismen des 20. Jahrhunderts verantworteten Leiden. Sind die USA, die das rationalistische Europa zweimal vor seinen Dämonen gerettet haben, etwa keine „Nation von Gläubigen“? Repräsentiert die Gründung des Staates Israel nicht letztlich eine Rückkehr nach Jerusalem, die das Beste von Athen bewahrt?

Der heftige Streit um die religiöse oder profane Natur der Wurzeln des Okzidents

Die Philosophie der Aufklärung und die konstitutionellen Prinzipien der Französischen Revolution fanden bei weitem keinen einhelligen Zuspruch in Europa. Im ganzen 19. Jahrhundert ist die Entstehung von zwei transnationalen Lagern Europas zu beobachten, die sich heftig befeindeten und deren politisch philosophische Differenzen sich in einem „Streit um die Wurzeln“ kristallisierten.

Ein Teil der kultivierten Eliten Europas war traditionalistisch eingestellt und besorgt um die Konservierung der sozialen Hierarchien sowie um die Bewahrung der Religion als Quelle der Ethik und Moral und als Instrument zur Stabilisierung der sozialen Ordnung. Für sie konnten die Wurzeln der vorgestellten europäischen Gemeinschaft nur in der christlichen Religion liegen, sei sie katholisch oder protestantisch. Der Okzident ist aus ihrer Sicht das Erzeugnis eines europäischen Christentums und seiner Institutionen. Die Vernunft allein ist nicht in der Lage, die soziale Ordnung aufrechtzuerhalten und die weltlichen republikanischen Institutionen sind nichts weiter als eine atheistische und materialistische Kriegsmaschinerie gegen die Grundlagen des Okzidents, spricht

das Christentum. Die Philosophie der Aufklärung, an ihrer Spitze Descartes, wird heftig kritisiert, weil sie die religiösen und mystischen Bedürfnisse der Menschen ignoriert habe und weil sie gefährliche Utopien genährt habe, die zu den schwersten autoritären und totalitären Auswüchsen geführt hätten.

Ein anderer Teil der europäischen Öffentlichkeit war republikanisch gesonnen, befürwortete den materiellen Fortschritt als Bedingung für die freie, unbehinderte Ausübung der Wissenschaft und der Vernunft sowie die Gleichheit der Rechte und Pflichten aller Bürger (und zwischen Bürgern und Bürgerinnen). Er verlangte das Ende der sozialen Hierarchien mit ihren Privilegien, die durch Geburt bedingt oder durch akkumulierten Reichtum ohne produktive Arbeit erworben worden waren. Dieser Teil fühlte sich zur universellen Mission berufen, den Fortschritt der ganzen Menschheit zugänglich zu machen, die Welt zu verändern und die Menschen überall von ihren Ketten zu befreien. Wenn die Traditionalisten die Kolonialisierung der Welt betrieben, um ihr den katholischen oder protestantischen Glauben zu bringen, dann waren die Republikaner kolonialistisch aus Idealismus mit Universalanspruch. Leider stimmten die beiden europäischen Lager mit ihrer konträr entgegengesetzten Weltanschauung nur in diesem Punkt überein und konnten sich nur darin auf ein gemeinsames Handeln einigen.

In der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts und zu Beginn des 20. Jahrhunderts verschärfte sich der Streit. Thomas Mann, der große deutsche Schriftsteller, vermittelt in seiner kurz nach dem Ersten Weltkrieg erschienenen Schrift *Betrachtungen eines Unpolitischen*¹³ einen Eindruck davon. Der Text gewinnt bei der Lektüre aus heutiger Sicht. Der Autor stellt zwei Seiten Europas gegenüber: auf der einen Seite ein religiöses, mystisches Europa der traditionsverwurzelten Völker, Bewacher der Werte und der Ordnung, die in Deutschland beheimatet sind, und auf der anderen Seite ein Europa der westeuropäischen englisch-französischen und italienischen liberalen Demokratien, das materialistisch, imperialistisch und demagogisch ist und alle Werte zerstört, die eine Gesellschaft zusammenhalten.

Oswald Spengler schreibt diese Teilung in seinem berühmten Werk *Der Untergang des Abendlandes*¹⁴ fest, wenn er die in einer Region verankerte, die Kunst in allen ihren Erscheinungsweisen fördernde „Kultur“, die zum organischen Zusammenhalt eines Volkes beiträgt, von der „Zivilisation“ unterscheidet, die in ihrem Drang nach Universalität die Kultur sterilisiert, sich expansionistisch ausdehnt und ihre künstlichen Institutionen anderen Völkern aufdrücken will. Der Untergang des Abendlandes ist für Spengler, ähnlich wie ehemals der des römischen Reichs, der expansionistischen Tendenz geschuldet, die unter dem Vorwand der Zivilisation die spontan entstandenen und in ihrer Region verankerten Kulturen, die Quelle von Stärke und Kreativität, abtötet. Die Wurzeln Europas liegen demnach in seinen Regionen, in der Bindung einer Gesellschaft an ihr überliefertes Erbe, ihre Traditionen und ihre Kultur. Auch Nietzsche gehört zweifellos dieser europäischen Denkrichtung an, denn er verkündet die Umwertung aller Werte um zur Epoche des „heroischen Menschen“ zurückzukehren und zu den großen Heldentaten, die auf dem Boden einer lebendigen Kultur gewachsen und verwurzelt sind, nicht aber auf dem Boden der raffinierten, liberalen und demokratischen Zivilisation.

Export des Streits um die Wurzeln in die ganze Welt

Dieser im ganzen 19. Jahrhundert und in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts wogende gefährliche Streit über die Wurzeln und den Inhalt des Begriffs vom Okzident trug zur allgemeinen Verbreitung des Begriffs bei. Zwar verschwand mit der Niederlage Deutschlands 1945 der alte Streit um seine Definition, doch der Terminus Okzident erlebte einen neuen Aufschwung nicht nur in Europa, sondern auch in den USA und den alten Kronkolonien Großbritanniens, insbesondere Kanada, Australien und Neuseeland.

Der Streit um die Wurzeln ging um die ganze Welt. Zunächst griff ihn die russische Kultur auf, als sich im 19. Jahrhundert zwei gegensätzliche politische und literarische Strömungen herausbildeten, die der „Slawophilen“ und die der „Westler“. Die ersteren kritisierten, dass der Okzident materialistisch ausgerichtet sei und den Glauben an Gott zusammen mit der Mystik zugunsten eines abstrakten Verstandeskults unter Missachtung der wahren menschlichen Bedürfnisse aufgegeben habe. Russland sei aber in Europa dank seiner fest verankerten bäuerlichen Gemeinschaften, der orthodoxen Religion und des Zarentums die Zufluchtsstätte der alten religiösen und mystischen Werte und bewahre die natürliche Ordnung der Dinge¹⁵. Die Partei der „Westler“ hingegen betrachtete Russland als ein zurückgebliebenes Land, das sich aus seiner erniedrigenden Stagnation nur befreien könne, wenn es sich einem beschleunigten Modernisierungsprozess, also einer „Europäisierung“ seiner Institutionen unterziehe.

Von Russland wanderte der Streit ins osmanische Reich, dann nach Japan, Indien und China. Noch heute wirkt er fort in den die muslimische Welt seit dem 19. Jahrhundert bewegenden Debatten zwischen den Vertretern einer Abkapselung zum Schutz der Werte und der religiösen Praktiken und denjenigen, die eine Liberalisierung und Modernisierung nach dem Modell der historisch damit aufgewachsenen europäischen Gesellschaften fordern. Es handelt sich dabei nicht einfach um einen Aufguss des mehr literarischen als politischen Streits der „Alten und Modernen“, wie er im 18. Jahrhundert geführt wurde, sondern um einen existentiellen Konflikt, der Europa von der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts an bis zum Ende des Zweiten Weltkriegs spaltete.

Der Konflikt hängt zusammen mit den zuerst in Europa und dann in allen Kontinenten mit großer Geschwindigkeit stattfindenden sozio-ökonomischen Umwälzungen, eine Folge des materiellen sowie technischen Fortschritts und der damit einhergehenden Auflösung alter Strukturen. Die letzte wirtschaftliche Globalisierungswelle in den vergangenen fünf Jahrzehnten auf dem Hintergrund einer unerbittlichen, zügellosen industriellen Konkurrenz war die Ursache von massiven Standortverlagerungen, von zunehmenden Streiks und von immer größeren Migrationsbewegungen. Sie beschleunigte den Exodus der Landbevölkerung in den stark bevölkerten Ländern Asiens und des Nahen Ostens. Zur gleichen Zeit förderte die konsumorientierte kulturelle Homogenisierung der Welt die Rückbesinnung auf ethnische, regionale, stammesbezogene oder religiöse Grundwerte. Sie sind geeignet die Leere zu füllen, die der Verlust des Vertrauens in nationale profane bzw. weltliche Werte oder die enttäuschte Hoffnung auf das Paradies des „Sozialismus“ hinterlassen haben¹⁶.

Unter den genannten Umständen trägt der Streit um die Wurzeln des Okzidents in seinen verschiedenen Erscheinungsformen weiterhin überall dazu bei, Konflikte und Bürgerkriege anzufachen. Gegenwärtig liegt der größte Konfliktherd im Nahen Osten, wo angeblich althergebrachte und sich über religiöse, ethnische oder nationale Eigenarten hinwegsetzende Mega-Identitäten wütend aufeinanderprallen. Im israelisch-palästinensischen Konflikt kristallisiert sich ein scheinbar unüberwindbarer Gegensatz heraus zwischen einem „jüdisch-christlich“ gewordenen Okzident, für den die Schaffung des Staates Israel eine vollendete Tatsache - ja sogar ein höheres Ziel der Geschichte im hegelschen Sinn - darstellt, und einem arabisch-muslimischen Orient, dessen verschiedenste fundamentalistische Strömungen die Reaktion auf eine nun schon zwei Jahrhunderte währende Beherrschung und Verfolgung durch den Okzident darstellen.

Der Streit um das Wesen, die Natur und die Wurzeln der modernen Welt, so wie sie von den sich als „abendländisch“ definierenden Mächten entworfen wurde, ein seit zwei Jahrhunderten mit Leidenschaft und Angst ausgefochtener Streit, ist also noch lange nicht beendet. Wie im folgenden Kapitel gezeigt wird, sind der Nahe Osten und die Länder am Mittelmeer, direkte Nachbarn Europas, heute am stärksten davon betroffen. In dieser Region sind die wiederentdeckten Wurzeln und Vorstellungswelten von Orient und Okzident mit eruptiver Gewalt aufeinandergestoßen. Es wäre daher höchste Zeit, besagten Streit zu schlichten. Doch dazu wäre es nötig, auf die binäre Einteilung der Welt in „Okzident“ (wie auch immer er definiert sei) und „Orient“, sei es der slawische Orient, der muslimische Nahe Osten oder der Ferne Osten der „gelben Gefahr“, zu verzichten. Man müsste sich dann fragen, welchen Nutzen diese Begriffe überhaupt haben, welche mythologische Funktion sie erfüllen und wie sie Konflikte anheizen. Darum ist es an der Zeit zur Kenntnis zu nehmen, dass es ohne Orient keinen „Okzident“ gibt und dass ohne Okzident keine Notwendigkeit besteht, einen entgegengesetzten „Orient“ zu konstruieren.

Befreien wir uns von dem perversen Begriffspaar Orient-Okzident

Das Begriffspaar Orient-Okzident erfüllt heute keinen anderen Zweck, als die alte rassistische Teilung der Welt in Arier und Semiten zu reproduzieren, die nicht nur in Europa, sondern später auch in weiten Teilen der Welt verheerende Folgen gehabt hat. Außerdem stellt sich die Frage, ob wirklich vernünftige Gründe es rechtfertigen können, dass ein einfacher, ursprünglich der geografischen und astronomischen Orientierung dienender Begriff eine unüberwindliche geistige Schranke wird, dass er Anlass zu einer verzweifelten und kontinuierlichen Suche nach imaginären Wurzeln gibt, dass er schließlich das Bindemittel zwischen ganz verschiedenen Völkern und Sprachen, Kulturen und Sitten liefern soll. Von der humanistischen Phase in der europäischen Geschichte einmal abgesehen, scheint der Begriff des Okzidents weder für die Europäer selbst noch für die Welt eine nützliche Rolle gespielt zu haben. Er hat es nie vermocht, ethische Kriterien und eine international geltende Moral als Garanten eines „Ewigen Friedens“ zu begründen, wie der bedeutende Philosoph Immanuel Kant oder die großen Religionsstifter mit universellem Anspruch ihn sich erträumt hatten.

Sucht man in der alten Geschichte nach Wurzeln für die Vorstellung, aus der die Gegenüberstellung Orient-Okzident hervorgegangen sein könnte, kann man legitimerweise zu dem Schluss kommen,

dass es sich höchstwahrscheinlich um eine Neuauflage des mythischen Archetyps von den verfeindeten Brüdern handelt, wie er im Alten Testament in der Geschichte von Kain und Abel erscheint¹⁷. Dieser Archetyp findet sich in der binären Einteilung der Welt in Arier und Semiten, die im 19. Jahrhundert und in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts die europäische Kultur beherrscht hat. Derselbe Archetyp ist es ohne Zweifel auch, der heute hinter einem neuen brudermordenden Zwist steht, nämlich der Konfrontation einer Welt mit sogenannten „jüdisch-christlichen“ Werten und der ihr andere Werte entgegenhaltenden sogenannten „arabisch-muslimischen Welt“. Werden wir noch lange Gefangene dieses biblischen Archetyps bleiben, der verantwortlich ist für exaltierte und narzisstische Vorstellungen von der Existenz erwählter Völker, Nationen oder Zivilisationen, die für sich in Anspruch nehmen die Avantgarde der menschlichen Geschichte zu sein?

Zum Schluss soll daran erinnert werden, dass die binäre Weltanschauung spezifisch ist für die monotheistischen Gesellschaften jüdischer, christlicher oder muslimischer Tradition. Die buddhistischen, shintoistischen, hinduistischen oder konfuzianischen Gesellschaften Asiens verwenden anstelle der binären Weltanschauung kosmogonische Modelle des lebendigen Universums und suchen die Antwort auf moralische Fragen in Büchern der Weisheit. Es ist wohl an der Zeit, die Unstimmigkeit und die Gefahren des Verharrens in einer mythischen Welt reiner Vorstellung zu erkennen, die auf einer unbewussten und vereinfachenden Religionsanthropologie fußt. Unglücklicherweise sind diese Vorstellungen von einem imaginären, emotionalen und dem Orient entgegengesetzten Bild des Okzidents immer noch vorherrschend.

GEORGES CORM

Pour une lecture profane des conflits, Kapitel 5, La Découverte, Paris 2012.

Übersetzung: Claudia Kalász

¹ Davon handelt detailliert mein Buch *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire*, La Découverte, Paris, 2009 und 2012 (für die Taschenbuchausgabe). Hinsichtlich der Gefahren des Historizismus verweise ich auf Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Presse Pocket, Paris, 1988. [Karl R. Popper: *Gesammelte Werke in deutscher Sprache*. Band 4: *Das Elend des Historizismus*. Hg. Hubert Kiesewetter. 7. Aufl., durchgesehen und ergänzt, Tübingen: Mohr Siebeck, 2003.]

² Man vergleiche dazu die von Renan im Collège de France 1882 gehaltene Ansprache zur Eröffnung des Kurses der hebräischen, chaldäischen und syrischen Sprache. Sie enthält eine ätzende Kritik der Schwerfälligkeit des semitischen Geistes im Gegensatz zur Geschliffenheit und Intelligenz des arischen Geistes. Vgl. den Text von Ernest Renan *Qu'est-ce qu'une nation? Et autres essais politiques*, Presse Pocket, Paris, 1992, p. 182-200 und meine Analyse dieses Textes in: Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté. 1956-2010*, Gallimard, coll. «Folio/histoire», Paris, 2007, p. 123-127. Hinsichtlich des Gegensatzes von Ariern und Semiten beziehe ich mich auf das Schlüsselwerk von Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites: un couple providentiel*, Seuil, Paris, 1989, sowie auf Georges Corm, *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, La Découverte, Paris, 2002. [In deutscher Übersetzung von Bodo Schulze: *Missverständnis Orient. Die islamische Kultur und Europa*, Zürich: Rotpunktverlag, 2004.]

³ Vgl. dazu Georges Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident, op. cit.*, Kapitel 6, «Chronique européenne d'un judéocide annoncé», p. 209-238.

⁴ Der Titel des 1850 erschienenen Wagnerschen Pamphlets ist *Das Judentum in der Musik*. Man vergleiche dazu die ausgezeichnete Analyse von Jacob Katz *Wagner et la question juive*, Hachette, Paris, 1986, p. 69.

⁵ Vgl. Mona Ozouf, *L'École, l'Église et la République (1871-1914)*, Cana/Jean Offredo, Paris, 1982.

⁶ Es sei daran erinnert, dass erst das II. Vatikanische Konzil unter dem Pontifikat von Papst Johannes XXIII. dem theologischen Antijudaismus ein Ende gesetzt hat. Es sprach dem Judentum und dem Islam den Charakter einer monotheistischen Religion zu und schaffte die Bezeichnung „Volk der Gottesmörder“ ab, die bis dahin den Juden angehängt worden war.

⁷ Vgl. Georges Corm, *La Question religieuse au XXIe siècle. Géopolitique et crise de la postmodernité*, La Découverte, Paris, 2006.

⁸ Vgl. auch Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge?*, Seuil, Paris, 2003. [Deutsche Übersetzung von Grete Osterwald: *Die Geburt Europas im Mittelalter*. C. H. Beck, München 2004, Neuauflage. (= *Beck'sche Reihe*. Bd. 6041). Beck, München 2012.]

⁹ Vgl. Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.

¹⁰ Das ist die zentrale Aussage im Werk des französischen Anthropologen Louis Dumont, ein Nachfolger der Weberschen Schule der Religionsanthropologie. Vgl. besonders seinen *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individualisme moderne*, Seuil, Paris, 1983.

¹¹ Vgl. Leo Strauss, „Jerusalem and Athens. Some preliminary reflections“, The First Frank Cohen Public Lecture in Judaic Affairs, *The City College Papers*, n° 6, 1967.

¹² Vgl. besonders Leo Strauss, *La Cité et l'Homme*, Le Livre de poche, Paris, 2005.

¹³ Thomas Mann, *Betrachtungen eines Unpolitischen*, Frankfurt a. M.: Fischer TB, 2001. Vgl. meine Untersuchung in *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire, op. cit.* p. 171-175.

¹⁴ Oswald Spengler, *Der Untergang des Abendlandes*, Düsseldorf: Patmos, 2007.

¹⁵ Vgl. dazu Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Seuil, Paris, 2003; und Alexandre Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Gallimard, Paris, 1976.

¹⁶ Ich verweise auf die immer noch hochaktuelle Untersuchung von Karl Polanyi, *The Great Transformation: Politische und ökonomische Ursprünge von Gesellschaften und Wirtschaftssystemen*. Ins Deutsche übersetzt von H. Jelinek, Frankfurt a. M.: suhrkamp taschenbuch wissenschaft, 1973.

¹⁷ Ich verdanke diesen einschlägigen Vergleich dem großen libanesischen Schriftsteller Khalil Ramez Sarkis. Er hat ihn mir in einer privaten Korrespondenz nach der Lektüre meines Buches *Orient-Occident. La fracture imaginaire, op. cit.* vorgeschlagen.

Rettet die Moral

Die ethischen Zielrichtungen und Prinzipien sind von jeher an die Grenzen der menschlichen Realität gestoßen. Die westliche, christlich geprägte Zivilisation, hat versucht, hohe moralische Ideale mit einer Wirklichkeit zu vereinbaren, die wenig mit der Botschaft der Evangelien in der griechischen und paulinischen Überlieferung übereinstimmt. Die Lehren Jesus Christi wurden entsprechend den Erfordernissen der wechselnden jeweils herrschenden zeitlichen und vor allem spirituellen Autoritäten der westlichen Kultur verwässert. So war es möglich, dass im Zeichen einer durch und durch pazifistischen religiösen Bewegung die Idee des gerechten Kriegs mit der ihr eigenen Moralauffassung entstand.

Ungeachtet aller philosophischen und theologischen Anstrengungen, den Krieg zu rechtfertigen, indem man ihm einen moralischen Wert beimisst, bedeutet jeder Krieg ein Scheitern der Moral. Infolgedessen fehlt den Armeen als Kriegsinstrument jegliche moralische Legitimierung. Es gibt weder moralische Armeen noch Kriege. Doch die intellektuelle, philosophische und theologische Tradition einer moralischen Rechtfertigung des Krieges ist nicht nur lang und fruchtbar, sondern wirkt auch heute noch fort. Das letzte Beispiel hat Nigel Biggar geliefert, Regius Professor für Moraltheologie und praktische Theologie auf dem angesehenen, traditionsreichen Lehrstuhl an der Universität von Oxford. Biggar veröffentlichte 2013 die Schrift *In Defence of War* [Verteidigung des Krieges]. Es handelt sich um einen erneuten Versuch, den Krieg in besagter den Moralbegriff missbrauchender Tradition aufzuwerten. Diese Tradition nimmt die Toten und die ganze mit dem für moralisch gut befundenen Krieg einhergehende Zerstörung in Kauf, und zwar innerhalb der von dem jeweiligen Denker festgelegten Grenzen. Die moralische Gerechtigkeit des Krieges – die andere Seite der fest verankerten westlichen Werte – wird klassifiziert. Man unterscheidet Gerechtes und Ungerechtes, Erlaubtes und Unerlaubtes auf den schwankenden Grundlagen einer willkürlich festgelegten Ordnung, die das Wesen der westlichen, christlichen Religion auslöscht.

Wie kann man annehmen, dass eine in sich schlechte Handlung moralisch gut ist? Die Unaufrichtigkeit der von der Religion des Geistes aufgeführten Begründungen endet in einem semantischen Fehlschluss, in der unter dem Deckmantel philosophischer und theologischer Maximen hervorgebrachten verbogenen Rechtsauffassung eines Gesetzes, das nicht „das Gesetz“ sein will, weil der Buchstabe des Gesetzes nicht nur geringer ist als der Geist, sondern auch keinen Bestand hat im Reich und in der Zeit des Geistes. Nichtsdestotrotz hat sich die Moral seit Konstantin dem Großen, im Verlauf der Kreuzzüge und der langen Liste anderer im Namen des Christentums geführter Kriege, auf den Schlachtfeldern befleckt, durch die Schuld der nutzlosen Eitelkeit von Intellektuellen und Christen, die, vom Geist und

nicht vom Buchstaben erfüllt, im Dienst von Königen und Kaisern von feinstem christlichen Anstrich standen. In dieser westlichen Tradition erbt das Zeitalter der Aufklärung weltliche, kriegerische Leidenschaften aus christlichen Geistern und Zeiten. Von Neuem überlebte die Moral im Dienst der Macht, wobei das Gesetz, der Geist, der Mensch und seine Ideale im Interesse von vorübergehenden zeitbedingten Bedürfnissen von Staaten, Nationen und Ideologien zurechtgebogen wurden. Die Moral stand im Dienst von zweckmäßig mit dem ethischen Lack des gerechten Kriegs aufpolierten Zielen, in der Tradition jener schlechten Christen, die in der Frage, was das Christentum ist, die Oberhand behalten haben.

Kriege lassen sich nur durch sich selbst rechtfertigen, das heißt, durch ihr eigenes Interesse, frei von Moral. Sie sind *causa instrumentalis*, Mittel zum Zweck. So ist auch im Sprachgebrauch der Vertreter des moralischen Kriegs eine Kriegserklärung *gerecht*, wenn die damit verbundenen Interessen sie als solche rechtfertigen. Der christlichen Auffassung vom gerechten Krieg gemäß sind es die Interessen – Ursachen und Zwecke – die über die Moralität und Gerechtigkeit eines Konflikts entscheiden. Die Vordenker des gerechten Kriegs in der christlichen Tradition vertreten, dass die Gerechtigkeit eines Krieges die Garantie für einen guten Krieg ist. Sie setze dem Kampf verantwortungsvoll Grenzen. Die Erfahrung der letzten, sagen wir, 300 Jahre hat aber gezeigt, dass es für Kriege keine wirklichen Garantien gibt. Wir müssten uns also fragen, ob besagte Gerechtigkeit wirklich auf Moral gegründet ist. Genauso fragwürdig ist die Moralität der Gerechtigkeit überhaupt.

Im Lauf der Zeit haben das Christentum und die Religion an Bedeutung verloren, Moral ist etwas Relatives geworden, Staaten und Nationen haben sich verkleinert und die Ideologien haben ausgedient. Trotzdem will die liquide, liberal freiheitliche postmoderne Gesellschaft weiterhin den Krieg verwalten. Die neue Moralität heißt Humanitarismus. Er durchdringt die Kriegsbegründungen und die Art der Kriegsführung. So hat der Westen den Begriff des begrenzten Konflikts geprägt, ohne den Konflikt je abzulehnen, und hat den Krieg den Beschränkungen des *größtmöglichen Humanitarismus* unterworfen, womit die Vermeidung von menschlichen Kollateralschäden gemeint ist, und das in einer Ära, wo die zivilen Opfer das Hauptziel der Kriege bilden. Nach wie vor ist die verborgene und flüchtige Moral, so areligiös, relativ und humanitär sie auch auftreten mag, unfähig den Grad der Sittlichkeit eines Konflikts zu definieren. Darum sind alle moralischen wie intellektuellen Versuche, den Krieg ethisch zu rechtfertigen, zum Scheitern verurteilt. Wenn wir erkennen, dass es keinen sittlichen Krieg und keine sittliche Armee geben kann, akzeptieren wir eine entscheidende Prämisse: Krieg ist die Aufhebung jeglicher Moral. Von diesem Grundgedanken ausgehend können wir die Unsittlichkeit des Krieges korrigieren oder abschwächen, aber es ist unzulässig, ihn selbst für moralisch zu halten. Sittlich ist der Friede, er ist die gute Sache, das Gute.

Man könnte den Eindruck gewinnen, dass ich ein pazifistisches Manifest verfassen möchte. Das ist aber nicht der Fall. Man muss nur die Moral von der Kriegslast befreien und dem kriegerischen Konflikt sowie dem Kriegführenden den richtigen Platz zuweisen. Man muss die Existenz des Bösen in Gestalt des Krieges anerkennen. Der Krieg darf nicht zur Definition einer Gesellschaft, eines philosophischen Systems oder einer Religion dienen. Aber ein bestimmtes Interesse kann einen Krieg rechtfertigen. Das Interesse kann das Gute zum Zweck haben, wie etwa bei einem Militäreinsatz zur Rettung der vom Genozid durch die Terrormiliz „Islamischer Staat“ bedrohten ethnischen

Minderheiten im Irak. Doch in keinem Fall wäre die Militärintervention das Gute. Wenn wir das Böse als Antwort auf etwas Böses akzeptieren, warum wollen wir es dann moralisch rechtfertigen?

Es beunruhigt ungemein zu sehen, wie viele christliche Apologeten des moralischen Kriegs es im Lauf der Geschichte gegeben hat. Noch beunruhigender aber ist es, unter ihnen namhafte Theologen zu finden, die bereit sind zu der Annahme, dass das Gute durch das Böse erlangt werden kann, was im Widerspruch zu den Prinzipien der christlichen Moralthologie selbst steht, wie sie der heilige Alfonso Maria de' Liguori (Neapel, 1696 – Salerno, 1787) definiert und kodifiziert hat. Die Reihe der christlichen Theologen, die einen moralischen Krieg rechtfertigen, reicht vom heiligen Augustinus bis zu Paul Tillich, über Thomas von Aquin, Francisco de Vitoria, Francisco Suárez, C. S. Lewis und Reinhold Niebuhr. Sie alle, Intellektuelle, Philosophen und Theologen, haben die Moral mit dem gerechten Krieg vermenget, den eigentlich unmöglichen christlichen Krieg in eine übliche Praxis der Kirche im Dienst der gerade herrschenden Mächte verkehrt. Dies ist eine hervorstechende Haltung der Christen in der Geschichte und wesentlich okzidental. Später haben in jüngeren und schmerzlich postchristlichen Zeiten andere zeitgenössische Intellektuelle, Philosophen und Theologen versucht, die christliche Moral vom Krieg abzulösen und zum Pazifismus der Botschaft Jesu Christi zurückzukehren. So hat zum Beispiel der zeitgenössische Theologe Stanley Hauerwas von der Duke University in den achtziger Jahren Anstrengungen unternommen, den Korpus einer erneuerten christlichen Moral ohne Kriegsrechtfertigung aufzustellen. Man darf auch nicht vergessen, welche Wirkung der katholische Philosoph Alasdair MacIntyre mit seiner Schrift *After Virtue* auf diese Debatte ausgeübt hat. Christus hat die Gewaltlosigkeit und den Verzicht des Gläubigen auf politische Macht gepredigt. Es scheint, dass vom radikalen Protestantismus der Amischen, der Mennoniten und Quäker einmal abgesehen, die großen christlichen Gemeinschaften die Krise der postmodern verflüssigten Welt gebraucht haben, um ihre eigenen ursprünglichen Wesenszüge wieder zu entdecken.

Wo der Geist gescheitert ist, hat der Buchstabe des Gesetzes triumphiert. Das rabbinische Judentum, ein Abkömmling des Pharisäertums, das in den Evangelien so häufig von Jesus kritisiert wird, kodifizierte das jüdische Gesetz basierend auf dem geschriebenen Gesetz – der Tora – und dem mündlich überlieferten Gesetz – dem Talmud. Daraus entstand die jüdische Rechtslehre, die Halacha. Einer der brilliantesten Gesetzesausleger, Moses Maimonides (Córdoba, ca. 1135 – Kairo, 1204), verstand den Krieg als etwas Amoralisches, rein von Interessen Bedingtes, ohne große Bezeichnungen wie ethisch oder gerecht zu bemühen. Maimonides zufolge ist der aus bestimmten Interessen geführte Krieg der einzige, den das Gesetz kennt. Die Permissivität des Krieges fußt nicht auf moralischen Kriterien. Sittlichkeit ist nicht nur unvereinbar mit dem Krieg, sondern auch mit der Idee der Gerechtigkeit und infolgedessen mit allen gesetzlichen Instrumenten und Formulierungen. Das jüdische Gesetz vermenget sich nicht mit Fragen der Moral, es debattiert und interpretiert nur die Gründe und Ursachen des göttlichen Willens. Der Krieg aus göttlichem Willen gehört in die Geschichte, das heißt, er ist abgeschlossen, beendet und ein Ereignis in weit zurückliegenden, geradezu mythischen Zeiten, als es um die Befreiung der Israeliten aus der ägyptischen Gefangenschaft und ihren Einzug in das gelobte Land ging. Abgesehen von den beiden historischen Kriegen gegen die Stämme und Völker, die das gelobte Land bewohnten, bietet das Gesetz den Menschen nur die Möglichkeit des Krieges aus Interesse, zur Verteidigung der Nation im Fall eines Angriffs. Die Erlaubnis zur Selbstverteidigung Israels beinhaltet aber nicht die Moralität der Handlungen. Als interessengeleiteter

Krieg verfolgt er das Überleben als erstes und letztes Ziel. Fragen der Sittlichkeit und des gerechten Kriegs spielen dabei keine Rolle. Die Bewahrung des eigenen Lebens und der jüdischen Nation gegen die Feinde ist die legitime Ursache, die sich aus der Interpretation des Gesetzes ableitet. Die Rechtsauffassung der Halacha geht noch weiter und verbietet jeden Krieg, der nicht aus den angesprochenen Gründen geführt wird, obwohl das Judentum mit dem Konzept des gerechten Kriegs bei den Christen und dem des islamischen Dschihad konfrontiert worden ist.

Der Krieg ist weder moralisch noch gut. Daher ist er nie wünschenswert. Das bedeutet aber nicht, dass er nicht trotzdem manchmal traurigerweise nötig ist, um bestimmter Interessen und instrumentaler Zwecke von Mächten, Staaten und menschlichen Gemeinschaften willen. Wenn ein Kollektiv oder eine Nation beschließt, eine anderes Kollektiv oder eine andere Nation anzugreifen, lenkt der Instinkt des Überlebens den Krieg. Das lehrt uns der Buchstabe des Gesetzes, gegenüber einem gescheiterten Geist in einer intellektuell verdrehten christlichen Rhetorik. Das Interesse für das Überleben eines Kollektivs kann sogar bewirken, dass ein Dritter aus an sich guten humanitären Gründen in einen Krieg eingreift. Aber die Aktion vollzieht sich mittels des Bösen. Jeder Krieg wird von Interessen gelenkt, welcher Natur auch immer. Dies anzuerkennen ist der erste Schritt zu einer Rettung der Moral, wenn es denn noch möglich ist, sie zu retten.

BORJA VILALLONGA

Columbia University

Übersetzung: Claudia Kalász



Le Roi Charles VI sacré Empereur Romain-germanique (1711-1740).
Francesco Solimena, 1706. Galleria Nazionale di Capodimonte, Italie.

© Color Album / akq-images

Den Krieg beenden und nachhaltigen Frieden schaffen

Bevor ich darlege, was ich unter nachhaltigem Frieden verstehe, muss ich erklären, was ich nicht darunter verstehe. Ich sehe den Frieden nicht als großartigen Regenbogen in einem strahlenden Himmel voller Wattewölkchen und dazu eine vorbeifliegende Taube mit einem Ölzweig im Schnabel. Sicherlich mag die Betrachtung einer solchen Szene manchen mit heiterer Ruhe erfüllen, aber über welche Art von Frieden reden wir dann? Über rein persönlichen, meditativen Frieden? Zweifellos kommt dem ein berechtigter Stellenwert zu, aber damit kann man keinen Plan zur Bewältigung der Krisen entwerfen, denen die Bewohner unseres Planeten ausgesetzt sind, oder Hoffnung auf einen nachhaltigen Frieden begründen – einen auf Gerechtigkeit und Gleichheit beruhenden Frieden.

Vielleicht klingt das ein bisschen kalt oder zynisch, aber meine Gefühle beim Niederschreiben dieser Zeilen sind andere. Ich empfinde eher Empörung und Trotz, wenn solche Symbole benutzt werden, um all diejenigen zu marginalisieren, die an die Möglichkeit eines nachhaltigen Friedens glauben. Wenn man den Regenbogen, die Taube oder die Gitarre als „Friedens“ symbole verwendet, legt man nahe, dass die gegenwärtigen Friedensaktivisten als Kollektiv und individuell in den Wolken schweben ohne die Komplexität und Brutalität des Krieges und die Schwierigkeiten bei der Herbeiführung des Friedens zu verstehen.

Viel zu lange schon verwechseln zu viele Menschen Frieden mit der bloßen Abwesenheit eines bewaffneten Konflikts. Diese Sichtweise verführt zu der Annahme, dass nach Beendigung eines Krieges die Überlebenden einfach dazu übergehen, ihr bisheriges Leben weiterzuführen und dabei allmählich wieder ihren persönlichen, familiären und gemeinschaftlichen „Frieden“ finden. Sind die Kampfhandlungen vorbei, braucht man sich hinterher nicht mit Gedanken über die hässliche, quälende und aufgewühlte Realität der Kriegsfolgen zu belasten.

In einer derartigen Vorstellungsweise gibt es nur zwei gegensätzliche Pole: Krieg und Frieden. Nur wenige sprechen über die kontinuierliche Gewalt in unserem täglichen Leben, die schrittweise zu einem Krieg führen kann.

Dieses relativ enge Verständnis von Frieden – zusammen mit den marginalisierenden Symbolen von Taube und Regenbogen – macht es nur noch leichter Friedensaktivisten aller Richtungen als Idealisten abzutun, die nicht verstehen, in was für einer harten Welt wir leben, und die einfach nur „den Krieg abschaffen wollen“. Utopistische Träumer. Die Position von der Härte der Welt wird von den „Realisten“ eingenommen, denjenigen, die überzeugt sind, dass Gewalt zur menschlichen Natur gehört und dass man den Krieg vorbereiten muss, wenn man den Frieden will. Einige von uns hingegen würden einwenden, dass man das bekommt, was man vorbereitet.

Meiner Meinung nach können wir nachhaltigen Frieden in der Welt nur dann erreichen, wenn wir auch das Konzept der Sicherheit transformieren, Frieden als Menschenrecht fördern und mit der Verherrlichung des Krieges aufhören. Krieg ist **nicht** heroisch. Einzelne mögen sich im Krieg heldenhaft verhalten, aber ein bewaffneter Konflikt ist alles andere als heroisch. Da ist alles voller Blut, Gekröse und einer Angst, die so stark ist, dass man sie fast riechen kann. Krieg ist das Ergebnis eines Beschlusses von relativ wenigen Männern, die mächtig genug sind, um anderer Leute Kinder an die Front zu schicken, damit sie für Ressourcen oder die Ausweitung, bzw. Beibehaltung der Macht der Wenigen und ihrer Regierungen kämpfen.

Harry Patch, einer der letzten noch lebenden Veteranen des Ersten Weltkriegs hat gesagt: „Krieg ist organisierter Mord, nichts anderes.“ Als man ihn fragte, ob der Einsatz der Alliierten beim „Krieg zur Beendigung aller Kriege“ die Mühe gelohnt habe, antwortete er, dass schon das Leben eines Einzigen zu viel war. Die Menschen müssen Stimmen wie die von Harry Patch hören, wenn von Krieg die Rede ist, nicht aber solche, die das sinnlose Sterben und die Zerstörungskraft eines bewaffneten Konflikts verherrlichen und sentimental aufladen.

Jahrhunderte lang ging es bei der Frage der Sicherheit nur um die Sicherheit der Nationalstaaten, nicht aber um die generelle Frage, wie die einzelnen Menschen für sich selbst Sicherheit in ihrem täglichen Leben verstehen. Viele glauben allerdings, dass das Konzept der „Gewährleistung des Friedens“ im Rahmen der nationalen Sicherheit inzwischen längst überholt ist.

In der heutigen international verflochtenen Welt rettet eine Fokussierung auf die nationale Sicherheit uns nicht vor den Gefahren der globalen Erwärmung, die uns alle gemeinsam betreffen, ob wir die Vorstellung teilen oder nicht. Nationale Sicherheit kann uns nicht vor globalen Pandemien schützen. Sie speist nicht die Armen, heilt nicht die Kranken und versorgt auch nicht die Tausenden von Millionen ohne Wasser lebenden Menschen mit Trinkwasser. Sie hält die Verbreitung von Atomwaffen nicht auf – oder, besser gesagt, verfolgt gar nicht das Ziel, Atomwaffen abzuschaffen.

Um nachhaltigen Frieden in der Welt zu ermöglichen, bedarf es eines Sicherheitsbegriffs, bei dem die Menschen im Mittelpunkt stehen, nicht der Nationalstaat. In anderen Worten, es bedarf menschlicher statt staatlicher Sicherheit. Das schließt die Existenz einer bewaffneten Armee nicht aus, ebenso wie auch ein Polizeiapparat nicht ausgeschlossen ist.

Zu den Rahmenbedingungen für menschliche Sicherheit gehört, dass alle Individuen das Recht haben, in einer Welt frei von Mangel und frei von Angst zu leben. Die Grundbedürfnisse der Menschen – Nahrung, Trinkwasser, Wohnung, Gesundheit und Bildung – müssten befriedigt werden. Die Menschen sollten nicht um ihre Rechte als menschliche Wesen fürchten müssen. Sie sollten keine Angst vor Folter, Repression oder ethnischen Säuberungen haben müssen. Menschliche Gemeinschaften sollten keine der Laune einer Regierung geschuldete Störung ihres normalen Lebens fürchten müssen.

Um die Menschen vor Mangel und Angst zu schützen, müsste die menschliche Sicherheit auf Schutzmaßnahmen und Selbstbestimmung beruhen. Der Begriff der menschlichen Sicherheit beinhaltet den Schutz der Grundrechte und Grundfreiheiten sowie den Schutz vor allgegenwärtigen Bedrohungen und bedrohlichen Situationen. Er beinhaltet die Schaffung von Systemen zur Selbstermächtigung der Menschen, so dass diese in der Lage sind, ihre eigenen Fähigkeiten und Ansprüche, ihre eigene Lebensweise und Zukunft unter würdigen, gerechten und gleichen Bedingungen zu entwickeln.

In der angestrebten Welt haben alle Menschen Zugang zur ärztlichen Grundversorgung, zu Schulbildung und Wohnraum. Frauen – mehr als 50% der Weltbevölkerung – müssen hier nicht die andere Hälfte der Menschheit um die Anerkennung ihrer individuellen Menschenrechte bitten, wie etwa das Recht auf Bildung und die Entwicklung all ihrer Fähigkeiten. In einer solchen Welt können die Machthaber nicht handeln, ohne vom Gesetz zur Rechenschaft gezogen zu werden.

In einer Welt, wo menschliche Sicherheit die globale Sicherheit definiert, beruht der wahre Friede auf globaler Sozial- Wirtschafts- und Umweltgerechtigkeit. In einer solchen Welt konsumieren **nicht** 20% der Weltbevölkerung 80% der weltweiten Ressourcen. In einer solchen Welt müssen **nicht** über anderthalb Milliarden Menschen zusehen, wie sie ohne Trinkwasser überleben. In einer solchen Welt müssen **nicht** über vier Milliarden Menschen zusehen, wie sie mit weniger als 2 \$ pro Tag überleben.

In einer solchen Welt kommen die reichsten Länder voll und ganz ihrer Verantwortung angesichts des Klimawechsels nach und beschließen **jetzt sofort** durchgreifende Maßnahmen zur Rettung des Planeten. In einer solchen Welt steuern alle Nationen, Gemeinschaften und Individuen ihren Teil zur Rettung des Planeten bei. In einer solchen Welt akzeptieren die Menschen nicht die Atomenergie als „saubere“ Antwort auf den wachsenden Energiebedarf, sondern investieren die für Atomkraftwerke vorgesehenen Milliarden in die Entwicklung nachhaltiger Energiequellen, die keine Gefahr für die Bewohner des Planeten darstellen.

In einer solchen Welt legen die Militärs der Bevölkerung, zu deren Schutz sie berufen sind, Rechenschaft ab. Das bedeutet, dass die Bürger und Bürgerinnen in einer solchen Welt entscheiden, welcher Anteil, wenn überhaupt, des Staatshaushalts für den Kauf, den Verkauf, die Erforschung und Entwicklung von Waffen mit fragwürdigem Nutzen ausgegeben werden soll. In einer solchen Welt bemüht sich der Sicherheitsrat der Vereinten Nationen zusammen mit anderen Nationen um die Umsetzung des Artikels 26 der UN-Charta, wonach der Sicherheitsrat beauftragt ist, Pläne zur Errichtung eines Systems der Rüstungsregelung auszuarbeiten, „um die Herstellung und Wahrung des Weltfriedens und der internationalen Sicherheit so zu fördern, dass von den menschlichen und wirtschaftlichen Hilfsquellen der Welt möglichst wenig für Rüstungszwecke abgezweigt wird“.

Und schließlich gehört es auch zu meiner Vision von einem nachhaltigen Frieden, dass wir in einer solchen Welt die Auffassung zurückweisen, Gewalt „sei nun einmal Teil der menschlichen Natur“, der hin und wieder aufbräche, so dass wir mit dieser Realität zu leben hätten. Gewalt beruht auf einer Entscheidung. Es ist entweder die individuelle Entscheidung eines Mannes, seine Frau und seine Kinder zu schlagen, die er angeblich liebt – weil es in seiner Hand liegt – oder es ist die kollektive Entscheidung einer Regierung oder der von ihr geleiteten Nation, einen Krieg zu beginnen – weil es in ihrer Hand liegt. In einer Welt nachhaltigen Friedens wird Gewalt nicht verherrlicht und wir lehren unsere Geschichte nicht anhand von Schlachten, Gewalt und Eroberungen. In einer solchen Welt lehren wir unsere Kinder, dass der Friede nicht einfach durch einen Regenbogen und eine Taube herzustellen ist, sondern durch die Schaffung einer Welt, in der Gerechtigkeit für alle herrscht. In einer solchen Welt verstehen die Menschen überall, dass nachhaltiger Friede nicht einfach die Abwesenheit von Krieg meint. Er meint vielmehr globale menschliche Sicherheit – Sicherheit für alle Individuen auf der ganzen Welt, nicht nur für die mächtigsten Regierungen in einigen Teilen der Welt.





Siège de la ville de Barcelone, 1713-1714.
Guerre de Succession d'Espagne (1701-1714)
Anonyme. Détail de la défense des murailles de la ville. Collection privée.

Le Fondazioni Edmond de Rothschild sono liete di accompagnare il nuovo progetto di Jordi Savall, che propone una riflessione sulla tragedia della Guerra nella storia dell'umanità. A fianco di questo artista impegnato, esse difendono un ideale umanistico nella ricerca di una cultura della Pace, nel momento in cui tensioni crescenti attizzano l'odio e il rifiuto dell'altro nella sua diversità. Orientate per la loro tradizione storica verso la solidarietà, la responsabilità e il rispetto della dignità umana, le Fondazioni invitano ciascuno a combattere l'esclusione e l'intolleranza mediante l'incontro, il dialogo e la condivisione.

Jordi Savall, uno dei musicisti più polivalenti della sua generazione, non cessa, da quarant'anni, di rivelare una musica antica spesso caduta nell'oblio, creando delle passerelle con il passato al fine di meglio comprendere il presente e operare per un futuro più sereno. Con i suoi complessi musicali, La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI e Le Concert des Nations, Jordi Savall fa rivivere le musiche del Barocco con brio e intelligenza. In questo nuovo progetto *Guerra & Pace*, egli presenta un ventaglio di pezzi musicali associati a guerre, ai trattati di pace ad esse seguiti, e a battaglie, dal Rinascimento al Secolo dei Lumi. Egli offre così un'ispirazione musicale per costruire un avvenire fondato sulla fraternità e la speranza.

Come in ciascuno dei suoi progetti, Jordi Savall dimostra ancora una volta la sua passione per la condivisione della cultura e dell'eccellenza. In maniera originale, egli illustra i valori su cui si basa l'impegno filantropico della nostra famiglia.

Ariane de Rothschild



GUERRA & PACE

1614-1714

CD 1

INTRODUZIONE

- | | | |
|---|--|------|
| 1. | Pavane pour la petite guaire, fait pour les Cornetz en 1601
Anonimo (Mss. Philidor) | 2'17 |
| 1613 L'Impero ottomano attacca l'Ungheria. | | |
| Makam «Muhayyer pesrev» – Marcia guerriera ottomana.
Anonimo strumentale | | |
| 2. | Taksim | 1'13 |
| 3. | Marcia Turca | 3'31 |

Dall'inizio della Guerra dei Trent'anni al Trattato di Nimega

1614 - 1689

- | | | |
|---|--|------|
| 1614 Massacro degli ebrei a Francoforte | | |
| 4. | <i>Ha lahma 'anya</i> – Lamento in aramaico | 2'28 |
| 1618 Praga, inizio della Guerra dei Trent'anni | | |
| 5. | Gagliarda Battaglia a 5 Voci. Cantus XXI
Samuel Scheidt (1587-1654) | 3'18 |

- 1624/25 Breda è assediata dalle truppe spagnole**
6. Romanza: *Ya es tiempo de recoger* 2'50
 Lope de Vega / Anonimo
- 1635 La Pace di Praga**
7. *Zion spricht: Der Herr hat mich verlassen* 6'26
 Johann Hermann Schein (1586-1630)
- 1636 Richelieu dichiara la guerra alla Spagna**
8. Anonimo (Mss. Philidor) 0'50
 Charivaris pour les hautbois
 9. Gavotte en suite 0'41
- 1640 Guerra dei Mietitori "Il Corpus di Sangue"**
- 1641 Gennaio. Pau Claris esprime la volontà di costituire una Repubblica Catalana**
10. *Catalunya comptat gran* (Tradizionale / Jordi Savall) 1'49
 11. Inno della Catalogna (Tradizionale / Jordi Savall) 2'21
- La Catalogna accetta la sovranità di Luigi XIII**
12. *Intrada-Geschwindt-Langsam-Sarabande* 3'23
 Suites d'Orchestre – Guillaume Dumanoir (1615-1697)
- 1645 Guerra dell'Impero ottomano contro Venezia**
13. *Taksim & Makam "Uzzäl uşüleş Darb-I feth"* 2'18
 Derviş Mehmed (Mss. Dimitrie Cantemir N.209)
- 1648 Pace di Westfalia. Fine della Guerra dei 30 anni**
14. *Siehe an die Werke Gottes* 6'36
 Johann Rosenmüller (1617-1684)
- 1649 Guerra civile in Inghilterra**
15. *The Newark Siege* 4'29
 John Jenkins (1592-1678)

- 1652** **Le Istituzioni catalane riconoscono Filippo IV di Spagna
come sovrano della Catalogna**
16. *Philippus Rex Hispanie* (Fanfara strumentale e cantata) 1'23
Jordi Savall, da Ambrosio Cotes
- 1659** **Trattato dei Pirenei. La Pace dei Pirenei**
17. *Jubilate Deo* (Le Motet de la Paix, LWV 77/16) 15'44
Jean-Baptiste Lully (1632-1687)
- 1669** **I veneziani sono espulsi da Creta dagli ottomani**
18. *Der makām-ı Râst "Murass'a" uşüleş Düyek* 4'04
- 1678** **Trattato di Nimega**
19. *Alceste* – Jean-Baptiste Lully 2'32
20. *Marche des Combattants* 1'47
 Menuet (LWV 50)
- 1689** **Guglielmo III è incoronato Re d'Inghilterra**
21. *Praise the Lord, O my soul* 5'46
John Blow (1649-1708)

CD 2

Dal Trattato di Torino alla fine della Guerra di successione di Spagna

1696 - 1714

- 1696** **Trattato di Torino**
1. *Te Deum* - Marc Antoine Charpentier (1643-1704) 1'40
2. *Prélude* 1'18
3. *Te Deum Laudamus* 1'55
4. *Te aeternum patrem* 2'07
 Pleni sunt caeli

- 1701/02 Inizio della Guerra di Successione di Spagna**
 Battalia a 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber (1644-1704)
5. Sonata 1'39
 6. Die Schlacht 0'44
- 1705 Patto di Genova. L'arciduca Carlo arriva a Barcellona**
 7. *Cant dels Aucells quant arribaren los Vaixells*
 Anonimo tradizionale / Jordi Savall 5'30
- 1708 Matrimonio a Barcellona dell'arciduca Carlo**
 "Il più bel nome" – Antonio Caldara (1670 - 1736)
8. Sinfonia 3'39
 9. Coro di Seguaici 0'45
 10. Aria: Cari Elisi (M. B. Kielland *soprano*) 3'09
- 1710 Morte dell'Imperatore Giuseppe I**
 11. Marcia Funebre 1'43
 Jordi Savall, dal Requiem di Heinrich Ignaz Franz von Biber
- L'arciduca Carlo è incoronato Imperatore**
 12. Kyrie 4'54
 Missa Bruxellensis – Heinrich Ignaz Franz von Biber
- Rito dell'Incoronazione**
 13. Florilegium II, *Chaconne* della IV Suite "Impatientia"
 Georg Muffat (1653-1704) 3'18
- 1711 L'Impero ottomano attacca la Russia**
 14. Der makām-ı Uzzâl Sakîl « Turna » Semâ'î - Mss. D. Cantemir (324) 4'02
 15. *Beznevéstnaya Dévo (O Virgo)*
 Vasily Titov (ca.1650-ca.1715) 3'25
- 1714 Assedio di Barcellona**
 16. *Batalla Imperial* 5'18
 Johann Caspar Kerll (1627-1693)

- 1714 11 settembre. Sconfitta delle truppe che difendevano Barcellona**
17. Lamento del moschettiere ferito 2'17
Battaglia a 10 – Heinrich Ignaz Franz von Biber
- 1714 11 settembre. Capitolazione di Barcellona. Preghiera per le vittime**
18. Missa Pro Defunctis - *Hei mihi* 6'00
Joan Cererols (1644-1712)
- Lamento dopo la disfatta**
19. *Catalunya en altre temps* 4'23
Testo antico / Musica: Jordi Savall su una melodia tradizionale catalana

CONCLUSIONE

1714 Fine della Guerra di successione di Spagna

Jubilate Deo / O be joyful (HWV 279)

Georg Friedrich Händel (1685-1759)

Composto per la celebrazione del Trattato di Utrecht (11 aprile 1713), mediante il quale la Francia firmava l'accordo di pace coi Paesi Bassi, la Gran Bretagna, la Savoia e l'Austria.

20. O be joyful in the Lord - Solo (D. Munderloch *tenore*) & Coro 2'08
21. Serve the Lord with gladness - Coro 2'19
22. Be ye sure that the Lord he is God - Duo 2'32
(D. Guillon *contratenore*, S. MacLeod *basso*)
23. O go your way into his gates - Coro 3'29
24. For the Lord is gracious - Terzetto 3'29
(D. Guillon, D. Munderloch *contratenori*, S. MacLeod *basso*)
25. Glory be to the Father - Coro 1'29
26. As it was in the beginning - Coro 4'03

GUERRA & PACE

1614-1714

*«[...] c'è maggior gloria nell'uccidere la guerra con la parola
che gli uomini con la spada;
e nell'ottenere e mantenere la pace con la pace
piuttosto che con la guerra»*

Agostino (354-430)
Lettera a Dario, 229, 2

Con questo nuovo Libro-CD “**Guerra e Pace** nell’Europa del Barocco”, evocheremo, attraverso la musica, il grande secolo che precedette la fine della Guerra di Successione di Spagna nel 1714. Ricco affresco musicale e intenso richiamo storico di un periodo assai breve, ma molto rappresentativo della storia d’Europa e dei suoi conflitti. Dall’attacco degli ottomani agli ungheresi nel 1613, al massacro degli ebrei a Francoforte nel 1614 e agli inizi della Guerra dei Trent’anni, fino al trattato di pace di Utrecht e alla caduta di Barcellona, si constata l’estensione di questa costante tragedia della civiltà europea: l’uso comune della “cultura della guerra” come strumento principale per risolvere le diversità culturali, religiose, politiche o territoriali. La presentazione della lunga e triste sequenza di conflitti, di guerre, d’invasioni, d’attacchi, di massacri, di aggressioni, di saccheggi e di combattimenti tra popoli ed etnie lungo tutta la storia dell’umanità (e in questo caso in Europa), ci mostra che è necessario e urgentissimo acquisire dei nuovi meccanismi relazionali al fine di conciliare le differenze in un mondo fecondo sul piano dell’azione, della parola e del pensiero.

Un secolo in guerra 1614 - 1714

Il Seicento comincia con numerosi tentativi d’invasione, con incessanti scaramucce e attacchi ripetuti degli ottomani, che invadono e devastano l’Ungheria a diverse riprese, e con la Guerra dei trent’anni. Questa è scoppiata per cause multiple e, per la sua durata e la sua violenza, ha colpito pesantemente l’economia e la demografia dell’Europa centrale e della Spagna. I diversi conflitti armati che sono stati raggruppati sotto il nome di “Guerra dei trent’anni”, hanno straziato l’Europa dal 1618 al 1648, opponendo il campo degli Asburgo di Spagna e del Sacro Romano Impero Germanico agli stati tedeschi protestanti, impegnando lo stesso Sacro Romano Impero contro le potenze europee vicine a maggioranza protestane, ma anche in diverse occasioni contro

la Francia, benché prevalentemente cattolica. Attraverso i diversi episodi: i perpetui conflitti nei Paesi Bassi, la pace di Praga del 1635 che, senza mettere fine alla Guerra dei trent'anni, opera un cambiamento tra i belligeranti; la guerra contro la Spagna, in cui i fronti di battaglia cambiano geograficamente da nord a sud; la guerra dell'Impero ottomano contro Venezia; la guerra civile in Inghilterra, nazione che interviene così sulla scena internazionale all'interno di questa guerra tanto lunga quanto complessa; la pace dei Pirenei; la conquista di Creta da parte degli ottomani; i trattati di Nimega e di Ryswick, e la guerra degli ottomani contro la Russia, ci si rende conto che la Pace non è un bene a sé stante, ma fa sempre parte, in modo inseparabile, della Guerra. La nostra selezione di musiche terminerà con quelle che celebrano il trattato di pace di Utrecht, che concluse in parte, nel 1713, la grande guerra di successione di Spagna. Questo grande conflitto che ha opposto le principali potenze europee dal 1701 al 1714 fu l'ultima grande guerra di Luigi XIV, la cui posta era la successione al trono di Spagna e, da questo, il dominio sull'Europa; guerra di Successione alla corona spagnola, che terminò l'11 settembre 1714 con la capitolazione di Barcellona, e che toccò, fra l'altro, molto profondamente e durevolmente, l'organizzazione e le relazioni tra le nazioni europee, e in particolare quella catalana e quella spagnola. La Pace di Utrecht, che mise un punto fermo a questo conflitto, è stato uno dei trattati di pace più importanti dell'Europa Moderna, poiché disegnò una carta geopolitica nuova, che avrebbe caratterizzato le relazioni internazionali durante tutto il Settecento, e che non sarebbe stata profondamente modificata fino all'inizio del secolo successivo, quando le campagne napoleoniche produssero un nuovo aggiustamento internazionale d'importanza simile, con il Trattato di Vienna.

Musica, Emozione & Memoria

In contrappunto a questi diversi momenti storici, noi abbiamo scelto d'interpretare le opere musicali più rappresentative degli autori noti o sconosciuti della stessa epoca: Samuel Scheidt, Ambrosio Cotes, Lope de Vega, Johann Herman Schein, Guillaume Dumanoir, D. Philidor, Johann Rosenmüller, John Jenkins, Jean-Baptiste Lully, Dimitrie Cantemir, Francesco Cavalli, Joan Cererols, John Blow, Joan Cabanilles, Marc-Antoine Charpentier, Antonio Caldara, Vasily Titov, Heinrich Ignaz Franz Biber, Georg Friedrich Händel, e anonimi ebrei (in aramaico), ottomani, catalani, spagnoli e francesi. La musica, una delle più alte espressioni artistiche del "sentire" dell'umanità, ha costantemente accompagnato gli uomini in tempo di guerra come in tempo di pace. Essa è servita talora a incoraggiare alla guerra, così come è servita a concludere la pace. Si è trovata sia in prima linea che ai tavoli dei negoziati o a quelli dove sono stati firmati i trattati di pace, quando gli antichi nemici hanno finalmente scelto di capirsi. Se essa ha potuto eccitare il bellicismo, ha saputo anche nutrire l'amicizia, l'armonia e il rispetto degli uni per gli altri. Una delle caratteristiche fondamentali di ogni civiltà è la capacità di ricordare, perché senza memoria non si può costruire un futuro migliore. La musica è l'arte della memoria per eccellenza, e la più spirituale di tutte le arti – essa esiste solamente nel momento in cui una voce o uno strumento suonano – e come tale è il primo linguaggio dell'essere umano.

“Senza i sensi non c'è memoria, e senza la memoria non c'è spirito” affermava Voltaire. Senza il potere della musica di toccarci con la sua emozione e la sua bellezza, non ci sarebbe possibile

diventare pienamente umani; secondo Goethe “Chi non ama la musica, non merita il titolo di uomo; chi l’ama soltanto, è uomo per metà; chi la pratica, è un uomo completo”. Secondo lui, il suono musicale ha un accesso diretto all’anima. Esso trova immediatamente in essa una risonanza “perché l’uomo porta la musica dentro di sé”.

Si tratta di un grande secolo che ha visto nascere anche dei creatori, degli scienziati, degli esploratori e dei pensatori straordinari, ma ha ugualmente conosciuto numerosi conflitti in cui si sono mescolate sia lotte religiose che ambizioni territoriali nell’Europa cristiana. Questo secolo ha visto del resto la pressione del mondo musulmano verso l’Occidente e ha condotto a un nuovo assetto, in cui gli stati sovrani si sono imposti sulle residue sacche feudali, favorendo delle monarchie assolute come quella di Luigi XIV. L’emozione della musica, associata ai fatti storici, ci permetterà di riflettere in modo diverso, e diventerà un mezzo molto potente per arrivare a una migliore comprensione dell’origine e della persistenza della violenza intrinseca a qualsiasi guerra, e sulle difficoltà a creare una Pace durevole e giusta, tra vincitori e vinti, e tra popoli di differenti culture e religioni.

Armate reali *versus* armate nazionali

Non si deve dimenticare che, per la maggior parte, queste guerre sono il risultato di conflitti di potere che oppongono le armate reali di uno o più paesi alla popolazione della nazione o del territorio invaso, o che a volte oppongono le armate tra loro, con la complicità più o meno forzata o volontaria degli autoctoni. Nel Seicento, le armate sono normalmente costituite di soldati professionisti, generalmente: degli aristocratici per i ruoli di comando e dei mercenari per il resto della truppa. Sentiamo quel che diceva Erasmo da Rotterdam, già nel 1500, nel suo avvertimento ai principi del suo tempo: “E ora, rientrate in voi stessi, Principi, e riflettete: Se mai avete visto le città in rovina, i villaggi ridotti in cenere, le chiese incendiate, i campi devastati, e se questo spettacolo vi sembra tanto desolante quanto in realtà è, dite a voi stessi che quello è il frutto della guerra. Se ritenete penosa la necessità di introdurre nel vostro regno la folla immensa e inaudita di soldati mercenari, di nutrirli per la rovina dei vostri sudditi, di cercare di compiacerli, di blandirli perfino; di più ancora, di affidare voi stessi e la vostra sicurezza al loro buon capriccio, ditevi ancora, o principi, che questa sventura è il frutto della guerra. La guerra è il flagello degli stati, la tomba della giustizia. Le leggi sono mute in mezzo alle armi.”

Il grande e terribile cambiamento diventerà sistematico dopo la Rivoluzione Francese, e più precisamente a cominciare dal regno di Napoleone, con la leva obbligatoria dei giovani provenienti da qualsiasi famiglia, della città e della campagna. I conflitti diventeranno allora delle vere guerre tra nazioni: la nazione francese contro la nazione russa; la nazione tedesca contro la francese, ecc. Le differenze di classe tra l’aristocrazia e il popolo metteranno in evidenza una concezione elitaria della distribuzione degli incarichi e delle responsabilità, con il risultato, nella prima Guerra Mondiale, di terribili carneficine dei soldati a piedi e, ancora più orribile e più universale, nella Seconda Guerra Mondiale, con milioni di morti, molti dei quali civili (tra 65 e 75 milioni di morti).

La cultura della guerra

La Guerra accompagna la vita degli uomini e delle donne di questo mondo da più di 5.000 anni, e ancora in questo inizio del XXI secolo, la cultura della guerra è più forte e attiva che mai. Dei conflitti armati, sempre più numerosi nel mondo intero, sono quotidianamente la causa di migliaia di vittime, spesso innocenti. Con più di 35 milioni di profughi nel mondo mai, nella storia dell'umanità, si era arrivati a livelli così drammatici di rifugiati e di persone che non possono più ritornare nei loro paesi d'origine.

Le guerre, come la schiavitù, sono forme di violenza istituzionalizzata; non sono né naturali né normali. Esse traggono la loro origine dalla loro sfera culturale. Come ricorda bene Raimon Panikkar, nella sua opera *Pace e disarmo culturale* (1993): “La prima armata permanente, come organismo specializzato nella violenza, nasce a Babilonia nel momento in cui la società passa dal matriarcato al patriarcato”. E Jan Smuts scrive: “Quando guardo alla Storia, sono pessimista, ma quando guardo alla Preistoria, sono ottimista”. In effetti, la preistoria non conosceva le guerre, anche se la violenza più o meno tribale esisteva anche allora.

La civiltà fondata sul potere è cominciata intorno al 3000 a.C., nel momento stesso in cui l'invenzione della scrittura permette al potere di organizzarsi e stabilire un controllo preciso sulla società, il che favorisce l'affermarsi della schiavitù, per coprire i bisogni di mano d'opera a buon mercato e di soldati. Da quel momento, il numero delle guerre e delle loro vittime è aumentato progressivamente.

Ma non dimentichiamo che “per più del 95% della sua esistenza, l'uomo è stato cacciatore, non guerriero. La trasformazione urbana che ha accompagnato la rivoluzione del neolitico è stata caratterizzata dal passaggio da una civiltà matriarcale a una civiltà patriarcale.”.

Pace e disarmo

La **ricerca della Pace** accompagna essa pure la vita degli uomini e delle donne di questo mondo da oltre 5.000 anni, ma ancora oggi essa sembra, a livello mondiale, un'utopia irraggiungibile. Eppure l'arte della vita umana consiste precisamente nello sfidare quello che sembrava impossibile. Detto questo, e come sottolinea bene Raimon Panikkar: “L'approccio alla pace da parte di una sola cultura non ha superato l'archetipo della *Pax romana*... Questa pretesa pace ci è necessaria per imporre la nostra cultura, la nostra economia, la nostra religione o la nostra democrazia”. Di fatto, la pace non è possibile senza disarmo, ma il disarmo richiesto non è soltanto quello nucleare, militare o economico. Occorre anche, come propone Panikkar, un vero disarmo culturale, “un disarmo della cultura dominante che minaccia di trasformarsi in una monocultura che può soffocare tutte le altre e finire per asfissiarci da sé”. C'è il mezzo di arrestare la corsa agli armamenti sempre più mortali, e alla proliferazione mondiale di ogni sorta di armi di distruzione sempre più sofisticate? Non possiamo dimenticare gli oltre 124 milioni di vittime causate dalle numerose guerre nel XX secolo, dalla prima guerra mondiale ai conflitti più recenti, né dimenticare che più di 800.000 persone muiono ogni anno a causa della violenza armata e che la violenza è, in più di 50 paesi, una delle dieci principali cause di morte in generale.

Riconciliazione

Anche la storia ha una sua facoltà di ricordare, e ci dimostra che “la vittoria non conduce mai alla pace; la pace non è il frutto della vittoria”. Le decine di migliaia di documenti studiati da Jörg Fisch, sui quali è basata la sua opera *Krieg und Frieden im Friedensvertrag* (Guerra e pace confidando nella pace; Stoccarda 1979), lo provano. Questi documenti mostrano il più grande abbaglio dell’uomo che si potesse immaginare, ma anche la sua più grande ingenuità. In conclusione, la storia ci mostra che la pace non si ottiene mediante un trattato, allo stesso modo che l’amore non si acquisisce per decreto. C’è qualcosa nella natura della pace, come nell’amore, che non può obbedire a un ordine. In definitiva “solo la riconciliazione può condurre alla pace”. Ogni pace si compone di tre elementi uguali ed essenziali: libertà, armonia e giustizia. Ma, come dice Raimon Panikkar, “non si deve confondere la giustizia con la legalità”. O forse dovremmo ricordarci che la Costituzione originale degli Stati Uniti escludeva gli schiavi e i neri?

Io credo fermamente che non si possano combattere i principali nemici dell’uomo, che sono l’ignoranza, l’odio e l’egoismo, se non con l’amore, il sapere, l’empatia e la comprensione; non è forse questo contributo la funzione ultima dell’arte e del pensiero? È per questo che è necessario conoscere il mondo globalizzato di oggi, essere più coscienti della complessità delle situazioni nelle quali viviamo, al fine di riflettere con indipendenza sui percorsi che potrebbero contribuire a cambiare “la terribile situazione di de-regolazione, nella quale vive un’umanità sfinita, che sembra avere perduto il contatto con i suoi valori essenziali di civiltà e d’umanità” (Amin Maalouf).

Un mondo in crisi

La de-regolazione del mondo si è accentuata in questi ultimi anni, a causa di una politica economica disumana che ha sacrificato milioni di vite per imporre sistemi di sfruttamento completamente superati. È per questo che, in questa epoca di grave crisi economica, il forte aumento delle spese militari nel mondo sorprende ancora di più, quando raggiunge la cifra astronomica di più di 1.700 miliardi di dollari e non fa che alimentare e prolungare i numerosi conflitti armati che imperversano in Oriente e in Occidente, molti dei quali irrisolti e senza molta speranza di esserlo a breve termine. Disgraziatamente, questa proliferazione di conflitti di lunga data (in Afghanistan, Iraq, Cecenia, Palestina, e in Africa), e di quelli più recenti (Siria), accanto a guerre cosiddette “irregolari” (guerriglie – in America Latina – e terrorismi diversi) ha prodotto fino ad oggi migliaia di vittime innocenti e più di 35 milioni di rifugiati nel mondo. Come Erasmo scriveva già nel 1516, accusando: “La guerra colpisce per la maggior parte del tempo quelli che non c’entrano niente”. Venti anni dopo avere lasciato che si commissero la distruzione sistematica di Sarajevo e il massacro di migliaia di bosniaci innocenti, assistiamo al martirio del popolo siriano con la stessa indifferenza umana e la totale impotenza delle grandi nazioni. Il male assoluto è sempre quello che l’uomo infligge all’uomo, ed è un fatto universale che riguarda l’umanità tutta intera. Hannah Arendt è stata forse la prima a riconoscerlo, quando scrisse nel 1945 che “il problema del male sarà la questione fondamentale della vita intellettuale in Europa dopo la guerra”. L’arte, la musica, la bellezza possono salvare l’uomo da questo male?

Nel romanzo di Dostoevskij, *L'Idiota*, un ateo di nome Ippolito domanda al principe Myskin: “È vero, principe, che voi avete detto, un giorno, che la *bellezza* salverà il mondo? Signori, si scriva prendendo tutta la società a testimone, che il principe pretende che la *bellezza* salverà il mondo [...] quale *bellezza* salverà il mondo? [...] Il principe l'osservò attentamente e non replicò nulla.” Il principe non ha una risposta, ma noi crediamo, come Antoni Tàpies, in *un'arte che sia utile alla società*, un'arte che attraverso la bellezza, la grazia, l'emozione e la spiritualità abbia il potere di trasformarci e ci possa far diventare più sensibili e solidali.

Vorrei finire citando José Saramago, grande scrittore, uomo impegnato e carissimo amico: “Se mi dicessero di disporre in ordine di precedenza la carità, la giustizia e la bontà, metterei al primo posto la bontà, al secondo la giustizia e al terzo la carità. Perché la bontà, da sola, già dispensa la giustizia e la carità, perché la giustizia giusta già contiene in sé sufficiente carità. La carità è ciò che resta quando non c'è bontà né giustizia [...] Aggiungerei una piccola postilla. Sono sufficientemente vecchio e sufficientemente scettico per rendermi conto che la *bontà attiva*, come io la chiamo, ha ben poche possibilità di trasformarsi in un orizzonte sociale condiviso. Può però diventare la molla individuale del singolo, il miglior contravveleno di cui può dotarsi quell'*animale malato* che è l'uomo”.

JORDI SAVALL

Bellaterra, Autunno 2014

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net

Principali opere consultate:

- Arendt, Hannah. *The Human Condition* (Chicago: University of Chicago Press, 2010 [Prima edizione: 1958]).
- Canto-Sperber, Monique. *L'idée de guerre juste* (Parigi: Presses Universitaires de France, 2010).
- Cheng, François. *Cinq méditations sur la beauté* (Parigi: Albin Michel, 2006).
- Dower, John W. *Cultures of War* (New York : W.W. Norton & Company, 2010).
- Judt, Tony. *Postwar. A History of Europe since 1945* (New York: Penguin, 2005).
- Lynn, John A. *The Wars of Louis XIV, 1667-1714* (Londra-New York: Longman, 1999).
- Maalouf, Amin. *Le dérèglement du monde. Quand nos civilisations s'épuisent* (Parigi: B. Grasset, 2009).
- Martín Marcos, David. *El Papado y la guerra de Sucesión Española* (Madrid: Marcial Pons Historia, 2011).
- Panikkar, Raimon. *Paix et désarmement culturel* (Arles: Actes Sud, 2008 [Edizione originale: *Paz y desarme cultural*, Santander: Sal Terrae, 1993]).
- Traverso, Enzo. *L'histoire comme champ de Bataille. Interpréter les violences du XXe siècle* (Parigi: La Découverte, 2011).
- Zweig, Stefan. “*Die Geschichte als Dichterin*”. Neues Wiener Tagblatt, 22 novembre 1931.

PS. La nostra antica civiltà si è sviluppata dalle origini – più di 5.000 anni fa –, sulla cultura della guerra. Non è perciò una sorpresa constatare che, soltanto in questo breve periodo di un secolo della storia europea, che va dal 1600 al 1714, non ci sia stato giorno né anno che sia trascorso senza che ci fosse, all'interno del territorio europeo, un conflitto armato: guerre di proprietà, di potere o di religione.

- 1603 fine della guerra d'Irlanda, "pacificata" dalle truppe inglesi.
 1610 guerra russo-polacca (i polacchi occupano Mosca fino al 1612)
 1612 fine della guerra tra la Svezia e la Danimarca.
 1614 massacro degli ebrei a Francoforte.
 1617 fine della guerra russo-svedese.
 1618 inizio della guerra dei trent'anni, in seguito alla defenestrazione dei due emissari austriaci al castello di Praga.
 1624 le truppe spagnole mettono l'assedio a Breda, che capitolerà dopo sei mesi.
 1625 la Danimarca partecipa alla guerra dei trent'anni, a fianco dei protestanti.
 1629 la pace di Lubeca mette fine alle incursioni danesi nella Germania del nord.
 1630 la Svezia entra nella guerra dei trent'anni.
 1630 conflitti nell'Italia del nord tra francesi e spagnoli a proposito della Savoia.
 1633 assedio di Smolensk ad opera delle truppe svedesi.
 1635 fine della guerra svedese.
 1636 Richelieu dichiara guerra alla Spagna.
 1639 l'armata inglese attacca gli scozzesi in rivolta.
 1640 (6 giugno) guerra dei "segadors (mietitori)" e secessione della Catalogna.
 (1 dicembre) la sollevazione dei portoghesi mette fine alla dominazione spagnola.
 1642-47 guerra civile in Inghilterra.
 1644 sensibile aumento delle imposte in Francia per finanziare la guerra, e conseguenti rivolte delle province meridionali contro le imposte.
 1648 la Pace di Vestfalia mette fine alla guerra dei trent'anni.
 1650 vittoria di Cromwell sugli scozzesi a Dunbar.
 1652 colonizzazione sistematica dell'Irlanda da parte degli inglesi.
 1652 guerra navale tra l'Inghilterra e le Province-Unite.
 1659 pace dei Pirenei: la Spagna cede alla Francia il Rossiglione, una parte della Cerdagna e l'Artois.
 1659 costituzione della Lega del Reno (Baviera, Brunswick e Hesse) contro l'Austria e gli Asburgo.
 1660 fine della guerra tra la Svezia e la Polonia (Trattato d'Oлива).
 1667 la France s'impegna nella guerra di Devoluzione: Turenne intraprende la conquista dei Paesi-Bassi; il trattato di Breda mette fine alla seconda guerra anglo-olandese.
 1668 la Spagna riconosce l'indipendenza del Portogallo.
 1669 i veneziani sono cacciati da Creta dai turchi.
 1672 guerra franco-olandese: la Francia e l'Inghilterra combattono contro le Province Unite dei Paesi Bassi (insieme alla Spagna e al Sacro Romano Impero Germanico).

- 1676 battaglie navali a Stromboli, Augusta e Palermo.
- 1678 trattato di Nimega: la Spagna lascia alla Francia la Franche-Comté, una parte dell'Artois, il Cambrésis, e una parte delle Fiandre e dell'Hainaut.
- 1683 guerra tra i turchi e gli Asburgo, assedio di Vienna.
- 1684 il papa lancia una Lega santa contro gli Ottomani.
- 1686 gli austriaci prendono Buda ai turchi e si annettono il paese.
- 1687 Carlo V di Lorena sconfigge i turchi a Mohács; distruzione del Partenone durante la guerra turco-veneziana.
- 1688 la Francia occupa Avignone e il Contado Venassino.
- 1688 la lega d'Asburgo dichiara guerra a Luigi XIV.
- 1690 capitolazione degli insorti irlandesi a Limerick.
- 1699 disfatta della Danimarca contro la Svezia.
- 1700-20 grande guerra del Nord, tra la Russia la Svezia, con la partecipazione di altre potenze dell'Europa settentrionale e orientale.
- 1702 inizio della guerra di Successione di Spagna, che oppone la Francia e i suoi alleati all'Impero, con la Gran Bretagna e le Province Unite.
- 1713 i trattati di Utrecht mettono fine alla guerra di Successione di Spagna: Filippo V cede all'Impero i suoi possedimenti in Italia e nei Paesi bassi; la Gran Bretagna conserva il controllo dei mari nonché Gibilterra.
- 11 sett. 1714 assedio e caduta di Barcellona.

ADAGIO 3001

La guerra sembra bella a quelli che non l'hanno mai provata.

ERASMO DA ROTTERDAM

Ecco un adagio particolarmente riuscito, e abbondantemente utilizzato nella letteratura:
“La guerra sembra bella a chi non l’ha mai provata”

Vegezio, nel libro 3, capitolo 14, de *L'arte militare*, lo commenta così: “Non dare troppa corda al giovane soldato ansioso di battersi, perché la guerra sembra bella a chi non l’ha mai fatta”. È una citazione da Pindaro: “La guerra sembra bella a quelli che non ne hanno fatto la prova, ma chi la conosce per esperienza diretta è atterrito quando la sente avvicinarsi”.

Se, tra le cose umane, ce n’è una che conviene intraprendere con somma esitazione, e che, piuttosto, occorre con ogni mezzo rifuggire, scongiurare, respingere, questa è certamente la guerra. Niente è più empio di essa, più funesto, più estesamente distruttivo, più ostinatamente tenace, più orrendo né più totalmente indegno dell’uomo, per non parlare del cristiano. Ora, è sbalorditivo vedere come oggi la si scateni dovunque, alla leggera, per qualsiasi ragione, e come la si faccia con crudeltà e barbarie: non solamente da parte dei pagani, ma anche dei cristiani; non solo dai laici, ma anche dai preti e dai vescovi; non soltanto dai giovani senza esperienza, ma anche dai vecchi che l’hanno tante volte provata; non solo da parte del popolo e della folla, volubili per natura, ma in primo luogo dai principi, il cui dovere sarebbe di governare, moderandoli con la saggezza e la ragione, i moti impulsivi della moltitudine insensata. Non mancano neanche giuristi e teologi che incitano a questo abominio e, come si dice [951], versano olio sul fuoco. Così la guerra è oggi a tal punto accettata che la gente si meraviglia di trovare qualcuno a cui essa non piaccia, ed è a tal punto considerata rispettabile, che è giudicato empio e quasi eretico criticare quella che, in realtà, è la più criminale e più disgraziata impresa del mondo. Ben più giusto sarebbe chiedersi quale cattivo genio, quale flagello, quale accesso di dismisura, quale furia ha fatto penetrare per la prima volta, nello spirito dell’uomo, un impulso così bestiale, sotto la cui influenza questo essere tranquillo, che la natura ha generato per la pace e la benevolenza e che ha destinato solo alla salute di tutte le creature, si precipita con una follia selvaggia e una violenza insensata verso il massacro reciproco.

Immagina allora coorti di barbari, che ispirano orrore alla sola vista del loro viso e al suono della loro voce, le une di fronte alle altre, in schiere rivestite di ferro in formazione da battaglia; ascolta il fragore spaventoso delle armi nel loro scontrarsi, il ringhiare ostile di una tale moltitudine, i loro occhi minacciosi, la chiamata rauca dei corni, il suono terribile delle trombe, il tuono delle bombarde

– impressionante quanto il tuono reale, ma più malefico – il fracasso insensato, lo scontro furioso, il macello mostruoso, la sorte crudele di quelli che muoiono e di quelli che uccidono, i mucchi di cadaveri, i campi che colano sangue, i fiumi tinti di rosso. A volte un fratello cade addosso ad un fratello, un parente ad un parente, un amico ad un amico, e nello scatenarsi della follia generale pianta la sua spada nelle viscere di chi non gli ha mai fatto un torto, neanche a parole. In breve, questa tragedia comporta tanti mali che a un cuore umano ripugna rievocarli. Non mi dilungherò sui tanti altri mali, ordinari e in confronto leggeri: le messi ovunque calpestate, le fattorie bruciate, i villaggi incendiati, il bestiame rapito, le giovani disonorate, i vecchi trascinati via come schiavi, le chiese saccheggiate, e nella confusione dovunque il furto, il brigantaggio, la violenza. Tacerò anche sulle conseguenze abituali delle guerre, anche di quelle più fortunate e più giuste: il popolo privato di tutto, i benestanti svenati dalle tasse, tanti vecchi rimasti soli e più atrocemente prostrati dal massacro dei loro figli che se il nemico avesse loro tolto, con la vita, la facoltà di soffrire, tante persona anziane abbandonate e condannate ad una morte più crudele di quella di spada, tante spose vedove, tanti bambini orfani, tante case nel lutto, tanti ricchi ridotti in povertà. A che pro parlare della degradazione dei costumi, quando nessuno ignora che proprio tutto ciò che corrompe la vita viene della guerra?

Da lei nasce il disprezzo per la pietà, l'indifferenza verso le leggi, la prontezza nell'osare qualsiasi crimine; da questa sorgente sgorga un fiotto immenso di briganti, di ladri, di sacrileghi, di assassini. Più grave ancora è che questa epidemia così funesta non può restare contenuta nei suoi limiti: una volta nata in un recesso qualsiasi, non solo invade come per contagio le regioni vicine, ma, per effetto del commercio o grazie a un'alleanza familiare o politica, trascina anche le regioni lontane nel disordine generale e nella tempesta dagli elementi. Peggio ancora, la guerra partorisce la guerra: una vera guerra nasce di una parvenza di guerra, una molto grande ha origine da una molto piccola; e in lei si compie spesso ciò che la leggenda ci racconta del mostro di Lerna [cfr. 227, 2001].

Les Adages. Traduzione (latino e greco) e edizione dirette da J.-C. Saladin.
« Le miroir des humanistes », Parigi: Les Belles Lettres 2011.

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



Portrait de Oliver Cromwell (1599-1658).
National Portrait Gallery, London, Grande-Bretagne.
© Erich Lessing / Album

Un secolo di musica in Europa: l'esplosione del barocco

Il repertorio contenuto in questo doppio CD, che illustra musicalmente un periodo straziato da guerre in tutto il continente, corrisponde al primo barocco. Se la prima metà del XVIII secolo costituì il culmine dell'estetica barocca, con tutto ciò che questo comportava in termini di normalizzazione delle forme espressive, il secolo precedente assistette al dinamismo evolutivo di questo stile, che finì col dare il nome a un'epoca.

Nel Seicento, la musica serve fundamentalmente ai due grandi poteri della Chiesa e della Corte – il principe, la famiglia reale – e si converte in un mezzo di propaganda delle Corti e delle confessioni, in guerra molto spesso le une con le altre. E lo fa mettendo in campo il massimo numero di risorse possibile: in un caso, perché la Chiesa sia un riflesso del Cielo in terra; nell'altro, per mostrare al popolo il vero potere e la maestà del nobile. I due mondi confluiscono nella figura di Charpentier, che fu a servizio della principessa di Guisa, amante dello stile italiano, e fu *Maitre de Musique* della Sainte-Chapelle di Parigi, così come nella musica di Biber, creata per maggiore gloria dei princip-arcivescovi di Salisburgo. Al tempo stesso, la sua musica costituisce un magnifico esempio della tecnica della policoralità, consistente nello strutturare il suono in blocchi (chiamati *cori*) sia vocali sia strumentali, spesso disposti nello spazio secondo una concezione teatrale, spettacolare e avvincente della musica, che godeva di alto apprezzamento. Ponendosi quasi agli estremi geografici del continente, sono pure policorali tanto l'inno mariano del cantore dello zar Vasili Titov quanto la Fantasia di Cotes dedicata a Filippo IV e la *Missa pro defunctis* di Joan Cererols, maestro della scuola e della cappella del monastero di Montserrat, e uno dei massimi esponenti della composizione nella Catalogna del XVII secolo. Lo è anche *Praise the Lord* (Salmo 103, di ringraziamento), che Blow scrisse in occasione della firma della pace di Rijswijk. In molti degli esempi citati, e seguendo una pratica abituale, il primo coro è quello dei solisti e il secondo quello dei *tutti*; l'insieme si integra con un basso continuo. Sebbene la scrittura con diversi cori fosse molto comune, Schein scrisse in due occasioni la musica per il frammento dal libro di Isaia *Zion spricht*. La prima volta lo fece per cinque voci con accompagnamento di continuo; sei anni dopo, scrisse un'altra musica per un gruppo più numeroso, organizzata in diversi cori.

La policoralità è una delle maniere con cui il barocco esprime in musica il suo gusto per il contrasto. Altri sono la dialettica tra melodia e basso continuo, o quella che si stabilisce tra polifonia (che proviene dal Rinascimento) e armonia (che si orienta già verso stili futuri) e di conseguenza tra gli antichi modi dalla teoria gregoriana e la nuova tonalità bimodale. Spesso le strutture di questo repertorio sono il risultato della combinazione delle due impostazioni.

Questo periodo della musica europea è anche quello dell'affermazione delle specificità strumentali e della lenta sostituzione degli strumenti provenienti dal rinascimento con quelli che si proiettano verso il classicismo. Questo processo è esemplificato abbastanza bene dalla lenta e inesorabile sostituzione delle viole da gamba con il violino e la sua famiglia; le une e gli altri confluiscono nel pezzo di Jenkins. In relazione a questa incipiente coscienza strumentale si producono vari fenomeni paralleli.

La musica strumentale si trova di fronte alla necessità di articolare le sue composizioni non più a partire da un testo, che predetermina la sua struttura e le sue dimensioni, bensì a partire da qualcosa di nuovo; e lo fa ricorrendo a diversi mezzi. Sicuramente il più importante fu l'uso dei modelli di musica da danza, spesso organizzati in forma di suite. È il caso della Gagliarda di Scheidt, della Pavana e della Gavotta di Philidor, della Sarabanda della Suite di Dumanoir, o del Minuetto dell'*Alceste* di Lully. Un'altro di questi mezzi è l'improvvisazione: in particolare, si sviluppano dei modelli particolarmente adatti all'improvvisazione su una successione corta di accordi o su un basso ostinato breve. È il caso della Ciaccona inclusa nella quarta delle otto suite per archi, di stile francese, a quattro e cinque voci, che Muffat pubblicò nel 1698 con il titolo *Florilegium II*. Non meno rilevanti sono il descrittivismo e l'espressività che si trovano in questa musica senza testo: una musica al servizio delle emozioni, che non pretende soltanto di intrattenere, bensì prima di tutto sorprendere e commuovere. È ciò che si teorizza in quella che è chiamata *Affektenlehre* (Teoria degli affetti) e nel trasferimento di concetti propri della retorica tradizionale nella costruzione del discorso musicale. In questo senso intendiamo *The Newark Siege* di Jenkins, il titolo della suite di Muffat *Impatience*, o le diverse "battaglie" presenti in questo programma (Scheidt, Biber, Kerll), che costituiscono buone dimostrazioni di questo genere, col quale, mediante l'imitazione delle fanfare e altri suoni militari, la musica strumentale del periodo si fece eco di qualcosa di molto presente nell'immaginario collettivo. L'opera di Biber, composta probabilmente per il carnevale della corte di Salisburgo, mette in atto tecniche interpretative abbastanza avanzate, come il *col legno*; comprende *Die Schlacht*, dove risuona il tumulto della battaglia, e si conclude con un *Lamento per il moschettiere ferito* che incorpora formule retoriche proprie del genere del "lamento", come i cromatismi discendenti. Da parte sua, "L'assedio di Newark" (un episodio capitale della guerra civile inglese) è un pezzo quasi programmatico in forma di fantasia, che si integra esso pure pienamente nel genere della battaglia, per quanto il titolo non lo affermi.

In parallelo, si va producendo la lenta formazione dell'orchestra, che si configura prendendo come base gli strumenti a corde, con struttura a 4 o 5 parti. Luigi XIII fece un passo della massima importanza in questo percorso quando istituì, nel 1626, il complesso chiamato *Les Vingt-quatre Violons du Roi*, che divenne un modello molto diffuso; la suite di Muffat ne è un esempio. Dumanoir e Lully diressero questo complesso reale in momenti diversi. Italiano di nascita, Lully ottenne, a seguito di una carriera folgorante a Parigi, incarichi musicali della massima importanza; utilizzando in modo eccellente le enormi risorse messe a sua disposizione da Luigi XIV, configurò uno stile musicale propriamente francese che, per decine d'anni, fu in guerra estetica e commerciale con lo stile italiano, cronologicamente il primo stile barocco. Lully fece evolvere il *ballet de cour* fino alla tragedia lirica, della quale *Alceste* costituisce un esempio magnifico. Tanto quest'opera quanto il suo *Motet pour la paix* illustrano alla perfezione questo stile barocco francese.

Anche nei complessi di dimensioni ridotte predominano gli strumenti ad arco, come si vede nelle opere di Scheidt, Biber e Jenkins. Sul modello dei Vingt-quatre Violons du Roi, lo stesso Luigi XIII aveva istituito i Douze Grands Hautbois du Roi per i quali furono scritte le composizioni che, dieci anni dopo, avrebbe raccolto Philidor, il bibliotecario di Luigi XIV, in suoi manoscritti.

Questa coscienza strumentale e il gusto del contrasto si uniscono nel cosiddetto *stile concertato*, nato in Italia e basato sul contrasto tra gruppi di voci e strumenti. Tuttavia, questo non fu l'unico elemento di contrasto, perché il testo si divise in parti e in ciascuna di esse si presentavano configurazioni contrastanti: pezzi a solo, *tutti*, sezioni antifonali, con polifonia imitativa, omofonie, assoli strumentali... Inoltre, esso permetteva il trattamento drammatico dell'armonia citato sopra. In parte per questa ragione, questo stile meridionale godette di particolare fortuna nell'ambito della musica religiosa luterana. Un eccellente esempio è quello offerto da *Siehe an die Werke Gottes* (pezzo scritto per cinque voci e complesso d'archi, anch'esso a cinque parti, con accompagnamento di basso continuo) di Rosenmüller, una delle figure più importanti nella diffusione dello stile italiano a nord delle Alpi e, concretamente, della musica propria della Chiesa luterana.

In una scala differente, sono prodotto dell'applicazione dei principi del concerto alla musica religiosa anche le opere di grande respiro delle quali troviamo degli estratti in questo programma. Per cominciare, il *Te Deum* di Charpentier, molto noto per l'utilizzo del suo preludio in forma di *rondeau* come sigla dell'Eurovisione, scritto in re maggiore, la tonalità lieta e marziale per eccellenza. In secondo luogo, le opere di Biber: la *Missa bruxellensis* (il titolo fa riferimento al luogo dove è conservato il manoscritto; il lavoro fu composto per Salisburgo) e il *Requiem*, un'opera in modo maggiore, fatto inusuale per una messa dei defunti, dedicata al suo patrono, l'arcivescovo Maximilian Gandolph e che esprime la certezza del cammino verso il cielo. Infine, lo stesso *Jubilate Deo* di Haendel, scritto sopra un testo in inglese, nonostante il titolo in latino, su incarico della famiglia reale britannica per celebrare la pace di Utrecht, nel 1713. Di fatto, l'autore combina in una stessa composizione in due parti il *Te Deum* e lo *Jubilate Deo*, i generi musicali più impiegati all'epoca come atti di ringraziamento, che si trattasse della firma di una pace lungamente attesa o di qualsiasi altro successo rilevante.

Tra tutti i generi nati dal barocco, il melodramma è quello che finirà per avere una maggiore proiezione nei secoli e tra gli stili futuri. *Il più bel nome* è un lavoro nato nel contesto della guerra di successione spagnola. L'arciduca Carlo, pretendente alla corona, stabilì la sua corte a Barcellona nel 1705 e la gestì come avrebbe fatto a Vienna, circondandosi di artisti: pittori, architetti, poeti... e musicisti. In questo modo, la città tornò ad avere una corte reale, equiparabile a quella che avevano altre capitali europee. Siccome i musicisti italiani dominavano la scena musicale in Austria, anche a Barcellona furono principalmente musicisti napoletani quelli che lavorarono nella cerchia dell'arciduca, fornendo musica per le danze e i banchetti, serenate e opere. Erano strumentisti e cantanti, ma anche compositori come Caldara e Porsile. La storiografia ha tradizionalmente convenuto che l'opera rappresentata nell'agosto del 1708 in occasione delle nozze dell'arciduca con Isabella Cristina di Brunswick-Wolfenbüttel nella sala gotica della Lonja di Barcellona fu *Il più bel nome* di Antonio Caldara. Essa significò non solo la prima rappresentazione

di un'opera nella penisola iberica, ma anche l'irruzione di una nuova estetica nel panorama catalano e l'adozione di questi schemi compositivi da parte dei musicisti locali nelle loro opere religiose.

Fu proprio l'arrivo dell'arciduca a Barcellona nel 1705 a causare l'apparizione del *Cant dels aucells quan arrivaren los vaixells davant de Barcelona y del desembarc de Carles III*. Si tratta di una canzone celebrativa dell'evento, composta da un esperto nella produzione di testi musicali, che si sarebbe cantata sulla melodia di *El cant dels ocells*. Questo fatto ci parla tanto della popolarità di questa melodia a quei tempi, quanto di un'associazione simbolica interessante: se nel *villancico* tutti gli uccelli cantano la nascita di Gesù, qui tutta la società canta l'arrivo del re; d'altra parte, come il *villancico* celebra con il canto degli uccelli il volgere dell'inverno in primavera a causa dell'avvento di Cristo, l'arrivo dell'arciduca fa presagire in modo simile una primavera, un nuovo corso politico.

Catalunya comtat gran è cronologicamente anteriore, essendo nata nell'ambito del malessere provocato dalla politica di Filippo IV e del conte-duca di Olivares, e come incitamento alla rivoluzione armata. Se, con varianti, si è conservata per più di tre secoli, sarà stato perché le condizioni del potere hanno a loro volta conservato certe somiglianze, almeno in misura sufficiente perché perdurasse lo spirito di contestazione che spingeva a cantarla. Qualcosa di simile successe con *Catalunya en altre temps ella sola es governava*, sebbene qui predomini il sentimento del lamento patriottico per la mancanza di autonomia di governo. Si tratta di un testo che dovrebbe essere comparso dopo la sconfitta del 1714 per essere cantato sulla musica de *L'alabau*, melodia tradizionale della regione del Berguedà.

JOSEP MARIA VILAR

Traduzione: Musikeon.net



La Capella Reial de Catalunya, Hespèrion XXI
et Le Concert des Nations à l'Abbaye de Fontfroide (France)

Photo : Hervé Pouyfourcat

GUERRA E PACE

nella nostra storia

Dicono: "Pace, pace!", ma la pace non c'è.
Geremia 6:14

Dagli albori delle prime civiltà, la guerra è stata una pratica usuale, comune a tutte le culture e presente nella più remota memoria dell'umanità. E nel corso della storia, la **Guerra** è sempre stata collegata alla **Pace**, a volte in modo sequenziale, una dopo l'altra o a causa dell'altra, tracciando un *continuum* che perdura fino al nostro tempo. Lasciando da parte la testimonianza antica di scontri, combattimenti e tregue fra tribù e popolazioni diverse, tra popoli nomadi e sedentari, i greci e i romani furono i primi a teorizzare sull'arte della guerra concepita come un atto legittimo di difesa, come una missione che si doveva compiere per imporre gli elementi della propria civiltà, della propria morale. "L'obiettivo della guerra è la pace", affermò Aristotele, uno dei primi a definire il concetto di *guerra giusta* – utilizzato anche dagli Stati Uniti per invadere l'Iraq nel 2003 – quale guerra legittima contro i barbari, ossia quelli che non erano greci, contro "gli altri", un'alterità utilizzata dall'intellettuale bulgaro Tzvetan Teodorov per riflettere sulla diversità culturale. Così, le guerre della Grecia classica configurarono una prima forma di intendere il combattimento come legittimo. In questo periodo apparvero anche le prime "cronache" di guerra, come ad esempio la *Storia della guerra del Peloponneso* di Tucidide, un generale ateniese che narrò la famosa guerra del Peloponneso (431-404 a.C.) tra la Lega del Peloponneso guidata da Sparta e la Lega di Delo, capeggiata da Atene.

La guerra è dolce per quelli che non l'hanno mai fatta, ma chi la conosce prova un errore estremo ad solo avvicinarsi ad essa.
Pindaro

Come conseguenza delle continue guerre delle *polis* greche tra di loro e anche contro i Persiani, nel IV secolo a.C. nasce il concetto di *koinè eiréné* ("pace comune"), ideato in occasione della pace di Antalcida (386 a.C.), che assurse a strumento del diritto internazionale dell'epoca, mediante il quale tutte le città firmavano simultaneamente il proprio diritto ad esistere in pace e godere di autonomia politica. Siamo di fronte ai primi tentativi di teorizzare sulla pace in patti e trattati che pretendono di stabilire i principi della mutua concordia, e di mettere così fine agli abusi della guerra. Il problema della guerra attraversò tutte le frontiere esistenti. Anche nel mondo orientale prese corpo una preoccupazione per questi temi: ne sono prova le riflessioni sul problema della guerra dello stesso Lao Zi, i trattati delle scuole taoiste posteriori, come il *Taiping jing* o *Libro della Grande Pace* del secolo IV a.C., o il celebre trattato *L'arte della guerra* dello stratega cinese Sun Zi nel secolo V a.C.

*Per governare i popoli sotto il tuo potere, o romano ricordati:
 "Queste devono essere le tue arti: imporre la pratica della pace;
 essere misericordioso con i vinti e sottomettere i superbi".*

Virgilio, Eneide

Con i romani, il concetto di guerra si introdusse nell'ambito del diritto (*ius*), e allora si cominciarono a costruire e a codificare giuridicamente molti degli aspetti che ancora oggi si utilizzano nella risoluzione dei conflitti internazionali. Con Ottavio Augusto a Roma, e completata la conquista di tutto l'arco mediterraneo dopo la guerra civile con Marco Antonio in Egitto, compare il termine di *pax romana* o *pax augusta* (27 a.C.), un prolungato periodo di pace e di calma nell'Impero romano, per quanto fossero costanti i conflitti alla frontiera (*limes*). Questa pace poteva essere estesa a tutti i popoli sottomessi dall'impero e permetteva, nonostante fosse una pace armata e controllata, di godere di un'esistenza tranquilla e pacifica entro i limiti protettivi del mondo romano. Su pace e guerra rifletterono e si espressero di frequente i grandi poeti e filosofi latini come Cicerone, Virgilio, Ovidio, Tacito o Seneca, sia per esaltare politiche di pacificazione, sia per giustificare posizioni militaristiche. Un esempio chiaro di questo interesse è la massima latina: "Se vuoi la pace, prepara la guerra", tratta dalle *Filippiche* di Cicerone. Sulla base dei concetti giuridici della Roma classica, in un impero romano già cristianizzato, nacquero in seguito nuovi codici, come, nel VI secolo, il *Digesto* di Giustiniano, che raccoglie aspetti concreti della pace e della guerra.

Avete inteso che fu detto: "Occhio per occhio e dente per dente"; ma io vi dico di non opporvi al malvagio; anzi, se uno ti percuote la guancia destra, tu porgigli anche l'altra.

Matteo 5:38-39

Sulla base giuridica romana, alcuni autori cristiani come Agostino d'Ipbona, Isidoro di Siviglia e altri teologi del Basso Impero furono responsabili della progressiva cristianizzazione dei concetti di guerra e pace che ebbe il suo culmine nel Medioevo. Di fatto, il messaggio pacifico di Gesù di Nazareth, come lo lasciarono scritto i suoi discepoli nei Vangeli, finì per diventare motivo di lotte e combattimenti contro nemici, non credenti ma anche cristiani. Il papa Gregorio VII (1073-1085) fu responsabile di legittimare teologicamente la guerra contro il non credente, l'infedele: con lui si cristallizza in forma ufficiale l'idea di "guerra giusta" o anche "guerra santa", quella di uno spargimento di sangue sacralizzato in difesa della cristianità. Così si configurò l'idea della crociata contro gli infedeli che, come affermava il papa, occupavano illegittimamente i luoghi santi del Cristianesimo in Palestina. Protetti da un simile argomento, gli eserciti cristiani diedero vita nel corso del Medioevo, alle feroci atrocità delle diverse Crociate inviate in Oriente contro i saraceni, come il massacro della conquista di Gerusalemme (1099), la carneficina della presa di Acri (1191), il brutale saccheggio di Costantinopoli (1204), e anche tutte le stragi di correligionari nella stessa Europa, come l'assedio di Béziers contro i catari (1209) o le guerre a Napoli e in Sicilia (1282), che mostrano la faccia più oscura della violenza umana. È significativo che, per la santificazione che fece Gregorio VII della violenza, uno dei collaboratori del pontefice, Pietro Damiano, lo chiamasse "San Satana".

La giustizia è una. L'ingiustizia è multipla. Per questo è più facile commettere ingiustizie che essere giusto.

Alí ibn Abi Talib (599-661)

Il medioevo fu parimenti testimone di proposte di pacificazione e di trattati di pace. In Oriente, nel pieno dei combattimenti delle Crociate, si segnalano le iniziative di pacificazione del celebre trattato di pace di Gerusalemme tra l'imperatore del Sacro Impero Romano Germanico, Federico II, e il califfo Malik al Kamil per il dominio confessionale congiunto della città di Gerusalemme (1229). Così pure, durante questo periodo apparvero le prime costituzioni e i primi statuti che permisero alla

società di godere di alcuni periodi, sia pure brevi e circoscritti, di relativa calma e pace. Si trattò di quella che fu chiamata “pace e tregua di Dio”, un’iniziativa popolare che si articolò in forma di assemblee, con l’obiettivo di contenere la violenza dei signori feudali nei confronti dei contadini e del resto della popolazione. Le prime azioni si svilupparono in Catalogna, Aquitania e Normandia, e rapidamente si estesero da ogni parte, dando luogo a quello che fu conosciuto come “Costituzioni o Statuti di pace e tregua”, che integrava un codice di leggi contro i diversi tipi di violenza. Nello stesso tempo, il Medioevo fu pure testimone della promulgazione della prima Magna Carta (1215), un documento che limitava il potere delle famiglie reali rispetto alla nobiltà e alle istituzioni di governo in Inghilterra.

Durante il secolo XIII ebbe anche luogo il fiorire letterario di autori molto diversi, principalmente teologi e religiosi, che rifletterono sulla guerra e la pace. Fu il caso di Bernardo di Chiaravalle o di Tommaso d’Aquino, i quali, mediante l’analisi dei testi biblici ed evangelici, tentarono di delimitare la guerra e stabilire le caratteristiche proprie della pace. Altri autori si sforzarono di ottenere la concordia fra le tre grandi religioni protagoniste della storia europea (cristianesimo, islamismo e giudaismo), come Ramon Llull con *El llibre del tres savis* (Il libro del pagano e dei tre savi), anche se il cristianesimo occupava sempre un ruolo predominante.

È permesso mentire allo scopo di mettere pace.

Talmud di Babilonia, Yebamot 65b

Il periodo di transizione dal Medioevo al mondo moderno è stato caratterizzato dalla Guerra dei Cent’anni (1337-1453), una guerra che riunì una serie di conflitti tra Francia e Inghilterra (con l’appoggio dei Borgognoni) per la successione al Regno di Francia. Ciò nonostante, anche durante questo esteso periodo apparvero le prime rivendicazioni in favore della pace al di fuori dell’ambito propriamente religioso. Il grande poeta italiano Dante cercò, nel suo trattato *De Monarchia* (Della Monarchia), la configurazione di un governo capace di mantenere l’ordine e la pace nel mondo attraverso l’idea di un impero ecumenico o universale retto da un monarca. Un altro italiano, Marsilio da Padova, formulò, nel suo *Defensor pacis* (Difensore della pace), del 1324, la stessa idea di un impero universale retto dal potere di un monarca secolare e non religioso. Altra proposta di pace venne dalla scrittrice Cristina da Pisa con *Le livre de la paix* (Il libro della Pace), del 1412. La sua proposta, scritta all’origine in francese, offre un corso di morale politica dedicato al delfino Luigi, figlio di Carlo VI, dopo la firma del trattato di Auxerre dell’agosto 1412, il cui obiettivo era di restituire una pace durevole dopo molti anni di conflitti. Ebbene, se ci fu un evento, in questo periodo, che spaventò le coscienze europee fu la tragica caduta di Costantinopoli nel 1452 con l’entrata dei turchi nel continente europeo. Poco dopo questo evento, Niccolò da Cusa compose uno scritto, noto come *De pace fidei* (Pace di fede) in cui proponeva l’idea di istituire una religione, basata sulla fede in un unico Dio, per conseguire la pace tra tutti gli uomini del mondo sotto una stessa religione con rituali uguali per tutti.

In quali paesi non si è lottato per terra e per mare con implacabile ferocia? Tutte le guerre che i popoli cristiani hanno intrapreso avrebbero dovuto scatenarle contro i vizi; ma disgraziatamente gli uomini hanno preferito identificarsi con i vizi e combattono contro se stessi.

Erasmus da Rotterdam

Dal Rinascimento in poi, con lo sviluppo degli Stati moderni, le guerre si sono fatte più internazionali e hanno inondato con frequenza crescente la vita quotidiana dei popoli. Di fronte a questa situazione, sorse la necessità di delimitare giuridicamente la guerra e stabilire un diritto internazionale. Non sarebbero stati teologi e religiosi a teorizzare sulla guerra e sulla pace, bensì filosofi, scrittori e politici a creare, con le loro riflessioni, le basi del diritto relativo alla guerra e alla pace come lo conosciamo oggi. Nel Cinquecento risaltano due nomi: Machiavelli ed Erasmo. Sono due universi opposti che convivono nella stessa epoca, nella stessa regione geografica e nella stessa società, ma con una concezione antitetica riguardo all'arte della guerra e alla necessità della pace. Nel 1515, Machiavelli pubblicò *L'arte della guerra*, in cui sosteneva l'integrazione della guerra nella formazione e nel consolidamento dello stato, nella conduzione degli affari esteri e nella costruzione della scienza politica. L'opera fu ben conosciuta tra gli strateghi e i militari dei secoli successivi; lo stesso Napoleone ne fece una edizione commentata. Tuttavia, la visione politica di Machiavelli fu contestata in più di una occasione: il giurista francese Innocent Gentillet scrisse un discorso, nel 1576, sui mezzi per ottenere un buon governo e mantenerlo, che divenne noto con il nome di *Discours contre Machiavel* (Discorso contro Machiavelli, o Anti-Machiavelli). Tuttavia, la persona che rappresentò magistralmente l'opposizione alle idee di Machiavelli in questo ambito, e più precisamente riguardo al ruolo del principe o re cristiano, fu l'umanista Erasmo da Rotterdam (1466-1536). Erasmo fu uno dei grandi paladini della Pace: scrisse diverse opere e lettere al riguardo, e sempre cercò nella figura del principe cristiano il terreno di coltura dell'arte della pace e non di quella della guerra.

Gli uomini dichiarano la guerra quando vogliono, e la finiscono quando possono.

Niccolò Machiavelli

Questo teorizzare sulla pace ebbe la sua prova pratica. Nel Cinquecento l'Europa fu testimone di una "pace universale", firmata nel 1518 a fronte delle istanze del papa Leone X; un'iniziativa che consacrava il principio di una pace tra i regni cristiani d'Europa, benché questa coalizione desse luogo anche ad una Lega contro i turchi. Disgraziatamente, questa pacificazione durò poco, perché nel 1519 ripresero le guerre tra Stati e pochi anni dopo i turchi entrarono nel cuore dell'Europa e assediavano Vienna. Erasmo si domandò anche in quel momento se era necessario fare la guerra ai turchi. Un altro dei progetti di pacificazione del secolo XVI fu quello di Maximilien de Béthune, conosciuto come Duca di Sully. Sully propose una "repubblica cristiana", un corpo politico comune e pacifico costituito da tutti gli Stati cristiani d'Europa, regni e repubbliche. Nonostante il suo carattere ecumenico, il progetto escludeva due Paesi: la Turchia, perché dava albergo ai nemici della legge e occupava la Terra Santa; e la Russia, per essere in maggior parte situata in Asia e incorporare dentro di sé nazioni pagane, nonché per il fatto di praticare un rito cristiano differente da quello cattolico europeo. Un'altra testimonianza in questa direzione fu il famoso Editto di Nantes, di Enrico IV di Francia, che ebbe una grande influenza nel momento di instaurare la pace e cessare le guerre di religione interne che avevano fatto stragi nel paese, soprattutto dopo l'eccidio degli ugonotti, avvenuto nella notte di San Bartolomeo tra il 23 e il 24 agosto del 1572; un episodio che ha certe analogie con la Kristallnacht del 1938 nella Germania nazista. L'editto mirava all'oblio e al perdono per quella drammatica esperienza e si presentò come una prima scommessa per la libertà religiosa e di coscienza nel mezzo delle sanguinose lotte tra cattolici e protestanti, che da molti anni dividevano a metà la mappa dell'Europa.

[Si è] generalizzata l'usanza di ratificare un trattato con un giuramento religioso [...]. Come se due popolazioni separate soltanto da una collina o da un fiumiciattolo non fossero unite da legami sociali fondati nella stessa natura! Questa usanza fa credere agli uomini di essere nati per essere avversari o nemici, e di dover lottare per eliminarsi reciprocamente, se non si interpone tra loro un patto.

Tommaso Moro, *Utopia* (1516)

Il celebre orientalista francese Guillaume Postel pubblicò nel 1544 a Basilea *De orbis terræ concordia* (La concordia sulla terra), dove presentava un progetto per stabilire la pace tra le tre grandi religioni, sotto la tutela, beninteso, del cristianesimo. Anche il discorso di Émery de Lacroix, del 1623, *Le Nouveau Cynée ou Discours des occasions et moyens d'établir une paix générale et la liberté du commerce par tout le monde* (Il Nuovo Cinea, ossia Discorso sulle occasioni e i mezzi per stabilire una pace generale e la libertà del commercio in tutto il mondo), fu un tentativo in favore della pace e della concordia, in questo caso per potenziare la libertà di commercio e rompere i monopoli. In quel tempo, il genere letterario della "utopia" conobbe un grande successo e incontrò un pubblico abbondante e ricettivo. Ne è un esempio la *Utopia* dell'inglese Tommaso Moro, dove l'autore rende partecipi della ricerca di un governo ideale che porti alla scomparsa delle guerre in favore dell'impero incontestabile della pace. Ricorrendo a questo stesso genere, il domenicano Tommaso Campanella descrisse, in *La città del sole*, uno stato teocratico universale basato su principi comunitari di uguaglianza. Alcuni anni più tardi, l'inglese Francis Bacon continuò lungo la stessa traccia con *New Atlantis* (La nuova Atlantide). Anche il genere satirico si fece carico di queste preoccupazioni; come fece Rabelais con i libri di *Gargantua e Pantagruel*, una magistrale satira della società dell'epoca, che è al contempo un elogio della pace.

[Gli utopisti] hanno in abominio la guerra con tutto il cuore. La considerano bestiale, benché nessuna bestia ricorra ad essa con tanta frequenza quanto l'uomo.

Tommaso Moro, *Utopia*

Passando dal Rinascimento al Barocco le guerre non si interruppero; al contrario, con il progredire delle tecniche militari, i conflitti divennero più frequenti. La guerra dei Trent'anni (1618-1648) fu una lunga successione di ostilità che divise e insanguinò l'Europa. Questa tragica esperienza produsse importanti trattati dedicati all'arte della guerra e al diritto internazionale, come quello del giurista italiano Alberico Gentili, *De iure belli* (Diritto di guerra) del 1612, o quello del giurista olandese Ugo Grozio, *De iure belli ac pacis* (Diritto di guerra e di pace) del 1625. Con Ugo Grozio ci troviamo di fronte alla prima proposta giuridica di quello che oggi costituisce il diritto internazionale umanitario. L'autore afferma che al momento in cui si produce un conflitto deve esistere un diritto elaborato dai popoli capace di risolvere le controversie del processo bellico.

Di fatto la guerra non consiste solo nella battaglia ossia nell'atto di lottare; bensì [...] nella volontà di affrontarsi in battaglia.

Thomas Hobbes, *Il Leviatano* (1651)

La Guerra dei Trent'anni terminò con la pace di Westfalia del 1648, che diede luogo a una nuova realtà politica europea. Per onorare questa pace, il filosofo francese René Descartes scrisse il libretto del

balletto *La naissance de la paix* (La nascita della pace, 1649) rappresentato nel castello reale di Stoccolma in occasione del compleanno della regina Cristina di Svezia. Nello stesso tempo, il consolidamento degli stati europei e della loro politica bellica produsse l'apparizione di filosofi, scrittori e pensatori che rifletterono prolificamente sopra la nuova realtà. Il filosofo inglese Thomas Hobbes fu uno dei primi a stabilire la relazione tra l'idea di sicurezza e pace (o difesa dello stato naturale) e la giustificazione dell'esistenza di un potere assoluto e onnipotente, lo Stato, che deve proteggere i suoi sudditi.

Si vedrà che non sono state affatto le guerre che in quattrocento anni hanno prodotto in Europa i grandi cambiamenti; ma piuttosto i matrimoni, le successioni, i trattati, gli editti. Alla fin fine è per decisioni civili che l'Europa è cambiata.

Montesquieu

Riflessioni sulla Monarchia Universale in Europa (1734)

Nel Settecento le guerre continuarono con importanti scontri internazionali. La guerra di Successione spagnola (1701-1713) fu un notevole evento bellico che mise di fronte Filippo di Borbone e Carlo d'Austria per la successione dei re spagnoli. Fu un conflitto internazionale che divise di nuovo l'Europa e terminò con la pace di Utrecht nel 1713. Tuttavia, la guerra proseguì ancora tra la Catalogna e le truppe borboniche, che infine ottennero la resa di Barcellona l'11 settembre 1714. Questa nuova tragica esperienza bellica vissuta dall'Europa spinse l'abate di Saint-Pierre, Charles-Iréné Castel, a pubblicare tra il 1713 e il 1717 una grande opera, il *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* (Progetto per rendere permanente la pace in Europa), per cercare nuovamente una pace perpetua.

È da circa quattro anni che riflettendo sulle crudeltà, le uccisioni, le devastazioni, gli incendi e le altre varie violenze che la guerra porta con sé, mi sono messo a cercare di capire se la guerra sia un male assolutamente senza rimedio, e se sia totalmente impossibile rendere permanente la pace.

Charles Iréné Castel

Questa proposta di pacificazione stabiliva un nuovo progetto d'equilibrio tra le potenze europee per l'organizzazione di una federazione di Stati cristiani sulla base dell'egemonia francese. La proposta passò pressoché inavvertita tra i monarchi, ma diede luogo a un interessante dibattito. L'eminente filosofo svizzero Jean-Jacques Rousseau riconobbe l'importanza del progetto dell'abate e dedicò tre testi al progetto della "pace perpetua": un commentario *Écrits sur la paix et la guerre* (Scritti sulla pace e sulla guerra, 1761), un *Extrait du projet de paix perpétuelle* (Estratto dal progetto della pace perpetua, 1761) e una selezione di *Autres textes* (Altri testi, 1792) sulla pace. Rousseau legò la teoria della pace perpetua alla denuncia dello Stato sociale, giacché è lo Stato con il suo potere, la proprietà privata e la rivalità, quello che conduce l'uomo verso la violenza e la guerra.

Il peggio è che la guerra è un flagello inevitabile.

Voltaire

Nelle sue opere, Rousseau insistette sulla necessità di un contratto sociale che unisse la forza e la legge, nel momento in cui metteva sul tavolo l'ampiezza del conflitto tra il pensiero liberale, iniziato anni prima dal filosofo inglese John Locke, e il pensiero illuminato che si trovava allora in piena effervescenza. Fu il cosiddetto Secolo dei Lumi, un'epoca che si fondò sulla ragione, identificata con

la luce e l'ideale degli uomini dell'epoca. Il suo simbolo più eminente fu la *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (Enciclopedia, o Dizionario ragionato delle scienze, delle arti e dei mestieri), una grande enciclopedia realizzata da Denis Diderot e Jean d'Alembert tra il 1751 e il 1772, che riuniva le conoscenze contemporanee più importanti.

Guerra è una divergenza tra principi o Stati che si decide con la forza o attraverso le armi. Questa è, con qualche approssimazione, la definizione di Grozio, che dice che la guerra è lo stato di quelli che tentano di dirimere le loro divergenze utilizzando la forza.

Pace è la tranquillità di cui gode una società politica: sia interna, per il buon ordine che regna tra i suoi membri, sia esterna, per il buon intendimento con cui vive in rapporto con gli altri popoli.

D. Diderot e J. d'Alembert, *Enciclopedia*

Nel corso del secolo della ragione, il progetto di pace perpetua tra le nazioni continuò ad influenzare diversi autori. Così, nel 1796, il filosofo prussiano Immanuel Kant pubblicò il suo testo *La pace perpetua*, piccolo trattato nel quale raggiunse il culmine filosofico l'idea di una "pace perpetua" tra gli Stati: la pace costituisce un'esigenza assoluta della ragione, e pertanto deve essere istituita attraverso il diritto. Tuttavia, l'arte della guerra continuò ad estendere i suoi tentacoli e produsse il trattato dell'ufficiale prussiano Carl von Clausewitz, *Della guerra* (1832), probabilmente l'opera teorica più importante di strategia e tattica militare.

Tutte le proposte di pace emerse nel corso della storia sono state risposte alle conseguenze delle guerre e alla situazione politica e sociale di ciascuna fase storica. Negli ultimi anni, questa realtà non è cessata; al contrario, i conflitti non hanno smesso di crescere. Dopo le due grandi guerre mondiali, la tragedia di Hiroshima e gli orrori di Auschwitz, viviamo in un'epoca di incertezza caratterizzata da numerosi conflitti di piccola scala che hanno lasciato la più tragica orma in tutte le civiltà. Nell'attualità, la pace perpetua è un'utopia. Al termine del 2013 esistevano 86 conflitti aperti in tutto il mondo. Di essi, 36 non hanno attualmente in corso negoziati per avviarli ad un processo di pace, e quattro sono conflitti di lunga durata e senza prospettive di conclusione in vista: Kashmir (1949), Cipro (1974), Palestina (1990) e Sahara occidentale (1991). Ciò nonostante, questo progetto vuole sottolineare davanti al mondo intero la necessità di esaltare la pace e fare un appello contro la cultura della guerra, una cultura che per tanti anni ha determinato la tragica storia dell'umanità. Che sia, dunque, un raggio di luce che illumini il nostro passato, ci ricordi dei risultati conseguiti nel presente e indichi chiaramente la direzione da seguire nel futuro.

MANUEL FORCANO e SERGI GRAU
Bellaterra, maggio 2014

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



Jordi Savall dirigeant
La Capella Reial de Catalunya
et Le Concert des Nations
au Gran Teatre del Liceu à Barcelone.

Photo : A. Bofill

CRONOLOGIA

Guerra e pace nell'Europa del barocco (1614-1714)

- 1614** L'Impero Ottomano attacca l'Ungheria in un nuovo intento di riaffermare il suo potere nell'Europa balcanica. In Germania, durante il mese di agosto, scoppia a Francoforte una persecuzione degli ebrei che comporta assassinii, saccheggi di abitazioni e cacciata dei sopravvissuti.
- 1618** Inizio della Guerra dei Trent'anni con la defenestrazione di Praga. Alleanza dei principi protestanti tedeschi contro l'autorità imperiale cattolica di Ferdinando II, con implicazione delle principali potenze straniere.
- 1624** Assedio di Breda nel corso della Guerra degli Ottant'anni tra la fanteria spagnola sotto il comando di Ambrogio Spinola e le forze delle Provincie Unite dei Paesi Bassi, guidate da Giustino di Nassau.
- 1625** Il giurista olandese Ugo Grozio scrive *Del diritto della guerra e della pace*, il primo trattato sistematico di diritto internazionale con cui guidare la politica dei governi e degli stati assolutisti.
- 1631** Trattato di Fontainebleau tra Massimiliano I, duca ed elettore di Baviera, e il re di Francia Luigi XIII, per stabilire un'alleanza segreta tra i due stati cattolici nel corso della Guerra dei Trent'anni.
- 1636** L'assolutismo francese, personificato nella figura del cardinal Richelieu, pretende di ristabilire le frontiere "naturali" della Francia: il Reno e i Pirenei. Per questo spalleggia i principi protestanti tedeschi e dichiara guerra alla Spagna.
- 1640** La reazione al processo di accentramento della monarchia spagnola e agli abusi del suo esercito in Catalogna provoca la giornata del *Corpus de Sang* e lo scoppio della Guerra dei Mietitori contro il governo del conte-duca di Olivares.
- 1641** Gennaio. Il deputato ecclesiastico Pau Claris rende pubblica nella *Junta de Braços* la sua proposta di istituire la repubblica di Catalogna. Poco più tardi, nell'imminenza della battaglia di Montjuic, la *Junta de Braços* accetta la sovranità di Luigi XIII di Francia sul Principato di Catalogna.

- 1641** 19 settembre. Si firma il Trattato di Péronne, un'alleanza tra il re di Francia Luis XIII e le istituzioni catalane che comporta il riconoscimento ufficiale del monarca e il rispetto delle costituzioni.
- 1645** Viene dichiarata la Grande Guerra Turca, che vede schierati l'Impero Ottomano e i suoi alleati contro il Sacro Romano Impero Germanico, Venezia e la Russia.
- 1648** Pace di Vestfalia: fine della Guerra dei Trent'anni e della Guerra delle Fiandre.
- 1649** Rivoluzione Inglese. Il re Carlo I è condannato a morte e si costituisce una repubblica diretta da Oliver Cromwell, con un sistema parlamentare e costituzionale borghese.
- 1651** Il filosofo politico inglese Thomas Hobbes pubblica Leviathan, in cui formula la dottrina del diritto moderno, base della società e dei governi legittimi.
- 1652** Ottobre. Fine della Guerra dei Mietitori: la Catalogna perde la guerra contro la corona spagnola. Dopo più di un anno di assedio, le truppe reali comandate da Giovanni d'Austria entrano in Barcellona.
- 1653** Le istituzioni catalane si vedono obbligate a riconoscere il monarca ispanico Filippo IV come sovrano della Catalogna. Il re giura sulle costituzioni, ma vi introduce modifiche che limitano la loro autonomia.
- 1659** Trattato dei Pirenei tra i rappresentanti di Filippo IV e quelli di Luigi XIV di Francia, con il quale la Spagna cede alla Francia le contee del Rossiglione (Vallespir, Conflent e Capcir) e parte della Cerdagna.
- 1678** Trattato di Nimega. La Spagna cede alla Francia la Franca Contea e le provincie delle Fiandre.
- 1683** Battaglia di Vienna. Il re polacco Giovanni III Sobieski sbaraglia l'esercito ottomano e leva l'assedio di Vienna.
- 1688** Gloriosa Rivoluzione. Le classi borghesi inglesi insorgono contro l'assolutismo del re Jacopo II e, poco dopo, sostenute dal Parlamento inglese, proclamano l'estatúder olandese, Guglielmo III di Orange-Nassau, re d'Inghilterra, Irlanda e Scozia.
- 1697** Trattato di Rijswijk. Fine della guerra tra Luigi XIV di Francia e la Grande Alleanza formata da Inghilterra, Spagna, i Paesi Bassi e il Sacro Romano Impero Germanico, con il quale il monarca francese riconosce il principe olandese Guglielmo d'Orange come re Guglielmo III d'Inghilterra e II di Scozia.
- 1701** Muore senza discendenza Carlo II di Spagna. Nel suo testamento aveva nominato il duca borbonico Filippo d'Angiò di Francia, nipote di Luigi XIV, come suo successore, il futuro Filippo V di Spagna.

- 1702** Inizio della Guerra di Successione spagnola. L'Inghilterra e le Province Unite dei Paesi Bassi vedono in pericolo l'equilibrio europeo e creano, mediante il Trattato dell'Aia, la Seconda Grande Alleanza, con l'imperatore del Sacro Romano Impero Germanico e la maggioranza dei principi tedeschi, il cui obiettivo è dichiarare la guerra alla Francia e appoggiare l'altro pretendente al trono spagnolo, l'arciduca Carlo d'Austria.
- 1705** Rappresentanti del Principato di Catalogna firmano il Patto di Genova con l'Inghilterra a favore della causa austriaca. L'arciduca Carlo arriva a Barcellona, convoca le *Corts Catalanes* ed è riconosciuto come re Carlo III.
- 1711** 17 aprile. Muore Giuseppe I, imperatore del Sacro Romano Impero Germanico. In dicembre, l'arciduca Carlo è incoronato imperatore a Francoforte con il nome di Carlo VI. Di fronte alla nuova situazione europea, gli inglesi decidono di iniziare negoziati con Luigi XIV per mettere fine alla guerra.
- 1713** 11 aprile. Trattato di Utrecht. La Francia firma la pace con l'Inghilterra e i Paesi Bassi. Le potenze riconoscono Filippo V come re di Spagna in cambio di diverse compensazioni territoriali e commerciali, come Gibilterra e il monopolio del commercio degli schiavi con l'America.
- 1714** Assedio di Barcellona. Le truppe borboniche, dapprima sotto il comando del duca di Popoli e poi sotto quello del duca di Berwick, mettono l'assedio a Barcellona. Il generale Antoni de Villarroya, che comanda l'esercito catalano nella resistenza, e Rafael Casanova, consigliere capo del Consiglio di Barcellona e colonnello della milizia cittadina, formata da membri delle Corporazioni professionali, difendono le mura e la popolazione. L'11 settembre, le truppe borboniche assaltano e occupano la città. Con la sconfitta della Catalogna, ha termine la Guerra di Successione spagnola.

MANUEL FORCANO e SERGI GRAU
Bellaterra, 2014

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



La Capella Reial de Catalunya et Le Concert des Nations au
Gran Teatre del Liceu à Barcelone

Photo : A. Bofill

L'esportazione della disputa sulle radici nell'immaginario della costruzione dell'identità occidentale

(Capitolo 5 del libro *Pour une lecture profane des conflits*)

La nozione di Occidente sembra non aver bisogno di spiegazioni in nessuna parte del mondo. Essa organizza e inquadra l'insieme delle ricerche e l'insegnamento delle scienze umane sulla base del presupposto dell'esistenza di una specificità assoluta e globale delle società che si definiscono occidentali di fronte alle altre culture e civiltà. Essa organizza e struttura tanto tutta la geopolitica mondiale quanto la strategia militare degli Stati, grandi o piccoli, strapotenti o debolissimi, tramite la presenza della NATO.

L'Occidente: una "mega-identità" paradossale e mitica

Come vedremo però in questo capitolo, la nozione di Occidente è notevolmente paradossale. Essa è più vicina alla dinamica della costruzione dei miti che a quella della rappresentazione razionale di una realtà unica e ben definita. In effetti, intense dispute hanno dilaniato la storia dell'Europa nel corso degli ultimi due secoli, nella febbrile ricerca delle radici comuni che avrebbero unito i popoli europei, dall'origine dei tempi, in una stessa civiltà costruita su un sistema di valori incontestabili. In effetti, il mito dell'esistenza di una sovra o mega-identità, detta "occidentale", implica la credenza metafisica e dogmatica nella realtà di una forte unitarietà nel processo di civilizzazione, nei valori etici e morali e negli interessi collettivi fra numerosi popoli, nonostante la loro appartenenza a culture e lingue, e perfino a pratiche religiose, differenti.

Come può tanta diversità produrre un tale sentimento d'appartenenza a questa mega-identità che si denomina Occidente, superando gli spazi, le diversità ed anche i giganteschi conflitti passati? L'Occidente è una vera realtà storica, un *continuum* di valori e di comportamenti che risalgono alle epoche storiche più lontane? O invece è una costruzione più mitologica che reale, ma che, come ogni mito, esercita delle funzioni indispensabili per la vita delle società?

Il paradosso deriva giustamente da questa ricerca di unità ad ogni costo, a dispetto di una diversità di culture e di costumi davvero notevole in un'area geografica piccola come l'Europa. Questa ricerca dell'unità si può spiegare con tutte le vicissitudini e violenze nella storia di questo piccolo continente, che culminano nella crudeltà senza precedenti delle due guerre europee di dimensione mondiale, nel 1914-1918 e soprattutto nel 1939-1945. Essa alimenterà infatti, nel XIX secolo e appena dopo la fine della Seconda Guerra Mondiale, in tutta l'Europa, ostilità filosofiche e politiche intense, incuranti di ogni confine naturale e delle particolarità nazionali all'interno del continente.

La tregua arriva soltanto con il crollo della cortina di ferro nel 1989, l'indebolimento dell'URSS e poi la sua disintegrazione alla soglia degli anni 1990. Si produce allora un consenso che trascende gli antichi

conflitti interni all'Europa, e in particolare quello tra sostenitori del socialismo e sostenitori del liberalismo. Tuttavia, come si è già rapidamente richiamato, la trasformazione del contenuto della nozione di Occidente, che sopravviene a quest'epoca con un cambiamento completo della supposta natura delle radici che farebbero l'unità della civiltà occidentale, riaccende delle importanti tensioni geopolitiche ai confini dell'Europa, in particolare nel Vicino e Medio Oriente. Il passaggio da radici profane dette "greco-romane" a radici religiose dette "ebraico-cristiane", si è inserito, come abbiamo già mostrato, nell'onda del "ritorno del religioso" che ha toccato il mondo post-moderno "disincantato", si trattasse di società industrializzate da lungo tempo o di paesi freschi d'indipendenza. È per questo che la nozione di Occidente, intensamente utilizzata durante la guerra fredda, ha continuato a mantenere fino ad oggi l'eco emotiva di un Occidente forte che investe tutti i discorsi politici e le concezioni di strategia militare. All'Occidente liberale e capitalista in lotta intensa contro un Oriente marxista e totalitario, è seguita la visione di un Occidente definito da radici religiose paradossali in lotta non meno feroce contro un Oriente, questa volta, musulmano e non meno antiliberale, con tendenze totalitarie e che persegue la sovversione per mezzo di un terrorismo transnazionale ispirato dall'islam.

Non è inutile ricordare che la vera origine storica della nozione di Occidente, che non può esistere se non contrapposta a quella di Oriente, si trova in un fatto esclusivamente politico sopravvenuto all'interno dell'area di civilizzazione che sarà più tardi considerata quella alle origini dell'Occidente. Si tratta, in effetti, della frattura all'interno dell'Impero Romano, nel III secolo della nostra era, tra un nuovo Impero d'Oriente, con sede a Costantinopoli, e quello che continuava a fare capo a Roma. Questa frattura, di natura puramente profana, legata alle ambizioni di generali dell'Impero, sarà aggravata ed estesa nel tempo dalla rivalità religiosa tra la Chiesa di Costantinopoli e quella di Roma.

È importante anche rendersi conto che la nascita della frattura Oriente/Occidente si compie nella stessa area culturale greco-romana in cui la nuova religione cristiana è diventata dominante. Essa non è quindi minimamente legata all'antica dicotomia tra Greci e "Barbari" (nel senso di popoli non greci) o alla comparsa dell'islam e alle conquiste arabe. Questo incontestabile fatto storico mostra bene il lavoro dell'immaginario mitico nella nascita e poi nelle trasformazioni successive della nozione di Occidente di cui trattiamo qui, e dunque, in parallelo, di quelle della nozione di Oriente, di cui quella di Occidente ha bisogno per esistere.

Occorre dunque rivolgere la nostra attenzione all'evoluzione molto complessa degli immaginari europei, per comprendere le funzioni della nozione di Occidente e il suo contenuto variabile in funzione dell'evoluzione delle circostanze politiche. Questi immaginari sono stati particolarmente fertili, nel corso degli ultimi due secoli, in un lavoro di costruzione di radici storiche comuni, descritte di volta in volta come situazioni all'origine dell'esistenza dell'unità dell'Occidente. Queste costruzioni di radici nell'ordine dell'immaginario presuppongono delle stilizzazioni storiche che cancellino tutte le differenze, una storicizzazione di alcuni elementi qualificati come "fondanti", ma anche uno storicismo che attribuisca alla storia di un popolo, di una nazione o di una civilizzazione un fine superiore e specifico nella storia dell'umanità¹. È in questo senso che si può descrivere l'evoluzione delle nozioni diverse di Occidente come funzione dell'ordine nella costruzione del mito.

Questa nozione non si è peraltro sviluppata e generalizzata in Europa se non dopo la Seconda Guerra Mondiale. E sono stati gli Stati Uniti che ne hanno fatto un uso intensivo e ardente nella lotta contro

l'influenza dell'ideologia marxista e la potenza dell'Unione Sovietica che pretendeva d'incarnare questa ideologia. Durante la guerra fredda, in effetti, la percezione di un conflitto tra l'Occidente liberale e democratico (l'"Ovest") e l'Est sovietico e totalitario si è allora generalizzata nel mondo. Oggi, dopo la sparizione dell'URSS e della Cortina di Ferro in Europa, lo stesso senso di pericolo persiste, alimentato dalla letteratura sullo scontro delle civiltà. Questa volta, il pericolo per l'Occidente si situerebbe nel mondo arabo-musulmano e non più nella parte di mondo dominata dall'Unione Sovietica o che abbia adottato un regime politico di tipo marxista.

Il ruolo chiave di Hegel e di Weber nella costruzione delle radici cosiddette occidentali

In realtà la nozione moderna di Occidente può essere attribuita alle concezioni filosofico-storiche del grande filosofo tedesco Friedrich Hegel. Per lui, la storia dell'Europa incarna la crescita del soffio della Ragione (e dunque dello Spirito) nella Storia, facendo di questo continente il motore d'avanguardia della storia universale. Più tardi, l'opera del sociologo Max Weber dettaglierà le ragioni di questa originalità specifica della civilizzazione europea, in particolare a partire da quello che egli crede essere la specificità eccezionale della religione cristiana, in particolare nella versione protestante, a confronto con le altre grandi religioni del mondo.

Con lo sviluppo della linguistica e della teoria delle razze, molti dei grandi scrittori europei, Ernest Renan in testa, consacreranno nella seconda parte del XIX secolo l'idea di una genialità ariana che avrebbe caratterizzato i popoli indoeuropei e le loro culture, opposte a quelle dei popoli semiti descritti negativamente come aventi uno spirito "pesante" e privo di creatività². Delle tradizioni accademiche, specialmente in antropologia, ma anche in economia, avrebbero quindi sviluppato una dogmatica molto condizionante e sterilizzante, che sosteneva l'incapacità delle religioni non cristiane di assicurare la vitalità dinamica dell'economia e dello sviluppo, così come delle conoscenze scientifiche e tecnologiche che la accompagnano. In pieno XIX secolo coloniale, queste teorie sulle razze e le lingue permetteranno di presentare all'opinione pubblica europea una legittimazione alle conquiste negli altri continenti da parte delle potenze europee –Francia e Inghilterra in testa– legittimazione che in quell'epoca non poteva più essere alimentata dal solo desiderio di cristianizzare il mondo.

Come sappiamo, gli eccessi delle teorie razziali avranno, nel XX secolo, delle ricadute drammatiche sugli europei di tutte le nazionalità che avevano la sfortuna di non appartenere alle Chiese cristiane, e di essere invece nati in una famiglia di confessione israelita. Gli europei israeliti erano in effetti percepiti come l'elemento "semita" che ostacola la marcia dell'Europa verso un progresso e un'armonia sociale sempre maggiori. Essi saranno accusati, in modo grottesco, a volte di essere degli avidi capitalisti, succhiatori del sangue del popolo, altre volte di essere socialisti e comunisti sovversivi dell'ordine costituito³. Un musicista della statura e della notorietà di Wagner non esita a denunciare, in un pamphlet virulento e totalmente delirante, il supposto effetto corrosivo del giudaismo sulla musica europea⁴.

A sinistra come a destra dello spettro politico europeo, un "ebreo" mitico serve allora da capro espiatorio per tutti i mali dell'Europa che ha appena finito di infliggersi le terribili ferite della Prima Guerra Mondiale ed è percorsa da fanatismi ideologici contraddittori: nazionalistici o paneuropei,

socialisti, comunisti, capitalistici, repubblicani o monarchici. In questo contesto, l'ascesa del nazismo in Germania, ma anche il sostegno che raccoglie Hitler entro larghi strati dell'opinione pubblica europea, contribuiranno a creare le condizioni favorevoli al genocidio delle comunità ebraiche d'Europa e ai suoi orrori, che continuano ancora oggi a segnare profondamente l'Europa e, di conseguenza, il mondo.

Dalle radici “greco-romane” dell'Occidente alle radici “ebraico-cristiane”

In questo evento fuori norma per popoli che si consideravano l'avanguardia della storia universale e il massimo della raffinatezza nello sviluppo civile, troviamo, non c'è dubbio, un motivo principale dell'evoluzione della nozione di Occidente. Il coronamento drammatico e sanguinoso di questa ostilità antisemita nell'Olocausto provoca, con qualche decennio di ritardo, questo passaggio rapidissimo dalla nozione di Occidente greco-romano, che era stata fino allora considerata un'evidenza, a quella di Occidente ebraico-cristiano, divenuta in pochissimi anni non meno palese della precedente.

La qualificazione principale della nozione di Occidente passa, in effetti, dalla convinzione sul ruolo centrale giocato dalle radici greco-romane nella formazione del sentimento di adesione a una stessa civiltà, a quella di un Occidente le cui radici e i cui valori sarebbero essenzialmente ebraico-cristiani. Si tratta di una rottura radicale e brutale con la tradizione del Rinascimento europeo, che aveva fecondato tutte le culture del continente, magnificando il patrimonio letterario, poetico, filosofico, e giuridico dell'antichità greco-romana. L'universalismo e l'umanesimo di Erasmo, vetta dello spirito del Rinascimento, avrebbero potuto essere considerati, in quest'ottica, la vera matrice dell'Europa moderna, e il Rinascimento il suo momento storico di fondazione. Per molto tempo, del resto, come abbiamo già ricordato, le radici dell'Occidente saranno considerate come greco-romane da larghi strati dell'opinione pubblica europea. In ogni caso, questo sarebbe stato insegnato fino a questi ultimi decenni in tutti i licei.

La tendenza umanistica del Rinascimento si è affermata, in seguito, attraverso l'universalismo predicato dalla filosofia dei Lumi, quindi per effetto dell'accettazione sempre più generalizzata dei grandi principi costituzionali e giuridici della Rivoluzione Francese. I costituenti francesi hanno in effetti attinto largamente alle nozioni romane dello Stato e della legge, e al concetto greco-romano di “cittadino”. Libertà, uguaglianza, fratellanza diventano la base di un universalismo europeo che fa il giro del mondo e ne cambia profondamente la fisionomia in tutti i continenti.

Questo orientamento di una larga parte del pensiero europeo è stato incoraggiato dai disordini religiosi che si sono affermati nell'Europa nel XVI secolo e sono culminati in guerre interminabili e particolarmente crudeli tra cattolici e protestanti. Sono le prime guerre “totali”, che oppongono furiosamente, in tutti i ceti sociali, le nuove Chiese, che lottavano contro la centralità della Chiesa romana e il predominio dei suoi fedeli nelle nazioni europee in fase di costituzione. Dopo centocinquanta anni di conflitti religiosi violenti, i dibattiti teologici apparivano ormai non solo sterili, ma anche pericolosi per la pace civile. Si afferma la fede nella ragione come fonte di progresso, e nello stesso tempo prendono forza lo spirito di tolleranza e lo sviluppo delle istituzioni laiche, in particolare nel settore educativo, non senza vivaci scontri che agitano il XIX secolo francese tra i partigiani della

laicità della scuola e quelli che desiderano conservare al clero il suo ruolo centrale nell'educazione dei giovani cittadini⁵.

All'inizio degli anni 1980, tuttavia, interviene l'ultimo principale cambiamento nella natura delle radici invocate per giustificare l'unità dell'Occidente. L'oblio rapidissimo sulle radici greco-romane di natura profana si compie in favore dell'invocazione delle radici ebraico-cristiane di natura religiosa. In realtà, il cambiamento si propone di fare dimenticare i secoli d'ostilità esercitata con forza dal cristianesimo nei confronti dell'ebraismo e di cacciare i demoni distruttivi dell'antisemitismo razzista (e non più il vecchio antiebraismo cristiano di natura teologica⁶). Questo nuovo cambiamento di radici non può non richiamare quello che gli umanisti del Rinascimento e poi la filosofia dei Lumi e la Rivoluzione francese hanno fatto per passare dall'invocazione delle radici cristiane a quelle greco-romane, con l'obiettivo di cacciare i demoni e gli orrori delle guerre di religione.

Una nuova concezione religiosa delle radici dell'Occidente è così confermata anche oggi. Nonostante il fatto che il cristianesimo europeo si sia costruito in contrasto con l'ebraismo. Si comprenderà facilmente come, nel contesto di un ritorno di memoria e di sentimenti di pentimento imperniati sul genocidio delle comunità ebraiche d'Europa, una nuova concezione religiosa, questa rivoluzione culturale riguardo alla nozione di Occidente, si compia con rapidità e senza commenti critici o troppe domande. Essa consacra un nuovo momento di fondazione e di mitologia che si dovrebbe situare alla nascita del monoteismo giudaico, prolungato e amplificato dal trionfo e dalla diffusione generalizzata del cristianesimo in Europa.

Questo cambiamento radicale, rapido e profondo, nell'immaginario delle radici dell'Occidente, ci dà delle nuove chiavi di comprensione della funzione mitica di questa nozione nel contesto già descritto del ritorno del religioso – che abbiamo richiamato nel capitolo 3 – e che è celebrato da qualche decina d'anni nella sua versione occidentale, come se le culture europee avessero effettivamente abbandonato qualsiasi visione religiosa del mondo fino allora⁷.

Qual è la profondità delle radici cristiane nella nozione di Occidente?

A ben vedere, in effetti, questo cambiamento nella percezione della natura delle radici dell'Occidente come di origine religiosa, è stato probabilmente facilitato dalla gravidanza dell'eredità del romanticismo del XIX secolo. Questo ha cercato la sua ispirazione nella pratica della nostalgia profonda del passato e nel rifiuto degli sconvolgimenti portati dalla filosofia dei Lumi, dal culto della ragione, dai principi democratici della Rivoluzione francese. Questa nostalgia è stata amplificata dall'industrializzazione spinta e dalla riduzione dei territori rurali, che hanno portato a un'idealizzazione del passato cristiano dell'Europa e dell'unità da esso assicurata a questo piccolo continente nonostante le guerre numerose e ripetute tra i suoi re, principi e imperatori⁸. Il passato cristiano dell'Europa, quello delle cattedrali e delle dense reti di abbazie e di conventi, ha legato tra loro tutte le contrade del continente e le loro élite, che avevano nel latino la lingua comune. Il predominio della religione cristiana nella vita quotidiana di cui per lungo tempo ritmava le ore e le gesta, ha permesso questa unità, perduta poi in proporzione alla perdita di gravidanza della religione nella vita dei popoli europei e all'instaurarsi della modernità industriale.

Contrariamente a un'opinione diffusa, il XIX secolo europeo è fortemente preoccupato dell'indebolirsi progressivo della religione, dell'assenza di Dio, o della sua morte annunciata prematuramente da Nietzsche. Il misticismo tedesco dalle radici protestanti vi copre un ruolo importante: la Germania si vede come il guardiano delle grandi tradizioni della cristianità europea e dei suoi valori. La Francia non sta a sua volta sempre alla finestra; come si può dimenticare la *Génie du christianisme* di Chateaubriand, scritta nel 1802? In realtà, in tutta l'Europa, l'interesse per la religione è molto forte e molto presente, in particolare attraverso il successo che incontrano le opere di Max Weber che abbiamo già citato.

A partire da Hegel e Weber, il monoteismo è considerato una delle fonti principali della formazione dell'Occidente. Esso "disincastrerà" il mondo, secondo la terminologia weberiana ripresa nel 1985 da Marcel Gauchet che vi vede, in modo paradossale e originale, "la religione dell'uscita dalla religione"⁹. Cacciando il "magico" che caratterizzerebbe il paganesimo e i suoi miti, il monoteismo introdurrebbe la ragione, che fa la forza della civiltà occidentale supposta totale, globale e specifica. Il cristianesimo più in particolare, predicando la salvezza individuale delle anime e l'emancipazione dell'uomo rispetto alla sua tribù o alla sua etnia, costituirebbe la radice dell'individualismo europeo contemporaneo¹⁰. In tutte queste analisi di tipo weberiano, il terzo dei monoteismi, l'islam, è stranamente assente. Il monoteismo è massicciamente quello del cristianesimo, al quale sono riconosciute delle radici giudaiche, ma niente di più; le radici orientali e semitiche del cristianesimo sono totalmente ignorate, allo stesso modo del cristianesimo "ortodosso" di Bisanzio e poi degli slavi, il solo cristianesimo ad avere valore essendo quello dell'"Occidente".

Leo Strauss, importante filosofo del XX secolo, riprende le analisi weberiane del ruolo centrale della religione nella vita delle società, ma contrappone due soluzioni alla crisi della coscienza europea creata dall'eccezionalità delle crudeltà delle due guerre mondiali: Atene o Gerusalemme¹¹. In altri termini, per Strauss, o la legge dettata dalla ragione, la cui sorgente è ad Atene, o quella dettata da Dio, la cui sorgente è a Gerusalemme. Per lui, l'esperienza storica mostra che la legge positiva non ha dato risultati migliori della legge di Dio. Il regno della ragione rischia di finire nelle utopie più distruttive¹². La via è così aperta al "ritorno di Dio", come soluzione ai tormenti inflitti dai grandi totalitarismi europei del XX secolo. Gli Stati Uniti non sono forse una "nazione di credenti", che per due volte ha salvato l'Europa razionalista dai suoi demoni? La creazione dello Stato d'Israele non rappresenta questo ritorno a Gerusalemme, pur conservando il meglio di Atene?

La violenta disputa sulle radici religiose o profane dell'Occidente

In realtà, la filosofia dei Lumi e i principi costituzionali della Rivoluzione Francese sono stati lunghi dall'ottenere l'unanimità nella stessa Europa. Così, lungo tutto il XIX secolo, assistiamo alla nascita di due Europee transnazionali, furiosamente ostili l'una all'altra, e le cui differenze di filosofia politica si cristallizzano in una "disputa sulle radici".

Una parte delle élite colte dell'Europa sarà tradizionalista, preoccupata di mantenere le gerarchie sociali, e la religione come fonte di etica e di morale, e come strumento di stabilità dell'ordine sociale. Per essa, le radici di questo immaginario collettivo europeo non possono essere che nella religione cristiana, versione cattolica o protestante. L'Occidente è dunque, in quest'ottica, il prodotto del

cristianesimo europeo e delle sue istituzioni; la sola ragione non può servire da cemento dell'ordine sociale e la laicità delle istituzioni repubblicane non è che una macchina da guerra atea e materialista contro il fondamento stesso dell'Occidente, ossia il cristianesimo. La filosofia dei Lumi, Cartesio in testa, è vivamente criticata per avere ignorato il bisogno religioso e mistico dell'uomo, e per essere stata l'origine di utopie pericolose che hanno favorito le peggiori derive autoritarie e totalitarie.

Un'altra parte dell'opinione europea sarà repubblicana, partigiana del progresso materiale che permette l'esercizio libero e senza pastoie della scienza e della ragione, ma anche l'uguaglianza dei diritti e dei doveri di tutti i cittadini (e tra cittadini e cittadine), e la soppressione delle gerarchie sociali strutturate sui privilegi di nascita o di ricchezza accumulata senza lavoro produttivo. Essa si sente chiamata alla missione universale di assicurare questo progresso all'umanità, di cambiare il mondo, di liberare ovunque l'uomo dalle sue catene. Se il pensiero tradizionalista incoraggia la colonizzazione del mondo per cristianizzarlo sullo schema cattolico o protestante, il pensiero repubblicano è colonialista in nome di un idealismo universalizzante. Soltanto su questo punto, purtroppo, queste due scuole totalmente contraddittorie arrivano a capirsi e a collaborare.

La disputa prende una piega violenta nella seconda parte del XIX secolo e all'inizio del XX. Thomas Mann, il grande scrittore tedesco, ce ne ha dato, nella sua opera *Considerazioni di un apolitico*¹³, apparsa all'indomani della Prima Guerra Mondiale, un'idea appassionata, che guadagna ad una rilettura attuale. Egli vi contrappone, in effetti, da una parte un'Europa religiosa e mistica, quella degli ambiti tradizionali, guardiana dei valori e dell'ordine, di cui la Germania sarebbe il focolare, e dall'altra l'Europa delle democrazie liberali anglo-francese e italiana, materialista, imperialista, demagogica, distruttrice di tutti i valori che strutturano una società.

Oswald Spengler, nella sua celebre opera *Il Declino dell'Occidente*¹⁴, consacra questa divisione dell'Europa quando distingue la "cultura" ancorata in un terreno che stimola la creazione artistica in tutte le forme e mantiene la solidarietà organica della popolazione, dalla "civiltà" che sterilizza la cultura con la sua pretesa di universalità e, per questo diventa espansionista, volendo imporre le sue istituzioni artificiali ad altri popoli. Per lui, il declino dell'Occidente, come quello dell'Impero Romano a suo tempo, è dovuto a questa tendenza espansionistica, sotto il pretesto della civiltà, che uccide la cultura spontanea, ancorata al territorio, sorgente di potenza e creatività. Le radici dell'Europa bisognerebbe quindi cercarle nelle specificità locali, nell'attaccamento della società al suo patrimonio, alle sue tradizioni e alla sua cultura. Nietzsche si ispira incontestabilmente a questa scuola di pensiero europea, quando preconizza il rovesciamento di tutti i valori per tornare all'epoca dell'"uomo eroico" e delle grandi epopee iscritte nel terreno della cultura vivente e ben radicata, e non in quello della civiltà raffinata, liberale e democratica.

L'esportazione della disputa sulle radici al resto del mondo

Questa disputa, così pericolosa, sulle radici e i contenuti della nozione di Occidente, che ha turbato il XIX secolo e la prima metà del XX, ha contribuito a generalizzare l'uso della nozione di Occidente. Il crollo della Germania nel 1945 fa sparire le vecchie dispute che ruotano intorno ad essa. Ormai, il termine Occidente riguarda non solo l'Europa, ma anche e soprattutto gli Stati Uniti e i possedimenti della Corona britannica, in particolare il Canada, l'Australia e la Nuova Zelanda.

La disputa sulle radici viaggia attraverso il mondo intero. Essa è subito fatta propria dalla cultura russa che, nel XIX secolo, è attraversata da due correnti politiche e letterarie contrastanti: gli “slavofili” da un lato e gli “occidentali” dall’altro. I primi asseriscono che l’Occidente è materialista, che ha perduto il senso di Dio e del misticismo per un culto astratto della ragione che ignora i bisogni veri dell’uomo. Ormai, in Europa, è la Russia che si presenta come il rifugio dei valori primari, religiosi e mistici, la guardiana dell’ordine naturale delle cose, grazie alle sue comunità contadine compatte, alla religione ortodossa e al regime zarista¹⁵. I secondi, al contrario, giudicano la Russia un paese arretrato, che non riesce ad uscire dalla umiliante stagnazione in cui si trova, per sviluppare una modernizzazione accelerata e quindi una “europeizzazione” spinta delle sue istituzioni.

Dalla Russia, la disputa passa oltre, dapprima nell’Impero Ottomano, poi in Giappone, in India e in Cina. Essa permane ancora adesso, nei dibattiti che scuotono il mondo musulmano dal XIX secolo, fra i fautori di un ripiegamento sulle pratiche e i valori religiosi e quelli che predicano un liberismo e un modernismo come quelli che sono stati storicamente iniziati e praticati dalle società europee. La disputa non è un semplice conflitto tra “Antichi” e “Moderni” più letterario che politico, bensì lo stesso conflitto esistenziale che ha dilaniato l’Europa dalla seconda metà del XIX secolo alla fine della Seconda Guerra Mondiale.

Si tratta di un conflitto legato alle grandi trasformazioni socio-economiche accelerate che conoscono tutti i continenti, al seguito dell’Europa, sotto la spinta del progresso materiale e tecnico e della destrutturazione che esso porta con sé. L’ultima ondata di globalizzazione economica, da mezzo secolo, in un contesto di concorrenza industriale feroce e sfrenata, provoca le delocalizzazioni massicce, l’aumento della disoccupazione, i movimenti migratori sempre più intensi, l’accelerazione dell’esodo dalle campagne nei paesi ultra-popolati dell’Asia e del Medio Oriente. Nello stesso tempo, l’omogeneizzazione culturale consumistica del mondo favorisce il ripiegamento su valori primari, etnici, regionalistici, tribali o religiosi, ripiegamento che permette di colmare il vuoto lasciato dal discredito gettato sulle ideologie nazionali di tipo profano o laico o sulle speranze cadute delle promesse del paradiso “socialista”¹⁶.

In questo contesto, la disputa sulle radici dell’Occidente continua a servire, un po’ dovunque e sotto forme diverse, da tema mobilitante per alimentare conflitti e guerre civili. È nel Medio Oriente che questi scontri di radici mega-identitarie, trascendenti tutti i particolarismi religiosi, etnici o nazionali, continuano a imperversare. Il conflitto israelo-palestinese, in effetti, vi cristallizza un confronto che sembra irriducibile tra un Occidente divenuto “ebraico-cristiano”, e per cui la creazione dello Stato d’Israele rappresenta una conquista, o perfino un fine superiore della Storia, nel significato hegeliano del termine, da un lato; e un Oriente arabo-musulmano, tanto più travagliato dalle correnti di fondamentalismo religioso musulmano di obbedienze diverse, che si vede dominato e perseguitato dall’Occidente da due secoli, dall’altro lato.

Così, questa disputa sull’essenza e la natura, ma anche le stesse radici del mondo moderno come definito dalle potenze che si identificano come “occidentali”, disputa vissuta nell’emozione e nell’angoscia da duecento anni, è lungi dall’essere chiusa. Come vedremo nel prossimo capitolo, il Medio Oriente e i paesi del Mediterraneo, diretti vicini dell’Europa, vi sono oggi i più implicati. Lo scontro delle memorie delle radici e degli immaginari di Oriente e di Occidente produce delle eruzioni

vulcaniche in questa regione del mondo. Sarebbe dunque tempo di operare per appianare definitivamente questa disputa. Ma per questo, si dovrà rinunciare a questa divisione binaria del mondo tra “Occidente”, quale che sia la sua definizione, e “Oriente”, che si tratti dell’Oriente slavo, del Medio Oriente musulmano o dell’Estremo Oriente del “pericolo giallo”. Si dovrà del resto, più ancora interrogarsi sull’utilità di questa nozione e della sua funzione mitologica e mobilitante. Per questo, è tempo di prendere atto che, senza “Oriente”, l’Occidente non esiste e che, senza “Occidente”, non c’è alcun bisogno di costruire un Oriente in contrapposizione.

Sbarazzarsi della coppia perversa Oriente-Occidente

La coppia Oriente-Occidente non fa altro, in realtà, che riprodurre oggi l’antica divisione razzista del mondo tra ariani e semiti, che ha prodotto tanto male, non solo nella stessa Europa in un primo tempo, ma poi in vasta parte del mondo. Dunque, è davvero ragionevole accettare che una semplice nozione di orientamento geografico e astronomico diventi una temibile frontiera dello spirito, una ricerca disperata e continua di radici immaginarie alle quali è chiesto di servire da legante tra popoli di lingue, culture e costumi i più diversi? Di fatto, al di fuori del tempo dell’umanesimo nella storia d’Europa, la nozione di Occidente non sembra avere avuto un ruolo utile per gli stessi europei o per il mondo. Essa non è mai riuscita a imporre dei criteri d’etica e una morale internazionale tali da assicurare la pace perpetua, come avevano sognato il grande filosofo Immanuel Kant o i grandi fondatori di religioni a vocazione universale.

Ricercando nella storia antica le radici dell’immaginario che ha prodotto la coppia Oriente-Occidente, si può pensare in modo legittimo che essa non sia verosimilmente altro che la riproduzione dell’archetipo mitico della violenza tra fratelli, quello di Caino e Abele che si trova nell’Antico Testamento¹⁷. È questo archetipo che si ritrova nella divisione binaria del mondo tra Ariani e Semiti che ha dominato la cultura europea del XIX secolo e della prima metà del XX. È lui, senza alcun possibile dubbio, che ci ha dato oggi una nuova divisione fratricida, quella tra il mondo dei valori detti “ebraico-cristiani” in contrapposizione a quello che reclama altri valori antinomici, detti “arabo-musulmani”. Resteremo ancora per molto tempo prigionieri di questo archetipo biblico che ha generato degli immaginari infuocati e narcisistici sull’esistenza di popoli, nazioni e civiltà prescelti per essere delle avanguardie nella storia dell’umanità?

Per concludere, ricordiamo che questa binarietà nella visione del mondo è specifica delle società monoteistiche: ebraiche, cristiane o musulmane. Le società buddiste, scintoiste, induiste o confuciane dell’Asia sono sfuggite a questa visione binaria del mondo in favore di costruzioni cosmogoniche della natura vivente e di codici di saggezza d’ordine morale. Sarebbe forse tempo di rendersi conto dell’incongruità e dei pericoli di restare nel mondo immaginario e mitologico forgiato da un’antropologia religiosa incosciente e semplicistica, ma ahimè così pregnante, che contrappone degli immaginari emotivamente coinvolgenti sull’esistenza di un Occidente opposto a un Oriente.

GEORGES CORM

Capitolo 5 del libro *Pour une lecture profane des conflits*. La Découverte, Parigi 2012

¹ È quello che abbiamo descritto in dettaglio nella nostra opera *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire* La Découverte, Parigi, 2009 e 2012 (edizione tascabile). Peraltro, sui pericoli dello storicismo, ci si riferisca a Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Presse Pocket, Parigi, 1988.

² Per questo soggetto, ci si riferisca al discorso d'apertura del corso di lingue ebraica, caldea e siriana tenuto da Renan al *Collège de France* nel 1882, che costituisce un attacco al vetriolo sulla pesantezza dello spirito semita al confronto con la finezza e l'intelligenza dello spirito ariano. Si veda il testo in Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ? Et autres essais politiques*, Presse Pocket, Parigi, 1992, p. 182-200; e la nostra analisi di questo testo in Georges Corm, *Le Proche-Orient éclaté. 1956-2010*, Gallimard, collana «Folio/histoire», Parigi, 2007, p. 123-127. Sull'opposizione tra ariani e semiti, si faccia riferimento all'opera chiave di Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites : un couple providentiel*, Seuil, Parigi, 1989, oltre che a Georges Corm, *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, La Découverte, Parigi, 2002.

³ Si veda al riguardo Georges Corm, *L'Europe et le mythe de l'Occident*, op. cit., capitolo 6, «Chronique européenne d'un judéocide annoncé», p. 209-238.

⁴ Il titolo del pamphlet di Wagner è *Il giudaismo e la musica*, comparso nel 1850; ci si riferisca all'eccellente analisi di Jacob Katz, *Wagner et la question juive*, Hachette, Parigi, 1986, p. 69.

⁵ Si veda Mona Ozouf, *L'École, l'Église et la République (1871-1914)*, Cane/Jean Offredo, Parigi, 1982.

⁶ Si ricordi che si è messa fine all'antigiudaismo teologico in occasione del Concilio Vaticano II sotto il pontificato del papa Giovanni XXIII, che riconobbe all'ebraismo e all'islam la loro qualità di religioni di salvezza monoteistiche e abolì il concetto di "popolo deicida", che era stato fino allora attribuito agli ebrei.

⁷ Al riguardo si veda Georges Corm, *La Question religieuse au XXI^e siècle. Géopolitique et crise de la postmodernité*, La Découverte, Parigi, 2006.

⁸ Si veda anche Jacques Le Goff, *L'Europe est-elle née au Moyen Âge ?*, Seuil, Parigi, 2003.

⁹ Vedere Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Parigi, 1985.

¹⁰ Questa affermazione è al centro dell'opera dell'antropologo francese Louis Dumont, che perpetua la scuola weberiana d'antropologia religiosa; si veda in particolare Louis Dumont, *Essai sur l'individualisme. Une perspective anthropologique sur l'individualisme moderne*, Seuil, Parigi, 1983.

¹¹ Vedere Leo Strauss, «Jerusalem and Athens. Some preliminary reflections», The First Frank Cohen Public Lecture in Judaic Affairs, *The City College Papers*, n° 6, 1967 (ripresa in traduzione francese in *Études de philosophie platonicienne*, Belin, Parigi, 1992).

¹² Si veda in particolare Leo Strauss, *La Cité et l'Homme*, Le livre de poche, Parigi, 2005.

¹³ Thomas Mann, *Considérations d'un apolitique*, Grasset, Parigi, 2002; e nostra analisi nella nostra opera *L'Europe et le mythe de l'Occident. La construction d'une histoire*, op. cit. p. 171-175.

¹⁴ Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident. Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle*, Gallimard, Parigi, 1976, 2 volumi.

¹⁵ Vedere in proposito Martin Malia, *L'Occident et l'énigme russe*, Seuil, Parigi, 2003; ed anche Alexandre Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIX^e siècle*, Gallimard, Parigi, 1976.

¹⁶ Richiamiamo qui le analisi sempre attualissime di Karl Polanyi, *La Grande Transformation. Aux origines politiques et économiques de notre temps*, Gallimard, Parigi, 1983.

¹⁷ Sono debitore di questo pertinente confronto al grande scrittore libanese Khalil Ramez Sarkis, che me ne ha fatto parte in una corrispondenza privata, in seguito alla sua lettura dell'opera *Orient-Occident. La fracture imaginaire*, op. cit.

Salvare la morale

Le intenzioni e i principi etici si sono sempre scontrati con la realtà dell'uomo. La civiltà occidentale, che è anche la civiltà cristiana, ha tentato di conciliare degli alti ideali morali con talune realtà che con difficoltà si sposavano col messaggio dei Vangeli nella loro formulazione greca e paolina. In questo senso, la coerenza degli insegnamenti di Gesù Cristo si diluì di fronte alle richieste e alle necessità perentorie dei diversi poteri temporali, ma anche spirituali, dell'Occidente. Così nacque, sotto le insegne di un movimento religioso eminentemente pacifista, l'idea della guerra giusta e della sua moralità intrinseca.

A dispetto dell'esercizio filosofico e teologico di giustificare la guerra attraverso la sua moralizzazione, qualsiasi guerra rappresenta un fallimento morale. Di conseguenza, gli eserciti, in quanto strumenti della guerra, sono privi di moralità. Non esistono né eserciti né guerre morali. Ciò nonostante, la tradizione intellettuale, filosofica e teologica cristiana di giustificazione della moralità della guerra, non solo è lunga e carica di conseguenze, ma anche assolutamente attuale. L'ultimo esempio ci è offerto da Nigel Biggar, professore di Teologia Morale e Pastorale nella prestigiosa e storica cattedra Regius di Oxford. Biggar ha pubblicato, nel 2013, *In Defense of War* (In Difesa della Guerra). Quest'opera è un altro tentativo di moralizzare la guerra, entro questa fraudolenta tradizione intellettuale. Questa tradizione sostiene che la guerra e i suoi morti, con la distruzione che comportano, sono morali e buoni all'interno di certi limiti, arbitrariamente stabiliti dal pensatore di turno. La giustizia morale della guerra – specchio di convinzioni ferme e occidentali – si misura secondo ciò che è giusto e ciò che non lo è, in un ordine arbitrario di fondamenti ancora più arbitrari e instabili, che annullano il carattere essenziale della religione occidentale, che è la religione cristiana.

Come possiamo supporre che un'azione intrinsecamente cattiva possa essere moralmente buona? La mancanza di sincerità nell'espone le ragioni della religione dello spirito finisce con l'adottare l'inganno semantico, una giurisprudenza travisata e mascherata sotto massime filosofiche e teologiche, di una legge che non vuole essere "Legge" non soltanto perché la lettera della legge è inferiore allo spirito, ma anche perché ciò sarebbe impossibile nel regno e nel tempo dello spirito. Nonostante tutto questo, da Costantino passando per le crociate e la lunga litania di guerre patrocinate cristianamente, la moralità si è infangata nei campi di battaglia per la futile vanità di intellettuali e cristiani impregnati di spirito ma non di

saggezza, al servizio di re e imperatori dalla sottilissima infarinatura cristiana. In questa tradizione occidentale, le menti più colte ereditarono passioni mondane e belliche da menti e in tempi cristiani. Ancora una volta, la morale vive al servizio del potere per piegare la legge, lo spirito, l'uomo e gli ideali sotto le perentorie necessità contemporanee di stati, nazioni e ideologie, le cui ragioni sono state debitamente rese splendide con il lustro della guerra giusta da quei cattivi cristiani che hanno finito per definire a loro modo quel che è cristianesimo.

Le guerre possono trovare giustificazione solo in se stesse, ossia nel proprio interesse, spogliato di qualsiasi morale. È la causa strumentale. Nel vocabolario che sogliono impiegare i difensori della moralità della guerra, perfino una dichiarazione di guerra potrebbe essere *giusta* secondo gli interessi che la promuovono. La guerra giusta cristiana riconosce che sono gli interessi (cause e obiettivi) che arrivano a compensare e a decidere la moralità e la giustizia del conflitto. Secondo la scuola di pensiero cristiana che sostiene la guerra giusta, la giustizia della guerra è la garanzia della buona guerra. È la limitazione responsabile dei combattimenti. L'esperienza degli ultimi, diciamo, trecento anni, ha dimostrato che non ci sono garanzie possibili nelle guerre. Sarebbe il caso di domandarsi se questa giustizia ha davvero il suo fondamento nella morale. La moralità della giustizia è anch'essa molto questionabile.

Il cristianesimo e la religione sono passati, la morale è diventata relativa, gli stati e le nazioni sono diventati più piccoli e le ideologie sono spirate. Eppure, la società post-moderna, liquida, liberal-libertaria, vuole continuare a servirsi della guerra. La nuova moralità è l'umanitarismo, che impregna la guerra dalla sua motivazione al modo in cui essa viene condotta. Così, l'Occidente ha concepito il conflitto limitato – ma mai negato – e ha delimitato la guerra a partire dal *maggior umanitarismo possibile*, per evitare vittime collaterali nell'epoca nella quale le vittime civili rappresentano l'obiettivo principale di tutte le guerre. Ancor oggi, occulta e furtiva, la morale continua a essere incapace di definire la maggiore o minore moralità di un conflitto, per irreligiosa, relativa e umanitaria che essa voglia apparire. E qui sta il fallimento morale e intellettuale di qualunque giustificazione etica della guerra. Se riconosciamo che nessuna guerra e nessun esercizio sono morali, stiamo esprimendo una premessa cruciale: la guerra è l'annichilimento di ogni morale. Partendo da questa idea di base, possiamo applicare correttivi e attenuanti all'immoralità della guerra, ma non farla diventare morale. La moralità risiede nella pace, che è il buono, il bene.

Può sembrare che stia elaborando un manifesto pacifista, ma non è questa la mia intenzione. Occorre liberare la morale dal peso della guerra, occorre rimettere il conflitto bellico e il combattente nella categoria che a loro corrisponde. Così pure, occorre accettare l'esistenza del male della guerra. La guerra non deve essere l'elemento di definizione di nessuna società, di nessun sistema filosofico, di nessuna religione. Nondimeno, l'interesse può giustificare una guerra. L'interesse può perseguire il bene, come potrebbe essere il caso di un intervento militare per salvare le minoranze etniche dell'Iraq, sterminate brutalmente dallo Stato

Islamico. Ma l'intervento militare non sarebbe, in nessun caso, il bene. Se adottiamo il male come risposta al male, perché speriamo di giustificarlo secondo la morale?

È molto inquietante osservare la lunga lista di apologisti cristiani della moralità della guerra nel corso della storia. Ancora più inquietante trovare in essa i nomi di tanti illustri teologi disposti ad affermare che il bene si può conseguire per mezzo del male, cosa che vulnera gli stessi principi della teologia morale cristiana, codificata e definita da sant'Alfonso Maria de Liguori. In ogni caso, troviamo cristiani favorevoli a considerare morale una guerra giusta da sant'Agostino a Paul Tillich, passando per san Tommaso d'Aquino, Francisco de Vitoria, Francisco Suárez, C. S. Lewis e Reinhold Niebuhr. Sono loro gli intellettuali, i filosofi e i teologi che hanno macchiato la morale con la guerra giusta, l'impossibile guerra cristiana trasformata in pratica abituale della Chiesa al servizio del potere di turno. Lo studio della storia è eminentemente cristiano, e genuinamente occidentale. Più tardi, in tempi recenti e dolorosamente post-cristiani, altri intellettuali, filosofi e teologi cristiani contemporanei hanno tentato di smontare in modo meticoloso la moralità cristiana della guerra, e tornare al pacifismo del messaggio di Gesù. A titolo d'esempio, durante il decennio degli anni '80 il teologo contemporaneo Stanley Hauerwas, della Università di Duke, si è sforzato di costruire il corpus di una morale cristiana rinnovata e libera dalla guerra. E non dobbiamo dimenticare la ripercussione che ha avuto in questo dibattito il filosofo cattolico Alasdair MacIntyre col suo *After Virtue* (Dopo la Virtù). Gesù predicò la non violenza e la rinuncia del credente al potere politico. Ma al di là del protestantesimo radicale degli amish, dei mennoniti e dei quaccheri, sembra che le grandi chiese cristiane abbiano avuto bisogno della crisi del "mondo liquido" per riscoprire le proprie essenze originarie.

Dove ha fallito lo spirito, ha trionfato la lettera della Legge. Il giudaismo rabbinico, il prodotto dei farisei tanto criticati da Gesù nei Vangeli, arrivò a codificare la Legge giudaica basata sulla Legge scritta (la Torah) e la Legge orale (il Talmud). Da lì discende la giurisprudenza ebraica, la Halakha. Tra i codificatori più brillanti della Legge, Maimonide difende una concezione amorale della guerra, legata strettamente all'interesse, senza ricorrere alle grandi formulazioni etiche o giuste. Secondo Maimonide, la guerra d'interesse è l'unica ammissibile dalla Legge. L'ammissibilità della guerra non è un assunto morale. La moralità è estranea non solo alla guerra, ma anche all'idea di giustizia e, per estensione, a qualunque sotterfugio o giustificazione legale. La Legge ebraica non entra in disquisizioni morali; non discute né interpreta i motivi e le cause della volontà divina. La guerra per volontà divina è storica, vale a dire chiusa, terminata e ristretta nelle origini lontane, quasi mitiche, della nazione degli israeliti con la liberazione dal giogo egiziano e l'entrata nella Terra Promessa. Al di là delle due guerre storiche contro le tribù e le etnie che popolavano questa terra promessa, la Legge permette agli uomini soltanto il ricorso alla guerra d'interesse per la difesa della nazione nel caso che si sia attaccati. La liceità dell'autodifesa d'Israele non presuppone, in nessun caso, la moralità delle azioni. In quanto guerra d'interesse, la sopravvivenza è la motivazione prima e finale. La moralità e la guerra giusta sono escluse in modo permanente. La conservazione della propria vita e della nazione ebraica di fronte ai

nemici è la causa derivata da questa interpretazione legale della Legge. La giurisprudenza halakha va oltre e finisce col contenere la proibizione di ogni guerra al di fuori dei motivi esposti, nonostante il giudaismo abbia provato sia la tentazione cristiana della guerra giusta, sia quella islamica della jihad.

La guerra non è morale, né è buona. Di conseguenza, non è mai desiderabile. Eppure, nonostante tutto, questo non evita che sia tristemente utile secondo gli interessi e le cause strumentali dei poteri: Stati e collettività. Quando una collettività o una nazione decidono di attaccare un'altra collettività o nazione, l'istinto di sopravvivenza è la reazione che porta alla guerra. È quello che possiamo trovare in una lettura letterale della Legge, di fronte al fallimento dello spirito rappresentato da una retorica cristiana intellettualmente contorta. L'interesse per la sopravvivenza di una collettività può perfino far sì che un terzo s'impegni in una guerra per cause umanitarie che, in sé, sono buone. Tuttavia, l'azione finisce per essere un frutto del male. Qualunque guerra è mossa dall'interesse, di qualsiasi natura esso sia. Riconoscerlo è il primo passo per salvare la morale, se ci è ancora possibile salvarla.

BORJA VILALLONGA

Università di Columbia

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net



Le Concert des Nations
pendant l'enregistrement
à la Collégiale de Cardona
(Catalogne)

Photo : Toni Penarroja

Mettere fine alla guerra e creare una pace sostenibile

Prima di parlare di che cos'è, secondo me, la pace sostenibile, devo dire che cosa, secondo me, essa non è. La pace, per me, non è uno spettacolare arcobaleno in un bel cielo con nuvole di candido cotone e una colomba che volteggia con un ramoscello d'olivo nel becco. La contemplazione di questa scena potrebbe dare tranquillità a qualcuno, ma in quel caso, di che genere di pace staremmo parlando? Una pace personale, meditativa? Che certamente ha un suo senso, ma non è un piano d'azione per affrontare le crisi di fronte alle quali si trovano le persone di questo pianeta, o tenere viva la speranza di una pace durevole, una pace basata sulla giustizia e l'uguaglianza.

Questo potrebbe suonare un po' freddo o cinico, ma non è quello che provo mentre scrivo. Io mi sento indignata e restia ad accogliere e usare simboli come questi, marginalizzando le persone che credono che la pace sostenibile possa esistere. Usare l'arcobaleno, la colomba, la chitarra come sinonimi di "pace" rende troppo facile suggerire che quelli che lavorano per la pace in realtà abbiano le loro teste, collettive e individuali, nelle nuvole, e non capiscano la complessità e la brutalità della guerra e la difficoltà di conseguire la pace.

Da troppo tempo ormai, troppa gente confonde la pace con la semplice assenza di conflitti armati. Da una visione come questa, è fin troppo facile fare un salto e pensare che, quando una guerra finisce, i sopravvissuti possano semplicemente azzerare le loro vite, conseguendo di fatto una "pace" personale, familiare e collettiva. Lasciata alle spalle la fase attiva della guerra, non dobbiamo più turbare le nostre menti con la realtà delle sue brutte, tormentose e tormentate conseguenze.

In un simile mondo di fantasia ci sono solo due poli opposti: guerra e pace. Pochi parlano del *continuum* di violenza che caratterizzano le realtà della vita e possono essere passi che conducono alla guerra.

Questa visione relativamente ristretta della pace, insieme ai simboli riduttivi della colomba e dell'arcobaleno, rende ancora più semplice squalificare i pacifisti di qualsiasi partito come idealisti che semplicemente non capiscono questo duro mondo in cui viviamo e vogliono soltanto "liberarsi della guerra". Utopisti, sognatori. La posizione forte è quella dei "realisti", quelli che sanno che la violenza è parte della natura umana e che "se vogliamo la pace, dobbiamo preparare la guerra". Qualcuno di noi potrebbe suggerire che ottieni quello a cui ti prepari.

A mio parere, ottenere un mondo con una pace sostenibile è possibile soltanto con una trasformazione del concetto di sicurezza e la contemporanea promozione della pace come un diritto dell'umanità,

accompagnata dalla cessazione della glorificazione della guerra. La guerra *non* è eroica. Singole persone possono comportarsi eroicamente durante la guerra, ma un conflitto armato è tutto tranne che eroico. È sangue, budella, e una paura così grande che puoi quasi sentirtene l'odore. La guerra è il prodotto di relativamente pochi uomini in posizione di potere, che decidono di mandare i figli di altri uomini a darsi battaglia sulle risorse o per accrescere o conservare il loro potere e quello dei loro governi.

Harry Patch, uno degli ultimi veterani britannici viventi della Prima Guerra Mondiale, ha detto: “La guerra è un assassinio organizzato, nient'altro”. A chi gli chiedeva se lo sforzo degli alleati nella “guerra per porre fine a tutte le guerre” valeva la pena, rispose che non valeva la vita di un solo soldato. Sono parole come queste di Harry Patch che la gente dovrebbe sentire quando parla di guerra, non quelle che glorificano e sentimentalizzano la morte senza senso e la distruzione prodotte dai conflitti armati.

Per secoli, la “sicurezza” è stata intesa come la “sicurezza dello stato nazionale” e non ha generalmente compreso quella che le persone comuni definiscono sicurezza per sé nella propria vita quotidiana. Ma molti ritengono che la sicurezza nazionale stia diventando uno schema sempre più obsoleto per il “mantenimento della pace”.

Nel mondo interconnesso di oggi, concentrarsi sulla sicurezza nazionale non ci può salvare dalle minacce del riscaldamento globale, il quale, che noi ne accettiamo il concetto o no, ci colpisce tutti, collettivamente. Non ci può proteggere dalle pandemie globali. Non può dare da mangiare ai poveri, guarire gli ammalati o garantire acqua potabile ai miliardi di persone che ne sono prive. Non può fermare la proliferazione nucleare – o forse, per meglio dire, non vuole assolutamente abolire le armi nucleari.

Per mirare alla prospettiva di un mondo in pace sostenibile, la sicurezza dovrebbe essere definita in termini di umanità, non di stato nazionale. In altre parole: sicurezza umana, non sicurezza nazionale. Il che non significa necessariamente che non ci sia un posto per forze armate, così come c'è un posto per le forze di polizia.

Una struttura di sicurezza umana parte dal presupposto che tutti gli individui hanno il diritto di vivere in un mondo in cui siano liberi dal bisogno e liberi dalla paura. La gente dovrebbe avere soddisfatti i propri bisogni fondamentali: cibo, acqua potabile, casa, cure mediche e educazione. Dovrebbe non temere per i suoi diritti in quanto persona umana; non dovrebbe temere la possibilità di subire tortura, repressione o pulizia etnica. Le comunità non dovrebbero temere sconvolgimenti evitabili di una vita normale per il capriccio di un governo.

Per proteggere la gente dal bisogno e dalla paura, la sicurezza della persona dovrebbe essere basata sulla protezione e il conferimento di diritti. Ciò significa proteggere i diritti fondamentali e la libertà delle persone, difendendole da minacce pervasive e da situazioni di pericolo. Significa creare sistemi che diano potere decisionale ai cittadini, costruendo sulle loro stesse forze e aspirazioni, di modo che essi possano sviluppare le loro fonti di sostentamento e il proprio futuro in dignità, giustizia e uguaglianza.

È un mondo in cui tutti hanno accesso all'assistenza medica di base, all'educazione e alla casa. È un mondo in cui le donne – più del 50% della popolazione del pianeta – non debbano domandare all'altra metà di riconoscere i loro diritti umani individuali, garantire loro l'educazione e consentire lo sviluppo pieno del loro potenziale. È un mondo in cui chi è al potere non può delinquere impunito davanti alla legge.

In un mondo dove la sicurezza delle persone è alla base della sicurezza globale, la vera pace riposa sulla giustizia globale socio-economica e ambientale. È un mondo in cui il 20% della popolazione mondiale **non** consuma l'80% delle risorse della terra. È un mondo in cui oltre un miliardo e mezzo di persone **non** devono arrangiarsi a sopravvivere in qualche modo senza bere acqua. È un mondo in cui oltre quattro miliardi di individui **non** si arrangiano a sopravvivere in qualche modo con meno di due dollari al giorno.

È un mondo in cui le nazioni più ricche si assumono la piena responsabilità del loro ruolo nel cambiamento climatico e compiono fondamentali passi **adesso** per salvare il pianeta. È un mondo in cui tutte le nazioni, le comunità e gli individui fanno la loro parte per salvare la terra. È un mondo in cui la gente non accetta l'energia nucleare come la “risposta pulita” al crescente bisogno di potenza, e invece mette i miliardi di dollari destinati alla costruzione di centrali nucleari, nella creazione di fonti rinnovabili d'energia che non attentino alla sopravvivenza della popolazione o delle risorse del pianeta.

È un mondo in cui i militari possono essere davvero chiamati a rispondere di fronte alle persone che sono supposti proteggere, e questo significa un mondo in cui i cittadini decidono se, e in caso affermativo quanto del loro tesoro nazionale si debba spendere per comprare armi, per vendere armi e per la ricerca e sviluppo di armi di dubbia utilità. È un mondo in cui il Consiglio di Sicurezza delle Nazioni Unite e altre nazioni cominciano ad applicare l'Articolo 26 della Carta dell'ONU, che impegna il Consiglio di Sicurezza a prendersi la responsabilità di formulare piani per istituire un sistema di controllo degli armamenti che promuova “la costituzione e il mantenimento della pace e della sicurezza internazionali con il minimo dispendio in armamenti di risorse umane ed economiche mondiali”.

Infine, nella mia visione della pace sostenibile, c'è un mondo in cui rifiutiamo l'affermazione che la violenza “fa semplicemente parte della natura umana” e come tale talvolta “esplosce”; per cui dobbiamo convivere con questa realtà. La violenza è una scelta. È una scelta sia nel caso individuale di un uomo che picchia una donna o i suoi bambini che crede di amare, *perché gli è permesso*, sia in quello collettivo di un governo, di fare scendere in guerra la nazione di cui è a capo, *perché può farlo*. È un mondo in cui non glorifichiamo più la violenza e non insegniamo la nostra storia attraverso le guerre e le battaglie, le conquiste e le violenze. È un mondo in cui insegniamo ai bambini che costruire la pace non è semplicemente rappresentare una colomba e un arcobaleno, ma perseguire un mondo di giustizia per tutti. Un mondo dove la gente dovunque capisce che la pace sostenibile non è soltanto l'assenza di guerra: è la sicurezza umana globale, una sicurezza per tutti gli individui, ovunque, e non soltanto per i governi più potenti, in alcune parti del mondo.

JODY WILLIAMS

Traduzione: Luca Chiantore / musikoon.net





Prise de possession du serment
de rectification de signature
du traité de paix séparée entre l'Espagne
et les Etats Généraux du 15 mai 1648 à
Münster, Allemagne,
durant les délibérations du Traité de Paix de
Westphalie. Gerard Ter Borch (Gerrit),
National Gallery, London, Grande-Bretagne.

© Erich Lessing / Album

GUERRE & PAIX

1614 - 1714

CD 1**4. HA LAJMA 'ANIA**

El pan de la aflicción

אה אמחל אינע
 יד ולכא אנתהבא אעראב מירצמ
 לכ נ'פכד יתיי לכיו
 לכ ק'ירצד יתיי חספיו
 אתשה ונחנא ילאג לארשי
 הנשל האבה לכ תיב לארשי
 אתשה ידבע הנשל האבה
 יב נ'רוח

6. YA ES TIEMPO DE RECOGER

Anónimo / Lope de Vega – Romance

Ya es tiempo de recoger
 soldados de mi memoria
 escapados y vencidos
 de una batalla tan loca.

*Toca, toca, a recoger toca
 que marcha el tiempo
 y la jornada es corta.*

7. ZION SPRICHT:**DER HERR HAT MICH VERLASSEN**

Johann Hermann Schein (Isajah 49, 14-16)

Zion spricht:

„Der Herr hat mich verlassen,
 der Herr hat mein vergessen.“

Kann auch ein Weib ihres Kindeleins vergessen,
 daß sie sich nicht erbarne
 über den Sohn ihres Leibes?

Und ob sie desselbigen vergesse,
 so will ich doch dein nicht vergessen.

Siehe, in die Hände hab ich dich gezeichnet.

GUERRE & PAIX

1614 - 1714

CD 1**4. CECI EST LE PAIN DE L'AFFLICTION**

Anonyme séfarade

Ceci est le pain de l'affliction
 que nos pères ont mangé en terre d'Egypte.
 Que tous ceux qui ont faim viennent et mangent.
 Que tous les nécessiteux viennent et célèbrent la Pâque.
 Cette année, nous sommes les renégats d'Israël.
 L'année prochaine, ce sera la rédemption
 du peuple d'Israël.

6. VOICI LE TEMPS DE LA RETRAITE

Anonyme / Lope de Vega – Romance

Voici le temps de la retraite
 soldats de ma mémoire
 rescapés et vaincus
 d'une bataille aussi folle.

*Sonne, sonne la retraite
 car le temps avance
 et la journée est courte.*

7. SION A DIT :**LE SEIGNEUR M'A PARDONNÉ**

Johann Hermann Schein (Ésaïe 49, 14-16)

Sion a dit :

« Le Seigneur m'a abandonné »

Sion a dit :

« Le Seigneur m'a oublié »

Une mère pourrait-elle oublier

le bébé qu'elle allaite ?

N'aurait-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ?

Quand elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai pas,
 car j'ai gravé ton nom sur la paume de mes mains.

WAR & PEACE

1614 - 1714

CD 1**4. THE BREAD OF AFFLICTION**

Anonymous Sephardic

This is the bread of affliction
 which our forefathers ate in the land of Egypt.
 All who are hungry, come and eat.
 All who are needy, come and share our Passover.
 Now we are here, the redeemed children of Israel.
 Next year, all the People of Israel shall be redeemed.

6. IT'S TIME TO CLEAR AWAY

Anonymous / Lope de Vega – Ballad

It's time to clear away,
 you soldiers of my memory,
 defeated and fleeing
 from this mad battle.

*It's time, it's time, it's time to clear away,
 for time is fleeting
 and the day is short.*

7. BUT ZION SAID:**THE LORD HAS FORSAKEN ME**

Johann Hermann Schein (Isaiah 49, 14-16)

But Zion said:
 "The Lord has forsaken me,
 the Lord has forgotten me."
 Can a woman forget her sucking child,
 And have no compassion on the son of her womb?
 Though she may forget,
 I will not forget you.
 Behold, I have engraved you on the palms of my hands."

GUERRA Y PAZ

1614 - 1714

CD 1**4. ESTE ES EL PAN DE LA AFLICIÓN**

Anónimo sefardí

Este es el pan de la aflicción
 que nuestros padres comieron en tierra de Egipto.
 Todos los hambrientos, que vengan y coman.
 Todos los necesitados, que vengan y celebren la Pasqua.
 Este año, nosotros somos los redimidos de Israel.
 El año que viene, lo será todo el Pueblo de Israel.

6. YA ES TIEMPO DE RECOGER

Anónimo / Lope de Vega – Romance

Ya es tiempo de recoger
 soldados de mi memoria
 escapados y vencidos
 de una batalla tan loca.

*Toca, toca, a recoger toca
 que marcha el tiempo
 y la jornada es corta.*

7. DECÍA SIÓN:**EL SEÑOR ME HA ABANDONADO**

Johann Hermann Schein (Isaías 49:14-16)

Decía Sión:
 «El Señor me ha abandonado,
 el Señor se ha olvidado de mí».
 ¿Puede una madre olvidar a su criatura,
 no compadecer al hijo de sus entrañas?
 Aunque ella se olvidara,
 yo no te olvidaré.
 Mira, en mis manos te llevo tatuada.

GUERRE & PAIX

1614 - 1714

CD 1**4. HA LAJMA 'ANIA**

El pan de la aflicción

אה אמחל אינע
 יד ולכא אנתהבא אעראב מירצמ
 לכ ויפכד יתיי לכיו
 לכ קירצד יתיי חספיו
 אתשה ונחנא ילאג לארשי
 הנשל האבה לכ תיב לארשי
 אתשה ידבע הנשל האבה
 יב וירוח

6. YA ES TIEMPO DE RECOGER

Anónimo / Lope de Vega – Romance

Ya es tiempo de recoger
 soldados de mi memoria
 escapados y vencidos
 de una batalla tan loca.

*Toca, toca, a recoger toca
 que marcha el tiempo
 y la jornada es corta.*

7. ZION SPRICHT:**DER HERR HAT MICH VERLASSEN**

Johann Hermann Schein (Isajah 49, 14-16)

Zion spricht:
 „Der Herr hat mich verlassen,
 der Herr hat mein vergessen.“
 Kann auch ein Weib ihres Kindeleins vergessen,
 daß sie sich nicht erbarme
 über den Sohn ihres Leibēs?
 Und ob sie desselbigen vergesse,
 so will ich doch dein nicht vergessen.
 Siehe, in die Hände hab ich dich gezeichnet.

GUERRA I PAU

1614 - 1714

CD 1**4. EL PA DE L' AFLICCIÓ**

Anònim Sefardita

Aquest és el pa de l'aflicció
 que els nostres pares menjaren a la terra d'Egipte.
 Que vinguin i mengin tots els famolencs.
 Que vinguin i celebren la Pasqua tots els necessitats.
 Enguany, nosaltres som els redimits d'Israel.
 L'any que ve, ho serà tot el poble d'Israel.

6. JA ÉS HORA DE RETIRAR-SE

Anònim / Lope de Vega – Romanc

Ja és hora de retirar-se,
 soldats de la meva memòria,
 escapats i vençuts
 d'una batalla tan boja.

*Toca, toca a retirada, toca,
 que el temps fuig
 i la jornada és curta.*

7. SIÓ DEIA:**EL SENYOR M'HA ABANDONAT**

Johann Hermann Schein (Isaïes 49, 14-16)

Sió deia:
 “El Senyor m'ha abandonat,
 el meu Déu s'ha oblidat de mi.”
 Pot oblidar-se una mare del seu infantó,
 pot deixar d'estimar
 el fill de les seves entranyes?
 Però, ni que alguna l'oblidés,
 jo mai no t'oblidaria.
 Et duc gravada a les palmes de les mans.

KRIEG UND FRIEDEN

1614 - 1714

CD 1**4. DIES IST DAS KUMMERBROT**

Sephardisch, Anonym

Dies ist das Kummerbrot
 das unsere Väter in Ägypten aßen.
 Mögen alle Hungrigen kommen und essen
 Mögen alle Bedürftigen kommen und Ostern feiern.
 Dies Jahr sind wir die Erlösten Israels
 Nächstes Jahr ist es das ganze Volk Israels.

6. DIE ZEIT DES RÜCKZUGS IST DA

Anonym / Lope de Vega – Romanze

Die Zeit des Rückzugs ist da
 Soldaten meines Sinns,
 geschlagen müsst ihr fliehen
 aus einer verrückten Schlacht.

*Es ist Zeit, es ist Zeit, zum Rückzug ist es Zeit,
 die Stunden ziehen vorbei
 und der Tag ist kurz.*

7. ZION SPRICHT:**DER HERR HAT MICH VERLASSEN**

Johann Hermann Schein (Isajah 49, 14-16)

Zion spricht:
 „Der Herr hat mich verlassen,
 der Herr hat mein vergessen.“
 Kann auch ein Weib ihres Kindeleins vergessen,
 daß sie sich nicht erbarme
 über den Sohn ihres Leibes?
 Und ob sie desselbigen vergesse,
 so will ich doch dein nicht vergessen.
 Siehe, in die Hände hab ich dich gezeichnet

GUERRA E PACE

1614 - 1714

CD 1**4. IL PANE DELL'AFFLIZIONE**

Anonimo Sefardita

Questo è il pane dell'afflizione
 che i nostri genitori mangiarono in terra d'Egitto.
 Tutti gli affamati vengano e mangino.
 Tutti i bisognosi vengano e celebrino la Pasqua.
 Quest'anno, noi siamo i redenti d'Israele.
 Il prossimo anno, lo sarà tutto il Popolo d'Israele.

6. È TEMPO DI RACCOLTA

Anonimo / Lope de Vega – Romance

È tempo di raccolta,
 soldati della mia memoria
 fuggiti e vinti
 da una battaglia così pazza.

*Suona, suona [a raccolta suona,
 che il tempo vola
 e la giornata è breve.*

7. DICEVA SION:**IL SIGNORE MI HA ABBANDONATA**

Johann Hermann Schein (Isaia 49:14-16)

Diceva Sion:
 “Il Signore mi ha abbandonata,
 il Signore si è dimenticato di me.”
 Può una madre dimenticare la sua creatura,
 non aver compassione del frutto
 delle sue viscere?
 Ma quando anche essa lo dimenticasse,
 io non ti dimenticherò.
 Guarda, sulle mie mani ti ho disegnata.

**10. CATALUNYA, COMTAT GRAN
(ELS SEGADORS)**

Tradicional / J. Savall – Cançó patriòtica

Catalunya, comtat gran,
qui t'ha vist tan rica i plena!
Ara el rei, nostre senyor
declarada ens té la guerra.

Contra tots els catalans
ja veieu quina n'han feta.
Seguiren viles i llocs
fins al lloc de Riu d'Arenes.

A vista de tot això
s'és esvalotat la terra.
Entraren a Barcelona
mil persones forasteres.

Entren com a segadors
com eren a temps de sega.
A les armes, catalans,
que ens han declarat la guerra!

Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

(Instrumental)

Catalunya triomfant,
tornarà a ser rica i plena.
Endarrere aquesta gent
tan ufana i tan superba!
Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

Ara és hora, segadors.
Ara és hora d'estar alerta.
Per quan vingui un altre juny
esmolem ben bé les eines.
Bon cop de falç!...

Que tremoli l'enemic
en veient la nostra ensenya:
Com fem caure espigues d'or,
quan convé seguem cadenes!..
Bon cop de falç!...

**10. CATALOGNE, Ô GRAND COMTÉ
(LES MOISSONNEURS)**

Chanson Traditionnelle patriotique / J. Savall

Catalogne, ô grand Comté
qu'on a vu si riche et puissant !
Le roi notre seigneur maintenant
la guerre nous a déclaré.

Contre tous les Catalans,
voyez ce qu'ils ont fait !
Nous irons aux villes et aux champs
jusqu'aux sites du fleuve d'Arènes.

Au vu de tout ceci
la révolte s'est mise en marche
et entrèrent dans Barcelone
mille personnes venant de loin.

Ils entrèrent comme des faucheurs
car c'était le temps des moissons.
De trois gardes qui étaient là
ils en tuèrent tout de suite un.
Bon coup de faux !
Bon coup de faux ! Défenseurs de la terre !
Bon coup de faux !

(Instrumental)

Catalogne triomphante,
de nouveau riche et puissante !
Arrière! tous ces gens !
Si suffisants, si orgueilleux !
Bon coup de faux !
Bon coup de faux ! Défenseurs de la terre !
Bon coup de faux !

L'heure a sonné, moissonneurs !
C'est l'heure de l'alerte !
Si revenait un autre juin,
aiguïsons nos outils.
Bon coup de faux!...

Et que tremble l'ennemi
quand il verra notre bannière
si nous fauchons des épis d'or,
nous coupons aussi des chaînes !
Bon coup de faux!...

10. GREAT COUNTY OF CATALONIA (THE REAPERS)

Traditional / J. Savall – Patriotic lament

Great county of Catalonia,
once so rich and prosperous!
Now, our lord the king
has declared war against us.

Look at the treacherous blow
they have dealt all Catalans
Through towns and villages they swept
as far as Riu d'Arenes.

And so, because of all these things
the country has revolted,
and Barcelona has been stormed
by a thousand or more outsiders.

It was the time for harvesting wheat,
and like reapers they descended.
Of the three guards watching the city
the lives of the first were soon ended.
One fell stroke of the scythe!
One fell stroke of the scythe, defenders of our land!
One fell stroke of the scythe!

(Instrumental)

Catalonia triumphant
shall be rich and prosperous again!
Drive these people back,
with their arrogance and disdain!
One fell stroke of the scythe!
One fell stroke of the scythe, defenders of our land!
One fell stroke of the scythe!

The time has come, oh reapers!
Be vigilant and of good heart!
When the month of June comes round again
Our scythes will be ready and sharp!
One fell stroke of the scythe!...

Let the enemy quake with dread
at the sight of our rallying ensign:
as we cut the golden ears of wheat,
we will cut through chains in time!
One fell stroke of the scythe!...

10. CATALUÑA, GRAN CONDADO (LOS SEGADORES)

Tradicional / J. Savall – Canción patriótica

¡Cataluña, gran condado,
quién te vio tan rica y plena!
Ahora el rey, nuestro señor,
nos ha declarado guerra.

A todos los catalanes,
ya veis lo que nos han hecho.
Siguieron villas y pueblos
hasta el pueblo Riu d'Arenes.

En vista de todo eso
se ha alborotado la tierra:
entraron en Barcelona
mil personas forasteras.

Entran como segadores
pues era tiempo de siega.
De tres guardias que allí hay
ya han matado a la primera.
¡Buen golpe de hoz!
¡Buen golpe de hoz, defensores de la tierra!
¡Buen golpe de hoz!

(Instrumental)

Cataluña, triunfal,
volverá a ser rica y plena!
¡Atrás con toda esa gente
tan ufana y tan soberbia!
¡Buen golpe de hoz!
¡Buen golpe de hoz, defensores de la tierra!
¡Buen golpe de hoz!

¡Ahora es hora, segadores!
¡Ahora es hora de la alerta!
Por si llega otro junio
afilemos herramientas.
¡Buen golpe de hoz!...

Y que tiemble el enemigo
cuando vea nuestra enseña:
¡cortamos espigas de oro,
igual segamos cadenas!
¡Buen golpe de hoz!...

**10. CATALUNYA, COMTAT GRAN
(ELS SEGADORS)**

Tradicional / J. Savall – Cançó patriòtica

Catalunya, comtat gran,
qui t'ha vist tan rica i plena!
Ara el rei, nostre senyor
declarada ens té la guerra.

Contra tots els catalans
ja veieu quina n'han feta.
Seguiren viles i llocs
fins al lloc de Riu d'Arenes.

A vista de tot això
s'és esvalotat la terra.
Entraren a Barcelona
mil persones forasteres.

Entren com a segadors
com eren a temps de sega.
A les armes, catalans,
que ens han declarat la guerra!
Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

(Instrumental)

Catalunya triomfant,
tornarà a ser rica i plena.
Endarrere aquesta gent
tan ufana i tan superba!
Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

Ara és hora, segadors.
Ara és hora d'estar alerta.
Per quan vingui un altre juny
esmolem ben bé les eines.
Bon cop de falç!...

Que tremoli l'enemic
en veient la nostra ensenya:
Com fem caure espigues d'or,
quan convé seguem cadenes!.
Bon cop de falç!...

**10. CATALUNYA, COMTAT GRAN
(ELS SEGADORS)**

Tradicional / J. Savall – Cançó patriòtica

Catalunya, comtat gran,
qui t'ha vist tan rica i plena!
Ara el rei, nostre senyor
declarada ens té la guerra.

Contra tots els catalans
ja veieu quina n'han feta.
Seguiren viles i llocs
fins al lloc de Riu d'Arenes.

A vista de tot això
s'és esvalotat la terra.
Entraren a Barcelona
mil persones forasteres.

Entren com a segadors
com eren a temps de sega.
A les armes, catalans,
que ens han declarat la guerra!
Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

(Instrumental)

Catalunya triomfant,
tornarà a ser rica i plena.
Endarrere aquesta gent
tan ufana i tan superba!
Bon cop de falç!
Bon cop de falç, defensors de la terra!
Bon cop de falç!

Ara és hora, segadors.
Ara és hora d'estar alerta.
Per quan vingui un altre juny
esmolem ben bé les eines.
Bon cop de falç!...

Que tremoli l'enemic
en veient la nostra ensenya:
Com fem caure espigues d'or,
quan convé seguem cadenes!.
Bon cop de falç!...

10. KATALONIEN, GRAFENLAND (DIE SCHNITTER)

Traditionell / J. Savall – Patriotisches Lied

Katalonien, Grafenland,
Wer dich kennt, so reich und blühend!
Nun hat der König, unser Herr,
gegen uns zum Krieg gerüstet.

Gegen alle Katalanen,
und jetzt seht ihr die Verheerung.
In Städten und Orten hausten sie
bis hinauf nach nach Riudarenes.

Als sie dieses Elend sah,
erhob sich die ganze Erde.
Nach Barcelona strömten sie,
zu Scharen aus fremden Orten.

Als Schnitter kamen sie zuhauf,
denn die Zeit der Maht war nahe.
Katalanen, es ist Krieg,
Greifet nun zu euren die Waffen!
Ein Sensenschwung!
Ein Sensenschwung, verteidigt euer Land!
Ein Sensenschwung!

(Instrumental)

Katalonien, wenn du siegst,
wirst du wieder reich und blühend.
Weg mit all dem falschen Pack
voller Hochmut und Überhebung.
Ein Sensenschwung!
Ein Sensenschwung, verteidigt euer Land!
Ein Sensenschwung!

Auf ihr Schnitter, nun ist's Zeit,
Seid nun wachsam und bereit.
Wenn ein anderer Juni kommt,
schleifen wir gut unsre Waffen.
Ein Sensenschwung!..

Zittern soll dann unser Feind,
wenn er unsre Flagge sieht:
wie wir goldene Ähren mähen,
zerhau'n wir dereinst die Ketten!
Ein Sensenschwung!..

10. CATALOGNA, GRAN CONTEA (I MIETITORI)

Tradizionale / J. Savall – Canzone patriotica

Catalogna, gran contea,
ahi, chi ti vide sì ricca e piena!
Ora il re, il nostro signore,
ci ha dichiarato guerra.

Voi tutti, catalani,
vedete quel che ci han fatto.
Perseguirono città e paesi,
arrivando fino a Riu d'Arenes.

A causa di tutto questo,
il paese è ora sconvolto:
sono entrate in Barcellona
mille persone straniere.

Entrano come mietitori,
che era tempo di mietitura.
Di tre guardie che li ci sono,
hanno già ucciso la prima.
Buon colpo di falce!
Buon colpo di falce, difensori del paese!
Buon colpo di falce!

(Strumentale)

Catalogna, trionfante,
tornerà ad esser ricca e piena!
Arretri questa gente,
così arrogante e superba!
Buon colpo di falce!
Buon colpo di falce, difensori del paese!
Buon colpo di falce!

Adesso è l'ora, mietitori!
Adesso è l'ora dell'allerta!
Nel rischio di un altro giugno,
affiliamo ben bene le spade.
Buon colpo di falce!..

E tremi il nemico,
al vedere la nostra insegna:
come falciam spighe d'oro,
così tagliam le catene!
Buon colpo di falce!..

14. SIEHE AN DIE WERK GOTTES

Johann Rosenmüller

Aus: Andere Kernsprüche (1652/53), Nr. 20

Siehe an die Werke Gottes,
denn wer kann das schlicht machen,
was er krümmet?

Am guten Tag
sei guter Dinge,
und den bösen Tag
nimm auch für gut.

Denn diesen schafft Gott
neben jenen,
daß der Mensch nicht wissen soll,
was künftig ist.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. JUBILATE DEO OMNIS TERRA

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Jubilate Deo omnis terra.
Cantate et exultate et psallite.

Reges terrae et omnes populi,
principes et omnes iudices,
annunciate inter gentes gloriam ejus,
in omnibus mirabilia ejus.

Qui posuit fines nostros pacem,
in manu ejus sunt omnes fines terrae.

Facta est pax, in virtute sua,
et abundantia in turribus suis.

Arcum conteret, confringet arma,
et scuta comburet igni.

Lux orta est justo,
et rectis corde laetitia.

14. REGARDE LES OEUVRES DE DIEU

Johann Rosenmüller

Du : Andere Kernsprüche (1652/53), Nr. 20

Regarde les oeuvres de Dieu,
car qui pourrait redresser
ce qu'il a infléchi ?

En une belle journée
sois de belle humeur,
et dans un mauvais jour
considère aussi ceci :

Dieu a créé les bons jours
comme les mauvais,
et l'homme ne peut pas savoir
ce que sera l'avenir.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. CHANTEZ LES LOUANGES DE L'ÉTERNEL

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Chantez les louanges de l'Éternel,
chantez, exultez et jouez la harpe.

Rois de la terre et tous les peuples,
princes et tous les juges,
faites connaître parmi les gens sa gloire,
en toutes choses, ses merveilles.

Il met la paix jusqu'à nos confins,
les limites des lieux sont en sa main.

La paix a été faite grâce à sa vertu,
la prospérité est dans ses palais.

Il brise les arcs, il met en pièces les lances,
il brûle les chariots de son feu.

La lumière est donnée au juste,
et la joie à ceux qui ont le coeur droit.

14. CONSIDER WHAT GOD HAS DONE

Johann Rosenmüller

From: Andere Kernsprüche (1652/53), Nr. 20

Consider the work of God:
Who can straighten
what he has made crooked?

In times of prosperity, be joyful;
but in times of adversity, consider:
God has made one
as well as the other.

Dios ha creado opuestos
Therefore, man shall find out
nothing of what shall be after him.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. SING JOYFULLY TO GOD ALL THE EARTH

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Sing joyfully to God all the earth.
Sing and exult and sing his praises.

Kings of the earth and all peoples,
princes and all judges,
proclaim his glory among the nations,
his marvellous works among all the peoples!

He established peace in our borders,
in his hand are the ends of the earth.

Peace has been made by his strength
and abundance in his towers.

He shall destroy the bow, he shall break the weapons,
and he shall burn the shield in the fire.

Light has dawned for the righteous,
and joy for the upright in heart.

14. OBSERVA LA OBRA DE DIOS

Johann Rosenmüller

De: Andere Kernsprüche (1652-1653), n.º 20

Observa la obra de Dios:
¿quién podrá enderezar
lo que él ha torcido?

En los tiempos prósperos
disfruta lo bueno,
y en tiempos adversos
reflexiona bien:

Dios ha creado opuestos
para que el hombre no sepa
lo que está por venir.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. ACLAMAD AL SEÑOR, TIERRA ENTERA

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Aclamad al Señor, tierra entera,
gritad, vitoread, tañed la cítara.

Reyes y pueblos del orbe,
príncipes y jefes del mundo,
contad a los pueblos su gloria,
en todas las cosas, sus maravillas.

Él ha puesto paz en nuestras fronteras,
en sus manos están los confines de la tierra.

Se ha alcanzado la paz con su fuerza;
y la prosperidad, en sus torres.

Él rompe los arcos, quiebra las lanzas,
prende fuego a los escudos.

Se alza la luz para el justo,
y la alegría para el recto de corazón.

14. SIEHE AN DIE WERK GOTTES

Johann Rosenmüller

Aus: Andere Kernsprüche (1652/53), Nr. 20

Siehe an die Werke Gottes,
denn wer kann das schlicht machen,
was er krümmet?

Am guten Tag
sei guter Dinge,
und den bösen Tag
nimm auch für gut.

Denn diesen schafft Gott
neben jenen,
daß der Mensch nicht wissen soll,
was künftig ist.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. JUBILATE DEO OMNIS TERRA

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Jubilate Deo omnis terra.
Cantate et exsultate et psallite.

Reges terrae et omnes populi,
principes et omnes iudices,
annunciate inter gentes gloriam ejus,
in omnibus mirabilia ejus.

Qui posuit fines nostros pacem,
in manu ejus sunt omnes fines terrae.

Facta est pax, in virtute sua,
et abundantia in turribus suis.

Arcum conteret, confringet arma,
et scuta comburet igni.

14. MIRA LES OBRES DE DÉU

Johann Rosenmüller

De: Andere Kernsprüche (1652/53), núm. 20

Mira les obres de Déu,
puix qui sap posar recte
allò que Ell corba?

En dies bons,
sigués alegre,
i els dies dolents
pren-te'ls bé també.

Car aquests els creà Déu
al costat d'aquells,
perquè l'home no sàpiga
quin futur l'espera.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. CANTEU LES LLOANCES DE L'ETERN

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Canteu les lloances de l'Etern,
canteu, exulteu i toquei l'arpa.

Reis de la terra i tots els pobles,
prínceps i tots els jutges,
feu conèixer a la gent la seva glòria,
en totes les coses, les seves meravelles.

Ell estén la pau fins als nostres confins,
els límits dels llocs són a les seves mans.

S'ha fet la pau gràcies a la seva virtut,
la prosperitat habita als seus palaus.

Ell trenca els arcs, fa a miques les llances,
amb el seu foc fa cremar els carros de combat.

14. SIEHE AN DIE WERK GOTTES

Johann Rosenmüller

Aus: Andere Kernsprüche (1652/53), Nr. 20

Siehe an die Werke Gottes,
denn wer kann das schlicht machen,
was er krümmet?

Am guten Tag
sei guter Dinge,
und den bösen Tag
nimm auch für gut.

Denn diesen schafft Gott
neben jenen,
daß der Mensch nicht wissen soll,
was künftig ist.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. JAUCHZET DEM HERRN, ALLE WELT

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Jauchzet dem Herrn, alle Welt.
Jauchzet, frohlocket und preiset ihn.

Könige der Erde aller Völker,
Fürsten und ihr Richter alle,
verkündet unter den Völkern seine Herrlichkeit
in allen seinen Wundertaten.

Er hat unseren Landesgrenzen Frieden gegeben,
in seiner Hand sind alle Grenzen der Erde.

Seine Macht hat den Frieden gebracht
und Reichtum seinen Häusern.

Er möge den Bogen zerbrechen, die Waffen zerstören
und die Schilde den Flammen übergeben.

14. OSSERVA L'OPERA DI DIO

Johann Rosenmüller

Da: Andere Kernsprüche (1652/53), N. 20

Osserva l'opera di Dio:
chi potrà raddrizzare
quel che Egli ha piegato?

Nei giorni felici
goditi il bene;
e i giorni avversi
accettali per buoni.

Perché questo riserva
Dio a ciascuno:
che l'uomo non sappia
che futuro lo aspetta.

16. PHILIPPUS REX HISPANIAE

Jordi Savall / Ambrosio Cotes

Philippus Rex Hispaniae

17. ESULTA NEL SIGNORE, TERRA TUTTA

Jean-Baptiste Lully

Le motet de la paix, LWV 77/16

Esulta nel Signore, terra tutta.
Cantate, acclamate e suonate la cetra.

Re della terra e popoli tutti,
Principi e voi tutti, giudici,
annunciate tra le genti la sua gloria,
fra tutti, le sue meraviglie.

Ha messo pace sui nostri confini;
nelle sue mani sono i confini della terra.

Ha conseguito la pace con la sua forza
e la prosperità nelle sue mura.

Egli distrugge gli archi, spezza le lance,
dà fuoco agli scudi.

Jubilate Deo omnis terra.
Cantate et exultate et psallite.

Arcum conteret, confringet arma,
scuta comburet igni.

Taliter non fecit omni nationi,
in die malorum protexit nos
in abscondito tabernaculi sui.

Jubilate in conspectu regis.
Justitia et enim ante eum ambulavit.
Ante eum justitia et pax osculatae sunt.

Juravit et statuit custodire juditia Domini.
Jubilate in conspectu regis.

Orta est enim in diebus ejus justitia,
et abundantia pacis,
donec auferatur luna.

21. PRAISE THE LORD, O MY SOUL

John Blow (Psalm 103:1-2, 20-21)

Praise the Lord, O my soul,
and all that is within me
praise his holy name.
Praise the Lord, O my soul,
and forget not all his benefits.

O praise the Lord, all ye angels of his,
ye that excel in strength,
ye that fulfil his commandments.
O praise the Lord,
and hearken unto the voice of his words.

O praise the Lord, all ye his hosts,
ye servants of his that do his pleasure.
O praise the Lord,
O speak good of the Lord, all ye works of his
in all places of his dominion.
Praise ye the Lord, O my soul.

Praise thou the Lord, O my soul.
Hallelujah!

Chantez les louanges de l'Éternel.
Chantez, exultez et jouez la harpe.

Il brise les arcs, il met en pièces les lances,
il brûle les boucliers dans le feu.

Ainsi Il n'a fait à aucune nation,
de mauvais jours, Il nous en protégea,
et nous cachera dans sa retraite.

Réjouissez-vous devant le Roi.
La justice en effet a marché devant lui.
Devant lui justice et paix se sont embrassées.

Il a juré et résolu d'obéir aux décisions du Seigneur.
Réjouissez-vous devant le Roi.

En ces jours, est née la justice
et il y aura abondance de paix,
pour des lunes et des lunes.

21. CÉLÈBRE LE SEIGNEUR, Ô MON ÂME

John Blow (Psaume 103:1-2, 20-21)

Célèbre le Seigneur, ô mon âme,
et tout ce qui est en moi
célèbre son saint nom.
Célèbre le Seigneur, ô mon âme,
et n'oublie pas tous ses bienfaits.

Célèbre le Seigneur, et vous ses anges
vous qui êtes si forts
et obéissez à ses commandements
Célébrez le Seigneur,
et écoutez la voix de ses paroles.

Célébrez le Seigneur, vous tous ses esprits,
ses serviteurs qui comblent ses désirs
Célébrez le Seigneur,
Parlez bien du Seigneur, vous qui êtes ses oeuvres
partout en ses domaines.
Célèbre le Seigneur, ô mon âme,

Célèbre le Seigneur, ô mon âme,
Alléluia !

Sing joyfully to God all the earth;
sing and exult and sing his praises.

Aclamad al Señor, tierra entera,
gritad, vitoread, tañed la cítara.

He shall destroy the bow, he shall break the weapons,
he shall burn the shield in the fire.

Él rompe los arcos, quiebra las lanzas,
prende fuego a los escudos.

He has not done this for any other nation,
in the day of misfortune he protected us,
and concealed us under the cover of his tent.

No obró así con ninguna nación;
durante el peligro nos guareció,
nos escondió en un rincón de su tienda.

Sing joyfully in the sight of the king.
For righteousness has walked before him.
Before him justice and peace have kissed.

Aclamad al rey,
pues la justicia ha caminado ante él,
ante él la justicia y la paz se han besado.

He has sworn and resolved to guard the judgements
of the Lord. Sing joyfully in the sight of the king.

Ha jurado y resuelto obedecer los mandatos del Señor.
Aclamad al rey.

For righteousness has flourished in his days,
and peace shall abound,
till the moon be no more.

Pues en sus días florecerá la justicia
y la paz en abundancia
hasta que falte la luna.

21. PRAISE THE LORD, O MY SOUL

John Blow (Psalm 103:1-2, 20-21)

Praise the Lord, O my soul,
and all that is within me
praise his holy name.
Praise the Lord, O my soul,
and forget not all his benefits.

21. BENDICE, ALMA MÍA, AL SEÑOR

John Blow (Salmo 103:1-2, 20-21)

Bendice, alma mía, al Señor,
y todo mi ser a su santo nombre.
Bendice, alma mía, al Señor,
y no te olvides de sus beneficios.

O praise the Lord, all ye angels of his,
ye that excel in strength,
ye that fulfil his commandments.
O praise the Lord,
and hearken unto the voice of his words.

Benedicid al Señor, ángeles suyos,
que sois poderosos
y cumplís sus órdenes,
prontos a cumplir su palabra.

O praise the Lord, all ye his hosts,
ye servants of his that do his pleasure.
O praise the Lord,
O speak good of the Lord, all ye works of his
in all places of his dominion.
Praise ye the Lord, O my soul.

Benedicid al Señor, ejércitos suyos,
que le servís haciendo su voluntad.
Benedicid al Señor, todas sus obras,
en todo lugar de su imperio,
Bendice, alma mía, al Señor.

Praise thou the Lord, O my soul.
Hallelujah!

Bendice, alma mía, al Señor.
Aleluya!

Lux orta est justo,
et rectis corde laetitia.

Jubilate Deo omnis terra.
Cantate et exsultate et psallite.

Arcum conteret, confringet arma,
scuta comburet igni.

Taliter non fecit omni nationi,
in die malorum protexit nos
in abscondito tabernaculi sui.

Jubilate in conspectu regis.
Justitia et enim ante eum ambulavit.
Ante eum justitia et pax osculae sunt.

Juravit et statuit custodire judicia Domini.
Jubilate in conspectu regis.

Orta est enim in diebus ejus justitia,
et abundantia pacis,
donec auferatur luna.

21. PRAISE THE LORD, O MY SOUL

John Blow (Psalm 103:1-2, 20-21)

Praise the Lord, O my soul,
and all that is within me
praise his holy name.
Praise the Lord, O my soul,
and forget not all his benefits.

O praise the Lord, all ye angels of his,
ye that excel in strength,
ye that fulfil his commandments.
O praise the Lord,
and hearken unto the voice of his words.

O praise the Lord, all ye his hosts,
ye servants of his that do his pleasure.
O praise the Lord,
O speak good of the Lord, all ye works of his
in all places of his dominion.
Praise ye the Lord, O my soul.

Praise thou the Lord, O my soul.
Hallelujah!

La llum arriba al just,
i la joia als qui tenen el cor dret.

Canteu les lloances de l'Etern,
canteu, exulteu i toquei l'arpa.

Ell trenca els arcs, fa a miques les llances,
amb el seu foc fa cremar els escuts.

Així Ell no ha causat a cap nació
mals dies. Ens guardarà be d'haver-ne
i ens protegirà en la retirada.

Alegreu-vos davant el Rei.
La justícia, en efecte, desfila davant seu.
Davant seu s'abracen la justícia i la pau.

Ell ha jurat i ha resolt obeir les decisions del Senyor.
Alegreu-vos davant el Rei.

En aquests dies, ha nascut la justícia
i hi haurà pau en abundor
durant llunes i llunes.

21. BENEIX EL SENYOR, ÀNIMA MEVA

John Blow (Salm 103:1-2, 20-21)

Beneix el Senyor, ànima meva,
del fons del cor
beneix el seu sant nom.
Beneix el Senyor, ànima meva,
no t'oblidis mai dels seus favors.

Beneïu-lo, àngels del Senyor,
herois poderosos
que compliu les seves ordres.
Beneïu el Senyor,
sempre a punt d'obeir els seus manaments.

Beneïu-lo, estols del Senyor,
servidors que executeu els seus designis.
Beneïu el Senyor.
Parleu bé del Senyor, de totes les seves obres,
a tot arreu on ell és sobirà.
Beneix el Senyor, ànima meva.

Beneix el Senyor, ànima meva.
Al·leluia!

Dem Gerechten wurde Licht
und Freude den rechtschaffenen Herzen.

Jauchzet dem Herrn, alle Welt.
Jauchzet, frohlocket und preiset ihn.

Er möge den Bogen zerbrechen, die Waffen zerstören
und die Schilde den Flammen übergeben.

Nicht für alle Nationen hat er dies getan,
in unglücklichen Tagen hat er uns beschützt,
in der Verborgenheit seiner irdischen Heimstatt.

Jauchzet beim Anblick des Königs;
denn ihm geht Gerechtigkeit voraus.
Vor ihm haben Gerechtigkeit und Frieden sich geküsst.

Er hat geschworen und statuiert, dass er dem göttlichen
Ratschluss folgen wird. Jauchzet beim Anblick des Königs.

Denn in diesen Tagen ist uns Gerechtigkeit geworden
und der Reichtum des Friedens,
bis dass der Mond nimmer sei.

21. LOBE DEN HERRN, MEINE SEELE!

John Blow (Psalm 103: 1-2, 20-21)

Lobe den Herrn, meine Seele,
und was in mir ist,
lobe seinen heiligen Namen!
Lobe den Herrn, meine Seele,
und vergiß nicht, was er dir Gutes getan hat.

Lobet den Herrn, ihr seine Engel,
ihr starken Helden,
die ihr seine Befehle ausrichtet,
Lobet den Herrn,
daß man höre die Stimme seines Wortes!

Lobet den Herrn, alle seine Heerscharen,
seine Diener, die ihr seinen Willen tut!
Lobet den Herrn,
preiset den Herrn und alle seine Werke,
an allen Orten seiner Herrschaft!
Lobe ihn, den Herrn, meine Seele!

Lobe den Herrn, du meine Seele!
Alleluja!

È sorta la luce per il giusto
e la gioia per i retti di cuore.

Esulta nel Signore, terra tutta.
Cantate, acclamate e suonate la cetra.

Egli distrugge gli archi, spezza le lance,
Dà fuoco agli scudi.

Non ha fatto così con alcun'altra nazione:
Nel pericolo ci ha protetto,
Al riparo nella sua tenda.

Acclamate al cospetto del re;
anche la giustizia è passata davanti a lui.
Giustizia e pace ivi si sono baciato.

Ha deciso e giurato di custodire i comandi del Signore.
Acclamate al cospetto del re.

È sorta infatti nei suoi giorni la giustizia
E vi abbonda la pace
Finché non sparisca la luna.

21. BENEDICI IL SIGNORE, ANIMA MIA

John Blow (Salmo 103:1-2, 20-21)

Benedici il Signore, anima mia,
e tutto ciò che è in me
Benedica il suo santo nome.
Benedici il Signore, anima mia,
e non dimenticare tutti I suoi benefici.

Benedite il Signore, suoi angeli,
Voi che siete potenti
esecutori dei suoi comandi.
Benedite il Signore,
attenti nell'ascolto delle sue parole.

Benedite il Signore, voi sue schiere,
suoi fedeli che fate la sua volontà.
Benedite il Signore,
voi tutte opere sue,
in ogni luogo dei suoi domini.
Benedici il Signore, anima mia.

Benedici il Signore, anima mia,
Alleluia!

GUERRE & PAIX

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Te Deum laudamus,
te Dominum confitemur.
Te aeternum Patrem,
omnis terra veneratur.

Tibi omnes Angeli,
tibi Caeli et universae Potestates.
Tibi Cherubim et Seraphim
incessabili voce proclamant:

“Sanctus, Sanctus, Sanctus
Dominus Deus Sabaoth.
Pleni sunt caeli et terra
majestatis gloriae tuae.”

Te gloriosus Apostolorum chorus:
Te prophetarum laudabilis numerus:
Te martyrum candidatus laudat exercitus.

**7. CANT DELS AUCELLS QUANT ARRIBAREN
LOS VAIXELLS**

Anònim / J. Savall – Cançó patriòtica

Cantaven los aucells
quant veren los Vaxells
davant de Barcelona,
i lo alegre Tord
cantant deia a n'el Nord:
Tu eres la ponçonya.

I l'Àliga imperial
va per l'aire volant,
cantant amb melodia,
l'alegria que causà
quan lo rei va arribar
en esta monarquia.

GUERRE & PAIX

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Nous te louons, Dieu,
nous t'acclamons, Seigneur.
Père éternel,
toute la terre te vénère.

C'est pour Toi que tous les anges,
les cieus, toutes les puissances,
les chérubins et les séraphins
chantent inlassablement :

« Saint, Saint, Saint,
Dieu, Seigneur de l'univers ;
le ciel et la terre sont remplis
de la gloire de ta majesté. »

C'est Toi que les Apôtres glorifient,
Toi que proclament les prophètes,
Toi dont témoignent les martyrs.

**7. CHANT DES OISEAUX VOYANT ACCOSTER
LES NAVIRES**

Anonyme / J. Savall – Chanson patriotique

Voici que chantent les oiseaux
en voyant accoster les navires
en face de Barcelone.
Et la joyeuse Grive
chante au Bécasseau bâtard:
Tu es le « Poison ».

Et alors l'Aigle impérial
chante en l'air à la volée
en recherchant la mélodie,
et la cause de sa joie
est de voir arriver ce Roi
à la tête de la monarchie.

WAR & PEACE

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Oh God, we praise thee
 We confess thee, Lord, as our master,
 Thou, eternal Father,
 By all the earth art praised.

To thee all the angels,
 To thee all heaven and all the earthly powers,
 To thee both Cherubim and Seraphim
 Lift their voices eternally.

Holy, Holy, Holy
 Lord God of the heavenly hosts,
 Heaven and earth are filled
 With the majesty of thy glory.

The glorious company of the Apostles.
 The goodly fellowship of the Prophets.
 The noble army of Martyrs.

**7. SONG OF THE BIRDS WHEN THE SHIPS
SAILED IN**

Anonymous / J. Savall – Patriotic song

The birds were singing
 as they saw the ships
 sail in to Barcelona,
 and the chirpy thrush
 sang "You are poison!"
 to the Bastard prince.

The imperial eagle,
 as it flew through the air,
 melodiously sang
 a joyful song to see
 the king come into
 this monarchy.

GUERRA Y PAZ

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

A ti, oh Dios, te alabamos,
 a ti, Señor, te reconocemos.
 A ti, eterno Padre,
 te venera toda la creación.

Los ángeles todos, los cielos
 y todas las potestades te honran.
 Los querubines y serafines
 te cantan sin cesar:

«Santo, Santo, Santo es el Señor,
 Dios de los ejércitos.
 Los cielos y la tierra
 están llenos de la majestad de tu gloria».

A ti te ensalza el glorioso coro de los apóstoles,
 la multitud admirable de los profetas,
 el blanco ejército de los mártires.

**7. CANTO DE LAS AVES AL VER LLEGAR
NAVES**

Anónimo / J. Savall – Canción patriótica

Cantan ya las aves
 al ver llegar naves
 frente a Barcelona,
 y el alegre tordo
 le canta al bastardo:
 «Eres la ponzoña».

Y la imperial águila
 por el aire canta
 con gran melodía,
 la dicha causada
 llegando el monarca
 a esta monarquía.

GUERRE & PAIX

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Te Deum laudamus,
te Dominum confitemur.
Te aeternum Patrem,
omnis terra veneratur.

Tibi omnes Angeli,
tibi Caeli et universae Potestates.
Tibi Cherubim et Seraphim
incessabili voce proclamant:

“Sanctus, Sanctus, Sanctus
Dominus Deus Sabaoth.
Pleni sunt caeli et terra
majestatis gloriae tuae.”

Te gloriosus Apostolorum chorus:
Te prophetarum laudabilis numerus:
Te martyrum candidatus laudat exercitus.

**7. CANT DELS AUCELLS QUANT ARRIBAREN
LOS VAIXELLS**

Anònim / J. Savall – Cançó patriòtica

Cantaven los aucells
quant veren los Vaxells
davant de Barcelona,
i lo alegre Tord
cantant deïa a n'el Bord:
Tu eres la ponçonya.

I l'Àliga imperial
va per l'aire volant,
cantant amb melodia,
l'alegria que causà
quan lo rei va arribar
en esta monarquia.

GUERRA I PAU

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Oh, Déu, us lloem,
Senyor, us glorifiquem.
Oh Pare etern,
tota la terra us venera.

Tots els àngels,
els querubins i els serafins
no cessen mai d'aclamar-vos:

Sant, sant, sant és el Senyor,
Déu de l'Univers.
El cel i la terra són plens
de la majestat de la vostra glòria.

A Tu t'enalteix el gloriós cor dels apòstols,
la multitud admirable dels profetes,
el blanc exercit dels màrtirs.

**7. CANT DELS AUCELLS QUANT ARRIBAREN
LOS VAIXELLS**

Anònim / J. Savall – Cançó patriòtica

Cantaven los aucells
quant veren los Vaxells
davant de Barcelona,
i lo alegre Tord
cantant deïa a n'el Bord:
Tu eres la ponçonya.

I l'Àliga imperial
va per l'aire volant,
cantant amb melodia,
l'alegria que causà
quan lo rei va arribar
en esta monarquia.

KRIEG UND FRIEDEN

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Dich, Gott, loben wir,
dich, Herr, preisen wir,
Dir, dem ewigen Vater
huldigt die ganze Erde.

Dir rufen die Engel alle,
die Himmel und sämtlichen Mächte,
die Cherubim und die Seraphim
mit nie versagender Stimme zu:

„Heilig, heilig, heilig
Gott, Herr der himmlischen Scharen.
Erfüllt sind Himmel und Erde
von deiner erhabenen Herrlichkeit.“

Dich preist der glorreiche Chor der Apostel,
der Propheten lobwürdige Zahl,
und der Märtyrer leuchtendes Heer.

7. GESANG DER VÖGEL, ALS DIE SCHIFFE ANLEGTEN

Anonym / J. Savall – Patriotic Lied

Die Vögel sangen laut
als sie die Schiffe sahn
vor Barcelonas Küste.
Die frohe Drossel sprach
zum falschen Thronfolger:
Du bist das reine Übel.

Der Königsadler, der
in luftigen Höhen kreist,
besang mit vollem Klang
welch' Freude er empfand,
dass der rechte König kam
die Monarchie zu lenken.

GUERRA E PACE

1614 - 1714

CD 2**1-4. TE DEUM**

Marc-Antoine Charpentier (H 146)

Noi ti lodiamo, Dio
Ti proclamiamo Signore.
O Eterno Padre,
tutta la terra ti adora.

A Te cantano tutti gli angeli
e tutte le potenze dei cieli.
e i Cherubini e i Serafini,
con voce incessabile:

Santo, Santo, Santo
il Signore Dio dell'universo.
I cieli e la terra
sono pieni della tua gloria.

Ti acclama il coro degli apostoli
e la candida schiera dei martiri;
Le voci dei profeti si uniscono nella tua lode.

7. IL CANTO DEGLI UCCELLI ALL'ARRIVO DI NAVI

Anonimo / J. Savall – Canzone patriottica

Cantavano gli uccelli
quando videro le navi
di fronte a Barcellona,
e l'allegro tordo
disse al passero:
"Tu sei cattivo".

E l'aquila imperiale,
volando nel cielo, cantava
con una bella melodia
la fortuna recata
dall'arrivo del re
in questa monarchia.

Cantava el Rossinyol:
Avui deixo lo dol!
Respon la cadenera:
una passada vull fer
puig veig Carles Tercer
que ja toca en terra.

Cantava lo Lluer:
Visca Carles Tercer
i lo duc de Savoia,
i també el general
d'Inglaterra i Portugal
puix nos han dat gran joia.

9-10. IL PIÙ BEL NOME

Antonio Caldara

Coro di seguaci della virtù

Qui dove ha lieta
l'onor la reggia,
virtù festeggia,
virtù si adora.

Aria: Cari Elisi, stanze amate
(Giunone)

Cari Elisi, stanze amate,
che formate il mio riposo,
de gl'eroi che stanno in voi,
questo cor già s'innamora.
E quel lume dolce, ameno,
che sereno in voi risplende,
già mi rende la mia pace,
e mi piace, e mi ristora.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison

Le Rossignol se met à chanter :
Aujourd'hui fini le deuil !
Le Chardonneret lui répond :
En survolant tout au dessus
je vois arriver Charles Trois
qui pose le pied dans nos rues.

Le Tarin des aulnes chante :
Vive le roi Charles Trois
et vive le duc de Savoie
et vive aussi le général
d'Angleterre et du Portugal
qui nous transportent de joie !

9-10. LE NOM LE PLUS BEAU

Antonio Caldara

Chœur des suiveurs de la vertu.

Ici où est le bonheur
Règne l'honneur,
La vertu est célébrée
La vertu est adorée.

Air : Chers Elysées, lieux aimés
(Juno)

Chers Elysées, lieux aimés,
Qui le repos me procurez
Des héros qui y demeurent
Ce cœur en tombe amoureux.
Et la lumière douce et amène
Qui ici resplendit sereine
Me redonne la paix intérieure,
Me plait et me rend ma vigueur.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Seigneur, prends pitié.
Christ, prends pitié.
Seigneur, prends pitié.

The nightingale sang:
 “Today my sorrow’s at an end!”
 Replied the goldfinch:
 “A trill I’ll gladly sing
 for Charles the Third our king
 as he puts in to land.

Thus sang the siskin:
 “Long live Charles the Third,
 and the Duke of Savoy,
 likewise the generals
 of England and Portugal,
 who have brought us much joy.”

9-10. IL PIÙ BEL NOME

Antonio Caldara

Chorus of the Followers of Virtue

Here, where joyous
 honour has her palace,
 virtue is fêted,
 virtue is adored.

Aria: *Beloved Elysian Fields, that cherished spot*
 (Juno)

Beloved Elysian Fields, that cherished spot
 that offers me repose,
 the heroes assembled here
 have won my heart.
 And the soft, pleasant light
 that shines serenely on you
 Has restored my peace,
 bringing joy and comfort to me.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Lord have mercy on us.
 Christ have mercy on us.
 Lord have mercy on us.

Canta el ruiseñor:
 «¡Digo al luto adiós!»
 Responde el jilguero:
 «Daré una pasada
 pues veo al monarca
 que ya pisa el suelo».

Canta el lugano:
 «¡Que viva el rey Carlos,
 viva el duque de Saboya,
 viva el general
 de Inglaterra y Portugal,
 pues nos alborozan».

9-10. EL MÁS BELLO NOMBRE

Antonio Caldara

Coro de los seguidores de la virtud

Aquí donde tiene alegre
 el honor palacio,
 virtud se festeja,
 virtud se adora.

Aria: *Caros Elíseos, amados lugares*
 (Juno)

Caros Elíseos, amados lugares
 que cuidáis de mi reposo,
 de los héroes que aquí viven
 mi corazón se enamora.
 Y la luz dulce y amena
 que serena aquí reluce
 me devuelve ya la paz,
 y me place y me conforta.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Señor, tened piedad.
 Cristo, tened piedad.
 Señor, tened piedad.

Cantava el Rossinyol:
Avui deixo lo dol!
Respon la cadenera:
una passada vull fer
puig veig Carles Tercer
que ja toca en terra.

Cantava lo Lluer:
Visca Carles Tercer
i lo duc de Savoia,
i també el general
d'Inglaterra i Portugal
puix nos han dat gran joia.

9-10. IL PIÙ BEL NOME

Antonio Caldara

Coro di seguaci della virtù

Qui dove ha lieta
l'onor la reggia,
virtù festeggia,
virtù si adora.

Aria: *Cari Elisi, stanze amate*

(Giunone)

Cari Elisi, stanze amate,
che formate il mio riposo,
de gl'eroi che stanno in voi,
questo cor già s'innamora.
E quel lume dolce, ameno,
che sereno in voi risplende,
già mi rende la mia pace,
e mi piace, e mi ristora.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Kyrie eleison.
Christe eleison.
Kyrie eleison

Cantava el Rossinyol:
Avui deixo lo dol!
Respon la cadenera:
una passada vull fer
puig veig Carles Tercer
que ja toca en terra.

Cantava lo Lluer:
Visca Carles Tercer
i lo duc de Savoia,
i també el general
d'Inglaterra i Portugal
puix nos han dat gran joia.

9-10. EL NOM MÉS BELL

Antonio Caldara

Cor dels Seguidors de la virtut

Aquí on té alegre
l'honor palau,
virtut festeja,
virtut s'hi adora.

Ària: *Cars Elisis, llocs amats*

(Juno)

Cars Elisis, llocs amats
que el repòs em procureu,
dels herois que aquí conviuen
aquest cor ja s'enamora.
I la llum dolça i amena
que serena aquí resplendeix
ja em torna la meva pau,
i em plau i tota em confora.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Senyor, tingueu pietat.
Crist, tingueu pietat.
Senyor, tingueu pietat.

Die Nachtigall sang auch:
Heut hört die Trauer auf!
Und der Distelfink darauf:
Ich fliege hin zum Strand,
seinen Fuß setzt schon an Land
Karl III., unser König.

Der Erlenzeisig sang:
Karl III. lebe hoch,
der Herzog von Savoyen,
seines Zeichens General
von England und Portugal,
dessen wollen wir uns freuen.

9-10. DER SCHÖNSTE NAME

Antonio Caldara

Chor des Gefolges der Tugend

Hier, wo glücklich
die Ehre Hof hält,
feiert die Tugend,
verehrt man die Tugend.

Arie: *Teure Elisien, geliebte Hallen*

(Juno)

Teure Elisien, geliebte Hallen,
wo ich meine Ruhe finde,
in die Helden, die hier weilen,
hat mein Herz sich längst verliebt.
Und das sanfte, milde Licht,
das hier heiteren Schein verbreitet,
schenkt mir wieder meinen Frieden,
und es freut und tröstet mich.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Herr, erbarme Dich unser.
Christus, erbarme Dich unser.
Herr, erbarme Dich unser.

Cinguettò l'usignolo:
"Al lutto dico addio".
Rispose il cardellino:
"Io faccio un giretto,
perché vedo il monarca
che è già sceso a terra".

Cantò il lucherino:
"Lunga vita al re Carlo
e al duca di Savoia,
e vita al generale
d'Inghilterra e Portogallo
che ci fanno felici".

9-10. IL PIÙ BEL NOME

Antonio Caldara

Coro di seguaci della virtù

Qui dove ha lieta
l'onor la reggia,
virtù festeggia,
virtù si adora.

Aria: *Cari Elisi, stanze amate*

(Giunone)

Cari Elisi, stanze amate,
che formate il mio riposo,
de gl'eroi che stanno in voi,
questo cor già s'innamora.
E quel lume dolce, ameno,
che sereno in voi risplende,
già mi rende la mia pace,
e mi piace, e mi ristora.

12. KYRIE ELEISON

Heinrich Ignaz Franz von Biber

Signore, pietà.
Cristo, pietà.
Signore, pietà.

**15. БЕЗИЕВЪСТАЯ ДЬВОГА, ЯЖЕ БОГА
BEŽŇEEVĚSTNAYA DĚVO (O VIRGO)**

Василий Титов

Безиевѣстая дьвога, яже Бога неизреченно
заченши плотію, Матн Бога Вышняго,
твоихъ рабовъ мол(ь)бы пріими. Непорочная,
всемъ подаючи, очищеніе прегрѣшеній,
нынѣ наша моленія приемлющи,
молн чпастися всѣмъ намъ. Василий Титов

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Hei mihi Domine,
quia peccavi nimis in vita mea:
quid faciam miser?
ubi fugiam nisi ad te. Deus meus?

Miserere mei
dum veneris, in novissimo die.

Anima mea turbata est valde, sed tu,
Domine, succurre ei.

Miserere mei,
dum veneris, in novissimo die.

19. CATALUNYA EN ALTRE TEMPS

Jordi Savall / Anònim (tradicional)

Catalunya en altre temps
ella sola es governava
y es feyen les seves lleys
en sa llengua y no en cap altra.
¡Plora, plora, Catalunya,
que ja no et governes ara!

Des de ja fa massa temps
extrangers són qui la manen
y en llengua estranya es fan lleys
que a la nació són contraries.
¡Plora, plora, Catalunya,
ja que't doblegues encara!

15. Ô VIERGE IMMACULÉE

Vasily Titov

Ô Vierge immaculée qui conçut Dieu
En sa chair, Ô mère de Dieu le Très Haut
Reçois les suppliques de tes serviteurs, Ô toi si pure
Toi qui effaces les transgressions de tous
Une fois encore, reçois nos prières
Et prie pour notre salut.

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Pauvre de moi, Seigneur,
qui ai tant péché dans ma vie,
pauvre, que ferai-je, où irai-je
si ce n'est devant toi, mon Dieu ?

Aie pitié de moi, quand tu viendras
au jour du jugement.

Mon âme est bouleversée;
mais toi seul Seigneur peux intercéder.

Aie pitié de moi, quand tu viendras
au jour du jugement.

19. LA CATALOGNE EN D'AUTRES TEMPS

Jordi Savall / Anonyme (traditionnel)

La Catalogne en d'autres temps
se gouvernait elle-même
et faisait ses propres lois
dans sa langue et non une autre.
Pleure, pleure Catalogne,
tu ne te gouvernes plus !

Depuis déjà bien longtemps
des étrangers la commandent,
dictent les lois en leur langue,
des lois contraires à la nation.
Pleure, pleure Catalogne
car tu vis encore sous un joug !

15. O VIRGIN UNWEDDED

Vasily Titov

O Virgin Unwedded, who ineffably conceived God
in the flesh, O Mother of God Most High,
receive the supplications of your servants, O all-pure One.
You grant cleansing of transgressions to all;
even now, as You receive our prayers,
pray that we all may be saved.

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Woe is me, O Lord,
for I have sinned grievously in my life.
What will become of me, wretch that I am?
Where shall I flee, but unto Thee, my God?

Have mercy upon me when Thou comest
at the last day.

My soul is greatly troubled;
But, Lord, be Thou my helper!

Have mercy upon me when Thou comest
at the last day.

19. CATALONIA, IN DAYS GONE BY

Jordi Savall / Anonymous (traditional)

Catalonia, in days gone by,
was ruled by her own hand,
and her laws were written
in a language no other than her own.
Weep, weep, Catalonia,
for you rule yourself no more.

For far too long this land
has bowed its head to strangers,
And laws against our nation
have been written in a foreign tongue.
Weep, weep, Catalonia,
in your humiliation!

15. VIRGEN INMACULADA

Vasily Titov

Virgen inmaculada, tú que inefablemente concebiste
al Dios encarnado, Madre de Dios Altísimo,
recibe las súplicas de tus siervos, oh Purísima.
Tú que de todos purificas los pecados;
incluso ahora, al recibir nuestras plegarias,
ruega por la salvación de todos.

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Pobre de mí, Señor,
que he pecado mucho en la vida.
¿Qué haré, miserable, hasta dónde huiré
sino hasta ti, Dios mío?

Ten piedad de mí cuando llegues,
el ultimísimo día.

Mi alma está muy abatida;
pero tú, Señor, socórrela.

Ten piedad de mí cuando llegues,
el ultimísimo día.

19. CATALUÑA EN OTRO TIEMPO

Jordi Savall / Anónimo (tradicional)

Cataluña en otro tiempo
se gobernaba ella sola
y hacía sus propias leyes
en su lengua y no otra.
¡Llora, llora, Cataluña,
no te gobiernas ahora!

Desde hace ya mucho tiempo
en ella extranjeros mandan
y en su lengua dictan leyes
que a la nación son contrarias.
¡Llora, llora, Cataluña,
porque vives sojuzgada!

**15. БЕЗИЕВЪСТАЯ ДЬВОГА, ЯЖЕ БОГА
BEŽŇEEVĚSTNAYA DĚVO (O VIRGO)**

Василий Титов

Безиевѣстая дѣвога, яже Бога неизреченно
зачении плотію, Матн Бога Вышняго,
твоихъ рабовъ мол(ь)бы прими. Непорочная,
всемъ подаючи, очищеніе прегрѣшеній,
нынѣ наша моленія приемлющи,
молн чпастися всѣмъ намъ. Василий Титов

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Hei mihi Domine,
quia peccavi nimis in vita mea:
quid faciam miser?
ubi fugiam nisi ad te. Deus meus?

Miserere mei
dum veneris, in novissimo die.

Anima mea turbata est valde, sed tu,
Domine, succurre ei.

Miserere mei,
dum veneris, in novissimo die.

19. CATALUNYA EN ALTRE TEMPS

Jordi Savall / Anònim (tradicional)

Catalunya en altre temps
ella sola es governava
y es feyen les seves lleys
en sa llengua y no en cap altra.
¡Plora, plora, Catalunya,
que ja no et governes ara!

Des de ja fa massa temps
extrangers són qui la manen
y en llengua estranya es fan lleys
que a la nació són contraries.
¡Plora, plora, Catalunya,
ja que't doblegues encara!

15. OH VERGE IMMACULADA

Vasily Titov

Oh Verge immaculada, inefablement concebuda per Déu
en la carn, oh Mare de Déu l'Altíssim,
rebeu les súplices dels vostres serfs, oh Puríssima.
Vós lleveu les impureses de tots;
fins i tot ara, que rebeu els nostres precés,
pregueu per la salvació de tots nosaltres.

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Pobre de mi, Senyor,
que he pecat molt a la vida.
Què faré, miserable, fins on fugiré
sinó fins a vós, Déu meu?

Tingueu pietat de mi quan arribeu,
l'últim dia de tots.

La meva ànima està molt abatuda;
però vós, Senyor, socorreu-la.

Tingueu pietat de mi quan arribeu,
l'últim dia de tots.

19. CATALUNYA EN ALTRE TEMPS

Jordi Savall / Anònim (tradicional)

Catalunya en altre temps
ella sola es governava
y es feyen les seves lleys
en sa llengua y no en cap altra.
¡Plora, plora, Catalunya,
que ja no et governes ara!

Des de ja fa massa temps
extrangers són qui la manen
y en llengua estranya es fan lleys
que a la nació són contraries.
¡Plora, plora, Catalunya,
ja que't doblegues encara!

15. O JUNGFRÄULICHE MAGD

Vasily Titov

O jungfräuliche Magd, die du unbefleckt empfangen hast
den fleischgewordenen Gott, o Mutter des höchsten Gotts,
erhöre das Flehen deiner Diener, o du einzig Reine.
Du hast uns allen die Vergebung unserer Sünden erwirkt;
bitte auch in dieser Stunde, wo wir zu dir beten,
für uns und unsere Erlösung.

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Weh mir, Herr,
denn ich habe viel gesündigt im Leben.
Was mache ich, Elender, wo finde ich Zuflucht,
wenn nicht bei dir, mein Gott?

Erbarme dich meiner bei deiner Ankunft
am Jüngsten Tag.

Meine Seele ist niedergeschlagen,
aber du, Herr, kannst mir helfen.

Erbarme dich meiner bei deiner Ankunft
am Jüngsten Tag.

19. KATALONIEN ZU ANDRER ZEIT

Jordi Savall / Anonym (traditionell)

Katalonien, zu anderer Zeit,
da regierte es sich selbst und unabhängig;
die Gesetze gab es sich
in keiner anderen Sprache als der eigenen.
Weine, weine, Katalonien,
denn du registrierst dich nicht mehr selbst!

Allzu lang schon haben hier
Fremde nun das Sagen;
und in fremder Sprache machen sie
ihre Gesetze gegen die Nation.
Weine, weine, Katalonien,
denn du wirst dich noch beugen!

15. O VERGINE IMMACOLATA

Vasily Titov

O Vergine Immacolata, che ineffabilmente concepisti Dio
nella tua carne, o Madre di Dio Altissimo,
ricevi le suppliche dei tuoi servi. O purissima,
Tu ci purifichi tutti delle nostre colpe;
Anche ora, accogliendo le nostre preghiere,
prega che noi tutti siamo salvati.

18. HEI MIHI

Joan Cererols

Ahimè, Signore, troppo ho peccato nella mia vita.
Che farò ora, misero?
Dove posso rifugiarmi,
se non in te, Dio mio?

Abbi pietà di me, quando verrai
nell'ultimo giorno.

L'anima mia è molto turbata,
ma tu, Signore, soccorrimi.

Abbi pietà di me, quando verrai
nell'ultimo giorno.

19. LA CATALOGNA IN ALTRI TEMPI

Jordi Savall / Anonimo (tradizionale)

La Catalogna in altri tempi
si governava da sola,
e faceva le sue leggi
nella sua lingua e in nessun'altra.
Piangi, piangi, Catalogna;
non sei tu che ti governi, ora!

Da lungo tempo ormai,
sono stranieri che vi comandano,
e in lingua straniera fanno leggi
contrarie a che sia nazione.
Piangi, piangi, Catalogna,
giacché vivi ancora soggiogata!

20-26. JUBILATE DEO / O BE JOYFUL

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Psalm 100, 1-5 and Doxology for the Peace of Utrecht, 1713

O be joyful in the Lord,
all ye lands!

Serve the Lord with gladness,
and come before his presence with a song.

Be ye sure that the Lord he is God:
it is he that has made us,
and not we ourselves;
we are his people,
and the sheep of his pasture.

O go your way into his gates
with thanksgiving,
and into his courts with praise:
be thankful unto him,
and speak good of his Name.

For the Lord is gracious,
his mercy is everlasting:
and his truth endures
from generation to generation.

Glory be to the Father,
glory be to the Son,
and to the Holy Ghost.

As it was in the beginning,
is now, and ever shall be:
world without end. Amen.

20-26. JUBILATE DEO / OH ! SOYEZ JOYEUX

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Psaume 100, 1-5 et Doxologie pour la Paix d'Utrecht, 1713

Oh ! Soyez joyeux en le Seigneur,
Tous les territoires !

Servez le Seigneur avec allégresse
Et allez au-devant de lui avec un chant.

Soyez sûrs, c'est le Seigneur qui est Dieu.
C'est lui qui nous a faits,
Et non nous-mêmes.
Nous sommes son peuple
Et les moutons de son pâturage.

Oh ! Présentez-vous à ses portes
Avec des actions de grâce,
À ses parvis avec des louanges.
Rendez-lui grâce
Et bénissez son nom.

Car le Seigneur est bienveillant,
Sa miséricorde est éternelle
Et sa vérité perdure
de génération en génération.

Gloire au Père.
Gloire au Fils
Et à l'Esprit Saint.

Comme il était au commencement,
Maintenant et à jamais,
Pour les siècles des siècles. Amen.

20-26. JUBILATE DEO / O BE JOYFUL

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Psalm 100, 1-5 and Doxology for the Peace of Utrecht, 1713

O be joyful in the Lord,
all ye lands!

Serve the Lord with gladness,
and come before his presence with a song.

Be ye sure that the Lord he is God:
it is he that has made us,
and not we ourselves;
we are his people,
and the sheep of his pasture.

O go your way into his gates
with thanksgiving,
and into his courts with praise:
be thankful unto him,
and speak good of his Name.

For the Lord is gracious,
his mercy is everlasting:
and his truth endures
from generation to generation.

Glory be to the Father,
glory be to the Son,
and to the Holy Ghost.

As it was in the beginning,
is now, and ever shall be:
world without end. Amen.

Translated by Jacqueline Minett

20-26. JUBILATE DEO / ACLAMAD AL SEÑOR

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Salmo 100:1-5 y Doxología a la paz de Utrecht, 1713

¡Aclamad al Señor,
tierra entera!

Servid al Señor con alegría,
venid gozosos a su presencia.

Sabed que el Señor es Dios:
que él nos hizo,
y somos suyos,
su pueblo
y las ovejas de su redil.

Entrad por sus puertas
con acción de gracias,
por sus atrios con alabanzas,
dándole gracias
y bendiciendo su nombre.

«El Señor es bueno,
su lealtad es eterna
y su fidelidad es perpetua
por todas las generaciones.»

Gloria al Padre,
y al Hijo,
y al Espíritu Santo.

Como era en el principio,
ahora y siempre,
por los siglos de los siglos. Amén.

Traducción: Juan Gabriel López Guix

20-26. JUBILATE DEO / O BE JOYFUL

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Psalm 100, 1-5 and Doxology for the Peace of Utrecht, 1713

O be joyful in the Lord,
all ye lands!

Serve the Lord with gladness,
and come before his presence with a song.

Be ye sure that the Lord he is God:
it is he that has made us,
and not we ourselves;
we are his people,
and the sheep of his pasture.

O go your way into his gates
with thanksgiving,
and into his courts with praise:
be thankful unto him,
and speak good of his Name.

For the Lord is gracious,
his mercy is everlasting:
and his truth endures
from generation to generation.

Glory be to the Father,
glory be to the Son,
and to the Holy Ghost.

As it was in the beginning,
is now, and ever shall be:
world without end. Amen.

20-26. JUBILATE DEO / ACLAMEU EL SENYOR

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Salm 100, 1-5 i Doxologia per la Pau d'Utrecht, 1713

Aclameu el Senyor
arreu de la terra!

Honoreu el Senyor amb cants de festa,
entreu davant d'ell amb crits d'alegria.

Reconeixeu que el Senyor és Déu,
que és el nostre creador
i que som seus;
som el seu poble
i el ramat que Ell pastura.

Entreu als seus portals
enaltint-lo, canteu
loances als seus atris,
enaltiu-lo
i beneïu el seu nom.»

Perquè el Senyor és generós,
la seva misericòrdia dura per sempre:
la Seva veritat perdura
de generació en generació.

Glòria al Pare,
Glòria al Fill
i a l'Esperit Sant.

Tal com fou en el principi,
ara és i per sempre més serà:
un món sense final. Amen.

20-26. JUBILATE DEO / JAUCHZET DEM HERRN

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Psalm 100, 1-5. Doxologie zum Frieden von Utrecht, 1713

Jauchzet dem Herrn,
alle Welt!

Dienet dem Herrn mit Freuden;
kommt vor sein Angesicht mit Frohlocken!

Erkennet, daß der Herr Gott ist!
Er hat uns gemacht,
und nicht wir selbst,
zu seinem Volk
und zu Schafen seiner Weide.

Gehet zu seinen Toren ein
mit Dank,
betretet seine Hallen mit Lobgesang;
danket ihm
und preiset seinen Namen!

Denn der Herr ist freundlich,
und seine Gnade währet ewig
und seine Wahrheit
dauert für und für.

Ehre sei dem Vater
und dem Sohn
und dem Heiligen Geist.

Wie im Anfang,
so auch jetzt und allezeit
und in Ewigkeit. Amen.

Übersetzung: Claudia Kalász & Alia Vox

20-26. JUBILATE DEO / RALLEGRATEVI

Georg Friedrich Händel (HWV 279)

Salmo 100:1-5 e Dossologia per la pace di Utrecht, 1713

Rallegratevi nel Signore,
o terre tutte!

Servite il Signore con allegrezza,
Venite cantando alla sua presenza.

Voi ben sapete che il Signore è Dio:
Egli ci ha fatti
E noi siamo suoi,
Suo popolo e gregge
del suo pascolo.

Varcate le sue porte
con canti di ringraziamento, e
e i suoi atrii con inni di lode.
Rendetegli grazie
e benedite il suo nome.

Perché il Signore è buono,
eterna è la sua misericordia
E la sua fedeltà dura
di generazione in generazione.

Gloria al Padre
e al Figlio
e allo Spirito Santo,

come era nel principio,
e ora e sempre,
nei secoli dei secoli. Amen.

Traduzione: Luca Chiantore / Musikeon.net

Page suivante :

Umbraculum ou ancre de bossoir en forme de coquillage orné de colombes, en signe de paix. Mosaïque ; VIe siècle.

Sant'Apollinare Nuovo, Ravenna, Italie.

© Erich Lessing / Album







AV 9801



AV 9802 – CD Version

AVSA 9802 – SACD Stereo Hybrid Version



AV 9803



AV 9804



AV 9805 – CD Version

AVSA 9805 – SACD Stereo Hybrid Version



AV 9806 – CD Version

AVSA 9806 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9807 – CD Version

AVSA 9807 – SACD Stereo Hybrid Version



AV 9808



AV 9809 – 2 CD



AV 9810



AV 9812



AV 9813



AV 9821 – CD Version

AVSA 9821 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9822 – 3 CD



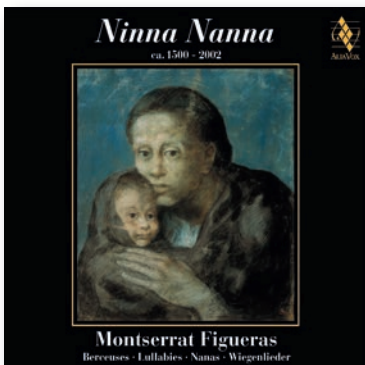
AV 9823 – 2 CD



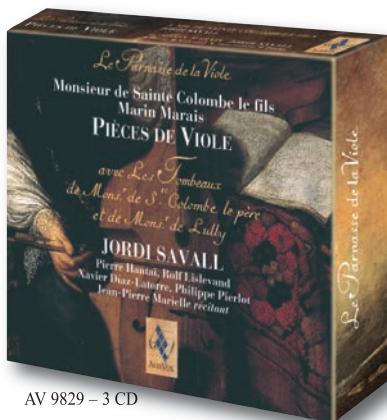
AV 9824



AV 9825



AV 9826



AV 9829 – 3 CD



AV 9827 – 2 CD



AV 9828



AV 9830

AVSA 9831
SACD Stereo Hybrid Version

AV 9832



AV 9833



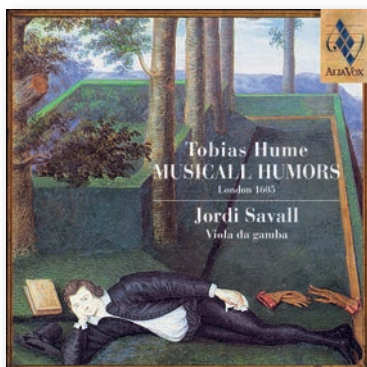
AV 9834



AV 9835



AV 9836



AV 9837



AV 9838 – CD Version

AVSA 9838 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9839



AV 9840 – CD Version

AVSA 9840 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9841 – CD Version

AVSA 9841 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9842



AV 9844 – CD Version

AVSA 9844 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9845 – CD Version

AVSA 9845 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9846 – CD Version
AVSA 9846 – SACD Hybrid Multichannel Version



AVSA 9847 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9848 – CD Version
AVSA 9848 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9849



AVSA 9851 – 2 CD
SACD Hybrid Multichannel



AV 9852 – CD Version
AVSA 9852 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9853



AV 9854 – CD Version

AVSA 9854 – SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9855 – SACD Hybrid Multichannel



AV 9857 – CD Version

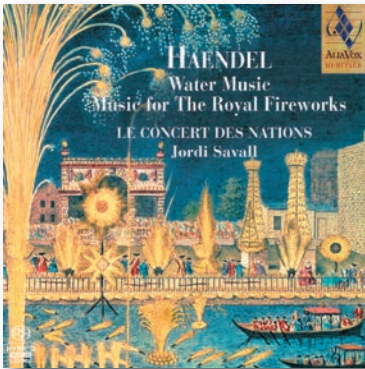
AVSA 9857 – SACD Hybrid Multichannel Version



AV 9858



AVSA 9859 – SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9860 – SACD Hybrid Multichannel



AV 9861 – 2 CD



AVSA 9862 – SACD Hybrid Multichannel



AV 9811

AVSA 9864 – 2 CD
SACD Hybrid Multichannel

AVSA 9865 – SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9866 – SACD Hybrid Multichannel

AVSA 9867 – 3 CD
SACD Hybrid Multichannel

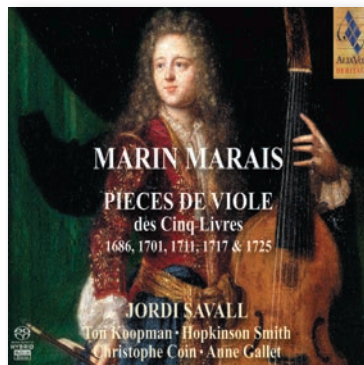
AV 9869



AVSA 9870 – SACD Hybrid Multichannel

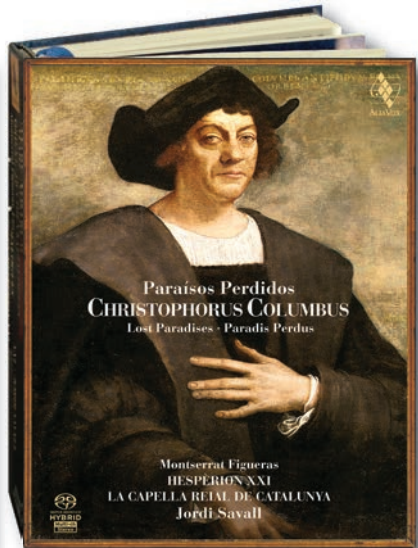


AVSA 9871 – SACD Hybrid Multichannel

AVSA 9872 – Box 5 CD
SACD Hybrid Multichannel



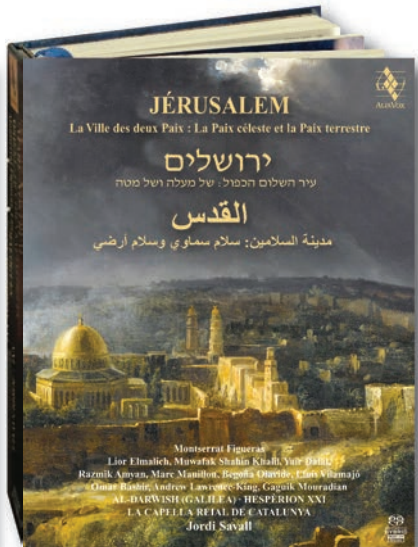
Livre - 2 CD Réf. AVSA 9843
SACD Hybrid Multichannel



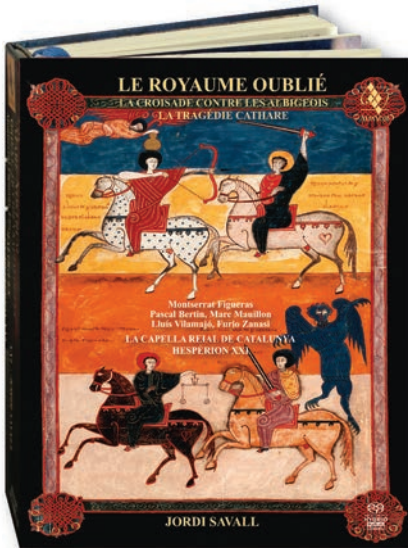
Livre - 2 CD Réf. AVSA9850
SACD Hybrid Multichannel



Livre - 2 CD Réf. AVSA9856
SACD Hybrid Multichannel



Livre - 2 CD Réf. AVSA 9863
SACD Hybrid Multichannel



Livre - 3 CD Réf. AVSA 9873
SACD Hybrid Multichannel

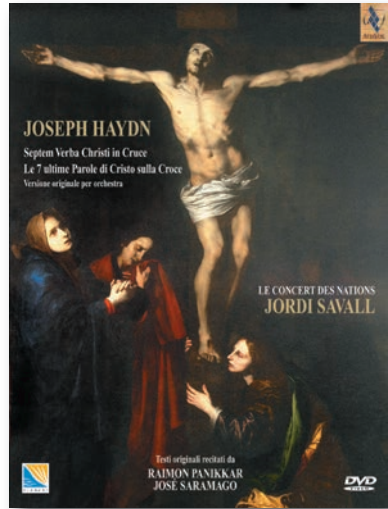


Livre - 3 CD + 1 DVD Réf. AVSA 9875
SACD Hybrid Multichannel



DVD

Enregistré dans l'église
de la Santa Cueva de Cadix (Espagne),
ou ce magnifique ouvrage a été interprété
par la première fois au 17ème siècle.



AVDVD 9868



AVSA 9876
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9877
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9878
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9879
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9880
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9881
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9882 – 2 CD
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9884 – 2 CD
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9885 – 2 CD
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9887
SACD Hybrid Multichannel

Édition hommage en faveur des victimes
des catastrophes au Japon.
Les bénéfices seront entièrement
versés à la Croix Rouge Japonaise.

*Tribute edition dedicated
to the victims of the disasters in Japan.
All profits will be donated
to the Japanese Red Cross.*

AVSA 9883
SACD Hybrid Multichannel





Livre - 2 CD Réf. AVSA 9888
 SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9889 - 2 CD
 SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9890 - 2CD
 SACD Hybrid Multichannel



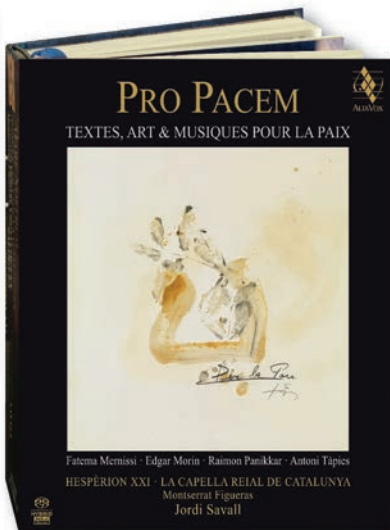
Livre - 3 CD 616 pages Réf. AVSA 9902
 SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9892
 SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9893
SACD Hybrid Multichannel



Livre CD - 1190 pages Réf. AVSA 9894
SACD Hybrid Multichannel

ERASMUS VAN ROTTERDAM

Éloge de la folie

Les idées de ce grand humaniste, ses réflexions critiques et sa pensée philosophique restent une source essentielle de sagesse humanistique et spirituelle, tout en restant, même après 500 ans, d'une actualité surprenante.



Livre - 6 CD 668 pages Réf. AVSA 9895 A/F
SACD Hybrid Multichannel

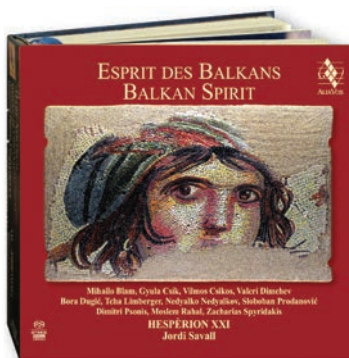


AVDVD 9896 - 2 CD + 2 DVD
SACD Hybrid Multichannel





AVSA 9897 - BOX 4 CD
SACD Hybrid Multichannel



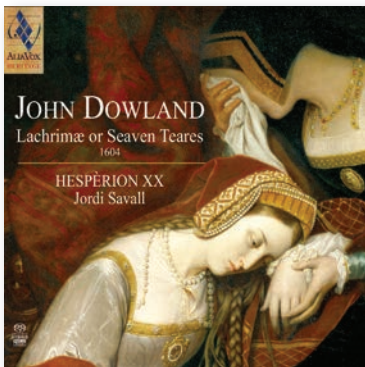
AVSA 9898
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9899
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9900
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9901
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9903
SACD Hybrid Multichannel

BAL·KAN

MIEL ET SANG

« Sans les sens il n'y a point de mémoire, et sans la mémoire il n'y a point d'esprit » disait Voltaire, et nous pensons aussi, que sans mémoire et sans esprit il n'y a point de Justice ni de Civilisation.

Ce Livre/Cd « Les Voix de la Mémoire » au pays du BAL·KAN (« Miel & Sang »), veut contribuer à faire connaître ces répertoires à de nouveaux publics, à partir d'une approche créative et à la fois respectueuse des différences stylistiques originales.

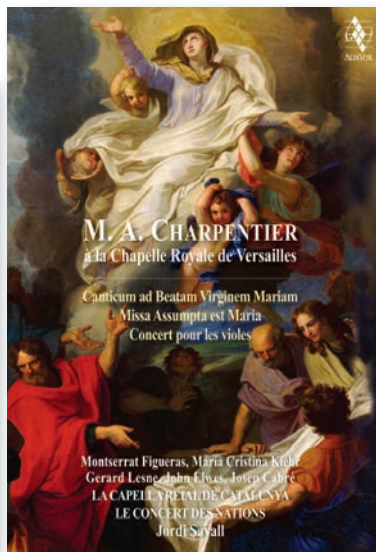


Livre - 3 CD 616 pages Réf. AVSA 9902
SACD Hybrid Multichannel

M. A. CHARPENTIER

à la Chapelle Royale de Versailles

Hommage à l'occasion des 310 ans de la mort de Charpentier, l'un des plus grands musiciens de sa génération. Le génie de Charpentier se manifeste toujours avec évidence et éloquence. Sa profonde spiritualité, et la somme de tout ceci, fait que sa musique devient l'exemple idéal des « goûts réunis ».



AVDVD 9905 – 2 CD + 1 DVD
SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9906
SACD Hybrid Multichannel



AVDVD 9904 – 1CD + 2DVD
SACD Hybrid Multichannel





AVSA 9907
 SACD Hybrid Multichannel



AVSA 9909D – 1CD + 1DVD
 SACD Hybrid Multichannel



CATALOGUE COMPLET, CONCERTS ET AUTRES INFORMATIONS
 FULL CATALOGUE, CONCERTS AND OTHER INFORMATION
 CATALOGO COMPLETO, CONCIERTOS Y OTRAS INFORMACIONES
 CATÀLEG COMPLET, CONCERTS I ALTRES INFORMACIONS
 VOLLSTÄNDIGER KATALOG, KONZERTE UND ANDERE INFORMATIONEN
 CATALOGO COMPLETO, CONCERTI ED ALTRE INFORMAZIONI

www.alia-vox.com





ALIA VOX

Apartat de Correus 113 E-08193 BELLATERRA

Tel. +34 93 594 47 67 Fax +34 93 594 47 70

E-mail: info@alia-vox.com

www.alia-vox.com

© Pour cette édition : Sonjade, S.L. – Avda. Bartomeu, 11 – 08193 - Bellaterra

La reproduction totale ou partielle de cette oeuvre par tout moyen, incluant la reprographie et le traitement informatique, est rigoureusement interdite sans autorisation écrite de l'éditeur et sera soumise aux sanctions prévues par la Loi.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en décembre 2014 dans les ateliers de Zrinski d.d., Čakovec, Croatie. Imprimé en Croatie.

ISBN : 978-84-941385-7-7

ILLUSTRATION ÉTIQUETTES CD

Umbraculum ou ancre de bossoir en forme de coquillage orné de colombes, en signe de paix. Mosaique ; VIe siècle. Sant' Apollinare Nuovo, Ravenna, Italie.

© Erich Lessing / Album